This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES

DE

HENRI HEINE

ASTOR NEW-YORK

PARIS. — IMP. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

DE

L'ALLEMAGNE

PAR

HENRI HEINE

NOUVELLE ÉDITION

Entièrement revue et considérablement augmentée

TOME PREMIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

« Quand, après longues années, l'empereur Othon III vint visiter le tombeau où reposait la dépouille mortelle de Charlemagne, il entra dans le caveau avec deux évêques et le comte de Laumel qui a rapporté ces détails. Le corps n'était point couché comme celui des autres morts, mais bien assis sur un siége comme une personne vivante. Il avait une couronne d'or sur la tête, et tenait le sceptre entre ses mains, qui étaient couvertes de gants; mais les ongles avaient poussé et percé le cuir des gants. Le caveau avait été solidement muré avec du marbre et de la chaux. Pour y arriver, il avait fallu briser une ouverture. Au moment où l'on y entra, on sentit une odeur très-forte. Tous plièrent aussitôt le genou, et témoignèrent leur respect au mort. Othon lui mit une robe blanche, lui coupa les ongles, et fit remettre en état tout ce qui était devenu défectueux. Aucune partie des membres ne s'était décomposée, à l'exception du nez dont la pointe était cassée. Othon y fit remettre une pointe d'or : puis il prit dans la bouche de l'illustre mort une dent, fit murer de nouveau le caveau, et s'en fut. La nuit suivante, Charlemagne, dit-on, lui apparut en songe, et lui annonça que

lui, Othon, ne vivrait pas longtemps, et ne laisserait pas d'héritiers. »

Voilà ce que racontent les *traditions allemandes ;* mais ce n'est pas le seul exemple de cette espèce. C'est ainsi que votre roi François Ier fit ouvrir le tombeau du célèbre Roland, pour juger par lui-même si ce héros avait été aussi grand que les poëtes voulaient bien le dire. Cela se passa quelque temps avant la bataille de Pavie. C'est une pareille visite que le roi Sébastien de Portugal fit aux caveaux de ses ancêtres, avant de s'embarquer pour cette malheureuse campagne d'Afrique, où les sables d'Alcanzar-Kébir devinrent son linceul. Il fit ouvrir chaque cercueil et interrogea longtemps les traits des anciens rois.

Étrange et horrible curiosité qui pousse souvent les hommes à porter leurs regards dans les tombeaux du passé ! Cela arrive à des périodes extraordinaires, à la fin d'une époque accomplie, ou immédiatement avant une catastrophe. Nous avons vu de notre temps un fait semblable : ce fut un grand souverain, le peuple français, qui eut, un beau matin, la fantaisie d'ouvrir la tombe du passé, et de considérer à la clarté du jour les siècles depuis longtemps expirés et oubliés. Il ne manqua pas de savants fossoyeurs qui se mirent à l'œuvre avec pelles et pioches, pour enlever les décombres et briser l'ouverture des voûtes. On sentit une odeur forte, un haut-goût gothique qui affecta fort agréablement les nez blasés sur les parfums classiques. Les écrivains français s'agenouillèrent respectueusement devant le moyen âge exhumé. L'un lui passa une robe neuve, et l'autre lui fit les ongles ; un troisième lui mit une pièce neuve au nez : ensuite survinrent quelques poëtes qui lui arrachèrent les dents, tout comme avait fait l'empereur Othon.

L'esprit du moyen âge a-t-il apparu en songe à ces arracheurs de dents et restaurateurs de nez? leur a-t-il prédit la

fin prochaine de leur souveraineté romantique ? C'est ce que j'ignore. Mon but principal, en parlant de cet événement dans la littérature française, est seulement de déclarer que je n'ai pas entendu la fronder directement ni indirectement, quand j'ai parlé, dans ce livre, en termes un peu durs, d'un fait semblable qui s'est passé en Allemagne. Les écrivains allemands qui relevèrent le moyen âge se proposaient un autre but, comme on le verra dans ces pages, et l'effet qu'ils purent produire sur la grande masse compromit la liberté et le bonheur de ma patrie. Les écrivains français n'eurent en tout ceci que des intérêts artistiques, et le public français ne voulut que satisfaire sa curiosité. Le plus grand nombre n'alla regarder dans le sépulcre du passé qu'à dessein d'y chercher un costume intéressant pour le carnaval. La mode du gothique n'était en France qu'une mode, et ne servait qu'à rehausser la joie des temps présents. On laisse flotter ses cheveux en longues boucles de moyen âge; mais il suffit d'une observation distraite du coiffeur qui vous dit que cela va mal, pour qu'on se fasse abattre du même coup de ciseaux la chevelure moyen-âge et les idées qui s'y rattachent. Hélas! c'est toute autre chose en Allemagne. La raison en est que le moyen âge n'y est pas entièrement mort et décomposé comme chez vous. Le moyen âge allemand ne gît point pourri dans son tombeau ; il est souvent animé par un méchant fantôme ; il apparaît au milieu de nous à la pleine clarté du jour, et suce la vie la plus colorée de notre cœur.

Hélas! ne voyez-vous pas comme l'Allemagne est pâle et triste, et avec elle la jeunesse allemande, naguère encore si joyeusement enthousiaste ? Ne voyez-vous pas le sang à la bouche du vampire plénipotentiaire qui réside à Francfort, et y suce avec une si horrible et ennuyeuse patience le cœur du peuple allemand ?

Ce que j'ai dit du moyen âge s'applique encore tout parti-

culièrement à la religion de cette époque. La loyauté exige que je distingue de la manière la plus nette le parti qu'on appelle ici catholique, de ces drôles qui portent le même nom en Allemagne. C'est de ces derniers seulement que j'ai parlé dans ce livre, et en termes qui m'ont paru, il est vrai, beaucoup trop doux encore. Ce sont les ennemis de ma patrie, reptiles d'une hypocrisie insolente et d'une invincible lâcheté. Cela siffle à Berlin, cela siffle à Munich; et, pendant que vous vous promenez tranquillement sur le boulevard Montmartre, vous sentez soudain la morsure au talon. Mais nous lui écrasons la tête au vieux serpent. C'est la milice du mensonge, ce sont les familliers de la sainte-alliance, les restaurateurs de toutes les misères, de toutes les horreurs, de toutes les folies du passé. A quelle immense distance d'eux se placent les hommes du parti catholique d'ici, dont les chefs appartiennent aux écrivains les plus remarquables de la France! Quoiqu'ils ne soient pas nos frères d'armes, ils combattent pourtant pour les mêmes intérêts que nous, pour les intérêts de l'humanité. C'est dans cet amour commun que nous sommes unis : nous ne nous séparons que sur la question de ce qui doit le mieux servir l'humanité. Ils croient, eux, qu'elle n'a besoin que de consolation spirituelle; et nous pensons, au contraire, nous, que la satisfaction corporelle lui est avant tout nécessaire. Quand le parti catholique français, méconnaissant sa véritable mission, s'annonce comme le parti du passé, comme les restaurateurs de la foi du vieux temps, nous devons le protéger contre ses propres assertions. Le XVIIIe siècle a si complétement vaincu le catholicisme en France qu'il l'a presque laissé sans signe de vie, et que celui qui veut rétablir chez vous le catholicisme, a l'air d'un homme qui prêche une religion toute nouvelle. Par la France, j'entends Paris et non pas la province; car ce que pense la province importe aussi peu que ce que nos jambes pensent. C'est

la tête qui est le siége de nos pensées. On m'a dit que les Français provinciaux étaient bons catholiques : je ne puis l'affirmer ni le nier. Les gens que j'ai trouvés en province me faisaient l'effet des bornes milliaires qui portent inscrit sur leur front leur éloignement, plus ou moins grand, de la capitale. Les femmes y cherchent peut-être dans le catholicisme une consolation au chagrin de ne pouvoir vivre à Paris. A Paris même, le catholicisme n'a plus existé de fait depuis la révolution, et, longtemps auparavant, il y avait perdu toute importance réelle. Il se tenait aux aguets dans les recoins des églises, tapi comme une araignée, et bondissait précipitamment hors de sa retraite quand il pouvait saisir un enfant au berceau ou un vieillard au cercueil. C'était seulement à ces deux périodes de la vie, quand il arrivait au monde et quand il le quittait, que le Français tombait sous la main du prêtre chrétien. Pendant tout l'espace intermédiaire, il appartenait à la raison et riait de l'eau bénite et des saintes huiles. Est-ce donc là dites-moi, le règne du catholicisme ? C'est parce qu'il était complétement éteint en France, qu'il a pu, sous Louis XVIII et Charles X, attirer à soi par l'attrait de la nouveauté quelques esprits désintéressés. Le catholicisme était alors quelque chose si inouï, si neuf, si inattendu ! La religion qui régnait avant ce temps en France était la mythologie classique, et cette belle religion avait été prêchée avec un tel succès au peuple français, par ses écrivains, ses poëtes et ses artistes, qu'à la fin du siècle précédent, la vie extérieure et la vie intellectuelle en France portaient tout à fait le costume païen. Pendant la révolution, la religion classique fleurit dans sa plus énergique magnificence. Ce n'était pas là une singerie à la manière des Grecs-Alexandrins Paris apparaissait comme la continuation naturelle d'Athènes et de Rome. Sous l'empire, cet esprit antique s'éteignit insensiblement ; les dieux de la Grèce ne régnèrent plus que sur le théâtre, et la vertu romaine ne posséda plus que les

champs de bataille. Une nouvelle foi avait surgi qui se résuma dans un seul nom, NAPOLÉON ! Cette foi règne encore aujourd'hui dans la masse. On a donc tort de dire que le peuple français est irréligieux, parce qu'il ne croit plus au Christ et à ses saints ; dites plutôt : l'irréligiosité des Français consiste à croire maintenant à un homme au lieu de croire aux dieux immortels. Dites encore : les Français sont irréligieux, parce qu'ils ne croient plus à Jupiter, plus à Diane, plus à Minerve, plus à Vénus. Ce dernier point est contestable ; je sais au moins qu'à l'égard des Grâces, la France est toujours restée orthodoxe.

J'espère qu'on n'interprétera pas mal ces observations : elles avaient pour but de prévenir le lecteur contre de fâcheux malentendus. Dans les trois premières parties de ce livre, j'ai parlé avec quelque développement des luttes entre la religion et la philosophie en Allemagne ; j'avais à expliquer cette révolution intellectuelle de mon pays, sur laquelle madame de Staël a répandu pour sa part tant d'erreurs en France. Je le déclare franchement : je n'ai cessé d'avoir en vue le livre de cette grand'mère des doctrinaires, et c'est dans une intention de redressement que j'ai donné au mien ce même titre : DE L'ALLEMAGNE.

Paris, le 8 avril 1835.

PREMIÈRE PARTIE

— DE L'ALLEMAGNE JUSQU'A LUTHER —

Après avoir travaillé pendant longtemps à faire comprendre la France en Allemagne, à détruire ces préventions nationales que les despotes savent si bien exploiter à leur profit, j'entreprends aujourd'hui un travail semblable et non moins utile en expliquant l'Allemagne aux Français.

La Providence, qui m'a imposé cette tâche, me donnera aussi les lumières nécessaires. J'accomplis une œuvre profitable à deux pays, et j'ai pleine foi dans ma mission.

Autrefois, l'ignorance la plus parfaite régnait en France à l'égard de l'Allemagne intellectuelle, ignorance qui devenait très-funeste en temps de guerre. Aujourd'hui, au contraire, surgissent un demi-savoir, une interprétation erronée de l'esprit allemand, une confusion de

doctrines tudesques, qui est redoutable et très-dangereuse en temps de paix.

La plupart des Français se sont imaginé qu'il suffit de connaître les chefs-d'œuvre de l'art allemand pour comprendre la pensée de l'Allemagne : mais l'art n'est qu'une seule face de cette pensée ; et encore pour la comprendre, il faut connaître les deux autres faces de la pensée allemande : la religion et la philosophie.

Ce n'est que par l'histoire de la réforme religieuse, proclamée par Luther, qu'on peut apprendre comment la philosophie a pu se développer chez nous, et seulement par l'exposition de nos systèmes philosophiques, on saurait apprécier cette grande révolution littéraire, qui a commencé par la théorie, par les principes d'une nouvelle critique, et qui a produit ce romantisme que vous avez tant admiré. Vous avez admiré des fleurs dont vous ne connaissiez ni les racines ni le langage symbolique. Vous n'avez vu que les couleurs ; vous n'avez senti que les parfums.

Pour dévoiler la pensée allemande, je dois donc parler d'abord de la religion. Cette religion, c'est le christianisme.

Ne vous alarmez pas, âmes pieuses ! je ne blesserai pas vos oreilles par des plaisanteries profanes. Elles peuvent encore avoir quelque portée en Allemagne, où il est peut-être utile de neutraliser en ce moment l'influence de la religion ; car, nous autres Allemands, nous sommes dans la situation où se trouvait la France avant sa révolution, lorsque le christianisme était inséparable-

ment lié à l'ancien régime. L'un ne pouvait être ébranlé tant que l'autre eût continué d'exercer son influence sur la multitude. Il fallut que Voltaire fît entendre son rire tranchant avant que Samson pût laisser tomber sa hache. Mais le rire de Voltaire n'a rien prouvé; il a produit un effet tout brutal, comme l'ignoble hache de Samson. Voltaire n'a fait que blesser le corps du christianisme : tous ses sarcasmes, puisés dans l'histoire de l'église; toutes ses épigrammes sur le dogme et le culte, sur la Bible, ce saint livre de l'humanité, sur la Vierge Marie, la plus belle fleur de la poésie; tout ce carquois, hérissé de flèches philosophiques qu'il décocha contre le clergé et la prêtrise, ne blessa que l'enveloppe mortelle du christianisme, et non pas son essence intérieure; il ne put atteindre ni les profondeurs de son génie ni son âme immortelle.

Car le christianisme est une idée; et, en cette qualité, il est indestructible, immortel, comme le sont les idées. Mais cette idée, qu'est-elle ?

C'est parce qu'on n'a pas encore conçu clairement cette idée, parce qu'on a pris ses formes extérieures pour sa réalité, qu'il n'existe pas une histoire du christianisme. Bien que deux partis opposés écrivent l'histoire de l'église, et se contredisent constamment, ils sont cependant d'accord en cela qu'ils ne disent précisément ni l'un ni l'autre ce qu'est après tout cette idée qui fut l'essence du christianisme, cette idée qui s'efforce de se révéler dans sa symbolique, dans son dogme et dans son culte, et qui

s'est manifestée dans la vie réelle des peuples chrétiens. Ni Baronius, le cardinal catholique, ni Schrœckh, le conseiller aulique protestant, n'abordent cette idée. Feuilletez toute la collection des actes des conciles, le code de la liturgie, toute l'histoire ecclésiastique de Saccarelli, vous n'apprendrez pas ce que fut l'idée du christianisme. Que voyez-vous dans la soi-disant histoire des églises d'Orient et d'Occident? Dans la première, des subtilités dogmatiques, à l'aide desquelles les vieux sophistes grecs cherchent à se renouveler; dans la seconde, rien que des questions de discipline, des querelles que font naître les intérêts ecclésiastiques, et où l'esprit casuistique des anciens Romains se manifeste de nouveau. Comme on s'était disputé à Constantinople sur le *logos*, on se bat à Rome pour les rapports des puissances temporelle et spirituelle; là on s'attaque sur *homousios*, ici sur l'investiture. Mais les questions byzantines :

Si le *logos* est *homousios* à Dieu le père?

Ou si Marie doit être appelée mère de l'homme ou mère de Dieu?

Si le Christ manquant d'aliments devait mourir de faim, ou s'il n'avait faim que parce qu'il voulait avoir faim? Toutes ces questions ne s'appuyaient au fond que sur des intrigues de cour, et la solution dépendait de ce qui se passait à la sourdine dans les petits appartements du *palatii sacri*: Tout se rapporte à des caquets de femmes et d'eunuques. Il y a un homme au fond de chaque question, et dans l'homme un parti qu'on sert

ou qu'on poursuit. Les choses ne se passaient pas mieux en Occident. Rome voulait toujours dominer. Quand ses légions succombaient, elle envoyait des dogmes dans les provinces. Toutes les discussions de croyances avaient des usurpations romaines pour bases. Il s'agissait de consolider la puissance suprême de l'évêque de Rome. Celui-ci était toujours très-tolérant pour les articles de foi proprement dits, mais il vomissait feu et flamme dès qu'on touchait aux droits de l'Église. Il ne disputait pas beaucoup sur les personnes en Jésus-Christ, mais beaucoup sur les conséquences des décrétales d'Isidore. Il centralisait son pouvoir par le droit canonique, par l'installation des évêques, par le rabaissement de l'autorité des princes, par des fondations d'ordres monastiques, par le célibat des prêtres, etc.

Mais tout cela était-ce le christianisme? L'idée du christianisme se révèle-t-elle à nous pendant la lecture de cette histoire? Et cette idée, je le demande encore, quelle est-elle?

En jetant un regard libre de préjugés dans l'histoire des Manichéens et des Gnostiques, on pourrait déjà découvrir, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, comment cette idée s'est formée, et comment elle s'est manifestée dans le monde, Bien que les uns aient été déclarés hérétiques, que les autres soient décriés, et que l'église les ait condamnés tous, leur influence sur le dogme s'est cependant conservée, l'art chrétien s'est développé de leurs symboles, et leur façon de voir s'est

identifiée à la vie entière de tous les peuples chrétiens. Dans leurs dernières raisons, les manichéens ne diffèrent pas beaucoup des gnostiques. La doctrine des deux principes, le bon et le mauvais, qui se combattent, leur est commune. Les uns, les manichéens, empruntèrent ce dogme à l'ancienne religion des Parsis, où Ormuz, la lumière, est opposé à Ariman, la nuit ou les ténèbres. Les autres, les véritables gnostiques, croyaient plus à la préexistence du bon principe, et expliquaient la naissance du mauvais principe par l'émanation, par génération d'*Eons* qui se détérioraient d'autant plus qu'ils s'éloignaient de leur origine. D'après Cerynthus, le créateur de notre monde n'est nullement le Dieu très-haut, mais seulement une émanation de lui, un de ces Eons, le véritable *demiourgos*, qui a insensiblement dégénéré, et qui s'est placé en adversaire vis-à-vis du *logos*, le bon principe émané directement du Dieu suprême. Cette cosmogonie gnostique est d'origine indienne; elle entraîne avec elle la doctrine de l'incarnation de Dieu, de la mortification de la chair, de la vie contemplative; elle a donné naissance à l'ascétisme, à l'abnégation monastique, qui est la fleur la plus pure de l'idée chrétienne. Cette idée n'a pu se manifester que très-vaguement dans le dogme, et n'apparaître que confusément dans le culte. Toutefois nous voyons apparaître partout la doctrine des deux principes; le pervers Satan est partout opposé au Christ; le monde spirituel est représenté par le Christ; le monde matériel

par le diable. Au premier est notre âme, au second notre corps. Le monde entier, la nature, sont dévolus par leur origine au mal. C'est par eux que Satan, le prince des ténèbres, veut nous entraîner à notre perte, et il faut renoncer à tous les plaisirs sensuels de la vie, martyriser notre corps, inféodé à Satan, afin que l'âme s'élève plus majestueusement aux lumières du ciel, au royaume éblouissant du Christ.

Ce système, qui est *l'idée du christianisme*, s'était répandu avec une incroyable rapidité dans tout l'empire romain; ces souffrances, cette fièvre, cette tension extrême, durèrent pendant tout le moyen âge, et nous autres modernes nous en ressentons encore souvent de la douleur et de la faiblesse dans tous les membres. Si quelqu'un de nous est déjà guéri, il ne peut cependant échapper à l'atmosphère d'hôpital qui l'entoure, et il se trouve malheureux comme un homme bien portant parmi des malades. Un jour, quand l'humanité sera pleinement revenue à la santé, quand la paix aura été conclue entre le corps et l'âme, et qu'ils reparaîtront dans leur harmonie primitive, alors la querelle factice que le christianisme a fait naître, paraîtra à peine compréhensible. Les générations plus belles et plus heureuses, qui naîtront de libres hyménées, s'élèveront florissantes au sein d'une religion de plaisir, souriront douloureusement en songeant à leurs pauvres ancêtres, dont la vie s'est tristement passée dans l'abstinence de

toutes les joies de cette belle terre, et où les chaudes et brillantes émotions des sens étaient frappées d'une mortelle flétrissure. Oui, je le dis avec certitude, nos descendants seront plus beaux et plus heureux que nous; car je crois au progrès, et je tiens Dieu pour un être clément qui a destiné l'humanité au bonheur. En parlant ainsi, je crois l'honorer plus que ceux qui pensent que l'homme est né pour souffrir. Déjà, sur cette terre, je voudrais voir cette félicité s'établir par les fruits des institutions politiques et industrielles fondées sur la liberté, ce qui, selon la pensée des âmes dévotes, n'aura lieu qu'au ciel, après le jugement dernier. Ce sont peut-être là, des deux parts, de folles espérances, et peut-être n'y a-t-il à espérer de résurrection pour l'humanité ni dans le sens politique ni dans le sens religieux. L'humanité est peut-être destinée à d'éternelles misères, condamnée à être foulée aux pieds par les despotes, exploitée par leurs suppôts, et bafouée par leurs laquais. Hélas, s'il en était ainsi, ce serait un devoir pour ceux-là même qui regardent la religion comme une erreur, que de la maintenir; qu'ils parcourent alors l'Europe, les pieds nus et sous des capuchons de moines, qu'ils prêchent le néant et la renonciation à tous les biens terrestres, qu'ils montrent aux hommes enchaînés et avilis la consolante image du crucifix, et qu'ils leur promettent après leur mort toutes les joies du ciel.

La durée des religions a toujours dépendu de leur nécessité. Pendant dix-huit siècles, le christianisme a

été un bienfait pour l'humanité; il a été providentiel, divin, saint. Tout ce qu'il a fait en faveur de la civilisation, en affaiblissant les forts, en donnant des forces aux faibles, en liant les nations par un même sentiment, par un même langage, et tout ce que ses apologistes lui ont attribué de grand, tout cela est encore peu de chose comparé à cette immense consolation qu'il répandait parmi les hommes. Une gloire éternelle appartient au symbole de ce Dieu souffrant, de ce Dieu crucifié, à la couronne d'épines, dont le sang a coulé comme un baume adoucissant sur les plaies de l'humanité. Le poëte surtout doit reconnaître avec respect la sainte sublimité de ce symbole. L'ensemble de tels symboles qui éclate dans les arts et dans la vie du moyen âge, excitera, dans tous les temps, l'admiration du poëte. Quelle colossale unité dans l'art chrétien, quelle unité dans ses œuvres! Voyez ces dômes gothiques, comme ils s'harmonisent avec le culte, et comme se révèle bien ici l'idée de l'Église elle-même! Ici tout s'élève vers le ciel, tout se transsubstancie: la pierre s'élance en bourgeons, en feuillage, et devient arbre; les fruits de la vigne et du froment deviennent du sang et de la chair; l'homme devient Dieu; Dieu devient pur esprit! Quelle source précieuse et féconde pour les poëtes que cette vie chrétienne du moyen âge! Le christianisme seul pouvait répandre sur cette terre tant de hardis contrastes, des douleurs si colorées, des beautés si hasardées; tout cela est si grand, si merveilleux, si inouï, qu'on dirait que rien

de pareil n'a jamais existé dans la réalité, et que tout cela a été enfanté dans le délire d'une fièvre, dans le délire colossal de quelque dieu fou. Dans cette sublime époque de la religion chrétienne, la nature elle-même semblait alors se travestir sous des formes fantastiques; et bien que l'homme, plongé dans les profondeurs de ses abstractions, se détournât d'elle avec chagrin, elle l'éveillait quelquefois d'une voix à la fois si douce et si terrible, si prodigieusement tendre, si enchanteresse et si puissante, que l'homme écoutait involontairement, souriait, s'effrayait et en mourait quelquefois. L'histoire du rossignol de Bâle me revient en ce moment à la mémoire; et comme, sans doute, vous ne la connaissez pas, je veux vous la conter.

Un jour de mai 1433, du temps du concile de Bâle, une société d'ecclésiastiques alla se promener dans un bois, près de la ville. Il y avait des prélats, des docteurs, des moines de toutes les couleurs, et ils disputaient sur des points de difficulté théologique, distinguant, argumentant, s'échauffant sur les annates, les expectatives et les restrictions, recherchant si Thomas d'Aquin a été un plus grand philosophe que Bonaventure; que sais-je, moi? Tout à coup, au milieu de leurs discussions dogmatiques et abstraites, ils se turent et restèrent comme enracinés dessous un tilleul en fleurs, où se cachait un rossignol qui roucoulait et soupirait les mélodies les plus molles et les plus tendres. Tous ces savants personnages se sentirent merveilleusement

touchés, leurs cœurs scolastiques et monastiques s'ouvrirent à ces chaudes émanations du printemps; ils se réveillèrent de l'engourdissement glacial où ils étaient plongés; ils se regardèrent avec surprise et ravissement, — lorsqu'un d'eux remarqua subtilement que tout ceci ne lui semblait pas très-canonique, que ce rossignol pourrait bien être un démon, que ce démon les détournait de leur conversation chrétienne par ses chants séducteurs, qu'il les entraînait à la volupté et aux doux péchés, et il se mit à l'exorciser avec la formule alors usitée : *adjuro te per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, etc. On dit que l'oiseau répondit à cet exorcisme : « Oui, je suis un malin esprit! » et qu'il s'envola en riant. Pour ceux qui l'avaient entendu chanter, ce jour-là même ils tombèrent malades et moururent bientôt.

Cette histoire n'a pas besoin de commentaire. Elle porte l'effroyable cachet d'un temps où tout ce qui était doux et aimable était taxé de sorcellerie diabolique. Le rossignol lui-même était calomnié, et l'on faisait un signe de croix quand il chantait. Le vrai chrétien marchait les sens soigneusement bouchés, comme une abstraction, comme un spectre, au milieu de la riante nature. Je reviendrai plus tard sur ce rapport entre les âmes chrétiennes et la nature; car, pour faire connaître l'esprit de l'école romantique moderne, je serai forcé d'exposer les superstitions populaires allemandes. Pour le moment, je me bornerai à remarquer que des écrivains

français, égarés par l'autorité de quelques Allemands, sont tombés dans une grande erreur, en admettant que, pendant le moyen âge, les croyances populaires avaient été les mêmes dans toute l'Europe. Ce n'est que sur le bon principe, sur le royaume de Jésus-Christ, que l'Europe entière nourrissait les mêmes vues; l'église de Rome y pourvoyait, et quiconque s'éloignait de l'opinion prescrite, était un hérétique. Mais sur le mauvais principe, sur l'empire de Satan, les vues variaient selon les pays, et dans le nord on s'en faisait une autre idée que dans les contrées romantiques du sud. Cela venait de ce que les prêtres chrétiens ne rejetaient pas comme des songes vides les vieilles divinités nationales, mais qu'ils leur accordaient une existence réelle, en assurant toutefois que les dieux étaient autant de diables et de diablesses, qui avaient perdu pouvoir sur les hommes par la victoire du Christ, et qui cherchaient maintenant à les attirer à eux de nouveau, par la ruse et la volupté. Tout l'olympe était devenu un enfer dans l'espace, et les poëtes du moyen âge avaient beau chanter avec grâce les divinités grecques, le pieux lecteur chrétien ne voyait là que démons et revenants. Le sombre anathème des moines tomba surtout bien rudement sur la pauvre Vénus. Elle passait pour une fille de Belzébuth, et le bon chevalier Tanhauser lui dit même en face :

O Vénus, ma belle déesse,
Vous êtes une diablesse !

Ce Tanhauser, Vénus l'avait entraîné dans ce lieu merveilleux qu'on nommait la montagne de Vénus, où la belle déesse et ses nymphes menaient, au milieu des jeux et des danses, la vie la plus dissolue. Diane elle-même, en dépit de sa chasteté, était accusée de courir les bois dans la nuit avec ses nymphes; de là les légendes du Féroce chasseur et de la Chasse nocturne. Ici se montre tout à fait le point de vue gnostique de la détérioration des choses divines, et l'idée du christianisme se révèle de la manière la plus sensible dans cette transformation de l'antique culte national.

La foi nationale en Europe, mais plus au nord qu'au sud, était panthéiste. Ses mystères et ses symboles reposaient sur un culte de la nature; dans chaque élément on adorait un être merveilleux; dans chaque arbre respirait une divinité; toutes les apparitions du monde sensible étaient divinisées. Le christianisme retourna cette manière de voir; au lieu de diviniser la nature, il la diabolisa. Mais les riantes images de la mythologie grecque, inventées par les artistes, et qui régnaient avec la civilisation dans le midi, n'étaient pas aussi faciles à changer en masques sataniques que les dieux de la Germanie, à la création desquels nulle pensée artiste n'avait présidé, et qui étaient déjà aussi chagrins que le nord même. Ainsi, en France, on ne put créer un empire du

diable aussi formidable et aussi noir que chez nous, et le monde des esprits et des sorciers y prit une forme sereine. Combien les légendes populaires de la France sont belles, éclatantes et claires, comparées aux légendes de l'Allemagne, ces tristes enfantements pétris de sang et de nuages, dont les formes sont si grises et si blafardes, et l'aspect si cruel! Nos poëtes du moyen âge, qui choisissaient, la plupart, des sujets que vous autres de la Bretagne et de la Normandie, vous aviez trouvés et traités les premiers, donnèrent peut-être à dessein, à leurs ouvrages, ces agréables formes de l'ancien esprit français. Mais dans nos compositions nationales, et dans nos légendes populaires traditionnelles, domina ce sombre esprit du nord dont vous pouvez à peine vous faire une idée. Vous avez, ainsi que nous, plusieurs sortes d'esprits élémentaires, mais les nôtres diffèrent autant des vôtres qu'un Allemand diffère d'un Français. Que les démons de vos fabliaux sont nets et propres en comparaison de la canaille infernale de nos esprits infects et mal léchés! Vos fées, vos lutins, de quelque pays que vous les tiriez, du pays de Galles ou de l'Arabie, semblent parfaitement naturalisés chez vous. Vos Ondines et vos Mélusine, par exemple, sont des princesses; les nôtres sont des blanchisseuses. Quelle frayeur éprouverait la fée Morgane, si elle rencontrait une sorcière allemande, toute nue, enduite d'onguent, et courant, à cheval sur un balai, au sabbat du Broken, cette montagne qui sert de rendez-vous à tout ce qui a

été conçu de plus hideux et de plus sombre! A sa cime est assis Satan, sous la forme d'un bouc noir. Chaque sorcière s'approche de lui, un cierge à la main, et le baise là où cesse le dos. Puis, toutes ces sœurs infernales dansent en rond autour de lui. Le bouc bêle, et l'infernale *chahut* lance au loin un cri de joie féroce. Quand les sorcières perdent un de leurs souliers dans cette danse, c'est pour elles un triste présage; cela signifie qu'elles seront brûlées dans le cours de l'année. Mais la folle musique du sabbat, digne de Berlioz, dissipe toutes les craintes et tous les pressentiments, et quand la pauvre sorcière se réveille le matin de son ivresse, elle se retrouve nue et accablée sur la cendre, près de son foyer éteint.

On trouve les meilleures notions sur ces sorcières dans la *Démonologie* de l'honorable et savant docteur Nicolas Remigius, juge criminel de son altesse sérénissime le duc de Lorraine. Cet homme perspicace était, il est vrai, dans la meilleure situation du monde pour connaître les sorcières, car il instruisait leurs procès, et, dans son temps seulement, plus de huit cents femmes montèrent, en Lorraine, sur le bûcher, comme atteintes et convaincues de sorcellerie. L'épreuve consistait particulièrement en ceci : on leur liait les mains et les pieds ensemble, puis on les plongeait dans l'eau. Si elles tombaient au fond et se noyaient, elles étaient innocentes; mais flottaient-elles au-dessus de la rivière, on

les tenait pour coupables et on les brûlait sans miséricorde. C'était la logique du temps.

Comme base du caractère des démons allemands, nous voyons que tout ce qui est idéal leur a été enlevé, et que l'horrible est allié en eux à l'ignoble. Plus ils se montrent lourdement familiers, plus l'impression qu'ils produisent est effroyable. Rien n'est plus repoussant que nos revenants, nos kobolds et nos farfadets. Prætorius, dans son *Antropodemus plutonicus* donne une page à ce sujet, que je copie :

« Les anciens n'ont pu dire autre chose des kobolds, sinon que c'étaient des hommes véritables, de forme semblable aux petits enfants, avec de petits habits bariolés ; quelques-uns ajoutent qu'ils portent un couteau qui sort de leurs reins, par quoi ils sont très-laids à voir, ayant été autrefois méchamment assassinés avec cet instrument. Les superstitieux pensent que ce doivent être les âmes de gens tués dans la maison où ils apparaissent ; et ils rapportent beaucoup d'histoires, disant que les kobolds rendent de si bons services aux servantes et aux cuisinières et se font tant aimer, que beaucoup de celles-ci les ont pris en affection au point de désirer ardemment leur vue et de les appeler. Mais ces esprits ne se rendent pas volontiers à leurs désirs, car ils disent qu'on ne peut les voir sans frissonner à en mourir. Cependant, quand les servantes insistent, les kobolds désignent un endroit de la maison où ils se présentent

en personne; ils préviennent qu'il faut avoir soin d'apporter avec soi un seau d'eau froide. C'est qu'il est arrivé souvent que le kobold est venu s'étendre tout nu sur un carreau, avec son grand couteau qui lui sortait du dos, et que la servante effrayée est tombée en défaillance. Là-dessus, le petit être se levait, prenait l'eau, et il en inondait la créature pour qu'elle revînt à elle. Et aussitôt la servante perdait son envie et ne demandait plus jamais à revoir le petit Chim. Il faut savoir que les kobolds ont tous des noms particuliers, mais qu'ils se nomment ordinairement *Chim*. On dit aussi qu'ils se livrent à toutes sortes de travaux pour les valets et les servantes auxquels ils se sont adonnés, étrillant les chevaux, faisant la litière de l'écurie, lavant tout, tenant la cuisine en bon ordre, faisant l'ouvrage de la maison, et donnant tant d'attention à tout, que le bétail engraissait et profitait beaucoup sous leur surveillance. Il faut, pour cela, que la valetaille caresse beaucoup les kobolds, qu'on ne leur fasse pas la moindre peine, qu'on ne rie jamais d'eux, et qu'on ne leur refuse jamais les mets qu'ils affectionnent. Quand une cuisinière a pris une de ces petites créatures pour son aide secret, elle doit chaque jour, à la même heure, au même lieu, lui porter un plat bien préparé et bien assaisonné, et s'en aller sans regarder derrière elle; après cela, elle peut paresser tout à son aise, dormir le soir, elle ne trouvera pas moins son ouvrage fait dès le matin. Oublie-t-elle une

fois son devoir et néglige-t-elle de porter le plat du kobold à l'heure dite, elle est forcée de faire toute seule sa tâche, et rien ne lui réussit. Tantôt elle se brûle dans l'eau bouillante, tantôt elle brise les pots et la vaisselle, elle renverse les sauces, etc.; ce qui la fait infailliblement gronder et punir par le maître ou la maîtresse du logis, cas auquel on entend souvent le kobold se moquer et rire. De leur côté, les kobolds ont coutume de rester dans la maison même quand on y change de servantes. Souvent une servante qui s'en allait recommandait le kobold à celle qui prenait sa place, et quand celle-ci ne tenait pas compte de ses recommandations, les malheurs ne lui manquaient pas, et elle était forcée à son tour de quitter bientôt la maison. »

L'anecdote suivante est peut-être une des plus terribles aventures de ce genre.

Une servante avait eu pendant bien des années un invisible esprit familier qui s'asseyait près d'elle au foyer, où elle lui avait fait une petite place, s'entretenant avec lui pendant les longues nuits d'hiver. Un jour la servante pria Heinzchen (elle nommait ainsi l'esprit) de se laisser voir dans sa véritable forme. Mais Heinzchen refusa de le faire. Enfin, après de longues instances, il y consentit, et dit à la servante de descendre dans la cave où il se montrerait. La servante prit un flambeau, descendit dans le caveau, et là, dans un tonneau ouvert, elle vit un enfant mort qui flottait au milieu de son sang.

Or, longues années auparavant, la servante avait mis secrètement un enfant au monde, l'avait égorgé, et l'avait caché dans un tonneau.

Les Allemands sont ainsi faits, qu'ils cherchent leurs meilleures bouffonneries dans les choses terribles, et les légendes populaires qui parlent des kobolds sont souvent remplies de traits plaisants. Les histoires les plus amusantes sont celles du *Hudeken*, un kobold qui faisait ses tours dans le XIIe siècle, à Hildesheim, et dont il est question dans nos chroniques, dans nos romans merveilleux et dans nos veillées. J'emprunte à la chronique du cloître de Hirschau, par l'abbé Trithême, le passage suivant :

« En l'an 1132, apparut à beaucoup de gens de l'évêché d'Hildesheim, et pendant un certain temps, un très-malin esprit. Il avait la forme d'un manant, et portait un chapeau sur sa tête. C'est pourquoi les paysans le nommaient en langue saxonne *Hudeken* (petit chapeau). Cet esprit trouvait son plaisir à hanter les hommes, à être tantôt visible et tantôt invisible, à leur faire des questions, et à répondre à celles qu'on lui faisait. Il n'offensait personne sans motif. Mais quand on se moquait de lui, ou lorsqu'on l'injuriait, il rendait le mal avec usure. Le comte Burchard de Luka ayant été tué par le comte Hermann de Wissembourg, et son pays se trouvant en danger de devenir la proie de ce dernier, Hudeken alla réveiller l'évêque Bernhard de Hildesheim dans son sommeil, et lui cria : « Lève-toi, tête chauve ! la comté de Wissembourg est abandonnée et vacante par le

meurtre de son seigneur, et tu pourras facilement l'occuper. » L'évêque rassembla vitement ses gens d'armes, tomba sur les domaines du comte félon, et les réunit, avec l'assentiment de l'empereur, à son évêché. L'esprit avertit bien souvent ledit évêque de toutes sortes de dangers, et se montra souvent dans les cuisines du palais épiscopal, où il s'entretenait avec les marmitons, et leur rendait toutes sortes de services. Comme on était devenu très-familier avec Hudeken, un jeune marmiton se permettait de le harceler et de lui jeter de l'eau malpropre chaque fois qu'il paraissait. Enfin l'esprit pria le maître-queux ou le principal cuisinier de défendre ces espiégleries à ce garçon mal courtois, le maître-queux répondit : « Tu es un esprit, et tu as peur d'un pauvre gars ! » A quoi Hudeken répondit d'un ton menaçant : « Puisque tu ne veux pas châtier ce garçon, je te montrerai dans quelques jours si je le redoute ! » Bientôt après, le garçon qui avait offensé l'esprit se trouva dormir tout seul dans la cuisine. L'esprit le saisit, le poignarda, le mit en pièces, et jeta tous les lambeaux de son corps dans les pots qui étaient sur le feu ; quand le cuisinier découvrit ce tour, il se mit à maudir l'esprit, et le jour suivant Hudeken gâta tous les rôts qui étaient à la broche, en y versant du venin et du sang de vipère. La vengeance porta le cuisinier à de nouvelles injures ; alors l'esprit l'entraîna sur un faux-pont enchanté, et le fit périr dans les fossés du château. Depuis ce temps, il passa les nuits sur les remparts et les tours de la ville,

inquiétant beaucoup les sentinelles, en les forçant à faire une rigoureuse surveillance. Un bourgeois qui avait une femme infidèle, dit un jour en plaisantant, au moment de se mettre en voyage : « Hudeken, mon ami, je te recommande ma femme ; garde-la bien. » Dès que le bourgeois se fut mis en route, la femme déloyale fit venir tous ses amants les uns après les autres. Mais Hudeken n'en laissa pas approcher un seul, et les jeta tous du lit sur le plancher. Lorsque le mari revint de son voyage, l'esprit alla au-devant de lui, et lui dit : « Je me réjouis de ton retour, qui me délivre du lourd service que tu m'avais imposé. J'ai préservé ta femme du péché d'infidélité avec une peine incroyable, mais je te prie de ne plus la mettre sous ma garde. J'aimerais mieux garder tous les pourceaux du pays de Saxe, qu'une femme qui veut se jeter dans les bras de ses amants. »

Je dois remarquer, pour l'exactitude historique, que le chapeau qui couvrait toujours la tête de Hudeken s'éloigne du costume ordinaire des kobolds ; ceux-ci sont habituellement vêtus de gris, et portent un petit bonnet rouge. Du moins c'est sous cet affublement qu'on les trouve en Danemark, où ils sont encore dans le plus grand nombre. Autrefois, je croyais qu'ils avaient choisi ce pays pour séjour à cause de sa belle orge rouge ; mais un jeune poëte danois, M. Anderson, que j'ai eu le plaisir de connaître à Paris, cet été, m'a positivement assuré que les *nissen*, ainsi qu'on nomme les kobolds en Danemark, préfèrent pour leur nourriture la panade

au beurre. Quand ces kobolds se sont introduits dans une maison, ils ne se montrent pas facilement disposés à la quitter. Toutefois, ils ne viennent jamais sans être annoncés, et ils préviennent le maître du logis de la façon suivante. La nuit, ils portent dans la maison une grande quantité de petits éclats de bois, et ils répandent de la fiente de bétail dans les vases où l'on conserve le lait; si le maître ne jette pas les éclats de bois, s'il consomme avec sa famille ce lait ainsi souillé, les kobolds s'installent chez lui pour toujours. Un pauvre Jutlandais devint si chagrin de la présence incommode d'un de ces singuliers commensaux, qu'il résolut de lui abandonner sa maison. Il chargea ses misérables effets sur une brouette, et se mit en chemin pour aller s'établir dans le village prochain. Mais s'étant retourné une fois sur la route, il aperçut le petit bonnet rouge et la petite tête du kobold, qui s'avançait hors d'une des barattes au beurre, et qui lui cria amicalement : *wi flutten !* (nous déménageons) !

Je me suis arrêté peut-être un peu trop longtemps près de ces petits démons, et il est temps que je passe aux grands. Mais toutes ces histoires donnent une idée des croyances et du caractère du peuple allemand. Cette croyance était jadis aussi puissante que la foi en l'Église. Lorsque le savant docteur Remigius eut achevé son grand ouvrage sur la sorcellerie, il se regarda comme si bien instruit de sa matière, qu'il crut pouvoir se livrer lui-même à la magie, et, consciencieux docteur qu'il était,

il ne manqua pas de se dénoncer aux tribunaux comme sorcier. Il fut brûlé publiquement par suite de ces aveux.

Ces horreurs ne provenaient pas directement de l'église catholique, mais indirectement sans aucun doute, car elle avait si artificieusement interverti la vieille religion germanique, que le système panthéistique des Allemands était devenu pandémonique, et les divinités populaires avaient été changées en diables affreux. L'homme n'abandonne pas volontiers ce qui a été cher à ses pères, ses prédilections s'y cramponnent secrètement et souvent à son insu, même quand on l'a mutilé et défiguré. Aussi cette superstition populaire, toute travestie qu'elle soit, durera-t-elle peut-être en Allemagne plus longtemps que le culte officiel de nos jours, qui n'a pas, comme elle, sa racine dans l'antique nationalité. Au temps de la réformation, le souvenir des légendes catholiques s'effaça rapidement, mais nullement la croyance aux enchantements et aux sorciers. Luther ne croit plus aux miracles du catholicisme ; mais il croit encore à la puissance du diable. Ses *propos de table* sont pleins d'histoires anciennes et curieuses où il est question des tours que fait Satan, des kobolds et des sorcières. Lui-même, souvent, il crut lutter avec le diable en personne. A la Wartbourg, où il traduisit le Nouveau-Testament, il fut si fortement troublé par le diable, qu'il lui jeta son écritoire à la tête. Depuis ce temps, le diable a une grande horreur de l'encre, mais peut-être encore plus du noir d'imprimerie. Dans ces *propos de table*, il est bien souvent question de la finesse

et de l'astuce du diable, et je ne puis me dispenser de vous citer encore une histoire.

Le docteur Martin Luther conte qu'un jour quelques bons compagnons étaient assis et devisaient dans un cabaret. Il y avait parmi eux un garçon impatient, emporté et sauvage, qui s'était mis à dire que si quelqu'un voulait lui donner une bonne pinte de vin, il lui vendrait son âme.

Peu de moments après, un homme entra dans la chambre, s'assit près de lui, but avec lui, et lui dit :

— Écoute, tu as dit tout à l'heure que si quelqu'un voulait te donner une bonne pinte de vin, tu lui vendrais ton âme ?

Celui-là répéta encore : — Oui, je le veux bien ; aujourd'hui buvons, faisons des folies et soyons de bonne humeur.

L'homme, qui était le diable, dit oui, et bientôt après il disparut. Lorsque le même buveur eut passé joyeusement toute la journée, et se trouva ivre, le même homme, le diable, revint, s'assit près de lui, et dit aux autres compagnons de débauche :

— Mes chers sires, quand quelqu'un achète un cheval, la selle et la bride ne lui appartiennent-elles pas aussi ? Que vous en semble ? Tous eurent une grande frayeur. Mais finalement l'homme leur dit :

— Allons, parlez nettement.

Ils en convinrent, et répondirent : — Oui, la selle et la bride lui appartiennent aussi. Alors le diable s'empara de

ce garçon emporté, l'enleva par le toit, et personne ne sut jamais où il était allé.

Bien que je porte le plus grand respect à notre grand maître Martin Luther, il me semble qu'il a complétement méconnu le caractère du diable. Celui-ci ne parla jamais du corps avec autant de mépris qu'il le fait en cette circonstance. Quelque mal qu'on ait dit du diable jusqu'ici, on ne saurait l'accuser d'être spiritualiste.

Mais Martin Luther méconnut encore plus les sentiments du pape et de l'église catholique. Dans une stricte impartialité, je dois les défendre tous deux, comme j'ai défendu le diable contre le zèle par trop ardent du grand homme. En vérité, si on s'adressait à ma conscience, je conviendrais que le pape Léon X n'avait pas du tout tort au fond, et que Luther n'a nullement compris les dernières raisons de l'église catholique. Luther n'avait pas compris, en effet, que l'idée fondamentale du christianisme, l'anéantissement de la vie sensuelle, était trop en contradiction avec la nature humaine pour être jamais entièrement exécutable; il n'avait pas compris que le christianisme, tel qu'il se trouvait alors, était un concordat entre Dieu et le diable, c'est-à-dire entre l'esprit et la matière, où la domination absolue de l'esprit était admise en théorie, mais où la matière était mise en état d'exercer par la pratique tous ses droits annulés. De là un prudent accommodement que l'Église avait établi au profit des sens, bien que conçu sous une forme qui flétrissait tout acte de la sensualité et consacrait la superbe usurpation de l'esprit. — Il t'est

permis d'obtempérer aux battemens de ton cœur et d'embrasser une jolie fille ; mais nous t'obligeons à reconnaître que c'est un péché abominable, un péché pour lequel tu feras pénitence. — Que ce péché et d'autres pussent être rachetés par de l'argent, c'était une pensée aussi bienfaisante pour l'humanité que profitable à l'Église. L'Église faisait payer rançon, pour ainsi dire, à chaque jouissance charnelle, et il en advint une taxe pour toutes sortes de péchés. Il y eut de religieux colporteurs qui offraient dans le pays, au nom de la sainte église romaine, des indulgences d'après le tarif de tous les péchés taxables. Tetzel, l'un de ces colporteurs, fut celui contre lequel s'éleva d'abord Luther. Nos historiens disent que cette protestation contre le trafic des indulgences fut une circonstance peu importante, et que ce ne fut que poussé par la raideur de Rome, que Luther, qui ne s'élevait d'abord que contre un abus, attaqua l'autorité de l'Église à son sommet le plus culminant. Mais c'est encore là une erreur : le trafic des indulgences n'était pas un abus ; c'était une conséquence de tout le système de l'Église ; en l'attaquant, Luther attaqua l'Église, et l'Église dut le condamner comme hérétique. Léon X, ce superbe Florentin, l'élève de Politien, l'ami de Raphaël, ce philosophe grec, couronné de la tiare que lui conféra le conclave, peut-être parce qu'il souffrait d'une maladie qui n'était assurément pas le produit de l'abstinence chrétienne, et qui était alors encore très-dangereuse, Léon de Médicis dut bien rire de ce pauvre, simple et

chaste moine, qui s'imaginait que l'Évangile était la charte du christianisme, et que cette charte devait être une vérité ! Il n'a peut-être jamais deviné ce que voulait Luther, tant il était occupé de la construction de l'église Saint-Pierre, dont le trafic d'indulgences faisait les frais, si bien que le péché procura l'argent à l'aide duquel on éleva cette église, qui devint ensuite un monument des extravagances sensuelles, comme la pyramide de Rhodope, qu'une fille de joie égyptienne éleva avec le produit de ses prostitutions. On pourrait dire de cette maison de Dieu ce qu'on dit de la cathédrale de Cologne, qu'elle a été bâtie par le diable. Le triomphe du spiritualisme, qui faisait bâtir le plus beau de ses temples par le sensualisme, qui tirait de la grande quantité de concessions qu'on faisait à la chair les moyens de rendre un magnifique hommage à l'esprit ; ce triomphe, on ne pouvait le comprendre dans le nord, en Allemagne, car là, mieux que sous le ciel chaud de l'Italie, il était possible d'établir un christianisme qui fît le moins de concessions possible à la sensualité. Nous autres, gens du nord, nous sommes d'un sang plus froid, et nous n'avions pas besoin d'autant d'indulgences pour les péchés charnels que nous en envoya notre bon père Léon X. Le climat nous facilite l'exercice des vertus chrétiennes. Le 31 octobre 1516, lorsque Luther afficha ses thèses contre les indulgences, sur la porte de l'église des Augustins, les fossés de Wittemberg étaient sans doute gelés, on pouvait y patiner, ce

qui est un plaisir très-froid, et non un péché par conséquent.

Je viens de me servir des mots *spiritualisme* et *sensualisme*. Je les expliquerai plus tard, quand je parlerai de la philosophie allemande. Il me suffit ici de faire observer que je n'emploie pas ces expressions en vue de systèmes philosophiques, mais seulement pour distinguer deux systèmes sociaux, dont l'un, le spiritualisme, est basé sur le principe qu'il faut annuler toutes les prétentions des sens pour donner la domination entière à l'esprit, qu'il faut mortifier, flétrir, écraser notre chair pour glorifier d'autant plus notre âme, pendant que l'autre système, le sensualisme, revendique les droits de la chair, qu'on ne devrait et qu'on ne pourrait pas annuler.

Les commencements de la réforme révèlent déjà toute sa portée. Aucun Français n'a encore compris la signification de ce grand fait. Les idées les plus erronées règnent en France au sujet de la réforme; et je dois ajouter que ces idées empêcheront peut-être les Français d'arriver jamais à une juste appréciation de la vie allemande. Les Français n'ont jamais compris que le côté négatif de notre réforme religieuse : ils n'y ont vu qu'un combat contre le catholicisme; et, comme ils ont combattu aussi contre cette croyance, ils se figurent aussi quelquefois qu'on soutint le combat de l'autre côté du Rhin, par les mêmes motifs qu'on avait en France. Ces motifs sont tout différents. La lutte contre

le catholicisme en Allemagne ne fut qu'une lutte entreprise par le spiritualisme, lorsqu'il entrevit qu'il n'avait que le titre du pouvoir, quand il s'aperçut qu'il ne régnait que *de jure*, tandis que le sensualisme s'était sourdement emparé sous main de la domination réelle et gouvernait *de facto*. Les porteurs d'indulgences furent chassés; les belles concubines des prêtres furent remplacées par de froides femmes légitimes; les séduisantes images de madones furent brisées, et un véritable puritanisme prit possession du pays. Le combat qu'on livra, pendant le XVIIe et XVIIIe siècle, en France, contre le catholicisme, fut au contraire une guerre que le sensualisme entreprit, lorsque, se voyant souverain *de facto*, il ne voulut plus souffrir que le spiritualisme, qui n'existait que *de jure*, condamnât chacun de ses actes comme illégitimes et les honnît de la façon la plus cruelle. Au lieu de combattre sérieusement et chastement comme en Allemagne, on soutint la guerre par des épigrammes et des plaisanteries; et à la place des disputes théologiques du nord, ici on composa de joyeuses satires. L'objet de ces satires était ordinairement de montrer la contradiction dans laquelle tombe l'homme quand il veut être tout esprit; et ce fut le bon temps des belles histoires de tous ces pieux personnages qui succombèrent involontairement sous leurs appétits sensuels, et voulurent conserver l'apparence de la sainteté, tout en se livrant aux jouissances terrestres. La reine de Navarre avait déjà longuetnent traité ce sujet dans ses nouvelles.

Les rapports des moines avec les femmes forment son thême ordinaire. L'œuvre la plus malicieuse de toute cette polémique gaillarde est sans contredit le *Tartufe* de Molière; car cette comédie n'est pas seulement dirigée contre le jésuitisme de son temps, mais contre le catholicisme lui-même, je dis plus contre l'idée du christianisme, contre le spiritualisme. L'effroi que cause à Tartufe le sein nu de Dorine, les paroles qu'il dit à Elmire :

> Le ciel défend, de vrai, certains contentements,
> Mais on trouve avec lui des accommodements..

toutes ces choses ne tendent pas seulement à persifler l'hypocrisie ordinaire, mais aussi le mensonge universel qui dérive nécessairement de l'impossibilité d'accomplir l'idée spiritualiste, et encore tout le système de concessions que le spiritualisme est obligé de faire au sensualisme. Vraiment les jansénistes avaient bien plus de motifs que n'en avaient les jésuites de se sentir blessés par la représentation du *Tartufe*, et Molière serait aujourd'hui aussi insupportable aux méthodistes protestants qu'il l'était aux dévots catholiques de son temps. Ce qui fait Molière si grand, c'est qu'il est, comme Aristophane, comme Cervantes, un poëte qui n'a pas seulement bafoué les travers contemporains, c'est que ses railleries sublimes tombent sur les éternelles, sur les indestructibles faiblesse de l'humanité. Voltaire qui s'at-

taque toujours aux choses présentes, à son temps, reste, sous ce rapport, bien au-dessous de Molière.

Ce persiflage auquel s'est si bien livré Voltaire a rempli sa mission en France, et quiconque voudrait le continuer se montrerait inhabile et intempestif. Si on s'appliquait à anéantir les derniers restes visibles du catholicisme, il pourrait facilement arriver que l'idée spiritualiste prît une forme nouvelle, qu'elle revêtît un nouveau corps, et que, déposant jusqu'à son nom chrétien et sa bannière de la croix, elle devînt encore plus embarrassante et plus obsessive dans cette transfiguration que sous sa vieille forme caduque et discréditée. Nous pouvons nous féliciter que le spiritualisme soit représenté par une religion qui a perdu ses meilleures forces et par des ministres qui se sont placés en opposition directe avec l'esprit de liberté de notre temps. Mais pourquoi le spiritualisme trouve-t-il en nous des adversaires ? Est-ce donc une chose si mauvaise ? Nullement ! L'essence de roses est une chose précieuse, et une fiole de cette essence paraît délicieuse à ceux qui passent leur vie dans les appartements d'un harem. Mais nous ne voulons pas qu'on effeuille et qu'on écrase toutes les roses de cette vie pour en extraire quelques gouttes, si enivrantes qu'elles soient. Nous ressemblons plutôt au rossignol, qui fait ses délices de la rose elle-même, et qui jouit autant de la vue de ses couleurs que de son vaporeux parfum.

J'ai avancé que ce fut le spiritualisme qui engagea en

Allemagne la lutte avec la foi catholique. Mais ceci ne peut s'appliquer qu'aux commencements de la réformation. Dès que le spiritualisme eut fait une brèche dans le vieil édifice de l'Église, le sensualisme s'y précipita avec sa brûlante ardeur, contenue depuis si longtemps, et l'Allemagne devint le théâtre tumultueux où s'ébattit une foule ivre de liberté et avide de joies sensuelles. Les paysans comprimés avaient trouvé dans la doctrine nouvelle des armes intellectuelles pour soutenir la guerre contre l'aristocratie, et ils s'y livrèrent avec le feu de gens qui nourrissaient ce désir depuis bien des siècles. A Munster, le sensualisme courait tout nu dans les rues, sous la figure de Jean de Leyde, et se couchait avec ses douze femmes dans le lit monstrueux qu'on y montre encore aujourd'hui à l'hôtel de ville. Les portes des monastères s'ouvraient partout; et moines et nonnes, se jetant dans les bras les uns des autres, se caressèrent sans vergogne. L'histoire allemande de cette époque ne consiste guère qu'en émeutes sensualistes. Plus tard, je dirai combien peu cette réaction eut de résultats, comment le spiritualisme étouffa tous ces émeutiers, comment il assura sa puissance dans le nord, et comment il fut blessé à mort par la philosophie, cet ennemi qu'il avait élevé dans son sein. C'est une histoire très-confuse, très-difficile à débrouiller. Le parti catholique sait trouver les plus méchantes raisons; et, à l'entendre parler, il ne s'agissait que de légitimer la luxure la plus impudente et de piller les biens de l'Église. Sans doute, les

intérêts intellectuels doivent toujours faire alliance avec les intérêts matériels, s'ils veulent vaincre; mais le diable avait si bien mêlé les cartes, qu'on ne reconnut plus rien aux intentions.

Les personnages illustres qui s'étaient rassemblés, le 17 avril 1521, à Worms dans la grande salle de la diète, pouvaient avoir dans l'âme des pensées qui différaient de leurs paroles. Là siégeait un jeune empereur qui s'enveloppait de sa pourpre neuve avec toute la joie et l'ardeur que met la jeunesse à s'emparer de la puissance, et qui se réjouissait secrètement de voir le fier pontife romain, dont la main avait si rudement pesé sur les empereurs et dont les prétentions n'étaient pas encore abandonnées, en butte lui-même à de rudes attaques. De son côté, le représentant de Rome avait le plaisir secret de voir la division s'introduire parmi les Allemands qui s'étaient si souvent jetés sur la belle Italie pour la piller comme des barbares ivres, et qui la menaçaient de nouvelles incursions. Les princes temporels se réjouissaient de pouvoir mettre la main sur les biens de l'Église, au moyen des idées que répandait la nouvelle doctrine. Les éminents prélats délibéraient déjà s'ils n'épouseraient pas leurs cuisinières, pour léguer à leurs descendants mâles leurs électorats, leurs évêchés et leurs abbayes. Les bourgeois des villes se réjouissaient de l'extension de leur indépendance tant temporelle que spirituelle. Bref, chacun avait quelque chose à gagner, et tout le monde songeait aux intérêts terrestres.

Cependant il se trouvait là un homme qui, j'en suis sûr, ne songeait pas à lui, mais aux intérêts divins qu'il allait défendre. Cet homme était Martin Luther, ce pauvre moine que la Providence avait choisi pour briser cette grande puissance de Rome, contre laquelle les plus vaillants empereurs et les philosophes les plus hardis étaient venus échouer. Mais la Providence sait très-bien sur quelles épaules elle dépose ses fardeaux. Il fallait ici une force non pas seulement morale, mais physique encore. Il fallait un corps fortifié par une longue discipline monacale et le vœu de la chasteté, pour supporter les fatigues d'une pareille mission. Notre cher maître était encore très-maigre et très-pâle alors, si bien que les seigneurs rubiconds et bien nourris qui assistaient à la diète, regardaient presque avec pitié ce pauvre homme décharné sous sa robe noire. Mais il était plein de force et de santé, et ses nerfs étaient si vigoureux, qu'il ne se laissa pas émouvoir le moins du monde par cette foule brillante; et ses poumons devaient être d'une grande force, car, après la longue défense qu'il venait de prononcer, il lui fallut la répéter en langue latine, vu que sa majesté impériale ne connaissait pas le haut allemand. Je ne puis me dispenser d'un mouvement d'humeur chaque fois que je songe à cette circonstance; car notre cher maître Martin Luther était debout près d'une fenêtre, exposé à un courant d'air très-vif, tandis que la sueur découlait le long de son front. Son long discours l'avait sans doute beaucoup

fatigué, et il paraît que son gosier était devenu très-sec. — Cet homme doit avoir sans doute grand'soif, — pensa le duc de Brunswick qui était assis près de lui; du moins nous lisons qu'il envoya chercher pour lui, à son auberge, trois cruchons de la meilleure bière d'Eimbeck. Je n'oublierai jamais cette noble action, qui fait tant d'honneur à la maison de Brunswick.

On a conçu en France une idée aussi fausse de la réformation que du principal personnage qui y figurait. La principale cause de ces erreurs, est que Luther ne fut pas seulement le plus grand homme, mais qu'il est aussi l'homme *le plus allemand* qui se soit jamais montré dans nos annales; que son caractère réunit au plus haut degré toutes les vertus et tous les défauts des Allemands, et qu'il représente réellement tout le merveilleux de l'esprit germanique. Il avait en effet des qualités que nous voyons rarement réunies, et que nous regardons d'ordinaire comme incompatibles les unes avec les autres. C'était à la fois un rêveur mystique et un homme d'action. Ses pensées n'avaient pas seulement des ailes, elles avaient encore des mains. Il parlait, et chose rare, il agissait aussi; il fut à la fois la langue et l'épée de son temps. En même temps Luther était un froid scolastique, un éplucheur de mots et un prophète exalté, ivre de la parole de Dieu. Quand il avait passé péniblement tout le jour à s'user l'âme en discussions dogmatiques, le soir venu, il prenait sa flûte, et contemplant les étoiles, il se mettait à fondre en mélodies et en pensées pieuses. Le

même homme qui pouvait engueuler ses adversaires comme une poissarde, savait tenir un suave et tendre langage, comme une vierge amoureuse. Il était quelquefois sauvage et impétueux comme l'ouragan qui déracine les chênes, puis doux et murmurant comme le zéphyr qui caresse légèrement les violettes. Il était plein de la sainte terreur de Dieu, prêt à tous les sacrifices en l'honneur de l'Esprit saint, il savait s'élancer dans les régions les plus pures du royaume céleste; et cependant il connaissait parfaitement les magnificences de cette terre, il savait les apprécier, et de sa bouche est tombé ce fameux proverbe :

Wer nicht liebt Wein Weiber und Gesang,
Der bleibt ein Narr sein Lebenlang.

Quiconque n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant,
Celui-là est un sot, et le sera sa vie durant.

Bref, c'était un homme complet. Le nommer un spiritualiste, ce serait se tromper aussi fort que le qualifier du titre de sensualiste. Que dirai-je? Il avait quelque chose de primesautier, d'originel, de miraculeux, d'inconcevable; il avait ce qu'ont tous les hommes providentiels, quelque chose de terriblement naïf, quelque chose de gauchement sage; il était sublime et borné.

Le père de Luther était mineur à Mansfeld. L'enfant descendait souvent avec lui dans les entrailles du sol où croissent les puissants métaux, où coulent les sources primitives : ce jeune cœur s'appropria, peut-être à son

insu, les forces secrètes de la nature, et peut-être encore fut-il enchanté par les esprits de la terre. C'est de là sans doute que tant de matière terreuse, que tant de restes de la scorie des passions, lui sont restés accolés, comme on l'a souvent reproché à sa mémoire. On lui fait injure en cela, car sans tout ce mélange terrestre, eût-il pu jamais devenir un homme d'action ? Les purs esprits ne savent pas agir. Ne lisons-nous pas, dans le traité des Spectres de Jung Stilling, que les esprits peuvent prendre la forme et l'apparence des créatures humaines, qu'ils peuvent marcher, courir, danser comme les vivans, mais qu'ils ne sauraient faire rien de matériel, ni déranger le moindre meuble de sa place.

Gloire à Luther ! honneur éternel à cet homme illustre, à qui nous devons le salut de nos biens les plus chers, et dont les bienfaits nous font encore vivre à cette heure ! Il nous appartient bien peu de nous plaindre des étroites limites de ses vues. Le nain qui est monté sur les épaules d'un géant, peut sans doute voir plus loin que celui-ci, surtout quand il s'avise de prendre des lunettes ; mais de cette haute position, il nous manque le sentiment élevé, le cœur du géant que nous ne pouvons pas nous approprier. Il nous convient encore moins de laisser tomber une sentence rigoureuse sur ses fautes ; ses fautes nous ont été plus utiles que les vertus de milliers d'autres. La finesse d'Érasme et la mansuétude de Mélanchthon ne nous eussent jamais fait faire autant de progrès que la brutalité du frère Martin. Oui, ses erreurs elles-mêmes, que

j'ai signalées, ont produit des fruits précieux, des fruits que l'humanité tout entière savoure aujourd'hui. Du jour de la diète où Luther nia l'autorité du pape et déclara ouvertement qu'il fallait réfuter ses doctrines par des motifs tirés de la *raison* ou par des passages des *saintes Ecritures*, de ce jour commença en Allemagne une ère nouvelle. La chaîne par laquelle saint Boniface attacha l'église allemande au siége pontifical de Rome, fut rompue. Cette Église, qui faisait partie intégrante de la grande hiérarchie, devint une démocratie religieuse. La religion elle-même devint tout autre. Au lieu du spiritualisme indien gnostique, du boudhisme de l'Occident, qui s'était changé en Église romaine, naquit le spiritualisme judaïco-déiste, qui reçoit, sous le nom de foi évangélique, un développement conforme aux temps et aux lieux. Cette dernière croyance n'est pas outrée comme ce gnosticisme indien, elle peut être plus aisément mise en pratique, elle laisse à la chair ses droits naturels ; la religion redevient une vérité, le prêtre, un homme qui accomplit ce que Dieu lui a commandé, en prenant une femme et en montrant au grand jour ses enfants. D'un autre côté, Dieu redevient un célibataire céleste ; la légitimité de son fils est rudement contestée, les saints sont médiatisés, on coupe les ailes aux anges ; la mère de Dieu perd ses droits à la couronne du ciel, et défense lui est faite de faire des miracles. Dès lors, en effet, en même temps que les sciences naturelles font des progrès, les miracles cessent. Soit que Dieu n'ait pas été satisfait de voir les physiciens

le regarder aux doigts avec tant de défiance, soit par tout autre motif, toujours est-il que, même dans ces derniers temps où la religion s'est trouvée en très-grand péril, il a refusé de la soutenir par un éclatant miracle. Peut-être désormais les nouvelles religions qu'il daignera établir sur la terre, s'appuieront seulement sur la raison, ce qui sera beaucoup plus raisonnable. Ce qui est certain, c'est que l'établissement du saint-simonisme, qui est la plus nouvelle religion, n'a pas produit un seul miracle, sinon qu'un ancien mémoire de tailleur que Saint-Simon avait laissé sur la terre, fut payé dix ans après par ses disciples. Je vois encore l'excellent père Olinde se dressant avec enthousiasme sur les planches de la salle Taitbout et montrant à la communauté étonnée le compte du tailleur acquitté. Et les épiciers, de se regarder l'un l'autre la bouche béante; et les tailleurs, de commencer à croire.

Cependant, si l'Allemagne perdit beaucoup de poésie en perdant les miracles que dissipa le protestantisme, elle eut d'amples dédommagements. Les hommes devinrent plus vertueux. Le protestantisme eut la plus grande influence sur cette pureté de mœurs et le rigoureux accomplissement des devoirs qu'on nomme la morale; le protestantisme a même pris une direction qui l'identifie parfaitement à cette morale. Nous voyons partout un heureux changement dans la vie des ecclésiastiques. Avec le célibat disparaissent les vices et les débordements des moines, qui font place à de dignes ministres pour lesquels

les vieux stoïques eux-mêmes eussent éprouvé du respect. Il faut avoir parcouru à pied le nord de l'Allemagne, en pauvre étudiant, pour savoir combien de vertu, et, pour y ajouter une belle épithète, combien de vertu évangélique, se trouve dans une modeste habitation de pasteur. Que de fois, dans les soirées d'hiver, ai-je trouvé là une réception hospitalière, moi étranger, sans autre recommandation que la faim et la fatigue dont j'étais accablé ! Quand j'avais bien satisfait mon appétit, quand j'avais fait un bon somme, me voyant le lendemain disposé à partir, le vieux pasteur, en robe de chambre, venait à moi et me donnait sa bénédiction pour le chemin, bénédiction qui ne m'a jamais porté malheur. La bonne et loquace femme du pasteur me glissait dans la poche quelques tartines, qui ne m'étaient pas moins utiles; et, derrière la mère, dans un parfait silence, les jolies filles du vieux prêtre se serraient avec leurs joues rougissantes et leurs doux yeux couleur de violette, dont le feu timide ranimait mon cœur pour toute cette longue journée d'hiver.

En posant comme thèse que sa doctrine devait être discutée ou réfutée au moyen de la Bible ou par des notions tirées de la raison, Luther accorda à l'intelligence humaine le droit de s'expliquer les saintes Écritures, et la raison fut appelée comme juge suprême dans toutes les discussions religieuses. De là résulta en Allemagne la liberté de l'esprit ou de la pensée, comme on voudra la nommer. La pensée devint un droit, et les décisions

de la raison devinrent légitimes. Sans doute, depuis quelques siècles, on avait pensé et parlé avec une assez grande liberté, et les scolastiques ont disputé sur des sujets scabreux que nous nous étonnons de voir même aborder dans le moyen âge. Mais cela provenait de la distinction qu'on faisait des vérités théologiques et philosophiques, distinction au moyen de laquelle on se gardait expressément de l'hérésie, et cela avait lieu seulement dans les salles des universités, et dans un latin gothique que le peuple ne pouvait comprendre. L'Église avait donc peu de choses à craindre de toutes ces discussions. Cependant elle n'avait jamais positivement permis ces procédés, et, de temps en temps, comme pour protester, elle brûlait quelque pauvre scolastique. Depuis Luther, au contraire, on n'a pas fait de distinction pour la vérité théologique et la vérité philosophique, et l'on a disputé sur la place publique, et en langue allemande, sans avoir rien à craindre. Les princes qui ont accepté la réforme ont légitimé cette liberté de la pensée, et la philosophie allemande est un de ses résultats les plus importants.

Nulle part, pas même en Grèce, l'esprit humain n'a pu s'exprimer et se développer aussi librement qu'il l'a fait en Allemagne, depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la révolution française. En Prusse, surtout, régnait une liberté de penser sans bornes. Le marquis de Brandebourg avait compris que lui, qui ne pouvait devenir roi légitime de la Prusse que par le principe protestant;

devait maintenir la liberté de penser protestante. Depuis ce temps les choses ont changé, et le chaperon naturel de notre liberté protestante s'est entendu avec le parti ultramontain pour l'étouffer ; il a même traîtreusement fait servir à ses desseins une arme trouvée et tournée contre nous par le papisme : la censure.

Quelle bizarrerie! Nous autres Allemands, nous sommes le plus fort et le plus ingénieux de tous les peuples. Les princes de notre race occupent tous les trônes de l'Europe; nos Rothschild gouvernent les bourses du monde entier; nos savants règnent dans toutes les sciences; nous avons inventé la poudre à canon et l'imprimerie ; et cependant, quand quelqu'un de nous tire un coup de pistolet, il paie trois thalers d'amende ; et, quand un de nous veut faire insérer ces mots dans la *Gazette de Hambourg* : « Je préviens mes amis et connaissances que ma femme est heureusement accouchée d'un enfant beau comme la liberté ! » M. le docteur Hoffmann prend un crayon rouge et efface « la liberté. »

Cela durera-t-il encore longtemps ? Je n'en sais rien. Mais je sais que la question de la liberté de la presse, qu'on débat si violemment à cette heure en Allemagne, se lie significativement à toutes les questions que je viens de traiter ; et je crois que la solution ne sera pas difficile, si l'on songe que la liberté de la presse n'est autre chose que la conséquence de la liberté de penser, et par conséquent un droit protestant. Or l'Allemagne a déjà versé son meilleur sang pour des droits de ce genre, et il se

pourrait qu'elle fût appelée, par cette même cause, à rentrer en lice.

Cette remarque est applicable à la question de liberté académique qui agite aussi vivement les esprits en Allemagne. Depuis qu'on a cru découvrir que c'est dans les universités que règne le plus d'excitation politique, c'est-à-dire d'amour de la liberté, on insinue de toutes parts aux souverains qu'il faut étouffer ces institutions, ou du moins les changer en écoles ordinaires. De nouveaux plans sont apportés de toutes parts, et le pour et le contre discutés avec ardeur. Mais les adversaires avoués des universités, tout aussi bien que ceux de leurs défenseurs qui se sont présentés jusqu'ici, ne paraissent pas avoir bien saisi le véritable côté de la question. Ils ne comprennent pas que la jeunesse est partout animée d'enthousiasme pour la liberté, et que, les universités fermées, cette enthousiaste jeunesse, comprimée jusqu'alors dans ces universités, se répandra en d'autres lieux, fera alliance avec la jeunesse des villes de commerce et de la classe des artisans, et s'exprimera avec plus de force. Les défenseurs des universités ne cherchent qu'à prouver que la science de l'Allemagne sera anéantie avec les universités, que la liberté académique sert aux études, qu'elle permet aux jeunes gens d'envisager les choses sous des aspects divers; comme si quelques vocables grecs ou quelques rudesses de plus ou de moins faisaient quelque chose à l'affaire ! Et qu'importent aux princes la conservation de la science, l'étude et la civilisation,

si la sainte sécurité de leur trône est en péril ? Ils seraient assez héroïques pour sacrifier tous ces biens relatifs à un seul bien absolu, à leur absolue domination ! Car ce bien-là leur a été confié par Dieu ; et, quand le ciel commande, toutes considérations terrestres doivent céder. Il y a donc malentendu aussi bien du côté des pauvres professeurs qui défendent les universités que du côté des délégués du pouvoir qui les attaquent. La propagande catholique en Allemagne comprend seule la question. Celle-là est l'ennemie secrète de notre système d'universités, qu'elle attaque par la ruse et le mensonge ; et, quand un des pieux frères de l'association fait mine de prendre intérêt pour les universités, on découvre bientôt que sous ses paroles se cache une lâche intrigue. Ceux-là savent parfaitement ce qui se trouve au jeu et quelle sorte de gain on peut y faire ; car l'église protestante tomberait avec les universités, cette Église qui, depuis la réformation, n'a de racines que là, racines si profondes que toute l'histoire de l'église protestante de ces derniers siècles ne consiste que dans les discussions théologiques des doctes universités de Wittemberg, de Leipzig, de Tubingue et de Halle. Les consistoires ne sont que le faible reflet de la faculté de théologie ; ils perdraient toute tenue et tout caractère, et tomberaient sous la dépendance des ministères, ou même de la police.

Mais je ne veux pas me livrer à ces considérations fâcheuses, surtout ayant encore à parler de cet homme providentiel par lequel tant de grandes choses ont été

faites en faveur du peuple allemand. J'ai montré comment il nous a fait arriver à la plus grande indépendance de la pensée. Cependant Luther ne nous donna pas seulement la liberté de nos mouvements, mais aussi les moyens de nous mouvoir. Il donna un corps à l'esprit; à la pensée il donna la parole. Il créa la langue allemande.

Cela se fit en traduisant la Bible.

L'auteur divin de ce livre paraît avoir su, aussi bien que nous autres, que le choix d'un traducteur n'est pas du tout une chose indifférente. Il créa lui-même le sien, et le doua de la faculté merveilleuse de faire passer son œuvre d'une langue qui était dès longtemps morte et enterrée dans une autre langue qui était encore à naître.

On possédait, il est vrai, la Vulgate, qu'on comprenait, et les Septante, qu'on commençait à comprendre; mais la connaissance de l'hébreu était complétement perdue dans le monde chrétien. Les Juifs seuls, qui se tenaient cachés çà et là, dans un coin de ce monde, conservaient encore les traditions de ce langage. Comme un fantôme qui garde un trésor qu'on lui a confié lorsqu'il était vivant, cette nation égorgée, ce peuple-spectre retiré dans ses *ghettos* obscurs, y conservait la Bible hébraïque; et l'on voyait les savants allemands se glisser furtivement dans des culs-de-sac pour s'emparer du trésor de la science. Le clergé catholique s'aperçut qu'un danger le menaçait de ce côté; voyant que le peuple pouvait arriver par cette route à la véritable parole divine, et découvrir les falsifications romaines, il s'efforça d'étouf-

fer aussi les traditions des Israélites, et se disposa à détruire tous les livres hébreux. Dès lors commença aux bords du Rhin cette guerre aux livres contre laquelle s'éleva si glorieusement l'excellent docteur Reuchlin. Les théologiens de Cologne qui agissaient alors, et particulièrement Hochstraten, n'étaient pas aussi bornés que le vaillant champion de Reuchlin, Ulrich de Hutten, les représente dans ses *Litteræ obscurorum virorum*. Il s'agissait de l'anéantissement de la langue hébraïque. Quand Reuchlin eut vaincu, Luther put commencer son œuvre. Dans une lettre qu'il écrivit à cette époque à Reuchlin, il semble déjà comprendre toute l'importance de cette victoire remportée par celui-ci dans une situation difficile et dépendante, tandis que lui, le moine augustin, jouissait de toute sa liberté; dans cette lettre, Luther dit très-naïvement : *Ego nihil timeo, quia nihil habeo.*

Jusqu'à cette heure il m'a été impossible de comprendre comment Luther arriva à ce langage dont il s'est servi pour traduire la Bible. Le vieux dialecte souabe avait complétement disparu avec la poésie chevaleresque du temps des empereurs de la maison de Hohenstauffen. Le vieux dialecte saxon, qu'on nomme le *plat allemand*, n'était répandu que dans une partie du nord de l'Allemagne, et, en dépit de tout ce qu'on a tenté, il n'a jamais pu servir à un usage littéraire. Si Luther s'était servi pour sa traduction de la Bible du langage qu'on parle aujourd'hui dans la Saxe, Adelung aurait

en raison de prétendre que le langage saxon, surtout le dialecte de Meissen, était le *haut allemand*, c'est-à-dire notre langage littéraire. Mais cette erreur a été réfutée depuis longtemps, et je n'en parle que parce qu'elle est accréditée en France. Le saxon d'aujourd'hui n'a jamais été un dialecte du peuple allemand, aussi peu que le silésien, car l'un et l'autre sont nés de la coloration slave. Je le répète, je ne sais comment est née la langue que nous trouvons dans la Bible de Luther; mais je sais que par cette Bible dont la jeune presse jeta des milliers d'exemplaires parmi le peuple, la langue luthérienne se répandit dans toute l'Allemagne, et servit partout de langage littéraire. Elle règne encore en Allemagne, et donne à ce pays, fracturé religieusement et politiquement, une unité littéraire. Cet immense service nous dédommage de ce que cette langue, telle qu'elle est aujourd'hui, manque de cette intimité qu'on trouve dans les langues qui se forment d'un seul dialecte. Mais le style de Luther dans la Bible offre ce caractère d'intimité, et ce vieux livre est une source éternelle de rajeunissement pour notre langue. Toutes les expressions et toutes les tournures qu'on trouve dans la Bible de Luther sont essentiellement allemandes; les écrivains peuvent toujours les employer; et comme ce livre est dans les mains des classes les plus pauvres, elles n'ont pas besoin de leçons savantes pour s'exprimer dans une forme littéraire.

Les écrits originaux de Luther n'ont pas moins con-

tribué à fixer le langage allemand. Ils pénétrèrent profondément dans les esprits par la vivacité et la passion de sa polémique. Le ton qui y règne n'est pas toujours très-délicat; mais on ne fait pas non plus les révolutions religieuses à la fleur d'orange. Pour fendre des souches grossières, il fallait quelquefois prendre un coin grossier. Dans la Bible, le langage de Luther conserve toujours une certaine dignité par respect pour la présence de l'esprit divin. Dans ses écrits polémiques, il s'abandonne au contraire à une rudesse plébéienne qui est encore aussi repoussante que grandiose. Ses expressions et ses métaphores ressemblent assez à ces gigantesques images de pierre qu'on trouve dans les temples égyptiens ou hindous, et dont la laideur et les couleurs bizarres nous attirent et nous repoussent en même temps. Au milieu de ce style baroque et rocailleux, le hardi moine apparaît quelquefois comme un Danton religieux, comme un prédicateur de la Montagne qui, debout à sa cime, fait rouler sur ses adversaires ses paroles éclatantes comme des quartiers de rocher.

Ce qui est plus curieux et plus significatif que ces écrits en prose, ce sont les poésies de Luther, ces chansons qui lui ont échappé dans le combat et dans la tourmente du jour. On dirait une fleur qui a poussé entre les pierres, un rayon de la lune qui éclaire une mer irritée. Luther aimait la musique, il a même écrit un traité sur cet art, aussi ses chansons sont-elles très-mélodieuses. Sous ce rapport, il a aussi mérité son surnom de cygne

d'Eisleben. Mais il n'était rien moins qu'un doux cygne dans certains chants où il ranime le courage des siens, et s'exalte lui-même jusqu'à la plus sauvage ardeur. Le chant avec lequel il entra à Worms, suivi de ses compagnons, était un véritable chant de guerre. La vieille cathédrale trembla à ces sons nouveaux, et les corbeaux furent effrayés dans leurs nids obscurs, à la cime des tours. Cet hymne, la *Marseillaise* de la réforme, a conservé jusqu'à ce jour sa puissance énergique, et peut-être entonnerons-nous bientôt dans des combats semblables ces vieilles paroles retentissantes et bardées de fer :

Notre Dieu est une forteresse,
Une épée et une bonne armure ;
Il nous délivrera de tous les dangers
Qui nous menacent à présent.
Le vieux méchant démon
Nous en veut aujourd'hui sérieusement,
Il est armé de pouvoir et de ruse,
Il n'a pas son pareil au monde.

Votre puissance ne fera rien,
Vous verrez bientôt votre perte ;
L'homme de vérité combat pour nous,
Dieu lui-même l'a choisi.
Veux-tu savoir son nom ?
C'est Jésus-Christ,
Le vrai grand seigneur,
Il n'est pas d'autre dieu que lui,
Il gardera le champ, il donnera la victoire.

Si le monde était plein de démons,
Et s'ils voulaient nous dévorer,

Ne nous mettons pas trop en peine,
Notre entreprise réussira cependant.
Le prince de ce monde,
Bien qu'il nous fasse la grimace,
Ne nous fera pas de mal,
Il est condamné,
Un seul mot le renverse.

Ils nous laisseront la parole,
Et nous ne dirons pas merci pour cela.
La parole est parmi nous
Avec son esprit et ses dons.
Qu'ils nous prennent notre corps,
Nos biens, l'honneur, nos enfants...
Laissez-les faire,
Ils ne gagneront rien à cela;
A nous restera l'empire.

J'ai montré comment nous devons à notre cher docteur Martin Luther la liberté de penser dont la littérature moderne avait besoin pour son développement. J'ai montré comment il nous créa la parole, la langue par laquelle devait s'exprimer cette littérature. J'ai encore à ajouter qu'il ouvre en personne cette littérature; que les belles-lettres, proprement dites, commencent avec Luther; que ses chansons spirituelles en sont le premier monument important, et qu'elles révèlent déjà tout son caractère. Quiconque voudra parler de la littérature moderne de l'Allemagne doit donc débuter par Luther, et non pas par ce bon bourgeois de Nuremberg, nommé Hans Sachs, comme il est arrivé à quelques littérateurs romantiques de mauvaise foi. Hans Sachs, ce trouba-

dour de l'honorable corporation des cordonniers, dont les maîtres-chants ne sont qu'une informe parodie des anciennes chansons des troubadours, et les drames un absurde travestissement des vieux mystères; ce farceur pédant, qui singe péniblement la libre naïveté du moyen âge, est peut-être le dernier poëte des temps anciens, mais assurément il n'est pas le premier poëte des temps nouveaux.

DEUXIÈME PARTIE

— DE LUTHER JUSQU'A KANT —

Dans la première partie de ce livre, nous avons traité de la grande révolution religieuse dont Martin Luther était le représentant en Allemagne. Maintenant nous avons à parler de la révolution philosophique qui résulta de la première, et qui n'est même autre chose que la dernière conséquence du protestantisme. Mais avant de raconter comment cette révolution éclata par Emmanuel Kant, il nous faut rappeler les événements philosophiques qui se passèrent à l'étranger, l'importance de Spinosa, le sort de la philosophie de Leibnitz, les transactions respectives de cette philosophie et de la religion, et leurs dissidences. D'un autre côté, nous ne perdrons jamais de vue celles des questions de la philosophie auxquelles nous attribuons une importance so-

ciale, et à la solution desquelles elle concourt avec la religion.

C'est de la nature de Dieu qu'il s'agit d'abord. Dieu est le commencement et la fin de toute sagesse, disent les croyants dans leur humilité, et le philosophe, dans tout l'orgueil de sa science, est obligé de se rallier à cette pieuse sentence.

Ce n'est point Bacon, ainsi qu'on l'enseigne ordinairement, mais René Descartes qui est le père de la philosophie moderne, et nous allons démontrer fort clairement quel est le degré de filiation de la philosophie allemande par rapport à lui.

René Descartes est un Français, et c'est encore à la grande France qu'appartient ici la gloire de l'initiative; mais la grande France, la terre bruyante, agitée et babillarde des Français, n'a jamais été un sol propice à la philosophie, et celle-ci n'y réussira peut-être jamais. C'est bien ce que sentit René Descartes, et il s'en fut dans les Pays-Bas, dans le pays calme et taciturne des Trekschuites et des Hollandais. C'est là qu'il écrivit ses ouvrages; c'est là seulement qu'il put affranchir son esprit du formalisme traditionnel, et élever tout un édifice philosophique de pures pensées qui ne sont empruntées ni à la foi ni à l'empirisme, condition qu'on a exigée depuis de toute philosophie véritable. C'est là seulement qu'il put s'enfoncer si profondément dans les abîmes de la pensée, qu'il la saisit dans les derniers replis de la conscience de soi, et qu'il put en même temps

constater la conscience de soi par la pensée dans la célèbre proposition : *Cogito, ergo sum.*

Peut-être aussi Descartes ne pouvait-il nulle part ailleurs qu'en Hollande risquer d'enseigner une philosophie qui rompait en visière avec toutes les traditions du passé. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir fondé l'autonomie de la philosophie, qui n'eut plus besoin dès lors de demander à la théologie la permission de penser, et qui put désormais se placer à côté d'elle comme science indépendante ; je ne dis point s'opposer à elle, car dans ces temps régnait le principe : « Les vérités auxquelles nous arrivons par la philosophie sont en dernier lieu les mêmes que nous révèle la religion. » Les scolastiques, comme je l'ai déjà remarqué précédemment, avaient au contraire, non-seulement accordé la suprématie à la religion sur la philosophie, mais encore déclaré celle-ci un jeu futile, un vain exercice d'escrime, aussitôt qu'elle arrivait à contredire les dogmes religieux. Pour les scolastiques, le point principal était d'exprimer leurs pensées, n'importe sous quelle condition. Ils disaient d'abord : « Une fois un fait un, » et ils le prouvaient ; mais ils ajoutaient en souriant : « C'est là une des erreurs de la raison humaine qui se trompe toujours quand elle se met en contradiction avec les décisions des conciles œcuméniques ; une fois un fait trois, et c'est là la vérité vraie, telle qu'elle nous a été révélée depuis par la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Les scolastiques formaient en secret une opposition

philosophique à l'Église, mais en public ils feignaient la plus grande et la plus hypocrite soumission. En mainte occasion ils combattirent pour l'Église, et ils paradaient à sa suite dans les grandes cérémonies, à peu près comme les députés français de l'opposition dans les solennités de la restauration.

La comédie des scolastiques dura plus de six siècles, et elle devint de plus en plus triviale. En détruisant le scolasticisme, Descartes détruisait l'opposition caduque du moyen âge ; les vieux balais s'étaient émoussés par suite d'un trop long service ; trop d'ordures s'y étaient attachées, et le temps nouveau avait besoin de balais neufs. A la suite d'une révolution, il faut que la précédente opposition abdique, sans quoi il se fait de grandes sottises. Nous-mêmes l'avons vu. Dans les temps dont je parle, ce fut moins l'église catholique elle-même que ses vieux adversaires, la mauvaise queue des scolastiques, qui s'éleva contre la philosophie cartésienne. Le pape ne la défendit qu'en 1663.

Je dois supposer chez les Français une connaissance suffisante de la philosophie de leur grand compatriote, et n'ai pas besoin de démontrer ici comment les doctrines les plus opposées ont pu lui emprunter les matériaux qui leur étaient nécessaires : je parle d'abord de l'idéalisme et du matérialisme.

Comme on désigne ordinairement, surtout en France, ces deux doctrines sous les noms de spiritualisme et de sensualisme, et que j'ai l'habitude d'employer dans

une autre acception ces dernières dénominations, je dois, pour prévenir toute confusion d'idées, tout malentendu, bien définir ce que j'entends par ces deux expressions.

Il existe, depuis les temps les plus reculés, deux opinions opposées sur la nature de la pensée humaine, c'est-à-dire sur les sources dernières de la connaissance intellectuelle, sur l'origine des idées. Les uns soutiennent que nous ne recevons nos idées que du dehors, que notre esprit n'est qu'un alambic vide où s'élaborent les impressions recueillies par les sens, à peu près comme la nourriture apportée dans notre estomac. Pour employer une meilleure image, ces gens considèrent l'esprit comme une table rase, où l'expérience écrit successivement et chaque jour quelque chose de nouveau, d'après certaines règles graphiques déterminées. Les autres, qui professent des vues opposées, soutiennent que les idées sont nées dans l'homme, que l'esprit humain est le siége originaire des idées, et que le monde extérieur, l'expérience et les sens, qui sont les intermédiaires, ne nous amènent qu'à reconnaître ce qui était déjà déposé dans notre esprit, et ne font qu'y éveiller les idées sommeillantes.

La première doctrine a reçu le nom de sensualisme, quelquefois d'empirisme; on a nommé l'autre spiritualisme ou bien encore rationalisme. Cependant il peut facilement résulter des malentendus de ces dénominations. Nous désignons aussi depuis quelque temps sous

ces noms de spiritualisme et de sensualisme deux systèmes sociaux qui se produisent dans toutes les manifestations de l'existence. Nous appliquons en effet le nom de spiritualisme à cette outrageante prétention de l'esprit qui, tendant à obtenir la glorification pour lui seul, s'efforce de fouler aux pieds la matière, ou tout au moins de la flétrir. Le nom de sensualisme, nous l'attribuons à l'opposition qui se révolte contre cette prétention, opposition qui a pour but une réhabilitation de la matière, et revendique les droits inaliénables des sens, quoiqu'elle ne nie pas pour cela les droits ni même la suprématie de l'esprit.

Je laisse donc à ces deux systèmes sociaux les noms de spiritualisme et de sensualisme. Quant aux opinions philosophiques sur l'origine de nos connaissances, je leur donne de préférence les dénominations d'idéalisme et de matérialisme, et désigne par la première la doctrine des idées innées, des idées *à priori*, et par l'autre la doctrine de la connaissance par l'expérience, par les sens, la doctrine des idées *à posteriori*.

C'est un fait fort significatif, que le côté idéaliste de la philosophie cartésienne n'a jamais pu réussir en France. Plusieurs jansénistes renommés suivirent pendant quelque temps cette direction; mais ils se perdirent bientôt dans le spiritualisme chrétien. Peut-être l'idéalisme dut-il à cette circonstance d'être discrédité chez les Français. Les peuples ont un pressentiment instinctif de ce qu'il leur faut pour accomplir leur mis-

sion. Les Français étaient déjà sur la route de cette révolution politique qui n'éclata que vers la fin du XVIIIe siècle, et pour laquelle ils avaient besoin d'une hache et d'une philosophie matérialiste non moins froide, non moins tranchante. Le spiritualisme chrétien combattait dans les rangs de leurs ennemis : le sensualisme devint alors leur allié naturel. Comme les sensualistes français étaient ordinairement matérialistes, on crut faussement que le sensualisme ne procédait que du matérialisme. Non, le sensualisme peut aussi bien se produire comme un résultat du panthéisme, et alors il apparaît beau et imposant. Nous ne voulons cependant nier en aucune manière les services rendus par le matérialisme français. Ce matérialisme fut un contre-poison efficace contre le mal du passé, un remède corrosif dans une maladie désespérée, une panacée souveraine pour un peuple infecté. Les philosophes français choisirent Locke pour leur maître : c'était le sauveur dont ils avaient besoin. Son *Essay on the human understanding* devint leur évangile : c'est sur cet évangile qu'ils jurèrent. John Locke était allé à l'école chez Descartes, et avait appris de lui ce qu'un Anglais peut apprendre, la mécanique, l'analyse et le calcul. Il n'y eut qu'une seule chose qu'il ne put comprendre : ce furent les idées innées. Il perfectionna donc la doctrine d'après laquelle nous obtenons toute connaissance par l'expérience extérieure. Il fit de l'esprit humain une sorte de mécanique, et l'homme entier devint entre ses mains une

machine anglaise. Cela s'applique aussi à l'homme tel que l'ont construit les disciples de Locke, quoiqu'ils veuillent se distinguer de lui par diverses dénominations. Ils ont une peur affreuse des dernières conséquences de leur principe dominant, et le disciple de Condillac s'effraie d'être rangé dans la même catégorie qu'un Helvétius, voire même qu'un Holbach, ou enfin qu'un Lamétrie; et cependant cela est inévitable, et il me faut donner aux philosophes français du XVIIIe siècle et à leurs continuateurs d'aujourd'hui le nom de matérialistes. *L'homme machine* est la dernière conséquence de la philosophie française, et le titre de ce livre en trahit déjà le dernier mot.

Ces matérialistes étaient pour la plupart partisans du déisme, car une machine suppose un mécanicien, et la plus haute perfection de cette machine consiste à ce qu'elle sache reconnaître et apprécier la science technique d'un pareil artiste, soit dans sa propre construction, soit dans ses autres ouvrages.

Le matérialisme a rempli sa mission en France. Il accomplit peut-être actuellement la même tâche en Angleterre, et c'est sur Locke que s'appuient dans ce pays les partis révolutionnaires, notamment les benthamistes, les prédicants de l'utilité. Ceux-ci sont des esprits puissants qui ont saisi le véritable levier avec lequel on peut remuer John Bull. John Bull est né matérialiste, et son spiritualisme chrétien est en grande partie une hypocrisie de tradition, ou même seulement une rési-

gnation stupide ; sa chair se résigne, parce que l'esprit ne lui vient pas en aide. Il en est tout autrement en Allemagne, et les révolutionnaires allemands se trompent, quand ils s'imaginent qu'une philosophie matérialiste y favorisera leurs projets.

L'Allemagne a toujours manifesté de l'éloignement pour le matérialisme : aussi devint-elle pendant un siècle et demi le véritable domicile de l'idéalisme. Les Allemands aussi sont allés à l'école chez Descartes, et son grand disciple eut nom Gottfried Wilhelm Leibnitz. Celui-ci suivit la tendance idéaliste du maître, comme Locke en avait choisi la tendance matérialiste. C'est chez Leibnitz que nous trouvons de la manière la plus déterminée la doctrine des idées innées. Il combattit Locke dans ses *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*. Avec lui éclata chez les Allemands une grande ardeur pour les études philosophiques. Il éveilla les esprits et les conduisit dans de nouvelles voies. La douceur intime, le sentiment religieux, qui animaient ses écrits, réconcilièrent jusqu'à un certain point avec sa hardiesse les esprits récalcitrants, et l'effet en fut prodigieux. La hardiesse de ce penseur se montre surtout dans sa doctrine des monades, hypothèse des plus remarquables qui soit sortie de la tête d'un philosophe. C'est ce qu'il a fait de mieux, car on y voit déjà poindre le pressentiment des lois les plus importantes que notre philosophie actuelle ait reconnues. La doctrine des monades n'était peut-être qu'une faible manière de formuler les mêmes lois qui

ont été proclamées de nos jours en de meilleures formules par les philosophes naturalistes. Je devrais même ici, au lieu du mot lois, n'employer, à proprement parler, que celui de formules; car Newton remarque avec une grande justesse que ce que nous nommons loi dans la nature n'existe pas, et que ce ne sont que des formules qui viennent au secours de notre intelligence pour expliquer une suite de faits dans la nature. La *Théodicée* est de tous les écrits de Leibnitz celui dont on a le plus parlé en Allemagne. C'est pourtant sa plus faible production. Ce livre, comme quelques autres écrits où s'exprime le sentiment religieux de Leibnitz, lui valut un mauvais renom et l'a fait bien cruellement méconnaître. Ses ennemis l'accusèrent de faiblesse intellectuelle et de *sensiblerie*, et ses amis, pour le défendre, le présentèrent comme un hypocrite rusé. Le caractère de Leibnitz demeura pendant longtemps chez nous un sujet de controverse: les plus bienveillants n'ont pu l'absoudre de l'accusation de duplicité; ceux qui le décrièrent le plus furent les esprits forts et les amis des lumières. Comment pouvaient-ils pardonner à un philosophe d'avoir défendu la Trinité, les peines éternelles de l'enfer et la divinité du Christ? Leur tolérance ne s'étendait pas aussi loin. Mais Leibnitz ne fut ni un sot ni un misérable, et de sa hauteur harmonique il put fort bien défendre intégralement le christianisme. Je dis intégralement, car il le défendait contre le semi-christianisme. Il montra que les orthodoxes

étaient conséquents dans leur système, ce qu'on ne pouvait dire de leurs adversaires. Il n'a jamais voulu davantage. Et il était placé alors sur ce point de l'indifférence où les divers systèmes n'apparaissent que comme les faces diverses d'une même vérité. Ce point d'indifférence, M. J. Schelling l'a reconnu plus tard, et Hegel l'a établi d'une manière scientifique comme un système des systèmes. C'est dans une vue semblable que Leibnitz s'occupa d'une correspondance entre Platon et Aristote. Ce problème a été encore proposé assez fréquemment chez nous en des temps postérieurs. A-t-il été résolu ?

Non, en vérité, non ! car ce problème n'est autre qu'un accommodement de la lutte entre l'idéalisme et le matérialisme. Platon est tout à fait idéaliste et ne connaît que des idées innées. L'homme apporte avec soi ses idées en naissant, et quand il en a la conscience, elles lui apparaissent comme des souvenirs d'une existence antérieure. De là le vague et le mysticisme de Platon, qui ne fait que se souvenir plus ou moins clairement. Chez Aristote, au contraire, tout est clair, intelligible, certain, car ses connaissances ne se manifestent pas à lui avec les réminiscences d'un monde antérieur, mais il reçoit tout de l'expérience et sait tout classer de la manière la plus précise : aussi demeure-t-il à jamais le modèle des empiriques, et ceux-ci ne savent assez remercier le bon Dieu de ce qu'il fit d'Aristote le maître d'Alexandre, qui, par ses conquêtes, lui donna tant de

moyens pour l'avancement de la science, et lui fit présent de tant de milliers de *talents* pour faciliter ses recherches zoologiques. Le vieux pédagogue a employé consciencieusement cet argent, j'en suis sûr, et pour ce prix, il a disséqué un nombre respectable de mammifères, empaillé des oiseaux en quantité suffisante et fait les plus scrupuleuses observations; mais, avec tout cela, il a omis d'étudier le grand bipède qu'il avait eu le plus fréquemment sous les yeux, que lui-même avait élevé et qui était bien le plus curieux. En effet, il nous a laissé sans notion aucune sur la nature de ce roi adolescent dont la vie et les actions sont pour nous un merveilleux sujet d'étonnement et une énigme. Quel était Alexandre? qu'a-t-il voulu? fut-il fou ou dieu? Nous n'en savons encore rien; mais Aristote nous donne des renseignements d'autant plus complets sur les quadrupèdes de l'Assyrie, les perroquets indiens et les tragédies grecques, qu'il a également disséquées.

Platon et Aristote! Ce ne sont pas seulement les deux systèmes, mais encore les deux types des différentes natures d'hommes qui, de temps immémorial, sous tous les costumes, se sont posées plus ou moins hostilement en face l'une de l'autre. On combattit ainsi surtout pendant la durée du moyen âge jusqu'à nos jours, et cette lutte est la partie essentielle de l'histoire de l'église chrétienne. Quelques noms qu'on mette en avant, c'est toujours de Platon et d'Aristote qu'il s'agit. Les tempéraments rêveurs, mystiques, platoniques, révèlent au fond

de leur âme les idées chrétiennes et les symboles qui y correspondent. Les intelligences pratiques, régulières, aristotéliciennes, construisent avec ces idées et ces symboles un système solide, le dogme et le culte. L'Église finit par enfermer dans son sein ces deux natures d'hommes dont les uns prirent position dans le clergé séculier, et les autres se retranchèrent dans les monastères, sans cesser pour cela de se combattre. La même lutte se manifeste dans l'église protestante : c'est la dissidence entre les piétistes et les orthodoxes qui répondent, jusqu'à un certain point, aux mystiques et aux dogmatistes du catholicisme. Les piétistes protestants sont des mystiques sans imagination, et les orthodoxes protestants sont des dogmatistes sans esprit.

Nous trouvons ces deux partis protestants engagés dans un combat acharné au temps de Leibnitz, et sa philosophie intervint plus tard quand Christian Wolf s'en empara, l'accommoda aux besoins du temps, et, ce qui était le plus important, la professa en langue allemande. Mais avant de parler de cet écolier de Leibnitz, du résultat de ses efforts et du sort ultérieur du luthéranisme, nous devons faire mention de l'homme providentiel qui s'était formé avec Locke et Leibnitz à l'école de Descartes, qui n'excita pendant longtemps que le mépris et la haine, et pourtant arrive aujourd'hui à gouverner les esprits.

Je parle de Benoît Spinosa.

Un grand génie se forme à l'aide d'un autre, moins par assimilation que par frottement. Un diamant polit un

diamant. Ainsi la philosopie de Descartes a, non pas enfanté, mais fait éclore celle de Spinosa. C'est pourquoi nous trouvons chez le disciple la méthode du maître, ce qui est un grand avantage. Puis nous rencontrons chez Spinosa, comme chez Descartes, la démonstration empruntée aux mathématiques, ce qui est un grand défaut. La forme mathématique donne un air âpre et dur à Spinosa ; mais c'est comme l'écorce de l'amande, la chair n'en paraît que plus savoureuse. La lecture de Spinosa nous saisit comme l'aspect de la plus grande nature dans son calme vivant, c'est une forêt de pensées hautes comme le ciel, dont les cimes fleuries s'agitent en mouvements onduleux, tandis que les troncs inébranlables plongent leurs racines dans la terre éternelle. On sent dans ses écrits flotter un certain souffle qui vous émeut d'une manière indéfinissable. On croit respirer l'air de l'avenir. L'esprit des prophètes israélites planait-il encore sur leur arrière-descendant ? Il y a aussi en lui un sérieux, une fierté qui a conscience de sa force, une *grandeza* de la pensée, qui semble un héritage ; car Spinosa faisait partie de ces familles-martyres que les rois très-catholiques avaient alors chassées d'Espagne. Ajoutez-y la patience du Hollandais, qui ne s'est pas plus démentie dans les écrits de l'homme que dans sa vie.

Il a été constaté que la vie privée de Spinosa fut exempte de blâme, et qu'elle demeura pure et sans tache comme celle de son divin parent, Jésus-Christ. Comme lui, il souffrit pour sa doctrine ; comme lui, il

porta la couronne d'épines. Partout où un grand esprit proclame ses pensées, se retrouve le Golgotha.

Cher lecteur, si jamais tu vas à Amsterdam, fais-toi montrer la synagogue espagnole. C'est un bel édifice, et le toit repose sur quatre colonnes colossales. Au milieu s'élève la chaire où fut lancé l'anathème sur le traître à la loi mosaïque, le hidalgo Benoît de Spinosa. On souffla en cette occasion dans un cornet à bouquin qui se nomme *schofar*. Il faut que des idées bien effrayantes se rattachent à ce cornet, car j'ai lu, dans la vie de Salomon Maïmon, que le rabbin d'Altona entreprit un jour de le ramener, lui, disciple de Kant, à la foi de ses pères, et comme il persistait dans ses hérésies philosophiques, le rabbin le menaça et lui montra le schofar en lui disant d'un air sombre : « Connais-tu ceci? » Le disciple de Kant ayant répondu fort tranquillement : « Je sais que c'est la corne d'un bouc, » le rabbin tomba d'horreur à la renverse.

Cette corne fit donc un accompagnement à l'excommunication de Spinosa : il fut solennellement chassé de la communauté d'Israël et déclaré indigne de porter à l'avenir le nom de Juif. Ce nom, ses ennemis chrétiens furent assez magnanimes pour le lui laisser; mais les Juifs, Cent-Suisses du déïsme, furent inexorables, et l'on montre encore la place, devant la synagogue espagnole, à Amsterdam, où ils assaillirent Spinosa avec leurs longs poignards.

Je ne pouvais m'abstenir de rappeler l'attention sur

ces mésaventures personnelles qui atteignirent l'homme : il se forma, non-seulement par les leçons de l'école, mais par celles de la vie. C'est ce qui le distingue de la plupart des philosophes, et nous reconnaissons dans ses écrits les influences indirectes de la vie réelle. La théologie ne fut pas seulement une science pour lui : il l'apprit, ainsi que la politique, par la pratique autant que par la théorie. Le père de sa maîtresse avait été, en punition de crimes politiques, pendu dans les Pays-Bas ; et il n'est sur la terre aucun endroit où l'on soit pendu plus mal que dans les Pays-Bas. Vous n'avez aucune idée des interminables préparatifs et cérémonies qui ont lieu en pareil cas. Le patient meurt déjà d'ennui, et le spectateur a tout le temps de la réflexion. Je suis donc convaincu que Benoît Spinosa avait beaucoup réfléchi sur l'exécution du vieux Vande Ende ; et, comme il avait auparavant compris la religion avec ses poignards, il comprit alors la politique avec ses cordes. Lisez son *Tractatus politicus*.

Ma tâche est seulement d'indiquer comment les philosophes sont plus ou moins parents les uns des autres, et je me borne à rapporter leurs degrés de parenté et leur généalogie. Cette philosophie de Spinosa, troisième fils de René Decartes, telle qu'il l'enseigne dans son ouvrage principal, dans son *Éthique*, est aussi éloignée du matérialisme de son frère Locke que de l'idéalisme de son frère Leibnitz. Spinosa ne se tourmente pas d'une manière analytique avec la question

des dernières raisons de nos connaissances. Il nous donne sa grande synthèse, son explication de la divinité.

Benoît Spinosa enseigne qu'il n'existe qu'une seule substance, qui est Dieu. Cette substance unique est infinie; elle est absolue : toutes les substances finies émanent de lui, sont contenues en lui, surnagent en lui, plongent en lui ; elles n'ont qu'une existence passagère, accidentelle. La substance absolue se manifeste tant par la pensée infinie que par l'étendue infinie. Toutes deux, la pensée infinie et l'étendue infinie, sont deux attributs de la substance absolue. Nous ne reconnaissons que ces deux attributs : Dieu, la substance absolue, a peut-être encore beaucoup d'autres attributs que nous ne connaissons pas. *Non dico me Deum omnino cognoscere, sed me quædam ejus attributa, non autem omnia, neque maximam intelligere partem.*

La sottise et la méchanceté purent seules donner à une telle doctrine la qualification d'athée. Personne ne s'est jamais exprimé sur la divinité d'une manière plus sublime que Spinosa. Au lieu de dire qu'il niait Dieu, on pourrait dire qu'il nie l'homme. Toutes les choses finies ne sont pour lui que des modes de la substance infinie; toutes les substances finies sont contenues en Dieu ; l'esprit humain n'est qu'un rayon lumineux de la pensée infinie; le corps de l'homme n'est qu'un atome de l'étendue infinie : Dieu est la cause infinie de tous deux, des esprits et des corps, *natura naturans.*

Dans une lettre à madame Du Deffant, Voltaire se montre tout charmé d'une idée de cette dame qui avait dit que toutes les choses que l'homme ne peut connaître sont sûrement de telle nature, qu'il ne lui servirait absolument à rien de les connaître. Je pourrais appliquer cette remarque à ce passage de Spinosa, que j'ai cité plus haut, et d'après lequel appartiendraient à la divinité, non-seulement les deux attributs reconnaissables de pensée et d'étendue, mais encore d'autres attributs que nous ne pouvons connaître. Ce que nous ne pouvons pas connaître n'a aucun prix pour nous, du moins sous le point de vue social où il s'agit de réaliser en fait sensible ce qui a été reconnu dans l'idée. Dans notre explication de la nature de Dieu, nous n'avons donc égard qu'à ces deux attributs reconnaissables. Et d'ailleurs tout ce que nous nommons attributs de Dieu n'est à la fin qu'une forme différente de notre faculté de concevoir, et ces formes différentes sont identiques dans la substance absolue. La pensée n'est à la fin que l'étendue invisible, et l'étendue n'est que la pensée visible. Nous nous rencontrons ici avec la partie essentielle de la philosophie allemande de l'identité, qui ne diffère au fond nullement de celle de Spinosa. M. J. Schelling aura beau se débattre pour prouver que sa philosophie est autre que le spinosisme, qu'elle est bien plus *un amalgame vivant de l'idéal et du réel*, qu'elle s'éloigne du spinosisme comme la perfection des statues grecques s'éloigne de la raideur des originaux égyptiens; je

n'en dois pas moins déclarer que, dans sa première période, à l'époque où il était encore philosophe, M. J. Schelling ne se distinguait pas le moins du monde de Spinosa. Il a seulement pris un autre chemin pour arriver à la même philosophie, et c'est ce qu'il me reste à expliquer plus tard quand je raconterai comment Kant a ouvert une nouvelle route, comment Fichte l'y a suivi, comme quoi M. Schelling a marché en reprenant la trace de Fichte, et comment, errant un beau jour dans les sombres forêts de la philosophie de la nature, il s'y est trouvé enfin face à face avec la grande figure de Benoît Spinosa.

La moderne *Philosophie de la nature* n'a que le mérite d'avoir démontré de la façon la plus pénétrante l'éternel parallélisme qui règne entre l'esprit et la matière; je dis esprit et matière, et j'emploie ces expressions comme équivalentes de ce que Spinosa nomme pensée et étendue; je regarde aussi ces expressions comme synonymes de ce que les philosophes allemands nomment esprit et nature ou l'idéal et le réel.

Dans la suite, je donnerai le nom de panthéisme moins au système qu'au point de vue de Spinosa. Comme dans le déisme, on y admet l'unité de Dieu; mais le Dieu des panthéistes est dans le monde même, non pas qu'il le pénètre de sa divinité, comme jadis saint Augustin essaya de l'expliquer, quand il comparait Dieu à un grand lac et le monde à une éponge qui nage au milieu et se gonfle de divinité; non, le monde n'est pas

seulement gonflé et imprégné de Dieu, il est identique avec Dieu. Dieu, que Spinosa nomme la substance unique, et les philosophes allemands l'absolu, « est tout ce qui est, » il est la matière autant que l'esprit; tous les deux sont également divins, et quiconque insulte la matière sainte est impie autant que celui qui pèche contre le Saint-Esprit.

Le Dieu des panthéistes se distingue donc de celui des déistes en ce qu'il est dans le monde même, pendant que celui-ci est en dehors, ou, ce qui revient au même, est au-dessus du monde. Le Dieu des déistes gouverne le monde de haut en bas comme un établissement séparé de chez lui; ce n'est que sur le mode de ce gouvernement que les déistes se divisent entre eux. Les Hébreux se représentent Dieu comme un tyran armé d'un tonnerre; les chrétiens, comme un père rempli d'amour; les élèves de Rousseau et toute l'école genevoise en font un artiste habile qui a fabriqué le monde à peu près comme leurs pères confectionnent leurs montres; et en qualité de connaisseurs, ils admirent l'ouvrage et glorifient le maître qui est là-haut.

Pour le déiste, qui admet un Dieu extra-mondain ou super-mondain, il n'y a de saint que l'esprit, parce qu'il le considère, pour ainsi dire, comme le souffle divin que le créateur du monde a inspiré au corps humain, ouvrage de ses mains, pétri de limon. Les Juifs regardaient en conséquence le corps comme quelque chose de méprisable, comme la misérable enveloppe du rouach, du

souffle divin, de l'esprit; ce n'est qu'à celui-ci qu'ils accordaient leur considération, leur respect, leur culte. Ils furent donc, à proprement parler, de préférence le peuple de l'esprit, chastes, sobres, sérieux, abstraits, entêtés, propres au martyre, et Jésus-Christ les résuma de la manière la plus sublime. Celui-ci fut, dans la véritable acception du mot, l'esprit incarné, et l'on trouve un sens bien profond dans la belle légende qui le fait enfanter par une vierge pure de corps et fécondée par la seule opération de l'esprit.

Mais si les Juifs n'avaient regardé le corps qu'avec dédain, les chrétiens, les ultras du spiritualisme, allèrent encore plus loin qu'eux dans cette voie et proclamèrent le corps comme réprouvable, mauvais, comme le mal même. Nous voyons, quelques siècles après Jésus-Christ, s'élever une religion qui fera l'éternel étonnement de l'historien et arrachera aux générations de l'avenir l'admiration la plus frémissante. Oui, c'est une grande et sainte religion que le christianisme, pleine d'une douceur infinie, qui voulut conquérir pour l'esprit la domination la plus absolue dans ce monde... Mais cette religion était par trop sublime, trop pure, trop bonne pour cette terre où l'idée n'en put être proclamée qu'en théorie, sans jamais passer complétement dans la pratique. L'essai d'une réalisation de cette idée a enfanté dans l'histoire une foule d'actes d'enthousiasme, et les poëtes de tous les temps en auront ample matière à dire et à chanter. Mais la tentative de réaliser l'idée du chris-

tianisme a pourtant, comme nous le voyons enfin, échoué de la manière la plus déplorable, et cet essai avorté a coûté à l'humanité des sacrifices incalculables; et nous en retrouvons les tristes conséquences dans le malaise social que nous ressentons aujourd'hui par toute l'Europe. Si, comme beaucoup de gens le croient, l'humanité est encore dans sa jeunesse, le christianisme est sans doute une de ses plus généreuses illusions de collége, qui font plus d'honneur à son cœur qu'à son jugement. Toute la matière, le christianisme l'abandonna à César et aux banquiers talmudistes, et se contenta de dénier la suprématie au premier et de flétrir les autres dans l'opinion publique... Mais voyez! le glaive détesté et l'argent méprisé obtiennent pourtant à la fin la puissance suprême, et les représentants de l'esprit sont obligés d'entrer en arrangement avec eux. Oui, et cet accord est même devenu une alliance solidaire. Ce ne sont pas seulement les prêtres de Rome, mais encore ceux d'Angleterre et de Prusse, enfin tous les prêtres privilégiés, qui se sont confédérés avec César et consorts pour opprimer les peuples. Pourtant l'effet de cette alliance est de ruiner plus promptement la religion du spiritualisme. C'est ce que comprennent déjà quelques prêtres; et, pour sauver la religion, ils renoncent à cette alliance pernicieuse, et se jettent dans nos rangs en s'affublant de nos couleurs...

Vains efforts, peines perdues ! L'humanité soupire après des mets plus solides que le sang et la chair sym-

bolique de l'eucharistie. L'humanité sourit de pitié sur les rêves de sa jeunesse, qui n'ont pu se réaliser en dépit de ses pénibles tentatives, et elle devient virilement pratique. L'humanité sacrifie aujourd'hui au système d'utilité terrestre ; elle pense sérieusement à un établissement de bourgeoise aisance, à un ménage raisonnablement ordonné, à la vie confortable pour ses vieux jours. Le principal, pour le moment, est de revenir à la santé, car nous éprouvons encore une grande faiblesse dans les membres : les saints vampires du moyen âge nous ont sucé tant de sang précieux ! Et puis, il faudra offrir encore à la matière de grands sacrifices expiatoires pour qu'elle pardonne les vieilles offenses. Il ne serait même pas mal qu'on instituât des fêtes sensualistes, et qu'on indemnisât la matière pour ses souffrances passées, car le spiritualisme nazaréen, incapable de l'anéantir, l'a flétrie en toute occasion ; il a rabaissé les plus nobles jouissances ; les sens furent réduits à l'hypocrisie, et il y eut partout mensonge et péché. Il faut revêtir nos femmes de chemises neuves et de sentimens neufs, et passer toutes nos pensées à la fumée des parfums, comme après les ravages d'une peste.

Le but le plus immédiat de toutes nos institutions modernes est ainsi la réhabilitation de la matière ; sa réintégration dans sa dignité, sa reconnaissance religieuse, sa sanctification morale, sa réconciliation avec l'esprit. Pourousa est unie de nouveau à Pakriti ; c'est de leur violente séparation, comme le démontre si ingénieusement

le mythe indien, qu'est venu le grand déchirement du monde, le mal.

Savez-vous à présent ce qu'est le mal dans le monde? Les spiritualistes nous ont toujours reproché que, dans les idées panthéistiques, toute distinction cessait entre le bien et le mal; mais le mal, d'une part, n'existe que dans leur fausse manière d'envisager le monde, et de l'autre, il n'est réellement qu'un produit de leur propre arrangement des choses ici-bas. D'après leur point de vue, la matière est mauvaise par elle-même et en elle-même, ce qui est en vérité une calomnie, un affreux blasphème contre Dieu. La matière ne devient mauvaise que lorsqu'elle est obligée de conspirer en secret contre l'usurpation de l'esprit, quand l'esprit l'a flétrie et qu'elle s'est prostituée par mépris d'elle-même, ou bien encore, quand, avec la haine du désespoir, elle se venge sournoisement de l'esprit; et ainsi le mal n'est que le résultat de l'arrangement du monde par les spiritualistes.

Dieu est identique avec le monde; il se manifeste dans les plantes qui, sans conscience d'elles-mêmes, vivent d'une vie cosmomagnétique; il se manifeste dans les animaux qui, dans le rêve de leur vie sensuelle, éprouvent une existence plus ou moins sourde; mais c'est dans l'homme qu'il se manifeste de la manière la plus admirable, dans l'homme qui sent et pense en même temps, qui sait distinguer sa propre individualité de la nature objective, et porte déjà dans sa raison les idées qui se font aussi reconnaître à lui dans le monde des faits. Dans

l'homme, la Divinité arrive à la conscience d'elle-même, et cette conscience, elle la révèle de nouveau par l'homme; mais cela n'arrive point dans et par les hommes isolés, mais par l'ensemble de l'humanité; de telle sorte qu'un homme ne comprend et ne représente qu'une parcelle du Dieu-monde, mais que tous les hommes ensemble comprennent et représenteront dans l'idée et dans la réalité tout le Dieu-monde. Chaque peuple a peut-être la mission de reconnaître et de manifester une partie de ce Dieu-monde, de reconnaître une certaine série de faits et de réaliser une certaine série d'idées, et de transmettre le résultat aux peuples suivants, auxquels une semblable mission est imposée. Dieu est en conséquence le véritable héros de l'histoire universelle. L'histoire n'est que sa pensée éternelle, son éternelle action, sa parole, ses faits, ses gestes, et l'on peut dire avec raison de l'humanité entière qu'elle est une incarnation de Dieu.

C'est une erreur de croire que cette religion du panthéisme conduise les hommes à l'indifférence. Au contraire, le sentiment de sa divinité excitera l'homme à la révéler, et c'est de ce moment que les véritables hauts faits et le véritable héroïsme viendront glorifier cette terre.

La révolution politique, qui s'appuie sur les principes du matérialisme français, ne trouvera pas des adversaires dans les panthéistes, mais bien des auxiliaires qui ont puisé leurs convictions à une source plus profonde, à une synthèse religieuse. Nous poursuivons le bien-être de la matière, le bonheur matériel des peuples, non que nous

méprisions l'esprit, comme le font les matérialistes, mais parce que nous savons que la divinité de l'homme se révèle également dans sa forme corporelle, que la misère détruit ou avilit le corps, image de Dieu, et que l'esprit est entraîné dans la chute. Le grand mot de la révolution que prononça Saint-Just : *Le pain est le droit du peuple*, se traduit ainsi chez nous : *Le pain est le droit divin de l'homme*. Nous ne combattons pas pour les droits humains des peuples, mais pour les droits divins de l'humanité. C'est en cela, ainsi que sur maint autre point, que nous nous séparons des gens de la révolution. Nous ne voulons ni sans-culottes, ni bourgeoisie frugale, ni présidents modestes ; nous fondons une démocratie de dieux terrestres, égaux en béatitude et en sainteté. Vous demandez des costumes simples, des mœurs austères et des jouissances à bon marché, et nous, au contraire, nous voulons le nectar et l'ambroisie, des manteaux de pourpre, la volupté des parfums, des danses de nymphes, de la musique et des comédies..... Point de courroux, vertueux républicains ! Au blâme de votre censure, nous répondrons comme le fit jadis un fou de Shakspeare : « Crois-tu donc, parce que tu es vertueux, qu'il ne doit plus y avoir sur cette terre ni gâteaux dorés, ni vins des Canaries ? »

Les saint-simoniens ont compris et voulu quelque chose d'analogue ; mais ils étaient placés sur un terrain défavorable, et le matérialisme qui les entourait les a écrasés. On les a mieux appréciés en Allemagne, car l'Allemagne

est à présent la terre fertile du panthéisme; cette religion est celle de nos plus grands penseurs, de nos meilleurs artistes, et le déisme, comme je le raconterai plus tard, y est détruit en théorie. On ne le dit pas, mais chacun le sait : le panthéisme est le secret public de l'Allemagne. Dans le fait, nous avons trop grandi pour le déisme. Nous sommes libres et ne voulons point de despote tonnant; nous sommes majeurs et n'avons plus besoin de soins paternels; nous ne sommes pas non plus les œuvres d'un grand mécanicien : le déisme est une religion bonne pour des esclaves, pour des enfants, pour des Genevois, pour des horlogers !

Le panthéisme est la religion occulte de l'Allemagne, et c'est ce résultat qu'avaient prévu les écrivains allemands qui se déchaînèrent, il y a plus de cinquante ans, contre Spinosa. Le plus furieux de ces adversaires de Spinosa fut F. H. Jacobi, à qui l'on fait quelquefois l'honneur de le nommer parmi les philosophes allemands. Ce n'était qu'une vieille commère qui se cacha sous le manteau de la philosophie, se faufila parmi les philosophes, bavarda d'abord beaucoup sur son amour et sa sensibilité, et finit par injurier la raison. Son éternel refrain était que la philosophie, la connaissance par la raison, n'est qu'illusion pure; que la raison même ne sait pas où elle conduit; qu'elle entraîne l'homme dans un sombre labyrinthe d'erreurs et de contradictions, et que la foi seule peut le guider sûrement. Taupe qui ne voyait pas que la raison, semblable au soleil, en s'avan-

çant, éclaire sa route avec ses propres rayons ! Rien ne ressemble à la pieuse rancune du bon Jacobi contre Spinosa, le grand athée.

C'est une chose curieuse de voir comme les partis les plus divergents ont toujours combattu contre Spinosa.

L'aspect de cette armée est fort amusant. Près d'un essaim de capuchons noirs et blancs portant croix et encensoirs, marchait la phalange des encyclopédistes qui tirait aussi sur ce *penseur téméraire*. A côté du rabbin de la synagogue d'Amsterdam, qui sonne l'attaque avec le sacré cornet à bouquin, s'avance Arouet de Voltaire, avec le sifflet du persiflage, qui fait sa partie obligée au profit du déisme. Au milieu glapit la vieille femme Jacobi, vivandière de cette armée de la foi.

Échappons vite à ce charivari. De retour de notre excursion panthéiste, revenons à la philosophie de Leibnitz dont nous avons à raconter les destinées ultérieures en Allemagne.

Pour écrire ces ouvrages, que vous connaissez, Leibnitz s'était servi de la langue latine ou de la française. Christian Wolf est le nom de l'excellent homme qui professa les idées de Leibnitz, non-seulement d'une manière systématique, mais encore en langue allemande. Son mérite véritable ne consiste pas à avoir resserré les idées de Leibnitz dans un système solide, encore moins à les avoir rendues accessibles, par leur traduction en langue allemande, à un public plus nombreux. Son mérite spécial fut d'exciter à philosopher dans notre langue maternelle.

Nous n'avions su, jusqu'à Luther, traiter la théologie qu'en latin : il en fut de même jusqu'à Wolf pour la philosophie. L'exemple de quelques rares savants qui avaient déjà essayé, dans les temps antérieurs, de professer en allemand sur ces matières, demeura sans résultat. Néanmoins l'historien littéraire doit leur accorder un éloge spécial; nous rappellerons surtout Johannes Tauler, moine dominicain, né au commencement du XIVe siècle sur les bords du Rhin et mort en 1361 à Strasbourg. C'était un homme pieux, et il fit partie de ces mystiques que j'ai désignés comme le parti platonicien du moyen âge. Dans les dernières années de sa vie, ce brave homme renonça à l'orgueil des savants, ne se fit pas honte de prêcher dans l'humble langue du peuple, et ces sermons qu'il a recueillis, ainsi que les traductions allemnades qu'il fit de quelques autres de ses sermons antérieurs, comptent parmi les monuments les plus remarquables de la langue allemande; car cette langue montra dès lors qu'elle est, non-seulement bonne pour les dissertations métaphysiques, mais qu'elle y est bien plus propre que la langue latine. Cette dernière, idiome des Romains, ne peut jamais renier son origine. C'est une langue de commandement pour les capitaines, une langue de décrétales pour les administrateurs, une langue juridique pour les usuriers, c'est une langue lapidaire pour ce peuple romain, dur comme la pierre; elle devint la langue prédestinée du matérialisme. Quoique le christianisme, avec une patience vraiment chré-

tienne, se soit tourmenté, pendant plus d'un millier d'années, à spiritualiser cette langue, il n'y est jamais parvenu; et, quand Johannes Tauler voulait s'abîmer dans les profondeurs les plus effrayantes de la pensée, et que son cœur débordait de sentiment religieux, il lui fallait parler allemand. Son langage est comme une source des montagnes, qui perce le dur rocher, eau merveilleusement imprégnée d'aromates inconnus et de vertus métalliques. Mais ce ne fut que dans les temps modernes qu'on remarqua la rare propriété de la langue allemande pour la philosophie. Dans aucune autre langue, la nature n'aurait pu révéler son mot le plus mystérieux, comme dans celle de notre chère patrie allemande. Ce n'est que sur le chêne robuste que peut croître le gui sacré.

Ce serait bien ici le lieu de mentionner Paracelse, ou Aureolus Theophrastus Paracelsus Bombastus de Hohenheim, ainsi qu'il s'appelait lui-même; car lui aussi écrivit presque toujours en allemand. Mais j'aurai plus tard à parler de Paracelse sous un point de vue plus important. Sa philosophie était ce que nous appelons aujourd'hui philosophie de la nature; et cette doctrine d'une nature animée par les idées, qui s'accorde si intimement avec l'esprit allemand, aurait, dès lors, pris racine chez nous, si, par l'influence étrangère, la physique inanimée et toute mécanique des cartésiens n'eût usurpé l'empire universel. Paracelse était un grand charlatan : il portait toujours un habit et une culotte écarlates, des bas rouges et un chapeau rouge, et prétendait pouvoir créer de

petits hommes, *homunculos;* au moins était-il sur le pied le plus familier avec les esprits invisibles qui habitent les divers éléments. Mais il fut en même temps l'un des plus profonds naturalistes qui, avec une ardeur d'investigation tout allemande, comprirent les croyances populaires antéchrétiennes, le panthéisme germanique, et il devinait très juste ce qu'il ne savait pas.

Je devrais naturellement parler aussi de Jacob Bœhm, car il a également appliqué la langue allemande à des démonstrations philosophiques. Mais je n'ai pu me décider encore à le lire, même une seule fois: je n'aime pas à me laisser duper. Je soupçonne fort les prôneurs de ce mystique d'avoir voulu mystifier les gens. Quant au contenu de sa doctrine, Saint-Martin vous en a donné quelque chose en langue française; les Anglais l'ont aussi traduit. Charles Ier avait une si grande idée de ce cordonnier philosophe, qu'il envoya tout exprès à Wœrlitz un savant pour l'étudier. Ce savant fut plus heureux que son royal maître; car, pendant que celui-ci perdait le chef à Whitehall par la hache de Cromwell, l'autre ne perdit à Wœrlitz que la raison par la théosophie de Jacob Bœhm.

Je l'ai dit: ce fut Christian Wolf qui appliqua le premier avec succès la langue allemande à la philosophie. Son moindre mérite fut la réduction en système et la popularisation des idées de Leibnitz. Il a encouru un grand blâme sous ce double rapport, et nous ne devons pas le taire. Son système ne fut qu'apparence vaine, et il sacrifia à cette apparence le plus important de la philo-

sophie de Leibnitz, la meilleure partie de la doctrine des monades. Il est vrai que Leibnitz n'avait point laissé d'édifice systématique, mais seulement les idées nécessaires. Il fallait un géant pour assembler ces blocs et ces colonnes colossales qu'un géant avait enlevés aux profondes carrières de la pensée et harmonieusement taillés. Il en serait résulté un temple magnifique; mais Christian Wolf était de trop courte stature, et ne put s'approprier qu'une partie des matériaux, qu'il rapetissa pour en faire un tabernacle au déisme. La tête de Wolf était plus encyclopédique que systématique: il ne comprit l'unité d'une doctrine que sous la forme du complet. Il jugea suffisant d'avoir construit un casier où les tablettes étaient convenablement remplies et garnies d'étiquettes bien lisibles. C'est dans cet esprit qu'il nous donna une encyclopédie des sciences. Comme descendant de Descartes par Leibnitz, on conçoit que pour la démonstration mathématique il ait hérité de son aïeul. J'ai déjà blâmé cette forme dans Spinosa. Elle fit grand mal entre les mains de Wolf; chez ses élèves, elle dégénéra en schématisme insupportable et en une ridicule manie de tout prouver avec une évidence mathématique. Ainsi s'éleva ce que l'on appela le dogmatisme de Wolf. Toute investigation profonde cessa, et une ennuyeuse ferveur de clarté prit sa place; la philosophie de Wolf devint toute limpide ou plutôt aqueuse, et finit par inonder toute l'Allemagne. Les traces de ce déluge sont encore visibles aujourd'hui, et l'on retrouve çà et là sur les hauteurs les plus arides de nos

académies quelques vieux fossiles de l'école de Wolf.

Christian Wolf naquit en 1679 à Breslaw, et mourut à Halle en 1754. Son empire intellectuel dura plus d'un demi-siècle en Allemagne. Nous devons donner une attention particulière à ses rapports avec les théologiens allemands, et nous compléterons ainsi notre récit du sort du luthéranisme.

Il n'existe, dans toute l'histoire de l'Église, aucune partie plus embrouillée que celle des querelles entre les théologiens protestants depuis la guerre de trente ans. On ne peut leur comparer que les chicanes subtiles des Byzantins; mais celles-ci n'étaient pas aussi ennuyeuses, parce qu'elles cachaient des intérêts politiques et des intrigues de cour, tandis que le ferraillement protestant n'eut guère sa raison que dans le pédantisme étroit de quelques doctes perruques. Les universités, et particulièrement Tübingen, Wittemberg, Leipzig et Halle, sont les arènes de ces assauts théologiques. Les deux partis que nous avons vus en costume catholique pendant toute la durée du moyen âge, les platoniciens et les aristotéliciens, n'ont fait que changer d'habit, et se chamaillent après comme avant. Ce sont les piétistes et les orthodoxes dont j'ai déjà parlé, et que j'ai désignés comme des mystiques sans imagination et des dogmatistes sans esprit. Johannes Spener fut le Scotus Erigena du protestantisme; et comme celui-ci, par sa traduction du fabuleux Denis l'Aréopagite, avait fondé le mysticisme catholique, l'autre fonda le piétisme protestant par ses

assemblées d'édification, *colloquia pietatis*, d'où le nom de *piétistes* est peut-être resté à ses sectateurs. C'était un homme pieux; respect à sa mémoire! Un piétiste berlinois, M. Horn, a donné de lui une bonne biographie. La vie de Spener est un martyre continuel pour l'idée chrétienne. Il fut sous ce rapport supérieur à ses contemporains; il recommanda instamment les bonnes œuvres et la piété. Ses homélies furent fort louables pour le temps; car toute la théologie, telle qu'on l'enseignait dans les susdites universités, ne consistait qu'en une dogmatique étroite et une polémique tracassière. L'exégèse et l'étude de l'histoire de l'Église furent complétement négligées.

Un élève de ce Spener, Hermann Frank, commença à Leipzig à faire un cours à l'exemple et dans le sens de son maître. Il le fit en allemand, service que nous paierons toujours volontiers de reconnaissance. Les succès qu'il y obtint excitèrent l'envie de ses collègues, qui rendirent en conséquence la vie fort dure à notre pauvre piétiste. Il fut obligé de vider la place, et se rendit à Halle, où il enseigna le christianisme par paroles et par actions. Sa mémoire y fleurira toujours, car il est le fondateur de la maison des orphelins de Halle. L'université de Halle se peupla alors de piétistes, et on les nommait le parti de l'hospice des orphelins. Soit dit en passant, ce parti s'est maintenu jusqu'à ce jour. Halle est encore à ce moment la taupinière des piétistes, et leurs querelles avec les rationalistes protestants ont, il y a quelques

années, scandalisé toute l'Allemagne. Heureux Français qui n'en avez rien su ! Vous ignorez jusqu'à l'existence de ces commérages périodiques de l'église protestante, où les dévotes poissardes se sont cordialement injuriées. Heureux Français ! qui n'avez aucune idée de la méchanceté, de la petitesse, de l'âcreté que nos prêtres évangéliques apportent dans leurs combats! Vous le savez, je ne suis point partisan du catholicisme; le protestantisme fut pour moi plus qu'une religion, ce fut une mission ; et depuis quatorze ans, c'est pour ses intérêts que je combats contre les machinations des jésuites allemands. Plus tard, il est vrai, s'éteignit ma sympathie pour le dogme, et je déclarai franchement, dans mes écrits, que tout mon protestantisme ne consistait plus que dans le fait d'être inscrit comme chrétien évangélique sur les registres de la communion luthérienne... Mais une secrète prédilection pour la cause qui nous fit jadis combattre et souffrir, demeure toujours dans notre cœur, et mes convictions religieuses d'aujourd'hui sont encore animées de l'esprit du protestantisme. Je suis donc toujours partial pour l'église protestante : et pourtant je dois à la vérité de dire que, dans les annales du papisme, jamais je n'ai trouvé de misères pareilles à celles de la *Gazette ecclésiastique évangélique de Berlin*, dans ce scandaleux débat. Les mauvais tours les plus lâches des moines, les plus mesquines taquineries de couvent sont choses nobles et généreuses auprès des exploits chrétiens de nos orthodoxes et piétistes dans leur guerre contre les

rationalistes. Vous n'avez aucune idée, vous autres Français, de la haine qui éclate en de telles occasions; mais les Allemands sont plus rancuniers que les peuples d'origine romane. Cela tient à ce qu'ils sont idéalistes jusque dans la haine. Nous ne nous fâchons pas pour des choses futiles, comme vous le faites, pour une piqûre de vanité, pour une épigramme, pour l'oubli d'une carte de visite; non, nous haïssons chez nos ennemis ce qui est le plus essentiel, le plus intime, la pensée. Vous êtes prompts et superficiels dans la haine comme dans l'amour. Nous autres Allemands, nous détestons radicalement et d'une manière durable. Trop honnêtes, et peut-être aussi trop gauches pour nous venger par la première perfidie venue, nous nous haïssons jusqu'au dernier soupir. « Je connais, monsieur, ce calme allemand, disait dernièrement une dame en me regardant de tous ses yeux et d'un sourire incrédule; je sais que dans votre langue vous employez le même mot pour dire pardonner et empoisonner. » Elle avait raison : le mot *vergeben* a ce double sens.

Ce furent, si je ne me trompe, les orthodoxes de Halle qui, dans leurs combats avec les piétistes émigrés, appelèrent à leur secours la philosophie de Wolf; car la religion, lorsqu'elle ne peut plus nous brûler, vient nous demander l'aumône. Mais tous nos dons ne lui profitent guère. Le manteau mathématico-démonstratif, dont Wolf avait amicalement affublé la pauvre religion, lui alla si mal, qu'elle s'y sentit encore plus à l'étroit et se

rendit fort ridicule. La trame râpée creva de toutes parts. Ce fut surtout la partie honteuse, le péché originel, qui se montra dans la nudité la plus effrayante; toutes les feuilles de vigne philosophiques n'y purent rien. Le péché originel christo-luthérien et l'optimisme leibnitz-owolfien sont incompatibles. Aussi le persiflage français sur l'optimisme fut-il ce qui déplut le moins à nos orthodoxes. L'esprit de Voltaire vint au secours du péché originel, mais le Panglos allemand a beaucoup perdu par la ruine de l'optimisme, et il chercha longtemps une doctrine aussi consolatrice, jusqu'à ce que le mot de Hegel : « Tout ce qui est est raisonnable? » vînt le dédommager quelque peu.

Du moment où une religion demande secours à la philosophie, sa ruine est inévitable. Elle cherche à se défendre, et son verbiage ne sert qu'à l'entraîner dans les embarras les plus inextricables. La religion, comme toute espèce d'absolutisme, ne doit point se justifier. Prométhée est enchaîné au rocher par la force silencieuse. Non, Eschyle ne fait pas proférer une parole à la Force personnifiée; il faut qu'elle demeure muette. Aussitôt que la religion fait imprimer un catéchisme raisonné et argumenté, aussitôt que l'absolutisme politique fait publier une gazette d'État explicative, tous deux touchent à leur fin. Mais c'est justement là notre triomphe : nous avons poussé nos adversaires dans la discussion, et ils sont obligés de parler.

Donc, comme je viens de le dire, depuis que la reli-

gion chercha assistance auprès de la philosophie, les savants allemands firent avec elle encore toutes sortes d'expérimentations. On avisa de lui faire une nouvelle jeunesse, et l'on s'y prit à peu près comme Médée avec le vieux roi Æson. D'abord on lui ouvrit la veine, et on la débarrassa longuement de tout le sang superstitieux. Pour parler sans figure, on essaya de retrancher du christianisme toute la partie historique, pour ne lui laisser que la partie morale. Par cette opération, on faisait du christianisme un déisme pur. Le Christ cessa d'être co-régent de Dieu; il fut en quelque sorte médiatisé, et ce ne fut plus qu'en qualité de personne privée qu'on lui accorda le respect convenable. On loua par delà toute mesure son caractère moral, et l'on ne sut en quels termes élogieux dire combien il avait été brave homme. Quant à ses miracles, on les expliqua par la physique, ou bien l'on chercha à en faire aussi peu de bruit que possible. Les miracles, disaient quelques-uns, étaient nécessaires dans ces temps de superstition, et un homme sensé, qui avait à proclamer une vérité quelconque, employait les miracles en guise d'annonce. Ces théologiens qui tronquèrent tout l'historique du christianisme s'appellent rationalistes, et ils soulevèrent contre eux les fureurs des piétistes tout aussi bien que des orthodoxes. Ceux-ci se combattirent moins violemment depuis lors, et se confédérèrent même souvent. Ce que n'avait pu l'amour chrétien, la haine commune l'accomplit, la haine des rationalistes.

Cette réforme de la théologie protestante commença avec le tranquille Semler que vous ne connaissez pas, atteignit une hauteur inquiétante avec le lucide Teller que vous ne connaissez pas davantage, et parvint à son apogée avec Barth au front d'airain, dont la connaissance n'est pour vous nullement regrettable. Les instigations les plus vives vinrent de Berlin, où régnaient Frédéric le Grand et le libraire Nicolaï.

Sur le premier, le matérialisme couronné, vous avez des renseignements suffisants. Vous savez qu'il fit des vers français, joua très-bien de la flûte, gagna la bataille de Rosbach, prit beaucoup de tabac, et n'avait foi qu'au canon. Quelques-uns de vous ont sans doute visité Sans-Souci; et le vieil invalide qui y garde le château vous a montré, dans la bibliothèque, les romans français que Frédéric, prince royal, lisait à l'église, et qu'il avait fait relier en maroquin noir, afin que son rigide père pût croire qu'il lisait dans notre bon livre de cantiques luthériens. Vous connaissez ce sage roi, que vous avez nommé le Salomon du Nord. La France fut l'Ophir de ce Salomon septentrional, et il en tirait ses poëtes et ses philosophes, pour lesquels il avait une grande prédilection, comme le Salomon du Sud, qui fit venir d'Ophir, par les soins de son ami Hiram, des cargaisons entières d'or, d'argent, d'ivoire, de poëtes et de philosophes, comme vous le pouvez lire dans le Livre des Rois, chap. X : *Classis regis per mare cum classe Hiram semel per tres annos ibat, deferens inde aurum et ar-*

gentum, et dentes elephantorum, et simias et pavos. Cette préférence pour les talents étrangers empêcha certainement Frédéric le Grand d'obtenir beaucoup d'influence sur l'esprit allemand : il offensa et blessa bien plutôt la fierté nationale. Le mépris qu'il montra pour notre littérature doit nous affliger encore, nous, descendants de ces écrivains. A l'exception du vieux Gellert, aucun d'eux ne fut encouragé par sa très-gracieuse bienveillance. L'entretien qu'il eut avec lui est curieux.

Si Frédéric le Grand nous bafoua sans nous protéger, le libraire Nicolaï nous protégea d'autant plus, sans que pour cela nous ayons scrupule de le bafouer. Cet homme fut, pendant sa vie entière, incessamment et activement dévoué au bien de la patrie. Il n'épargna ni peine ni argent, quand il espéra hâter quelque heureux progrès, et cependant jamais homme n'a encore été raillé en Allemagne d'une manière si cruelle, si inexorable, si anéantissante. Quoique nous sachions très-bien, nous autres derniers nés, que le vieux Nicolaï, l'ami des lumières, ne se trompait pas au fond; quoique nous sachions que ceux qui le persiflèrent à mort étaient pour la plupart nos propres ennemis, les obscurants : nous ne pouvons cependant penser à lui avec un visage sérieux. Le vieux Nicolaï chercha à faire en Allemagne ce qu'ont fait en France les philosophes français : il voulut ruiner le passé dans l'esprit du peuple; excellent travail préparatoire, sans lequel aucune révolution radicale ne pourra se faire. Peine perdue : il n'avait pas

assez de force pour une pareille besogne. Les vieilles ruines, encore debout, opposaient trop de résistance, et les spectres en sortaient et se moquaient de lui ; alors il devenait furieux et se précipitait au milieu d'eux tête baissée, et les spectateurs riaient quand les chauves-souris lui sifflaient autour des oreilles et s'embarrassaient dans sa vieille perruque. Il lui arriva bien aussi quelquefois de combattre des moulins à vent qu'il prenait pour des géants ; mais il se trouva encore plus mal de prendre des géants véritables pour de simples moulins à vent, un Wolfgang Goethe, par exemple. Il écrivit contre son *Werther* une satire dans laquelle il méconnut de la manière la plus lourde les intentions de l'auteur. Pourtant il avait raison quant au fond : quoiqu'il ne comprît pas au juste ce que Goethe voulait dire avec son *Werther*, il en pressentit cependant bien l'effet, l'amollissante rêverie et la stérile sentimentalité, qui surgirent par ce roman maladif, et se mettaient en contradiction hostile avec les sentiments sains et raisonnables dont nous avions besoin. En cela, Nicolai fut tout à fait d'accord avec Lessing, qui écrivait à un de ses amis le jugement suivant sur le *Werther :*

« Pour qu'une production aussi chaleureuse ne fasse pas plus de mal que de bien, ne pensez-vous pas qu'il lui faudrait encore un petit épilogue très-refroidissant, quelques modifications sur les causes qui ont amené Werther à un caractère aussi bizarre, le contraste d'un autre jeune homme auquel la nature avait donné les

mêmes dispositions, et qui a su s'en garantir? Croyez-vous donc qu'un jeune homme, romain ou grec, se fût ainsi tué, et pour la même cause? Certainement non. Ceux-là savaient se garder tout autrement des extravagances de l'amour; et, au temps de Socrate, une semblable... qui pousse... eût à peine... été pardonnée à une fillette. Enfanter de ces originaux chétivement grands, méprisablement précieux, n'était réservé qu'au christianisme, qui voudrait transformer un besoin du corps en perfection spirituelle. Ainsi, cher Goethe, encore un petit chapitre pour finir, et le plus cynique sera le meilleur. »

Le brave Nicolaï nous a réellement fait cadeau d'une édition de *Werther*, corrigée d'après cette donnée. Dans cette nouvelle version, le héros ne s'est pas tué, mais seulement souillé de sang de poulet; car le pistolet, au lieu d'être chargé avec du plomb, ne l'était qu'avec une vessie de sang. Werther devient ridicule, continue à vivre, épouse Charlotte, bref, finit plus tragiquement encore que dans l'original de Goethe.

La *Bibliothèque universelle allemande* fut le journal que Nicolaï fonda, et dans lequel lui et ses amis combattirent la superstition, les jésuites, les laquais auliques, etc., etc. On ne peut nier que maint coup destiné à la superstition ne soit malheureusement tombé sur la poésie. C'est ainsi que Nicolaï combattit l'amour qui se réveillait pour les poésies populaires du vieux temps, et pourtant au fond il avait encore raison; car ces chants,

abstraction faite de toute leur valeur, contenaient beaucoup de souvenirs qui n'étaient plus de saison : ces vieux accords, ces ranz de vaches du moyen âge, pouvaient rappeler, par la sensibilité, le peuple aux étables du passé. Il tenta, comme Ulysse, de boucher les oreilles de ses compagnons, pour qu'ils n'entendissent point les chants des sirènes, s'inquiétant fort peu qu'ils demeurassent sourds désormais aux roulades innocentes du rossignol. Pour purger radicalement des vieilles ronces la terre du présent, le pauvre homme pratique se faisait peu scrupule d'en arracher en même temps les fleurs. Cette méprise souleva contre lui le parti des fleurs et des rossignols, et tout ce qui appartient à ce parti, la beauté, la grâce, l'esprit et la bonne plaisanterie ; et le pauvre Nicolaï succomba.

Aujourd'hui les circonstances sont changées en Allemagne, et le parti des fleurs et des rossignols est étroitement lié avec la révolution. L'avenir nous appartient, et déjà commence à poindre l'aurore de la victoire. Si jamais ce beau jour inonde de ses rayons notre patrie entière, nous penserons alors aussi aux morts ; nous penserons certainement à toi, vieux Nicolaï, pauvre martyr de la raison ! Nous porterons tes restes au Panthéon allemand, au milieu d'un cortége triomphal, et avec des chœurs de musique où l'on prendra la précaution de n'y mêler aucun sifflet ; nous déposerons sur ton cercueil la couronne de lauriers convenable, et nous prenons même l'engagement de le faire sans rire.

Voulant donner une idée de la situation philosophique et religieuse de ces temps, il me faut parler ici des penseurs qui travaillèrent à Berlin, plus ou moins de compagnie avec Nicolaï, et qui formèrent une sorte de juste-milieu entre la philosophie et les belles-lettres. Ils n'avaient pas précisément de système, mais seulement une tendance déterminée. Ils ressemblent aux moralistes anglais dans leur style et dans leurs derniers principes. Ils écrivent sans observer de forme rigoureusement scientifique, et la conscience morale est l'unique source de leurs connaissances. Leur tendance est tout à fait la même que nous voyons chez les philanthropes français. En religion, ils sont rationalistes, et cosmopolites en politique; en morale, ils sont hommes, hommes nobles et vertueux, sévères pour eux-mêmes, indulgents pour les autres. Quant au talent, on peut citer Mendelsohn, Sülzer, Abt, Moritz, Garve, Engel et Biester comme les plus distingués. Moritz est celui que je préfère; il fit beaucoup dans la psychologie expérimentale; il fut d'une naïveté rare, peu comprise du reste par ses amis; ses mémoires sont un des monuments les plus remarquables de ce temps. Pourtant Mendelsohn a plus que tous les autres une grande importance sociale: il fut le réformateur des Israélites allemands, ses coreligionnaires, ruina l'autorité du Talmud, et fonda le mosaïsme pur. Cet homme, que ses contemporains nommèrent le Socrate allemand, auquel ils accordèrent l'admiration la plus respectueuse à cause de la noblesse

de son âme et de la force de son esprit, était le fils d'un pauvre gardien de la synagogue de Dessau. Outre le fardeau de la pauvreté, la Providence l'avait encore chargé d'une bosse, comme pour enseigner à la populace, par une leçon visible, qu'on doit juger l'homme d'après son mérite, et non d'après son extérieur.

Comme Luther avait vaincu le papisme, ainsi fit Mendelsohn pour le Talmud et par la même tactique, c'est-à-dire en rejetant la tradition et déclarant, comme source de la religion, la Bible, dont il traduisit la partie la plus importante. Il détruisit par là le catholicisme juif, comme Luther le catholicisme chrétien. Le Talmud est en effet le catholicisme des Juifs. C'est un dôme gothique, surchargé, il est vrai, d'ornements puérils, mais qui nous étonne par son élan prodigieux et par sa hauteur gigantesque; c'est une hiérarchie de lois religieuses, souvent d'une subtilité ridicule, et cependant si habilement superposées et subordonnées les unes aux autres, qu'elles s'appuient mutuellement et forment un ensemble colossal et formidable.

Le catholicisme des chrétiens une fois renversé, il fallait bien que celui des Juifs, le Talmud, succombât aussi; car le Talmud avait dès lors perdu sa valeur : il ne servait que de rempart contre Rome, et les Juifs lui doivent d'avoir pu résister contre Rome chrétienne aussi héroïquement que jadis contre la Rome du paganisme. Et non-seulement ils ont résisté, mais ils ont même vaincu; le pauvre rabbin de Nazareth, sur la tête mou-

rante duquel le Romain païen attacha l'écriteau ironique : « Roi des Juifs ! » ce même roi dérisoire des Juifs, couronné d'épines, revêtu d'une pourpre insultante, devint à la fin le dieu des Romains, et il leur fallut s'agenouiller devant lui. Comme jadis la Rome païenne, Rome chrétienne a été vaincue, elle est même devenue tributaire. Si tu veux, cher lecteur, te rendre, dans les premiers jours du trimestre, rue Laffitte, n° 15, tu verras s'arrêter, devant le portail élevé, une lourde voiture de laquelle descend un gros homme. Celui-ci monte un escalier qui conduit à un cabinet où un homme d'assez bonne mine est assis avec une nonchalance de grand seigneur, dans laquelle cependant perce quelque chose d'aussi solide, d'aussi positif, d'aussi absolu, que s'il avait dans sa poche tout l'argent de ce monde; et il a en effet tout l'argent du monde dans sa poche, car il s'appelle M. James Rothschild, et le gros homme est monsignor Garibaldi, l'envoyé de sa sainteté le pape, et il apporte comme son représentant les intérêts de l'emprunt romain, le tribut de Rome.

A quoi bon maintenant le Talmud ?

Moïse Mendelsohn mérite donc de grands éloges pour avoir ruiné le catholicisme juif, au moins en Allemagne ; car ce qui est superflu est nuisible. En rejetant la tradition, il tâcha cependant de maintenir comme devoir religieux les lois rituelles du Pentateuque. Était-ce timidité ou sagesse ? Eut-il un retour de sympathie douloureuse qui l'empêcha de porter sa main destruc-

trice sur des objets qui avaient été si chers à ses ancêtres, et pour lesquels tant de sang, tant de larmes de martyrs avaient coulé? Je ne le crois pas. Comme les rois de la matière, les rois de l'esprit doivent s'endurcir contre les sentiments de famille; et sur le trône de la pensée on doit également se garder de céder à une douce sensiblerie. Aussi je croirais plutôt que Moïse Mendelsohn vit dans le mosaïsme pur une institution qui pouvait servir au déisme comme un dernier retranchement; car le déisme était sa foi la plus intime et sa plus profonde conviction. Quand son ami Lessing mourut et qu'on l'accusa de spinosisme, il le défendit avec le zèle le plus inquiet, et, dans cette occasion, il se fâcha à en mourir.

Je viens d'écrire pour la seconde fois le nom de l'homme qu'aucun Allemand ne peut prononcer sans entendre dans son sein un écho plus ou moins sonore. Mais depuis Luther, l'Allemagne n'a pas enfanté d'homme plus grand ni meilleur que Gotthold Ephraïme Lessing; tous deux sont notre orgueil et notre joie. Dans l'affliction du présent, nous élevons nos regards vers leurs images consolatrices, et nous lisons dans leurs yeux de brillantes prophéties. Oui, il viendra certainement le troisième libérateur qui achèvera ce que Luther a commencé et ce que continua Lessing; il viendra le troisième libérateur!... Je vois déjà son armure d'or étinceler dans sa pourpre impériale, comme le soleil dans le manteau rouge du matin.

Ainsi que Luther, Lessing agit efficacement, moins encore en accomplissant des faits déterminés, qu'en remuant dans ses profondeurs le peuple allemand, et en produisant un mouvement salutaire dans les esprits par sa critique et par sa polémique. Il fut la critique vivante de son époque, et sa vie fut une polémique continuelle. Cette critique se porta dans le domaine le plus étendu de la pensée et du sentiment, dans la religion, dans la science, dans l'art; cette polémique terrassa tout adversaire et gagna en force à chaque victoire. Lessing, comme il l'avouait lui-même, avait besoin de lutte intellectuelle pour le développement de son esprit. Il ressemblait tout à fait à ce Normand fabuleux qui héritait des talents, des connaissances et des forces des hommes qu'il tuait en duel, et qui finit de cette manière par être doué de toutes les qualités et perfections imaginables. On conçoit qu'un champion aussi batailleur fit grand bruit en Allemagne, dans cette tranquille Allemagne qui avait alors une tranquillité encore plus endimanchée qu'aujourd'hui. Le plus grand nombre s'effarouchèrent de sa hardiesse littéraire; mais cette hardiesse même fut ce qui le servit le mieux. Oser ! est le secret de la victoire en littérature comme en révolution... et en amour. Tous tremblaient devant le glaive de Lessing; personne n'était à l'abri de ses coups. Oui, il abattit par pur caprice mainte tête qu'il eut la cruauté de relever pour montrer à la foule qu'elle était vide. Celui que sa logique tranchante ne pouvait atteindre, il

le tuait avec les traits de son esprit. Ses amis admiraient l'empennure bigarrée de ces flèches, et ses ennemis se sentaient la pointe dans le cœur. L'esprit de Lessing ne ressemble point à cet enjouement, à cette gaieté, à ces saillies bondissantes qu'on connaît dans ce pays-ci; son esprit n'était pas un petit lévrier français qui court après son ombre; c'était plutôt un gros matou allemand qui joue avec la souris avant de l'étrangler.

Oui, la polémique fut la jouissance de notre Lessing. Aussi, ne se demanda-t-il jamais longtemps si l'adversaire était digne de lui. C'est ainsi que cette polémique arracha bien des noms à un oubli très-mérité. Il a comme enveloppé dans l'ironie la plus spirituelle, dans la verve la plus charmante, bon nombre de petits écrivailleurs, et ils se conserveront pour l'éternité dans les écrits de Lessing, comme ces insectes coulés dans un morceau d'ambre. En tuant son adversaire il lui donnait l'immortalité. Qui de nous eût jamais entendu parler de ce Klotz, sur qui Lessing dépensa tant de bonnes moqueries? Les blocs satiriques qu'il amoncela sur ce pauvre académicien pour l'écraser, lui font aujourd'hui un monument indestructible.

C'est une chose digne de remarque que cet homme, le plus spirituel de l'Allemagne, en fut aussi le plus honorable. Rien ne ressemble à son amour pour la vérité. Lessing ne fit jamais au mensonge la moindre concession, même quand il eût pu, comme nos habiles, avancer ainsi le triomphe de la vérité. Il pouvait tout

faire pour la vérité, tout, sinon mentir. Celui, disait-il un jour, qui veut présenter au peuple la vérité sous toutes sortes de fards et de masques, consentirait bien à être son entremetteur, mais il n'a jamais été son amant.

Le beau mot de Buffon, « le style est tout l'homme ! » n'est applicable à personne plus qu'à Lessing. Sa manière d'écrire est, comme son caractère, vraie, ferme, sans ornements, belle et imposante par sa force intrinsèque. Son style est tout à fait le style des édifices romains, dont la mâle beauté résulte de la solidité la plus complète. Les diverses parties de sa période reposent l'une sur l'autre ainsi que des pierres de taille; pour celles-ci, la loi de la pesanteur est le lien d'assemblage invisible, comme l'enchaînement logique pour les écrits de Lessing. De là, dans sa prose, la rareté de ces chevilles, de ces tours ingénieux que nous employons en guise de ciment dans la construction de nos périodes. Nous y trouvons encore moins ces cariatides de la pensée que vous appelez la belle phrase.

Qu'un homme comme Lessing n'ait jamais pu être heureux, c'est ce que vous comprendrez facilement; et lors même qu'il n'eût pas aimé la vérité, qu'il ne l'eût pas courageusement défendue en toute occasion, il fallait qu'il fût malheureux; car c'était un homme de génie. On vous pardonnera tout, disait naguère en soupirant un jeune poëte, richesse, haute naissance, beauté, on vous pardonnera tout, même le talent; mais on est

inexorable pour le génie. Hélas ! l'homme de génie eût-il le bonheur de ne pas rencontrer l'ennemi du dehors, il n'en trouverait pas moins en lui-même l'ennemi qui prépare sa ruine. C'est pourquoi l'histoire des grands hommes est toujours une légende de martyrs ; quand ils ne souffrirent pas pour la grande humanité, ils souffrirent pour leur propre grandeur, pour leur grande manière d'être, pour leur horreur du vulgaire, pour leur malaise au milieu de la trivialité vaniteuse et de la petitesse tracassière de leur entourage, malaise qui les porte facilement aux extravagances, par exemple, aux actrices ou au jeu, comme il arriva au pauvre Lessing.

Les mauvaises langues ne trouvèrent pas autre chose à lui reprocher, et nous apprenons, par sa biographie, que les belles comédiennes lui parurent plus amusantes que les pasteurs de Hombourg, et les cartes muettes l'entretenaient mieux que le bavardage des philosophes wolfiens.

Cela fend le cœur, de lire dans cette biographie comme le sort refusa à cet homme toute espèce de joie, et ne lui permit même pas de se reposer, dans la paix de la famille, de ses combats journaliers. Une seule fois, la fortune sembla vouloir le favoriser, en lui donnant une épouse chérie, un enfant... Mais cette joie ne fut que le rayon du soleil sur l'aile d'un oiseau qui s'envole. La femme mourut après ses couches, et l'enfant quelques heures après sa naissance. Il écrivit à un de ses amis, sur cet enfant, ces lignes d'une poignante ironie :

« Mon bonheur n'a pas duré; et je l'ai perdu avec bien du regret, ce fils! car il avait tant d'esprit! tant d'esprit!... Ne croyez pas que les quelques heures de ma paternité aient fait de moi une sorte de singe de père! Je sais ce que je dis... N'était-ce pas de l'esprit à lui de ne se laisser amener au monde que par des pinces de fer, d'avoir si promptement reconnu le malaise de notre société?... N'était-ce pas de l'esprit d'avoir saisi la première occasion d'en sortir?... J'ai voulu être heureux une fois comme les autres hommes; mais cela ne m'a pas réussi... »

Il y eut un malheur dont Lessing ne se plaignit jamais à ses amis : ce fut son effrayant isolement, sa solitude intellectuelle. Quelques-uns de ses amis l'aimèrent; mais aucun ne le comprit. Mendelsohn, son meilleur ami, le défendit avec chaleur quand on l'accusa de spinosisme. La défense et la chaleur étaient aussi ridicules que superflues. Tranquillise-toi dans ta tombe, vieux Moïse! ton Lessing était bien sur la route de cette affreuse erreur, de cet abîme horrible du spinosisme;... mais le Très-Haut, notre père qui est au ciel, l'en a préservé à temps par la mort. Tranquillise-toi, Lessing n'était pas spinosiste, comme le prétendait la calomnie, il mourut en bon déiste, comme toi et Nicolaï, et Teller et la *Bibliothèque universelle allemande.*

Lessing ne fut que le prophète qui, en comprenant le second testament, annonça le troisième. Je l'ai appelé continuateur de Luther; et c'est surtout sous ce rapport

que j'ai à en parler ici. Je dirai ailleurs son importance quant à l'art allemand : il a introduit une réforme salutaire, non-seulement par sa critique, mais encore par son exemple, et cette face de son activité est celle qu'on met en lumière et qu'on prise le plus ordinairement. Nous le considérons, nous, sous un autre point de vue, et ses luttes philosophiques et théologiques nous intéressent plus que sa dramaturgie et que ses drames. Ceux-ci ont pourtant, comme tous ses écrits, un sens social, et *Nathan le sage* n'est pas seulement, au fond, une bonne comédie, c'est aussi un traité philosophico-théologique en faveur du déisme pur. L'art fut pour Lessing une autre sorte de tribune, et quand on lui fermait le prêche et la chaire il s'élançait sur la scène, y parlait plus clairement encore et conquérait un public bien plus nombreux.

Je dis que Lessing a continué Luther. Celui-ci nous ayant délivrés de la tradition et constitué la Bible, source unique du christianisme, il s'établit un culte sec de la lettre, et cette lettre de la Bible régna aussi tyrannique-ment qu'autrefois la tradition. C'est à nous délivrer de cette lettre tyrannique que Lessing a le plus contribué. Comme Luther, qui ne fut pas tout à fait seul à combattre la tradition, Lessing combattit, non pas seul à la vérité, mais avec le plus de vaillance, contre la lettre; sa voix retentit la plus sonore dans la bataille. C'est là qu'il agite son glaive avec le plus d'ivresse, et ce glaive éclaire et tue; mais c'est aussi là que Lessing est le plus

dangereusement serré par la noire phalange ; et, dans un semblable embarras, il s'écria un jour :

« *O sancta simplicitas !...* Mais je ne suis pas encore là où l'excellent homme qui prononça ces paroles ne put en prononcer d'autres. (Jean Huss fit entendre cette exclamation sur le bûcher.) Nous voulons d'abord être jugés par ceux qui peuvent et veulent nous entendre et nous juger.

« Oh ! s'il le pouvait, lui que je souhaiterais le plus avoir pour juge !... Luther ! toi... grand homme méconnu ! et méconnu le plus par ces entêtés criards qui portant tes pantoufles à la main, trottinent dans la voie que tu leur as ouverte !... Tu nous as rachetés de l'esclavage de la tradition : qui nous rachètera de l'insupportable esclavage de la lettre ? qui nous apportera enfin un christianisme comme tu l'enseignerais aujourdhui, comme le Christ l'enseignerait lui-même ? »

Oui, la lettre, disait Lessing, est le dernier voile du christianisme ; que ce voile tombe, et l'esprit paraîtra. Mais cet esprit n'est pour Lessing autre chose que ce que la philosophie de Wolf avait entrepris de démontrer, ce que les philanthropes sentirent dans leur conscience, ce que Mendelsohn avait trouvé dans le mosaïsme, ce que les francs-maçons ont chanté, ce que les poëtes ont fredonné, enfin ce qui se produisait alors sous toutes les formes en Allemagne : le déisme pur.

Lessing mourut à Brunswick en 1781, méconnu, haï et décrié. Dans la même année, parut à Kœnigsberg la

Critique de la Raison pure, d'Emmanuel Kant. Avec ce livre qui, par un singulier retard, ne fut généralement connu qu'après la huitième année de sa publication, commence en Allemagne une révolution intellectuelle qui présente la plus curieuse analogie avec la révolution politique en France, et doit paraître non moins importante à l'homme penseur; elle se développe avec des phases égales, et il existe entre ces deux révolutions le parallélisme le plus remarquable.

Des deux côtés du Rhin, nous voyons la même rupture avec le passé. On refuse tout respect à la tradition. En France tout droit, en Allemagne toute pensée, est mis en accusation et forcé de se justifier. Ici tombe la royauté, clef de voûte du vieil édifice social; là-bas, le déisme, clef de voûte de l'ancien régime intellectuel.

Cette catastrophe, ce 21 janvier du déisme, nous en parlerons dans la troisième partie. Un effroi respectueux, une mystérieuse piété ne nous permettent pas d'écrire aujourd'hui davantage. Notre cœur est plein d'un frémissement de compassion... car c'est le vieux du ciel lui-même qui se prépare à la mort. Nous l'avons si bien connu, depuis son berceau en Égypte, où il fut élevé parmi les veaux et les crocodiles divins, les oignons, les ibis et les chats sacrés... Nous l'avons vu dire adieu à ces compagnons de son enfance, aux obélisques et aux sphinx du Nil, puis en Palestine devenir un petit dieu-roi chez un pauvre peuple de pasteurs... Nous le vîmes plus tard en contact avec la civilisation

assyro-babylonienne; il renonça alors à ses passions par trop humaines, s'abstint de vomir la colère et la vengeance; du moins ne tonna-il plus pour la moindre vétille... Nous le vîmes émigrer à Rome, la capitale, où il abjura toute espèce de préjugés nationaux, et proclama l'égalité céleste de tous les peuples; il fit, avec ces belles phrases, de l'opposition contre le vieux Jupiter, et intrigua tant qu'il arriva bientôt au pouvoir, et du haut du Capitole gouverna la ville et le monde, *urbem et orbem*... Nous l'avons vu s'épurer, se spiritualiser encore davantage, devenir paternel, miséricordieux, bienfaiteur du genre humain, philanthrope... Rien n'a pu le sauver!...

N'entendez-vous pas résonner la clochette? A genoux!... On porte les sacrements à un Dieu qui se meurt.

TROISIÈME PARTIE

— DE KANT JUSQU'A HEGEL —

On raconte qu'un mécanicien anglais, qui avait déjà imaginé les machines les plus ingénieuses, s'avisa à la fin de fabriquer un homme, et qu'il y avait réussi. L'œuvre de ses mains pouvait fonctionner et agir comme un homme; il portait dans sa poitrine de cuir une espèce d'appareil de sentiment humain qui ne différait pas trop des sentiments habituels des Anglais, il pouvait communiquer en sons articulés ses émotions, et le bruit intérieur des rouages, ressorts et échappements, qu'on entendait alors, produisait une véritable prononciation anglaise. Enfin cet automate était un gentleman accompli, et pour en faire tout à fait un homme, il ne lui manquait plus qu'une âme. Mais cette âme, son créateur anglais ne pouvait la lui donner, et la pauvre

créature, arrivée à la conscience de son imperfection, tourmentait jour et nuit son créateur, en le suppliant de lui donner une âme. Cette prière, qui devenait chaque jour plus pressante, finit par devenir tellement insupportable au pauvre artiste, qu'il prit la fuite pour se dérober à son chef-d'œuvre. Mais la machine-homme prend tout de suite la poste, le poursuit sur tout le continent, ne cesse de courir à ses trousses, l'attrape quelquefois, et alors grince et grogne à ses oreilles : *Give me a soul!* Nous rencontrons maintenant dans tous les pays ces deux personnages, et celui-là seul qui connaît leur position respective comprend leur singulier empressement, leur trouble et leur chagrin. Mais quand on connaît cette position particulière, on y retrouve bientôt quelque chose de général : on voit comment une partie du peuple anglais est lasse de son existence mécanique, et demande une âme, tandis que l'autre partie est mise à la torture par cette demande, et qu'aucune d'elles ne peut trouver la paix au logis.

C'est là une affreuse histoire. C'est une chose terrible quand les corps que nous avons créés nous demandent une âme; mais une chose plus affreuse, plus terrible, plus saisissante, est d'avoir créé une âme, et de l'entendre vous demander un corps et vous poursuivre avec ce désir. La pensée que nous avons fait naître dans notre esprit est une de ces âmes, et elle ne nous laisse pas de repos que nous ne lui ayons donné son corps, que nous ne l'ayons réalisée en fait sensible. La pensée

veut devenir action, le verbe devenir chair, et, chose merveilleuse ! l'homme, comme le Dieu de la Bible, n'a besoin que d'exprimer sa pensée, et le monde s'ajuste en conséquence : la lumière ou l'obscurité se fait, les eaux se séparent de la terre, ou bien encore des animaux féroces apparaissent. Le monde est la configuration de la parole.

Le vieux Fontenelle disait pour cette raison : « Si j'avais dans ma main toutes les vérités du monde, je me garderais bien de l'ouvrir. » Moi, je pense tout le contraire. Si j'avais toutes les vérités du monde dans la main, je vous prierais peut-être de me couper à l'instant cette main ; mais, dans tous les cas, je ne la garderais pas longtemps fermée. Je ne suis point né geôlier de pensées ; par Dieu ! je leur donnerais la liberté. Qu'elles se transforment en faits effrayants, qu'elles se ruent dans tous les pays comme une bacchanale effrénée, qu'elles brisent avec leurs thyrses nos fleurs les plus innocentes, qu'elles fassent irruption dans nos hôpitaux et arrachent de son lit le vieux monde malade..... mon cœur en saignera sans doute, et moi-même j'en souffrirai aussi préjudice ; car, hélas ! je fais partie aussi, moi, de ce vieux monde malade, et c'est avec raison que le poëte dit : on a beau se moquer de ses béquilles, on ne marche pas mieux pour cela. Je suis le plus malade de vous tous, et d'autant plus à plaindre que je sais ce que c'est que la santé ; mais vous ne le savez pas, vous, hommes que j'envie ! vous êtes capables de mourir sans

vous en apercevoir. Oui, beaucoup d'entre vous sont morts depuis longtemps, et soutiennent qu'ils commencent à présent même leur véritable vie. Quand je contredis une telle illusion, l'on m'en veut, on m'injurie... et, chose effrayante! les cadavres se redressent contre moi et m'outragent, et ce qui me blesse encore plus que leurs invectives, ce sont leurs miasmes putrides... Arrière, fantômes! je vais parler d'un homme dont le nom seul exerce une puissance d'exorcisme, je parle d'Emmanuel Kant.

On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent quand ils aperçoivent le glaive d'un bourreau. De quelle terreur doivent-ils donc être frappés quand on leur présente la *Critique de la raison pure* de Kant! Ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes.

A dire vrai, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands: vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer, et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre, le grand badaud de la rue Saint-Honoré, avait sans doute ses accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide; mais s'agissait-il de l'Être-Suprême, il essuyait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son

habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroirs, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet.

L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant est difficile à écrire, car il n'eut ni vie ni histoire; il vécut d'une vie de célibataire, vie mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue écartée de Kœnigsberg, vieille ville des frontières nord-est de l'Allemagne. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible avec moins de passion et plus de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris. son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui, et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls, qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison que ce fût; et quand le temps était couvert ou que les nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence.

Quel contraste bizarre entre la vie extérieure de cet homme et sa pensée destructive ! En vérité, si les bourgeois de Kœnigsberg avaient pressenti toute la portée de cette pensée, ils auraient éprouvé devant cet homme

un frémissement bien plus horrible qu'à la vue d'un bourreau qui ne tue que des hommes... Mais les bonnes gens ne virent jamais en lui qu'un professeur de philosophie, et quand il passait à l'heure dite, ils le saluaient amicalement et réglaient d'après lui leur montre.

Mais si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur dans le domaine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maximilien Robespierre; il a pourtant avec lui quelques ressemblances qui provoquent un parallèle entre ces deux hommes. D'abord nous trouvons chez tous deux cette probité inexorable, tranchante, incommode, sans poésie; et puis tous deux ont le même talent de défiance, que l'un traduit par le mot de critique, et qu'il tourne contre les idées, tandis que l'autre l'emploie contre les hommes et l'appelle vertu républicaine. D'ailleurs, ils révèlent tous deux au plus haut degré le type du badaud, du boutiquier... La nature les avait destinés à peser du café et du sucre; mais la fatalité voulut qu'ils tinssent une autre balance, et jeta à l'un un roi, à l'autre un Dieu...

Et ils pesèrent exactement.

La *Critique de la raison pure* est l'ouvrage capital de Kant: c'est pourquoi nous en parlerons de préférence, aucun de ses écrits n'a une aussi grande importance. Ce livre parut en 1781; mais, comme je l'ai déjà dit, il ne fut généralement connu qu'en 1789. On ne s'en occupa aucunement à l'époque de la publication. Il n'en parut alors que deux annonces insignifiantes, et ce ne fut que

plus tard que l'attention publique fut attirée sur ce grand livre par des articles de Schütz, Schultz et Reinhold. On peut bien attribuer à la forme inusitée et au mauvais style de l'ouvrage cette reconnaissance tardive : quant au style, Kant mérite plus de blâme qu'aucun autre philosophe, surtout quand nous le comparons à son style précédent, qui était meilleur. La collection de ses petites compositions, qui a été publiée dernièrement, contient ses premiers essais, et l'on s'émerveille d'y rencontrer une manière excellente et souvent très-spirituelle. Il a fredonné ces petits traités pendant qu'il ruminait son grand œuvre. Il me fait l'effet d'un soldat qui sourit en s'armant tranquillement pour un combat où il se promet une victoire certaine. On remarque surtout, dans ces petits écrits, l'*Histoire naturelle universelle* et la *Théorie sur le sentiment du ciel*, composée dès l'année 1755; les *Considérations du beau et du sublime*, écrites dix ans plus tard, ainsi que les *Songes d'un homme qui voit des esprits*, pleins d'une verve excellente, à la manière des essais français. L'esprit de Kant, tel qu'il se révèle dans ces opuscules, a quelque chose de tout particulier. L'esprit s'y cramponne à la pensée, et, en dépit de sa ténuité, s'élève ainsi à une hauteur satisfaisante. Sans un pareil appui, l'esprit même le plus riche ne saurait réussir; comme une vigne qui manque de soutien, il lui faudrait ramper tristement à terre, et y pourrir avec ses fruits les plus précieux.

Mais pourquoi Kant a-t-il écrit sa *Critique de la rai-*

son pure dans un style si terne, si sec, vrai style de papier gris? Je crois qu'il craignit, après avoir rejeté la forme mathématique de l'école Cartesio-Leibnitzo-Wolfienne, que la science ne perdît quelque chose de sa dignité en s'exprimant d'un ton léger, aimable et avenant. Il lui donna donc une forme raide, abstraite, qui repoussait froidement toute familiarité avec les esprits d'une trempe subalterne. Il voulut s'éloigner fièrement des philosophes populaires d'alors, qui aspiraient à la clarté la plus bourgeoise, et il fit parler à sa philosophie une sorte de pesant langage de chancellerie; c'est là que la morgue d'épicier se montre tout entière. Peut-être aussi Kant avait-il besoin, pour la filiation rigoureuse de ses idées, d'une langue qui les revêtît d'une netteté aussi sèche, et il n'était pas en état d'en créer une meilleure. Le génie seul a une parole neuve pour une idée neuve. Mais Emmanuel Kant n'était pas un génie. Dans la conscience de cette lacune de son organisation, Kant, tout comme le bon Maximilien, ne fut que plus défiant envers le génie, et il alla même jusqu'à soutenir, dans sa *Critique du jugement*, que le génie n'avait rien à faire dans la science, et il reléguait son action dans le domaine de l'art.

Kant a fait beaucoup de mal par ce style lourd et empesé de son principal ouvrage; car les imitateurs sans esprit le singèrent dans la forme extérieure, et alors naquit chez nous cette absurdité, qu'on ne pouvait être philosophe et bien écrire. Pourtant la forme ma-

thématique ne put, depuis Kant, reparaître davantage dans la philosophie; il a impitoyablement tué cette forme dans la *Critique de la raison pure*. La forme mathématique, disait-il, n'est bonne en philosophie qu'à bâtir des châteaux de cartes, de même que la forme philosophique, dans les mathématiques, ne produit que bavardage; car il ne peut y avoir des définitions en philosophie, comme dans les mathématiques, où les définitions ne sont pas discursives, mais intuitives, c'est-à-dire peuvent être démontrées à l'inspection, tandis que ce qu'on nomme définitions en philosophie n'est présenté que d'une manière hypothétique, par forme d'expérimentation, et que la véritable définition n'apparaît qu'à la fin comme résultat.

Comment se fait-il que les philosophes montrent tant de prédilection pour la forme mathématique? Cette prédilection commence dès le temps de Pythagore, qui désigna par des nombres les principes des choses. C'était une pensée d'homme de génie : tout le sensible et le fini est retranché dans un nombre, et pourtant il indique quelque chose de déterminé, et le rapport de cette chose à une autre chose déterminée, qui, désignée à son tour par un nombre, reçoit ce même caractère d'insensible et d'infini. En cela, le nombre ressemble aux *idées* qui ont entre elles le même caractère et le même rapport. On peut indiquer d'une manière très-frappante, par des nombres, les idées telles qu'elles se produisent dans notre esprit et dans la nature; mais le nombre n'est toujours

après tout que le signe représentatif de l'idée, et non l'idée elle-même. Le maître a bien encore la conscience de cette distinction ; mais l'écolier l'oublie, et ne transmet à d'autres écoliers de seconde main que des hiéroglyphes numériques, des chiffres morts dont personne ne connaît plus le sens vivifiant. Cela s'applique aussi aux autres éléments de la forme mathématique. L'intellectuel, dans son éternelle mobilité, ne permet aucun arrêt, et il se laisse aussi peu fixer par des lignes, des triangles, des carrés et des cercles, que par des nombres. La pensée ne peut être calculée ni mesurée.

Comme ma tâche est surtout de faciliter en France l'étude de la philosophie allemande, je traite toujours plus volontiers de ces difficultés extérieures qui effraient facilement un étranger quand on ne l'en a pas prévenu. Ceux qui voudraient mettre Kant à la portée du public français, je les avertis surtout qu'ils peuvent retrancher de sa philosophie la partie destinée seulement à combattre les absurdités de la philosophie de Wolf. Cette polémique, qui se fait jour partout, ne servirait qu'à embrouiller les Français, et ne leur est d'aucune utilité.

La *Critique de la raison pure* est, comme je l'ai dit, l'ouvrage capital de Kant, et l'on peut en quelque sorte se passer de ses autres écrits, ou du moins ne les considérer que comme des commentaires : on jugera, par ce qui suit, de l'importance sociale de cette œuvre.

Les philosophes avant Kant ont réfléchi sur l'origine de nos connaissances, et suivi, comme on l'a vu, deux

routes différentes, selon qu'ils ont admis des idées *à priori* ou des idées *à posteriori;* mais la faculté même de connaître, la capacité et les bornes de cette faculté, on s'en était moins occupé. Ce fut la tâche que s'imposa Kant: il soumit notre faculté de connaître à une enquête impitoyable, sonda toutes les profondeurs de cette faculté, et en constata les limites. Il trouva sans doute en résultat que nous ne pouvons rien savoir de beaucoup de choses que nous donnions précédemment comme nos connaissances intimes. C'était très-mortifiant; mais il était toujours utile de savoir quelles choses nous ne pouvions savoir. Qui nous met en garde contre un chemin inutile et nous rend autant service que celui qui nous indique la vraie route. Kant nous prouve que nous ne savons rien des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes et par elles-mêmes, mais que nous n'en avons connaissance qu'autant et de la manière qu'elles se réfléchissent dans notre esprit. Nous sommes alors tout à fait comme ces prisonniers dont Platon, dans le septième livre de sa République, fait une peinture si affligeante. Ces malheureux, enchaînés par le cou et par la cuisse, de telle façon qu'ils ne peuvent tourner la tête, sont assis dans une prison ouverte par le haut, et c'est d'en haut qu'ils reçoivent quelque lumière; mais cette lumière vient d'un feu dont la flamme s'élève derrière eux, et qui est séparé d'eux par un petit mur. Le long de ce mur marchent des hommes qui portent toutes sortes de statues, images de bois et de pierre, et qui

parlent entre eux. Les pauvres prisonniers ne peuvent voir ces hommes qui ne sont pas de la hauteur du mur; et, des statues qui dépassent cette élévation, ils ne voient que les ombres qui se promènent sur la muraille en face d'eux. Ils prennent alors ces ombres pour les objets eux-mêmes, et, trompés par l'écho de leur prison, croient que ce sont les ombres qui parlent entre elles.

La précédente philosophie, qui allait furetant partout pour amasser sur toutes choses des indices et des faits qu'elle classait ensuite, prit fin à l'apparition de Kant. Celui-ci ramena les recherches dans les profondeurs de l'esprit humain, et s'enquit de ce qui s'y passait. Ce n'est pas sans raison qu'il compare sa philosophie à la méthode de Copernic. Autrefois, quand on laissait tranquille la terre autour de laquelle on faisait tourner le soleil, les calculs astronomiques ne concordaient pas toujours très-bien. Alors Copernic fit rester le soleil immobile et tourner la terre autour du soleil, et sur-le-champ tout s'arrangea à merveille. Jadis la raison, comme le soleil, courait autour du monde des faits pour les éclairer de sa lumière. Mais Kant fait demeurer en place la raison, et le monde des faits tourne autour et s'éclaire à mesure qu'il arrive à portée de ce soleil intellectuel.

Ce peu de mots, par lesquels j'ai indiqué la tâche de Kant, suffit pour faire comprendre que je regarde comme la partie la plus importante, comme le point

central de sa philosophie, la section de son livre où il traite des *phénomènes*, et des *noumènes*. Kant fait en effet une différence entre les apparitions des choses et les choses elles-mêmes. Comme nous ne pouvons rien savoir des objets qu'autant qu'ils se manifestent à nous par leur apparition, et que les objets ne se montrent pas à nous comme ils sont en eux-mêmes et par eux-mêmes, Kant a nommé les objets tels qu'ils nous apparaissent, *phénomènes*, et *noumènes* les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Nous ne pouvons donc connaître les choses que comme *phénomènes*, et non comme *noumènes*. Les derniers sont purement problématiques : nous ne pouvons dire ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas. Le mot *noumènes* n'a été opposé à celui de phénomènes que pour pouvoir parler des choses au degré où elles sont reconnaissables pour nous, sans occuper notre jugement de celles qui lui sont inaccessibles. Kant n'a donc point, comme plusieurs maîtres que je ne veux pas nommer, distingué les objets en phénomènes et en noumènes, c'est-à-dire en choses qui existent et en choses qui n'existent pas pour nous. Ce serait là un véritable Bull irlandais en philosophie. Il n'a voulu exprimer qu'une donnée de limites. Dieu est, selon Kant, un noumène. Par suite de son argumentation, cet être idéal et transcendental, qu'on avait jusqu'alors nommé Dieu, n'est qu'une supposition. C'est le résultat d'une *illusion* naturelle. Oui, Kant démontre comment nous ne pouvons rien savoir sur ce noumène,

sur Dieu, et comme toute preuve raisonnable de son existence est impossible. Les paroles de Dante, *Lasciate ogni speranza*, nous les inscrivons sur cette partie de la *Critique de la raison pure.*

Je crois qu'on me dispensera volontiers d'expliquer cette partie où il traite des arguments de la raison spéculative en faveur de l'existence d'un Être-Suprême. Quoique la réfutation de ces arguments ne tienne pas beaucoup de place et ne vienne que dans la seconde moitié du livre, elle est amenée de loin avec la plus grande prévoyance, et rentre dans les points culminants de l'ouvrage. Elle se rattache à la *Critique de toute théologie spéculative*, et c'est là que s'évanouissent les derniers fantômes des déistes. Je dois remarquer que Kant, en attaquant les trois sortes de preuves de l'existence de Dieu, c'est-à-dire la preuve ontologique, la cosmologique et la physicothéologique, peut détruire les deux dernières plus facilement que l'autre. J'ignore si ces dénominations sont connues ici, et je cite en conséquence le passage de la *Critique* où Kant en formule la distinction :

« Il n'y a de possibles que trois sortes de preuves de la raison spéculative en faveur de l'existence de Dieu. Toutes les routes qu'on peut prendre pour atteindre ce but commencent ou à l'expérience déterminée et à la propriété particulière du monde sensible reconnue par cette expérience, et s'élèvent de là, selon les lois de la causalité, jusqu'à la cause suprême en dehors du

monde; ou bien elles s'appuient sur une expérience indéterminée, par exemple, sur une existence quelconque; ou enfin elles font abstraction de toute expérience, et concluent, tout à fait *à priori*, de pures idées à l'existence d'un Être-Suprême. La première preuve est la preuve physicothéologique, la seconde la cosmologique, et la troisième l'ontologique. Il n'en existe pas et il n'en peut exister davantage. »

Après une étude souvent reprise du livre principal de Kant, j'ai cru reconnaître que la polémique contre ces preuves de l'existence de Dieu s'y montre partout, et j'en parlerais longuement si je n'étais retenu par un sentiment religieux. Il me suffit de voir quelqu'un discuter l'existence de Dieu, pour sentir en moi une inquiétude aussi singulière, une oppression aussi indéfinissable que celle que j'éprouvai jadis à Londres, quand, visitant New-Bedlam, je me vis seul et abandonné par mon guide au milieu d'une troupe de fous. Dieu est tout ce qui est. Douter de lui, c'est douter de la vie elle-même; ce n'est pas moins que la mort.

Autant la discussion sur l'existence de Dieu mérite le blâme, autant est louable la méditation sur la nature de Dieu. Cette méditation est un véritable culte; notre âme se détache du périssable et du fini, et arrive à la conscience de l'amour inné et de l'harmonie de l'univers. Cette conscience émeut l'homme sensible dans la prière ou dans la contemplation des symboles sacrés. Le penseur en est pénétré dans l'exercice de cette sublime

faculté de l'esprit que nous appelons raison, et dont la destination supérieure est de rechercher la nature de Dieu. Les hommes spécialement religieux s'occupent de ce problème pendant toute leur vie; ils en sont secrètement tourmentés dès l'enfance, dès les premières incitations de la raison. En Occident comme en Orient ils se sont épuisés en hyperboles. Car l'imagination des déistes est tourmentée sans succès de l'infini de l'espace et du temps. C'est ici que se montre leur impuissance, la faiblesse de leur idée cosmogonique, de leur explication de la nature de Dieu, de leurs preuves de son existence, et nous n'éprouvons pas trop de peine en voyant comment Kant a détruit ces preuves de l'existence de Dieu. Et lors même que la preuve ontologique serait sauvée, le déisme ne s'en trouverait pas mieux; car cette preuve serait aussi profitable au panthéisme. Pour me faire mieux comprendre, j'ajouterai que la preuve ontologique est celle que Descartes a employée, et que, longtemps auparavant, au moyen âge, Anselme de Canterbury avait exprimée sous la forme d'une prière. On peut même dire que saint Augustin a déjà employé la preuve ontologique dans le second livre de l'ouvrage *De libero arbitrio*.

Je m'abstiens, comme je l'ai dit, de tout développement populaire de la polémique de Kant contre ces preuves; je me contente d'assurer que, depuis ce temps, le déisme s'est évanoui dans le domaine de la raison spéculative. Cette nouvelle funèbre aura peut-être en-

core besoin de quelques siècles pour être universellement répandue... mais nous avons, nous autres, pris le deuil depuis longtemps. *De profundis.*

Vous croyez peut-être que nous n'avons plus qu'à rentrer chez nous! Il nous reste, parbleu, à voir encore une pièce; après la tragédie vient la farce. Emmanuel Kant a jusqu'ici pris la voix effrayante d'un philosophe inexorable, enlevé le ciel d'assaut et passé toute la garnison au fil de l'épée. Vous voyez étendus sans vie les gardes du corps ontologiques, cosmologiques et physico-théologiques; la déité elle-même, privée de démonstration, a succombé; il n'est plus désormais de miséricorde divine, de bonté paternelle, de récompense future pour les privations actuelles, l'immortalité de l'âme est à l'agonie... On n'entend que râle et gémissements... Et le vieux Lampe, spectateur affligé de cette catastrophe, laisse tomber son parapluie; une sueur d'angoisse et de grosses larmes coulent de son visage. Alors Emmanuel Kant s'attendrit et montre qu'il est, non-seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit, et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin :

« Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme... Or, l'homme doit être heureux en ce monde;..... c'est ce que dit la *raison pratique*... Je le veux bien, moi... que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu. » En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la

raison théorique et la *raison pratique*, et, à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué.

Peut-être bien Kant a-t-il entrepris cette résurrection, non pas seulement par amitié pour le vieux Lampe, mais par crainte de la police. Aurait-il agi par conviction? A-t-il, en ruinant toutes les preuves de l'existence de Dieu, voulu nous montrer combien il est triste pour nous de ne rien savoir sur Dieu? Il fit à peu près en cela comme mon ami westphalien, qui brisa toutes les lanternes de la rue Grohnd à Goettingue, et, dans l'obscurité, nous fit un long discours sur la nécessité pratique des lanternes qu'il avait lapidées d'une manière théorique, pour nous montrer que sans leur lumière bienfaisante nous n'y pouvions rien voir.

J'ai déjà dit qu'au moment où elle parut, la *Critique de la raison pure* ne fit aucune sensation : ce ne fut que plusieurs années après qu'elle excita l'attention publique, quand quelques philosophes eurent écrit des explications de ce livre. En l'an 1789, il ne fut plus question d'autre chose en Allemagne que de la philosophie de Kant, et elle eut alors, pour le fond et pour la forme, ses commentaires, chrestomaties, interprétations, appréciations, apologies, etc., etc. Il suffit de jeter un regard sur le premier catalogue philosophique venu : la foule innombrable des écrits dont Kant fut alors l'objet témoigne suffisamment du mouvement intellectuel auquel ce seul homme avait donné naissance. Ce fut

chez les uns un enthousiasme bouillant, chez les autres un chagrin amer, chez beaucoup une anxiété béante sur l'issue de cette révolution intellectuelle. Nous eûmes des émeutes dans le monde de la pensée aussi bien que vous autres dans le monde matériel, et nous nous échauffâmes à la démolition du vieux dogmatisme autant que vous à l'assaut de la Bastille. Il n'y eut plus guère non plus que quelques invalides qui défendirent le dogmatisme, la philosophie de Wolf. C'était une révolution, et les horreurs n'y manquèrent pas. Dans le parti du passé, ce furent les bons chrétiens qui s'émurent le moins de ces horreurs. Ils allèrent même jusqu'à en souhaiter encore davantage, afin que la mesure pût se remplir, et la contre-révolution s'accomplir plus promptement comme réaction nécessaire. Il y eut chez nous des pessimistes en philosophie comme chez vous en politique. Comme il y eut dans ce pays des gens qui prétendaient que Robespierre n'était qu'un agent de Pitt, ainsi chez nous quelques-uns poussèrent l'aveuglement au point de se figurer que Kant s'entendait secrètement avec eux, et qu'il n'avait renversé toutes les preuves philosophiques de l'existence de Dieu que pour faire comprendre au monde qu'on ne peut jamais arriver par la raison à la connaissance de Dieu, et qu'on doit alors s'en tenir à la religion révélée.

Kant donna cette grande impulsion aux esprits, moins encore par le fond de ses écrits que par l'esprit critique qui y régnait, et qui s'introduisit dès lors dans toutes

les sciences. Toutes les disciplines en furent saisies; même la poésie ne fut pas à l'abri de cette influence. Schiller, par exemple, fut un puissant kantiste, et ses vues artistiques sont imprégnées de l'esprit de la philosophie de Kant. Les belles-lettres et les beaux-arts se ressentirent de la sécheresse abstraite de cette philosophie. Par bonheur, elle ne se mêla pas de la cuisine.

Le peuple allemand ne se laisse point facilement émouvoir; mais quand on l'a une fois poussé dans une route, il la suivra jusqu'au bout avec la constance la plus opiniâtre : ainsi nous nous montrâmes dans les affaires de religion, ainsi nous fûmes en philosophie. Avancerons-nous d'une manière aussi persévérante en politique?

L'Allemagne fut entraînée par Kant dans la voie philosophique, et la philosophie devint une cause nationale. Une belle troupe de grands penseurs surgit tout d'un coup du sol allemand comme évoquée par une formule magique. Si la philosophie allemande trouve un jour, comme la révolution française, son Thiers et son Mignet, cette histoire offrira une lecture aussi remarquable : l'Allemand la lira avec orgueil, et le Français avec admiration.

Parmi les disciples de Kant domina de bonne heure Johannes Gottlieb Fichte.

Je désespère presque de donner une idée exacte de l'importance de cet homme. Chez Kant, nous n'avons eu à examiner qu'un livre; ici, indépendamment du livre, il nous faut encore tenir compte de l'homme : dans

cet homme, la pensée et la volonté ne font qu'un, et c'est dans cette gigantesque unité qu'elles agissent sur le monde contemporain. Nous n'avons donc pas seulement à examiner une philosophie, mais encore un caractère qui en est comme la condition; et pour comprendre leur double influence, il faudrait retracer toute la situation de cette époque. Quelle tâche immense! On nous excusera sans doute pleinement si nous ne donnons ici que des indices superficiels.

Il est d'abord très-difficile de donner une idée de la pensée de Fichte. Nous rencontrons ici des difficultés toutes particulières; elles naissent, non pas seulement du fond, mais de la forme et de la méthode, deux choses qu'il nous importe le plus d'expliquer aux étrangers. Commençons donc par la méthode de Fichte. Il emprunta dans les premiers temps celle de Kant; bientôt cette méthode se changea à cause de la nature du sujet. Kant n'eut à produire qu'une critique, c'est-à-dire quelque chose de négatif, et Fichte eut bientôt un système, par conséquent une chose positive. Ce manque de système entier fit qu'on refusa plus d'une fois à la philosophie de Kant le titre de philosophie. En ce qui touchait Kant lui-même, on eut raison, mais pas à l'égard des kantistes qui tirèrent des traités de leur maître des matériaux pour une quantité suffisante de systèmes. Dans ses premiers écrits, Fichte demeura, comme je l'ai dit, entièrement fidèle à la méthode du maître, au point qu'on put attribuer à celui-ci son premier traité, qui

parut anonyme. Mais comme Fichte produit plus tard un système, il entre avec ardeur dans la passion de la construction, et quand il a construit tout le monde, il commence avec la même opiniâtreté à démontrer ce qu'il a construit. Qu'il construise ou qu'il démontre, Fichte manifeste une passion pour ainsi dire abstraite. Ainsi que dans son système, la *subjectivité* domine bientôt dans son enseignement. Kant, au contraire, étend la pensée devant lui, en fait l'analyse, la dissèque jusque dans ses fibrilles les plus menues, et sa *Critique de la raison pure* est en quelque sorte l'amphithéâtre anatomique de l'esprit humain; pour lui, il demeure là froid et insensible comme un véritable chirurgien.

La forme des écrits de Fichte est semblable à sa méthode; elle est vivante, mais elle a aussi tous les défauts de la vie: elle est inquiète et confuse. Pour demeurer toujours vivant et animé, Fichte dédaigne la terminologie ordinaire des philosophes, qui lui semble quelque chose de mort; mais avec ce moyen nous parvenons bien moins à comprendre. Il a surtout au sujet de cette intelligence une marotte toute singulière. Quand Reinhold pensait comme lui, Fichte déclara que personne ne le comprenait mieux que Reinhold. Plus tard, celui-ci s'étant séparé de sa doctrine, Fichte dit: « Il ne m'a jamais compris. » Lorsqu'il s'éloigna de Kant, il imprima que Kant ne se comprenait pas lui-même. Je touche ici le côté comique de nos philosophes. Ils se plaignent sans cesse de ne pas être compris; Hegel, au lit de mort,

disait : « Un seul homme m'a compris ; » mais il ajouta aussitôt : « Et encore celui-là ne m'a-t-il pas compris non plus. »

Considérée dans le fond, dans sa valeur intrinsèque, la philosophie de Fichte n'a pas une grande importance. Elle n'a fourni à la société aucun résultat ; c'est seulement parce qu'elle est, avant tout, l'une des phases les plus remarquables de la philosophie allemande ; parce qu'elle manifeste la stérilité de l'idéalisme dans ses dernières conséquences, parce qu'elle forme la transition nécessaire à la philosophie actuelle, que la doctrine de Fichte est de quelque intérêt. Ainsi cette doctrine étant plus importante sous les rapports historique et scientifique que sous le rapport social, je la résumerai en peu de mots.

La question que Fichte se propose est celle-ci : Quelles raisons avons-nous d'admettre que nos notions des choses répondent aux choses qui sont hors de nous ? Et il résout cette question de la manière suivante : Toutes les choses n'ont leur réalité que dans notre esprit.

La *Critique de la raison pure* avait été l'ouvrage capital de Kant ; la *Doctrine de la science* fut celui de Fichte. Le second ouvrage est comme une continuation du premier. La *Doctrine de la science* fait rentrer également l'esprit en lui-même. Mais là où Kant analyse, Fichte construit. La *Doctrine de la science* commence par une formule abstraite (Moi = Moi) ; elle tire le monde du fond de l'esprit ; l'intelligence revient sur ses

pas par le même chemin qu'elle a pris pour venir à l'abstraction; par ce retour, elle arrive au monde des faits; alors l'esprit peut déclarer ce monde des faits comme un acte nécessaire de l'intelligence.

Il existe encore chez Fichte une difficulté particulière, en ce qu'il suppose l'esprit s'observant lui-même pendant qu'il agit : le *moi* doit faire des observations sur ses actes intellectuels pendant qu'il les exécute; la pensée doit s'espionner pendant qu'elle pense, pendant qu'elle s'échauffe peu à peu jusqu'à devenir bouillante. Cette opération nous fait penser au singe assis auprès d'un foyer, devant une marmite dans laquelle il cuit sa propre queue; car il pensait que le véritable art culinaire ne consistait pas seulement à cuire objectivement, mais bien à avoir la conscience subjective de la cuisson.

Il est à remarquer que la philosophie de Fichte eut toujours à supporter beaucoup de traits de la satire. J'ai vu une fois une caricature qui représente une oie fichtéenne. Le foie de la pauvre bête est devenu si gros, qu'elle ne sait plus si elle est l'oie ou le foie. Sur son ventre est écrit Moi = Moi. Jean-Paul a persiflé de la manière la plus impitoyable la philosophie de Fichte dans un livre intitulé : *Clavis Fichteana*. Que l'idéalisme, dans les conséquences de ses déductions, fût arrivé à nier même la réalité de la matière, cela parut à la grande masse du public une plaisanterie poussée trop loin. Nous nous amusâmes assez bien du *moi* de Fichte qui produisait par sa seule pensée tout le monde des

faits. Nos plaisants eurent encore à rire d'un malentendu qui devint trop populaire pour que je puisse me dispenser d'en parler. La masse s'imaginait que le *moi* de Fichte était le *moi* particulier de Johannes Gottlieb Fichte, et que ce *moi* individuel niait toutes les autres existences. Quelle impudence! s'écrièrent les bonnes gens; cet homme ne croit pas que nous existions, nous qui avons plus de corps que lui, et qui, en qualité de bourgmestre et d'archiviste du tribunal, sommes même ses supérieurs! Les dames disaient: « Ne croit-il pas au moins à l'existence de sa femme? — Non. — Et madame Fichte souffre cela! »

Le *moi* de Fichte n'est pourtant pas un moi individuel, mais le moi universel, le moi du monde parvenu à la conscience de soi. La pensée de Fichte n'est pas la pensée d'un homme, d'un homme déterminé, qui s'appelle Joannes Gottlieb Fichte; c'est bien plutôt la pensée universelle qui se manifeste dans un seul individu. Comme on dit: Il pleut, il éclaire, etc., Fichte ne devrait pas dire: « Je pense, » mais « il pense; la pensée universelle pense en moi. »

Dans un parallèle entre la révolution française et la philosophie allemande, j'ai comparé un jour, plus par plaisanterie que sérieusement, Fichte à Napoléon; mais il existe en effet ici des analogies remarquables. Après que les kantistes ont achevé leur œuvre de destruction terroriste, apparaît Fichte, comme parut Napoléon quand la Convention eut démoli tout le passé à l'aide

d'une autre critique de la raison pure. Napoléon et Fichte représentent tous deux le grand moi souverain, pour qui la pensée et le fait ne sont qu'un; et les constructions colossales que tous deux ont à élever, témoignent d'une colossale volonté; mais par les écarts de cette même volonté illimitée, ces constructions s'écroulent bientôt: la *Doctrine de la science* et l'empire tombent et disparaissent aussi promptement qu'ils se sont élevés.

L'empire n'appartient plus maintenant qu'à l'histoire, mais le mouvement que l'empereur avait produit dans le monde n'est pas encore calmé: c'est de ce mouvement que notre Europe vit encore. Il en est de même de la philosophie de Fichte, elle est complétement écroulée; mais les esprits sont encore émus des pensées que Fichte a fait éclore, et la portée de sa parole est incalculable. Si l'idéalisme transcendental n'était qu'une erreur dans son ensemble, il régnait pourtant dans les écrits de Fichte une fière indépendance, un amour de la liberté, une dignité virile, un sentiment civique, qui exercèrent sur la jeunesse une salutaire influence. Le moi de Fichte était tout à fait d'accord avec son caractère de fer, opiniâtre, inflexible. La doctrine d'un pareil moi tout puissant ne pouvait germer que dans un tel caractère, et ce caractère, repliant ses racines dans une semblable doctrine, ne pouvait que devenir plus opiniâtre, plus inflexible.

Quelle aversion dut inspirer cet homme aux scep-

tiques égoïstes, aux frivoles éclectiques et aux modérés de toutes les couleurs! Sa vie entière fut un combat. L'histoire de sa jeunesse n'est qu'une série continue d'afflictions, comme chez presque tous nos hommes distingués. La pauvreté s'asseoit à leur berceau, les balance jusqu'à ce qu'ils soient devenus grands, et cette maigre nourrice demeure la fidèle compagne de leur vie. Rien de plus touchant que de voir Fichte, l'homme de la volonté la plus fière, chercher à se frayer misérablement, par une place de précepteur, son chemin dans le monde. Il ne peut même trouver à gagner dans sa patrie ce pain amer du servage, et il lui faut émigrer à Varsovie. Là se renouvelle la vieille histoire: le précepteur déplaît à la gracieuse dame, peut-être à la disgracieuse camériste; ses révérences ne sont pas assez gentilles, pas assez françaises, et on ne le juge plus digne de faire l'éducation d'un gentillâtre polonais. Johann Gottlieb Fichte est renvoyé comme un laquais, reçoit de son noble maître à peine de maigres frais de voyage, quitte Varsovie, et part pour Kœnigsberg, s'en allant, plein d'enthousiasme juvénile, faire la connaissance de Kant. La rencontre de ces deux hommes est intéressante sous tous les rapports. Je ne crois point pouvoir donner une idée plus complète de la manière d'être et de la situation de tous deux, qu'en citant des fragments du journal de Fichte, rapporté dans une biographie de lui, publiée naguère par son fils.

« Le 23 juin, je suis parti pour Kœnigsberg avec un

voiturier de cette ville, et j'y suis arrivé le 1er juillet, sans avoir rencontré aucun incident remarquable. — Le 4, fait une visite à Kant qui ne m'a pas accueilli avec une distinction particulière. J'ai assisté comme un étranger à son cours, et mon attente n'a pas été satisfaite, son débit est somnifère. J'ai commencé ce journal...

« ... Depuis longtemps je voulais avoir avec Kant une entrevue plus sérieuse, et je ne savais quel moyen prendre. Enfin j'ai eu l'idée d'écrire une *Critique de toutes les révélations*, et de la lui présenter comme lettre de recommandation. J'ai commencé à peu près vers le 13, et j'y ai travaillé depuis sans relâche... Le 18 août, j'ai enfin envoyé mon travail terminé à Kant, et suis allé le 25 chez lui pour connaître son sentiment. Il m'a reçu avec une bonté toute particulière, et a paru très-satisfait de mon traité. Nous n'avons pas eu d'entretien philosophique en forme. Pour ce qui regarde mes doutes philosophiques, il m'a renvoyé à sa *Critique de la raison pure*, et au prédicateur aulique Schulz, que je vais aller voir tout de suite. Le 26 j'ai dîné chez Kant avec le professeur Sommer, et j'ai trouvé dans Kant un homme très-spirituel et très-aimable. C'est de ce jour seulement que j'ai reconnu en lui des traits dignes du grand esprit dont ses écrits sont imprégnés.

« Le 27, je termine ce journal après avoir fait des extraits du cours de Kant sur l'anthropologie, que m'a prêté M. de S. Je prends en même temps la résolution

de continuer régulièrement ce journal chaque soir, avant de me coucher, et d'y déposer tout ce que je rencontrerai d'intéressant, surtout en traits de caractère et en observations.

« *Le 28 au soir.* J'ai commencé hier à revoir ma *Critique;* des pensées et des idées vraiment bonnes me sont venues qui, malheureusement, m'ont convaincu que mon premier travail était tout à fait superficiel. J'ai voulu aujourd'hui pousser plus loin cet examen, mais mon imagination m'a tellement détourné, que je n'ai pu rien faire de tout le jour. Cela n'est malheureusement pas étonnant dans ma position actuelle. J'ai calculé qu'il ne me reste plus de moyens de subsistance que pour quatorze jours. Il est vrai que je me suis déjà trouvé dans de semblables embarras, mais c'était dans ma patrie, et puis, en prenant de l'âge, et avec un sentiment toujours plus délicat de l'honneur, cela devient de plus dur en plus dur... Je n'ai pris et n'ai pu prendre aucune résolution. Je ne m'ouvrirai pas au pasteur Borowski, auquel Kant m'a adressé : si je m'ouvre à quelqu'un, ce ne sera pas à d'autre que Kant lui-même.

« Le 29, je suis allé chez Borowski, en qui j'ai trouvé un homme vraiment bon et honorable. Il m'a proposé une *condition* qui d'ailleurs n'est pas encore très-assurée, et d'autre part ne me plaît pas beaucoup. Et pourtant ses manières franches et loyales m'ont arraché l'aveu que j'étais pressé de trouver une place. Il m'a conseillé d'aller voir le professeur W. Je n'ai pu travailler aujour-

d'hui.... Le lendemain je suis allé en effet chez W. et ensuite chez le prédicateur aulique Schulz. Les informations sont peu favorables chez le premier; cependant il m'a parlé d'une place de précepteur en Courlande, que le besoin le plus pressant pourra seul me forcer d'accepter. Chez le prédicateur aulique, j'ai d'abord été reçu par sa femme. Il parut ensuite, mais enfermé dans des cercles mathématiques. Pourtant, quand il a entendu plus nettement mon nom, la recommandation de Kant l'a rendu fort amical. C'est une figure prussienne anguleuse, mais la loyauté et la bonté respirent dans ses traits. J'ai fait ensuite chez lui la connaissance de M. Bræunlich, du comte Daenhof, de M. Buttner, neveu du prédicateur, et d'un jeune savant de Nürnberg, M. Ehrhard, bon et excellent garçon, mais privé d'usage et de connaissance du monde.

« Le 1er septembre, j'ai pris une ferme résolution que j'ai voulu communiquer à Kant. Une place de précepteur, quelque regret qu'il m'en coutât de l'accepter, ne se présente même pas : l'incertitude de ma situation m'empêche, d'un autre côté, de travailler avec l'esprit libre et de profiter des relations instructives de mes amis. Il faut donc retourner dans ma patrie. Je pourrai peut-être me procurer, par la médiation de Kant, le petit emprunt dont j'ai besoin pour cela; mais, en allant chez lui pour lui découvrir ma résolution, le courage m'a manqué. J'ai pris le parti d'écrire. Le soir, j'ai été invité chez le prédicateur aulique : j'y ai passé une soi-

rée fort agréable. Le 2, j'ai achevé la lettre à Kant et la lui ai envoyée. »

Toute remarquable que soit cette lettre, je ne puis me résoudre à la donner ici en français. Je crois sentir le rouge me monter au visage : il me semblerait révéler devant des étrangers les souffrances les plus pudiques de la famille. En dépit de mes efforts pour arriver à l'urbanité française, malgré mon cosmopolitisme philosophique, la vieille Allemagne est toujours là dans mon sein avec tous les sentiments de Philistin.... Enfin, je ne puis la donner, cette lettre, et me borne à rapporter qu'Emmanuel Kant était si pauvre que, malgré le ton touchant, déchirant de cet écrit, il ne put prêter d'argent à Johann Gottlieb Fichte. Mais ce dernier n'en prit pas la moindre humeur, ainsi que nous le pouvons voir par les paroles de son journal, que nous allons continuer de citer.

« Le 3 septembre, j'ai été invité à dîner chez Kant. Il me reçut avec sa cordialité habituelle; mais il me dit qu'il n'avait pu prendre de résolution au sujet de ma demande, qu'il était hors d'état d'y satisfaire d'ici à quinze jours. Quelle aimable franchise! Au surplus, il m'a fait, sur mes desseins, des difficultés qui prouvaient qu'il ne connaît pas assez notre position en Saxe. Tous ces jours-ci, je n'ai rien fait; cependant je vais me remettre au travail, et abandonner le reste à la grâce de Dieu....

« *Du* 6. J'ai été invité chez Kant, qui m'a proposé de

vendre au libraire Hartung, par l'entremise du pasteur Borowski, mon manuscrit de la *Critique de toutes les révélations*. « Il est bien écrit, » m'a-t-il dit quand je lui ai parlé de le refaire... Est-ce vrai? c'est pourtant Kant qui le dit! — Du reste, il a décliné l'objet de ma première demande..— Le 10, j'ai été dîner chez Kant. Rien de notre affaire : maître Gensichen était là. Nous n'avons eu qu'une conversation générale presque toujours intéressante. D'ailleurs, Kant est demeuré tout à fait le même à mon égard.

« *Du* 13. J'ai voulu travailler aujourd'hui, et je ne fais rien. L'inquiétude m'accable. Comment cela finira-t-il? Que deviendrai-je dans huit jours? Alors tout mon argent sera épuisé. »

Après avoir erré beaucoup, après un long séjour en Suisse, Fichte trouve enfin à Jéna une position stable, et c'est de là que date sa période la plus brillante. Jéna et Weimar, deux petites villes saxonnes, peu éloignées l'une de l'autre, étaient alors le point central de la vie intellectuelle en Allemagne. A Weimar étaient la cour et la poésie; à Jéna, l'université et la philosophie. Là nous voyons les plus grands poëtes allemands, ici les plus grands savants. C'est en 1794 que Fichte commença son cours à Jéna. L'époque est significative, et explique l'esprit de ses écrits d'alors, ainsi que les tribulations auxquelles il fut en butte depuis ce temps, et qui le firent succomber quatre ans plus tard; car c'est en 1798 que s'élevèrent contre lui les accusations d'a-

théisme, qui lui attirèrent des persécutions insoutenables, et déterminèrent son départ de Jéna. Cet événement, le plus remarquable de la vie de Fichte, a aussi une importance générale, et nous ne pouvons nous dispenser d'en parler. C'est ici que viennent se placer naturellement les idées de Fichte sur la nature de Dieu.

Fichte fit imprimer, dans le *Journal philosophique*, qu'il publiait alors, un article intitulé : *Développement de l'idée de religion*, que lui avait envoyé un nommé Forberg, instituteur à Saalfeld. Il joignit à cet article une petite dissertation explicative qui avait pour titre : *Des raisons que nous avons de croire à un gouvernement du monde par Dieu.*

Les deux articles furent confisqués par le gouvernement de l'Électeur de Saxe, comme entachés d'athéisme. Arriva en même temps de Dresde un réquisitoire enjoignant à la cour de Weimar de punir sérieusement le professeur Fichte. Il est vrai que la cour grand'ducale ne se laissa point fourvoyer par une pareille intimation ; mais comme Fichte fit, en cette occasion, les plus grandes bévues, et qu'entre autres il écrivit un *Appel au public* sans demander l'aveu de l'autorité officielle, cette démarche changea les dispositions du gouvernement de Weimar ; et, pressé par les instances du dehors, il résolut d'admonéter par une bénigne remontrance l'imprudent professeur. Mais Fichte, qui se croyait dans son droit, ne voulut point endurer patiemment la réprimande, et quitta Jéna. A en juger d'après ses lettres,

il fut surtout blessé par la conduite de deux hommes auxquels leur position officielle donnait voix très-importante dans son affaire, et ces deux hommes étaient sa révérence le conseiller consistorial supérieur *Herder* et son excellence le conseiller intime *de Goëthe*. Mais tous deux furent suffisamment justifiables. C'est chose touchante de voir dans les lettres posthumes de Herder combien ce pauvre homme était embarrassé avec les candidats en théologie qui, après avoir étudié à Jéna, venaient devant lui à Weimar pour subir leur examen de prédicateurs protestants. Il n'osait plus leur poser une seule question sur le Christ, fils de Dieu, et se trouvait trop content quand on lui accordait l'existence du père. Pour Goëthe, il s'exprime ainsi qu'il suit sur cet événement dans ses Mémoires :

« A Jéna, après le départ de Reinhold, qui fut considéré à bon droit comme une grande perte pour l'Académie, on appela, avec hardiesse et même avec audace, pour le remplacer, Fichte, qui avait manifesté dans ses écrits de la grandeur, mais peut-être pas assez de ménagement pour les sujets les plus importants en fait de mœurs et de politique. C'était une des personnalités les plus recommandables qu'on ait jamais vues, et l'on n'avait rien à reprendre à ses opinions considérées d'une manière supérieure; mais comment aurait-il pu rester sur un pied d'égalité avec le monde qu'il regardait comme sa création, comme sa chose?

« Comme on l'avait chicané sur les heures qu'il avait

choisies pour son cours dans la semaine, il lui vint à l'idée de faire le dimanche des leçons pour lesquelles il rencontra des obstacles. On était à peine parvenu à aplanir, non sans peine pour l'autorité supérieure, de petites contrariétés et de plus grandes qui en étaient résultées, quand les assertions du professeur sur Dieu et sur les choses divines, à l'égard desquelles il eût sans doute mieux valu observer un silence prudent, nous attirèrent du dehors des invitations désagréables.

« Fichte avait osé, dans son Journal philosophique, s'exprimer sur Dieu et sur les choses divines d'une manière qui paraissait contredire le langage usité pour de tels mystères. On le blâma; sa défense n'améliora pas l'affaire, parce qu'il y mit de la passion, sans se douter des bonnes dispositions qu'on avait ici à son égard, quoiqu'on sût bien interpréter ses pensées et ses paroles. On ne pouvait à la vérité le lui faire savoir crument, et il soupçonnait aussi peu qu'on cherchait à le servir à l'amiable. Les paroles pour et contre, les doutes, les affirmations, les confirmations et résolutions se croisèrent à l'Académie en une foule de propos peu certains : on parla d'une décision ministérielle, où il n'était pas question de moins que d'une réprimande publique à laquelle Fichte devait s'attendre. Il perdit alors toute modération, et se crut autorisé à adresser au ministère une lettre fougueuse où, supposant cette mesure comme certaine, il déclarait, avec une morgue violente, qu'il ne souffrirait jamais pareille chose, qu'il préférait quitter

sans plus tarder l'Académie, ce qu'alors il ne ferait pas seul, attendu que plusieurs professeurs étaient d'accord pour s'en aller en même temps que lui.

« Dès lors, la bonne volonté qu'on avait pour lui se trouva traversée et même paralysée. Il ne restait plus ni échappatoire ni compromis possible. Le parti le plus doux était de lui donner sur-le-champ sa démission. Ce n'est que lorsque le mal fut sans remède qu'il connut la tournure qu'on avait désiré donner à l'affaire, et il regretta sa précipitation comme nous la regrettions aussi. »

N'est-ce pas là, corps et âme, le Goëthe ministériel avec ses accommodements et ses prudentes réticences? Il ne blâma pas au fond Fichte d'avoir dit ce qu'il pensait, mais de l'avoir dit sans le déguisement des locutions d'usage. Ce n'est pas la pensée qu'il censure, c'est la parole. Que le déisme fût ruiné dans le monde des penseurs allemands, c'était, comme je l'ai déjà dit, le secret de tout le monde, secret qu'il ne fallait pourtant pas crier sur la place publique. Goëthe était aussi peu déiste que Fichte, car il était panthéiste; mais des hauteurs du panthéisme, Goëthe pouvait voir mieux qu'un autre l'inconsistance ridicule de la philosophie de Fichte, et cela arrachait un sourire à ses gracieuses lèvres. Aux yeux des juifs, et tous les déistes le sont en fin de compte, la doctrine de Fichte était une abomination; aux yeux du *grand païen*, elle n'était que folie. Le *grand païen* est en effet le nom qu'on avait donné en Allemagne à Goëthe. Pourtant ce nom n'est pas tout à

fait juste. Le paganisme de Goëthe est singulièrement modifié. Sa vigoureuse nature païenne se manifeste dans sa conception claire et pénétrante de tous les faits extérieurs, de toutes les couleurs, de toutes les formes; mais le christianisme lui a conféré en même temps une intelligence plus profonde; le christianisme l'a initié, malgré sa répugnance, dans les secrets du monde des esprits. Goëthe, lui aussi, avait bu le sang du Christ, et c'est ce qui lui fit entendre les voix les plus secrètes de la nature, semblable à Siegfried, héros des *Nibelungen*, qui comprit la langue des oiseaux, aussitôt qu'une goutte du sang du dragon mourant eut mouillé ses lèvres. C'est une chose remarquable que cette nature païenne de Goëthe toute saturée de notre sentimentalité chrétienne, que ce marbre antique, animé de pulsations modernes; que ces souffrances du jeune Werther qu'il éprouva aussi vivement que les joies d'un dieu de la vieille Grèce. Le panthéisme de Goëthe est donc très-différent de celui des païens. Pour résumer mes idées, Goëthe était le Spinosa de la poésie; tous ses écrits sont animés du même souffle qui nous frappe quand nous lisons les œuvres de Spinosa. L'hommage que Goëthe rendit à la doctrine de Spinosa ne peut être l'objet d'un doute. Au moins s'en occupa-t-il pendant toute sa vie : au commencement de ses Mémoires, comme dans le dernier volume qui vient de paraître, il l'a reconnu avec une franchise toujours égale. Je ne sais plus où j'ai lu que Herder, impatienté de le voir continuellement occupé

de Spinosa, s'écria un jour : « Si Goëthe pouvait une fois prendre un autre livre latin que celui de Spinosa ! » Du reste, cela ne s'applique pas seulement à Goëthe, mais à une foule de ses amis, connus plus ou moins comme poëtes, qui s'attachèrent de bonne heure au panthéisme. Cette doctrine fleurit pratiquement dans l'art allemand, avant d'arriver chez nous à la puissance comme théorie philosophique. Au temps même de Fichte, quand l'idéalisme se glorifiait à l'apogée le plus élevé dans le domaine de la philosophie, il était violemment détruit dans le domaine de l'art, et c'est alors, qu'éclata chez nous cette fameuse révolution artistique qui n'est pas encore terminée aujourd'hui, et qui commence au combat des romantiques contre l'ancien régime classique.

Dans le fait, nos premiers romantiques agirent par un instinct panthéistique qu'eux-mêmes ne comprirent pas. Le sentiment qu'ils crurent une tendresse renaissante pour le bon temps du catholicisme avait une origine plus profonde qu'ils ne le soupçonnaient. Leur respect, leur prédilection pour les traditions du moyen âge, pour les croyances populaires, pour la diablerie, la magie et la sorcellerie, tout cela ne fut qu'un amour réveillé subitement et à son insu pour le panthéisme des vieux Germains; et dans ces figures indignement barbouillées et méchamment mutilées, ils n'aimèrent véritablement que la religion anté-chrétienne de leurs pères. Je dois rappeler ici ma première partie où j'ai montré comment le christianisme avait absorbé les éléments de la vieille

religion germanique, comment, après une outrageante transformation, ces éléments s'étaient conservés dans les croyances populaires du moyen âge, de sorte que le vieux culte de la nature fut considéré comme impure et méchante magie, les vieux dieux ne furent plus que de vilains diables, et les chastes prêtresses d'infâmes sorcières. De ce point de vue, les aberrations de nos romantiques peuvent être jugées plus favorablement qu'on ne le fait d'ordinaire. Ils voulurent restaurer le moyen âge catholique, parce qu'ils sentaient qu'il y avait là beaucoup des souvenirs sacrés de leurs premiers ancêtres et de leur nationalité primitive, conservés sous d'autres formes. Ce furent ces reliques souillées et mutilées qui éveillèrent dans leur âme une si vive sympathie, et ils détestèrent le protestantisme et le libéralisme qui s'efforçaient de démolir ces restes sacrés du germanisme avec tout le passé catholique.

Je reviendrai plus tard à ce sujet. Il me suffit de dire ici que, dès le temps de Fichte, le panthéisme pénétrait dans l'art allemand, que même les romantiques catholiques suivaient à leur insu cette tendance, et que Goëthe l'exprima de la manière la plus prononcée. C'est ce qu'on voit déjà dans son *Werther*, où il aspire à s'identifier amoureusement avec la nature. Dans *Faust*, il cherche à établir avec elle des rapports par une voie plus mystique et audacieusement immédiate. Il conjure les forces secrètes de la terre par les formules du *Hœllenzwang*, livre de magie qu'on m'a montré un jour

dans une vieille bibliothèque de couvent, où il était enchaîné; le titre représente le roi du feu, aux lèvres duquel pend un cadenas, et sur sa tête est perché un corbeau, tenant dans son bec la baguette divinatoire. Mais c'est dans ses chansons que ce panthéisme de Goëthe perce de la façon la plus pure et la plus aimable. La doctrine de Spinosa est sortie de la chrysalide mathématique, et voltige autour de nous sous la forme d'une chanson de Goëthe. De là la fureur des orthodoxes et des piétistes contre cette chanson. Ils essaient de saisir avec leurs pieuses pattes d'ours ce papillon qui leur échappe sans cesse; car rien n'est si légèrement ailé, si éthéré, qu'une chanson de Goëthe. Les Français n'en peuvent avoir aucune idée s'ils ne connaissent pas la langue. Ces chansons ont un charme inexprimable; le rhythme harmonieux du vers vous enlace comme les bras d'une maîtresse bien-aimée; le mot vous caresse, tandis que la pensée presse ses lèvres sur votre âme.

Nous ne voyons donc, dans la conduite de Goëthe à l'égard de Fichte, aucun des motifs haineux que beaucoup de contemporains y relevèrent avec un langage bien plus haineux encore. Ils n'avaient pas compris la différence qui séparait la nature de ces deux hommes. Les plus modérés interprétèrent mal le calme de Goëthe, quand, plus tard, Fichte fut vivement inquiété et persécuté. Ils ne surent pas apprécier la situation du premier. Ce géant était ministre dans un État nain; il

n'avait pas ses mouvements libres. On disait du Jupiter Olympien, que Phidias avait fait assis, qu'il ferait éclater la voûte du temple, s'il lui arrivait de se lever. C'était tout à fait la position de Goëthe à Weimar. Si, voulant sortir de son calme accroupi, il se fût dressé de toute sa hauteur, il eût crevé le faîte de l'État, ou, ce qui est plus vraisemblable, il s'y serait brisé la tête. Et il aurait couru un tel risque pour une doctrine qui n'est pas seulement erronée, mais bien aussi ridicule ! Le Jupiter allemand resta tranquillement assis, et se laissa tranquillement adorer et encenser.

Je m'éloignerais trop de mon sujet si je me plaçais au point de vue des intérêts de l'art à cette époque, pour justifier encore plus complétement la conduite de Goëthe dans cette affaire de Fichte. Une seule circonstance parle en faveur de celui-ci, c'est que l'accusation n'était qu'un prétexte qui cachait la battue des traqueurs politiques; car on peut bien accuser d'athéisme un théologien, parce qu'il s'est engagé à enseigner certaines doctrines déterminées, mais un philosophe n'a pris et n'a pu prendre aucun engagement de cette nature, et sa pensée est libre comme l'oiseau du ciel. C'est peut-être mal à moi, pour ménager les sentiments de quelques personnes et les miens propres, de ne pas citer ici tout ce qui expliquait et justifiait même cette accusation. Je me bornerai à rapporter ce seul passage de l'écrit incriminé :

« ... L'ordre moral vivant et agissant est Dieu même ;

nous n'avons pas besoin d'autre dieu et ne pouvons pas en comprendre d'autre. Il n'y a dans la raison aucun motif pour sortir de cet ordre moral de l'univers, et pour, au moyen d'une conclusion de l'effet à la cause, admettre encore un être particulier comme source de cet effet. L'entendement sain ne tire donc certainement pas cette conclusion ; il n'y a qu'une philosophie de mal-entendu qui le fasse... »

Comme c'est l'ordinaire chez les hommes entêtés, Fichte, dans son *Appel au public* et dans sa réponse judiciaire, s'exprima d'une manière encore plus tranchante et plus crue, et en termes qui blessent nos sentiments les plus intimes. Nous qui croyons à un Dieu réel qui se révèle à nos sens dans l'étendue infinie, et à notre esprit dans la pensée infinie ; nous qui adorons un Dieu visible dans la nature, et qui entendons dans notre âme sa voix sacrée : nous sommes désagréablement affectés par l'outrecuidance et le ton ironique avec lequel Fichte déclare notre Dieu une pure chimère. On ne sait, dans le fait, s'il y a ironie ou extravagance quand Fichte dégage entièrement Dieu de tout attribut quelconque, et qu'il lui refuse même l'existence, parce que l'existence est une notion sensible, et qu'elle n'est même possible qu'à cette condition ! « La *doctrine de la science*, dit-il, ne connaît d'autre mode d'exister qu'un mode sensible, et comme on ne peut attribuer l'*être* qu'aux objets de l'expérience, ce titre ne peut convenir à Dieu. » Donc le Dieu de Fichte n'a aucune existence, il n'*est* pas, il ne

se manifeste que comme une pure action, comme un ordre des événements, *ordo ordinans*, comme la loi de l'univers.

C'est ainsi que l'idéalisme a filtré la divinité par toutes les abstractions possibles, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien. Désormais, chez vous à la place d'un roi, chez nous à la place d'un Dieu, c'est la loi seule qui régnera.

Quel est le plus insensé d'une loi athée, d'une loi qui n'a pas de Dieu, ou d'un Dieu-loi, Dieu qui n'est rien de plus qu'une loi?

L'idéalisme de Fichte est une des erreurs les plus colossales que l'esprit humain ait jamais couvées. Il est plus athée et plus réprouvable que le matérialisme le plus massif. Ce qu'on nomme en France l'athéisme des matérialistes serait, comme je pourrais le démontrer facilement, encore quelque chose d'édifiant, une croyance pieuse, comparé aux conséquences de l'idéalisme transcendental de Fichte. Ce que je sais bien au moins, c'est que ces deux doctrines me sont antipathiques. Elles sont antipoétiques aussi. Les matérialistes français ont fait des vers aussi mauvais que ceux des idéalistes transcendentaux de l'Allemagne. Mais la doctrine de Fichte n'était pas dangereuse dans la politique du moment, et elle méritait encore moins d'être persécutée comme telle. Pour être capable de s'égarer avec cette hérésie, il fallait être doué d'une perspicacité spéculative comme on la rencontre chez peu d'hommes. La

grande masse, avec ses milliers de têtes épaisses, était inaccessible à cette ingénieuse erreur. Les idées de Fichte sur Dieu auraient dû être contredites par la voie rationnelle, et non par la voie de police. Être accusé d'athéisme en philosophie était quelque chose de si étrange en Allemagne, que Fichte ne sut réellement pas d'abord ce qu'on lui voulait. Il répondit très-justement que la question de savoir si une philosophie était athée sonnait aussi singulièrement à l'oreille d'un philosophe, que pour un mathématicien celle de savoir si un triangle était vert ou rouge.

Cette accusation avait donc ses raisons secrètes que Fichte comprit bientôt. Comme c'était l'homme le plus véridique du monde, nous devons accorder foi entière à une lettre écrite par lui à Reinhold, dans laquelle il parle de ces raisons secrètes. Cette lettre, datée du 22 mai 1799, pouvant nous peindre fidèlement toute l'époque et toute l'affliction de cet homme, nous allons en citer une partie.

« Le découragement et le dégoût me décidaient à prendre la résolution dont je t'avais déjà fait part, c'est-à-dire à m'éclipser tout à fait pendant quelques années. D'après ma manière de voir les choses, j'étais même convaincu que le devoir me commandait cette résolution ; vu qu'au milieu de la fermentation actuelle, je ne serais pas entendu, et que je ne ferais qu'accroître cette fermentation, tandis que dans quelques années, quand le premier sentiment de surprise se serait apaisé, je

pourrais parler avec une énergie d'autant plus grande... Aujourd'hui je pense autrement. Je ne dois plus me taire, car si je me tais actuellement, je ne pourrais plus reprendre la parole. Depuis l'alliance de la Russie avec l'Autriche, j'ai regardé comme vraisemblable ce qui est devenu pour moi une certitude depuis les derniers événements, et surtout depuis l'affreux assassinat des ambassadeurs français (dont on se réjouit ici, et à propos duquel Schiller et Goëthe s'écrièrent : C'est très-juste, il faut assommer ces chiens). J'ai donc la conviction que le despotisme va désormais se défendre d'une manière désespérée, qu'il atteindra ses conséquences par Paul et Pitt, que la base de son plan est de détruire la liberté d'opinion, et que les Allemands n'entraveront pas l'exécution de ce plan.

« Ne t'imagine pas, par exemple, que la cour de Weimar ait craint que ma présence empêchât l'affluence des étudiants à l'université ; elle sait trop bien le contraire ; elle a été *obligée* de m'éloigner par suite du plan général, vigoureusement appuyé par la cour de Saxe. Bürscher de Leipzig, initié à ces secrets, a parié, dès la fin de l'année précédente, une somme considérable que je serais exilé avant l'année expirée. Voigt a été gagné depuis longtemps contre moi par Bürgsdorf. Le département des sciences à Dresde a fait savoir que quiconque tiendrait pour la nouvelle philosophie, n'obtiendrait pas d'avancement, ou devrait rétrograder, s'il était déjà avancé. On a même jugé inquiétantes, dans l'école libre

de Leipzig, les explications de Rosenmüller. On y a réintroduit le catéchisme de Luther, et les professeurs ont été reportés aux livres symboliques. Cela gagnera et s'étendra..... En somme, rien n'est plus sûr que le plus certain, c'est-à-dire que si les Français ne conquièrent pas une immense suprématie, et s'ils n'introduisent pas des changements en Allemagne, du moins dans la plus grande partie, d'ici à quelques années, un homme connu pour avoir pensé une fois librement, ne trouvera plus en Allemagne un coin pour y reposer sa tête..... Il y a pour moi une chose encore plus sûre que la plus certaine, c'est que, si je trouve quelque part un trou pour m'y caser, je ne compterais pas deux ans avant d'en être chassé, et il est dangereux de se faire chasser de plusieurs lieux; c'est ce qu'enseigne l'exemple historique de Rousseau.

« Supposons que je me taise, que je n'écrive plus une seule ligne, me laissera-t-on tranquille à cette condition? Je ne le crois pas; et, en admettant que je le pusse espérer de la part des cours, le *clergé*, partout où j'irai, n'ameutera-t-il pas contre moi la *populace*, ne me fera-t-il pas lapider, et ensuite..... ne supplieront-ils pas les gouvernements de m'éloigner comme un homme qui excite des troubles? Mais faut-il donc que je me taise alors? Non, je ne le dois pas en vérité, car j'ai sujet de croire que si quelque chose peut être sauvé de l'esprit allemand, ce peut être par ma parole; tandis que, par mon silence, la philosophie subirait une ruine complète

et prématurée. Ceux dont je n'espère point qu'ils me laisseront exister dans mon silence, j'espère encore moi s qu'ils me laisseront parler.

« Mais je les convaincrai de mon innocence... Cher Reinhold, comment peux-tu supposer à ces hommes de bonnes intentions pour moi ? Plus je me laverai, plus je me justifierai, plus ils deviendront noirs, et plus grand sera mon véritable crime. Je n'ai jamais cru qu'ils poursuivissent mon soi-disant athéisme : ce qu'ils poursuivent en moi, c'est le penseur libre qui commence à se rendre *intelligible* (un bonheur pour Kant fut l'obscurité de son style); ce qu'ils poursuivent en moi, c'est le *démocrate;* ce qui les effraie comme un fantôme, c'est l'*indépendance* que ma philosophie éveille, et qu'ils pressentent confusément. »

Je ferai remarquer encore une fois que cette lettre n'est pas d'hier, qu'elle porte la date du 22 mai 1799. Pourtant les circonstances politiques dont il est fait mention dans plusieurs passages, ont une affligeante ressemblance avec l'état plus récent de l'Allemagne, avec cette seule différence qu'alors le sentiment de liberté échauffait surtout les savants, les poëtes et généralement les gens de lettres, tandis qu'il se manifeste aujourd'hui beaucoup moins parmi eux, mais bien plus dans la grande masse active, parmi les ouvriers et les gens de métiers. A l'époque de la première révolution, le sommeil le plus lourd, le plus allemand, pesait sur le peuple : dans toute la Germanie régnait une espèce de tranquillité brutale,

mais le mouvement le plus puissant ébranlait notre littérature. L'auteur le plus solitaire, qui vivait dans le coin le plus reculé de l'Allemagne, prenait part à ce mouvement. Sans une connaissance exacte des événements politiques, par suite d'une sorte d'affinité secrète, il en sentait l'importance sociale et l'exprimait dans ses écrits. Ce phénomène me fait penser aux grands coquillages marins que nous plaçons quelquefois comme ornements sur nos cheminées, et qui, tout éloignés qu'ils puissent être de la mer, commencent à murmurer spontanément quand arrive l'heure du flux, et que les flots se brisent contre le rivage. Quand la révolution se gonflait chez vous à Paris, ce grand océan d'hommes, quand elle y rugissait et frappait, les cœurs allemands résonnèrent et murmurèrent chez nous..... Mais ils étaient bien isolés, entourés de porcelaines insensibles, de tasses à thé, de cafetières et de pagodes chinoises qui balançaient mécaniquement la tête comme si elles eussent su ce dont il était question. Hélas! cette sympathie révolutionnaire tourna fort mal pour nos pauvres prédécesseurs en Allemagne. Les gentillâtres et les cafards leur jouèrent les tours les plus lourds et les plus communs. Quelques-uns d'entre eux se sauvèrent à Paris, où ils tombèrent et moururent dans la misère. J'ai vu dernièrement un vieux compatriote aveugle, qui est resté à Paris depuis cette époque. Je l'ai vu au Palais-Royal où il était venu se réchauffer un peu au soleil; c'était une chose douloureuse de le voir pâle et maigre, tâtonnant son chemin

le long des maisons; on me dit que c'était le vieux poëte Heiberg. J'ai vu aussi naguère la mansarde où est mort le citoyen George Forster. Un sort plus cruel encore menaçait les amis de la liberté qui étaient restés en Allemagne, si Napoléon et les Français ne se fussent hâtés de nous vaincre. Napoléon ne se doutait certainement pas que lui-même avait été le sauveur de l'idéalisme. Sans lui, le gibet et la roue auraient fait bonne raison de nos philosophes et de leurs idées. Pourtant les libéraux allemands, trop républicains pour courtiser Napoléon, trop généreux pour s'allier avec la domination étrangère, s'enveloppèrent dans un profond silence; ils se traînèrent tristement, le cœur brisé, les lèvres fermées. Quand Napoléon tomba, on les vit sourire, mais de mélancolie, et ils se turent encore; ils ne prirent aucune part à l'enthousiasme patriotique qui, avec permission des autorités supérieures, fit alors explosion en Allemagne; ils savaient ce qu'ils savaient, et se turent. Comme ces républicains mènent une vie chaste et frugale, ils parviennent d'ordinaire à un âge très-avancé, et quand la révolution de juillet éclata, beaucoup d'entre eux étaient encore de ce monde, et à notre grande surprise nous vîmes ces vieux originaux, qui avaient toujours apparu courbés et taciturnes, relever la tête, sourire amicalement à nous autres jeunes gens, nous serrer les mains et conter de joyeuses histoires. J'en entendis même un chanter; car il nous chanta dans un café l'hymne marseillais, et c'est là que nous en apprîmes la

mélodie et les belles paroles, et nous ne fûmes pas longtemps à le chanter mieux que le vieillard, car, aux plus belles strophes, il riait comme un insensé, ou pleurait comme un enfant. Il est toujours heureux que de semblables têtes grises restent en vie pour apprendre les chants aux jeunes gens. Nous ne les oublierons pas, et quelques-uns d'entre nous les feront chanter aux petits-fils qui ne sont pas encore nés; mais beaucoup de nous auront alors pourri, soit dans les cachots de l'Allemagne, soit dans les mansardes de l'exil.

..... Parlons philosophie. J'ai montré plus haut comment la philosophie de Fichte, bâtie avec les abstractions les plus menues, offrait néanmoins une inflexibilité de fer dans ses conséquences qui se portaient aux extrémités les plus audacieuses. Mais un beau matin nous aperçûmes en elle un grand changement: elle commença à s'amollir, à devenir doucereuse et modeste. Le Titan idéaliste qui, avec l'échelle des pensées, avait escaladé le ciel, et d'une main téméraire avait plongé dans le vide céleste, devient maintenant quelque chose de courbé, d'humblement chrétien, qui soupire beaucoup d'amour. C'est la seconde période de Fichte qui nous intéresse fort peu ici. Son système entier subit les plus étranges modifications. C'est à cette époque qu'il écrivit *la Destination de l'homme*, qu'on vous a traduite dernièrement. L'*Instruction pour parvenir à la vie bienheureuse* est un livre de même espèce, qui appartient également à cette période.

Fichte, homme opiniâtre, ce qui va sans dire, ne voulut jamais convenir de cette grande transformation. Il soutint que sa philosophie était toujours la même, et que l'expression seule en était changée et améliorée. Il prétendait aussi que la *philosophie de la nature*, qui surgit alors en Allemagne et supplanta l'idéalisme, était tout à fait son propre système au fond, et que son élève, M. Joseph Schelling, qui s'était détaché de lui et avait introduit cette philosophie, n'avait fait que retourner les termes et étendre son ancienne doctrine par des additions fastidieuses.

Nous arrivons ici à une nouvelle phase de la pensée allemande. Nous venons de prononcer les noms de Joseph Schelling et de philosophie de la nature; mais comme le premier est passablement inconnu ici, et que le mot *philosophie de la nature* n'est pas trop bien compris, il faut que j'en donne le sens. Nous ne pouvons sans doute épuiser cette matière dans cette esquisse; nous ne voulons que prévenir aujourd'hui quelques erreurs, et attirer l'attention sur l'importance sociale de cette philosophie.

Il faut d'abord convenir que Fichte n'avait pas grand tort de soutenir que la doctrine de M. Joseph Schelling était tout à fait la sienne, mais autrement formulée et augmentée. Fichte, tout comme M. Joseph Schelling, enseignait : qu'il n'existe qu'un seul être, le *moi*, l'absolu; il enseignait également l'identité de l'idéal et du réel. Dans la *Doctrine de la science*, comme je l'ai

démontré, Fichte, au moyen d'un acte intellectuel, avait voulu construire le réel par l'idéal. M. Joseph Schelling a renversé la chose, il a cherché à faire sortir l'idéal du réel. Pour m'exprimer plus clairement, partant du principe que la pensée et la nature ne sont qu'une seule et même chose, Fichte arrive, par l'opération de l'esprit, au monde des faits; par la pensée, il crée la nature; par l'idéal, le réel. Pour M. Schelling au contraire, pendant qu'il part du même principe, le monde des faits se résout en pures idées, la nature en pensée, le réel en idéal. Ces deux tendances de Fichte et de M. Schelling se complètent donc jusqu'à un certain point; car, en admettant une fois ce principe supérieur dont je viens de parler, la philosophie pouvait se diviser en deux parties, dans l'une desquelles on démontrerait comment de l'idée résulte la nature, et dans l'autre comment la nature devient pure idée. La philosophie a donc pu se partager en *idéalisme transcendant* et en *philosophie de la nature*. Aussi M. Schelling a-t-il réellement reconnu ces deux faces, et il a démontré la dernière dans ses *Idées pour servir à une philosophie de la nature*, et la première dans son *Système de l'idéalisme transcendental*.

Je ne parle de ces deux ouvrages, dont l'un parut en 1797 et l'autre en 1800, que parce que ces deux faces réciproquement complémentaires sont exprimées dans le titre même, et non parce qu'ils contiennent un système complet. Non; un tel système ne se trouve dans

aucun des livres de M. Schelling. Il n'y a point chez lui, comme chez Kant et chez Fichte, d'ouvrage principal qu'on puisse considérer comme le point central de sa philosophie. Il serait injuste de juger M. Schelling d'après le contenu d'un livre, et à la rigueur de la lettre. Il faut plutôt lire ses livres d'une manière chronologique, y poursuivre la formation progressive de sa pensée, et s'attacher ensuite à son idée fondamentale. Il ne me paraît pas moins nécessaire de distinguer souvent chez lui là où cesse la raison et où la poésie commence; car M. Schelling est un de ces êtres auxquels la nature a donné plus de goût pour la poésie que de puissance poétique, et qui, incapables de satisfaire les filles du Parnasse, se sont enfuis dans les forêts de la philosophie, où ils contractent avec des Hamadryades abstraites les liaisons les plus infécondes. Leur sentiment est poétique; mais l'instrument, la parole, est faible : ils aspirent inutilement vers une forme artistique par laquelle ils puissent communiquer leurs pensées et leurs connaissances. La poésie est à la fois le côté fort et faible de M. Schelling; c'est par là qu'il se sépare de Fichte, autant à son profit qu'à son désavantage. Fichte n'est que philosophe, et sa puissanee consiste en dialectique, sa force en démonstration. Mais c'est là le côté faible de M. Schelling; il vit davantage dans les contemplations intuitives; il ne se sent pas chez lui dans les hautes régions de la froide logique, il s'esquive volontiers dans les vallons fleuris du symbolisme, et sa force philosophique gît dans l'art

de construire. Mais cette aptitude est une faculté de l'esprit qu'on trouve aussi souvent chez les poëtes médiocres que chez les meilleurs philosophes.

D'après cette dernière indication, il devient clair que M. Schelling, dans cette partie de la philosophie qui n'est qu'idéalisme transcendantal, n'est resté qu'un écho de Fichte, mais que dans la philosophie de la nature, où il disposait des fleurs et des étoiles, il a dû s'épanouir et rayonner. Ses amis s'attachèrent aussi de préférence à ce côté de la philosophie, et le tumulte qui éclata en cette occasion n'était, en quelque sorte, qu'une réaction de la *poétasserie* contre la précédente philosophie abstraite de l'esprit. Comme des écoliers échappés qui ont soupiré tout le jour dans les salles étroites, sous le poids des syntaxes et des chiffres, les élèves de M. Schelling se ruèrent au milieu de la nature, dans le réel parfumé, coloré et resplendissant; ils poussèrent des cris de joie, se roulèrent en culbutes, et firent un grand tapage.

L'expression « élèves de M. Schelling » ne doit pas non plus être prise ici dans le sens habituel. M. Schelling lui-même dit qu'il n'a voulu fonder qu'une école à la manière des anciens poëtes, une école poétique où personne n'est soumis à aucune doctrine, à aucune discipline déterminée, mais où chacun obéit à l'esprit et le révèle à sa manière. Il aurait pu dire aussi qu'il fondait une école de prophètes où les inspirés commencent à prophétiser, selon leur caprice et dans le langage qui leur plaît. C'est ce que firent aussi les disciples que l'es-

prit du maître avait agités; les têtes les plus bornées se mirent à prophétiser, chacune dans une langue particulière, et il arriva un grand jour de Pentecôte dans la philosophie.

Les choses les plus sublimes, les plus admirables, peuvent être gaspillées dans des mascarades et dans des niaiseries; une troupe de misérables fourbes et de paillasses mélancoliques est en état de compromettre une grande idée: c'est ce que nous voyons à propos de la philosophie de la nature. Mais le ridicule que lui a préparé l'école des prophètes ou l'école poétique de M. Schelling ne peut réellement lui être imputé; car l'idée de la philosophie de la nature n'est pas dans le fond autre chose que l'idée de Spinosa, le panthéisme.

La doctrine de Spinosa et la philosophie de la nature, telle que M. Schelling l'a exposée dans sa meilleure période, ne sont essentiellement qu'une seule et même chose. Les Allemands, après avoir dédaigné le matérialisme de Locke, et poussé jusqu'à ses dernières conséquences l'idéalisme de Leibnitz, qu'ils trouvèrent également stérile, sont venus à la fin au troisième fils de Descartes, à Spinosa. La philosophie a de nouveau accompli une grande rotation, et l'on peut dire que c'est la même qu'elle a déjà accomplie, il y a deux mille ans, en Grèce. Mais en examinant de plus près ces deux mouvements, on y découvre une différence essentielle. Les Grecs eurent d'aussi hardis sceptiques que nous; les Éléates ont nié la réalité des choses sensibles aussi

nettement que nos modernes idéalistes transcendantaux ; Platon a retrouvé, aussi bien que M. Schelling, le monde de l'esprit dans le monde des faits ; mais nous avons un avantage sur les Grecs, ainsi que sur l'école cartésienne, nous avons un avantage, et voici lequel :

Nous avons commencé notre rotation philosophique par une recherche des sources de nos connaissances, par l'examen de l'intelligence humaine, par la critique de la raison pure de notre Emmanuel Kant.

A propos de Kant, je dois ajouter aux observations précédentes que la seule preuve de l'existence de Dieu qu'il ait laissé subsister, la preuve dite morale, a été culbutée avec un grand éclat par M. Schelling; mais j'ai déjà remarqué que cette preuve n'est pas d'une force singulière, et que Kant ne l'a peut-être accordée que par bonté d'âme. Le dieu de M. Schelling est le dieu-monde de Spinosa : au moins l'était-il en 1801, dans le second volume du *Journal de Physique spéculative*. Ici Dieu est l'identité absolue de la nature et de la pensée, de la matière et de l'esprit, et l'identité absolue n'est pas la cause du monde, mais elle est le monde même : elle est donc le Dieu-monde. Il n'existe en lui ni oppositions, ni séparations. L'identité absolue est aussi la totalité absolue. Un an plus tard, M. Schelling a développé son dieu encore davantage, dans le livre intitulé *Bruno, ou du Principe divin et naturel des choses*. Ce titre rappelle le plus noble martyr de notre doctrine, Giordano Bruno de Nola, de glorieuse mémoire. Les Italiens pré-

tendent que M. Schelling a emprunté au vieux Bruno ses meilleures pensées et ils l'accusent de plagiat. Ils ont tort, car il n'y a pas de plagiat en philosophie. En 1804, le dieu de M. Schelling parut complétement fini dans un écrit intitulé : *Philosophie et religion*. C'est ici que nous trouvons dans son entier la doctrine de l'*absolu* exprimée en trois formules. La première est la catégorique : l'absolu n'est ni l'idéal ni le réel (ni esprit ni matière), mais il est l'identité de tous deux. La seconde formule est l'hypothétique : quand un sujet et un objet sont en présence, l'absolu est l'égalité essentielle de tous deux. La troisième formule est la disjonctive : il n'y a qu'un seul être, mais cet être unique peut être considéré en même temps, ou tour à tour, comme tout à fait idéal, ou tout à fait réel. La première formule est toute négative ; la seconde suppose une condition plus difficile à comprendre que la proposition elle-même ; et la troisième formule est tout à fait celle de Spinosa : la substance absolue peut être reconnue comme pensée ou comme étendue. M. Schelling n'a donc pu s'avancer dans la voie philosophique plus loin que Spinosa, puisqu'on ne peut comprendre l'absolu que sous la forme de ces deux attributs, pensée et étendue. Mais M. Schelling abandonne maintenant la voie philosophique, et cherche à arriver par une sorte d'intuition mystique à la contemplation de l'absolu même ; il cherche à le contempler dans son point central, dans son essence, où il n'y a ni idéal ni réel, ni pensée, ni éten-

due, ni sujet, ni objet, ni esprit, ni matière, mais.... que sais-je? moi!

C'est là que cesse la philosophie chez M. Schelling, et que commence sa poésie, je veux dire la folie. C'est là qu'il rencontre aussi le plus d'écho chez une foule d'extravagants qui se trouvent fort bien d'abandonner la réflexion calme, et d'imiter en quelque sorte ces derviches tourneurs qui, selon les récits de notre ami David, pivotent et tourbillonnent jusqu'à ce que le monde objectif et subjectif échappe à leurs yeux, jusqu'à ce que ces deux mondes se fondent dans un rien blanchâtre qui n'est ni idéal ni réel, jusqu'à ce qu'ils voient quelque chose qui n'est pas visible, entendent ce qui n'est pas sensible, voient les sons et entendent les couleurs, jusqu'à ce qu'ils conçoivent l'absolu.

Je crois que cette tentative à concevoir intellectuellement l'absolu clôt la carrière philosophique de M. Schelling. Un plus grand penseur s'avance maintenant, qui a résumé la philosophie de la nature en un système solide, expliqué par cette synthèse tout le monde des faits, complété les grandes idées de son prédécesseur par des idées plus grandes, qui l'a introduite dans toutes les disciplines, et l'a par conséquent fondée scientifiquement. C'est un élève de M. Schelling qui, après s'être emparé, dans le domaine de la philosophie, de toute la puissance de son maître, a dépassé celui-ci, et fini par le rejeter dans l'obscurité. C'est le grand Hegel, le plus grand philosophe que l'Allemagne ait en-

fanté depuis Leibnitz. Il ne faut pas demander s'il domine de beaucoup Kant et Fichte. Pénétrant comme le premier, vigoureux comme le second, il possède en outre une tranquillité d'esprit constitutrice, une harmonie de pensée que nous ne trouvons pas chez Kant ni chez Fichte, parce que l'esprit révolutionnaire règne davantage chez ces derniers. On ne peut non plus comparer cet homme à son ci-devant maître M. Joseph Schelling, car Hegel était un homme de caractère; et, quoiqu'il ait, comme M. Schelling, prêté au *statu quo* de l'État et de l'Église quelques justifications trop préjudiciables, il le fit, lui, pour un État qui rendait hommage, du moins en théorie, au principe du progrès, et pour une Église qui considère comme son élément vital le principe du libre examen; et il a avoué toutes ses intentions. M. Schelling, au contraire, rampe dans les antichambres d'un absolutisme aussi pratique que théorétique, et, dans les antres du jésuitisme, il aide à forger des chaînes intellectuelles; et puis il veut nous faire croire qu'il est toujours et invariablement le même qu'il fut jadis : il renie même sa qualité de renégat, et à l'opprobre de la défection il ajoute encore la lâcheté du mensonge.

Nous ne le dissimulons pas, aucun motif de piété ou de prudence ne nous engage à le taire : le penseur qui, jadis, développa le plus hardiment en Allemagne la religion du panthéisme, celui qui proclama le plus haut la sanctification de la nature et la réintégration de l'homme dans ses droits divins, ce penseur s'est fait l'apostat de

sa propre pensée; il a déserté l'autel que lui-même avait consacré; il est rentré dans les cryptes religieuses du passé; et il prêche maintenant un dieu extra-mondain, un dieu personnel *qui a eu la folie de créer le monde.* Les vieux croyants peuvent, s'ils le veulent, sonner les cloches et chanter leur *Kyrie eleison* en l'honneur d'une telle conversion... Cela ne prouve rien pour leur doctrine; cela prouve seulement que l'homme tourne à la religion quand il est vieux et fatigué, que ses forces physiques et spirituelles l'abandonnent, qu'il ne peut plus ni jouir ni penser. Tant de penseurs libres se sont convertis au lit de mort !... Mais du moins ne vous en vantez pas. Ces légendes de conversions appartiennent tout au plus à la pathologie, et ne rendraient qu'un mauvais témoignage en faveur de votre cause. Enfin, elles ne prouvent après tout qu'une chose, c'est qu'il vous fut impossible de convertir ces penseurs, tant qu'ils vécurent sains de corps et d'esprit.

Ballanche a dit, je crois, que c'est une loi de la nature que les initiateurs meurent aussitôt après avoir accompli leur œuvre d'initiation. Hélas ! mon cher Ballanche, cela n'est vrai qu'en partie; et je pourrais soutenir avec plus de raison que, lorsque l'œuvre d'initiation est accomplie, l'initiateur meurt... ou se fait apostat. Et peut-être pourrions-nous ainsi adoucir jusqu'à un certain point le jugement sévère que l'Allemagne intelligente porte sur M. Schelling; nous pourrions peut-être changer en douce commisération ce mépris acca-

blant qui pèse sur lui ; et sa désertion de sa propre doctrine, nous l'expliquerions comme la suite de cette loi naturelle, qui veut que l'homme qui a consacré toutes ses forces à l'expression ou à l'exécution d'une idée, cette tâche une fois accomplie, tombe épuisé dans les bras de la mort ou dans ceux de ses ci-devant adversaires.

Par une semblable explication, nous comprendrons peut-être d'autres phénomènes plus criants de cette époque, qui nous affligent profondément. Nous comprendrons pourquoi des hommes qui ont tout sacrifié pour leur opinion, qui ont combattu et souffert pour elle, alors qu'ils ont enfin vaincu, abandonnent cette opinion et passent dans le camp ennemi ! Après une pareille déclaration, je dois aussi faire remarquer que ce n'est pas seulement M. Schelling, mais bien en quelque sorte aussi Kant et Fichte qu'on peut accuser de défection. Fichte est mort encore assez à temps pour que sa déviation de sa propre philosophie ne fût pas trop éclatante ; et Kant a été infidèle à la *Critique de la Raison pure*, quand il a écrit la *Critique de la Raison pratique*. L'initiateur meurt... ou devient apostat.

Je ne sais comment il se fait que cette dernière ligne agit d'une manière si mélancolique, si amollissante, sur mon âme, que je ne me sens plus en ce moment la force de consigner ici les autres vérités qui regardent le M. Schelling actuel. Louons donc plutôt le Schelling d'autrefois, dont la mémoire rayonnera éternellement

dans les annales de la pensée allemande ; car le Schelling d'autrefois représente, tout comme Kant et Fichte, une des grandes phases de notre révolution philosophique que j'ai comparée dans ces pages avec les phases de la révolution politique de France. Dans le fait, quand on voit dans Kant la convention terroriste, dans Fichte l'empire napoléonien, on trouve dans M. Schelling cette réaction qui suivit l'empire. Mais ce fut d'abord une restauration dans un meilleur sens. M. Schelling rétablit la nature dans ses droits légitimes, il voulut une réconciliation entre l'esprit et la nature, il chercha à les réunir tous deux dans l'éternelle âme du monde. Il restaura cette grande philosophie de la nature que nous trouvons déjà chez les anciens philosophes grecs, avant Socrate. Il restaura cette grande philosophie de la nature qui, germant sourdement de la vieille religion panthéiste des Allemands, annonça dès les temps de Paracelse, les fleurs les plus belles, mais fut étouffée par l'introduction du cartésianisme. Hélas ! et à la fin il restaura des choses par lesquelles il peut encore être comparé dans le plus mauvais sens à la restauration française. Mais la raison publique ne le souffrit pas plus longtemps ; il fut honteusement renversé du trône de la pensée ; Hegel, son *major domus*, lui enleva sa couronne et le rasa ; et depuis ce temps, Schelling dépossédé a vécu comme un pauvre frère lai, au milieu des prêtraillons de Munich, ville qui conserve dans son nom allemand son béat caractère, et s'appelle en latin *Monacho monachorum*. C'est là que je l'ai vu

errer comme un fantôme avec ses grands yeux pâles et son visage abattu et amorti, image douloureuse d'une royauté déchue. Pour Hegel, il se fit couronner, et malheureusement oindre aussi quelque peu à Berlin, et il régna depuis lors sur la philosophie allemande.

Notre révolution philosophique est terminée ; Hegel a fermé ce grand cercle. Nous ne voyons plus maintenant que développements et perfectionnements de la philosophie de la nature. Celle-ci, comme je l'ai déjà dit, a pénétré dans toutes les sciences et y a produit les résultats les plus extraordinaires et les plus grandioses. Il a fallu, comme je l'ai aussi indiqué, supporter en revanche beaucoup de manifestations contrariantes. Tous ces faits se sont produits en si grand nombre et sous tant de formes, qu'il faudrait un livre exprès pour les décrire. C'est ici la partie véritablement intéressante et colorée de notre histoire philosophique. Je suis pourtant convaincu qu'il sera plus utile pour les Français de n'en rien connaître (au moins pour le moment), car ces explications pourraient contribuer à embrouiller encore plus les têtes en France ; beaucoup de notions de la philosophie de la nature, détachées de leur ensemble, pourraient faire beaucoup de mal chez vous. Je sais au moins que, si vous aviez connu, en 1830, une partie de cette philosophie, vous n'auriez jamais pu faire la révolution de juillet. Il fallait, pour cette circonstance, une concentration de pensées et de forces, une généreuse unité, une certaine vertu, une irréflexion suffisante, telle

que votre vieille école pouvait seule le permettre. Des données philosophiques qui servent au besoin à justifier la légitimité et la doctrine de l'incarnation, auraient étouffé votre enthousiasme et paralysé votre courage. Je regarde donc comme un fait très-important dans l'histoire du monde, que certains missionnaires allemands qui vinrent alors à Paris pour vous enseigner la philosophie allemande, n'en aient pas compris le premier mot. Leur ignorance providentielle fut salutaire à la France et à toute l'humanité.

Hélas! la philosophie de la nature qui, dans mainte région de la science, et surtout dans les sciences naturelles, a produit les fruits les plus magnifiques, a engendré ailleurs l'ivraie la plus nuisible. Pendant que Oken, un des plus grands penseurs et un des plus grands citoyens de l'Allemagne, découvrait de nouveaux mondes d'idées et exaltait la jeunesse allemande pour les droits imprescriptibles du genre humain, pour la liberté et pour l'égalité... Hélas! à la même époque, Adam Müller enseignait, d'après les principes de la philosophie de la nature, qu'il fallait parquer les peuples comme des troupeaux... A la même époque, M. Gœrres prêchait l'obscurantisme du moyen âge, en partant de cette idée philosophique : que l'État n'est qu'un arbre et qu'il doit, dans sa distribution organique, avoir aussi un tronc, des branches et des feuilles, ce qu'on trouvait si admirablement dans la hiérarchie des corporations du moyen âge... A la même époque, un autre philosophe

de la nature, M. Steffens, proclamait le principe en vertu duquel la classe des paysans doit être distinguée de la noblesse, parce que le paysan a reçu de la nature le droit de travailler sans jouir, et le noble celui de jouir sans travailler... Tout récemment, il y a de cela quelques mois, un gentillâtre de Westphalie, maître sot, a publié un mémoire dans lequel il supplie le gouvernement de sa majesté le roi de Prusse d'avoir égard au parallélisme conséquent que la philosophie démontre dans l'organisme du monde, et de faire des séparations politiques plus sévères, vu qu'à l'instar de ce qui se voit dans la nature, où sont les quatre éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre, il y a dans la société quatre éléments analogues qui sont la noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans.

Quand on vit bourgeonner de l'arbre philosophique des folies aussi affligeantes, qui s'épanouirent en fleurs empoisonnées; quand on remarqua surtout que la jeunesse allemande, abîmée dans les abstractions métaphysiques, oubliait les intérêts les plus pressants de l'époque, et qu'elle était devenue inhabile à la vie pratique, les patriotes et les amis de la liberté durent éprouver un juste ressentiment contre la philosophie, et quelques-uns ont été jusqu'à rompre avec elle comme avec un jeu frivole et stérile en résultats.

Nous ne serons pas assez sot pour réfuter sérieusement ces mécontents. La philosophie allemande est une affaire importante qui regarde l'humanité tout

entière, et nos arrière-neveux seront seuls en état de décider si nous méritons le blâme ou l'éloge pour avoir travaillé notre philosophie en premier, et notre révolution ensuite. Il me semble qu'un peuple méthodique, comme nous le sommes, devait commencer par la réforme pour s'occuper ensuite de la philosophie, et n'arriver à la révolution politique qu'après avoir passé par ces phases. Je trouve cet ordre tout à fait raisonnable. Les têtes que la philosophie a employées à la méditation, peuvent être fauchées à plaisir par la révolution; mais la philosophie n'aurait jamais pu employer les têtes que la révolution aurait tranchées auparavant. Pourtant n'ayez, mes chers compatriotes, aucune inquiétude, la révolution allemande ne sera ni plus débonnaire ni plus douce parce que la critique de Kant, l'idéalisme transcendantal de Fichte et la philosophie de la nature l'auront précédée. Ces doctrines ont développé des forces révolutionnaires qui n'attendent que le moment pour faire explosion et remplir le monde d'effroi et d'admiration. Alors apparaîtront des kantistes qui ne voudront pas plus entendre parler de piété dans le monde des faits que dans celui des idées, et bouleverseront sans miséricorde, avec la hache et le glaive, le sol de notre vie européenne pour en extirper les dernières racines du passé. Viendront sur la même scène des fichtéens armés, dont le fanatisme de volonté ne pourra être maîtrisé ni par la crainte ni par l'intérêt; car ils vivent dans l'esprit et méprisent la matière, pareils aux premiers

chrétiens qu'on ne put dompter ni par les supplices corporels ni par les jouissances terrestres. Oui, de tels idéalistes transcendantaux, dans un bouleversement social, seraient encore plus inflexibles que les premiers chrétiens; car ceux-ci enduraient le martyre pour arriver à la béatitude céleste, tandis que l'idéaliste transcendantal regarde le martyre même comme pure apparence, et se tient inaccessible dans la forteresse de sa pensée. Mais les plus effrayants de tous seraient les philosophes de la nature, qui interviendraient par l'action dans une révolution allemande et s'identifieraient eux-mêmes avec l'œuvre de destruction; car si la main du kantiste frappe fort et à coup sûr, parce que son cœur n'est ému par aucun respect traditionnel; si le fichtéen méprise hardiment tous les dangers, parce qu'ils n'existent point pour lui dans la réalité; le philosophe de la nature sera terrible en ce qu'il se met en communication avec les pouvoirs originels de la terre, qu'il conjure les forces cachées de la tradition, qu'il peut évoquer celles de tout le panthéisme germanique et qu'il éveille en lui cette ardeur de combat que nous trouvons chez les anciens Allemands, et qui veut combattre, non pour détruire, ni même pour vaincre, mais seulement pour combattre. Le christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants, l'exaltation

frénétique des Berserkers que les poëtes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour, hélas, viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques... Quand vous entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France, et ne vous mêlez pas de l'affaire que nous ferons chez nous en Allemagne : il pourrait vous en arriver mal. Gardez-vous de souffler le feu, gardez-vous de l'éteindre : car vous pourriez facilement vous brûler les doigts. Ne riez pas de ces conseils, quoiqu'ils viennent d'un rêveur qui vous invite à vous défier de kantistes, de fichtéens, de philosophes de la nature ; ne riez point du poëte fantasque qui attend dans le monde des faits la même révolution qui s'est opérée dans le domaine de l'esprit. La pensée précède l'action comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre en Allemagne est bien à la vérité allemand aussi : il n'est pas très-leste, et vient en roulant un peu lentement ; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la révolution fran-

çaise ne sera qu'une innocente idylle. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est calme, et si vous voyez çà et là quelques hommes gesticuler un peu vivement, ne croyez pas que ce soient les acteurs qui seront un jour chargés de la représentation. Ce ne sont que des roquets qui courent dans l'arène vide, aboyant et échangeant quelques coups de dent, avant l'heure où doit entrer la troupe des gladiateurs qui combattront à mort.

Et l'heure sonnera. Les peuples se grouperont comme sur les gradins d'un amphithéâtre, autour de l'Allemagne, pour voir de grands et terribles jeux. Je vous le conseille, Français, tenez-vous alors fort tranquilles, et surtout gardez-vous d'applaudir. Nous pourrions facilement mal interpréter vos intentions, et vous renvoyer un peu brutalement suivant notre manière impolie ; car, si jadis, dans notre état d'indolence et de servage, nous avons pu nous mesurer avec vous, nous le pourrions bien plus encore dans l'ivresse arrogante de notre jeune liberté. Vous savez par vous-mêmes tout ce qu'on peut dans un pareil état, et cet état vous n'y êtes plus... Prenez donc garde ! Je n'ai que de bonnes intentions et je vous dis d'amères vérités. Vous avez plus à craindre de l'Allemagne délivrée, que de la sainte-alliance tout entière avec tous les Croates et les Cosaques. D'abord, on ne vous aime pas en Allemagne, ce qui est presque incompréhensible, car vous êtes pourtant bien aimables, et vous vous êtes donné, pendant votre séjour en Allemagne, beaucoup de peine pour plaire, au moins à la

meilleure et à la plus belle moitié du peuple allemand; mais lors même que cette moitié vous aimerait, c'est justement celle qui ne porte pas d'armes, et dont l'amitié vous servirait peu. Ce qu'on vous reproche, au juste je n'ai jamais pu le savoir. Un jour, à Gœttingue, dans un cabaret à bière, un jeune Vieille-Allemagne dit qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Konradin de Hohenstaufen que vous avez décapité à Naples. Vous avez certainement oublié cela depuis longtemps; mais nous n'oublions rien, nous. Vous voyez que, lorsque l'envie nous prendra d'en découdre avec vous, nous ne manquerons pas de raisons d'Allemand. Dans tous les cas, je vous conseille d'être sur vos gardes; qu'il arrive ce qu'il voudra en Allemagne, que le prince royal de Prusse ou le docteur Wirth parvienne à la dictature, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions, et j'ai presque été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France...

Comme, en dépit de votre romantisme actuel, vous êtes nés classiques, vous connaissez votre Olympe. Parmi les joyeuses divinités qui s'y régalent de nectar et d'ambroisie, vous voyez une déesse qui, au milieu de ces doux loisirs, conserve néanmoins toujours une cuirasse, le casque en tête et la lance à la main.

C'est la déesse de la sagesse.

QUATRIÈME PARTIE

— LA LITTÉRATURE JUSQU'A LA MORT DE GOËTHE —

L'ouvrage de madame de Staël, *de l'Allemagne*, est le seul document étendu que possèdent les Français sur la littérature de cette contrée. Cependant, depuis que ce livre a paru, une grande période s'est écoulée ; et, pendant ce temps, une littérature toute nouvelle s'est développée en Allemagne. Est-ce seulement une littérature de transition? a-t-elle déjà produit ses fruits? est-elle si tôt éteinte? Sur toutes ces questions, les opinions sont partagées. Le grand nombre penche à croire qu'une nouvelle période littéraire commence en Allemagne à la mort de Goëthe, que la vieille Allemagne est entrée avec lui dans son tombeau, que le temps de la littérature aristocratique est accompli et mort, que la démocratie

littéraire commence où « l'esprit des individus a cessé pour faire place à l'esprit de tous. »

Quant à moi, je ne saurais juger d'une manière si précise les évolutions futures de l'esprit allemand. La fin de la période des arts, née de Goëthe, que le premier j'ai décorée de ce nom, je l'avais déjà prédite depuis nombre d'années. Ma prophétie s'est accomplie. Je connaissais très-bien les expédients et les menées de ces mécontents qui voulaient mettre fin au grand empire intellectuel de Goëthe ; et on a même prétendu m'avoir vu figurer dans les émeutes qui eurent lieu autrefois contre ce grand despote. Maintenant que Goëthe est mort, je me sens saisi, à ce souvenir, d'une violente douleur.

Tout en appréciant l'importance de l'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne, je dois recommander une grande circonspection à ceux qui l'ont lu ou qui le lisent encore, et je ne puis me dispenser du triste devoir de le signaler comme l'ouvrage d'une coterie. Madame de Staël, de brillante mémoire, dans cette circonstance, et sous la forme d'un livre, a, en réalité, ouvert un salon où elle recevait des écrivains allemands, et leur donnait ainsi l'occasion de se présenter dans le beau monde français; mais, au milieu du tumulte des voix nombreuses et diverses, dont les clameurs retentissent du fond de ce livre, on entend toujours, dominant toutes les autres, la voix de fausset de M. A. Schlegel. Là où madame de Staël se montre elle-même, quand cette femme

si expansive s'exprime sans intermédiaire, lorsqu'elle se livre à sa chaleur naturelle, quand elle abandonne à ses radieuses explosions toute cette pyrotechnie sentimentale qu'elle dirige si bien, son livre est curieux et digne d'admiration. Mais, dès qu'elle obéit à des inspirations autres que les siennes; dès qu'elle se soumet à une école dont l'esprit lui est entièrement étranger, et qu'elle ne saurait comprendre; dès que, par les incitations de cette école, elle pousse à certaines tendances ultramontaines, qui sont en contradiction directe avec son esprit de clarté protestante, son livre est pitoyable et nauséabond. Ajoutez qu'à cette partialité qu'elle ignore, elle joint encore une partialité qui lui est personnelle, et qu'elle ne loue guère la vie intellectuelle, l'idéalisme des Allemands, que pour fronder le réalisme qui dominait alors parmi les Français, et la magnificence matérielle de l'établissement impérial. Son livre *de l'Allemagne* ressemble, sous ce rapport, à la *Germania* de Tacite, qui, peut-être aussi, en écrivant son apologie des Allemands, a voulu faire la satire indirecte de ses compatriotes.

En parlant d'une école à laquelle s'était vouée madame de Staël, et dont elle favorisait la tendance, j'ai voulu mentionner l'école romantique. L'ensemble de cet ouvrage montrera que cette école était toute différente de celle qu'on a désignée en France sous ce titre, et que son but était tout à fait distinct du but des romantiques français.

Mais qu'était donc l'école romantique en Allemagne?

Rien autre chose que le réveil de la poésie du moyen âge, telle qu'elle se manifeste dans ses chants et dans ses œuvres de peinture et d'architecture, par ses arts et sa vie privée. Mais cette poésie avait surgi du christianisme; c'était une *fleur de la passion* née du sang du Christ. Je ne sais si la fleur mélancolique que nous désignons ainsi porte en France le même nom, et si la tradition populaire lui a attribué, comme dans le Nord, cette origine mystique. C'est cette fleur, à couleurs singulières et tranchées, dans le calice de laquelle sont tracés les instruments qui servirent au martyre de Jésus-Christ, tels que le marteau, les pinces, les clous, etc., une fleur qui n'est pas absolument repoussante, mais funèbre, et dont la vue excite en nous un plaisir déchirant semblable aux sensations douces qu'on trouve dans la douleur même.

Il m'importe de faire remarquer qu'en disant christianisme je ne parle ni d'une de ses églises ni d'un sacerdoce quelconque, mais bien de la religion en elle-même, de cette religion dont les premiers dogmes renferment une condamnation de tout ce qui est chair, de sorte que non-seulement elle accorde à l'esprit une suprême puissance sur la chair, mais qu'elle voudrait encore détruire celle-ci pour glorifier l'autre. Sublime et divine dans son principe, mais, hélas! trop désintéressée pour ce monde imparfait, une pareille religion devint le plus ferme soutien des despotes qui ont su exploiter à leur

profit ce rejet absolu des biens terrestres, cette naïve humilité, cette béate patience, cette céleste résignation, prêchée par les saints apôtres. Des prédicateurs moins bonaces ont surgi depuis, et dans leurs paraboles terribles, ils démontrent les difficultés pratiques et les dangers sociaux des doctrines nazaréennes : ils ne se laissent plus dégoûter du banquet de la vie par ces appels au ciel qu'on leur fait ; ils savent que la matière a aussi son bon côté, et qu'elle n'appartient pas exclusivement au diable, et ils ne repoussent plus les joies de la terre, ce beau jardin de Dieu, notre inaliénable héritage. Aussi, puisque nous comprenons maintenant si bien les conséquences de ce spiritualisme absolu, pouvons-nous croire que sa puissance sociale n'est pas loin de toucher à sa fin; car chaque époque ressemble au sphinx qui se précipite dans le gouffre dès qu'on a deviné son énigme.

Nous n'avons toutefois nullement dessein de nier les bons effets produits en Europe par le dogme catholique. Ç'a été une réaction nécessaire et bienfaisante contre le terrible et colossal matérialisme qui s'était développé dans l'empire romain, et qui menaçait de détruire toute la magnificence intellectuelle de l'homme. Ainsi que les mémoires graveleux du dernier siècle peuvent servir de pièces justificatives à la révolution française; ainsi que le terrorisme d'un comité de salut public peut sembler une médication nécessaire à ceux qui ont lu les confessions des grands seigneurs français depuis la régence :

ainsi on reconnaît la vertu curative du spiritualisme ascétique quand on a jeté les yeux sur les écrits de Pétrone et d'Apulée, livres qu'on peut regarder aussi comme les pièces justificatives du christianisme. La chair était devenue si effrontée dans ce monde de l'empire romain, qu'il fallait tous les aiguillons de la discipline chrétienne pour la morigéner. Après un repas comme celui de Trimalcion, il fallait une diète comme celle du christianisme.

Ou bien, comme les voluptueux vieillards qui excitent à coups de fouet leur corps engourdi, la vieille Rome énervée voulut peut-être chercher sous les déchirements de l'ascétisme monacal ces jouissances raffinées que produit la torture, et le plaisir qu'on trouve au sein de la douleur?

Fâcheuse surexcitation! Elle ravit au grand corps romain ses dernières forces. Rome ne périt pas par sa séparation en deux empires. Au Bosphore comme au Tibre, Rome fut dévorée par le même spiritualisme judaïque; et en Asie comme en Europe, l'histoire romaine, dans sa marche lente vers un même but, fut une agonie qui dura plusieurs siècles. Le lion de Juda démembré, en gratifiant les Romains de son spiritualisme, a-t-il peut-être voulu se venger de l'ennemi vainqueur, comme fit jadis le centaure mourant qui légua astucieusement au fils de Jupiter la robe teinte de son propre sang, qui lui fut si fatale? Et vraiment Rome, l'Hercule des peuples, fut si puissamment consumée par

le poison juif, que son casque et son armure tombèrent de ses membres affaissés, et que sa grande voix impériale qui dominait dans les batailles, s'affaiblit et se changea en humbles murmures de patenôtres et en cadences de castrats.

Mais ce qui énerve le vieillard fortifie l'adolescent. Ce spiritualisme influa heureusement sur les peuples transmigrants du Nord. Ces corps de barbares, trop vigoureux et trop chargés de sang, furent modifiés par l'esprit chrétien, et la civilisation européenne commença. Ç'a été une belle et une sainte mission du christianisme. En civilisant l'Europe, l'église catholique acquit les droits les plus fondés à notre respect et à notre admiration. Par des institutions larges et pleines de génie, elle a su mettre un frein à la bestialité des barbares du Nord, et elle a su maîtriser la matière brutale. — Les œuvres des arts du moyen âge nous retracent cet assujettissement de la matière par l'esprit, et c'est là souvent uniquement leur mission. On pourrait facilement classer les compositions épiques de ce temps d'après le degré de cet assujettissement.

Il ne saurait être ici question des poésies lyriques et dramatiques, car les dernières n'existaient pas, et les premières se ressemblent aussi fort, dans tous les siècles, que le chant des rossignols se ressemble à chaque printemps.

Bien que la poésie épique du moyen âge soit divisée en poésie sacrée et en poésie profane, ces deux branches

étaient entièrement chrétiennes par leur essence et leur allure; car si la poésie sacrée s'occupait exclusivement du peuple juif, qui passait pour le seul peuple saint, et de son histoire seule sainte aussi; si elle chantait les héros de l'Ancien et du Nouveau Testament, les légendes, en un mot l'Église : néanmoins toute la vie du temps, avec ses contemplations chrétiennes et son mouvement religieux, se réfléchissait dans la poésie profane. La fleur de la poésie sacrée dans l'Allemagne du moyen âge est peut-être *Barlaam et Josaphat*, poëme dans lequel la doctrine de l'abnégation, de l'abstinence, de la renonciation et du mépris de toutes les joies humaines, est poussée jusque dans ses dernières conséquences. Ensuite on peut citer le cantique de louanges sur saint Hannon, comme le meilleur de ce genre de poésies; mais celui-ci entre un peu plus avant dans les choses terrestres. Il diffère du premier à peu près comme une image de saint byzantine diffère d'une image gothique. Ainsi que dans les tableaux byzantins, nous trouvons dans *Barlaam et Josaphat* la plus extrême simplicité; point d'accessoires enjolivés; les longs corps maigres semblables à des statues, et les figures d'un sérieux idéal, ressortent vigoureusement comme s'ils étaient peints sur ces fonds d'or mat qui décoraient les églises de l'empire d'Orient. Dans le cantique sur saint Hannon, les accessoires sont l'affaire principale comme dans les tableaux gothiques; et en dépit de la disposition grandiose, les détails sont traités d'une manière vétilleuse;

enfin on ne sait si c'est la conception d'un géant ou l'œuvre patiente d'un nain, qu'on admire.

Les poésies évangéliques d'Ottfried, qu'on a coutume de vanter comme le chef-d'œuvre de la poésie sacrée, sont loin d'être aussi remarquables que les deux morceaux que je viens de citer. Dans la poésie profane, nous trouvons d'abord, d'après la marche que j'ai indiquée, la série de légendes des *Nibelungen* et le *Livre des Héros*. Là règne encore toute la façon de sentir et de penser qui précéda le christianisme dans la Germanie; là la force brutale ne s'est pas encore mitigée jusqu'à la chevalerie; là s'offrent encore, comme des images de pierre, les rudes champions du Nord; et la tendre lumière et le souffle adoucissant du christianisme ne pénètrent pas encore sous les armures de fer. Mais le jour commence à poindre dans les vieilles forêts germaines : les vieilles idoles s'ébranlent, et on aperçoit une arène déblayée qui se forme, où le chrétien commence à combattre le gentil. Nous en trouvons les traces dans les légendes de Charlemagne, où l'on sent un reflet des croisades et de leur esprit. Bientôt se développe du spiritualisme chrétien et de son influence l'apparition la plus particulière au moyen âge, la chevalerie, qui arrive à son apogée en se revêtant d'un caractère sacerdotal comme nous le voyons dans les ordres à la fois militaires et religieux. La chevalerie mondaine se trouve célébrée dans les légendes du roi Arthus, où règnent la plus douce galanterie, la courtoisie la plus raf-

finée et le goût le plus décidé des combats et des aventures. Du milieu des riantes et folles arabesques, des fleurs fantastiques et des chimères de ces poëmes, trois belles figures nous saluent : ce sont le précieux *Ivain*, l'excellent *Lancelot du Lac* et le vaillant, le galant, l'honnête, mais un peu ennuyeux *Vigalois*. Auprès de ces légendes, nous en trouvons une qui leur tient de près, la légende du saint Graal, où l'on exalte la chevalerie religieuse et ecclésiastique; et là se présentent à nous trois des épopées les plus grandioses du moyen âge, *le Titurel*, *le Parcival* et *le Lohengrin*. Ici nous nous trouvons face à face avec la poésie romantique; nous plongeons profondément nos regards dans ses grands yeux mélancoliques; elle nous environne, sans que nous nous en apercevions, de ses filets scolastiques, et elle nous entraîne dans les profondeurs du mysticisme de cette époque. Enfin nous trouvons des poésies de ce vieux temps qui ne sont pas vouées absolument au spiritualisme chrétien, dans lesquelles il est même frondé, où le poëte secoue les chaînes des abstractions de la vertu chrétienne, et ce n'est pas précisément le plus mauvais poëte qui nous a laissé le principal ouvrage écrit dans cette direction, le poëme de *Tristan* et *Yseulte*. Je dois même dire que Gottfried de Strasbourg, l'auteur de cette charmante épopée d'amour, est peut-être le plus grand poëte du moyen âge, et qu'il surpasse les belles inventions de Wolfram de Eschilbach, que nous admirons dans le Parcival et dans les frag-

ments du Titurel. Peut-être est-il permis aujourd'hui de louer et de priser sans réserve ce bon maître Gottfried. Dans son temps, on l'a certainement tenu pour un impie, et son livre pour une œuvre dangereuse; et, en effet, il y a jeté des choses qui font réfléchir. Francesca de Rimini et son bel ami payèrent chèrement le plaisir qu'ils eurent un jour de lire un pareil livre ensemble; — il est vrai que le plus grand danger consista en ce qu'ils cessèrent tout d'un coup de le lire.

Dans toutes ces compositions du moyen âge, la poésie a un caractère décidé qui la distingue de la poésie des Grecs et des Romains. Pour marquer cette différence, nous nommons celle-ci la poésie classique, et l'autre la poésie romantique. Mais ces dénominations ne sont que des rubriques vagues, et ont conduit jusqu'à ce jour à un désordre d'idées qui croît encore, depuis qu'on nomme la poésie des anciens plastique, au lieu de classique. C'est là surtout qu'on donne lieu à des méprises. D'abord, les artistes doivent toujours travailler leur sujet d'une façon plastique : que le sujet soit païen ou chrétien, ils doivent le présenter sous des contours clairs; bref, la forme plastique doit se retrouver dans l'art moderne et romantique, comme dans l'art antique, et en être la qualité principale. Les figures de *la Divine Comédie* du Dante, ou celles des tableaux de Raphaël, ne sont-elles pas aussi plastiques que celles de Virgile ou des murs d'Herculanum? La différence consiste en ce que les figures plastiques, dans l'antiquité, sont entière-

ment identiques à ce qu'elles doivent représenter, à l'idée que l'artiste veut reproduire. Par exemple, la vie errante d'Odysseus ne signifie rien autre chose, sinon la vie errante de l'homme qui était fils de Laertès, mari de Pénélopéia, et qui se nommait Odysseus; le Bacchus que nous voyons au Louvre n'est rien autre chose que l'aimable fils de Sémélé, les yeux remplis d'une mélancolie audacieuse, et une divine volupté répandue sur les lèvres mollement arrondies. Il en est autrement dans l'art romantique : là, les vains pèlerinages d'un chevalier ont en outre une signification ésotérique; ils indiquent peut-être les vains pèlerinages de la vie; le dragon qui est vaincu est le péché; l'amandier qui répand de loin ses parfums sur les voyageurs, c'est la Trinité, Dieu le père, Dieu le Fils et le Saint-Esprit, qui font un tout, comme la noix, l'écorce et le noyau forment une seule amande. Quand Homère peint l'armure de son héros, ce n'est rien autre chose qu'une bonne armure qui vaut tant et tant de bœufs; mais quand un moine du moyen âge décrit le vêtement de la mère de Dieu, on peut s'en fier à lui : sous ces habits divers, il a imaginé autant de vertus, un sens particulier est caché sous cette sainte enveloppe de la Vierge immaculée, qui, son fils étant le noyau de l'amande, est chantée fort raisonnablement sous le nom de la fleur d'amandier. C'est là le caractère de la poésie du moyen âge que nous nommons romantique. L'art classique avait à reproduire une forme déterminée, le réel, et ses images pouvaient s'identifier

avec l'idée de l'artiste; l'art romantique avait à représenter, ou plutôt à indiquer l'infini et des choses tout intellectuelles, et il était obligé de puiser ses moyens dans un système de symboles traditionnels, de belles paraboles semblables à celles que le Christ employait pour rendre le spiritualisme de ses idées. De là le caractère mystique, énigmatique et merveilleux qui règne dans les œuvres d'art du moyen âge; l'imagination y fait des efforts incroyables pour rendre, par des images matérielles, ce qui est purement intellectuel; elle invente les folies les plus gigantesques, elle entasse Ossa sur Pélion, le Parcival sur le Titurel, pour atteindre jusqu'au ciel. Chez les peuples où la poésie s'efforce également de représenter l'infini, et où se présentent aussi d'immenses conceptions fantastiques, comme chez les Scandinaves et chez les Indiens, nous trouvons des compositions véritablement romantiques, et auxquelles nous sommes forcés de donner ce nom.

Quant à la musique du moyen âge, il serait difficile d'en parler avec quelques développements. Les documents nous manquent. Ce n'est que tard, dans le XVIe siècle, que parurent les chefs-d'œuvre de musique d'église des maîtres renommés, dont on ne saurait faire trop de cas dans leur genre; car ils expriment avec une pureté admirable le spiritualisme qui est l'essence de l'église chrétienne.

Les arts de la mémoire, qui sont spiritualistes de leur

nature, durent fleurir à l'ombre du christianisme; mais cette religion était moins avantageuse aux arts du dessin; car, comme ils devaient nous représenter la victoire de l'esprit sur la matière, et n'employer cette matière que comme un moyen de reproduction, ils eurent à combattre un obstacle difficile. Ainsi naquirent, dans la peinture et dans la sculpture, ces effroyables thèmes, ces images de martyre, ces crucifiements, ces saints expirants, toutes ces choses enfin qui peignent la destruction de la dépouille matérielle. Ce fut un véritable martyre de la sculpture; et chaque fois que j'ai vu ces effigies décomposées où l'abstinence chrétienne et le mépris des sens sont caractérisés par des têtes pieuses et frêles, par de longs bras minces et décharnés, par des jambes amaigries, par des corps douloureusement abattus, je n'ai pu me défendre d'une compassion infinie pour les artistes de cet âge. Les peintres, il est vrai, étaient un peu plus à leur aise, car le matériel de leurs moyens de reproduire, la couleur dans ses jets insaisissables, dans ses chatoiements merveilleux, ne résistait pas si lourdement au spiritualisme que la pierre, le marbre et tous les matériaux des sculpteurs. Cependant les peintres furent bien forcés aussi de charger de repoussantes et douloureuses figures leurs toiles qui en gémissaient. En vérité, lorsque l'on contemple certaines collections de tableaux, et qu'on n'y voit que des scènes de sang, des instruments de torture et des supplices, on

est tenté de croire que ces vieux maîtres de la peinture ont passé leur vie à travailler pour la galerie d'un bourreau !

Mais le génie de l'homme est puissant. Ainsi un grand nombre de peintres surmonta tous ces obstacles, et les Italiens surtout sacrifièrent à la beauté, quelquefois aux dépens du spiritualisme, pour s'élever à cet idéal qui atteint à sa perfection dans beaucoup d'images de madones. En général, quand il s'agissait de la Vierge, l'église catholique a toujours fait quelques concessions au sensualisme. Cette image, d'une beauté sans tache et sans souillure, et qui cependant est ornée de la radieuse auréole dont s'environnent l'amour et la douleur maternelles, eut toujours le privilége d'être illustrée par les poëtes et par les peintres, et embellie par eux de tous les charmes terrestres. En effet, cette image était vraiment faite pour attirer la multitude dans le giron du christianisme. La vierge Marie était la dame châtelaine de l'église catholique, et qui attirait et retenait les chevaliers du Nord par son doux et céleste sourire.

L'architecture avait, au moyen âge, le même caractère que les autres arts, comme en général alors toutes les manifestations de la vie s'harmonisaient entre elles d'une façon merveilleuse. Dans l'architecture de ces temps se révèle, comme dans la poésie, une tendance symbolique. Quand nous pénétrons aujourd'hui dans une vieille cathédrale, nous soupçonnons à peine le sens ésotérique de ce symbole de pierre. L'effet général de

cette masse agit seulement sur notre âme. Nous sentons confusément l'élévation de l'esprit et la mortification de la chair. La disposition de ce dôme est une croix creusée, et nous errons dans l'instrument même du martyre; les vitraux coloriés versent sur nous des flots de lumière verte et rouge comme le pus des plaies et le sang qui en découle; les chants funéraires frappent nos oreilles; sous nos pieds sont des tombes et la pourriture; et, ainsi dirigé, l'esprit s'élève dans les airs le long des piliers colossals, se débarrassant avec effort de son cadavre, qu'il laisse sur le sol, comme un vêtement qui le fatigue. Quand on les examine du dehors, ces cathédrales gothiques, ces édifices immenses d'une forme si fine, si transparente, si aérienne, qu'ils semblent découpés et nous paraissent des dentelles de Brabant exécutées en marbre : alors seulement on sent bien la puissance de ces temps qui savaient assouplir même la pierre, l'animer d'une vie de fantôme, et faire exprimer à cette matière, la plus dure de toutes, tous les élans du spiritualisme chrétien.

Mais les arts ne sont que le miroir de la vie humaine; et, quand le catholicisme faiblit dans le monde réel, il pâlit et s'éteignit aussi dans les arts. Au temps de la réformation, la poésie catholique disparut subitement de l'Europe; et, à sa place, nous voyons ressusciter la poésie grecque, qui reposait depuis tant de siècles dans le tombeau. Sans doute, ce n'était qu'un printemps factice, une œuvre de jardinier, et non pas du soleil; les

arbustes et les fleurs ne croissaient que dans des vases étroits, et un ciel de verre les préservait du froid et du vent du nord. Dans l'histoire du monde, un événement n'est pas toujours d'une façon directe le résultat d'un autre, et les événements influent plutôt les uns sur les autres par intermittence. Ce ne fut pas des savants grecs qui émigrèrent de notre côté après la conquête de Byzance, que nous vint l'amour de la Grèce et l'envie générale de l'imiter; ce fut plutôt parce que, dans l'art comme dans la vie réelle, le protestantisme se produisait en même temps. Léon X, ce somptueux Médicis, était un protestant aussi zélé que Luther; et, de même qu'à Wittemberg on protestait en prose latine, à Rome on protestait en pierre, en couleurs et en octaves rimées. Les énergiques images de maître Michel Angelo, les riantes figures de nymphes de Giulio Romano et l'ivresse voluptueuse, la joie de vivre qui règne dans les vers de Messer Ludovico Ariosto, n'est-ce pas là une opposition protestante au vieux, sombre et morose catholicisme? La polémique que soutinrent les peintres de l'Italie contr le sacerdotisme exerça peut-être plus d'influence que celle des théologiens saxons. La chair florissante qui brille sur les tableaux du Titien n'est que le protestantisme, et les reins de ses Vénus sont des thèses plus concluantes que celles qui furent affichées par le hardi moine allemand sur la porte de l'église de Wittemberg. On eût dit alors que les hommes s'étaient sentis tout à coup délivrés des liens qui les garrottaient depuis plu-

sieurs milliers d'ans; les artistes surtout respiraient librement, comme si le cauchemar ascétique avait cessé de peser sur leur poitrine; ils se précipitèrent avec enthousiasme dans la riante mer de la poésie grecque, de l'écume de laquelle naissaient de nouveau pour eux les plus belles déesses. Les peintres représentèrent de nouveau les joies que répand l'ambroisie dans l'Olympe; les sculpteurs firent sortir, comme jadis, les vieux héros de leurs blocs de marbre; les poëtes chantèrent encore la maison d'Atrée et de Laïus: alors commença la nouvelle période classique.

Ainsi qu'en France, sous Louis XIV, la vie moderne reçut son perfectionnement accompli, la nouvelle poésie classique atteignit à un haut degré de perfection, et en quelque sorte à une originalité réelle. Par l'influence politique du grand roi, la nouvelle poésie classique française se répandit dans le reste de l'Europe. Dans l'Italie, où elle était déjà indigène, elle reçut un coloris français; les héros de la tragédie française vinrent aussi en Espagne avec le duc d'Anjou; ils passèrent ensuite en Angleterre avec madame Henriette; et nous autres Allemands, il va sans dire que nous bâtîmes à l'Olympe poudré de Versailles nos temples insipides. Le plus célèbre pontife de ces faux dieux fut Gottched, cette grande perruque de l'ancien temps, que notre célèbre Goëthe a si bien dépeint dans ses Mémoires.

Lessing fut l'Arminius littéraire qui délivra notre scène de cette domination étrangère. Il nous montra

la nullité, le ridicule, le mauvais goût de ces imitations du théâtre français, qui, elles-mêmes, étaient imitées du théâtre grec. Mais ce ne fut pas seulement par sa critique, ce fut par ses propres ouvrages qu'il devint le fondateur de la nouvelle littérature originale allemande. Cet homme suivit toutes les directions de l'esprit, envisagea toutes les faces de la vie avec un enthousiasme et une intelligence rares. Les arts, la théologie, la science archéologique, la poésie, la critique, le théâtre, l'histoire, il poussa tout vers un même but, avec une égale ardeur. Dans tous ses ouvrages respire la même et grande idée sociale, un sentiment en progrès de l'humanité, cette belle religion de la raison dont il a été le saint Jean, et dont nous attendons encore le Messie. Cette religion, il la prêcha toujours; mais, hélas! souvent il la prêcha tout seul et dans le désert. Et puis, il lui manquait la vertu de changer les pierres en pain; il passa la plus grande partie de sa vie dans la nécessité et dans la misère, malédiction qui a pesé sur presque tous les grands génies de l'Allemagne, et qui ne cessera peut-être que par l'affranchissement politique de notre nation. Lessing était aussi plus animé de sentiments politiques qu'on ne le soupçonnait, qualité que nous ne trouvons chez nul de ses contemporains; et ce n'est qu'aujourd'hui que nous voyons clairement qui il avait en vue quand il peignit le despotisme dans sa tragédie d'*Emilia Galotti*. On le prit alors seulement pour un champion de la liberté de penser, et un adversaire de

l'intolérance cléricale; car on comprenait mieux ses tendances théologiques. Les fragments sur l'éducation de la race humaine, qu'Eugène Rodrigue a traduits en français, peuvent peut-être donner une idée du vaste cercle qu'embrassait l'esprit de Lessing. Les deux morceaux de critique qui ont exercé le plus d'influence sur l'art sont sa *Dramaturgie de Hambourg*, et son *Laocoon, ou des limites de la peinture et de la poésie*. Ses pièces de théâtre les plus remarquables sont: *Emilia Galotti*. *Minna de Barnhelm*, *Nathan le Sage*.

Gotthold Ephraïm Lessing naquit à Camens, dans la Lusace, le 22 janvier 1729, et mourut à Brunswick, le 15 février 1781. C'était un homme tout entier, qui, lorsqu'il détruisait par sa polémique quelque vieille chose, construisait aussitôt lui-même quelque chose de nouveau. Il ressemblait, dit un auteur allemand, à ces Juifs pieux qui furent souvent troublés dans la construction du second temple par les attaques de l'ennemi, et qui combattaient d'une main, tandis qu'ils tenaient de l'autre la truelle pour bâtir la maison de Dieu. Lessing, de tous les écrivains allemands, est celui que je chéris le plus. Je parlerai encore d'un autre homme qui écrivit dans le même esprit et dans le même but que Lessing, et qu'on peut nommer son successeur immédiat. Ce n'est pas que la mention que j'en fais soit à sa place; mais comme il en occupe une tout isolée dans l'histoire de la littérature, et qu'on ne peut pas encore bien définir ses rapports avec son temps et ses contemporains,

cette licence peut m'être permise : c'est Jean Gottlieb Herder, né à Morungen dans la Prusse orientale, en 1744, et mort à Weimar en Saxe, dans l'année 1803.

L'histoire littéraire est la grande morgue où chacun vient chercher ses morts, ceux qu'on a aimés, ou avec qui on a des liens de parenté. Quand je vois là, parmi tant de cadavres insignifiants, Lessing ou Herder avec leurs grandes et nobles figures, le cœur me bat avec violence ; il me serait impossible de passer outre, sans déposer un baiser sur leurs lèvres livides.

Mais si Lessing a détruit si puissamment le goût de l'imitation de la fausse antiquité grecque, empruntée de seconde main aux Français, il a lui-même donné lieu en quelque sorte à un nouveau genre de folles imitations par ses appréciations des véritables chefs-d'œuvre de l'antique Grèce. Par la vigueur avec laquelle il combattit la superstition religieuse, il aida aussi à ce prosaïsme qui se propagea à Berlin avec une vivacité extrême. En ce temps, la déplorable médiocrité se mit à s'agiter plus que jamais ; et les esprits vides et gueux se boursouflèrent comme la grenouille de la fable. On se tromperait toutefois si on imaginait que Goëthe, qui avait déjà percé, fut alors généralement reconnu. Son *Goetz de Berlichingen* et son *Werther* furent accueillis avec enthousiasme ; mais les ouvrages des médiocrités ordinaires étaient reçus avec la même faveur, et on n'accorda à Goëthe qu'une étroite niche dans le panthéon littéraire. J'ai dit que le public avait lu avec en-

thousiasme *Goetz* et *Werther*, mais ce fut plutôt à cause du sujet que du travail artistique, que personne ne sut apprécier dans ces chefs-d'œuvre. Le *Goetz* était un roman de chevalerie, présenté sous une forme dramatique, et on aimait alors ce genre d'ouvrages. Dans *Werther*, on ne vit que l'arrangement d'une histoire véritable, celle du jeune Jérusalem, un jeune homme qui s'était brûlé la cervelle par amour, et qui avait fait ainsi grand bruit dans cette époque de calme plat; on lut en pleurant ses lettres touchantes; on remarqua avec beaucoup de sagacité que la manière dont Werther avait été chassé de la société noble devait avoir augmenté son dégoût de la vie; la question du suicide donna encore plus de sel au livre; l'idée de se tuer aussi surgit à cette occasion dans la tête de quelques fous, et l'ouvrage fit alors un effet complet. On lisait encore fort assidûment les romans d'Auguste Lafontaine; et comme celui-ci écrivait sans discontinuer, il devint beaucoup plus célèbre que Wolfgang Goëthe. Wieland était le grand poëte du temps, qui n'avait pour concurrent que M. Rammler à Berlin, le faiseur d'odes. Wieland fut honoré bien plus que ne le fut jamais Goëthe; cependant il faut avouer que l'auteur d'*Oberon* et d'*Aristippe* a bien mérité ses succès: il a doté l'Allemagne de chefs-d'œuvre aussi beaux qu'utiles, c'était un géant à côté de Iffland qui dominait le théâtre avec ses drames bourgeois, et Kotzebue avec ses innombrables comédies.

Ce fut contre cette littérature que s'éleva, en Allemagne, dans les dernières années du dernier siècle, une école littéraire, que nous nommons l'école romantique, et dont MM. Auguste-Guillaume et Frédéric Schlegel se sont présentés comme les gérants. Iéna, où s'agitaient et se tenaient les deux frères au milieu de beaucoup d'esprits disposés à les suivre, fut le point central d'où se répandit la nouvelle doctrine esthétique. Je dis doctrine, car cette école commença par des jugements sur les œuvres d'art du passé, et par des recettes pour les œuvres d'art de l'avenir. L'école de Schlegel a rendu alors de grands services à la critique esthétique. Dans l'appréciation des œuvres que nous possédons, on signala ou leurs défauts et leurs faiblesses, ou leurs perfections et leurs beautés. Dans la polémique, dans cette investigation et cette recherche des défauts et des vides de l'art, les deux Schlegel furent par-dessus tout les imitateurs du vieux Lessing; ils se mirent en possession de sa grande épée de bataille; mais le bras de M. Auguste-Guillaume Schlegel était beaucoup trop mou et trop grêle, l'œil de son frère Frédéric trop voilé de nuages mystiques, pour qu'ils pussent frapper aussi fort et atteindre aussi sûrement que le faisait Lessing. Toutefois dans la critique spéciale, lorsqu'il s'agit de mettre en leur jour les beautés d'un ouvrage, lorsqu'il faut faire ressortir finement ses qualités, MM. Schlegel surpassent le vieux Lessing. Mais que dire de leurs recettes pour exécuter des chefs-d'œuvre? Là se révèle une impuissance que

nous avons cru trouver également dans Lessing. Lui aussi, si fort qu'il soit dans la négation, montre quelque faiblesse dans l'initiative, et rarement il parvient à poser un principe fondamental, plus rarement encore à le poser juste. Il lui manquait un terrain solide, une philosophie, un système philosophique. C'est là le cas de MM. Schlegel, et ils sont dans une position encore plus désolante.

Mais si MM. Schlegel ne pouvaient prescrire de théorie arrêtée pour les chefs-d'œuvre qu'ils commandaient aux poëtes de leur école, ils remplaçaient ce vide en proposant pour modèles les plus belles œuvres des temps passés et en les rendant accessibles à leurs disciples; et c'était surtout sur les œuvres de l'art catholique du moyen âge qu'ils appelaient leurs regards. Shakspeare, qui est placé à cette limite de l'art, et qui sourit déjà à nos temps modernes avec une clarté et une liberté toutes protestantes, ne fut traduit que dans un but de polémique dont l'explication serait trop longue à donner ici. Cette traduction fut entreprise par M. A.-G. Schlegel à une époque où l'enthousiasme littéraire n'avait pas encore tout à fait reculé jusqu'au moyen âge. Plus tard, lorsque cela eut lieu, on traduisit Caldéron, et on le mit bien au-dessus de Shakspeare, car on trouvait chez le poëte espagnol la poésie du moyen âge dans toute sa pureté, et conçue sous l'influence de ses institutions principales, la chevalerie et le monachisme. Les pieuses comédies de l'ecclésiastique poëte castillan,

dont le style fleuri semble arrosé d'eau bénite et parfumé d'un encens d'église, furent alors imitées avec toute leur sainte grandezza, avec tout leur luxe sacerdotal, leurs folies sacrées; et on vit germer en Allemagne ces compositions folles et profondes, qui représentent l'amour mystique comme dans l'*Adoration de la croix*, ou le martyre chevaleresque comme dans *le Prince Constant*, et Zacharias Werner poussa les choses aussi loin qu'on peut aller sans s'exposer à être enfermé dans une maison de fous.

Notre poésie, disaient les frères Schlegel, est vieille; notre muse est une femme décrépite avec une quenouille; notre Cupidon n'est pas un enfant blond, mais un nain ridé avec une chevelure grise; nos sentiments sont effeuillés; notre imagination desséchée, morte : il faut rafraîchir cette terre aride, il faut y chercher avec patience les sources ombragées de la naïve et simple poésie du moyen âge; là ruissellera pour nous l'eau de Jouvence. Ce triste peuple, sec et décharné, ne se le fit pas dire deux fois, et les pauvres gosiers desséchés qui végétaient dans les sables de la Prusse voulurent tous refleurir et reprendre de la jeunesse; ils se précipitèrent vers ses sources merveilleuses, et tout cela but, avala et lampa avec une soif immodérée. Mais il leur arriva la même aventure qu'à une vieille chambrière dont voici l'histoire. Elle avait remarqué que sa maîtresse possédait un élixir merveilleux qui rendait la jeunesse; en l'absence de sa maîtresse, elle prit la fiole; mais, au

lieu d'en prendre quelques gouttes, elle but à si longs traits que, grâce à la merveilleuse efficacité de ce breuvage, elle revint, non pas seulement à la jeunesse, mais à la plus tendre enfance. En vérité, il en arriva ainsi à notre excellent M. Tieck, le poëte de cette école; il puisa tant dans les livres populaires et dans les poésies du moyen âge, qu'il redevint presque un enfant; il dégénéra de fruit en fleurs, et revint à cet innocent bégaiement que madame de Staël avait tant de peine à admirer. Elle avoue même qu'il lui semble curieux de voir un personnage débuter dans un drame par un monologue qui commence ainsi : « Je suis saint Boniface, et je viens vous dire, etc. »

M. Louis Tieck a offert aussi en modèle aux artistes à venir les commencements rudes et naïfs de l'art, dans son roman intitulé *les Pèlerinages de Sternbald*, et par le livre qu'il a publié d'un certain Wackenroder, et qu'il a nommé *Epanchements du cœur d'un moine ami des arts*. On recommanda l'imitation de la naïveté et de l'esprit pieux de ses ouvrages. On ne voulut plus entendre parler de Raphaël, pas même de son maître Pérugin, qu'on plaçait cependant déjà plus haut, et dans lequel on trouvait encore des restes de ces magnificences dont on admirait avec dévotion l'accomplissement dans les chefs-d'œuvre immortels de Fra Giovanno Angelico da Fiesole. Si l'on veut se faire une idée du goût des enthousiastes d'alors, il faut aller au Louvre, où sont encore suspendus les meilleurs tableaux de ces

vieux maîtres; mais si l'on veut se faire une idée du grand nombre de poëtes qui imitèrent, dans ce même temps, sur tous les mètres possibles, les poëtes du moyen âge, il faut aller à Charenton.

Mais je pense que les tableaux de la première salle du Louvre sont beaucoup trop gracieux pour qu'en les contemplant on puisse prendre une idée du goût qui régnait en Allemagne. Il faudrait se figurer ces vieilles images italiennes, traduites en vieil allemand; car on regardait les œuvres des vieux peintres allemands comme beaucoup plus simples et plus naïves, et par conséquent plus dignes d'être imitées que les vieux ouvrages italiens. Les Allemands, disait-on, avec leur *gémuth* (mot dont il est impossible de trouver l'équivalent dans la langue française), les Allemands sentent plus profondément le christianisme que les autres nations, et sur ce dire, Frédéric Schlegel et son ami, M. Joseph Goerres, couraient, dans toutes les vieilles villes du Rhin, après des restes de vieux tableaux et de gothiques morceaux de sculpture allemande, qu'on révérait aveuglément comme de saintes reliques.

Je viens de comparer le Parnasse allemand de ce temps-là à Charenton; mais je crois qu'en cela, j'ai dit trop peu aussi. Une démence française est loin d'être aussi folle qu'une démence allemande; car dans celle-ci, comme eût dit Polonius, il y a de la méthode. Ces folies allemandes, on les prônait et on les étalait avec une pédanterie sans pareille, avec une gravité incroyable, avec

une pénétration dont un superficiel fou français ne peut se faire une idée.

L'état politique d'outre-Rhin était très-favorable à cette direction religieuse et à ce retour vers la vieille Allemagne. La mauvaise fortune enseigne à prier, dit le proverbe, et vraiment jamais elle n'avait été si grande parmi nous, et par conséquent le peuple plus enclin qu'alors à la prière, à la religion, au christianisme. Il n'est pas de peuple qui ait autant d'attachement pour ses princes que le peuple allemand; et ce qui affligeait le plus les Allemands, c'était, non pas le triste état où la guerre et la domination étrangère avaient jeté le pays, mais l'aspect déplorable de leurs princes vaincus, qu'ils voyaient ramper aux pieds de Napoléon. Les peuples de l'Allemagne ressemblaient à ces vieux serviteurs des grandes maisons que nous voyons avec attendrissement au théâtre, qui souffrent plus que leurs nobles maîtres des humiliations que ceux-ci sont forcés de subir, qui versent en secret des larmes amères quand le besoin fait vendre la vaisselle d'or et d'argent, et dépenseraient leurs misérables épargnes plutôt que de voir la chandelle bourgeoise remplacer la bougie aristocratique sur la table de leurs seigneurs. L'affliction générale fit chercher un refuge dans la religion, et il en résulta une dévote résignation à la volonté de Dieu, de qui seul on attendait des secours. En effet, contre un Napoléon, personne ne pouvait nous aider que Dieu en personne. Il n'y avait plus à compter sur les armées terrestres, et

il fallait bien lever les yeux avec confiance vers le ciel.

Nous eussions aussi supporté tranquillement Napoléon; mais nos princes, tout en espérant que Dieu les délivrerait, se livrèrent en même temps à la pensée que les forces réunies de leurs peuples pourraient bien y faire quelque chose : on chercha dans ce dessein à réveiller un sentiment commun à tous les Allemands; et alors les personnages les plus éminents parlèrent de la nationalité allemande, d'une patrie commune à tous, de la réunion des races chrétiennes de la Germanie, de l'unité de l'Allemagne. On nous commanda le patriotisme, et nous devînmes patriotes; car nous faisons tout ce que nos princes nous commandent. Il ne faut pas cependant se représenter sous ce nom de patriotisme le sentiment qui porte ce nom ici en France. Le patriotisme du Français consiste en ce que son cœur s'échauffe, qu'il s'étend, qu'il s'élargit, qu'il enferme dans son amour, non pas seulement ses plus proches, mais toute la France, tout le pays de la civilisation; le patriotisme de l'Allemand, au contraire, consiste en ce que son cœur se rétrécit, comme le cuir par la gelée, qu'il cesse d'être un citoyen du monde, un Européen, pour n'être plus qu'un étroit Allemand. Nous vîmes alors la balourdise idéale mise en pratique par le sieur Jahn, et ce fut l'aurore de la teigneuse et rustique opposition contre le sentiment le plus noble et le plus saint de tous ceux qu'a produits l'Allemagne, contre cet amour de l'humanité, contre cette fraternité universelle, ce cosmopoli-

tisme, qui ont été professés en tout temps par nos grands génies, par Lessing, par Herder, par Schiller, Goëthe, Jean Paul et toutes les âmes élevées de notre patrie.

Ce qui arriva ensuite en Allemagne vous est bien connu. Lorsque Dieu, les frimas et les Cosaques eurent détruit les meilleures troupes de Napoléon, nous autres Allemands il nous prit la plus vive envie de nous délivrer du joug étranger; nous brûlâmes de la colère la plus mâle contre cette servitude trop longtemps supportée; nous nous échauffâmes aux sons des belles mélodies et des mauvais vers des chansons de Koerner, et nous gagnâmes la liberté dans les combats, car nous faisons tout ce que nous commandent nos princes.

Dans la période où se livrait cette lutte, une école, disposée hostilement contre la manière française, et qui vantait tous les vieux goûts populaires de l'Allemagne, dans l'art et dans la vie réelle, devait trouver un vigoureux appui. Les principes de l'école romantique se passèrent alors de mains en mains avec les excitations des gouvernemeuts et le mot d'ordre des sociétés secrètes; et M. A.-G. Schlegel conspira contre Racine dans le même but que le ministre Stein conspirait contre Napoléon. L'école vogua avec le torrent du temps, torrent qui remontait vers sa propre source. Lorsque enfin le patriotisme allemand et la nationalité allemande eurent remporté la victoire, l'école romantique, gothique, germanique, chrétienne, triompha définitivement, ainsi que « l'art patriotique, religieux, allemand. » Napoléon, le

grand classique, classique comme Alexandre et César, tomba terrassé sur le sol, et MM. Auguste-Guillaume et Frédéric Schlegel, les petits romantiques, romantiques comme le Petit-Poucet et le Chat-Botté, relevèrent la tête en vainqueurs.

La réaction qui suit infailliblement les doctrines exagérées ne manqua pas d'avoir lieu en Allemagne. Ainsi que le spiritualisme chrétien avait été une réaction contre la domination brutale du matérialisme de l'empire romain ; ainsi que l'amour renouvelé de l'art riant et des sciences de la Grèce pendant la période de la renaissance peut être regardé comme une réaction contre le spiritualisme chrétien poussé jusqu'à la mortification ; ainsi que le réveil de l'esprit romantique du moyen âge peut être regardé aussi comme une réaction contre l'aride imitation de l'antique art classique : de même nous voyons maintenant commencer une réaction contre la restauration des opinions catholiques féodales, contre cette chevalerie et cet esprit clérical qui fut prêché à l'aide de la poésie et des monuments, et dans des circonstances fort étranges.

En admirant et en plaçant si haut les vieux artistes du moyen âge, les œuvres qu'on offrait en exemple, on avait pris soin d'expliquer leur perfection en disant que ces hommes croyaient au thème qu'ils représentaient ; que, dans leur simplicité, dénuée d'art, ils pouvaient aller plus loin que les maîtres modernes, plus habiles dans le technique, il est vrai, mais privés de croyance ; enfin

que la foi avait fait en eux des miracles. En effet, était-il possible d'expliquer autrement les beautés d'un Fra Angelico da Fiesole, ou les magnificences de frère Ottfried? Dès lors, les artistes qui avaient pris l'art au sérieux, et qui voulaient imiter le guingois divin de ces tableaux merveilleux, la sainte gaucherie de ces poésies miraculeuses, bref, le mysticisme inexplicable des anciennes œuvres : ceux-là résolurent de se rendre en pèlerinage à l'Hippocrène où les vieux maîtres avaient puisé leur enthousiasme sacré ; ils se dirigèrent vers le bénitier de l'église qui seule béatifie, de l'église catholique, apostolique et romaine. Plusieurs de ces fauteurs enthousiastes de l'école romantique n'eurent pas besoin d'une conversion formelle ; ils étaient catholiques de naissance, et abjurèrent seulement les opinions indépendantes qu'ils avaient eues jusqu'alors. Mais d'autres étaient nés et élevés dans le sein de l'église protestante, comme, par exemple, Frédéric Schlegel, M. Louis Tieck, Novalis, Zacharie Werner, Adam Muller, etc.; et ils se virent forcés de soutenir leur accession à la foi catholique par un acte public. Je n'ai cité ici que des écrivains; le nombre des peintres qui abjurèrent, par troupes, la confession évangélique, fut beaucoup plus grand.

Quand on vit ces jeunes gens faire queue à la porte de l'église romaine, et se presser à qui se rejetterait plus tôt dans les vieilles chaînes qui garrottent l'esprit humain, dont leurs pères s'étaient délivrés avec tant de

vigueur, on se mit à réfléchir en Allemagne, et à secouer la tête avec beaucoup d'inquiétude. Mais lorsqu'on s'aperçut qu'une propagande de prêtres et de gentilshommes, qui conjurait contre la liberté politique et religieuse de l'Europe, conduisait toute cette affaire; quand on vit que ce n'était autre chose que le jésuitisme qui pipait si malheureusement la jeunesse allemande, avec les doux accords de la muse romantique, un vif mécontentement et une grande colère éclatèrent parmi les amis de la liberté de penser et du protestantisme.

J'ai nommé en même temps la liberté de penser et le protestantisme; mais j'espère qu'on ne m'accusera pas d'une partialité aveugle pour cette religion. Bien que ma confession m'attache, en Allemagne, à l'église protestante, j'ai pu unir la liberté de penser au protestantisme sans qu'on puisse m'accuser de partialité; car un lien amical existe en Allemagne entre ces deux choses, elles sont toujours étroitement alliées, et en quelque sorte mère et fille. Quoiqu'on reproche à l'église protestante un certain rétrécissement d'idées, il faut cependant reconnaître, à sa gloire immortelle, qu'en permettant le libre examen dans l'église chrétienne, elle a délivré les esprits du joug de l'autorité et que cette liberté d'examiner, en Allemagne surtout, a permis à la science de se développer avec indépendance. La philosophie allemande, bien qu'elle se place aujourd'hui sur le même rang que l'église protestante, et même au-dessus d'elle, n'est cependant que sa fille; en cette qua-

lité, elle lui doit une piété compatissante; et les intérêts de parenté exigèrent qu'elles se resserrassent encore plus étroitement lorsqu'elles furent menacées par l'ennemi commun, par le jésuitisme. Tous les amis de la liberté de penser et de l'église protestante, sceptiques comme orthodoxes, s'élevèrent en même temps contre les restaurateurs du catholicisme romain; et il va sans dire que les libéraux, qui n'étaient en peine ni des intérêts de la philosophie, ni de ceux de l'église protestante, mais de la liberté civile et politique, entrèrent dans les rangs de cette opposition. Mais en Allemagne les libéraux furent toujours, jusqu'à ce moment, à la fois des professeurs de philosophie et des théologiens, et ce fut toujours pour cette idée de liberté qu'ils combattirent, qu'ils eussent à traiter un sujet purement politique, ou philosophique, ou théologique. Ceci se vérifie surtout dans la vie d'un homme qui mina l'école romantique en Allemagne dès sa naissance, et qui a le plus contribué à la renverser. Je parle de Jean-Henri Voss.

Cet homme est inconnu en France, et cependant il en est peu à qui le peuple allemand doive plus de reconnaissance, eu égard aux progrès intellectuels qu'il lui a fait faire. C'est peut-être, après Lessing, le plus grand citoyen de la littérature allemande. En tout état de choses, ce fut un grand homme, et il mérite que je ne parle pas de lui en termes trop laconiques.

La biographie de Voss est presque celle de tous les

écrivains allemands de la vieille école. Il naquit dans le Mecklembourg, l'an 1750, de pauvrres parents appartenant encore à la condition de serfs, étudia la théologie, la négligea lorsqu'il apprit à connaître la poésie et les Grecs; s'occupa alors sérieusement de ces deux choses; donna des leçons pour ne pas mourir de faim; se fit maître d'école à Otterndorf, dans le pays de Hadeln, traduisit les anciens, et vécut pauvre, frugalement et laborieusement, jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans. Il avait un nom distingué parmi les poëtes de l'ancienne école; mais les nouveaux poëtes romantiques déchirèrent sans cesse son laurier, et raillaient continuellement l'honnête poëte passé de mode, qui chantait cordialement, et quelquefois en patois allemand du Bas-Elbe, la petite et paisible vie bourgeoise de ces contrées; qui avait choisi pour les héros de ses poésies, non pas des chevaliers féodaux et des madones, mais un pasteur protestant tout simple et tout modeste, et sa vertueuse famille, et qui était si sain, si ouvert, si bourgeois et si naturel; tandis que les nouveaux troubadours étaient si somnambules et si maladifs, si dédaigneusement chevaleresques et si originalement maniérés. A Frédéric Schlegel surtout, à ce chantre ivre de la lubrique et romantique Lucinde, combien le sobre Voss, avec sa chaste Louise et son vénérable pasteur de Grunau, dut être fatal! M. Auguste-Guillaume Schlegel, qui n'avait pas poussé les choses aussi loin que son frère, pouvait s'entendre beaucoup mieux avec

le vieux Voss; et il ne s'éleva après tout entre eux qu'une rivalité de traducteurs, qui fut au reste d'un grand avantage pour la langue allemande. Avant la naissance de la nouvelle école, Voss avait déjà traduit Homère; il se mit à traduire avec une ardeur inouïe les autres écrivains païens de l'antiquité, tandis que M. A.-G. Schlegel traduisait les poëtes chrétiens de l'époque romantique catholique. Leurs travaux à tous deux étaient dirigés par des vues de polémique qu'ils ne tenaient pas si secrètes qu'on ne pût les deviner. Voss par ses traductions voulait propager la poésie et les opinions classiques; tandis que M. A.-G. Schlegel, en rendant populaires, par de bonnes traductions, les poëtes romantiques chrétiens, cherchait à en inspirer le goût au public. Il y a plus, l'antagonisme de ces deux traducteurs se montrait même dans les formes de langage qu'ils employaient. Tandis que M. Schlegel polissait de plus en plus ses ouvrages, les rendait plus coulants et plus frottés, Voss devenait de plus en plus raide et rude dans ses traductions; de sorte que si l'on glissait sur les vers de Schlegel comme sur un parquet d'acajou bien luisant et bien poli, on trébuchait à chaque pas sur les blocs de marbre versifiés du vieux Voss. Enfin ce dernier, par rivalité, voulut traduire Shakspeare, que, dans sa première période, M. Schlegel avait si admirablement fait passer en allemand; mais mal en prit au vieux Voss, et encore pis à son libraire, la traduction n'eut pas le moindre succès. Là où M. Schlegel a traduit trop mol-

lement, où sa poésie est comme de la crème fouettée, qu'on ne sait si c'est chose à boire ou à manger, Voss se montre dur comme la pierre, et l'on doit craindre qu'on ne se brise la mâchoire en prononçant ses vers. Mais ce qui distingue puissamment le vieux Voss, c'est la vigueur avec laquelle il lutte contre toutes les difficultés; et il n'eut pas à combattre seulement avec la langue, mais aussi avec ce dragon jésuitique, qui allongeait sa tête informe du fond des sombres profondeurs de la littérature allemande. Voss l'atteignit d'un rude coup, et lui fit une large blessure.

Un écrivain allemand, qui est connu pour être un des plus aigres adversaires de Voss, l'a nommé quelque part un paysan bas-saxon. En dépit de l'intention injurieuse, cette dénomination se trouve être très-juste. En effet, Voss fut un paysan bas-saxon, comme l'était Luther. Toute forme chevaleresque, toute courtoisie, toute gracieuseté lui manquaient; il appartenait tout à fait à cette énergique, rude et mâle race de peuples, à qui il fallut prêcher le christianisme avec le fer et le glaive; qui ne se soumit à cette croyance qu'après avoir perdu trois grandes batailles; qui a toujours conservé dans ses mœurs et dans ses manières quelques restes de la rudesse païenne du Nord, et qui, dans ses combats matériels et intellectuels, se montre aussi vaillant et aussi opiniâtre que ses anciens dieux. En vérité, quand j'examine Jean-Henri Voss dans sa polémique et dans toutes ses manières, il me semble voir Odin, le vieux dieu

borgne lui-même, qui a quitté son *Asgard* pour se faire maître d'école à Otterndorf, dans le pays de Hadeln, et enseigner aux blonds enfants du Holstein les déclinaisons latines avec le catéchisme chrétien, qui traduit les auteurs grecs et allemands dans ses heures de loisir, empruntant au dieu Thor son lourd marteau pour cogner et aplanir ses vers, et qui, las enfin et chagriné de ce pénible travail, lève le marteau sur le pauvre Fritz Stollberg, et lui en donne un grand coup sur la tête.

Ce fut une fameuse histoire. Frédéric, comte de Stollberg-Stollberg, était un poëte de la vieille école, extraordinairement célèbre en Allemagne, peut-être moins par ses talents poétiques que par ce titre de comte, qui avait autrefois bien plus de poids dans la littérature allemande que maintenant. Mais Frédéric Stollberg était un homme libéral, d'un noble cœur, et c'était un ami de ces jeunes gens bourgeois qui fondèrent une école poétique à Goettingue. Je recommande aux littérateurs français de lire la préface des poésies de Hoelty [1], dans laquelle Jean-Henri Voss a peint la vie commune, et tout à fait digne d'une idylle, que menait la bande poétique dont il faisait partie, ainsi que Frédéric Stollberg. Ces deux hommes finirent par rester seuls de toute cette troupe de poëtes. Lorsque Frédéric Stollberg passa avec éclat dans l'église romaine, et abjura l'amour de la liberté;

1. Voyez la notice littéraire à la fin de ce livre.

qu'il devint un propagateur de l'obscurantisme, et qu'il entraîna beaucoup de faibles par son exemple, Jean-Henri Voss, alors âgé de soixante-dix ans, se mit ouvertement en opposition avec son ami d'enfance, aussi âgé que lui, et écrivit le petit livre intitulé : *Comment Fritz Stollberg devint un servile.* Dans ce livre, il analysa toute sa vie, et il montra comment la nature aristocratique était toujours restée sournoisement cachée dans le comte Stollberg; comment elle s'était laissée voir de plus en plus depuis les événements de la révolution française; comment Stollberg s'était nettement attaché à l'association dite *la chaîne noble*, qui s'opposait au développement des principes de la liberté française; comment les nobles s'étaient alliés au catholicisme; comment, en rétablissant le catholicisme, on espérait servir les intérêts de la noblesse, et il dit en général quels efforts on faisait pour rétablir le moyen âge féodal chrétien et catholique, et pour anéantir la liberté civile et bourgeoise, et la liberté de pensée protestante. La démocratie et l'aristocratie allemandes, qui, bien avant ce temps de révolutions, lorsque celle-là n'avait rien à espérer, et celle-ci rien à craindre, fraternisaient avec tant de jeunesse et d'abandon, se trouvaient alors, comme vieillards, l'une en face de l'autre, se livrant un combat mortel. La partie du public allemand qui ne comprenait ni la signification ni l'effroyable nécessité de ce combat, blâma le pauvre Voss d'avoir impitoyablement dévoilé des circonstances domestiques,

des petits événements intérieurs, qui formaient cependant à la fois un ensemble de preuves. Là aussi il se trouva de prétendus esprits distingués qui traitèrent de haut en bas ces étroites recherches de bagatelles, et qui accusèrent Voss de commérage et de propos mesquins. D'autres, bourgeois renforcés, inquiets pour eux-mêmes, et craignant qu'on ne tirât le rideau qui couvrait leurs propres misères, se rejetèrent sur la mission de la littérature, selon laquelle on doit s'interdire toute personnalité, tout examen de la vie privée. Enfin, lorsque Frédéric Stollberg mourut, vers le même temps, lorsqu'on attribua sa fin au chagrin, et qu'après sa mort parut le Petit livre d'Amour, dans lequel il s'exprimait d'un ton de pardon, avec le langage pieusement doucereux des jésuites, les pleurs de la compassion germanique coulèrent en abondance; les bons Allemands versèrent les larmes les plus épaisses; il s'amassa beaucoup de rage de cœur tendre contre le pauvre Voss, et la plupart des injures qui furent lancées sur lui lui vinrent des mêmes hommes dont il avait défendu les biens spirituels et temporels. En général, on peut compter en Allemagne sur la compassion et les larmes de la multitude, quand on est rudement traité dans une polémique.

Toutefois la polémique de Voss produisit une immense impression sur la multitude, et ruina dans l'opinion publique l'épidémie du moyen âge. Cette polémique avait attiré l'attention de toute l'Allemagne; une grande

partie du public se déclara pour Voss; une plus grande partie ne se déclara que pour sa cause. Il s'ensuivit des écrits et des réfutations, et les derniers jours du vieil homme furent remplis d'amertume par tous ces débats. Il avait affaire aux plus fâcheux adversaires, aux prêtres, qui l'attaquèrent en se couvrant de toutes sortes de robes. Non pas seulement les kripto-catholiques, mais aussi les piétistes, les quiétistes, les mystiques luthériens, bref, toutes ces sectes supernaturalistes à quelque opinion différente qu'elles appartinssent, et quelque animadversion qu'elles se portassent, se réunirent avec une haine égale contre Voss le rationaliste. Sous ce nom, on désigne en Allemagne ceux qui accordent à la raison ses droits même en matière religieuse, par opposition aux sectateurs du dogme supernaturaliste, qui, en pareille matière, y renoncent entièrement. Ces derniers, dans leur haine contre les pauvres rationalistes, ressemblent fort aux habitants d'une maison de fous, qui, bien qu'en proie à des démences tout opposées, se supportent cependant jusqu'à un certain point les uns les autres, mais qui se sentent saisis d'une rage sans égale contre un homme qu'ils regardent comme leur ennemi commun : cet homme n'est autre que le médecin qui veut leur rendre la raison.

Si l'école romantique vit commencer sa ruine par la révélation de ses intrigues ultramontaines, elle reçut en même temps, dans son propre temple, un coup terrible, et par la main d'un de ces dieux qu'elle avait intronisés

elle-même. Wolfgang Goëthe, du haut de son piédestal, prononça une sentence de condamnation sur MM. Schlegel, sur ces mêmes pontifes qui l'avaient environné de leur encens. Cette voix anéantit l'apparition tout entière. Les fantômes du moyen âge s'enfuirent; les hiboux se cachèrent de nouveau dans les ruines des vieux châteaux; les corbeaux s'envolèrent à tire-d'ailes dans les tours des églises gothiques; Frédéric Schlegel s'en alla à Vienne, où il entendit la messe tous les jours, et mangea de ces bonnes poulardes rôties qu'on y fait si bien; et M. Auguste-Guillaume Schlegel se retira dans la pagode de Brahma.

A parler franchement, Goëthe joua dans ce temps-là un rôle fort équivoque, et on ne peut le louer sans conditions. Il est vrai que les Schlegel n'ont jamais agi bien loyalement avec lui. Comme dans leur polémique contre la vieille école il leur fallait un poëte vivant pour type, et qu'ils n'en trouvaient pas de plus propre à leur but que Goëthe; que d'ailleurs ils attendaient de lui quelque appui littéraire, ils lui élevèrent un autel, y brûlèrent de l'encens, et firent agenouiller le peuple devant lui. Ils avaient aussi l'avantage d'avoir leur dieu tout proche. Une allée de beaux arbres sur lesquels poussent des prunes qu'on trouve fort bonnes quand la chaleur du soleil a excité la soif, conduit de Iéna à Weimar. Les Schlegel suivaient souvent ce chemin, et à Weimar ils avaient maint entretien avec M. le conseiller intime de Goëthe, qui fut toujours un très-grand

diplomate, qui les écoutait paisiblement, souriait avec complaisance, et leur donnait quelquefois à dîner. Ils s'étaient aussi approchés de Schiller; mais celui-ci était un homme loyal, qui ne voulut pas entendre parler d'eux. La correspondance entre lui et Goëthe, qui fut imprimée il y a quelques années, a jeté un certain jour sur les rapports des deux poëtes avec les Schlegel. Goëthe sourit sans cesse d'un air de distinction quand il est question d'eux, et Schiller s'irrite de leur manie de faire parler d'eux à force de scandale, et les nomme des *étourneaux*.

Goëthe devait cependant aux frères Schlegel une partie de sa renommée. Ceux-ci avaient introduit et recommandé l'étude de ses ouvrages; la façon offensante et hautaine dont il congédia à la fin ces deux hommes sent un peu l'ingratitude. Peut-être le clairvoyant Goëthe était choqué de ce que les Schlegel ne voulaient l'employer que comme moyen pour arriver à leur but; peut-être, lui, ministre d'État d'un pays protestant, trouva-t-il que ce but pouvait le compromettre; peut-être est-ce la vieille colère païenne des dieux qui se réveilla en lui, lorsqu'il s'aperçut de ces sourdes manœuvres catholiques : car si Voss ressemblait au borgne Odin, Goëthe ressemblait, par son aspect et ses sentiments, au grand Jupiter en personne. Le premier fut obligé de frapper avec le marteau de Thor; l'autre n'eut besoin que de secouer avec humeur sa chevelure parfumée d'ambroisie, et les Schlegel rentrèrent sous le sol. Un docu-

ment authentique de cette rupture de la part de Goëthe apparaît dans la seconde partie de son ouvrage périodique *Art et antiquité*, et il porte ce titre: *De l'art moderne allemand, chrétien et patriotique.* Par cet article, Goëthe fit un 18 brumaire dans la littérature allemande; car il affermit sa domination, et se fit proclamer seul maître, en chassant si rudement les Schlegel du temple, en attirant à lui une foule de leurs disciples les plus zélés. Dès ce moment il ne fut plus question de MM. Schlegel; on ne parla plus d'eux que de temps en temps, comme on parle encore quelquefois de Barras ou de Gohier; il ne fut plus question de poésie romantique ou classique, mais de Goëthe et encore de Goëthe. Sans doute, il se présenta pendant ce temps dans l'arène quelques poëtes qui ne lui cédaient pas beaucoup en vigueur et en imagination, mais ils le reconnurent pour leur chef par courtoisie; ils l'environnèrent en lui rendant hommage; ils lui baisèrent la main et s'agenouillèrent devant lui. Ces grands du Parnasse, semblables aux grandes espagnoles qui ont le droit de rester la tête couverte devant leur roi, se distinguaient seulement des autres poëtes en ce qu'ils gardaient leur couronne de laurier sur leur chef en présence de Goëthe. Quelquefois aussi ils le frondaient, mais ils s'irritaient quand ils voyaient que les inférieurs se croyaient en droit d'en faire autant. Les grands seigneurs, quelques mauvaises dispositions qu'ils aient contre leur souverain, se fâchent toujours quand la plèbe se soulève contre lui. Les aris-

tocrates intellectuels de l'Allemagne avaient, dans ces dernières années, des motifs très-fondés d'être remuants. Ainsi que je l'ai dit autrefois, Goëthe ressemblait à Louis XI, qui opprimait la haute noblesse et élevait le tiers état. Goëthe avait peur de tout écrivain original un peu résolu ; il louait et ne prisait que les petits esprits insignifiants; il poussa même les choses si loin, qu'être loué par Goëthe équivalait à un brevet de médiocrité.

Plus tard, je parlerai des nouveaux poëtes qui ont apparu sous le régime impérial de Goëthe. C'est un jeune bois dont les troncs ne commencent à se montrer que depuis la chute du grand chêne centenaire dont les branches les cachaient et les ombrageaient tous.

Comme je l'ai dit, il ne manqua pas d'opposition contre ce grand chêne de Goëthe, et elle ne se fit pas sans amertume. Des hommes de l'opinion la plus opposée se réunirent contre lui. Les vieux croyants, les orthodoxes, s'irritèrent de ce que, dans le tronc de ce grand arbre, il ne se trouvait pas une niche avec une petite image de saint, que même les dryades nues de l'antiquité y célébraient leurs jeux; et, semblables à saint Boniface, ils eussent volontiers abattu, avec une cognée bénite, le vieux chêne enchanté. Les nouveaux croyants, les apôtres du libéralisme, s'irritaient au contraire de ce qu'il n'était pas un arbre de liberté, et qu'on ne pouvait en faire usage pour construire une barricade. L'arbre était trop haut en effet, on ne pouvait ficher un

bonnet rouge à sa cime ni danser la carmagnole à son ombre. Quant au public, il l'honorait pour sa beauté, parce qu'il remplissait le monde de ses parfums, parce que ses branches s'élevaient si magnifiquement vers le ciel, et si haut, que les étoiles ne semblaient plus que les fruits dorés de cet arbre merveilleux.

L'opposition contre Goëthe ne commence qu'à l'apparition des *Fausses Années de pèlerinage*, qui parurent en 1821 sous le titre de *Années de pèlerinage de Wilhelm Meister*, quelque temps après la décadence des Schlegel, chez Gottfried Basse, à Quedlimbourg. Goëthe avait annoncé, sous ce titre, une continuation des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, et, par une circonstance singulière, cette continuation parut en même temps que la parodie littéraire, où l'on n'avait pas seulement imité, d'une façon outrée, la manière d'écrire de Goëthe, mais aussi le caractère du héros du roman original, nommé Meister. Cette singerie ne témoignait pas seulement de beaucoup d'esprit, mais encore d'un grand tact, et comme l'auteur sut garder pendant quelque temps l'anonyme, qu'on chercha vainement à le découvrir, l'intérêt du public fut excité de la manière la plus habile. On apprit à la fin que l'auteur était un ministre campagnard, parfaitement inconnu, nommé *Pustkuchen*, nom qui, en français, signifie *omelette soufflée*, et qui indique fort bien le caractère de l'écrivain. Ce n'était rien autre que la vieille saumure piétistique qui s'était gonflée sous un souffle esthétique

contre Goëthe. Dans ce livre, on lui reprochait que ses poésies n'avaient pas de but moral; qu'il ne savait pas créer de nobles caractères, mais uniquement des figures vulgaires. Au contraire, Schiller n'avait représenté que des caractères idéals et les plus élevés, et par conséquent il était un plus grand poëte.

Ce dernier point, à savoir que Schiller était un plus grand poëte que Goëthe, était la pensée principale que fit naître ce livre. On tomba dans la manie de comparer les productions des deux poëtes, et les opinions se partagèrent. Les schillériens se retranchèrent sur la candeur et la magnificence d'un Max Piccolomini, d'une Thékla, d'un marquis de Posa et d'autres héros du théâtre de Schiller, tandis que les personnages de Goëthe, Philine, Marguerite, Claire, et d'autres charmantes créatures furent déclarées des femmes immorales. Les goëthéens avouaient en souriant que ces personnages et d'autres ne se montraient pas sous un aspect moral, mais que la propagation de la morale qu'on exigeait dans les poésies de Goëthe n'est nullement le but de l'art : car dans l'art il n'y a pas plus de but que dans la construction de l'univers, où l'homme va déterrer à grand'peine les notions de *but* et *moyen;* l'art, comme l'univers, n'est là que pour lui-même. Ainsi, disaient-ils, que l'univers reste toujours le même, bien que dans leurs jugements les hommes varient sans cesse, l'art doit rester indépendant des vues temporaires des hommes. L'art devrait donc aussi rester entièrement indépendant

de la morale, qui change sur la terre aussi souvent que se présente une religion nouvelle qui repousse les anciennes. En effet, comme après quelques siècles écoulés, il se forme ordinairement une nouvelle religion dans le monde, et comme alors une nouvelle morale s'introduit et se rend puissante sur les mœurs, chaque époque déclarerait hérétiques et immorales les œuvres du temps passé, s'il fallait les juger d'après la censure de la morale passagère. De bons chrétiens qui condamnent la chair comme une chose diabolique ressentent toujours une vive aigreur à la vue des images des dieux grecs; de chastes moines ont attaché un tablier devant la Vénus antique; dans ces temps modernes même, nous avons vu coller sur la nudité des statues une ridicule feuille de vigne; et un dévot quaker a sacrifié son patrimoine tout entier pour acheter et brûler les plus beaux tableaux mythologiques de Jules Romain. Vraiment il méritait de monter au ciel, et d'y être fouetté tous les jours à coup de verges! Une religion qui voudrait placer Dieu dans la matière, et qui, par conséquent, tiendrait la chair pour divine, passant dans les mœurs, devrait produire une morale d'après laquelle on n'attacherait de prix qu'aux œuvres d'art qui glorifient la chair, et elle ferait rejeter comme immorales les œuvres de l'art chrétien qui représentent le flétrissement de la matière. Mais il y a plus encore: non-seulement la morale change de siècle en siècle, mais encore les œuvres d'art qui sont morales dans un pays sont regardées comme immorales

dans un autre. Ainsi nos arts du dessin excitent l'horreur d'un vrai croyant musulman; et, en revanche, des objets qui passent pour fort innocents dans un harem de l'Orient sont un objet de scandale pour le chrétien. Dans l'Inde, où la profession d'une bayadère n'est nullement flétrie par les mœurs, le drame de *Vasantasena*, dont l'héroïne est une vénale fille de joie, ne passe pas du tout pour immoral. Si on le représentait au Théâtre-Français, tout le parterre crierait à l'immoralité, ce même parterre qui voit chaque jour avec plaisir des pièces d'intrigue dont les héroïnes sont de jeunes veuves qui finissent par se marier joyeusement, au lieu de se brûler avec leurs défunts époux, comme le veut la morale indienne.

Je ne diffère pas entièrement des goëthéens, qui, dans ces vues élevées sur l'art le placent si haut, et en font comme un second monde, au-dessous duquel s'agitent la vie des hommes, leurs religions et leurs morales, si mouvantes et si changeantes; mais je ne puis du tout les approuver, lorsqu'ils partent de ce principe pour proclamer l'art comme la chose la plus élevée, et mettre de côté le monde réel à qui appartient le premier rang.

Schiller s'est beaucoup plus attaché à ce dernier monde que Goëthe; et, sous ce point de vue, nous lui devons des louanges. L'esprit de son temps le saisit vivement, ce grand Frédéric Schiller. Il lutta avec lui; il fut contraint par lui, il le suivit au combat, il porta sa bannière, et c'est cette même bannière sous laquelle on

a combattu avec tant d'enthousiasme de ce côté du Rhin. Schiller écrivit pour les grandes idées de la révolution ; il détruisit les bastilles intellectuelles, il travailla à ce grand temple de la liberté qui doit renfermer toutes les nations comme une même confrérie ; il fut cosmopolite. Schiller débuta par cette haine contre le passé, que nous voyons dans *les Brigands*, où il se montre comme un petit Titan espiègle, échappé de l'école, et qui court casser les vitres du grand Jupiter ; il finit par cet amour pour l'avenir qui apparaît déjà dans *Don Carlos* comme un parterre de fleurs, et il est lui-même ce marquis de Posa, à la fois prophète et soldat, qui combat pour ce qu'il a prédit, et qui porte, sous le manteau espagnol, le plus noble cœur qui ait jamais aimé et souffert en Allemagne.

Le poëte, le créateur, ressemble ici à Dieu, qui fait ses créatures à sa propre image. Mais si Carl Moor et le marquis de Posa sont tout Schiller, Goëthe ressemble à son Werther, à son Wilhelm Meister, à son Faust, où l'on peut étudier les phases de son esprit. Si Schiller se jette tout à fait dans l'histoire, s'il s'enthousiasme pour les progrès sociaux de l'humanité, et chante les annales du monde : Goëthe, lui, se plonge dans les sensations individuelles, ou dans l'art ou dans la nature ; Goëthe, le panthéiste, devait s'occuper uniquement, comme son affaire principale, de l'histoire de la nature, et ce ne fut pas seulement en des poésies, mais aussi en des ouvrages scientifiques, qu'il donna les résultats de ses recher-

ches. Son indifférentisme était aussi un résultat de sa contemplation panthéistique de l'univers. Si Dieu est dans tout, il est absolument indifférent de s'occuper d'une chose ou d'une autre, de nuages ou de pierres antiques, de chansons populaires ou de carcasses de singes, d'hommes ou de comédiens. Mais Dieu est aussi dans le mouvement, dans l'action, dans chaque manifestation, dans le temps; son souffle saint agite les feuilles de l'histoire, qui est le véritable livre divin; et c'est là ce que sentit et soupçonna Frédéric Schiller, et il écrivit l'*Emancipation des Pays-Bas*, la *Guerre de trente ans*, la *Pucelle d'Orléans* et *Guillaume Tell*.

Sans doute, Goëthe chanta aussi quelques grandes histoires d'émancipation ; mais il les chanta comme artiste. Comme il avait rejeté avec chagrin l'enthousiasme chrétien qui lui semblait dégoûtant, et qu'il ne comprenait pas l'enthousiasme philosophique de notre temps, parce qu'il craignait, en s'y livrant, d'être tiré de sa tranquillité d'âme, il traita en général l'enthousiasme d'une façon tout historique, comme quelque chose de donné, comme une étoffe qu'il fallait travailler. L'esprit devint matière sous ses mains, et il lui donna la plus belle, la plus agréable forme. C'est ainsi qu'il devint le plus grand artiste dans notre littérature, et que tout ce qu'il écrivit fut un chef-d'œuvre merveilleusement fini.

L'exemple du maître entraîna les disciples, et l'Allemagne vit naître cette période littéraire que j'ai nommée autrefois *période des arts*, et à laquelle j'attribuais la

plus funeste influence sur le développement politique du peuple allemand. Je ne prétends pas nier toutefois la valeur réelle des chefs-d'œuvre de Goëthe. Ils ornent notre chère patrie, comme de belles statues décorent un jardin; mais ce sont des statues. On peut en devenir amoureux, mais elles sont stériles. Les poésies de Goëthe ne produisent pas l'action comme celles de Schiller. L'action est fille de la parole, et les belles paroles de Goëthe ne créent pas d'enfants. C'est la condamnation de tout ce qui est né seulement de l'art. La statue que fit Pygmalion était une belle femme; le maître s'en éprit : elle reçut la vie sous ses baisers ; mais ils ne la fécondèrent pas. Je crois que M. Charles Nodier a dit quelque chose de semblable. J'y songeais hier, en me promenant dans les salles basses du Louvre, en contemplant les vieilles statues des dieux. Ils étaient là avec leurs yeux muets et blancs, leurs sourires de marbre, où gisait une mélancolie secrète, peut-être un souvenir affligeant de l'Égypte, le pays des morts, où ces dieux ont pris origine; peut-être aussi un désir douloureux de la vie, d'où d'autres divinités les ont chassés; un chagrin de leur immortalité morte : ils semblaient attendre la parole qui devait les rendre à l'existence, qui devait les délivrer de leur raide et froide immobilité. Ces marbres antiques me firent songer aux poésies de Goëthe, qui sont aussi achevées, aussi splendides, aussi calmes, et qui semblent aussi sentir avec douleur que leur immobilité et leur froideur les séparent de notre vie chaude

et animée; qu'elles ne peuvent se réjouir et souffrir avec nous; qu'elles ne sont pas des êtres humains, mais de malheureux mélanges de divinité et de pierre.

Le peu d'indications que j'ai donné explique la mauvaise humeur des différents partis qui s'élevèrent en Allemagne contre Goëthe. Les orthodoxes étaient indignés contre le vieux païen, ainsi qu'on nomme généralement Goëthe en Allemagne; ils craignaient son influence sur le peuple en qui il glissait sa doctrine par de riantes poésies et par des chansonnettes. Ils virent en lui l'ennemi le plus dangereux de la croix, qui, ainsi qu'il le disait lui-même, lui était aussi désagréable que les punaises, l'ail et la fumée de tabac; c'est du moins le sens de la Xénie que Goëthe n'a pas craint de publier au milieu de l'Allemagne, le pays où ces insectes, l'ail, le tabac et le cagotisme ont fait une sainte-alliance. Ce n'était pas là précisément ce qui nous déplaisait dans Goëthe, à nous hommes de la révolution. Comme je l'ai dit, nous blâmions la stérilité de sa parole, l'esprit artiste qui se répandit par lui en Allemagne, qui engourdit la jeunesse et s'opposa à la régénération politique de notre patrie. Aussi le panthéiste indifférent fut attaqué par les côtés les plus opposés, pour parler français, l'extrême droite et l'extrême gauche s'unirent contre Goëthe; et tandis qu'un cafard noir frappait sur lui à coups de crucifix, un enragé sans-culotte lui présentait la pointe de sa pique.

Un écrivain allemand, qui avait publié une collection

de bons mots, intitulée *Streckverse*, et qu'on nommait le Saphir chrétien, pour le distinguer de M. Saphir, le spirituel bon-motiste de Vienne — M. Wolfang Menzel — entra à la même époque en lice contre Goëthe. M. Menzel ne se montra pas dans cette lutte absolument chrétien spiritualiste ou patriote mécontent. Il basa plutôt une partie de ses attaques sur les derniers raisonnements de Frédéric Schlegel, qui, après sa chute, lança du fond de son dôme gothique des anathèmes sur Goëthe, dont les poésies, comme il disait, *n'ont pas de point central*. M. Menzel alla plus loin, et montra que Goëthe n'avait pas de génie, mais seulement du talent, et il vanta Schiller par opposition. Cela eut lieu quelque temps avant la révolution de juillet. M. Menzel était alors le plus grand adorateur du moyen âge, aussi bien sous le rapport de ses œuvres d'art que de ses institutions; il honnissait avec une rage non interrompue Jean-Henri Voss, et vantait avec un enthousiasme inoui M. Joseph Goerres. Sa haine contre Goëthe était donc véritable, et il écrivit contre lui par conviction, et non pas, comme on le prétendait, pour se faire connaître. Quoique j'eusse pris rang parmi les adversaires de Goëthe, je n'étais pas moins mécontent de la rudesse de pareilles diatribes, et dans une critique que je fis de leurs auteurs, je me plaignis de leur manque de piété. Je fis observer que Goëthe était toujours le roi de notre littérature, et que quand on appliquait le couteau critique à un souverain, il fallait le faire avec la courtoisie

convenable, comme fit le bourreau qui décapita Charles Ier, et qui s'agenouilla devant le prince avant de remplir son office, pour lui demander en toute humilité son pardon.

Parmi les antagonistes de Goëthe se trouvait aussi le fameux conseiller aulique Müllner, et le seul ami qui lui soit resté fidèle, le professeur Schütz, fils du vieux Schütz. On y comptait aussi quelques autres dont les noms sont moins fameux, par exemple un M. Spaun, qui a passé un assez long temps dans une maison de correction. Soit dit entre nous, c'était une société un peu mêlée. J'ai dit ce qu'on fit dans ce camp; il serait difficile d'énoncer quel motif décida chacun séparément à déclarer la guerre. Je ne connais au juste le motif que d'une seule de ces personnes; et comme cette personne est moi-même, je le rapporterai nettement. J'avoue donc avec franchise que c'était l'envie. Je dois cependant ajouter à ma louange que, dans Goëthe, je n'attaquai jamais le poëte, mais l'homme. Je n'ai jamais blâmé ses ouvrages; je n'ai jamais pu y découvrir de fautes, comme certains critiques qui, à l'aide de leurs lunettes, eussent découvert les taches de la lune. Les gens clairvoyants! ce qu'ils prenaient pour les taches de cet astre c'étaient des bois fleuris, des fleuves d'argent, des montagnes majestueuses et des vallées riantes. Rien n'est plus absurde que cette dépréciation de Goëthe en faveur de Schiller, avec qui on n'agissait pas loyale-

ment, et qu'on ne plaçait si haut que pour mettre Goëthe au-dessous de lui. Ou bien ne savait-on pas que ces images idéales si vantées, ces statues qu'élevait Schiller, pour les autels de la vertu et de l'honnêteté, sont bien plus faciles à faire que ces petites créatures, pécheresses mondaines et souillées, que Goëthe nous laisse apercevoir dans ses ouvrages? Ne savent-ils pas que des peintres médiocres pour la plupart étendent sur leurs toiles des figures de saint de grandeur naturelle, tandis qu'il faut être déjà un grand maître pour peindre avec la vérité et la vie nécessaire quelque petit mendiant espagnol qui cherche sa vermine, un paysan flamand qui vomit ou à qui on arrache une dent, et de ces laides vieilles femmes que nous voyons dans les tableaux de chevalet de l'école hollandaise? Dans l'art, on réussit plus facilement à représenter le grand et le terrible, que le petit et le plaisant. Les sorciers de l'Égypte purent imiter un grand nombre des miracles de Moïse, par exemple les couleuvres, le sang, même les grenouilles; mais lorsqu'il fit des enchantements beaucoup plus faciles en apparence, comme la production des insectes, ils avouèrent leur impuissance en disant : « C'est là le doigt de Dieu! » Indignez-vous des scènes vulgaires du Faust, des orgies sur le Brocken, dans la cave d'Auerbach; indignez-vous des lubricités du Wilhelm Meister, vous ne pourriez imiter toutes ces choses : « c'est le doigt de Goëthe! » Mais vous ne voudriez pas les imiter, et je vous entends

dire avec horreur : « Nous ne sommes pas des sorciers, nous sommes de bons chrétiens. » Pour sorciers, je le savais, vous ne l'êtes pas.

Le plus grand mérite de Goëthe, c'est la perfection de tout ce qu'il représente. Là il n'y a pas de parties qui sont fortes, tandis que les autres sont faibles. Point de choses achevées, tandis que d'autres ne sont qu'esquissées ; point d'embarras, de remplissage ; point de préférence pour des morceaux détachés. Il traite chaque personnage de ses drames et de ses romans, chaque fois que ce personnage se présente, comme s'il était le principal. Il en est ainsi dans Homère, ainsi dans Shakspeare. Dans tous les ouvrages des grands poëtes, il n'y a, à proprement parler, pas de personnages secondaires ; chaque figure est personnage principal à sa place. De tels poëtes ressemblent aux princes absolus, qui n'accordent pas aux hommes un prix indépendant, mais qui leur donnent la plus haute valeur, d'après leur bon plaisir et leur volonté.

Si j'ai parlé avec quelque rudesse des adversaires de Goëthe, je devrais traiter bien plus rudement ses apologistes. La plupart ont encore commis de plus grandes folies dans leur zèle. A cet égard, un certain M. Eckermann, qui ne manque pas d'esprit, s'est placé sur les limites du ridicule. Dans sa lutte contre M. Pustkuchen, Carl Immermann, notre plus grand poëte dramatique actuel, a gagné ses éperons de critique, et il a mis au jour, à cette occasion, un excellent petit livre. Les Ber-

linois se sont particulièrement distingués dans cette affaire. Le champion le plus distingué pour Goëthe fut en tout temps Varnhagen de Ense, un homme qui a dans le cœur des pensées grandes comme le monde, et qui les exprime en paroles élégantes et précieuses comme des chatons finement taillés ; Goëthe a toujours attaché le plus grand prix au jugement de cet esprit distingué. — Peut-être dois-je rappeler ici que M. Guillaume de Humboldt avait déjà écrit, quelque temps auparavant, un livre remarquable sur Goëthe.

Dans les dix dernières années, chaque foire de Leipzig voyait naître plusieurs écrits sur ce grand poëte. Les recherches de M. Schubart sur Goëthe appartiennent au domaine de la haute critique. Ce que M. Haering, qui écrit sous le nom de Willibald Alexis, a dit dans plusieurs écrits périodiques à ce sujet, est aussi important qu'ingénieux. M. Zimmermann, professeur à Hambourg, dans ses leçons orales a dit aussi d'excellentes choses sur Goëthe, qu'on retrouve dans ses *Feuilles dramaturgiques.* Dans plusieurs universités d'Allemagne, on fit des cours sur Goëthe ; et, de tous ses ouvrages, ce fut *le Faust* dont le public s'occupa le plus constamment. On le paraphrasa, on le commenta de mille manières : ce fut la Bible mondaine des Allemands.

Je ne serais pas un Allemand si je ne donnais quelques éclaircissements à propos de *Faust ;* car, depuis le plus grand penseur jusqu'au plus mince écolier, depuis le philosophe, en descendant jusqu'au docteur en philo-

sophie, il n'est personne qui n'ait essayé sa perspicacité sur ce livre. Mais il est, en vérité, aussi vaste que la Bible; et, comme elle, il embrasse le ciel et la terre avec l'homme et son exégèse. C'est le sujet qui est encore ici la cause principale de l'extrême popularité de *Faust :* que Goëthe ait tiré ce sujet des traditions populaires, cela démontre la profondeur de sa pensée et son génie qui sait toujours choisir le sujet le plus près, le plus juste et le plus droit. Je dois supposer que ce *Faust* est connu; car, dans les derniers temps, ce livre est devenu très-célèbre en France. Mais je ne sais si la vieille tradition populaire est aussi très-connue en ce pays et si l'on y colporte dans les marchés un petit livre de papier gris, mal imprimé et grotesquement orné de raides gravures en bois, sur lequel on lit ce titre circonstancié : « Comment le fameux enchanteur Johannes « Faustus, savant docteur, qui avait étudié toutes les « sciences, finit par jeter ses livres, et fit un pacte avec « le diable pour jouir de tous les plaisirs de la terre, « mais fut obligé de donner son âme à l'enfer. » Le peuple du moyen âge, en voyant des esprits puissants, leur a toujours attribué ces alliances avec le diable; et Albert le Grand, Raimond Lulle, Théophraste Paracelse, Agrippa de Nettesheim, et, en Angleterre, Roger Bacon, ont passé pour des maîtres en magie noire et des conjurateurs de démons. Mais on a fait des chants et des dires bien plus étranges du docteur Faustus, qui obtint du diable, non pas seulement la connaissance des choses,

mais les jouissances les plus réelles. C'est aussi ce Faust qui inventa l'imprimerie, et qui vivait au temps où l'on commençait à prêcher contre l'autorité de l'Église et à examiner avec indépendance; si bien qu'avec ce Faust cesse la périole cléricale du moyen âge, et commence l'époque moderne, critique et scientifique. Il est, en effet, très-significatif qu'au temps où, d'après l'opinion populaire, aurait vécu le docteur Faust, la réformation commençait, et qu'il aurait trouvé lui-même l'art qui a donné au savoir la victoire sur la foi, l'imprimerie, un art qui nous a ravi la tranquillité d'âme catholique, et qui nous a jetés dans le doute et dans les révolutions; un autre dirait, qui nous a livrés à la puissance du diable. Mais non, la connaissance des choses par la raison, le savoir, nous donne après tout des jouissances dont la foi nous a sevrés bien longtemps. Nous reconnaissons que les hommes n'ont pas été appelés seulement à une égalité céleste, mais ausssi à l'égalité terrestre; la fraternité politique, qui nous est prêchée par la philosophie, est plus bienfaisante que la fraternité purement spirituelle où nous appelle l'évangile, et le savoir deviendra parole, et la parole se fera action, et nous pourrons encore être heureux dans ce monde sous notre enveloppe mortelle. Si ensuite nous venons en possession, après notre mort, de cette béatitude céleste que nous promet la religion, rien ne nous sera plus agréable.

C'est ce que le peuple allemand avait soupçonné depuis longtemps, car le peuple allemand est lui-même ce

savant docteur Faust : il est ce spiritualiste qui reconnaît par l'esprit l'insuffisance de l'esprit, qui prétend à des jouissances matérielles, et qui revendique les droits de la chair. Mais encore renfermés que nous étions dans les symboles de la poésie chrétienne, où Dieu passe pour le représentant de l'esprit, et le diable pour le représentant de la chair, on dénonça cette réhabilitation de la chair comme une renégation de Dieu et une alliance avec le démon.

Il se passera quelque temps avant que, en Allemagne, ce qui est prophétisé si profondément dans ce poëme se réalise, avant que l'esprit nous serve à reconnaître les usurpations de l'esprit, et que nous réclamions les droits de la chair. C'est là la grande révolution qui est fille de la transformation.

Le *Divan de l'orient occidental* de Goëthe est moins connu ici que son *Faust*. C'est un livre écrit beaucoup plus tard, dont madame de Staël n'a pas eu connaissance, et que nous devons particulièrement mentionner. Il renferme les opinions et les sentiments de l'Orient exprimés en chants fleuris et en sentences pleines de pensées, et tout cela brûle et embaume comme un harem rempli d'odalisques ardentes, aux paupières peintes en noir, aux yeux de gazelle, aux bras blancs et aux mouvements arrondis ; et le cœur bat et défaille au lecteur comme il battit à l'heureux Gaspard Debureau, lorsqu'il se trouva à Constantinople sur le dernier bâton d'une échelle, et qu'il vit de haut en bas ce que le comman-

deur des croyants ne voit jamais que de bas en haut. Quelquefois aussi le lecteur se croit étendu mollement sur un tapis de Perse, fumant le tabac jaune du Turkistan à l'aide d'un long tchibouk de jasmin et d'ambre, tandis qu'une esclave noire le rafraîchit avec un éventail de plumes de paon, et qu'un beau garçon lui présente le véritable café de Moka. Goëthe a transporté dans cette poésie ces voluptés enivrantes, et ses vers sont si faciles, si heureux, si aériens, si veloutés, qu'on s'étonne qu'il ait pu assouplir à ce point la langue allemande. En même temps il donne en prose les plus précieuses explications sur les mœurs et la vie de l'Orient, sur l'existence patriarcale des Arabes, et là Goëthe se montre calme, souriant, ingénu comme un enfant, aussi plein de sagesse qu'un vieillard. Cette prose est transparente comme la mer par une calme et douce soirée d'été, quand l'œil peut plonger dans ses profondeurs où apparaissent les villes englouties avec leurs splendeurs oubliées. Quelquefois cette prose est aussi magique, aussi mystérieuse que le ciel quand le crépuscule le voile, et les grandes pensées de Goëthe apparaissent pures et dorées comme des étoiles. Le charme de ce livre est inexplicable; c'est un selam que l'Occident envoie à l'Orient, et il s'y trouve des fleurs bien curieuses : des roses rouges et riantes, des hortensias semblables au sein nu des jeunes filles, des digitales pourprées pareilles à de longs doigts d'homme, de grotesques oreilles d'ours, et au milieu du bouquet, modestes et cachées,

de silencieuses violettes allemandes. Ce selam signifie que l'Occident est fatigué de son maigre et glacial spiritualisme, et qu'il veut se réchauffer au corps sain et vigoureux de l'Orient. En écrivant son *Divan*, Goëthe, qui avait exprimé dans *Faust* sa répugnance pour les abstractions intellectuelles et son désir des joies réelles, se jeta, avec l'esprit même, dans les bras du sensualisme.

Il est donc important de remarquer que ce livre parut immédiatement après *Faust*. Ce fut la dernière phase de Goëthe, et son exemple eut une grande influence sur la littérature. Nos lyriques se mirent alors à chanter l'Orient. — Il n'est pas non plus inutile de dire que Goëthe, tandis qu'il chantait si joyeusement la Perse et l'Arabie, témoigna la répugnance la plus prononcée pour l'Inde. Ce qui lui déplaisait dans ce pays, c'était ce qu'il a de bizarre, de confus et d'obscur, et peut-être cette répugnance lui vient-elle de ce qu'il devina quelque arrière-pensée catholique dans les études sanscrites des Schlegel et de messieurs leurs amis. Ces messieurs regardaient l'Indostan comme le berceau de l'organisation du monde dans les formes catholiques; ils y voyaient le type de leur hiérarchie; ils y trouvaient leur trinité, leur incarnation, leur rédemption, leurs péchés, leurs castoiements et toutes leurs manies favorites. La répugnance de Goëthe pour l'Inde ne lès aigrit pas peu, et M. Guillaume-Auguste Schlegel le nomma avec amertume « un païen converti à l'Islamisme. »

Parmi les écrits qui ont paru l'année passée, au sujet de Goëthe, un ouvrage posthume de Jean Falk, intitulé : *Goëthe peint d'après ses rapports intimes et personnels*, mérite d'être le plus remarqué. Outre un examen détaillé de *Faust* (cela ne pouvait manquer!), l'auteur nous communique d'excellentes notions sur Goëthe, et il nous le montre dans tous les rapports de sa vie, toujours fidèle à la nature, toujours impartial, avec toutes ses vertus et toutes ses fautes. Là nous voyons Goëthe en rapport avec sa mère, dont le naturel se réfléchit si merveilleusement dans la personne de son fils; nous le voyons comme naturaliste observant une chenille qui s'est enveloppée de sa chrysalide et qui doit s'envoler en papillon; nous le voyons près du grand Erder qui le tance sérieusement de son indifférentisme, qui fait qu'il ne daigne pas accorder à la transformation de l'homme l'attention qu'il donne à la transformation d'un insecte; nous le suivons à la cour du grand-duc de Weimar, improvisant joyeusement, assis parmi de jeunes dames d'honneur, semblable à Apollon au milieu des blondes génisses du roi Admètes; puis nous le voyons avec l'orgueil d'un dalaï-lama, refusant de reconnaître Kotzebue, lorsque celui-ci, pour l'humilier, préparait une solennité publique en l'honneur de Schiller; partout prudent, avisé, beau et aimable, figure heureuse et réjouissante comme celle des dieux éternels.

On trouvait, en effet, dans Goëthe, la réunion de la personnalité avec le génie, comme on la veut trouver

parmi les hommes extraordinaires. Son extérieur était aussi imposant que la parole qui vivait dans ses écrits; son apparence était harmonieuse, nette, agréable, noblement conçue, et on pouvait étudier sur lui l'art grec, comme sur une antique. Ce corps plein de dignité, n'était jamais courbé par une rampante humilité chrétienne; les traits de ce visage n'étaient pas contractés par une mystique mortification; ces yeux n'étaient pas voilés par la timidité du pécheur; ils ne roulaient pas de dévots regards vers le ciel et ne craignaient pas de se fixer vers la terre : non, ils étaient calmes comme les regards d'un dieu. En général, c'est le signe distinctif des dieux, que leur regard est ferme et que leurs yeux ne vacillent pas. Aussi, quand Agni, Varunna, Yama et Indra prirent la forme de Nala aux noces de Damayanti, celle-ci reconnut son bien-aimé au mouvement de ses prunelles; car, je le répète, les prunelles des dieux sont toujours immobiles. Les yeux de Napoléon avaient cette vertu : aussi suis-je convaincu que c'était un dieu. Les yeux de Goëthe devaient être aussi divins dans l'âge le plus avancé que dans sa jeunesse. Le temps put bien couvrir sa tête de neige, mais non la courber. Il la portait toujours fière et haute, et quand il parlait il devenait toujours plus grand; et quand il étendait sa main, il semblait que son doigt pût montrer aux étoiles du ciel le chemin qu'elles devaient suivre. On veut avoir remarqué un trait glacé d'égoïsme à sa bouche, mais ce trait

est propre encore aux dieux éternels, surtout au père des dieux, au grand Jupiter, à qui j'ai déjà comparé Goëthe. Vraiment, lorsque je le visitai à Weimar, tandis que je me trouvais en face de lui, je regardais furtivement de côté pour voir si l'aigle, avec la foudre au bec, n'était pas près de lui. J'étais sur le point de lui parler grec; mais comme je remarquai qu'il comprenait l'allemand, je lui dis, dans cette langue, que les prunes des arbres entre Iéna et Weimar avaient très-bon goût. J'avais réfléchi pendant bien des nuits d'hiver à ce que je dirais d'élevé et de sublime à Goëthe lorsqu'un jour je le verrais; et lorsque je le vis je n'eus rien autre chose à lui dire, sinon que les prunes de Saxe sont bonnes! Et Goëthe se mit à sourire : il souriait avec ces mêmes lèvres avec lesquelles il avait baisé jadis la belle Léda, Europe, Danaé Sémélé et maintes autres princesses ou simples nymphes.

Les dieux s'en vont; Goëthe est mort. Il mourut le 22 du mois de mars de l'année 1832, cette année significative où notre terre a perdu ses plus grandes illustrations. On dirait que, dans cette année, la mort est devenue tout à coup aristocrate, et qu'elle a voulu distinguer les notabilités de la terre en les envoyant à la fois au tombeau. Peut-être a-t-elle voulu fonder une pairie là-bas, dans le royaume des ombres; et, dans ce cas, sa fournée aurait été très-bien choisie : ou, au contraire, la mort aurait-elle voulu favoriser la démocratie dans

cette année fatale, et établir l'égalité intellectuelle en ensevelissant les grandes autorités? Était-ce le respect ou l'insolence qui lui faisait épargner les rois? Pas un seul roi ne mourut dans cette année. Les dieux s'en vont, les rois restent.

CINQUIÈME PARTIE

— POËTES ROMANTIQUES —

I

La sincérité consciencieuse que je me suis rigoureusement imposée me force de dire que plusieurs Français m'ont reproché d'avoir parlé des Schlegel, et particulièrement de M. Auguste-Guillaume Schlegel, en termes par trop durs. Je crois que de pareils reproches ne m'auraient pas été adressés, si on était mieux instruit en France sur l'histoire littéraire de l'Allemagne. On ne connaît guère ici M. Auguste-Guillaume Schlegel que par les écrits de sa noble protectrice, madame de Staël. Un grand nombre de personnes ne connaissent que son nom : ce nom leur sonne à la mémoire comme quelque chose de vénérable et d'illustre, comme qui dirait le nom d'Osiris, dont ils ne savent aussi rien autre chose,

sinon que c'était un merveilleux petit bonhomme de dieu qui fut adoré en Egypte. Ils ne connaissent pas mieux l'un que l'autre, et ils ne se doutent pas de la ressemblance qui se trouve entre eux.

Bien qu'il existe aujourd'hui un grand nombre d'écrivains allemands qui méritent, bien plus que les Schlegel, une mention étendue, je me vois obligé de consacrer encore quelques lignes à ces derniers pour répondre au reproche de dureté qui m'a été adressé. Malheureusement, ces nouvelles réflexions ne ressembleront pas non plus à un panégyrique.

Comme j'ai fait autrefois partie, en quelque sorte, des disciples académiques du plus âgé des Schelgel, il se pourrait qu'on me crût obligé de montrer quelque clémence à son égard. Mais M. Auguste-Guillaume Schlegel a-t-il épargné le vieux Burger, son maître, son père littéraire ? Nullement; car, dans la littérature comme dans les forêts des sauvages de l'Amérique septentrionale, les fils assomment leurs pères dès qu'ils sont devenus vieux et débiles.

J'ai déjà remarqué que Frédéric Schlegel était un esprit plus considérable que M. Auguste-Guillaume; et, en effet, ce dernier ne subsistait que des idées de son frère, qu'il s'entendait à élaborer artistement. Frédéric Schlegel était un profond penseur; il reconnaissait toutes les magnificences du passé, et il sentait toutes les douleurs du présent; mais il ne comprenait pas la sainteté de ces douleurs et leur nécessité pour le salut futur du

monde. Il voyait se coucher le soleil, et il contemplait mélancoliquement la place où il avait disparu, se plaignant des ténèbres qu'il voyait s'amonceler à l'horizon; et il ne songeait pas que, du côté opposé, éclataient déjà les feux d'une nouvelle aurore. Frédéric Schlegel nommait un jour l'historien un prophète à rebours. Ce mot est la meilleure désignation qui puisse lui convenir à lui-même. Le présent lui était odieux; il était effrayé de l'avenir : ce n'était que dans le passé qui lui était si cher, que se portaient ses longs regards de voyant, et là seulement il reconnaissait l'héroïsme et le bonheur. Mais, dans les douleurs de notre âge, le pauvre Frédéric Schlegel ne devinait pas les douleurs d'un enfantement et d'une résurrection; il ne voyait que l'agonie et les gémissements de la mort, il ne se doutait pas pourquoi se déchirait le rideau du temple, pourquoi la terre tremblait et les rochers s'écroulaient; et la crainte de mourir lui fit prendre la fuite, et l'obligea de se réfugier au milieu des ruines tremblantes de l'église. L'auteur de *Lucinde* trouva ce lieu approprié à la disposition de son âme. Il avait dépensé dans sa vie un excès de présomption et de gaieté qu'il trouvait coupable, et il se sentait le besoin d'expier ces péchés de sa jeunesse et de son âge mûr. Il se fit catholique.

Lucinde est un roman. C'est, avec quelques poésies et le drame d'*Alarcos* imité de l'espagnol, la seule composition originale qui ait été laissée par Frédéric Schlegel. Dans le temps, les louanges ne manquèrent pas au

roman ; alors le révérend M. Schleyermacher écrivit et publia des lettres remplies d'enthousiasme sur la *Lucinde*. Des critiques s'avancèrent jusqu'à dire que cette production était un véritable chef-d'œuvre, et ils ne craignirent pas de prophétiser que le roman de *Lucinde* serait regardé un jour comme le meilleur livre de la littérature allemande. Les autorités auraient dû faire justice de ces gens-là, comme on fait en Russie pour les prophètes qui annoncent un malheur public, et qu'on enferme jusqu'à ce que leur prédiction soit accomplie. Non, les dieux ont préservé notre littérature de cette grande calamité : le roman de Schlegel fut bientôt repoussé à cause de sa nullité effrénée, et maintenant son retentissement s'est tout à fait évanoui. Lucinde est le nom de l'héroïne du roman ; c'est une femme composée de saillies et de sensualités. Les défauts du roman viennent de ce qu'elle n'est pas femme, mais une composition mal combinée des deux abstractions : l'esprit et la sensualité. La mère de Dieu pardonnera peut-être à l'auteur de ce livre ; mais les muses ne lui pardonneront jamais. Un roman semblable, nommé *Florentin*, fut attribué par erreur au défunt Schlegel. Ce livre est, dit-on, l'ouvrage de sa femme, fille du célèbre Moïse Mendelsohn qu'il avait enlevée à son premier mari, et qui passa avec lui dans le sein de l'église catholique.

Je crois que Frédéric Schlegel en agit sérieusement avec le catholicisme. Je le crois de lui ; de beaucoup de ses amis, je n'en crois rien. En pareille circonstance, il

est assez difficile de s'assurer de la vérité. L'hypocrisie est la sœur jumelle de la religion, et elles se ressemblent tant toutes les deux, qu'il est quelquefois impossible de les distinguer. C'est la même figure, le même costume, le même langage. L'une est cependant plus molle dans son parler, et ce mot *amour* vient plus souvent sur ses lèvres. Ici, en France, l'une de ces sœurs est morte, et l'autre en porte le deuil.

Depuis l'apparition du livre de madame de Staël sur l'Allemagne, Frédéric Schlegel a encore gratifié le public de deux grands ouvrages qui sont peut-être ses meilleures productions, et qui méritent en tous cas la mention la plus favorable. Ce sont : *la Sagesse et la langue des Indiens*, et ses *Leçons sur l'histoire de la littérature*. Par le premier de ces ouvrages, il n'a pas seulement introduit parmi nous l'étude du sanskrit, mais encore il l'a fondée. Il devint pour l'Allemagne ce que Williams Jones avait été pour l'Angleterre. Il avait appris le sanskrit de la manière la plus originale, et le petit nombre de fragments qu'il a donnés dans ce livre sont traduits admirablement. Grâce à la puissance d'observation dont il était doué, il comprit toute la signification de la versification épique des Indiens, de la Sloka, qui coule aussi largement dans leur poésie que le Gange, le fleuve aux eaux saintes et limpides. Je puis m'épargner les louanges, car l'ouvrage de Frédéric Schlegel sur l'Inde est assurément traduit en français, je ne trouve à blâmer que l'arrière-pensée du livre. Il est écrit

dans l'intérêt de l'ultramontanisme. Ces braves gens avaient retrouvé, dans les poésies indiennes, non pas seulement les mystères du sacerdoce romain, mais toute sa hiérarchie et toutes ses luttes avec la puissance temporelle. Dans le Mahabarata et le Ramayana, ils voyaient un moyen âge aux formes d'éléphant. En effet, dans cette dernière épopée, quand le roi Wiswamitra lutte avec le prêtre Wasischta, cette lutte comporte les mêmes intérêts que ceux qui excitèrent l'un contre l'autre l'empereur et le pape, bien que l'objet de la querelle soit nommé ici, en Europe, l'investiture, et là-bas, dans l'Inde, la vache Sabala.

On peut élever le même reproche au sujet des leçons sur la littérature. Frédéric Schlegel y examine toutes les littératures d'un point de vue élevé, mais cette position élevée est toujours la cime du clocher d'une église gothique. Et à tout ce que dit Schlegel on entend sans cesse les cloches sonner, parfois aussi le croassement des corbeaux qui voltigent autour des ais de la vieille flèche. Pour moi, l'encens de la messe me monte au nez dès que j'ouvre ce livre, et aux meilleurs passages il me semble que je vois s'élever tout à coup de longues files de pensées tonsurées. Cependant je ne connais pas de meilleur livre en ce genre; et il n'y a que les travaux du même genre de Herder, qui pourraient nous procurer un pareil aperçu sur la littérature de tous les peuples. Mais Herder ne se mettait pas, comme un grand inquisiteur, sur un siége, pour juger les différentes

nations, et les condamner ou les absoudre selon le degré de leur croyance. Non, Herder regardait toute l'humanité comme une harpe dans la main d'un grand maître; chaque peuple lui semblait une corde particulière de cet instrument, et il comprenait l'harmonie universelle qui résultait de ces accords différents.

Frédéric Schlegel mourut il y a cinq ans, par suite d'un excès gastronomique, dit-on. Il était âgé de cinquante-six ans. Sa mort occasionna un des plus repoussants scandales littéraires. Ses amis, le parti cagot, qui tient son quartier général à Munich, furent enragés de la manière détachée dont la presse libérale parla de cette mort; ils outragèrent et injurièrent de mille façons les libéraux allemands; mais toutefois, d'aucun d'eux ils ne purent dire qu'il avait enlevé la femme de son hôte, et qu'il avait, longtemps après, vécu des aumônes de ce mari outragé.

Maintenant je dois, puisqu'on le veut, parler de son frère aîné, M. Auguste-Guillaume Schlegel. Si c'était en Allemagne que je voulusse encore parler de lui, on me regarderait avec surprise.

Qui parle encore à Paris de la girafe ?

M. Auguste-Guillaume Schlegel est né à Hanovre, le 5 septembre 1767. Ce n'est pas de lui que je tiens cette particularité. Je n'ai jamais été si peu poli que de m'informer de son âge. Si je ne me trompe, j'ai trouvé cette date dans les biographies des femmes savantes de l'Allemagne par Spindler. M. A.-G. Schlegel est donc âgé

de soixante-sept ans. M. Alexandre de Humboldt et quelques naturalistes prétendent qu'il est plus âgé. Champollion était aussi de cette opinion. En parlant de ses services littéraires, je dois aussi revenir sur ses traductions : là, il rendit réellement de grands services. Sa traduction de Shakspeare est surtout un chef-d'œuvre incomparable. Peut-être, à l'exception de M. Gries et de M. le comte de Platen, M. A.-G. Schlegel est-il le plus grand métrique de l'Allemagne. Dans tous ses autres travaux, on ne saurait lui accorder que la seconde, ou même la troisième place. Dans la critique esthétique, il lui manque, comme je l'ai dit, la base d'une philosophie, et d'autres contemporains le dépassent beaucoup en ce genre, particulièrement Solger. Dans l'étude du vieux langage allemand, M. Schlegel est fort au-dessous de M. Jacob Grimm, qui, par sa grammaire, a mis fin à ces vues superficielles avec lesquelles on expliquait, à l'exemple des deux frères Schlegel, les monuments de notre langue. M. Schlegel aurait peut-être porté loin l'étude du vieux langage, s'il ne s'était élancé dans le sanskrit. Mais la vieille langue allemande n'était plus de mode, et le sanskrit pouvait exciter une nouvelle sensation. Mais aussi dans cette étude il resta en quelque sorte dilettante : l'initiative de ses pensées appartient encore à son frère Frédéric ; et ce qu'il y a de réel, de scientifique dans ses inductions sanskrites est l'œuvre, chacun le sait, de son savant collaborateur M. Lassen. M. Franz Bopp, à Berlin, est, en Allemagne, le véritable érudit sanskrit, et le

premier de tous. Dans la science historique, M. Schlegel voulut une fois se cramponner à la renommée de Niebuhr qu'il attaqua; mais si on le compare à ce grand critique, ou à un Jean de Muller, à un Heeren et à d'autres historiens, on ne peut s'empêcher de sourire. Mais quel est son rang comme poëte ? Ceci est difficile à déterminer.

Le joueur de violon Solomons, qui donnait des leçons au roi d'Angleterre George III, disait un jour à son auguste écolier : « Les joueurs de violon peuvent se diviser en trois classes. A la première appartiennent ceux qui ne savent pas jouer du tout; à la seconde, ceux qui jouent mal; et à la troisième ceux qui jouent bien. Votre Majesté s'est déjà élevée jusqu'à la seconde classe. »

M. Schlegel appartient-il à la première ou à la seconde classe des poëtes? Les uns disent qu'il n'est pas poëte du tout; les autres disent qu'il est un mauvais poëte. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas un Paganini.

M. A.-G. Schlegel ne dut sa célébrité qu'à l'assurance inouïe avec laquelle il attaqua les autorités littéraires qui existaient alors. Il arracha les couronnes de laurier qui couvraient de vieilles perruques; et à cette occasion il fit voler beaucoup de poudre aux yeux de son public. Sa renommée est une fille naturelle du scandale.

Je l'ai déjà fait observer plusieurs fois, la critique à l'aide de laquelle M. Schlegel attaqua les autorités ne repose pas sur une philosophie arrêtée. Quand nous revînmes de l'étonnement où nous avait jetés cette assurance, nous reconnûmes bientôt le vide absolu de la

critique de M. Schlegel. Ainsi, lorsqu'il veut rabaisser le poëte Burger, il compare ses ballades aux vieilles ballades anglaises rassemblées par l'évêque Percy, et il montre combien celles-ci sont plus simples, plus naïves, plus gothiques, et par conséquent aussi plus empreintes de poésie. M. Schlegel a suffisamment compris l'esprit du passé, surtout celui du moyen âge, et il réussit fort bien à indiquer cet esprit dans les anciens monuments, et à expliquer leurs beautés sous ce point de vue. Mais tout ce qui appartient au présent, il ne saurait le comprendre; tout au plus saisit-il quelques traits extérieurs, quelque chose de la physionomie du temps présent, ordinairement la partie la moins belle; et comme il ne comprend pas l'esprit qui l'anime, il ne voit dans toute notre vie moderne qu'une tiède prose. En général, il n'appartient qu'à un grand poëte de saisir la poésie de la pensée d'un temps présent; la poésie d'un temps passé se devine plus facilement, et il est plus facile de la faire sentir aux autres. Ainsi M. Schlegel réussit à relever auprès de la multitude les poésies où repose le passé aux dépens de celles où respire et vit notre époque moderne. Les *relics of ancient poetry* rassemblées par Percy expriment l'esprit de leur temps comme les poésies de Burger expriment l'esprit du nôtre. Si M. Schlegel avait compris cet esprit il n'eût pas pris la fougue avec laquelle il éclate dans les poésies de Burger pour le cri rauque d'un grossier magister, mais bien pour le puissant cri de douleur d'un Titan qui fut martyrisé par l'aristocratie des gentillâtres

et des pédants académiques du Hanovre. Tel était le supplice du pauvre auteur de *Lenore*, et de maint autre homme de génie qui végétait péniblement à Goettingue dans les fonctions de chétif professeur, et qui mourait dans la misère. Comment le magnifique chevalier A.-G. de Schlegel, protégé par de superbes patrons, appointé, baronisé, enrubané, aurait-il pu comprendre ces vers où Burger s'écrie avec rage : « Un homme d'honneur, plutôt que de mendier les faveurs des grands, doit se faire arracher de ce monde par la faim ! »

Le nom de Burger signifie, en allemand, *citoyen*.

Ce qui augmenta encore beaucoup la réputation de M. Schlegel, ce fut la sensation qu'il produisit lorsque plus tard ici, en France, il s'attaqua aux autorités littéraires des Français. Nous vîmes avec joie et orgueil notre belliqueux compatriote démontrer aux Français que toute leur littérature classique ne vaut rien; que Molière est un bouffon et un farceur, et non pas un poëte; que Racine a également bien peu de valeur, et qu'en revanche nous autres Allemands, nous sommes incontestablement les dieux du Parnasse. Son refrain était toujours que les Français sont le peuple le plus prosaïque du monde, et qu'il n'y a pas du tout de poésie en France. Ces choses-là, l'homme les disait dans un temps où, devant ses yeux, s'offraient encore journellement maint et maint coryphée de la Convention, où il voyait passer devant lui, en chair et en os, les derniers acteurs de cette tragédie de géants, dans un temps où

Napoléon improvisait chaque jour une sublime épopée, lorsque Paris fourmillait de dieux, de héros et de rois... Mais M. Schlegel ne vit rien de ces choses. Lorsqu'il était ici, il ne voyait que lui-même, il ne regardait que sa figure dans un miroir, et de la sorte il est facile de comprendre qu'il n'ait pas aperçu de poésie en France.

Mais, je le répète, M. Schlegel n'a jamais pu comprendre que la poésie du passé. Celle du temps présent lui échappe. Tout ce qui est vie moderne lui semble excessivement prosaïque, et il n'a pu concevoir la poésie de la France, ce sol maternel de la société et de la poésie modernes. Racine dut être aussi le premier poëte que M. Schlegel ne put comprendre, car ce grand poëte se présente déjà comme le héraut des temps modernes près du grand roi avec qui commencent les temps nouveaux. Racine est le premier poëte moderne, comme Louis XIV fut le premier roi moderne. Dans Corneille respire encore le moyen âge. En lui et dans la fronde râle la voix de la vieille chevalerie qui pousse son dernier soupir; aussi le désigne-t-on quelquefois comme un poëte romantique. Mais, dans Racine, les sentiments et les poésies du moyen âge sont complétement éteints : il ne réveille que des idées nouvelles; c'est l'organe d'une société neuve. On voit éclore dans son sein les premières violettes du printemps qui ouvre notre jeune âge; on y voit même les bourgeons des lauriers qui s'épanouissent plus tard si largement. Qui sait combien d'actions d'éclat jaillirent des vers tendres de Racine? Les héros

français qui gisent enterrés aux Pyramides, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Moscou, avaient entendu les vers de Racine, et leur empereur les avait écoutés de la bouche de Talma. Qui sait combien de quintaux de renommée reviennent à Racine sur la colonne de la place Vendôme? Euripide est-il un plus grand poëte que Racine? c'est ce que j'ignore; mais je sais que ce dernier fut une source vivante d'enthousiasme, qu'il a enflammé le courage par le feu de l'amour, et qu'il a enivré, ravi et ennobli tout un peuple. Qu'exigez-vous de plus d'un poëte? Nous sommes tous mortels; nous descendons dans le tombeau, et nous laissons derrière nous notre parole; et quand cette parole a rempli sa mission, alors elle retourne dans le sein de Dieu, ce refuge de toutes les paroles de poëte, cette patrie de toutes les harmonies.

Si M. Schlegel s'était borné à dire que la mission de la parole de Racine était accomplie, et que le temps qui s'avançait toujours exigeait d'autres poëtes, ses attaques auraient eu quelque base; mais elles se trouvèrent sans fondement lorsqu'il voulut démontrer la faiblesse de Racine en le comparant à des poëtes plus anciens. Non-seulement M. Schlegel n'a rien deviné de la grâce infinie, de la douce finesse, du charme profond qu'il y a dans cette pensée de Racine qui a revêtu de costumes antiques ses héros français modernes, mêlant ainsi à l'intérêt des passions modernes l'intérêt d'une piquante mascarade, mais il a encore été assez gauche pour pren-

dre tous ces délicieux travestissements au sérieux, pour juger les Grecs de Versailles d'après les Grecs d'Athènes, et comparer la Phèdre de Racine avec la Phèdre d'Euripide! Cette manière de juger le présent à la mesure du passé est si fortement enracinée dans M. Schlegel, que c'est toujours avec le laurier des vieux poëtes qu'il fustige les jeunes, et que, pour rabaisser Euripide à son tour, il n'a rien su trouver de mieux que de le comparer au vieux Sophocle, ou même à Eschyle.

Je serais conduit trop loin si je voulais montrer en détail comment M. Schlegel, voulant déprécier Euripide en se servant de cette méthode, s'est montré aussi aigre et aussi injuste envers lui que le fut jadis Aristophane. Ce dernier se trouvait placé, sous ce rapport, à un point de vue qui offre une grande ressemblance avec le point de vue de l'école romantique. Sa polémique est fondée sur de semblables sensations et sur des tendances pareilles; et si l'on a nommé M. Tieck un Aristophane romantique, on pourrait avec raison nommer le parodiste d'Euripide et de Socrate un Tieck classique. Ainsi que M. Tieck et les Schlegel, en dépit de leur incrédulité, ont cependant gémi sur la chute du catholicisme; ainsi qu'ils ont désiré restaurer cette croyance dans la multitude; ainsi qu'ils ont bafoué dans ce dessein et chargé d'accusations les rationalistes et les humanistes; ainsi qu'ils ont exprimé la répugnance la plus amère pour les hommes qui répandaient dans la vie et la littérature une honnête pensée bourgeoise; ainsi qu'ils ont sifflé cet

esprit de bourgeoisie comme des misères d'épiciers, lui opposant dans leur but la grande vie chevaleresque du moyen âge : de même Aristophane, qui se raillait des dieux, a-t-il cependant attaqué les philosophes qui préparaient la chute de tout l'Olympe; de même haïssait-il le rationaliste Socrate qui prêchait une meilleure morale; de même haïssait-il les poëtes qui annonçaient déjà et exprimaient une vie moderne aussi différente de l'ancienne période des dieux, des héros et des rois de la Grèce, que notre temps actuel diffère de la période féodale du moyen âge; de même il haïssait Euripide, qui n'était pas enivré du moyen âge de la Grèce comme l'étaient Eschyle et Sophocle, mais qui se rapprochait déjà de la tragédie bourgeoise. Je doute que M. Schlegel sache le véritable motif qui l'a porté à mettre Euripide si bas, en le comparant si défavorablement à Eschyle et à Sophocle; mais je pense qu'un sentiment ignoré de lui-même guidait sa plume, et qu'il sentait dans le vieux tragique l'élément moderne, la bourgeoisie et le protestantisme, qui jadis étaient déjà si en haine au catholique-païen, au marguillier athénien Aristophane.

Mais je fais peut-être à M. Schlegel un honneur qu'il n'a pas mérité, en lui prêtant des sympathies et des antipathies : il se peut qu'il n'en ait aucune. Dans sa jeunesse il fut un helléniste; et, dans un âge plus avancé, il devint un romantique. Il se fit le coryphée de la nouvelle école ; elle reçut son nom et celui de son frère, et, de tous ceux de cette école, il fut peut-être celui qui la

prit le moins au sérieux. Il la soutint de ses talents: il la seconda par ses études, se réjouit tant que la chose alla bien; et lorsque l'école prit une mauvaise fin, il poussa ses études dans une autre voie.

Bien que l'école soit tombée en ruines, les efforts de M. Schlegel ont eu cependant de bons résultats pour notre littérature. Il avait surtout montré comment on pouvait traiter des objets scientifiques dans un langage élégant. Auparavant, nul écrivain allemand n'osait écrire un livre scientifique dans un style clair et agréable: on écrivait dans un langage sec et diffus, qui sentait affreusement le tabac et la chandelle. M. Schlegel est du petit nombre des Allemands qui ne fument pas de tabac, vertu qu'il doit à la société de madame de Staël. En effet, il doit à cette dame ce poli extérieur qu'il a pu faire valoir en Allemagne, avec tant d'avantages. Sous ce point de vue, la mort de l'admirable madame de Staël fut une grande perte pour ce savant Allemand, qui trouvait, dans son salon, tant d'occasions de connaître les modes nouvelles, et qui, en sa qualité de son accompagnateur dans toutes les capitales de l'Europe, pouvait voir le beau monde et s'approprier les plus belles manières. Ces habitudes de société lui étaient devenues si nécessaires, qu'après la mort de sa noble protectrice, il ne fut pas éloigné de s'offrir à la célèbre Catalani pour l'accompagner dans ses voyages.

Comme je l'ai dit, la propagation de l'élégance est le principal mérite de M. Schlegel; et, grâce à lui, il se

glissa un peu de civilisation dans la vie des poëtes de l'Allemagne. Goëthe avait déjà donné un exemple plein d'influence; il avait montré qu'on peut être poëte allemand, et cependant être un homme de bonne compagnie. Autrefois, nos poëtes allemands méprisaient toutes les formes conventionnelles; et le nom de poëte allemand, ou le mot de génie poétique, avait la plus ignoble signification. Un poëte allemand était alors un homme qui portait un habit râpé et en lambeaux; qui confectionnait pour un écu des pièces de vers à l'occasion des mariages et des baptêmes; qui s'enivrait loin de la bonne compagnie où il n'était pas admis, et qu'on trouvait quelquefois, le soir, étendu sur les dalles de la rue, sentimentalement caressé par les rayons amoureux de Phébé. Quand ces gens-là devenaient vieux, ils avaient coutume de se plonger encore plus profondément dans leur misère. Il est vrai que c'était une misère sans souci, ou accompagnée d'un seul souci, à savoir où l'on buvait le plus de schnaps pour le moins d'argent.

C'est ainsi que je m'étais toujours représenté un poëte allemand. Que je fus donc agréablement surpris, lorsqu'en l'année 1819, tout jeune encore et visitant l'université de Bonn, j'eus l'honneur de voir face à face le génie poétique dans la personne de M. Auguste-Guillaume Schlegel! Après Napoléon, c'était le premier grand homme que je voyais, et je n'oublierai jamais cette vue ineffable. J'éprouve encore aujourd'hui la sainte terreur qui pénétra mon âme quand je me trouvai

devant sa chaire, et que je l'entendis parler. Je portais alors une redingote de bure blanche, une toque rouge, de longs cheveux blonds, et je n'avais pas de gants. Mais M. Auguste-Guillaume Schlegel avait des gants glacés, et il était entièrement habillé d'après la nouvelle mode parisienne ; il était encore tout odorant du parfum de la bonne compagnie et de l'eau de mille-fleurs qu'il ne s'était pas épargnée : c'étaient l'élégance et la gentillesse en personne ; et, lorsqu'il parla du grand chancelier d'Angleterre, il ajouta *mon ami*, et près de lui se tenait un laquais sous la livrée baroniale de la maison de Schlegel, qui avait soin des bougies placées dans des flambeaux d'argent ; et, sur la chaire, à son côté, brillait un verre d'eau sucrée sur une soucoupe de cristal. Un laquais en livrée ! des bougies ! des flambeaux d'argent ! mon ami le grand chancelier d'Angleterre ! des gants glacés ! de l'eau sucrée ! quelles choses inouïes dans la classe d'un professeur allemand ! Tout cet éclat ne nous éblouit pas peu, nous autres jeunes gens, et moi surtout ; et je fis alors sur M. Schlegel trois odes, et chacune de ces odes, commençait par ces paroles : « O toi qui, etc. ; » mais ce n'était que dans la poésie que j'osais tutoyer un homme si distingué. Son extérieur était réellement très-imposant : sur sa petite tête mince ne brillaient plus qu'un petit nombre de cheveux gris, et son corps était si chétif, si consumé, si transparent, qu'il semblait tout esprit, et qu'il avait l'air d'un symbole du spiritualisme.

Cependant il venait de se marier, et lui, le chef des romantiques, il avait épousé la fille du conseiller du consistoire Paulus, à Heidelberg, le chef des rationalistes allemands. C'était une union symbolique; le romantisme se mariait en même temps au rationalisme; mais cet accouplement monstrueux ne produisit pas de fruits. Au contraire, la séparation n'en devint que plus grande. Déjà, le lendemain de la nuit des noces, le rationalisme s'en retourna, en fuyant à sa maison, et ne voulut avoir plus rien à faire avec le romantisme; car le rationalisme, raisonnable comme il est toujours, ne voulait pas être marié d'une façon purement symbolique; et dès qu'il reconnut la nullité intérieure du romantisme, il s'en alla. Je sens que tout ceci est un peu obscur. Je vais m'expliquer plus clairement.

Thyphon, le méchant Thyphon, haïssait Osiris (qui était un dieu égyptien, comme vous le savez), et lorsqu'il le tint en sa puissance, il le mit en pièces. Isis, la pauvre Isis, la femme d'Osiris, chercha péniblement à rapprocher ces morceaux, les cousut ensemble, et réussit à restaurer intégralement son époux déchiré. Intégralement? Hélas! non, il manquait un fragment capital, que la pauvre déesse n'avait pu retrouver. Pauvre Isis! elle fut obligée de se contenter d'un complément en bois. Pauvre Isis! De là vint un grand culte en Égypte, et à Heidelberg un grand scandale.

C'est un vieux mythe qui, dans son temps, a produit une joyeuse sensation. Depuis ce temps on perdit entiè-

rement de vue M. A.-G. Schlegel ; il s'était évanoui. Le mécontentement que lui causait un pareil oubli le poussa enfin, après longues années d'absence, vers Berlin, l'ancienne capitale de sa grandeur littéraire. Il y vint faire quelques leçons publiques sur l'esthétique ; mais il n'avait appris rien de nouveau pendant tout cet intervalle ; et il parlait alors devant un public qui avait reçu de Hegel une philosophie de l'art et une science de l'esthétique. On railla et on haussa les épaules. Il lui arriva, comme à une vieille comédienne qui remonte, après vingt ans d'absence, sur le théâtre de ses anciens succès, et qui ne comprend pas pourquoi le public rit au lieu d'applaudir. L'homme avait effroyablement changé, et il réjouit Berlin, quatre semaines durant, par l'étalage de ses ridicules. C'était un fat vieilli qui se faisait bafouer partout ; on en raconte d'incroyables choses.

Ici, à Paris, j'eus la douleur de revoir M. A.-G. Schlegel en personne. Je n'avais jamais pu me figurer qu'un pareil changement fût possible. Ce fut peu de temps après mon arrivée. J'allais visiter la maison qui fut habitée par Molière ; car j'honore les grands poëtes, et je cherche partout avec un esprit religieux les traces de leur passage terrestre : c'est un culte. Sur mon chemin, aux piliers de la halle, non loin de cette sainte maison, j'aperçus un personnage dont les traits indécis me parurent offrir quelque ressemblance avec le Guillaume Schlegel d'autrefois. Je crus voir son esprit ; mais ce n'était que son corps. L'esprit est mort ; c'est le corps

qui revient sur la terre. Ce corps avait passablement engraissé ; la chair s'était rattachée à ces minces jambes spiritualistes, et on apercevait même un ventre prépondérant, au-dessus duquel pendait une grande quantité de rubans d'ordres. La petite tête, jadis si grise et si argentée, portait une joyeuse perruque blonde. L'homme était habillé à la mode de l'année 1818, dans laquelle mourut madame de Staël. Il souriait gaiement, et s'agitait avec une coquetterie juvénile ; il s'était réellement opéré en lui un rajeunissement merveilleux : c'était une plaisante seconde édition de sa jeunesse ; il semblait revenir en fleur ; et je soupçonne même que le vermillon de ses joues n'était pas emprunté à l'art, mais à une saine ironie de la nature.

En ce moment, il me sembla voir le défunt Poquelin à sa fenêtre, me jetant un sourire en désignant du doigt cette joviale et mélancolique apparition. Son côté ridicule m'apparut alors dans un vif éclat ; je compris toute la profondeur et la portée de la bouffonnerie qui s'y trouvait imprimée, et j'aperçus dans tout son jour le caractère de comédie de ce personnage, qui, malheureusement, n'a pas trouvé de grand comique pour le mettre sur la scène. Molière seul eût été l'homme capable de transporter une pareille figure sur le Théâtre-Français ; lui seul avait le talent nécessaire pour une telle entreprise. C'est ce que soupçonna de bonne heure M. A.-G. Schlegel ; et il prit Molière en aversion, comme Napoléon prit en aversion Tacite. M. Schlegel, le fin

critique, avait, dès longtemps, pressenti qu'il n'eût pas échappé à Molière, ce grand comique, s'il eût encore vécu. Napoléon, le César français, disait de Tacite qu'il avait calomnié les empereurs romains. M. Schlegel, l'Osiris allemand, dit de Molière qu'il n'était pas un poëte, mais simplement un bouffon.

M. Auguste-Guillaume Schlegel quitta bientôt Paris, après avoir été décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. Le *Moniteur* a hésité jusqu'à ce jour de donner officiellement cette nouvelle; mais Thalie, la muse de la comédie, l'a vivement inscrite sur ses joyeuses tablettes.

II

Après les Schlegel, M. Louis Tieck fut un des écrivains les plus actifs de l'école romantique. Il combattit et il composa pour elle. Ce fut un poëte, nom que ne mérita aucun des deux Schlegel. Ce fut un fils véritable de Phœbus Apollo, et, comme le dieu éternellement adolescent, il ne porta pas seulement la lyre, mais l'arc et le carquois rempli de flèches retentissantes. Il était ivre d'enthousiasme lyrique et de cruauté critique, comme son père le Delphien. Comme celui-ci, dès qu'il avait impitoyablement écorché quelque Marsyas littéraire, ses doigts sanglants se portaient joyeusement sur les cordes d'or de sa lyre, et il se mettait à chanter une douce chanson de troubadour.

La polémique qu'il soutint, sous une forme dramatique, contre les adversaires de l'école, est une des plus curieuses apparitions de notre littérature; ce sont des drames satiriques que l'on compare ordinairement aux comédies d'Aristophane, mais ils en diffèrent autant qu'une tragédie de Sophocle diffère d'une tragédie de Shakspeare. Les comédies antiques avaient toute l'unité d'action, la marche rigoureuse et la langue élégamment

métrique de la tragédie antique dont elles étaient la parodie. Les satires dramatiques de M. Tieck sont coupées d'une façon aussi aventureuse, et elles sont aussi irrégulières, conçues dans un langage aussi capricieux que les tragédies de Shakspeare. Cette forme était-elle une nouvelle invention de M. Tieck? Non; elle existait déjà parmi le peuple, et particulièrement en Italie. Ceux qui comprennent l'italien peuvent se faire une juste idée des drames de M. Tieck, en ajoutant quelques rêveries de clair de lune allemandes aux comédies fantastiques, merveilleuses et bariolées du vénitien Gozzi. M. Tieck a même emprunté aux joyeux enfants des Lagunes la plupart de ses masques. A son exemple, beaucoup de poëtes allemands s'emparèrent de cette forme, et nous eûmes des comédies dont l'effet n'était pas produit par un caractère plaisant ou par une bouffonne intrigue, mais où l'on nous introduisait immédiatement dans un monde fabuleux où les animaux parlent et agissent comme des hommes, et où le hasard et le caprice prennent la place de l'ordre naturel des choses. C'est ce que nous voyons aussi dans Aristophane. Seulement le dernier a pris cette forme pour dramatiser toute la profondeur de ses vues sur la société, comme dans *les Oiseaux*, où les manies insensées des hommes, leur goût de bâtir des chimères dans l'espace, leur audace à braver les dieux éternels, et la vanité de leurs triomphes, sont représentés sous les masques les plus burlesques. C'est ce qui fait la grandeur d'Aristo-

phane. Ses vues sont immenses; elles sont plus grandes, plus tragiques même que celles des tragiques; ses comédies sont réellement des tragédies rieuses. Voyez son Paisteteros. Un poëte moderne l'eût montré, à la fin de la pièce, dans sa nullité ridicule. Là, au contraire, il gagne Basilea, la belle, la puissante Basilea; il s'élève dans sa ville de nuées avec sa divine épouse, les dieux sont forcés de se conformer à sa volonté, la folie célèbre son union avec la puissance, et la pièce se termine par de joyeux chants d'hyménée. Est-il, pour un homme raisonnable, quelque chose de plus terriblement tragique que cette victoire et que ce triomphe des fous? Nos Aristophanes allemands ne s'élèvent pas si haut: ils se sont interdit toute haute pensée, toute vaste contemplation du monde; sur les deux plus importantes choses humaines, la politique et la religion, ils ont gardé un très-modeste silence, et ils ne se sont hasardés à traiter que le thème choisi par Aristophane, dans *les Grenouilles*. Pour objet principal de leurs satires, ils ont choisi le théâtre lui-même, et ils se sont moqués, avec plus ou moins de verve, des défauts de notre scène.

Mais il faut avoir égard à l'état politique de l'Allemagne. Nos satiriques, forcés de détourner leurs traits loin de tous les princes véritables, voulurent se dédommager de cette contrainte sur les rois de théâtre et les princes de coulisses. Nous qui ne possédions presque pas de journaux politiques discutants, nous avons toujours été comblés d'une foule de feuilles esthétiques,

qui ne contiennent que des contes oiseux et des articles de théâtre ; de sorte qu'en voyant nos publications périodiques, on serait tenté de croire que toute la nation allemande ne se compose que de bavardes nourrices et de critiques de théâtre. Mais on nous eût mal jugés. Après la révolution de juillet, dès qu'il fut permis de prononcer une parole libre dans notre chère patrie, on vit combien peu ces piteuses écrivasseries nous contentaient. Il s'éleva tout à coup des feuilles où l'on jugea le jeu, bon ou mauvais, des rois véritables, et plus d'un d'entre eux, qui avait oublié son rôle, fut sifflé dans sa propre capitale. Nos Schéhérazades littéraires, qui avaient coutume d'endormir, par leurs contes, le public, ce lourd sultan, furent obligés de se taire, et les comédiens virent avec étonnement que leur parterre était vide le jour où ils jouaient le plus divinement. La cage des terribles critiques restait même souvent déserte. Les bons héros de théâtre s'étaient souvent plaints d'être sans cesse l'objet de toutes les conversations et de tous les écrits, et de ce que leurs vertus domestiques servissent de pâture aux gazettes. Quel fut leur effroi en voyant que les choses prenaient une telle marche qu'il ne serait bientôt plus du tout question de leurs personnes!

En effet, quand le soleil de juillet nous éclaira, le théâtre, la critique et les contes prirent subitement fin en Allemagne, et les comédiens, les critiques et les conteurs tremblèrent et s'écrièrent que l'art touchait à sa ruine. Mais cette grande catastrophe qui menaçait notre

patrie a été heureusement détournée par la sagesse et la force de la diète de Francfort. Une révolution n'éclatera pas en Allemagne, on doit l'espérer; nous sommes préservés de la guillotine et de toutes les horreurs de la liberté de la presse; les chambres des députés, dont la concurrence faisait tant de tort aux théâtres, qui ont cependant des priviléges concédés antérieurement, seront supprimées, et l'art est sauvé. On fait en ce moment, en Allemagne et particulièrement en Prusse, tout ce qu'il est possible de faire pour l'art. Les musées rayonnent de toutes les couleurs de l'iris, les orchestres retentissent, les danseuses exécutent leurs plus voluptueux entrechats, le public est distrait et réjoui par mille et un contes, et la critique de théâtre fleurit plus que jamais!

Justin rapporte dans ses histoires que Cyrus, ayant apaisé la révolte des Lydiens, sut réfréner l'esprit turbulent de ce peuple courageux, en le forçant de s'occuper des beaux-arts et d'autres choses joyeuses. Depuis ce temps, il ne fut plus question des émeutes lydiennes; les restaurateurs lydiens, les danseuses et les artistes du pays, n'en furent que plus célèbres.

Nous avons maintenant du repos en Allemagne; la critique du théâtre et les contes y sont de nouveau l'affaire principale, et comme M. Tieck excelle dans ces deux branches, tous les amis de l'art lui paient le tribut d'admiration qui lui est dû. C'est, en effet, le meilleur écrivain de nouvelles de l'Allemagne. Ses écrits ne sont

pas toutefois de la même espèce et de la même valeur. Comme chez les peintres, on peut distinguer dans M. Tieck plusieurs manières. Sa première manière appartient encore entièrement à l'ancienne école; il n'écrivait alors que sur la demande et la commande d'un libraire; et ce libraire n'était autre que Nicolaï en personne, le champion le plus opiniâtre des lumières et de la philanthropie, le plus grand ennemi de la superstition, du mysticisme et du romantisme. Nicolaï était un mauvais écrivain, une perruque prosaïque, qui s'est rendu souvent fort ridicule avec son nez sans cesse braqué sur les jésuites; mais nous qui sommes nés plus tard, nous devons avouer que le vieux Nicolaï était un homme plein de droiture; qu'il parla avec loyauté au peuple allemand, et que, par amour pour la sainte cause de la vérité, il ne recula pas devant le plus cruel de tous les martyres, devant le ridicule. On m'a conté, à Berlin, que M. Tieck habitait autrefois la maison de ce brave homme; il demeurait à un étage au-dessus de Nicolaï; le temps nouveau marchait déjà sur la tête du vieux temps.

Les ouvrages que M. Tieck écrivit dans sa première manière, des contes et de longs romans pour la plupart, comme *William Lowel*, le meilleur de tous, sont fort insignifiants. Il semble que cette opulente et poétique nature ait été avare dans sa jeunesse, et qu'elle ait conservé ses trésors pour des temps plus éloignés; ou peut-être M. Tieck ne connaissait-il pas lui-même les

richesses que renfermait sa poitrine, et les Schlegel furent-ils forcés de les découvrir à l'aide de la magique baguette de coudrier. Dès que M. Tieck se trouva en contact avec les Schlegel, tous les trésors de son imagination, de son âme et de son esprit s'ouvrirent : les diamants étincelèrent, les perles les plus pures tombèrent par flots, et, par-dessus tout, éclata l'escarboucle, ce joyau fabuleux, dont les poëtes romantiques parlaient tant alors, et qu'ils ont tant chanté. Cette riche poitrine fut la véritable trésorerie où puisèrent les Schlegel pour subvenir aux frais de leurs campagnes littéraires. M. Tieck dut écrire pour l'école les comédies satiriques dont j'ai parlé, et confectionner en même temps, d'après la nouvelle recette esthétique, une foule de poésies à la dernière façon. C'est là la seconde manière de M. Tieck. Ses productions dramatiques les plus remarquables dans cette manière sont : *l'Empereur Octavien*, *Sainte Geneviève* et *Fortunatus*, trois drames composés d'après les livres populaires du même nom. Ces vieilles légendes que le peuple allemand conserve toujours précieusement, le poëte les a revêtues d'un riche et nouveau vêtement. Mais, pour moi, j'en conviens, je les préfère dans leur vieille forme simple et naïve. Quelque belle que soit la *Geneviève* de M. Tieck, j'aime mieux le livre populaire, mal imprimé à Cologne sur le Rhin, avec de mauvaises gravures en bois, où l'on a représenté d'une façon touchante la pauvre princesse palatine toute nue, chastement couverte de ses longs cheveux, et fai-

sant allaiter son enfant par une biche compatissante.

Les nouvelles que M. Tieck a écrites dans sa seconde manière sont beaucoup plus précieuses que ces drames; elles sont aussi, pour la plupart, imitées des vieilles légendes populaires. Les plus excellentes sont *le blond Eckbert* et *le Runenberg*. Dans ses poésies, on sent une intimité mystérieuse, un accord singulier avec la nature, mais surtout avec l'empire des plantes et des pierres. Le lecteur se sent comme transporté dans une forêt enchantée; il entend les sources souterraines ruisseler mélodieusement. Il croit entendre quelquefois son propre nom prononcé dans les murmures du feuillage. Des plantes aux larges feuilles, qui semblent animées, enlacent ses pieds et entravent sa marche; des fleurs merveilleuses et inconnues ouvrent, pour le contempler, de grands yeux diaprés de mille couleurs; des lèvres invisibles pressent son front; de hauts champignons dorés s'agitent au pied des arbres, et résonnent doucement comme des clochettes; de grands oiseaux silencieux se balancent sur les branches, et baissent vers lui leurs longs becs pensifs..... Tout respire; tout est frémissant et plein d'attente.... Tout à coup le cor résonne; une image de femme aux plumes flottantes, le faucon au poing, passe sur une blanche haquenée; et elle est si belle, si blonde; ses yeux sont si bleus, si riants et à la fois si sérieux, si sincères et en même temps si ironiques, si chastes et en même temps si voluptueux, que l'on croit voir l'imagination de notre excellent Louis Tieck en

personne. Oui, son imagination est une courtoise damoiselle, qui poursuit dans une forêt enchantée des animaux fabuleux, peut-être la rare licorne, qui ne se laisse prendre que par une vierge.

Une singulière modification s'opère à présent chez M. Tieck; elle annonce sa troisième manière. Après avoir quelque temps gardé le silence au temps de la décadence des Schlegel, il reparut en public, et de la façon à laquelle on s'attendait le moins. L'ancien enthousiaste, qui s'était jeté dans le sein de l'église catholique avec un zèle de néophyte, qui avait combattu si puissamment la philanthropie et le protestantisme, qui ne respirait que pour la féodalité et le moyen âge, qui n'aimait l'art que dans les expansions d'un cœur naïf, se présenta dès lors comme adversaire de l'extravagance, comme peintre de la moderne vie bourgeoise, comme artiste qui demande la clarté de la conscience dans l'art; en un mot, comme un homme de bon sens. C'est ainsi qu'il se montre dans une série de nouvelles nouvelles, dont quelques-unes sont connues en France. L'étude de Goëthe y est visible, et, en général, dans sa troisième manière, M. Tieck apparaît comme un disciple de Goëthe. C'est la même clarté artistique, la même sérénité, le même calme et la même ironie. L'école des Schlegel n'avait pas réussi jadis à attirer Goëthe, nous voyons à présent cette école, représentée par M. Louis Tieck, passer dans le camp de Goëthe. Ceci fait souvenir d'une légende musulmane. Le prophète avait dit à la montagne : « Montagne, viens

à moi. » Mais la montagne ne vint pas. Et, voyez-vous, un plus grand miracle s'accomplit : le prophète alla à la montagne.

M. Tieck est né à Berlin, le 31 mai 1773. Depuis une longue suite d'années, cet auteur s'est établi à Dresde, où il s'occupe particulièrement du théâtre; et lui qui dans ses écrits a sans cesse persiflé les conseillers aulíques comme le type du ridicule, il est maintenant devenu conseiller aulique de S. M. le roi de Saxe. Il faut convenir que le bon Dieu est un satirique encore plus grand que M. Tieck.

Il s'est élevé aujourd'hui une singulière mésintelligence entre la raison et l'imagination de M. Tieck. La première, la raison de M. Tieck, est un honnête bourgeois bien sobre, qui honore l'économie et l'ordre, et qui ne veut pas entendre parler d'enthousiasme; mais l'autre, son imagination, est toujours cette femme chevaleresque aux plumes flottantes, et le faucon au poing. Ces deux créatures forment une curieuse union, et il est quelquefois affligeant de voir la pauvre noble dame forcée de servir son époux bourgeois dans son ménage, et d'aller dans sa boutique l'aider à vendre du beurre et du fromage. Mais quelquefois, la nuit, quand l'honnête homme ronfle paisiblement, la tête plongée dans son bonnet de coton, la noble dame se lève furtivement de son lit de misère conjugale, elle monte son blanc palefroi, et court chasser joyeusement, comme jadis, dans la forêt enchantée du romantisme.

Je ne saurais passer sous silence que la raison de M. Tieck est devenue plus raide que jamais dans ses dernières nouvelles, que son imagination fait de plus en plus pénitence pour son tempérament romantique, et que même, dans les nuits froides, elle reste, en bâillant avec satisfaction, dans la couche conjugale, où elle se rapproche presque avec amour de son maigre époux.

Cependant M. Tieck est toujours un grand poëte, car il peut créer des êtres animés, et de son cœur s'échappent des paroles qui ont le pouvoir d'agiter nos cœurs. Une nature molle, quelque chose d'indécis, d'incertain, une faiblesse extrême, ce sont là les qualités qu'on ne trouve pas seulement aujourd'hui, mais qu'on a toujours vantées en lui. Ce manque de force et de résolution se fait trop sentir dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il écrit. Il ne se montre jamais prime-sautier. Sa première manière ne le dénonce pas du tout; la seconde le présente comme un fidèle écuyer, portant l'écu, la lance et le heaume des Schlegel; et sa troisième manière indique un imitateur de Goëthe. Ses critiques de théâtre qu'il a rassemblées sous le titre de *Feuilles dramaturgiques*, sont encore ce qu'il a fait de plus original; mais ce sont des critiques de théâtre.

Pour peindre tout à fait Hamlet comme un homme faible, Shakspeare le fait lier conversation avec des comédiens, et apparaître comme un bon critique de théâtre.

M. Tieck ne s'est jamais soumis à une discipline sé-

vère. Il n'a étudié que les langues modernes et les vieux documents de notre poésie teutonique. Il paraît qu'il est resté toujours étranger aux études anciennes, comme un véritable romantique. Jamais il ne s'est occupé de philosophie; cette branche de savoir semble même lui répugner. Dans les champs de la science, M. Tieck n'a cueilli que des fleurs et des branches légères, pour régaler avec les premières le nez de ses amis, et avec les dernières le dos de ses adversaires. Ses écrits sont des bouquets ou des faisceaux de verges. Nulle part une gerbe avec des épis.

Après Goëthe, c'est Cervantes que M. Tieck a le plus imité. L'ironie humoristique, je pourrais dire l'humeur ironique de ces deux écrivains, répand aussi son parfum dans les nouvelles qui appartiennent à la troisième manière de M. Tieck. L'ironie et l'*humour* y sont tellement fondues qu'elles sont une. Il est beaucoup question chez nous de cette ironie humoristique; l'école de Goëthe l'a prise comme une des plus grandes qualités du maître, et elle joue en ce moment un rôle important dans la littérature allemande. Mais elle n'est qu'un signe de notre servitude politique, et comme Cervantes, écrivant du temps de l'inquisition, dut chercher un refuge dans l'ironie de bonne humeur pour ne pas donner prise aux familiers du saint office, Goëthe prit l'habitude de dire avec ce même ton d'ironie tout ce qu'il ne pouvait dire nettement, lui ministre d'État, lui courtisan. Goëthe n'a jamais tu la vérité : seulement, quand il n'a pu la *mon-*

trer nue, il l'a habillée d'ironie et d'*humour*. Les honnêtes Allemands, qui plient sous la censure et les entraves de toute espèce, et qui ne peuvent cependant jamais renfermer leurs opinions, sont particulièrement réduits à la forme ironique et humoristique. C'est le seul moyen d'évasion qui reste encore à leur droiture, et dans cette forme leur honnêteté se montre encore de la manière la plus touchante. Ceci me ramène de nouveau à Hamlet, prince de Danemark. Hamlet est la plus honnête peau de mortel qui soit au monde. Sa dissimulation ne sert qu'à cacher les dehors. Il est fantasque, parce qu'un esprit fantasque choque moins l'étiquette de cour qu'une franchise vigoureuse. Dans toutes ses saillies ironiques, il laisse toujours voir qu'il se manière à dessein; son opinion véritable se décèle dans tout ce qu'il dit et ce qu'il fait, à tout homme qui s'entend à voir quelque chose, et même au roi à qui il ne peut dire ouvertement la vérité (il est trop faible pour cela), mais auquel il ne prétend la cacher d'aucune façon. Hamlet est parfaitement loyal; l'homme le plus loyal pouvait seul dire : « Nous sommes tous des fourbes. » En jouant le fou il ne veut pas non plus nous tromper, il sent bien lui-même qu'il est fou.

J'ai encore à louer deux ouvrages de M. Tieck, par lesquels il s'est acquis tout particulièrement des droits à la reconnaissance du public allemand. Ce sont sa traduction d'une suite de drames anglais antérieurs à Shakspeare, et sa traduction du *Don Quixote*.

Parmi ces drames il en est quelques-uns qui portent le même nom et traitent le même sujet que des pièces de Shakspeare. Nous y trouvons encore la même intrigue, le même développement scénique, enfin toute la tragédie de Shakspeare, moins la poésie. Quelques commentateurs se sont imaginé que c'étaient les ébauches du grand poëte, pour ainsi dire ses cartons dramatiques, et, si je ne me trompe, M. Tieck lui-même a soutenu que le *Roi Jean*, qui fait partie de ces vieilles pièces, était un ouvrage de Shakspeare, par lequel il aurait préludé au grand chef-d'œuvre que nous connaissons sous ce titre; mais c'est une erreur. Ces tragédies ne sont que les pièces surannées que nous savons avoir été refaites complétement ou en partie par Shakspeare, selon les besoins des directeurs de théâtre, qui lui ont payé douze à seize schellings pour un tel travail. C'était un pauvre arrangeur qui valait bien les plus superbes royautés littéraires d'aujourd'hui. L'autre grand poëte, Miguel Cervantes, ne jouait pas un rôle moins humble dans le monde réel. Ces deux hommes, l'auteur de *Hamlet* et l'auteur de *Don Quixote*, sont les plus grands poëtes qu'ait produits le temps moderne. Mais Cervantes, encore plus que le doux William, exerce sur moi un charme indéfinissable. Je l'aime jusqu'aux larmes. Cet amour date de très-longtemps.

« La vie et les actions de l'ingénieux hidalgo don Quixote de la Mancha, écrites par Miguel de Cervantes Saavedra. » C'est là le premier livre que j'ai lu, après

avoir appris à prononcer assez couramment les lettres. Je me ressouviens encore parfaitement de ce petit temps où je m'échappais de bon matin de la maison paternelle et où j'allais courir au jardin de la cour, pour lire, sans être troublé, le *Don Quixote*. C'était par une belle matinée de mai ; le printemps, qui commençait, brillait déjà dans une paisible aurore, et il se faisait louer par le rossignol, son doux flatteur, et celui-ci chantait ses louanges d'une voix si molle et si caressante, que les roses les plus pudiques ouvraient leurs boutons, et que les gazons amoureux et les rayons du soleil se donnaient de tendres et vifs baisers, et que les arbres et les fleurs frémissaient de ravissement. Moi, je m'assis sur un vieux banc de pierre bordé de mousse, dans l'allée qu'on nommait l'Allée des Soupirs, non loin du jet d'eau, et mon jeune cœur se réjouit des grandes aventures du hardi chevalier. Dans ma probité enfantine, je prenais tout au plus sérieux. De quelque manière que le pauvre héros fût ballotté par le sort, je me disais qu'il devait en être ainsi, que c'était le lot des héros d'être honnis aussi bien que d'être battus, et cela m'affligeait fort. J'étais un enfant, et je ne connaissais pas l'ironie que Dieu a créée dans son univers, et que le grand poëte a imitée dans le sien ; et je pouvais répandre les larmes les plus amères quand le noble chevalier ne recueillait que de l'ingratitude et des horions pour sa grandeur d'âme, et comme, peu exercé dans la lecture, je prononçais chaque mot à haute voix, les oiseaux et les arbres pou-

vaient m'entendre. Comme moi, ces innocents êtres de la nature n'entendaient rien à l'ironie, eux aussi prenaient tout au sérieux, et ils pleuraient des douleurs du pauvre chevalier. Je crus du moins voir gémir un vieux chêne, et le grave jet d'eau secouer plus violemment sa barbe ondoyante pour gémir sur la dureté des hommes. Nous trouvâmes que l'héroïsme du chevalier ne méritait pas moins d'admiration quand le lion, peu en train de combattre, lui tourna le dos, et que ses actions étaient d'autant plus glorieuses et méritoires, que son corps était chétif et desséché, que l'armure qui le protégeait était vermoulue, et que la rosse qui le portait était décharnée. Nous méprisâmes la basse populace qui attaquait lâchement le héros à coups de bâton, mais plus encore la haute populace, qui, parée d'habits de soie, de belles phrases distinguées et d'un titre ducal, se moquait d'un homme qui la surpassait tant en noblesse et en esprit. Le chevalier de Dulcinée s'élevait de plus en plus dans mon estime, et il gagnait de plus en plus mon affection à mesure que je lisais dans ce livre merveilleux, ce qui arriva tous les jours dans ce jardin jusqu'à la fin de l'automne, où j'atteignis la fin de l'histoire; mais jamais je n'oublierai le jour où je lus le récit de ce malheureux combat où le chevalier fut si tristement vaincu.

C'était un triste jour : de laids nuages gris couvraient un ciel gris; les feuilles jaunies se détachaient douloureusement des arbres; de lourdes larmes de pluie étaient

suspendues aux dernières fleurs, qui inclinaient mélancoliquement leurs têtes mourantes. Les rossignols avaient depuis longtemps cessé de chanter; l'image de la décadence de toutes choses m'environnait de toutes parts, et mon cœur faillit se briser lorsque je lus comment le noble chevalier se trouva étendu tout poudreux et tout meurtri sur le sol, et comme sans lever sa visière, élevant vers son vainqueur une voix creuse et affaiblie qui semblait sortir du fond d'une tombe, il lui dit : « Dulcinée est la plus belle dame de l'univers, et moi le plus malheureux des chevaliers du monde entier; mais il ne convient pas que ma faiblesse me fasse nier cette vérité... Percez-moi de votre lance, chevalier ! »

Hélas ! cet éclatant paladin du croissant d'argent, qui vainquit le plus vaillant et le plus noble des chevaliers, c'était un barbier déguisé.

Je crus que je ne me consolerais jamais ; mais le temps console de tout.

Revenons à M. Tieck. Sa traduction lui a parfaitement réussi. Personne n'a mieux compris la folle grandezza de l'ingénieux hidalgo de la Mancha ; personne ne l'a si fidèlement rendue que notre excellent Tieck. Ce livre se fait lire en allemand comme dans l'original ; et avec *Hamlet* et *Faust*, c'est peut-être la poésie favorite des Allemands. C'est que, dans ces deux étonnants et profonds ouvrages, comme dans le *Don Quixote*, nous avons retrouvé la tragédie de notre propre néant. Les jeunes gens allemands aiment *Hamlet*, parce qu'ils

sentent « que le temps est sorti de ses gonds. » Ils soupirent également de ce qu'ils sont appelés à le rétablir; ils sentent en même temps leur incroyable faiblesse, et déclament sur « être ou n'être pas. » Les hommes mûrs aiment au contraire davantage le *Faust*. La disposition de leur âme les entraîne vers ce hardi investigateur, qui forme un pacte avec le monde des esprits et ne craint pas le diable. Mais ceux qui ont reconnu que tout est vanité, que tous les efforts humains sont vains, préfèrent le roman de Cervantes; ils y voient un persiflage de tout enthousiasme, et tous nos chevaliers actuels qui combattent pour une idée leur semblent autant de Don Quixote. Miguel de Cervantes a-t-il soupçonné l'application qu'un temps moderne ferait de son ouvrage? a-t-il réellement parodié l'enthousiasme idéal dans son long et sec chevalier, et la raison positive dans son épais écuyer? Toujours est-il que la dernière joue le rôle le plus ridicule, car la raison, avec tous ses proverbes sensés et usuels, n'est pas moins forcée de trotter, sur un âne paisible, derrière l'enthousiasme; en dépit de ses meilleures vues, elle et son âne ne sont pas moins forcés de partager toutes les disgrâces qui arrivent si fréquemment au noble chevalier et à sa noble Rossinante: car l'enthousiasme idéal est une nature si puissamment entraînante, que la positive raison, avec ses ânes, est toujours involontairement forcée de le suivre.

Ou bien le profond penseur espagnol a-t-il voulu plus vivement persifler la nature humaine? a-t-il représenté

notre âme sous la forme de don Quixote, et notre corps sous la forme de Sancho Pança? Cette longue histoire serait alors un grand mystère où la question de l'esprit et de la matière serait discutée dans sa plus affreuse vérité. Tout ce que je vois dans ce livre, c'est que le pauvre matériel Sancho souffre beaucoup pour les donquixoteries spiritualistes; il reçoit sans cesse des coups ignobles pour les plus nobles vues de son maître, et il est plus intelligent que lui, car il sait que les coups sont très-fâcheux et les *olla podrida* très-agréables. Vraiment le corps semble souvent plus clairvoyant que l'esprit, et l'homme pense souvent mieux avec son dos et son estomac qu'avec sa tête.

Mais si le vieux Cervantes n'a voulu peindre dans son *Don Quixote* que les fous qui se sont imaginé de restaurer un passé éteint, et particulièrement la chevalerie du moyen âge, ce serait une ironie du hasard que l'école des Schlegel nous eût donné la meilleure traduction d'un livre qui est le plus réjouissant miroir de sa propre folie.

III

Parmi toutes les folies de l'école romantique en Allemagne, la constance avec laquelle on loua et vanta Jacob Boehm, le cordonnier de Vôrlitz, mérite une mention particulière. Ce nom était comme le *schiboleth* de ces gens-là. Quand ils prononçaient le nom de Jacob Boehm, ils faisaient leurs plus sérieuses grimaces. Je ne pourrais dire si ce singulier cordonnier fut un philosophe aussi distingué que beaucoup de mystiques allemands l'assurent, car je n'ai jamais rien lu de lui ; mais je suis persuadé qu'il ne faisait pas d'aussi bonnes bottes que M. Sakoski. En général, les cordonniers jouent un certain rôle dans notre littérature, et Hans Sachs, un cordonnier qui vivait en 1454 à Nuremberg, est regardé, par l'école romantique, comme un de nos meilleurs poëtes. Celui-là, je l'ai lu, et je dois avouer que je doute que M. Sakoski ait jamais fait d'aussi bons vers que notre vieux et laborieux Hans Sachs.

J'ai encore à indiquer l'influence de M. Joseph Schelling sur l'école romantique. Il résidait alors à Jéna, qui était le quartier général de l'école. M. J. Schelling, ce que le public ignore, a aussi écrit des poésies sous le

nom de Bonaventura; entre autres une pièce intitulée: *les Dernières paroles du pasteur de Drontheim.* Cette pièce n'est pas mal; elle est mystérieuse, sinistre et saisissante. C'est l'histoire d'un ministre protestant qui est enlevé à minuit de chez lui par des cavaliers masqués; il est conduit, les yeux bandés, dans une vieille église, où on lui commande de donner la bénédiction nuptiale à deux jeunes gens qui sont agenouillés devant l'autel. La fiancée est d'une rare beauté, mais triste et pâle comme la mort. Aussi, à peine la cérémonie est-elle finie que les cavaliers masqués lui tranchent la tête. Le pasteur est reconduit chez lui après avoir prêté serment de ne jamais dévoiler ce qu'il a vu; aussi n'a-t-il divulgué ce secret qu'à son lit de mort.

J'ai déjà parlé de l'importance philosophique de M. Schelling; j'ai montré sa splendeur d'autrefois, et j'avais, hélas! à rapporter aussi son état actuel, sa déplorable alliance avec le parti du passé, la déchéance de cette royauté philosophique.

La haine et l'envie ont causé la chute des anges, et il est malheureusement trop certain que le dépit de voir Hégel grandir toujours en considération a conduit le pauvre M. Schelling où nous le voyons maintenant, c'est-à-dire dans les rets de cette triste propagande dont le quartier général est à Munich. M. Schelling a trahi la philosophie et l'a livrée à la religion. Tous les témoignages s'accordent là-dessus, et on pouvait prévoir depuis longtemps qu'il en viendrait là. J'avais souvent

entendu, de la bouche de quelques puissants de Munich, ces mémorables paroles : « Il faut allier la foi au savoir. » Cette phrase était innocente comme la fleur, mais sous la fleur se cachait le serpent. Maintenant je sais ce que vous avez voulu ! M. Schelling est aujourd'hui contraint d'employer toutes les forces de son esprit à soutenir la religion, et tout ce qu'il nous enseigne sous le nom de philosophie n'est rien autre chose qu'une justification de la foi. En même temps on spéculait sur l'avantage secondaire d'attirer à Munich, à l'aide de ce nom célèbre, une jeunesse avide des leçons de la sagesse, et de lui glisser plus facilement le mensonge jésuitique sous le manteau de la philosophie. Cette jeunesse s'agenouille pieusement devant l'homme qu'elle regarde comme le grand prêtre de la vérité, et elle reçoit sans défiance, de ses mains, une hostie empoisonnée !

Parmi les disciples de M. Schelling, l'Allemagne nomme avec beaucoup de louanges M. Steffens, qui professe en ce moment la philosophie à Berlin. Il vivait à Jéna, lorsque les Schlegel y faisaient leurs manigances, et son nom se trouve souvent dans les fastes de l'école romantique. Plus tard il a écrit aussi quelques nouvelles, où l'on trouve beaucoup de sens et peu de poésie. Ses ouvrages scientifiques sont plus importants, particulièrement son Anthropologie, qui est remplie d'idées originales. Sous ce rapport, on lui a rendu moins de justice qu'il ne mérite. D'autres ont eu l'art de travailler ses idées, et de les livrer au public comme les

leurs. M. Steffens a, plus qu'un autre, droit de se plaindre du détournement de ses idées; mais, parmi ses idées, il en est une que personne ne s'est appropriée, et c'est son idée principale. Cette précieuse idée est que Henri Steffens, né le 2 mai 1773, à Stavanger, en Norvége, est aujourd'hui le plus grand homme de son siècle.

Dans ces derniers temps, cet homme est tombé dans les mains des piétistes, et sa philosophie n'est plus qu'un piétisme pleureur et à l'eau tiède.

M. Joseph Goerres est un esprit semblable. J'ai déjà parlé plusieurs fois de lui. Il appartient à l'école de M. Schelling. On le connaît, en Allemagne, sous le nom du *quatrième allié*. C'est ainsi que le nomma, en 1814, un journaliste français, lorsque, sur l'ordre de la sainte-alliance, il prêchait une haine violente contre la France. M. Goerres a vécu sur ce compliment jusqu'à ce jour. Mais, en effet, personne ne savait si puissamment animer ses compatriotes de haine contre les Français, à l'aide de nos souvenirs nationaux; et le journal qu'il écrivit dans cette vue, intitulé *le Mercure du Rhin*, est plein de formules d'évocation qui auraient encore une grande influence si la guerre s'allumait de nouveau. Depuis, M. Goerres tomba presque dans l'oubli. Les princes, n'ayant plus besoin de lui, l'envoyèrent promener; et, lorsqu'il se mit à gronder, ils le persécutèrent. On agit avec lui comme les Espagnols de Cuba qui, dans les guerres avec les Indiens, avaient dressé leurs grands

chiens à déchirer les sauvages; mais lorsque la guerre fut finie, et que les chiens, ayant pris goût au sang humain, commencèrent à mordre leurs maîtres aux jambes, ceux-ci furent obligés de se débarrasser violemment de ces dogues sanguinaires. Quand M. Goerres, délaissé par les princes, n'eut plus rien à mettre sous la dent, il se jeta dans les bras des jésuites. Il les sert encore à cette heure, et il est un des principaux soutiens de la propagande de Munich. Je le vis là, il y a plusieurs années; je le vis dans tout l'éclat de son abaissement. Il faisait des lectures sur l'histoire universelle devant un auditoire qui était principalement composé de séminaristes; et il en était arrivé à la chute de l'homme et au péché originel. Quelle affreuse destinée est celle des ennemis de la France! Le quatrième allié est condamné à réciter, tout le long de l'année, à des séminaristes, l'histoire du péché originel! Dans le débit de cet homme, comme dans ses livres, régnaient la plus grande confusion, le plus grand désordre de langage et d'idées, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a souvent comparé à la tour de Babel. Il ressemble véritablement à une tour immense, où cent mille pensées fermenteraient, jailliraient, s'interpelleraient, se querelleraient, sans que l'une pût jamais comprendre l'autre. Quelquefois le tapage semblait s'apaiser un moment dans sa tête, et il parlait alors longuement, lentement et ennuyeusement, et de ses lèvres mécontentes tombaient des paroles monotones, comme des gouttes de pluie d'une gouttière de

plomb. Quand quelquefois la vieille sauvagerie démagogique se réveillait en lui, et contrastait d'une manière repoussante avec ses humbles phrases d'humilité monacale; quand il pérorait d'un ton de charité chrétienne, tout en sautant de côté et d'autre d'un air de rage et de férocité, alors on croyait voir dans cette chaire une hyène tonsurée s'agitant dans une cage.

M. Goerres est né à Coblentz, le 25 janvier 1776.

Je demande la permission de ne pas toucher aux autres particularités de sa vie, ainsi qu'à celles de son maître et d'un grand nombre de ses compagnons d'école. Déjà, dans le jugement des deux Schlegel, j'ai peut-être dépassé les bornes de la critique; mais hélas! il est bien douloureux de contempler de près les astres de notre littérature. Les étoiles du ciel ne nous apparaissent peut-être si belles et si pures que parce qu'elles sont éloignées, et que nous ignorons leur vie privée. Il y a certainement là haut des étoiles qui mendient et des étoiles qui trompent, des étoiles hypocrites et des étoiles qui sont forcées de faire toutes sortes de bassesses, des étoiles qui flattent leurs ennemis, et, ce qui est encore plus triste, qui flattent leurs amis, comme nous faisons ici-bas. Les comètes qu'on voit quelquefois errer dans l'espace, les cheveux étincelants et épars, comme des ménades célestes, ce sont peut-être des étoiles libertines qui se retirent ensuite avec repentir dans un coin obscur du ciel, et haïssent le soleil.

Je n'ai parlé ici que des deux disciples de M. Schelling

qui se sont distingués dans ce mouvement du romantisme; mais ce ne sont nullement les têtes les plus éminentes de l'école du ci-devant Schelling. Pour écarter toute erreur, il me faut indiquer, en passant, que MM. Oken et François Baader sont supérieurs à tous leurs condisciples vivants. Le premier, l'illustre Oken, est resté fidèle à la doctrine primitive de son maître; l'autre, M. Baader, a malheureusement trop donné dans le mysticisme; mais je doute qu'il se soit profondément abîmé dans l'intrigue ultramontaine, comme on le prétend. Il se tient encore un peu séparé de cette pieuse confrérie de Munich, qui s'est proposé de sauver la religion par la philosophie.

Tout comme jadis, les philosophes de l'école d'Alexandrie employaient toute leur sagacité à préserver d'une ruine totale, par leurs déductions allégoriques, le culte chancelant de Jupiter, ainsi nos philosophes allemands tentent quelque chose de semblable pour notre religion moderne. Il nous semble peu nécessaire de rechercher si ces philosophes ont un but intéressé ou désintéressé; mais, en les voyant liés avec le parti des prêtres, dont les intérêts matériels reposent sur la religion, nous les nommerons jésuites. Cependant ils ne doivent pas espérer que nous les confondrons avec les anciens jésuites: ceux-là étaient de grands et puissants esprits, pleins de sagesse, de force, de volonté. Et vous, faibles que vous êtes, vous pensez que vous triompherez des obstacles qui ont fait trébucher ces noirs géants! Jamais l'esprit

humain n'a trouvé de plus hautes combinaisons que celles à l'aide desquelles les anciens jésuites ont cherché à soutenir le catholicisme. Ils ne purent réussir, parce qu'ils étaient animés de zèle, non pas pour le catholicisme lui-même, mais pour sa conservation. Quant à la religion en elle-même, ils y tenaient fort peu : aussi profanaient-ils souvent le principe catholique pour assurer sa domination : ils s'entendaient dans l'occasion avec les païens, avec les puissants de la terre; ils servaient leurs goûts et leurs vices ; ils se faisaient assassins et marchands ; et là où il était besoin, ils se montraient même athées. Mais c'est en vain que leurs confesseurs accordèrent les plus joyeuses absolutions, et que leurs casuistes se mirent à l'œuvre pour innocenter chaque faute et chaque crime ; en vain luttèrent-ils avec les laïques dans les arts et dans les sciences pour en faire des moyens de succès, leur impuissance se révéla visiblement. Ils se montrèrent jaloux de tous les grands savants et de tous les artistes habiles, et ne purent rien créer ni rien produire de sublime. Ils ont composé des hymnes pieux et construit des dômes ; mais, dans leurs poésies, gémit l'obéissance tremblante devant les chefs de l'ordre ; et, dans leurs édifices on reconnaît un esprit inquiet de servitude; leurs pierres semblent avoir la docilité et la souplesse de ceux qui les ont assemblées. M. Barrault disait un jour avec raison : « Les jésuites, ne pouvant élever la terre jusqu'au ciel, ont abaissé le ciel jusqu'à la terre. » Tous leurs efforts et tous leurs travaux furent sans fruit : la

vérité ne peut naître du mensonge, et Dieu ne saurait être sauvé par le démon.

Laissons les jésuites reposer dans leurs tombes, et haussons les épaules avec pitié à la vue des jésuites nouveaux. Ceux-là sont morts, et ceux-ci ne sont que les vers qui s'échappent en rampant de leurs cadavres. Ils ressemblent aussi peu aux anciens jésuites, que M. Schelling d'aujourd'hui ressemble au Schelling d'autrefois.

J'ai eu peu d'indications à donner sur les rapports de M. Schelling avec l'école romantique. Son influence a été presque entièrement personnelle; mais il faut dire aussi que l'élan imprimé par sa philosophie donna de plus vives idées aux poëtes, et les porta à jeter un coup d'œil plus profond sur la nature. Quelques-uns se plongèrent dans cette contemplation avec toutes les forces de leur âme; d'autres retinrent quelques formules d'enchantement, à l'aide desquelles on pouvait faire sortir de la nature des sentiments et un langage plus humains qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Les premiers de ces poëtes furent les mystiques proprement dits, assez semblables, sous beaucoup de rapports, aux religionnaires de l'Inde, qui s'inspirent de la nature et s'identifient avec elle. Les autres étaient plutôt des conjureurs qui appellent à volonté les malins esprits; ils ressemblaient aux sorciers arabes qui donnent la vie aux pierres et pétrifient les êtres animés.

Novalis appartenait tout particulièrement à la première de ces deux classes, et Hoffmann tenait essentiel-

lement de la seconde. Novalis voyait partout des miracles, et de gracieux miracles; il surprenait le langage des fleurs, il savait le secret de chaque jeune rose, il s'identifiait parfaitement avec toute la nature; et, lorsque vint l'automne et que les feuilles tombèrent, il mourut. Hoffmann, au contraire, ne voyait partout que des spectres; ils lui faisaient des grimaces du fond de chaque théière chinoise et de dessous chaque perruque de Berlin; c'était un enchanteur qui changeait les hommes en bêtes, et ces bêtes en conseillers auliques prussiens et en conseillers des finances. Il savait évoquer les morts et les faire sortir du tombeau; mais la vie le repoussait comme une triste apparition. Il le sentit lui-même; il sentit qu'il était devenu un fantôme : la nature entière lui sembla un miroir trouble et mal taillé, dans lequel il se voyait partagé en mille fragments, à travers un nuage, défait comme un visage de mort, et ses ouvrages ne furent autre chose qu'un effroyable cri d'angoisse en vingt volumes. Hoffmann n'appartient pas à l'école romantique. Il ne fut pas en contact avec les Schlegel et encore moins avec leurs tendances. Je ne le mentionne ici que par opposition à Novalis qui était tout à fait un poëte de cette école. Ce dernier est moins connu ici que Hoffmann, que Loève-Veimars et Eugène Renduel ont mené par la main devant le public français, et qu'ils ont fait parvenir en France à une immense réputation. Chez nous, en Allemagne, Hoffmann n'est nullement en vogue aujourd'hui; mais il l'a été autrefois. Dans son temps, il fut

beaucoup lu, mais seulement par les personnes dont les nerfs étaient trop vigoureux ou trop faibles pour être affectés par de doux accords. Les véritables penseurs et les natures poétiques ne voulurent pas entendre parler de lui. Cependant, il faut en convenir, comme poëte, Hoffmann est beaucoup plus considérable que Novalis. Le dernier, avec ses images idéales, flotte toujours dans les nuages, tandis que Hoffmann, avec ses masques bizarres, se cramponne toujours à la réalité. Comme le géant Antée devenait plus vigoureux et invincible quand il touchait du pied la terre, sa mère, tandis qu'il perdait ses forces quand Hercule le soulevait en l'air, ainsi le poëte est puissant tant qu'il n'abandonne pas le terrain de la réalité, et devient faible dès qu'il s'élève en rêvant dans l'espace.

La grande ressemblance qui existe entre ces deux poëtes, c'est que leur poésie est une maladie. Aussi a-t-on dit qu'il appartient plus aux médecins qu'aux critiques de juger leurs écrits. La nuance rose qui domine dans les écrits de Novalis n'est pas la couleur de la santé, mais l'éclat menteur de la phthisie; et la teinte de pourpre qui anime les contes fantastiques d'Hoffmann n'est pas la flamme du génie, mais bien le feu de la fièvre.

Mais avons-nous bien le droit de faire de telles critiques, nous qui ne sommes pas comblés d'un excès de santé? Et maintenant surtout lorsque la littérature ressemble à un vaste lazaret? A moins que la poésie ne

soit elle-même une maladie, comme la perle qui n'est qu'une infirmité dont souffre le pauvre animal nommé l'huître.

Novalis naquit, en 1772, le 2 mai; il mourut à vingt-neuf ans. Son véritable nom était Hardenberg. Il aima une jeune dame qui était atteinte de phthisie, et qui mourut de ce mal. Cette triste histoire plane sur tout ce qu'il écrit; sa vie ne fut plus qu'une rêveuse agonie, et il mourut lui-même, en 1801, d'une maladie de poitrine, avant d'avoir achevé son roman. Ce roman, tel qu'il est resté, n'est qu'un fragment d'un grand poëme allégorique qui devait, comme la Divine Comédie du Dante, célébrer toutes les choses du ciel et de la terre. Henri de Ofterdingen, célèbre poëte, est le héros de ce roman. Nous le voyons jeune homme, à Eisenach, charmante petite ville située au pied de cette vieille Wartbourg où se sont accomplies les plus grandes choses, mais aussi les plus stupides, où Luther a traduit sa Bible, et où quelques imbéciles teutomanes ont brûlé le Code de gendarmerie du sieur Kamptz. Dans ce château eut aussi lieu jadis la fameuse lutte des chanteurs où, entre autres poëtes, Henri de Ofterdingen soutint, contre Klingsohr de Hongrie, ce dangereux combat poétique dont le chevalier de Manesse nous a conservé le souvenir dans sa collection d'antiquités. Le bourreau devait faire tomber la tête du vaincu, et le landgrave de Thuringe était juge du camp. Le château de la Wartbourg, le théâtre de la renommée de Henri de Ofterdin-

gen, s'élève majestueusement sur son berceau, et le début du roman de Novalis nous montre son héros à Eisenach, dans la maison paternelle. Les vieux parents sont déjà couchés, et dorment; l'horloge rustique fait entendre son tic-tac monotone; le vent siffle à travers les petites fenêtres rondes, et la chambre s'éclaire de temps en temps des rayons de la lune.

« Le jeune homme s'agitait péniblement sur sa couche, songeant à l'étranger et à ses récits. Ce ne sont pas ses trésors qui ont éveillé dans mon âme de si ardents désirs, se disait-il; loin de moi l'avidité et l'avarice! mais je brûle de voir cette fleur d'azur dont il m'a parlé. Elle occupe sans relâche toute ma pensée, et je ne puis rêver à autre chose. Jamais je n'éprouvai une semblable sensation; il me semble que jusqu'à ce jour ma vie ait été un rêve, et que je me sois endormi dans un autre monde, et qu'à cette heure je me réveille. Dans le monde où je vis d'ordinaire, qui se serait occupé d'une fleur? qui a jamais entendu dire qu'une fleur ait inspiré une si vive passion? »

Henri de Ofterdingen débute par ces paroles, et dans tout ce roman respire le parfum et brille l'éclat de la fleur d'azur. Il est singulièrement remarquable que les personnages les plus fabuleux de ce livre aient pour nous un air de connaissance et de parenté; il semble que nous les ayons vus ailleurs, et qu'ils aient vécu familièrement avec nous en des temps reculés. On sent se réveiller de vieux souvenirs; Sophie elle-même porte

un visage qui nous est connu, et nous retrouvons à certaines pages de grandes allées de bouleaux où nous nous sommes promenés et où nous avons devisé avec elle. Mais toutes ces choses sont vues à une faible lueur de crépuscule; c'est un songe à demi oublié.

La muse de Novalis était une fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux, aux cheveux blonds dorés, aux lèvres riantes, et avec un petit signe maternel, couleur de fraise, sur le côté gauche du menton. C'est que je me représente comme la muse de la poésie de Novalis la jeune fille même qui me fit connaître Novalis, et dans les belles mains de qui je trouvai le livre de maroquin rouge à tranches dorées qui renfermait le roman de Ofterdingen. Elle portait toujours une robe bleue, et elle se nommait Sophie. Elle vivait à quelques lieues de Goettingue, chez sa sœur, qui était maîtresse de poste, grosse femme joviale, aux joues vermeilles et au sein prépondérant, que les raides dentelles dont il était garni faisaient ressembler à une forteresse, mais cette forteresse était imprenable; car cette femme était un Gibraltar de la vertu. C'était une femme active, toute pratique, toute ménagère, et cependant tous ses plaisirs consistaient à lire les romans d'Hoffmann. Dans Hoffmann elle trouvait l'homme qui s'entendait à secouer sa rude nature, et à lui imprimer d'agréables mouvements. Quant à sa pâle et tendre sœur, la vue seule d'un livre d'Hoffmann

lui causait une impression désagréable; et si elle en touchait un par méprise, elle se retirait en elle-même involontairement. Elle était délicate comme une sensitive, et ses paroles étaient si parfumées, si harmonieuses! Quand on les mettait ensemble, elles devenaient tout naturellement des vers. J'ai noté plusieurs choses qu'elle m'a dites : ce sont de singulières poésies tout à fait à la manière de Novalis, mais encore plus spiritualisées et plus éclatantes. Une de ces poésies, qu'elle me disait lorsque je lui fis mes adieux en partant pour l'Italie, m'est particulièrement chère. Une nuit d'automne, dans un jardin où une fête s'était terminée par une illumination, on entend un colloque entre le dernier lampion, la dernière rose et un cygne sauvage. Les brouillards du matin s'élèvent, la dernière lampe s'éteint, la rose s'effeuille, et le cygne, ouvrant ses ailes blanches, s'envole vers le sud.

Dans le pays d'Hanovre, il se trouve en effet beaucoup de cygnes sauvages qui partent dans l'automne pour les contrées méridionales, et qui nous reviennent dans la saison chaude. Ils passent sans doute l'hiver dans le pays d'Afrique; car nous trouvâmes une fois, dans le sein d'un cygne mort, une flèche que le professeur Blumenbach reconnut pour une arme africaine. Le pauvre oiseau était revenu, la flèche dans sa poitrine, à son nid du Nord pour y mourir. Maint autre cygne n'a peut-être pas eu la force d'accomplir son voyage;

et il est peut-être resté à languir dans un désert de sable brûlant, ou bien est-il perché en ce moment, avec ses ailes affaiblies, sur quelque pyramide égyptienne, jetant des regards douloureux du côté du Nord, vers sa fraîche retraite d'été, dans le pays d'Hanovre.

Lorsque, vers la fin de l'automne de 1828, je revins du sud (et moi aussi, la flèche brûlante dans le sein), ma route me conduisit dans les environs de Goettingue, et je m'arrêtai, pour changer de chevaux, chez ma grosse amie, la maîtresse de poste. Je ne l'avais pas vue depuis plus d'une année, et la bonne femme me parut très-changée. Sa gorge ressemblait toujours à une place forte, mais à une place saccagée. Les bastions étaient rasés; les deux tours principales n'étaient plus que des ruines chancelantes; nulle sentinelle ne gardait le rempart, et la citadelle, le cœur, était brisée. Ainsi que me le dit le postillon Piper, elle avait même perdu son goût pour les romans d'Hoffmann, mais elle n'en buvait que plus de brandevin avant de se coucher. Cela était aussi plus simple, car ces braves gens trouvaient le brandevin dans leur logis, tandis qu'ils étaient obligés d'aller chercher les romans d'Hoffmann à quatre heures de chemin de là, dans le cabinet de lecture de Dauerlich, à Goettingue. Le postillon Piper était un petit homme aigre et raccourci comme s'il avait bu du vinaigre. Lorsque je m'informai à lui de la sœur de la maîtresse de poste, il me répondit: « Mademoiselle

Sophie mourra bientôt, et elle est déjà un ange. » Quelle admirable créature que celle dont l'aigre postillon Piper me disait : « C'est un ange ! » et il parlait ainsi en cognant les volailles de la cour avec ses gros pieds armés de grosses bottes. La maison de poste, autrefois si riante et si blanche, était changée comme l'hôtesse ; elle était devenue d'une teinte jaune maladive, et les murailles elles-mêmes avaient de profondes rides. Dans la cour étaient étendues des voitures brisées, et sur un bâton était suspendu, pour sécher, un manteau de postillon de couleur écarlate, humide et déchiré. Mademoiselle Sophie était à la fenêtre et lisait ; et lorsque je montai vers elle, je retrouvai dans ses mains le volume de maroquin rouge à tranches dorées, le roman d'Ofterdingen de Novalis. Elle avait toujours lu et sans cesse dans ce livre : aussi elle ressemblait à une ombre. Sa beauté était toute céleste, et sa vue excitait une douce douleur. Je pris ses deux mains pâles et amaigries dans les miennes, et je lui demandai : « Mademoiselle Sophie, comment vous portez-vous ? — Je suis bien, répondit-elle, et bientôt je serai mieux encore ! » Et elle me montra par la fenêtre, dans le nouveau cimetière, un petit monticule peu éloigné de la maison. Sur cette éminence chenue s'élevait un petit peuplier mince et desséché ; on n'y voyait que quelques feuilles qui tremblotaient au souffle du vent d'automne. Ce n'était pas un arbre : c'était le fantôme d'un arbre.

Sous ce peuplier repose maintenant mademoiselle Sophie, et le souvenir qu'elle m'a laissé, le livre de maroquin rouge aux tranches dorées où se trouve le roman de Henri d'Ofterdingen de Novalis, est placé en ce moment sur ma table, et je m'en suis servi pour composer ces pages.

IV

Connaissez-vous la Chine, la patrie du dragon volant et des théières de porcelaine? Tout le pays est un cabinet de raretés, environné d'une immense et interminable muraille et de cent mille sentinelles tartares. Mais les oiseaux et les pensées des savants de l'Europe volent par delà, et lorsqu'ils ont tout vu à satiété, ils reviennent nous conter des merveilles de cette curieuse contrée et de ce curieux peuple. La nature avec ses apparitions grêles et contournées, ses fleurs gigantesquement fantasques, ses arbres nains, ses montagnes découpées, ses fruits voluptueusement baroques, ses oiseaux parés et bariolés, est là-bas une caricature aussi fabuleuse que l'homme avec sa tête pointue et couronnée d'une flamme chevelue, ses révérences, ses ongles démesurés, sa vieille et intelligente gravité, et sa langue enfantine composée de monosyllabes. En ce pays, la nature et l'homme ne peuvent se regarder sans rire. Mais ils ne rient pas hautement, parce qu'ils sont tous deux trop civilisés et trop polis, et pour se contenir ils font les grimaces les plus bizarres. Là, on ne trouve ni ombre ni perspective, et sur les maisons aux mille couleurs

s'élèvent l'un sur l'autre des toits tendus comme des parapluies, garnis de cloches de métal retentissant, de sorte que le vent lui-même produit un son comique et devient ridicule en passant en ce lieu.

Dans une de ces maisons à clochettes, demeurait jadis une princesse dont les petits pieds étaient encore plus petits que les pieds des autres Chinoises, dont les petits yeux obliques étaient encore plus doux et plus rêveurs que les petits yeux obliques des autres dames de l'empire céleste, et dont le petit cœur palpitant renfermait l'humeur la plus folle et les caprices les plus désordonnés. Sa joie la plus grande était de pouvoir déchirer les plus somptueuses étoffes d'or et de soie. Quand elle les entendait gémir et craquer sous ses doigts, elle se pâmait de ravissement. Enfin, quand elle eut sacrifié toute sa fortune à ce goût, lorsqu'elle eut déchiré tous ses biens et ses domaines, elle fut déclarée, de l'avis de tous les mandarins, incapable de se gouverner, reconnue pour une insensée incurable, et renfermée dans une tour ronde.

Cette princesse chinoise, le caprice personnifié, est en même temps la personnification de la muse d'un poëte allemand dont on ne saurait se dispenser de parler dans une histoire de la poésie romantique. C'est la muse qui nous sourit d'un air si égaré du fond des poésies de M. Clément Brentano. Elle déchire les plus brillantes étoffes de satin, les brocards d'or les plus éclatants, et son aimable esprit de destruction, sa joyeuse et floris-

sante folie remplissent l'âme d'un ravissement funeste et d'une gaillarde angoisse. Depuis quinze ans, M. Brentano vit éloigné du monde et dans la réclusion, muré en quelque sorte dans son catholicisme; il ne lui restait plus rien de précieux à déchirer! Il a même, dit-on, déchiré les cœurs qui l'aimaient, et chacun de ses amis se plaint de quelque folle injure; mais c'est particulièrement sur lui-même et sur son talent poétique qu'il a exercé son humeur destructive.

J'appelle surtout l'attention sur une comédie de ce poëte intitulée *Ponce de Léon*. Il n'est rien au monde de plus en lambeaux que cet ouvrage, autant sous le rapport des pensées que sous le rapport du langage. Mais tous ces lambeaux vivent et s'agitent joyeusement: on croit assister à un bal masqué de paroles et d'images. Tout cela bourdonne dans un charmant désordre, et la démence qui domine produit seule une certaine unité. De fous calembours courent dans toute la pièce comme de souples arlequins, et frappent de tous côtés de leurs battes légères. Quelquefois s'avance une idée sérieuse, mais elle trébuche comme le Dottore bolonais. De grandes phrases blafardes s'allongent comme un blanc pierrot avec ses manches pendantes et ses immenses boutons; on voit sautiller de petites épigrammes courbées, à courtes jambes, informes et bouffonnes comme Polichinelle; des sentiments tendres voltigent çà et là comme d'agaçantes Colombines; et tout danse, pirouette et s'élance et caquette avec une

incroyable gaieté, que domine le son retentissant des trompettes de l'esprit de destruction.

L'œuvre la plus remarquable de ce poëte est une tragédie : la *Fondation de Prague*. Il s'y trouve des scènes où l'on se sent saisi de l'effroi mystérieux que causent les légendes séculaires. On entend frémir les sombres forêts de la Bohême, que parcourent encore les colériques divinités des Slaves ; on entend le gazouillement des rossignols païens ; mais la cime des arbres est déjà éclairée par la douce aurore du christianisme. M. Brentano a écrit aussi quelques bons récits, entre autres l'Histoire du brave Gaspard et de la belle Nanette. Lorsque la belle Nanette était encore un enfant, et comme elle était allée, avec sa grand'mère, chez le bourreau, pour lui acheter, comme fait le bas peuple en Allemagne, quelques drogues efficaces, tout à coup quelque chose remua dans l'armoire devant laquelle se trouvait la belle Nanette, et l'enfant s'écria avec effroi : « Une souris ! une souris ! » Mais le bourreau s'effraya encore davantage, devint triste comme un mort et dit à la grand'mère : « Ma chère femme, dans cette armoire est suspendu le sabre avec lequel j'exécute, et ce sabre s'agite de lui-même chaque fois que quelqu'un qui doit être décapité s'en approche. Mon sabre a soif du sang de cet enfant. Permettez que je m'en serve pour égratigner seulement un peu le cou de cette petite. Le sabre sera satisfait d'une seule goutte de ce sang, et il ne conservera pas le désir de répandre le reste. » Mais la

grand'mère ne prêta pas l'oreille à ce raisonnable avis, et elle eut plus tard à s'en repentir, lorsque la belle Nanette fut réellement décapitée par le glaive du bourreau.

M. Clément Brentano peut avoir aujourd'hui cinquante-sept ans. Il vit à Francfort dans une solitude d'ermite. Il est membre correspondant de la propagande catholique. Son nom s'est presque éteint dans ces derniers temps, et l'on ne s'en souvient que quelquefois à l'occasion des chansons populaires qu'il a publiées avec son ami Arnim. Ils ont donné tous deux, sous le titre : l'Enfant au cor merveilleux (*des Knaben Wunderhorn*), une collection de chants qu'ils ont recueillis en partie de la bouche du peuple, et en partie de feuilles volantes et de vieux bouquins. Je ne saurais trop louer ce livre ; il renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand ; et quiconque voudra connaître le peuple allemand sous un aspect aimable, que celui-là lise ce livre. Ce livre est ouvert devant moi en ce moment, et il me semble qu'il me parfume de l'odeur de nos tilleuls du Nord. Le tilleul joue en effet un grand rôle dans ces chansons ; les amants devisent le soir sous son ombrage, c'est leur arbre favori ; sans doute parce que la feuille du tilleul a la forme d'un cœur. Cette remarque fut faite un jour par un poëte allemand que j'aime par-dessus tous les autres, à savoir par moi-même. Sur le frontispice du livre est un enfant qui souffle dans un cor, et quand un pauvre Allemand jeté en pays étranger con-

temple longtemps cette image, il croit entendre les sons de ce cor, qui lui sont bien connus, et il pourrait en prendre le mal du pays, comme le lansquenet suisse placé jadis en sentinelle sur un bastion de Strasbourg, qui, entendant de loin le ranz des vaches, jeta sa pique passa le Rhin à la nage, mais fut bientôt repris et fusillé comme déserteur. L'enfant au cor merveilleux a recueilli une touchante chanson à ce sujet :

Sur le rempart, à Strasbourg,
Ce fut un triste jour,
J'entendis le cor, le cor des Alpes retentir,
Alors jusqu'au pays je voulus nager, m'en aller,
Hélas ! je ne pus fuir.

A une heure dans la nuit,
Ne m'ont-ils pas arrêté,
Arrêté et conduit devant mon capitaine, en son réduit
Ah ! mon Dieu ! dans les vagues bleues, il m'ont pêché ;
Hélas ! de moi c'est fini.

Demain matin, quand six heures sonneront,
Devant le front du régiment ils me mèneront ;
Là il me faudra demander pardon
Et recevoir ma dernière permission ;
Hélas ! je sais cela déjà.

Mes frères, me voilà,
Vous me voyez pour la dernière fois.
Le petit pâtre est cause de tout mon embarras.
C'est le cor des Alpes qui a fait tous mes chagrins,
Et je m'en plains.

Il règne un charme singulier dans cette chanson populaire. Les poëtes artistes s'efforcent d'imiter ces pro-

ductions de nature, à peu près comme on fait des minéraux factices; mais, quand ils ont composé les parties intégrantes au moyen de procédés chimiques, la chose principale leur échappe encore, ils ne peuvent remplacer l'énergie sympathique de cette œuvre. Dans ces chansons, on sent les battements de cœur du peuple allemand. Là, se révèle sa mélancolique sérénité, sa folle raison; on entend les roulements de la colère allemande, les sifflements de la raillerie allemande; ici, l'amour allemand a déposé ses baisers; dans ce livre, on trouve les pleurs de la sensibilité allemande. Un savant analyste trouverait du sel et du fer dans ces pleurs! Quelle naïveté dans la fidélité de ce peuple: que de loyauté dans ses trahisons! quel honnête garçon est le pauvre Schwartenhals, quoiqu'il vole sur les grandes routes! Écoutez ce qu'il dit de lui-même:

Je vins trouver l'hôtesse dans sa maison,
Elle me demanda mon nom.
Je suis un pauvre garçon.
Qui boit et mange en toute saison.

On me mena dans une salle peinte,
Où l'on m'offrit une grande pinte.
On avait beau remplir mon verre,
Je le laissai tomber à terre.

On me mit à la place d'honneur,
Pour me traiter en grand seigneur;
Quand il fallut payer l'écot,
Rien ne sonna dans mon sarrot.

La nuit, quand je voulus aller dormir,

On me montra la grange,
Je n'eus plus envie de rire;
On me traitait d'une façon étrange.

Et quand je fus dans ma cage,
Et que je voulus faire mon nid,
Je fus piqué par les épis
Et par les chardons sauvages.

Le matin, en me réveillant,
La gelée couvrait la toiture,
Et je m'en allai en riant,
En riant de ma mésaventure.

Je pris mon épée à la main
Et l'attachai sur ma hanche.
Il me fallut aller à pied,
N'ayant pas de quoi chevaucher.

Je m'en allai bien doucement,
Tirant le long du chemin,
Quand vint un fils de marchand
Qui me laissa tout son argent.

Ce pauvre Schwartenhals est un véritable caractère allemand. Il règne une grande énergie dans cette chanson; mais celle de Marguerite mérite aussi d'être connue. C'est une fille encore que j'aime beaucoup. Hans dit à Gretel ou Marguerite :

« Mets tes beaux habits, Gretline, mets tes beaux habits,
Allons-nous-en tous dîner;
Les blés sont coupés,
Le vin est versé. »

Ah! Hanslin, cher Hanslin,
Restons toujours ensemble,

La semaine on travaille dans les champs,
Et les fêtes à l'auberge à boire.

Il la prit par la main,
Par sa main blanche;
Il la mena au bout du chemin,
Jusqu'à l'auberge la plus proche.

« Hôtesse, chère hôtesse,
Donnez-nous du vin frais,
Les habits de cette Gretline,
Nous allons les dépenser. »

Marguerite se mit à pleurer,
Et son chagrin devint si gros,
Que le long de ses joues vermeilles,
Coulèrent deux blancs ruisseaux.

« Ah ! Hanslin, cher Hanslin,
Ne parle pas ainsi,
Toi avec qui en secret j'ai fui
De la ferme de mon père. »

Il la prit par la main,
Par sa main blanche,
Et il la mena au bout du chemin,
Jusqu'au plus proche jardin.

. . . . . .

« Ah! Gretline, chère Gretline,
Pourquoi pleurer si fort?
Te repens-tu de ton courage,
Ou regrettes-tu ton honneur? »

« Je ne me repens pas de mon courage,
Je ne regrette pas mon honneur,
Je regrette mes habits de fête,
Que l'hôtesse ne me rendra pas. »

Ce n'est pas ici la Marguerite de Goëthe, et son repentir ne fournirait pas un tableau à M. Scheffer. Ce n'est pas là un clair de lune allemand. Il se trouve dans cette chanson aussi peu de sentimentalité que dans celle où un jeune drôle demande accès près de sa maîtresse pendant la nuit, et où celle-ci répond :

« Chevauche vers cette route,
Chevauche sur cette bruyère,
D'où tu as pris ta course.
Là est une grosse pierre,
Ta tête y appuieras,
Et de duvet tu n'emporteras. »

Mais la clarté de la lune tombe à flots argentés, et scintille, de toutes parts, de cette chanson :

Si j'étais un petit oiseau,
Et si j'avais deux ailes,
Je volerais vers toi,
Mais je demeure ici,
Ne pouvant le faire.

Quand je suis loin de toi,
Le songe vers toi me ramène;
Je converse alors avec toi,
Et je ne me trouve seule
Qu'au moment du réveil.

Il n'est pas d'heure de la nuit
Où mon amour ne veille,
Et où je ne me dise mille fois
Que tu m'as donné ton âme.

Si l'on veut savoir le nom de l'auteur, la chanson répond elle-même par ces derniers vers :

« Qui donc a inventé la jolie chansonnette ?
Sur l'eau trois oies l'ont apportée,
Trois oies, une blanche et deux grises. »

Mais d'ordinaire c'est un peuple errant, des vagabonds, des soldats, des écoliers ambulants ou des compagnons ouvriers qui ont composé ces chansons. Les compagnons surtout sont de grands poëtes. Que de fois, dans mes voyages pédestres, ai-je entretenu commerce avec cette sorte de gens ! Que de fois je les ai vus, excités par une circonstance extraordinaire, improviser un morceau de poésie populaire, ou le siffler en plein air ! Les petits oiseaux perchés sur les branches des arbres l'écoutaient attentivement ; et, quand passait par là un autre compagnon, le havresac au dos et le bâton à la main, les oiseaux lui gazouillaient ce chant aux oreilles ; il chantonnait alors les vers qui manquaient, et la chanson se trouvait finie. Les paroles tombent du ciel sur les lèvres de ces compagnons ; ils n'ont qu'à les prononcer, et elles sont plus poétiques que toutes les belles phrases que nous déterrons du fond de notre cerveau. Le caractère des compagnons ouvriers allemands respire dans ces chants populaires ; c'est une remarquable race d'hommes qui, sans le sou dans leur poche, parcourent l'Allemagne dans tous les sens, candides, joyeux et libres. D'ordinaire, je les trouvais trois en-

semble dans leurs pèlerinages. Dans ces trois camarades, il y avait toujours un raisonneur qui discutait de bonne humeur sur tout ce qui se rencontrait, sur chaque oiseau qui traversait les airs, sur chaque cavalier qui passait; et, quand ils arrivaient dans une laide contrée, couverte de huttes misérables, habitée par une population mendiante et déguenillée, le raisonneur disait ironiquement: « Le bon Dieu a fait le monde en six jours; mais il y « paraît, car il reste encore beaucoup à faire. » Le second compagnon n'interrompt l'autre que rarement, et par quelques remarques furieuses. Il ne peut dire une parole sans jurer; il maudit avec colère tous les maîtres chez qui il a travaillé, et son refrain banal est qu'il se repent de n'avoir pas laissé en souvenir une volée de coups à l'hôtesse d'Halberstadt, qui lui apportait journellement la choucroute. A ce mot de Halberstadt, soupire du fond de son âme le troisième compagnon; c'est le plus jeune. Il entreprend sa première tournée dans le monde; il pense toujours à sa gentille bonne amie aux yeux noirs, laisse tomber sa tête sur son sein, et ne prononce pas une parole.

L'Enfant au cor merveilleux est un monument bien remarquable de notre littérature. Ce livre a exercé une trop noble influence sur les lyriques de l'école romantique, particulièrement sur notre excellent M. Uhland, pour le passer sous silence; ce livre et le poëme des Nibelungen jouèrent un grand rôle dans cette période. Il faut donc aussi mentionner ce dernier ouvrage.

Longtemps il ne fut question d'autre chose, chez nous, que du livre des Nibelungen; et les philologues classiques ne furent pas peu scandalisés d'entendre comparer cette épopée à l'Iliade, et même de voir s'élever une discussion pour savoir laquelle de ces deux œuvres est la plus excellente. Le public ressemblait assez, dans cette circonstance, à ces enfants à qui on demande sérieusement : « Aimes-tu mieux un cheval ou des confi-« tures ? » Toutefois, ce chant des Nibelungen est d'une haute puissance; il est difficile qu'un Français puisse s'en faire une idée. Le langage dans lequel il est composé lui serait encore plus inintelligible. C'est une langue de pierre, et les vers sont des blocs rimés. Çà et là, entre les interstices, s'élèvent de belles fleurs, rouges comme des gouttes de sang, ou s'échappe le lierre rampant, semblable à de longues lames vertes. De ces passions de géants qui s'agitent dans cette épopée, vous pouvez encore moins vous faire une idée, bonnes gens civilisés et polis que vous êtes ! Figurez-vous une claire nuit d'été, les étoiles pâles comme l'argent, grandes comme le soleil, étincelant sur un ciel bleu, tous les dômes gothiques de l'Europe semblent s'être donné rendez-vous dans une vaste plaine; et, parmi cette foule de colosses, viendraient paisiblement le moutier de Strasbourg, le dôme de Cologne, le clocher de Florence, la cathédrale de Rouen, la flèche d'Amiens et l'église de Milan, qui s'attrouperaient autour de la belle Notre-Dame de Paris, et lui feraient galamment la cour. Il est

vrai que leur démarche est un peu lourde, que quelques-uns s'y prennent gauchement, et qu'on est quelquefois tenté de rire de leurs transports amoureux; mais ce ricanement cesse dès qu'on les voit entrer en fureur, se ruer les uns sur les autres, quand Notre-Dame de Paris élève avec désespoir ses deux bras de pierre vers le ciel, saisit tout à coup un glaive, et abat la tête du plus grand de tous ces dômes. Mais non, vous ne pourriez encore vous faire une idée des principaux personnages du chant des Nibelungen; il n'est pas de tour aussi haute, pas de pierre aussi dure que le féroce Hagen et la vindicative Chrimhilde.

Mais qui a composé ce poëme? On sait aussi peu le nom de l'auteur des *Nibelungen* que le nom de l'auteur des chants populaires. Chose singulière! on ignore presque toujours le créateur des livres les plus admirables, des poëmes, des édifices et des plus nobles monuments de l'art. Comment se nommait l'architecte qui imagina le dôme de Cologne? Qui a peint sous ce dôme le tableau d'autel où la ravissante mère de Dieu et les trois rois sont si admirablement représentés? Qui a composé ce livre de Job qui a consolé tant de races d'hommes souffrantes? Les hommes n'oublient que trop facilement les noms de leurs bienfaiteurs; les noms des bons et nobles qui ont travaillé pour le bonheur de leurs concitoyens se trouvent rarement dans la bouche des peuples; leur épaisse mémoire ne conserve que les noms de leurs oppresseurs et de leurs cruels héros de guerres.

L'arbre oublie le silencieux jardinier qui l'a préservé du froid, arrosé dans la sécheresse, qui l'a protégé contre les bêtes malfaisantes; mais il conserve fidèlement les noms qu'on grave sur son écorce avec un acier tranchant, et il les transmet aux races futures en caractères toujours grandissants.

V

On a coutume de réunir les noms de Brentano et d'Arnim, à cause de leur livre de l'*Enfant au cor merveilleux* qu'ils ont publié ensemble, et je ne veux pas les séparer. Le dernier mérite notre attention à un plus haut degré. Louis-Achim d'Arnim est un grand poëte, et une des têtes les plus originales de l'école romantique. Les amateurs du fantastique prendront plus de goût à ses œuvres qu'à toutes celles des autres écrivains allemands. Il surpasse en cela Hoffmann autant que Novalis; il savait vivre encore plus intimement dans la nature que celui-ci, et pouvait conjurer des spectres encore plus terribles que ceux d'Hoffmann. Souvent, quand je regardais Hoffmann, il me semblait qu'il s'était échappé, en chair et en os, d'un des ouvrages d'Arnim. Cet écrivain est resté complétement inconnu pour le public, et il n'a de réputation que parmi les littérateurs; mais ces derniers, tout en reconnaissant son mérite infini, ne lui ont jamais rendu publiquement la justice qu'il mérite, et quelques-uns même ont parlé de lui avec dédain. Il n'est pas besoin de dire que ce sont précisément ceux qui ont imité sa manière. On pourrait leur appli-

quer ce mot de Steevens au sujet de Voltaire, qui parlait avec mépris de Shakspeare, après s'être servi d'Othello pour composer son Orosmane : « Ces gens-là ressemblent à des voleurs qui mettent le feu à la maison où ils ont volé. » Pourquoi M. Tieck n'a-t-il jamais convenablement parlé d'Arnim, lui qui sait dire de si belles choses sur tant de mauvaises œuvres insignifiantes ? MM. Schlegel ont également gardé le silence sur Arnim. Ce n'est qu'après sa mort qu'il obtint une notice biographique d'un compagnon de l'école. Je crois que la renommée d'Arnim ne put jamais s'élever bien haut, parce qu'il était resté encore beaucoup trop protestant pour ses amis du parti catholique, et parce que, d'un autre côté, le parti protestant le tenait pour un crypto-catholique. Mais pourquoi le public l'a-t-il repoussé ? le public, pour qui ses romans et ses nouvelles se trouvaient placés dans chaque salon de lecture ? Hoffmann eut le même sort quant à la presse littéraire. Il ne fut presque pas parlé de lui dans nos gazettes et nos feuilles esthétiques, la haute critique observa un dédaigneux silence à son égard; mais toutefois il fut généralement lu. Pourquoi le public allemand négligea-t-il Arnim, un écrivain dont l'imagination était si vaste et embrassait tant de choses, dont l'âme était empreinte d'un sentiment si profond, et qui possédait à un si haut degré le don de peindre ? Quelque chose manquait à ce poëte, et ce quelque chose était justement ce que le public cherche dans les livres, la vie. Le peuple exige que les écrivains éprouvent avec lui ses

passions de tous les jours; qu'ils lui tirent de leur propre sein des sensations agréables ou pénibles; en un mot, le peuple veut être ému. Arnim ne pouvait pas contenter ce besoin. Ce n'était pas un poëte de la vie, mais de la mort. Dans tout ce qu'il écrit, c'est comme un mouvement d'ombres; les figures s'agitent; elles remuent leurs lèvres comme si elles parlaient, mais on voit seulement leurs paroles, on ne les entend pas. Ces figures sautent, courent, se renversent sur la tête, s'approchent de nous mystérieusement, et nous insinuent à l'oreille qu'ils sont morts. Un tel spectacle serait trop douloureux et accablant, n'était la grâce qu'Arnim répand sur toutes ces compositions, et qui ressemble au sourire d'un enfant, mais d'un enfant mort. Arnim sait peindre l'amour, quelquefois aussi la sensualité, mais nous ne pouvons sentir ces choses avec lui; nous voyons de belles formes, des seins agités, des hanches arrondies, mais un froid linceul enveloppe tous ces corps. Quelquefois Arnim est caustique, et l'on ne peut se défendre de rire, mais c'est comme si la mort nous chatouillait du bout de sa faucille. D'ordinaire, Arnim est sérieux, sérieux comme un Allemand mort la veille. Un Allemand vivant est déjà cependant une créature suffisamment grave. Mais un Français ne peut se figurer combien nous sommes sérieux après notre mort, nous autres Allemands; nos figures sont alors encore plus longues que de coutume, et les vers qui dînent à nos dépens deviennent tout mélancoliques rien qu'à nous voir. En France, on se fait

une idée effroyable du sérieux terrible d'Hoffmann, mais c'est un jeu d'enfant en comparaison du sérieux d'Arnim. Quand Hoffmann conjure ses morts, lorsqu'ils sortent de leurs tombeaux et dansent autour de lui, il tremble lui-même d'effroi; il danse au milieu d'eux et il fait les plus affreuses grimaces. Mais Arnim conjure ses morts comme un général passe une revue; il est assis sur son grand cheval-spectre, et fait défiler avec sang-froid les effroyables bataillons qui le regardent avec respect et semblent le redouter. Pour lui, il se contente de les saluer d'un air affable.

Louis-Achim d'Arnim naquit en Brandebourg l'an 1785, et mourut l'hiver de 1830. Il écrivit des compositions dramatiques, des romans et des nouvelles. Ses drames sont remplis de poésie intime, et particulièrement une pièce intitulée *le Coq de bruyère*. La première scène ne serait pas indigne du plus grand poëte. Comme l'ennui le plus accablant est fidèlement représenté avec une incroyable vérité! L'un des trois fils naturels du défunt landgrave est assis tout seul dans un coin de l'immense salle du château abandonné. Il se parle à lui-même en bâillant, et se plaint que ses jambes poussent et deviennent toujours plus longues sous la table, et que le vent froid du matin siffle entre ses dents. Son frère, le bon Franz, arrive lentement, vêtu des habits de feu son père, qui lui sont beaucoup trop larges; et il songe avec tristesse, qu'autrefois, à pareille heure, il aidait son père à s'habiller; il se rappelle que le landgrave lui jetait

souvent un croûton qui était trop dur pour ses vieilles dents, et lui donnait de temps en temps un coup de pied avec humeur. Ce dernier souvenir touche le bon Franz jusqu'aux larmes, et il se plaint amèrement que son père soit mort et ne puisse plus lui donner de coups.

Les romans d'Arnim se nomment *les Gardiens de la Couronne* et *la Comtesse Dolores*. Le premier de ces romans a aussi un magnifique début. La scène est au haut de la tour de vigie de Waiblingen, dans la petite chambre du gardien et de sa digne et grosse femme, mais qui n'est pas aussi grosse qu'on le croit en bas dans la ville. En effet, on la calomnie en disant qu'elle est devenue si corpulente dans sa tour, qu'elle ne peut plus descendre l'étroit escalier tournoyant, et que, ne pouvant sortir, elle a été obligée, après la mort de son premier mari, le vieux gardien, d'épouser le nouveau tourier. La pauvre femme s'affligeait fort de ces méchants propos, et elle ne pouvait descendre l'escalier, uniquement parce qu'elle avait des vertiges. — Le second roman d'Arnim, *la Comtesse Dolores*, offre encore une brillante entrée en scène, et l'auteur y peint admirablement la poésie de la pauvreté, et, de plus, la pauvreté noble dont il souffrait lui-même alors, et qu'il a souvent choisie pour son thème. Quel maître que cet Arnim, dans la peinture de la destruction ! Je crois toujours voir devant mes yeux le château désert de la jeune comtesse Dolores, qui semble encore plus ruiné, à cause du riant goût italien dans lequel le vieux comte l'a bâti, mais sans l'achever.

Le château est une ruine moderne, le jardin est complétement désert, les allées de buis taillés sont tombées dans un désordre sauvage; les arbres poussent au hasard et projettent leurs branches sur le chemin; les oliviers et les lauriers rampent douloureusement sur le sol; les belles fleurs exotiques sont entourées de plantes gourmandes; les statues sont tombées de leurs socles, et deux petits mendiants, assis à califourchon sur une Vénus de marbre tombée au milieu du gazon, la fouaillent avec des chardons. Lorsque le vieux comte revient dans son château après une longue absence, la conduite singulière de ses gens, et surtout de sa femme, le frappe vivement. Il se passe beaucoup de choses bizarres, et surtout à table. Cela vient sans doute de ce que la pauvre femme est morte de chagrin, comme tout le reste de la domesticité du château, qui est morte aussi depuis longtemps. A la fin cependant, le comte semble s'apercevoir qu'il se trouve parmi des spectres, et, sans en rien témoigner, il se remet silencieusement en route.

De toutes les nouvelles d'Arnim, la plus précieuse, ce me semble, est *Isabella d'Égypte*. Là il nous montre la vie aventureuse des Zigeuner, qu'on nomme en France Bohémiens et aussi Egyptiens. Là vit et respire ce rare et merveilleux peuple avec ses visages bruns, ses yeux doux et prophétiques, et ses douloureux secrets. Une joie tumultueuse et bruyante cache une profonde et mystique mélancolie. D'après une légende qui est racontée de la façon la plus aimable dans cette nouvelle, les

Zigeuner sont condamnés à errer un certain temps par le monde, pour expier la dureté inhospitalière avec laquelle ils repoussèrent la sainte mère de Dieu, lorsque jadis, en Égypte, elle vint leur demander asile pour une nuit. Dans le moyen âge, on n'avait pas encore une philosophie catholique, et il fallait bien employer la poésie pour justifier les lois les plus indignes et les plus cruelles. Mais les lois du moyen âge ne furent plus barbares envers personne qu'envers les Zigeuner. Dans certains pays, elles permettaient de pendre un Zingaro sans procédure et sans jugement, sur un simple soupçon de vol. Ce fut ainsi que fut pendu, bien qu'innocent, leur chef Michaël, nommé le duc d'Egypte. La nouvelle d'Arnim commence par cette triste circonstance. Les Zigeuner ont descendu de la potence leur duc mort; ils lui ont mis son rouge manteau de prince sur les épaules; ils ont placé la couronne d'argent sur sa tête, et l'ont jeté dans les eaux de la Schelde, bien convaincus que le fleuve compatissant le ramènera dans sa patrie, dans le pays chéri d'Égypte. La pauvre princesse bohémienne Isabella, sa fille, ne sait rien de cette affreuse histoire. Elle habite seule une maison en ruines sur les bords de la Schelde. Une nuit, elle entend l'onde murmurer d'une façon singulière, et elle voit tout à coup son père sortir à demi du fleuve; il est pâle et blême, le vêtement pourpre des morts le couvre, et la lune jette sa clarté chagrine sur la couronne d'argent qui brille sur sa tête. Le cœur de la pauvre enfant est près de se briser; elle

veut en vain retenir le corps de son père ; il flotte paisiblement au large vers la belle Égypte, où l'on attend son arrivée pour l'ensevelir, conformément à son rang, sous une des plus hautes pyramides. Rien n'est plus touchant que le repas funèbre par lequel la jeune fille honore la mémoire de son père. Elle étend un voile blanc sur une grande pierre dans les champs ; elle place des mets et du vin, et mange solennellement. L'excellent Arnim est toujours attendrissant lorsqu'il nous parle des Zigeuner, auxquels il a voué une constante compassion dans plusieurs de ses ouvrages, entre autres dans la conclusion du *Cor merveilleux*, où il prétend que nous devons aux Bohémiens d'immenses bienfaits, et surtout la plupart de nos médecines. Nous les avons payés d'ingratitude et persécutés cruellement. Il se plaint que tout leur amour pour nous ne leur a pas valu une patrie, et il les compare, sous ce point de vue ; aux petits nains dont parle une de nos légendes, qui apportaient tout ce qui était nécessaire aux festins de leurs ennemis, mais qu'on battit et qu'on chassa du pays à cause de quelques pois qu'ils prirent dans un champ. Ce fut un triste spectacle que la vue de toutes ces petites gens galopant pendant la nuit sur le pont, défilant comme un troupeau de brebis, et forcés chacun de déposer en partant une petite pièce de monnaie, jusqu'à ce qu'ils en eussent rempli une tonne.

Une traduction d'*Isabella d'Égypte*, ne servirait pas seulement à donner aux Français une idée des écrits

d'Arnim, mais elle leur apprendrait que toutes les terribles, épouvantables, cruelles et fantastiques histoires qu'ils ont tirées, dans ces derniers temps, avec tant de peine, de leurs cerveaux, ne sont, comparées aux compositions d'Arnim, que les rêves roses du matin d'une danseuse de l'Opéra. Dans toutes les histoires de spectres français, mises ensemble, on n'a pas réuni autant d'idées à faire frissonner que dans un certain carrosse qu'Arnim fait voyager de Brake à Bruxelles, et où se trouvaient assis, l'un près de l'autre, les quatre personnages suivants :

1° Une vieille bohémienne, qui est en même temps sorcière. Elle ressemble au plus joli des sept péchés mortels, et étincelle dans un magnifique costume de brocard d'or et de soie.

2° M. Peau-d'ours, un mort qui a quitté son tombeau pour gagner quelques ducats, et qui s'est engagé pour sept ans en qualité de domestique. C'est un gras cadavre, qui porte une redingote de peau d'ours blanc, dans laquelle il gèle.

3° Un golem, à savoir une figure d'argile, qui est pétrie dans la forme d'une jolie femme, et qui se conduit comme une jolie femme. Sur son front, caché sous des boucles de cheveux noirs, est écrit en lettres hébraïques le mot *vérité*, et quand on l'efface, toute la figure tombe inanimée et redevient argile.

4° Le feld-maréchal Cornélius Népos, qui n'est pas parent du célèbre historien de ce nom ; et qui ne peut

même se dire d'une origine bourgeoise, car il est de naissance une racine, une racine que les Français nomment mandragore. Cette racine croît sous l'échafaud, là où ont coulé les larmes équivoques d'un pendu. Elle poussa un effroyable cri lorsque la belle Isabella l'arracha de la terre à minuit. Cette plante ressemble à un nain, seulement elle n'a ni yeux, ni bouche, ni cheveux. La charmante fille lui mit sur le visage deux grains d'orge noirs et une fleur d'églantier rouge, d'où il sortit une bouche et des yeux, puis elle éparpilla un peu de millet sur la tête du petit homme, et il poussa des cheveux, un peu crépus, il est vrai. Elle berça le monstre dans ses bras blancs; quand il gémissait comme un enfant, elle le baisait si fort de ses lèvres de rose, qu'elle lui fit presque sortir de la tête ses yeux de grains d'orge, et elle le gâta tellement qu'il voulut à toute force être feld-maréchal. Il fallut le couvrir de ce brillant uniforme, lui conférer ce noble titre : et c'était lord Wellington en miniature.

Ne sont-ce pas là quatre personnes bien distinguées? Vous aurez beau piller la Morgue, les Charniers, la Cour des Miracles et toutes les maladreries du moyen âge, vous n'assemblerez pas une si bonne compagnie que celle qui se trouve dans ce seul carrosse, roulant sur la route de Bruxelles. O spirituels Français, vous devriez reconnaître que le terrible n'est pas votre genre, et que la France n'est pas un sol propre à produire des spectres de cette nature! Quand vous conjurez des fantômes,

nous ne pouvons nous empêcher de rire. Oui, nous autres Allemands, qui savons demeurer sérieux en face de vos plus joyeuses facéties, nous nous livrons à la gaieté la plus folle en lisant vos histoires de revenants, car vos revenants sont toujours des spectres français. Spectre français! quelle contradiction dans ces paroles! Dans ce mot *spectre*, il y a tant d'isolement, de grondement, de silencieux, d'allemand, et, dans ce mot *français*, tant de sociabilité, de gentillesse, de babil et de français! Comment un Français pourrait-il devenir un spectre, et comment un spectre pourrait-il exister à Paris? à Paris, dans le foyer de la société européenne! Entre minuit et une heure, qui est, de toute éternité, le temps assigné aux spectres, la vie la plus animée se répand encore dans les rues de Paris; c'est en ce moment que retentit à l'Opéra le bruyant finale; des bandes joyeuses s'écoulent des Variétés et du Gymnase, et tout rit et saute sur les boulevarts, et tout le monde court aux soirées. Qu'un pauvre spectre errant se trouverait malheureux dans cette foule animée! et comment un Français, même s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire pour le métier de revenant, quand la gaieté populaire le cernerait de toutes parts? S'il y avait réellement des spectres à Paris, je suis convaincu que les Français, sociables comme ils le sont, se lieraient entre eux même comme revenants, qu'on verrait bientôt se former des réunions de spectres, se fonder un café des morts, une gazette des morts, une Revue de Paris morte, et

qu'on recevrait des invitations à des soirées de morts, *où l'on fera de la musique.*

Je suis certain que les morts s'amuseraient beaucoup plus à Paris que les vivants ne s'amusent chez nous. Quant à moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité de spectre, je ne craindrais plus la mort. Je prendrais seulement mes mesures pour être enterré au Père-Lachaise, afin de pouvoir faire mes apparitions à Paris entre minuit et une heure. Quelle heure délicieuse ! Et vous, mes compatriotes, quand vous viendrez à Paris après ma mort, et que vous verrez mon spectre errer la nuit par les rues, ne vous effrayez pas ; je ne serai pas un revenant terrible, à la triste manière allemande, mais un spectre parisien qui revient pour son plaisir.

Pauvres écrivains français qui conjurez des fantômes, vous me faites l'effet d'enfants qui se mettent des masques devant le visage pour se faire peur les uns aux autres. Ce sont des masques graves et terribles, mais à travers les trous des yeux on aperçoit de joyeux regards d'enfants. Nous autres Allemands, nous montrons quelquefois, au contraire, des yeux de mort à travers un aimable masque juvéline. Vous êtes un peuple élégant, sociable, aimable, raisonnable et vivant ; et ce qui est beau, noble et humain est seulement de votre domaine. C'est ce que vos anciens écrivains avaient parfaitement compris, et vous autres écrivains modernes, vous finirez par le comprendre aussi. Renoncez aux spectres et aux choses terribles. Laissez-nous, à nous autres

Allemands, toutes les horreurs du délire, les rêves de la fièvre et le royaume des esprits. L'Allemagne est un pays convenable pour les vieilles sorcières, les peaux d'ours morts, les golems de tout sexe, et surtout pour des feld-maréchaux comme le petit Cornélius Népos. Ce n'est que de l'autre côté du Rhin que de tels spectres peuvent réussir; la France ne sera jamais un pays pour eux. Lorsque je me mis en route pour venir en France, mes spectres m'accompagnèrent jusqu'à la frontière. Là, ils prirent tristement congé de moi; car la vue du drapeau tricolore dissipe les spectres de toute espèce.

Oh! que je voudrais m'établir sur la flèche du clocher de Strasbourg, en tenant dans une main un drapeau tricolore qui flotterait jusqu'à Francfort. Je crois qu'en déroulant ce drapeau béni sur ma chère patrie, et prononçant les véritables paroles d'exorcisme, les vieilles sorcières s'envoleraient sur leurs manches à balai, la froide race servile des peaux-d'ours rentrerait dans sa tombe, les golems tomberaient en poudre, le feld-maréchal Cornélius Népos retournerait dans le lieu d'où il est venu, et toute l'apparition se dissiperait pour jamais.

VI

Il est aussi difficile d'écrire l'histoire de la littérature que l'histoire naturelle. Dans l'une et l'autre science l'on ne se préoccupe que des phénomènes les plus saillants. Mais le moindre verre d'eau contient tout un monde d'animalcules merveilleux qui témoignent de la toute-puissance de Dieu tout aussi bien que les bêtes les plus énormes, et le plus petit almanach des Muses renferme une quantité de poëtereaux qui, aux yeux de l'amateur, sont aussi curieux que les éléphants de la littérature. Dieu est grand!

Et la plupart des historiographes des belles-lettres ne font-ils pas de l'histoire de la littérature une ménagerie où tout est parfaitement étiqueté, où nous pouvons voir dans des cages séparées les mammifères épiques, les oiseaux lyriques, les auteurs dramatiques d'eau douce, les prosateurs amphibies qui écrivent autant de romans maritimes que continentaux, les mollusques humoristiques, etc. D'autres, au contraire, traitent dogmatiquement l'histoire de la littérature: ils parlent des sentiments primitifs de l'humanité qui se sont formés, cultivés dans les différentes époques et qui ont fini par

revêtir une forme artistique. Ces messieurs commencent *ab ovo* comme les historiens qui font sortir de l'œuf de Léda toute la guerre de Troie. Système ridicule! Car je suis convaincu que si l'on eût fait une omelette de l'œuf de Léda, Hector et Achille n'en auraient pas moins combattu vaillamment devant la porte de Scée. Les grands faits et les grands livres ne doivent pas leur naissance à ces mille petites causes insignifiantes; ils sont les produits de la nécessité. Il y a ici des rapports avec les révolutions célestes, et ce sont peut-être les influences solaires, planétaires et astrales qui les font éclore sur notre globe. Les faits ne sont que les résultats des idées..... Mais d'où vient qu'à certaines époques, certaines idées s'emparent des hommes si puissamment, qu'elles changent leur vie entière avec ses joies et ses peines, et réforment en même temps l'expression artistique de leur pensée, le style.

C'est peut-être le moment d'écrire une astrologie littéraire et d'expliquer l'apparition de certaines idées ou de certains livres d'après la constellation des étoiles.

Ou bien la venue de certaines idées répond-elle aux besoins momentanés des hommes? Cherchent-ils toujours les idées qui légitimeront leurs désirs présents? En effet, les hommes, à en juger par leurs ressorts intimes, sont tous des doctrinaires. Ils savent toujours trouver une doctrine qui justifie leur renoncement ou leur convoitise. Aux mauvais jours de maigre chère, où la joie est presque inaccessible, ils se courbent devant

le dogme de l'abstinence, en prétendant que les raisins de ce monde sont trop verts. Lorsque des temps plus prospères arrivent où les bonnes gens ont à leur portée les beaux fruits de la terre, alors vous voyez apparaître une doctrine plus gaie qui revendique toutes les douceurs de la vie et le droit inaliénable de la jouissance.

Approchons-nous de la fin du jeune chrétien? atteignons-nous déjà à l'âge riant de la joie, nous éclaire-t-il déjà de ses premières lueurs? Comment la joyeuse doctrine transformera-t-elle l'avenir?

C'est dans la poitrine des écrivains d'une nation que repose l'image de ses destins futurs, et un critique qui disséquerait un de nos nouveaux poëtes allemands avec un scalpel assez affilé pourrait facilement prophétiser de l'état de ses entrailles, à la manière des anciens sacrificateurs païens, quel sera plus tard le sort de l'Allemagne.

Ce serait avec un vrai plaisir que, Calchas littéraire, j'immolerais sous ma critique quelques-uns de nos jeunes poëtes, si je ne craignais de voir dans leurs entrailles bien des choses sur lesquelles je n'aimerais pas à me prononcer dans ce moment. Car on ne peut pas parler de notre nouvelle littérature allemande sans toucher le terrain de la politique. En France, où les écrivains cherchent à s'éloigner du mouvement politique plus même qu'il ne le faudrait, on peut juger les beaux esprits du jour sans dire un mot des affaires du jour. Mais de l'autre côté du Rhin les meilleurs auteurs

se jettent aujourd'hui à corps perdu dans le mouvement politique dont ils s'étaient tenus si longtemps éloignés. Vous autres Français, voilà cinquante ans que vous êtes sur pied et vous êtes las à cette heure. Pour nous, Allemands, qui, jusqu'à présent, menions une vie sédentaire, restant assis dans notre cabinet de travail, occupés à développer des systèmes de philosophie transcendantale ou à commenter les vieux bouquins de l'antiquité, nous sentons le besoin de nous donner un peu d'exercice. La même raison que j'ai indiquée plus haut m'empêche de parler, comme il le mérite, d'un auteur que madame de Staël n'a fait qu'effleurer légèrement, et qui, depuis les spirituels articles de Philarète Chasles, est devenu particulièrement l'objet de l'attention du public français. Je veux parler de Jean-Paul-Frédéric Richter. On l'a appelé *l'Unique*. Excellente dénomination dont je ne saisis toute la justesse que maintenant, après avoir inutilement cherché à quelle place de l'histoire littéraire on pourrait parler de lui. A son début il était contemporain de l'école romantique, sans pour cela y prendre la moindre part; dans la suite il n'entra pas non plus en communication avec l'école artistique de Goëthe. Il est tout à fait isolé dans son époque, justement parce que, contrairement aux deux écoles, il s'est adonné entièrement à son époque, et que son cœur en débordait. Son cœur et ses écrits ne font qu'un. Cette qualité, cette unité, nous la retrouvons aussi chez beaucoup de jeunes écrivains de l'Allemagne actuelle dont

on a désigné une partie, avec plus ou moins de raison, par le nom de Jeune Allemagne. Eux aussi ils ne veulent faire aucune différence entre leur vie et leurs écrits, ils ne séparent plus la politique de la science, l'art de la religion, et ils sont en même temps artistes, tribuns et apôtres.

Oui, je dis *apôtres*, car je ne saurais trouver pour eux une désignation plus caractéristique. Ils puisent dans une nouvelle croyance une passion dont les écrivains de l'époque antérieure n'avaient aucun pressentiment. Cette passion, c'est la foi au progrès, foi qui est née de la science. Nous avons mesuré les pays, pesé les forces de la nature, compté les moyens de l'industrie, et voici ce que nous avons trouvé : La terre est assez grande, chacun a assez d'espace pour y bâtir la cabane de son bonheur. Cette terre peut tous nous nourrir, si tous nous voulons travailler, au lieu de vivre aux dépens les uns des autres. Alors il sera superflu de prêcher le ciel aux pauvres pour ne pas leur faire envier le bonheur des riches. Le nombre de ceux qui possèdent cette foi et cette science n'est pas trop grand, il est vrai. Mais le temps est venu où les peuples comptent bien moins par le nombre des têtes que par la valeur des cœurs.

J'ai dit comment Jean-Paul précéda les jeunes écrivains du progrès en Allemagne dans leur tendance politique et sociale. Mais ces nouveaux auteurs ont su, tout en conservant la tendance pratique de Jean-Paul, se dégager de la confusion baroque et des grotesques

allures de son style qui est si difficile à goûter. Il est impossible à une tête française claire et bien ordonnée de se faire une idée de ce style Jean-Paulesque. L'édifice de ses périodes est composé de toutes sortes de petites chambrettes, tellement étroites que, lorsque deux idées viennent à s'y rencontrer, elles courent risque de s'entre-heurter. En haut, au plafond, ce ne sont que des crochets où Jean-Paul suspend toute espèce de pensées, tandis qu'aux murailles sont mille secrets tiroirs où il cache des sentiments. Nul écrivain allemand n'est aussi riche que lui en pensées et en sentiments, mais il ne les laisse pas arriver à maturité, et la richesse de son esprit et de son cœur nous cause plus d'étonnement que de jouissance. Des pensées et des sentiments qui s'élèveraient comme des arbres gigantesques, s'il les laissait prendre racine et s'étendre avec toutes leurs branches, leurs fleurs et leurs feuilles, il les arrache du sol lorsqu'ils ne sont à peine que de petites plantes ou même encore de simples germes, et le voilà qui vous apporte comme un plat de légumes ordinaires toutes ces futures forêts. Et tout cela fait un singulier mets fort peu dégustable, car tous les estomacs ne sont pas de force à digérer une pareille quantité de chênes, tilleuls, sapins, cèdres, palmiers et bananiers en herbe. Jean-Paul est poëte et aussi quelque peu philosophe. Mais on ne peut pas être moins artiste que lui dans ses écrits. Il a mis au monde dans ses romans des figures véritablement poétiques. Mais toutes ces créations traînent après elles

un cordon ombilical d'une fabuleuse longueur, elles s'embarrassent dans ses nœuds et s'étranglent. Au lieu de pensées, il nous donne pour ainsi dire son penser même. Nous assistons à la formation matérielle de ses idées, à l'action cérébrale de son esprit : il offre au lecteur plutôt son cerveau que sa pensée. C'est le plus gai et en même temps le plus sentimental des écrivains; oui, la sentimentalité le domine toujours, et son rire se change soudain en larmes. Il cache quelquefois sa grandeur d'âme sous les haillons d'un gueux vulgaire, puis tout à coup comme les princes incognito que nous voyons sur la scène, il déboutonne sa grossière souquenille et nous voyons alors sur sa poitrine briller l'étoile princière.

C'est en cela que Jean-Paul ressemble au grand Irlandais auquel on l'a si souvent comparé. Quand il s'est perdu dans les trivialités les plus grossières, l'auteur de Tristram Shandy sait aussi par de sublimes transitions nous rappeler sa dignité royale, sa noble origine, sa parenté avec Shakspeare. Comme Lorenz Sterne, Jean-Paul nous a livré toute sa personnalité, comme lui il s'est montré dans le plus complet déshabillé, mais pourtant avec une certaine gêne pudique, surtout *sous* le rapport sexuel. Sterne se présente au public tout nu, tandis que Jean-Paul n'a que de grands trous dans son pantalon; sa nudité est plutôt ridicule qu'idéale. C'est à tort que quelques critiques pensent que Jean-Paul a possédé plus de vrai sentiment que Sterne, parce que

celui-ci, aussitôt que son « humour » atteint une hauteur tragique, tombe sans transition aucune dans le ton le plus égrillard et le plus cynique; tandis que Jean-Paul, pour peu que la plaisanterie commence à devenir sérieuse, se met à pleurer petit à petit, et laisse tout doucement tomber ses larmes goutte à goutte. Non, Sterne sent encore plus profondément que Jean-Paul, car il est un plus grand poëte. Il est comme je l'ai déjà dit, sorti de la même souche que Shakspeare, et lui aussi a été élevé sur le Parnasse par les nobles demoiselles de ces hauts lieux, les Muses. Mais, comme les femmes font toujours, elles l'ont gâté de bonne heure par leurs caresses. C'était l'enfant chéri de la pâle déesse de la tragédie. Un jour, dans un accès de tendresse cruelle, elle lui baisa le cœur avec tant de passion, tant d'amour délirant, que ce jeune cœur commença à saigner et comprit tout à coup toutes les douleurs de ce monde; le tendre cœur de poëte fut rempli depuis d'une ineffable commisération. Mais la plus jeune fille de Mnémosine, la fraîche déesse de la gaieté, accourut bien vite sur ses socques gaillards et prit dans ses bras l'enfant endolori. Elle chercha à le calmer par ses rires et ses chants, lui donna pour hochet son masque comique et les grelots de la folie, et posant sur ses lèvres son plus agaçant baiser, elle le dota de toute sa légèreté, de toute sa folâtre étourderie, de toute sa verve dévergondée. Et depuis ce temps le cœur et les lèvres de Sterne tombèrent dans un singulier désaccord. Quand

son cœur est quelquefois plein des émotions les plus tragiques, et qu'il veut exprimer les plus profondes douleurs, alors, à sa propre surprise, s'envolent de ses lèvres les paroles les plus joyeuses et les plus bouffonnes. Pauvre Yorrik !

VII

Au moyen âge le peuple croyait que partout où l'on devait élever un édifice, il fallait immoler quelque créature vivante et rougir de son sang la pierre fondamentale, précaution par laquelle la bâtisse serait inébranlable. Était-ce la vieille superstition païenne qui croyait acheter la faveur des dieux par ses sanglants sacrifices, ou bien était-ce une fausse interprétation de la doctrine chrétienne de la rédemption, qui avait donné naissance à cette opinion sur la merveilleuse puissance du sang, sur la sanctification par le sang? Toujours est-il que cette croyance sanguinaire régnait partout, et dans les chants et les traditions populaires nous trouvons maintes horribles histoires d'enfants et d'animaux dont le sang cimenta de grandes constructions. Aujourd'hui l'humanité a un peu plus de bon sens. Nous ne croyons plus à la puissance merveilleuse du sang, pas plus d'un gentilhomme que d'un dieu, et la grande masse n'a foi qu'en l'argent. Mais en quoi consiste cette religion d'aujourd'hui, est-ce l'argent fait Dieu ou Dieu fait argent? N'importe, l'argent est le seul culte actuel. Ce n'est plus qu'au métal monnayé,

aux hosties d'or et d'argent que le peuple attribue une vertu miraculeuse. L'argent est le commencement et la fin de toutes les œuvres des hommes d'aujourd'hui, et quand ils ont à bâtir un monument, ils ont grand soin de déposer sur la pierre fondamentale quelques pièces d'argent, toutes sortes de monnaies renfermées dans une boîte.

Oui, de même que toute chose dans le moyen âge, tous les édifices, ceux de pierre autant que ceux de l'esprit, l'Église et l'État reposaient sur la croyance à la vertu du sang, aussi toutes nos constitutions et nos institutions d'aujourd'hui n'ont pour fondement que l'argent, l'argent seul. Le culte sanguinaire du moyen âge était une superstition, la religion de l'argent comptant, que nous voyons de nos jours, est de l'égoïsme. La raison a détruit le premier, le sentiment détruira l'autre. Le fondement de la société humaine sera un jour meilleur, et tous les grands cœurs de l'Europe sont douloureusement travaillés par le besoin de trouver cette nouvelle base.

Peut-être est-ce le dégoût de cette religion de l'argent qui poussa en Allemagne quelques poëtes de l'école romantique, pleins de loyales intentions, à chercher dans le passé un refuge contre le présent, et à favoriser la restauration du moyen âge. A cette classe appartenaient les poëtes dont j'ai parlé séparément dans ce cinquième livre après avoir traité dans le livre précédent de l'école romantique en général. C'est à cause de leur

importance historico-littéraire et non pas à cause de leur valeur intrinsèque que j'ai parlé tout d'abord et en détail des membres de cette coterie dont le but et les efforts étaient communs. C'est pourquoi l'on voudra bien ne pas se méprendre sur mes intentions, si je parle tardivement et plus sobrement de Zacharie Werner, du baron de Lamotte-Fouqué et de M. Louis Uhland. Ces trois écrivains demanderaient, par leur mérite, à être traités plus en détail et célébrés plus largement que ceux dont je me suis occupé jusqu'ici; car Zacharie Werner fut le seul auteur dramatique de l'école, dont les pièces aient été représentées sur la scène et applaudies du parterre. M. le baron de Lamotte-Fouqué fut le seul poëte épique de l'école, dont les romans aient intéressé le public entier, et M. Louis Uhland est le seul lyrique de l'école, dont les chansons aient pénétré dans les masses et vivent encore dans la bouche de ses contemporains.

Sous ce rapport ces trois poëtes sont supérieurs à M. Louis Tieck que j'ai loué comme un des meilleurs écrivains de l'école; quoique le théâtre ait été sa passion favorite, et que dès son enfance jusqu'à ce jour il se soit occupé du monde des comédiens et de ses moindres détails, il n'a jamais su créer un drame qui ait ému le public comme l'ont fait ceux de Zacharie Werner. Il a toujours fallu à Tieck un public intime, un parterre domestique, à qui il déclamât ses vers en personne, et sur les applaudissements duquel il pût

compter. Et tandis que M. de Lamotte-Fouqué était lu avec un plaisir égal par la duchesse et la blanchisseuse, et qu'il brillait comme le soleil des cabinets de lecture, M. Tieck n'était que la lampe lumineuse d'une soirée de thé où les invités, doucement éclairés, humaient le thé et la poésie dans un calme parfait, à la lecture des contes et des nouvelles de M. Tieck. La force de cette poésie devait ressortir d'autant plus qu'elle contrastait avec la faiblesse de la boisson; et à Berlin, où l'on boit le thé le plus anodin, M. Tieck dut passer pour un poëte des plus énergiques. Pendant que les *Lieder* de notre excellent Uhland retentissaient dans les bois et dans les vallées, pendant qu'ils sont encore hurlés en chœur par de farouches étudiants et gazouillés par les timides jeunes filles aux yeux bleus, pas un seul *Lied* de M. Tieck n'a pénétré nos âmes, n'est resté dans nos oreilles. Le public ne connaît pas un seul *Lied* du grand poëte lyrique.

Zacharie Werner est né à Kœnigsberg, en Prusse, le 18 novembre 1768. Sa liaison avec les Schlegel ne fut que sympathique et jamais personnelle. Loin d'eux, il comprit ce qu'ils voulaient et fit son possible pour écrire dans leur sens; mais il ne pouvait s'enthousiasmer que partiellement pour la restauration du moyen âge, il n'en célébra qu'un côté, la hiérarchie catholique. Le côté féodal des vieux temps n'a pas pu remuer son esprit aussi puissamment. Son compatriote T. A. Hoffmann, dans les *Confrères Sérapions*, nous a donné là-

dessus une explication bien remarquable. Il raconte que la mère de Werner eut la raison détraquée, et que, pendant sa grossesse, elle s'était figuré qu'elle était la mère de Dieu, et qu'elle allait enfanter le Sauveur du monde. L'esprit de Werner, pendant toute sa vie, porta la marque indélébile de cette religieuse démence. Le plus effroyable fanatisme religieux règne dans toutes ses compositions. Une seule, *le 24 février*, en est tout à fait exempte, elle appartient aux produits les plus précieux de notre littérature dramatique. Mieux que tous les autres drames de Werner, celui-ci a excité sur la scène le plus grand enthousiasme. Ses autres pièces ont moins plu aux masses, parce qu'avec toute sa puissance dramatique le poëte ignorait entièrement les connaissances traditionnelles du théâtre.

Le biographe de Hoffmann, le conseiller Hitzig, a écrit aussi la vie de Werner. C'est un travail consciencieux, aussi intéressant pour le psychologue que pour l'historien littéraire. Comme on me le racontait dernièrement, Werner a passé quelque temps ici, à Paris, où les jolies péripatéticiennes qui, jadis, dans la toilette la plus brillante, parcouraient les galeries du Palais-Royal, l'amusaient beaucoup; elles couraient toujours derrière lui, l'agaçaient en riant de son accoutrement comique et de ses manières encore plus comiques. C'était le bon vieux temps! Hélas! comme le Palais-Royal Z. Werner a bien changé. La dernière étincelle du plaisir s'éteignit dans le cœur du pauvre homme; il devint morose et

entra à Vienne dans l'ordre des Liguriens; là, dans la cathédrale de la métropole, il prêcha sur le néant des jouissances humaines; il avait trouvé que tout était vain sur terre. La ceinture de Vénus, disait-il, maintenant n'est qu'un serpent venimeux, et la grande Junon, sous sa tunique blanche, porte une paire de culottes de peau jaune comme les postillons. Le père Zacharie se mortifiait, jeûnait et prêchait contre l'aveuglement de nos plaisirs mondains. Maudite est la chair, criait-il si haut et avec un accent prussien si prononcé et si perçant que les statues des saints en tremblaient sur leurs bases, et les charmantes grisettes viennoises se pâmaient de rire. Outre cette nouveauté importante de la vanité des choses d'ici-bas, il racontait sans cesse qu'il était un grand pécheur. A le considérer de près, cet homme a toujours été conséquent avec lui-même, seulement il chanta d'abord ce qu'il ne fit que pratiquer plus tard. Les héros de la plupart de ses drames sont déjà des amoureux pleins de renoncement monacal, de voluptueux ascétiques qui ont découvert dans l'abstinence un raffinement de plaisir, qui spiritualisent leur besoin de jouissances par le martyre de la chair, qui cherchent dans les macérations du mysticisme religieux les plus terribles béatitudes, et qui mériteraient le nom de saints roués.

Peu de temps avant sa mort, Werner sentit s'éveiller encore une fois en lui le besoin de la composition dramatique, et il écrivit une dernière tragédie intitulée:

La Mère des Machabées. Ici, il ne s'agissait pas de festonner des pampres de la poésie romantique le profane sérieux de la vie. Aussi, pour traiter cette sainte matière, il choisit un large ton sacerdotal, les rhythmes sont mesurés solennellement, ils se meuvent lentement, comme une procession de Vendredi-Saint accompagnée du glas des cloches. C'est une légende de Palestine dans la forme des tragédies grecques. La pièce, qui eut peu de succès parmi les hommes ici-bas, n'en sera que mieux goûtée par les anges du ciel.

Mais le père Zacharie mourut peu de temps après, au commencement de l'année 1823, après avoir erré cinquante-quatre ans sur cette terre de péchés.

Mais laissons-le en paix et tournons-nous vers le second poëte du triumvirat romantique. C'est l'excellent baron Frédéric de Lamotte-Fouqué, né dans la marche de Brandebourg, vers l'année 1777, et nommé professeur à l'Université de Halle, en 1833. Auparavant il était major au service du roi de Prusse. Il appartient aux poëtes héroïques, dont la lyre et l'épée retentirent avec plus d'éclat pendant la soi-disant guerre de la liberté. Son laurier est de meilleur aloi que celui des Tyrtées contemporains. C'est un véritable poëte, et l'auréole de la poésie repose sur sa tête. Peu de poëtes ont reçu un accueil d'une bienveillance aussi générale. Maintenant encore il a des lecteurs dans le public des cabinets de lecture; mais ce public est toujours assez grand, et M. Fouqué peut se vanter d'être le seul écrivain de

l'école romantique dont les écrits aient plu aux basses classes. Tandis qu'à Berlin, dans les esthétiques soirées de thé, on faisait fi du chevalier tombé si bas, je trouvai, dans une petite ville du Harz, une jeune fille d'une merveilleuse beauté qui parlait de Fouqué avec un enthousiasme enchanteur, et avouait en rougissant qu'elle donnerait bien une année de sa vie pour un baiser de l'auteur de l'*Ondine*. Et cette jeune fille avait les plus belles lèvres que j'aie jamais vues.

Mais quelle délicieuse poésie que l'*Ondine!* elle-même est un baiser. Le génie de la poésie baise au front le printemps endormi. Celui-ci ouvrit les yeux en souriant, et toutes les roses s'épanouirent et tous les rossignols chantèrent, et tout ce que disaient le parfum des roses et le gazouillement des rossignols, l'excellent Fouqué l'a revêtu de paroles, et l'appela *Ondine*.

Je ne sais pas si cette nouvelle a été traduite en français. C'est l'histoire d'une belle fée des eaux qui n'avait pas d'âme, et qui n'en reçoit une que parce qu'elle tombe amoureuse d'un homme. Mais, hélas! avec cette âme elle connaît toutes nos douleurs humaines: bon époux, le beau chevalier lui devient infidèle, et d'un baiser elle lui donne la mort; car la mort dans ce livre n'est aussi qu'un baiser.

On pourrait considérer cette *Ondine* comme la muse de Fouqué. Quoiqu'elle soit ineffablement belle, quoiqu'elle souffre comme nous et qu'elle plie assez sous le fardeau de nos peines terrestres, elle n'est véritablement

pas une créature humaine. Notre époque repousse toutes ces filles de l'air et de l'eau, même les plus jolies; elle demande des images réelles de la vie, et ce qui lui répugne le plus, ce sont les belles femmes-fantômes qui s'amourachent de nobles chevaliers. Voici ce qui arriva : ces tendances rétrogrades, ces louanges continuelles en l'honneur de la noblesse, l'incessante glorification du bon vieux temps, l'éternel panégyrique de la féodalité, tout cela déplut à la fin aux savants bourgeois du public allemand, et l'on se détourna du poëte arriéré. Dans le fait, cette intéressante kyrielle de harnais, haquenées, paladins, châtelaines, damoiseaux, prud'hommes, nains, écuyers, moines, troubadours et toute la friperie moyen âge finirent par nous fatiguer, et comme l'ingénieux Hidalgo de la Manche, le pauvre Frédéric de Lamotte-Fouqué s'enfonça de plus en plus dans ses livres de chevalerie, et perdit de vue les idées du présent au milieu des rêves du passé. Force fut même à ses meilleurs amis de se détourner de lui avec pitié.

Pour les ouvrages que le malheureux baron écrivit dans les derniers temps, on ne peut guère les lire. Les défauts de ses premiers écrits y sont poussés jusqu'aux extrêmes. Les chevaliers qu'il avait créés, même dans sa meilleure période, n'étaient que fer et sentiment, ils n'avaient ni bon sens ni raison. Les femmes ne sont que des poupées dont la chevelure dorée descend avec grâce sur leur visage de roses. Comme les romans de

W. Scott, les contes de chevalerie de Fouqué vous rappellent les énormes tapis ouvragés de grosse laine et qui frappent plus nos yeux que notre âme par leur abondance de figures et la magnificence de leur coloris. Ce sont des tournois, des jeux de bergers, des fêtes d'église, des duels, etc., etc.; tout cela est arrangé d'une manière riche, variée et fantastique, mais superficiel et manquant de tout sens profond. Chez les imitateurs de Fouqué comme chez ceux de W. Scott, cette manière de peindre l'extérieur et le costume, au lieu de la nature intime des hommes et des choses, se manifeste d'une manière encore plus déplorable. Ce genre facile et plat pullule aujourd'hui en Allemagne tout comme en Angleterre et en France, et quoique ces compositions ne glorifient plus le temps de la chevalerie et s'évertuent à traiter des sujets modernes, leur procédé est toujours le même, qui ne saisit dans les phénomènes de la vie que l'accidentel au lieu d'en représenter l'essence. Au lieu du cœur humain, nos modernes faiseurs de romans, ne connaissent que la vieille défroque des hommes, leurs vêtements plus ou moins usés. Il en était bien autrement chez les anciens romanciers, surtout chez les Anglais : Richardson nous donne l'anatomie des sentiments, Goldsmith traite en moraliste les mouvements du cœur de ses héros. L'auteur de Tristram Shandy nous révèle les profondeurs les plus cachées de l'âme, il nous permet de jeter un regard dans ses abîmes, ses paradis, ses enfers et ses

égouts, et soudain il laisse retomber le rideau. Nous avons eu le coup d'œil de ce singulier théâtre, comme le spectateur dans un parterre ; l'éclairage et la perspective n'ont pas manqué leur effet, et en croyant contempler l'infini nous avons gagné un sentiment sans bornes, ineffable, idéal, tel que doit l'exciter toute vraie poésie. Quant à Fielding, il nous conduit tout de suite derrière les coulisses, il nous montre le fard dont se colorent tous les sentiments, les ressorts les plus lourds, des actions les plus délicates, la colophane et les poudres sulfureuses qui tout à l'heure lanceront les éclairs de l'enthousiasme, la baguette qui repose encore paisiblement près de la grosse caisse, et qui, plus tard, y tambourinera avec l'éclat du tonnerre les passions les plus orageuses. En un mot, il nous montre tout ce mécanisme intérieur, ce grand mensonge par lequel les hommes nous paraissent autres qu'ils ne sont, et par lequel nous perdons toute joyeuse illusion de la vie. Mais pourquoi choisir les Anglais comme exemple, lorsque Goëthe, dans son *Wilhelm Meister*, nous a laissé le meilleur modèle d'un roman?

Le nombre des romans de Fouqué est considérable; c'est un écrivain des plus productifs. *L'Anneau enchanté* et *Thiodolphe l'Islandais* méritent surtout une mention honorable. Les drames en vers qui ne sont pas destinés à la scène, contiennent de grandes beautés. Surtout *Segurd, le Tueur des dragons*, est une œuvre pleine d'audace, où les sagas héroïques de l'ancienne Scandi-

navie se reflètent avec tout leur monde de géants et de sorciers. Le personnage principal du drame, Ségurd, est une création monstrueuse. Ce héros est fort comme un rocher de Norvége, et impétueux comme la mer qui l'entoure. Il a du courage comme cent lions et de l'esprit comme deux ânes.

M. Fouqué a composé aussi des *Lieder*. Ils sont la gentillesse même. Ils sont si légers, si coloriés, si étincelants, d'une grâce si mignonne, qu'on pourrait les appeler colibris lyriques.

Mais le véritable poëte des *Lieder* c'est M. Louis Uhland, né à Tubingen en 1787. Il vit maintenant à Stuttgard en qualité d'avocat. Cet écrivain a écrit un volume de poésies, deux tragédies, un traité sur *Walter von der Vogelweide* et un autre traité sur les troubadours français. Ce sont deux petites monographies qui témoignent d'études sérieuses sur le moyen âge. Les tragédies s'appellent *Louis le Bavarois* et *Ernest de Souabe*. Je n'ai pas lu la première, et l'on ne m'en a pas parlé comme de la meilleure. La seconde contient des beautés du premier ordre et exerce un grand charme par la noblesse des sentiments et la dignité de ses tendances. On sent là un doux souffle de poésie que l'on ne trouvera jamais dans les pièces qui récoltent tant d'applaudissements sur la scène. La vieille fidélité allemande, voilà le sujet du drame, et nous la voyons là, forte comme un chêne, défier toutes les tempêtes. Dans le lointain fleurit, à peine sensible, un amour allemand dont le

parfum, doux comme celui des violettes, vous pénètre le cœur avec plus d'intimité que de force. Ce drame ou plutôt cette poésie a des passages qui comptent parmi les perles de notre littérature. Mais le public des théâtres a accueilli ce drame avec indifférence, ou plutôt il l'a mis de côté. Je n'en veux pas blâmer trop amèrement les bonnes gens du parterre. Ils ont certains besoins, et ils en demandent la satisfaction au poëte. Les productions d'un auteur ne doivent pas répondre aux sympathies de son propre cœur, mais bien aux exigences du public. Ce dernier ressemble tout à fait à ce bédouin affamé qui, au milieu du désert, croit avoir trouvé un sac rempli de pois, et qui l'ouvre précipitamment ; mais hélas ! ce ne sont que des perles. Le public dévore avec volupté les pois secs de M. *Raupach* et les fèves de madame Birch-Pfeifer. Il n'a pas de goût pour les perles d'Uhland.

Comme il est très-vraisemblable que les Français ignorent ce que c'est que madame Birch-Pfeifer et M. Raupach, je dois les prévenir que ces deux auteurs forment un couple divin, comme Diane et Apollon, et sont les dieux les plus vénérés dans nos temples de l'art dramatique. Oui, M. Raupach est aussi digne d'être comparé à Apollon que la grosse et débraillée madame Birch-Pfeifer peut prétendre au titre de Diane. Quant à sa position sociale, cette Phœbé tudesque est comédienne au théâtre impérial de Vienne, et Phœbus-Raupach occupe à Berlin l'emploi de poëte du théâtre de S. M. le roi de Prusse. La première a déjà écrit une quantité de

drames où elle joue elle-même les rôles principaux. Et ici je ne puis m'empêcher d'exposer un fait qui paraîtra presque incroyable aux Français, c'est qu'un grand nombre de nos acteurs sont en même temps poëtes et se font eux-mêmes leurs pièces. On prétend que c'est M. Louis Tieck qui est cause de ce sinistre. C'est lui qui fit remarquer dans ses critiques que les comédiens pouvaient toujours mieux jouer dans une méchante pièce que dans une bonne. Se basant sur un pareil axiome, Messieurs les acteurs se hâtèrent de prendre la plume et d'écrire drames, vaudevilles, comédies, tragédies, tant et plus. Et il est devenu parfois difficile de décider si le comédien écrivait mal sa pièce avec intention, pour pouvoir y jouer bien, ou s'il jouait mal dans la pièce de sa propre composition pour nous faire croire que l'œuvre était bonne. Le comédien et le poëte, qui jusque-là avaient eu entre eux des relations de bons collègues (à peu près comme le bourreau et le patient), se firent alors ouvertement la guerre. Les acteurs cherchèrent à chasser les poëtes entièrement du théâtre, sous prétexte qu'ils n'entendaient rien aux exigences des planches, ne comprenaient rien aux effets dramatiques et aux coups de théâtre, et qu'eux seuls, les acteurs, ayant appris ces choses par la pratique, savaient comment il fallait charpenter et faire réussir une pièce. Les comédiens, ou bien, comme ils se nomment de préférence, les artistes dramatiques, préféraient donc jouer dans leurs propres pièces, ou du moins dans celles qu'un des leurs, un ar-

tiste, avait composées. Et dans le fait ces pièces répondaient à toutes leurs exigences, ils y trouvaient leurs costumes favoris, leur poésie couleur de chair, leurs ingénuités en tricot, leurs sorties à applaudissements, leurs grimaces traditionnelles, leurs phrases clinquantes, leurs ruses du métier, leur afféterie guindée, tout leur attirail de cabotins : une langue qui n'est parlée que sur les planches, des fleurs qui n'éclosent que sur ce sol mensonger, des fruits qui ne mûrissent qu'aux lampions de la rampe, une nature que n'anime jamais le souffle de Dieu, mais bien celui du souffleur, une fureur qui n'ébranle que les coulisses, une douce mélancolie avec accompagnement de flûtes, une innocence fardée avec l'abîme qui s'ouvre sous les pas du crime, des sentiments de louage, des rires aigus, des sanglots échevelés, des fanfares, etc., etc.

C'est ainsi qu'en Allemagne les acteurs se sont émancipés des poëtes et même de la poésie. Ce n'est qu'à la médiocrité qu'ils permettent d'aborder leur terrain, et ils veillent soigneusement à ce qu'aucun vrai poëte ne s'y glisse en déguisant son esprit. Par combien d'épreuves M. Raupach n'a-t-il pas dû passer, avant de prendre pied sur le théâtre. Et même encore maintenant ces Messieurs le surveillent, et quand par hasard il écrit un morceau qui n'est pas tout à fait mauvais, il lui faut bien vite écrire une douzaine des plus misérables pièces, pour échapper à l'ostracisme dramatique. Le mot «douzaine» vous surprend peut-être. Il n'y a là aucune exagération.

Cet homme sait réellement écrire chaque année une douzaine de drames, et l'on est forcé d'admirer cette productivité. Mais comme le dit Jantjen d'Amsterdam, l'illustre prestidigateur, quand nous admirons ses tours d'adresse, il n'y a pas de sorcellerie, ce n'est que la vitesse.

C'est l'association d'idées qui naît du contraste, qui m'a fait tomber sur M. Raupach et sur madame Birch Pfeifer lorsque je voulais parler de M. Uhland. Mais quoique ce couple divin, notre Diane encore moins que notre Apollon, n'appartienne pas à la vraie littérature, encore devais-je en parler, puisqu'ils représentent le monde dramatique d'à présent.

Je suis maintenant dans un singulier embarras. Je ne puis mentionner les poésies de M. Louis Uhland sans en parler avec quelque étendue, et pourtant je suis dans une disposition d'esprit qui n'est nullement favorable à ce sujet. Le silence paraîtrait ici lâcheté sinon perfidie, et il se pourrait bien qu'une honnête et loyale franchise fût interprétée comme manque de charité. Dans le fait, les séides de la muse d'Uhland et les vassaux de sa gloire seront difficilement satisfaits de l'enthousiasme que j'ai à ma disposition aujourd'hui. Mais je les prie de prendre en considération le temps et le lieu où j'écris ces pages. Il y a vingt-cinq ans, j'étais adolescent, et alors avec quel engouement frénétique n'eussé-je pas célébré le bon et excellent Uhland! Alors peut-être sentais-je mieux ses qualités, qui étaient au

niveau de mon intelligence juvénile. Mais depuis, combien d'événements ne sont-ils pas arrivés ! Ce qui me semblait si beau, ce monde féodal et sacerdotal, ces preux qui frappent de si grands coups d'épée, ces pèlerins de terre sainte, ces tournois, ces doux écuyers, ces chastes damoiselles, ces batailleurs scandinaves, ces troubadours, ces moines et ces nonnes, ces souterrains de castel aux terreurs mystérieuses, ces renoncements d'amour, ce tendre tintement des cloches et ces éternelles lamentations mélancoliques, combien j'en ai été dégoûté depuis ! Mais jadis il n'en était pas ainsi. Que de fois, sur les débris du vieux château de Dusseldorf sur le Rhin, ne me suis-je pas assis et n'ai-je pas déclamé la belle romance d'Uhland :

« Le beau berger passait si près, si près du château du roi. La jeune fille du haut des créneaux le vit, et elle fut prise d'un désir langoureux.

« Elle lui envoie une douce parole : — Oh ! si je pouvais descendre près de toi ! comme ils brillent là-bas, tes blancs agneaux et les petites fleurs rouges !

« Le jouvenceau lui répondit : — Oh ! si tu pouvais descendre vers moi ! comme ils brillent, tes bras blancs et tes joues roses !

« Et lorsque chaque matin il passe devant le château avec un doux émoi, il est là qui regarde jusqu'à ce qu'apparaisse en haut sa jeune bien-aimée.

« Alors joyeux il lui crie : — Soyez la bienvenue, jolie fille de roi. Sa douce voix lui répond : — Merci, mon berger.

« L'hiver s'est enfui, le printemps est arrivé. Les petites fleurs sont écloses tout alentour. Le berger se dirige vers le château, mais elle ne parut pas.

« Il crie si plaintivement : — Sois la bienvenue, jolie fille de roi.

Une lugubre voix d'esprit lui répond : — Adieu ! toi qui fus mon berger. »

Lorsque j'étais assis sur les ruines du vieux château, et que je déclamais cette romance, j'entendais parfois les Ondines du Rhin qui coule tout auprès, parodier mes paroles et soupirer et gémir sous les eaux avec un pathos moqueur :

« Une lugubre voix d'esprit lui répond : — Adieu ! toi qui fus mon berger. »

Je ne me laissais pas troubler par ces espiégleries des nymphes du Rhin, même lorsqu'elles riaient aux plus beaux passages des poésies de Uhland. Je m'attribuais modestement à moi-même ces ricanements, surtout vers le soir, lorsque la nuit tombait, et que je déclamais à haute voix pour surmonter la frayeur mystérieuse que m'inspiraient les vieilles ruines. J'avais même ouï-dire dans mon enfance qu'il se promenait nuitamment en cet endroit une femme sans tête. Je croyais parfois entendre près de moi le frôlement de sa longue robe de soie, et mon cœur battait... Voilà le lieu et le temps où j'étais enthousiaste des poésies de M. Uhland. C'est ce même livre de poésies que je tiens encore entre mes mains ; mais vingt ans se sont écoulés depuis, et j'ai beaucoup vu, beaucoup entendu. Je crois bien encore aux femmes sans tête ; mais les anciennes apparitions nocturnes n'ont plus de prise sur mon âme. La maison que j'habite est située sur le boulevard Montmartre.

C'est là que viennent se briser et écumer les vagues les plus agitées du jour. C'est là qu'on entend vociférer les passions les plus modernes. Ça criaille, ça gronde, ça rugit! On bat le tambour, la garde nationale s'avance au pas de charge, et tout le monde parle français. Est-ce bien là le lieu où l'on peut lire les poésies d'Uhland? Je viens de réciter trois fois à moi-même la fin de la précédente poésie. Mais je ne ressens plus l'ineffable mélancolie qui me saisissait jadis à l'endroit de la fille de roi morte, quand le beau berger, qui ignore son trépas, lui crie d'une voix si plaintive : « Sois la bienvenue, jolie fille de roi! » Mais

« Une lugubre voix d'esprit lui répond : — Adieu! toi qui fus mon berger. »

Peut-être mon enthousiasme pour ces sortes de poésies s'est refroidi depuis que j'ai fait l'expérience qu'il y a des amours bien plus douloureuses que l'amour de celui qui ne possède jamais l'objet aimé ou qui le perd par la mort. En effet, on souffre bien plus quand cet objet aimé repose nuit et jour dans nos bras, mais qu'il sait nous tourmenter nuit et jour par une opposition têtue et des caprices continuels, de telle manière que nous repoussons à la fin loin de notre cœur celle que ce pauvre cœur aime le mieux, et que nous sommes obligés de la conduire à la cour des Messageries et de l'aider nous-mêmes à monter en diligence pour aller se promener dans son pays. —

« Adieu! jolie fille de roi. »

Oui, plus douloureuse que la séparation par la mort, est la séparation par la vie, comme, par exemple, et quand la bien-aimée, par une obstination qui tient de la folie, veut absolument aller à un bal où un jeune Allemand qui se respecte n'oserait jamais l'accompagner, et, qu'attiffée d'une robe décolletée, à volants de mille couleurs, et avec une frisure mutine, elle prend le bras du premier galopin venu, et nous tourne le dos :

« Adieu! toi qui fus mon berger. »

Peut-être en est-il advenu à M. Uhland tout comme à nous ; ses inspirations ont dû aussi changer, et, à peu d'exceptions près, il n'a pas mis au jour de nouvelles poésies. Je ne crois pas que cette belle âme de poëte ait été si mincement dotée de la nature, qu'elle n'ait eu qu'un printemps. Non, je m'explique le silence de M. Uhland par l'opposition que les inclinations de sa muse ont dû trouver dans les exigences de sa position politique. Le poëte élégiaque qui savait chanter dans de belles romances et de belles ballades le passé catholico-féodal, l'Ossian du moyen âge, est devenu, dans l'Assemblée des États de Wurtemberg, un zélé défenseur des droits du peuple, un tribun hardi de l'égalité civile et de la liberté. M. Uhland a prouvé la pureté et le bon aloi de ses sentiments démocratiques et protestants, par les sacrifices personnels qu'il leur a faits. Si jadis il avait mérité le laurier des poëtes, maintenant il mérite aussi la couronne de chêne de la vertu civique.

Mais justement parce qu'il était si loyal et si convaincu des droits du présent, il ne pouvait plus entonner avec l'enthousiasme d'autrefois la vieille chanson du vieux temps, et comme son Pégase était un fier destrier qui aimait à caracoler dans le passé, et qui se câbrait ou ne bougeait plus dès qu'il s'agissait d'avancer dans la vie moderne, le bon et excellent M. Ulhand a mis pied bas, et, en souriant, il a fait desseller et reconduire à l'écurie sa rétive monture. Elle y est restée jusqu'au présent jour, et comme son fameux collègue, le cheval de Bayard, elle a toutes les qualités possibles et un seul défaut, c'est qu'elle est morte.

On prétend que des yeux exercés ont découvert depuis longtemps que ce haut destrier avec ses couvertures armoriées et ses magnifiques panaches n'avait pas toujours été en harmonie avec son cavalier roturier, qui, au lieu de bottes à éperons d'or, n'avait pour chaussures que des souliers aux modestes boucles d'acier d'un bourgeois de Tubingue, et dont la tête, au lieu d'un casque, ne portait qu'un bonnet de docteur en droit. Ils assurent avoir remarqué que M. Uhland n'a jamais pu se mettre entièrement d'accord avec son thème, qu'il ne rend pas dans toute leur vérité saisissante le coloris du moyen âge et ses sons naïfs et puissants jusqu'à la crudité, mais qu'il les décompose plutôt dans une mélancolie maladive, qu'il a amolli les accents énergiques et héroïques des traditions populaires du Nord, pour les rendre plus appétissantes au goût du

public moderne. Et dans le fait, quand on regarde de près les femmes de M. Uhland, ce ne sont que de belles ombres, un clair de lune incarné, ayant du lait dans les veines et dans les yeux de douces larmes, c'est-à-dire des larmes sans sel. Si l'on compare les chevaliers d'Uhland avec ceux des vieux chants, on voit qu'ils ne consistent qu'en armures de fer-blanc remplies de fleurs au lieu d'os et de chair. Les chevaliers d'Uhland ont ainsi un parfum bien plus sentimental pour les nez délicats de nos jours que les anciens preux de la Germanie, qui portaient des culottes de véritable fer épais, mangeaient beaucoup et buvaient davantage.

Mais tout cela n'est pas un reproche. M. Uhland n'a jamais voulu faire passer sous nos yeux la véritable Allemagne d'autrefois; il n'a peut-être voulu nous charmer que par une reproduction aussi superficielle qu'inoffensive, et il laisse toutes ces douces images se refléter paisiblement dans le mirage crépusculaire et tendre de son esprit. Cela donne encore à ses poésies un charme particulier, et lui a peut-être valu l'affection de bien des hommes d'un tempérament doux et bon. Les tableaux du passé exercent leur charme, quelque décolorée que soit la peinture; même les hommes qui ont pris parti pour la vie positive, conservent toujours de secrètes sympathies pour la légende des anciens jours. Ces voix qui viennent à nous comme des chants d'esprits nous émeuvent singulièrement, même par leur plus faible écho. Et l'on comprendra facilement que les bal-

lades et les romances de notre bon et excellent M. Uhland aient trouvé un si favorable accueil, non-seulement près des patriotes de 1813, des jeunes gens rêveurs et des jeunes filles amoureuses, mais même près d'organisations plus robustes et qui aspiraient à une vie nouvelle.

J'ai ajouté au mot patriote la date de 1813, pour les distinguer des amis de la patrie d'aujourd'hui. Ces anciens patriotes doivent faire leur plus douce jouissance de la muse d'Uhland, puisque une grande partie de ses poésies sont imbues de tout l'esprit d'une époque où eux-mêmes rayonnaient dans tout l'éclat de la jeunesse, et où fleurissaient leurs espérances printanières. Cette sympathie pour les poésies d'Uhland, ils la transmirent à leurs sectateurs, et l'emplète d'un exemplaire des poésies uhlandoises était œuvre de patriotisme pour les jeunes gens qui s'adonnaient aux exercices gymnastiques fondés alors par le gallophobe Jaher pour régénérer le physique de la nation allemande. Ils trouvaient chez Uhland des poésies que Max de Schenkendorf et M. Ernest Moritz Arndt n'eussent pas mieux composées. Et, en effet, quel est le petit-fils d'Arminius, prince des Chérusques, et de la blonde Thusnelda, qui ne serait pas édifié par cette chanson d'Uhland :

« En avant ! toujours et toujours ! La Russie a lancé ce cri plein de fierté : En avant !

« La Prusse l'a entendu, l'a entendu avec plaisir et répète : En avant !

« Debout, puissante Autriche ! En avant ! fais comme les autres : En avant !

« Debout, vieille Saxe ! Toujours en avant, en vous donnant la main ! En avant !

« Bavière, Hesse, imitez-les ! Souabe, Franconie, portez-vous sur le Rhin ! En avant !

« Dieu te salue, Confédération helvétique ! Alsace, Lorraine, Bourgogne ! En avant !

« En avant Espagne, Angleterre ! Tendez la main à vos frères ! En avant !

« En avant ! toujours et toujours ! Bon vent et port prochain ! En avant !

« En avant ! voilà le nom de votre général ! En avant ! vaillants vainqueurs ! En avant !

Le général à laquelle cette chanson fait allusion est Blücher, le fameux troupier.

Je répète que la génération de 1813 trouve dans les poésies d'Uhland l'esprit de son temps conservé de la manière la plus précieuse, et non-seulement pour la politique, mais même pour les tendances morales et esthétiques M. Uhland représente toute une période, et seul, à cette heure, il la représente, puisque tous les autres sont tombés dans l'oubli, et se résument réellement tous dans cet écrivain. Le ton qui règne dans les *Lieder*, les ballades, les romances d'Uhland est le ton de tous ses contemporains romantiques, et quelques-uns d'entre eux ont fait, sinon mieux, du moins tout aussi bien. Il les surpasse moins par sa valeur poétique que par la supériorité de la forme. En effet, quel excellent poëte n'est pas le baron d'Eichendorf. Les poésies dont il a entre-

mêlé son roman, *Pressentiment et Réalité*, ne diffèrent en rien des poésies d'Uhland, et même des meilleures. Toute la différence consiste seulement dans la fraîcheur plus verdoyante, la vérité plus limpide des poésies d'Eichendorf. M. Justin Kerner, qui n'est presque pas connu, mérite aussi une mention honorable. Il a composé les *Lieder* les plus charmants. C'est un compatriote de M. Uhland. Il en est de même de M. Gustave Schwab, poëte plus célèbre, qui fleurit aussi dans la belle Souabe, et qui, chaque année encore, nous envoie le parfum de jolies poésies. Il a un talent particulier pour la ballade, et il a chanté dans cette forme des légendes du pays, dont l'effet est le plus heureux. Wilhelm Müller, que la mort nous a ravi dans la plénitude et la sérénité de sa jeunesse, doit aussi être nommé. Dans l'imitation des chants populaires, il est tout à fait à l'unisson avec M. Uhland, et il me semble même que sur ce terrain il a été souvent plus heureux, et qu'il l'a surpassé par des accents de vérité. Il s'était plus profondément inspiré de l'esprit des vieux chants populaires, et il n'avait pas besoin d'en imiter les formes, l'extérieur. Chez lui, nous trouvons un maniement plus facile des transitions et une sobriété plus chaste dans l'imitation des vieilles tournures et des expressions surannées. Je dois rappeler le souvenir de feu Wetzel, qui est oublié maintenant. Lui aussi a une affinité avec notre excellent Uhland, qu'il surpasse en douceur et en effusion intime dans quelques poésies que j'ai lues. Ces poésies, moitié fleurs, moitié papillons,

sont éparpillées, avec tout leur parfum et leur délicieuse folâtrerie, dans quelques almanachs que M. Brockhaus publie sous le nom d'Urania. Que M. Clément Brentano ait composé ses *Lieder* dans le même ton et dans le même sentiment que M. Uhland, cela se comprend naturellement. Ils ont puisé à la même source, aux chants populaires, et ils nous offrent la même boisson; seulement le vase, la forme est plus travaillée chez M. Uhland. Pour Adalbert de Chamisso, je ne devrais pas en parler. Quoique contemporain de l'école romantique, aux mouvements de laquelle il a pris part, le cœur de cet homme s'est tellement rajeuni dans ces derniers temps, qu'il a trouvé des sujets tout modernes, qu'il s'est fait valoir comme un des poëtes les plus originaux de notre temps, et qu'il appartient bien plus à la nouvelle qu'à la vieille Allemagne. Mais dans les poésies de sa première manière se joue le même souffle que nous respirons dans les poésies d'Uhland, le même ton, la même couleur, le même parfum, la même mélancolie, la même larme. Les larmes de Chamisso sont peut-être plus touchantes, parce qu'elles jaillissent d'un cœur plus fort, comme une source qui sort d'un rocher.

Les poésies que M. Uhland a composées dans les mètres méridionaux sont aussi les sœurs des sonnets, des assonnances, des *ottavérime* de ses confrères de l'école romantique, et il est impossible de les en distinguer quant à la forme et au fond. Mais, comme je l'ai dit, la plupart de ses contemporains tombèrent dans l'oubli. Nous

ne les trouvons plus qu'en faisant des recherches dans des recueils dont on ne parle plus, comme, par exemple, la *Forêt des Poëtes*, le *Pèlerinage des chantres*, dans quelques almanachs de muses que MM. Tieck et Fouqué ont édités dans de vieilles revues, particulièrement dans la *Solitude consolatrice* d'Achim d'Arnim, et dans la *Baguette divinatoire*, rédigée par Henri Straube et Rodolphe Christiani, dans les journaux d'autrefois, et Dieu sait encore où !

M. Uhland n'est pas le père d'une école, comme Schiller ou Goëthe, ou tel autre, de l'individualité desquels ressortait un accent particulier qui trouva son écho dans les poésies des contemporains. M. Uhland n'est pas le père, mais bien le fils d'une école qui lui a donné le ton. Et ce ton même n'appartient pas originairement à cette école, puisqu'elle l'a trouvé dans les œuvres des vieux poëtes qu'elle a laborieusement déterrés. Mais, comme compensation à ce manque d'originalité, M. Uhland présente une foule de bonnes qualités qui resteront toujours estimables. Il est l'orgueil de l'heureuse Souabe, et tout homme qui parle la langue allemande se réjoui de cette noble âme de poëte. Comme la plupart des poëtes lyriques de l'école romantique se résument en lui, nous pouvons les aimer et vénérer dans le seul Uhland. Et nous le vénérons et l'aimons peut-être d'autant plus qu'il entre pour nous dans le domaine du passé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU TOME PREMIER

Pages.

Préface de la première édition. 1

PREMIÈRE PARTIE.

De l'Allemagne jusqu'à Luther. 7

DEUXIÈME PARTIE.

De Luther jusqu'à Kant. 59

TROISIÈME PARTIE.

De Kant jusqu'à Hegel. 115

QUATRIÈME PARTIE.

La littérature jusqu'à la mort de Goëthe. 185

CINQUIÈME PARTIE.

Poëtes romantiques. 353

Paris.—Typ. de Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46

ŒUVRES

DE

HENRI HEINE

PARIS. — TYP. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

DE

L'ALLEMAGNE

PAR

HENRI HEINE

NOUVELLE ÉDITION

Entièrement revue et considérablement augmentée

TOME DEUXIÈME

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

SIXIÈME PARTIE

— RÉVEIL DE LA VIE POLITIQUE —

Partout régnait un calme plat. Le soleil versait des rayons élégiaques sur le large dos de la patience allemande. Aucun souffle de vent n'agitait la paisible girouette sur les pieuses tours de nos églises. Au sommet d'un rocher solitaire perchait un oiseau de tempête; mais il laissait pendre languissamment ses ailes, et semblait croire lui-même qu'il s'était trompé, et qu'aucun ouragan n'était près d'éclater. Il était devenu très-triste et presque découragé, lui qui peu de temps auparavant avait traversé si puissamment et si bruyamment les airs, en annonçant toute sorte d'orages à la bonne et vieille Germanie. — Tout à coup un éclair sillonna le ciel à l'ouest, un coup de tonnerre et un craquement terribles se firent entendre, comme si c'était la fin du monde. —

Et bientôt arrivèrent en effet les nouvelles de la grande catastrophe, des trois journées de Paris, où bourdonnait de nouveau le tocsin de la colère du peuple. — On croyait entendre dans le lointain le clairon du jugement dernier. — Tout semblait présager l'arrivée de cette débâcle universelle, dont les scaldes scandinaves avaient chanté jadis en tremblant et en claquant des dents; oui, on eût pu s'imaginer voir déjà le gigantesque loup *Fenris* ouvrir sa gueule monstrueuse pour avaler la lune d'un seul coup, ainsi que les terribles versets allitérés de l'Edda nous l'avaient annoncé. Mais il ne l'avala pourtant pas, et la bonne lune allemande luit encore jusqu'à cette heure aussi paisiblement et aussi tendrement que du temps de Werther et de Charlotte, de sentimentale mémoire.

Les feuilles suivantes furent écrites quelques jours avant et quelques jours après la révolution de Juillet. Je les intercale ici comme un document propre à constater la disposition d'esprit dans laquelle cet événement trouva l'Allemagne, où au découragement et à l'abattement le plus morne succéda immédiatement la confiance la plus enthousiaste en l'avenir. Tous les arbres de l'espérance refleurirent, et même les troncs les plus rabougris et qui étaient séchés depuis longtemps poussèrent de nouveaux bourgeons. Depuis que Luther avait défendu ses thèses à la diète de Worms devant tout l'Empire rassemblé, aucun événement n'agita ma patrie allemande aussi profondément que la révolution de

Juillet. Cette agitation, il est vrai, fut un peu calmée plus tard, mais elle se ranima en 1840, et depuis lors le feu couva sous la cendre sans interruption, jusqu'à ce qu'en février 1848 les flammes de la révolution éclatèrent de nouveau dans une conflagration générale. A présent, les vieux pompiers de la Sainte-Alliance, avec leur vieil appareil de sauvetage politique, sont rentrés en scène; mais leur insuffisance se manifeste également, déjà à cette heure. Qu'est-ce que le sort réserve aux Allemands? Je n'aime pas à prophétiser, et je crois qu'il vaut mieux relater le passé, dans lequel se reflète l'avenir.

J'espère donc que la communication des lettres suivantes se justifiera d'elle-même. Je les ai données dans leur forme primitive, quoique bien des petites inexactitudes qui s'y trouvent, trahissent parfois une ingénuité qui pourra faire sourire le lecteur français aux frais du novice allemand. J'y ai laissé au général Lafayette son ondoyante chevelure d'argent, bien que peu de temps après, quand j'eus l'honneur de rencontrer M. de Lafayette à Paris, j'aie vu ces boucles argentées changées tout prosaïquement en une perruque brune; mais le bon général n'en avait pas moins un air vénérable, et en dépit de son costume moderne et bourgeois, on reconnaissait en lui le grand chevalier sans tache et sans peur, le Bayard de la liberté. Aussitôt après mon arrivée à Paris, je voulus aussi faire la connaissance du chien Médor, mais celui-ci ne répondit pas du tout à mon

attente. Je ne vis qu'un vilain animal, dans le regard duquel il n'y avait nulle trace d'enthousiasme; même il y perçait quelque chose de louche et de faux, quelque chose d'intéressé et de rusé, je dirai même qu'il y avait de l'industriel. Un jeune homme, un étudiant que je rencontrai, me dit que ce n'était point le véritable Médor, mais un caniche intrigant, un chien du lendemain, qui se faisait nourrir et choyer, et exploitait la gloire du vrai Médor, tandis que celui-ci, après la mort de son maître, s'était retiré modestement, comme le peuple qui avait fait la Révolution. — Le pauvre Médor, ajouta l'étudiant, erre peut-être maintenant dans Paris, affamé et sans gîte, comme maint autre héros de Juillet, car le proverbe qui dit qu'un bon chien ne trouve jamais un bon os, est ici en France d'une triste vérité, — on entretient ici dans de chauds chenils et on nourrit de la meilleure viande une meute de bouledogues, de chiens de chasse et d'autres aristocrates quadrupèdes; vous voyez, reposant sur des coussins de soie, bien peigné et parfumé, et rassasié de biscuits, l'épagneul ou la petite levrette, qui aboient contre tout honnête homme, mais qui savent flatter la maîtresse de la maison, et qui sont même quelquefois initiés dans des vices humains. — Hélas! de telles bêtes viles et immorales prospèrent dans notre société, tandis que tout chien vertueux, tout chien de la vérité et de la nature, qui reste fidèle à ses convictions, périt misérablement et crève galeux et couvert de vermine, sur un tas de fumier! — C'est ainsi que

parla l'étudiant, qui me plut beaucoup à cause de son haut point de vue politique. La pluie commença justement à tomber, et comme il n'avait pas de parapluie, je l'abritai sous le mien, pendant un bout de chemin que nous fîmes ensemble.

Helgoland, le 1er juillet 1850.

... Vraiment, je suis fatigué de cette guerre de guérillas, et je soupire après le repos, cet instant où, libre de toute chaîne, je pourrai me livrer à mes penchants, à ma nature rêveuse et aux courses vagabondes de mon esprit fantastique. — Quelle ironie du sort! Moi qui aime tant à me reposer dans le calme de la vie méditatrice, comme sur un lit moelleux, j'étais destiné à secouer rudement mes pauvres compatriotes, pour les réveiller de leur sommeil léthargique et les lancer en avant! Moi, si heureux de suivre du regard le nuage qui passe, de combiner l'harmonie magique des rimes et du rhythme, de surprendre les secrets des esprits élémentaires et de me transporter dans les mondes merveilleux des légendes, il m'a fallu publier des annales politiques, faire du journalisme, discuter les intérêts du jour...

Oui, je suis fatigué et j'ai soif du repos. Comme la nation allemande, je veux enfoncer mon bonnet sur mes oreilles et m'endormir. Si je savais seulement à cette heure où reposer ma tête! En Allemagne, il ne faut pas y songer. A chaque instant il me semblerait qu'un agent de police va venir me secouer pour s'assurer si je dors réellement. Cette seule idée gâterait tout mon bonheur. Mais où donc aller? Encore dans le Midi? dans cette contrée, où fleurissent le citron et l'orange dorée. — Hélas, chaque citronnier cache une sentinelle autri-

chienne, dont le terrible *qui vive?* vient frapper mes oreilles. Irai-je dans le Nord? ou bien dans le Nord-Est? Ah! les Russes, ces ours de la mer Glaciale, sont plus dangereux que jamais, maintenant qu'ils commencent à se civiliser et à porter des gants blancs. Mais si je retournais en Angleterre? Puis-je y penser sérieusement? Je ne voudrais pas m'y voir en peinture, comment pourrais-je y vivre en réalité? On vous paierait pour y demeurer, que vous ne voudriez pas le faire, et tout au contraire le séjour en Angleterre coûte deux fois plus cher que partout ailleurs. Non, jamais je ne retournerai dans cet abominable pays, où les machines fonctionnent comme des hommes, et les hommes comme des machines. Le tapage des uns et le silence des autres, tout vous serre le cœur. C'est déjà assez malheureux pour moi que l'Ile de Helgoland soit sous la domination anglaise. Je me figure quelquefois sentir l'ennui qu'exhalent partout les fils d'Albion. C'est que dans chaque Anglais se développe un certain gaz, cet air méphitique et mortel de l'ennui. J'eus maintes fois l'occasion de l'observer, non pas en Angleterre, où l'atmosphère en est toute saturée, mais dans les pays méridionaux, où le touriste anglais voyage solitaire, et où l'auréole grisâtre de l'ennui qui rayonne sur sa tête, se dessine nettement sur l'atmosphère bleue et colorée de ces contrées heureuses. Les Anglais sont bien loin de penser ainsi. Ils s'imaginent que cet ennui est un produit de la localité, et pour lui échapper ils parcourent tous les

pays, s'ennuient partout, et reviennent chez eux avec un *diary of an ennuyée*. C'est comme ce soldat à qui ses camarades avaient, pendant qu'il dormait sur le lit de camp, frotté les moustaches d'une certaine essence sentant plus fort mais non mieux que la rose. A son réveil, il fit l'observation que le corps de garde sentait mauvais; il sortit et revint aussitôt, soutenant que dehors il en était de même, que le monde entier puait.

Un de mes amis qui revient de France, prétendait que les Anglais visitaient le continent pour fuir la cuisine grossière de leur patrie. Il ajoutait qu'aux tables d'hôte françaises on ne voyait que de gros Anglais dévorant crèmes, vol-au-vent, ragoûts et autres mets aériens, avec cet appétit colossal qui chez eux s'était exercé sur des masses de rost-beef et de plum-pudding de Yorkshire, et qui, dit-il, finirait par ruiner tous les restaurants français. L'exploitation des tables d'hôte serait-elle réellement le motif secret qui dirige les Anglais dans leurs lointaines excursions? Nous rions de la légèreté avec laquelle ils regardent les curiosités et les galeries, et peut-être ce sont eux qui nous mystifient en se servant finement de cette curiosité qui nous fait sourire, pour cacher leurs intentions gastronomiques.

Mais si bonne que soit la cuisine française, on m'assure que la France n'en va pas moins fort mal, et n'est pas encore au terme de sa marche rétrograde. Les jésuites fleurissent et chantent victoire. Ceux qui sont au pouvoir à cette heure, sont encore ces mêmes insensés dont les

pauvres têtes sont tombées il y a cinquante ans.... Qu'en est-il résulté ? Ils sont ressuscités, et maintenant le gouvernement est encore plus stupide que jadis; car lorsque vint l'heure de quitter le royaume des morts, plus d'un d'entre eux prit à la hâte la première tête venue qui lui tomba sous la main : source de très-funestes surprises. La tête ne s'accorde pas toujours avec le reste du cadavre et avec le cœur qu'il renferme. Plus d'un, à la tribune, parle comme la sagesse elle-même, et nous admirons l'intelligence de cette tête puissante, mais aussitôt après, ce beau parleur se laisse entraîner aux actions les plus folles par un cœur égaré à jamais. Entre les pensées et les sentiments, les idées et les passions, les paroles et les actions de ces revenants, il y a une contradiction qui nous fait frémir.

Ou bien, irai-je en Amérique ? cette immense prison d'hommes libres, où les chaînes invisibles me pèseraient encore plus que les chaînes visibles de la patrie, et où le plus odieux des tyrans, la populace, exerce son empire brutal. Tu sais ce que je pense de ce maudit pays que j'aimais naguère, alors que je ne le connaissais pas, et pourtant mon métier m'impose le devoir de le louer et de le glorifier... Bons paysans allemands ! Allez en Amérique ! Là il n'y a ni princes ni noblesse; les hommes y sont tous égaux, tous également manants,... à l'exception cependant de quelques milliers d'êtres qui ont la peau brune ou noire, et qui sont traités comme des chiens. Le véritable esclavage, qui est aboli dans la plupart des pro-

vinces unies du Nord, ne me révolte pas autant que la brutalité avec laquelle on y traite les noirs libres et les mulâtres ! Celui qui descend d'un nègre, quelque éloignée que soit cette origine, pour peu qu'il la trahisse par sa physionomie, si ce n'est par la couleur, doit s'attendre aux plus grandes humiliations, humiliations qui nous semblent fabuleuses, à nous autres Européens. Avec cela, les Américains font sonner bien haut leur christianisme, et nul peuple ne va à l'église avec plus de ferveur. Cette hypocrisie ils la tiennent des Anglais, qui du reste leur ont légué leurs plus mauvaises qualités. L'intérêt temporel est leur véritable religion, et l'argent est leur dieu, leur dieu unique et tout-puissant. Certes, plus d'un noble cœur doit y déplorer en silence cet égoïsme et cette injustice générale. Mais s'il essaie de les combattre, il se prépare un martyre qui dépasse toutes nos idées. C'était, je crois, à New-York qu'un pasteur protestant se révolta tellement des mauvais traitements infligés aux hommes de couleur, qu'en bravant ce cruel préjugé, il maria sa propre fille à un nègre. A peine cette action véritablement chrétienne fut-elle connue, que le peuple se rua sur la maison du prédicateur qui ne dut son salut qu'à la fuite; la maison fut démolie, et la fille du ministre, pauvre victime, eut seule à supporter la fureur de la populace. *She was flushed*, c'est-à-dire qu'elle fut dépouillée de ses habits, enduite de goudron, étendue sur un monceau de plumes qui se collèrent à son corps, et dans cette espèce de vê-

tement elle fut traînée par toute la ville, au milieu des huées et des outrages du peuple....

O liberté ! tu n'es qu'un mauvais rêve !

Helgoland, le 8 juillet 1850.

Hier c'était dimanche, et l'ennui couvrait l'île entière d'un manteau de plomb tellement écrasant qu'en désespoir de cause je pris en main la bible.... et je l'avoue, quoique je sois Hellène en secret, ce livre m'a non-seulement fait oublier les heures, il a été encore pour mon esprit une édifiante nourriture. Quel livre ! immense comme le monde, il prend racine dans les abîmes de la création, pour s'élever jusqu'aux mystères étoilés des cieux.... coucher et lever du soleil, promesse et accomplissement, naissance et mort, le drame entier de l'humanité, tout y est, dans ce livre des livres, *Biblia*. Les Juifs devraient bien se consoler. Ils ont dû renoncer à Jérusalem, au temple, à l'arche sainte, aux joyaux sacrés du grand prêtre, aux vases d'or de Salomon ;... mais une telle perte n'est rien en comparaison de la Bible, cet impérissable trésor qu'ils ont pu sauver. Si je ne me trompe, c'était Mahomed qui appelait les juifs *le peuple du livre*, et ce nom d'une signification profonde leur est encore donné en Orient. Un livre est leur patrie, leur propriété, leur souverain, leur bonheur et leur

malheur. Ils vivent dans ce livre, entre ces pages pacifiques. Là, ils possèdent leur inaliénable droit de citoyen; là, on ne peut les mépriser ni les poursuivre; là, ils sont forts et admirables. Plongés dans la lecture de ce livre, ils prêtèrent peu d'attention aux changements qui survinrent dans ce monde, tout autour d'eux; des peuples s'élevèrent et disparurent, des États fleurirent et s'effacèrent, des révolutions ravagèrent la surface du globe,... mais eux, les juifs, courbés sur leur livre, ne s'aperçurent pas du cours orageux du temps qui passait sur leurs têtes!

Si le prophète de l'Orient les nomma *le peuple du livre*, le prophète de l'Occident, Hegel, dans sa philosophie de l'histoire, les désigna par le nom du *peuple de l'esprit*. Déjà dans les temps les plus reculés, comme le prouve le Pentateuque, les Juifs avaient manifesté leur penchant invincible pour l'abstrait, leur prédilection pour une donnée idéale, et toute leur religion n'est encore qu'un acte de dialectique qui sépare la matière de l'esprit et qui reconnaît l'absolu dans la seule forme de l'esprit. Quel isolement terrible ne durent-ils pas souffrir au milieu des peuples de l'antiquité, qui, voués au culte le plus riant de la nature, saisissaient bien mieux l'esprit sous les phénomènes de la matière, sous l'image et le symbole. Quelle terrible opposition ne durent-ils pas faire à cette Égypte bariolée d'hiéroglyphes idolâtres, à cette Phénicie, immense temple d'Astarté, la déesse de la joie, et à la voluptueuse Babylone, belle péche-

resse au doux sourire, et enfin à la Grèce, cette rayonnante patrie de l'art!

C'est un curieux spectacle, de voir comme le peuple de l'esprit se délivra petit à petit de la matière et se spiritualisa tout à fait. Moïse fit pour ainsi dire des remparts matériels à l'esprit, pour le protéger contre toute irruption éventuelle de la luxure des peuples voisins; tout autour du champ où il sema l'esprit à pleines mains, il planta, comme une haie protectrice, la loi inflexible du cérémonial et une espèce de nationalité égoïste. Mais lorsque l'esprit, cette plante divine, eut poussé de profondes racines, et se fut élevé si haut vers le ciel qu'on ne pouvait plus la déraciner, alors vint Jésus-Christ: il arracha la barrière désormais inutile de la loi des cérémonies, et même il annonça l'anéantissement de la nationalité judaïque; il convia tous les peuples de la terre au partage du royaume divin, qui jusqu'alors n'appartenait qu'à un seul peuple élu, il donna à toute l'humanité le droit de cité d'Israël. Ce fut une grande question d'émancipation et qui fut résolue avec plus de magnanimité que nos questions émancipatrices en Saxe et en Hanovre. Il est vrai que le Sauveur qui délivra ses frères de leur nationalité et de leur loi des cérémonies, et qui fonda ainsi le cosmopolitisme, fut la victime de son libéralisme généreux; le sénat de Jérusalem le fit crucifier et la populace le poursuivit de ses railleries....

Mais le corps seul fut en butte à leurs outrages, lui seul fut cloué sur la croix;... l'esprit fut glorifié, et le

martyre du triomphateur qui donna à l'esprit la souveraineté du monde, devint le symbole de cette victoire, et dès lors toute l'humanité aspira *in imitationem Christi* à la mortification charnelle et entreprit la tâche surhumaine de s'absorber dans la vie spirituelle....

Quand l'harmonie sera-t-elle rétablie? Quand le monde guérira-t-il de cette tendance illimitée de spiritualisation et d'anéantissement de la matière, de cette folle erreur qui fait souffrir à la fois le corps et l'âme? Le remède en est dans le mouvement politique et dans l'art. Napoléon et Goëthe, chacun dans sa sphère, ont exercé une excellente influence : le premier en forçant les peuples de se donner pendant vingt ans des exercices corporels très-salutaires; celui-ci en réveillant notre goût pour l'art grec, et en créant des œuvres plastiques comme les statues de marbre des dieux, que nous pouvons embrasser pour n'être pas engloutis dans les flots nuageux du spiritualisme.

Helgoland, le 18 juillet 1830.

Je viens de finir dans l'Ancien Testament la lecture du premier livre de Moïse; comme une longue caravane, toute cette sainte antiquité a traversé mon esprit. Au milieu, s'élèvent les chameaux; sur leur dos *élevé* sont assises les roses voilées de Chanaan; de pieux pas-

teurs poussent devant eux les bœufs et les vaches : on s'avance sur de stériles montagnes, on traverse des plaines de sable brûlant où paraissent de temps à autre quelques groupes épars de palmiers élancés, éventails de verdure aux ombres rafraîchissantes. Les serviteurs creusent des citernes. Doux et tranquille Orient! Pays aimé du soleil! Que le repos est doux sous tes tentes! O Laban, que ne suis-je le pasteur de tes troupeaux! Pour l'amour de Rachel, je serais heureux de servir sept années, et sept autres encore pour Lia aux yeux chassieux, que tu me donnerais par-dessus le marché! Je les entends bêler, les brebis de Jacob, et je vois celui-ci tenir devant elles les verges bariolées, à l'heure où, dans la saison nouvelle, les troupeaux s'acheminent à l'abreuvoir. Les brebis tachetées sont à nous maintenant. Cependant Ruben rentre à la maison et apporte à sa mère un bouquet de judaïm qu'il a cueilli dans les champs. Rachel demande le judaïm, et Lia est prête à le lui donner, si Jacob veut dormir près d'elle la nuit prochaine. — Qu'est-ce que le judaïm? Les commentateurs se sont vainement cassé la tête pour le savoir. Luther n'a rien trouvé de mieux que d'appeler aussi ces fleurs judaïm; la Vulgate les appelle mandragores. Ce sont peut-être les *gelbveiglein* de Souabe. — L'histoire des amours de Dina et du jeune Sichem m'a fortement touché. Mais il paraît qu'elle n'a pas produit la même impression sentimentale sur Simon et Lévi, les deux frères de la jeune fille. C'est une horreur de les voir

égorger avec la perfidie la plus cruelle ce malheureux Sichem et tous ses parents, quoique ce pauvre amoureux ait offert d'épouser leur sœur, de leur donner des terres et des biens, de ne former avec eux qu'une seule famille, et que, dans cette intention, il se soit déjà fait circoncire, ainsi que tout son peuple. Ces gars intraitables auraient dû être bien contents de trouver un aussi brillant parti pour leur sœur; cette alliance était d'une haute utilité pour leur race, et outre la dot la plus riche, ils y gagnaient encore une grande étendue de pays dont ils avaient justement besoin... On ne saurait se conduire avec un sentiment plus parfait des convenances que ce prince de Sichem, qui, au bout du compte, n'avait fait qu'anticiper par amour les droits que donnent seuls le mariage... Mais c'est qu'il avait défloré leur sœur, et, pour ce crime, aux yeux de ces frères altiers, il n'y avait pas d'autre expiation que la mort. Et lorsque l'aïeul Jacob leur demanda compte de cette action sanglante et leur eut exposé les avantages qui seraient résultés d'une alliance avec Sichem, ils répondirent: Devions-nous donc trafiquer de la virginité de notre sœur? Cœurs fiers et cruels que ces deux frères! Mais sous cette dureté se cache et fleurit, comme la violette sous les ronces, le sentiment moral le plus délicat; et, chose étrange, ce sentiment qui se manifeste ici et mainte autre fois dans la vie des patriarches, n'est nullement le résultat d'une religion positive ou d'une législation politique. — Non, il n'y avait chez les Juifs d'alors ni doctrine religieuse

ni loi politique; l'une et l'autre ne vinrent que longtemps après. Je crois donc être fondé à soutenir que la morale est indépendante du dogme et de la législation, qu'elle est le pur produit du sentiment instinctif de l'homme, et que la véritable morale, cette raison du cœur, existera toujours, lors même que périraient et l'État et l'Église.

Je voudrais que nous eussions un autre mot pour désigner ce que nous appelons maintenant morale. Autrement, induits en erreur par l'étymologie, nous pourrions facilement être portés à regarder la morale comme un produit des mœurs. Mais la véritable morale est indépendante des mœurs d'un peuple, aussi bien que du dogme et de la législation. Les mœurs sont le produit du climat et de l'histoire, et ce sont plutôt ces derniers qui agissent sur l'établisssement du dogme et de la loi. C'est pourquoi il y a des mœurs indiennes, chinoises, chrétiennes; mais il n'y a qu'une seule morale, la morale humaine. Celle-ci ne se laisse pas formuler par une définition quelconque, et ce que nous nommons lois de la morale ne répond à aucun code. La véritable morale se manifeste par des actions dont la valeur se révèle au cœur de l'homme malgré la forme et la couleur que le temps et l'espace prêtent à ces actions. Sur le frontispice du Voyage de Golowin au Japon, on lit pour épigraphe ces belles paroles que le voyageur russe avait entendu dire par un Japonais de haut rang : « Les mœurs des peuples sont différentes, mais de

bonnes actions sont partout regardées comme belles. »

Depuis que je pense, j'ai réfléchi sur ce sujet, la morale; le problème de la nature du bien et du mal, qui depuis tant de siècles tourmente tous les grands esprits, ne s'est présenté à moi que dans la question de la morale.

Je quitte quelquefois l'Ancien Testament pour faire une excursion dans le Nouveau; et ici encore la toute-puissance du grand livre me saisit d'une sainte terreur. C'est un sol divin que mon pied foule, et avant d'aborder cette lecture, on devrait ôter sa chaussure, comme aux approches des sanctuaires.

Le passage le plus remarquable du Nouveau Testament est pour moi dans l'évangile de saint Jean, ch. XVI, v. 12-13 : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez les porter présentement. Quand cet esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité; car il ne parlera pas de vous-mêmes, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir. » — Le dernier mot n'a donc pas été dit, et ce passage est peut-être l'anneau où pourrait se rattacher une nouvelle révélation. Elle commencerait par nous délivrer de la lettre, mettrait fin au martyre, et fonderait le royaume de la joie éternelle, le *millenium*: dernier accomplissement de toutes les promesses.

Une certaine obscurité mystique règne dans le Nouveau Testament. Ce n'est pas un système, c'est une réponse prudemment évasive que ces paroles : « Rendez

à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il en est de même lorsqu'on demanda à Jésus-Christ : « Es-tu le roi des Juifs? » Pareille réponse encore à double sens, lorsqu'on lui demanda, s'il était fils de Dieu. Mahomet est bien autrement franc et précis. Lorsqu'on lui adressa la même question, il répondit : « Dieu n'a pas d'enfants. »

Quel grand drame que la passion ! Et comme elle est profondément motivée par toutes les prophéties de l'Ancien Testament ! Elle était inévitable. C'est le sceau sanglant du témoignage, *testamentum*. Comme les miracles, la passion a aussi servi d'annonce... Maintenant un sauveur arrive-t-il, il n'a pas besoin de se faire crucifier pour répandre sa doctrine, il se fait tranquillement imprimer, et son petit livre est annoncé dans les journaux, à raison de dix sous la ligne.

Quelle douce figure que cet Homme-Dieu ! Comme auprès de lui le héros de l'Ancien Testament perd de sa grandeur ! Moïse entoure sa race d'une affection touchante : il a les soins d'une mère pour l'avenir de son peuple. Le Christ aime l'humanité tout entière, et comme le soleil il réchauffe toute la terre des rayons de son amour. Quel baume bienfaisant pour toutes les blessures du monde ne sont pas ses paroles, et quelle source de consolation pour tous les cœurs souffrants ne fut pas le sang versé sur le sommet du Calvaire !... Ce sang jaillit sur les dieux grecs qui s'ébranlèrent sur leur socle de marbre blanc, comme frappés d'une ter-

reur secrète; ils furent atteints d'un mal dont ils ne guérirent jamais. La plupart portaient déjà en eux le germe de cette maladie dévorante; mais ce fut la peur qui hâta leur décès. Pan mourut le premier. Connais-tu cette légende? La voici, comme Plutarque la raconte:

Du temps de Tibère, un vaisseau voguait, le soir, non loin des îles Parae, qui regardent la côte d'Ætolie. Les passagers n'étaient pas encore couchés; plusieurs même achevaient leur repas du soir en buvant, lorsqu'on entendit une voix, partant de la côte, crier si fort le nom de Thamus (c'était ainsi que s'appelait le pilote), que tout le monde fut saisi du plus grand étonnement. Muet au premier et au second appel, Thamus répondit au troisième. Alors la voix, d'un ton plus éclatant encore, lui dit ces mots : « Quand tu seras à la hauteur de Palodès annonce que le grand Pan est mort! » Lorsque Thamus eut atteint cette hauteur, il fit ce qui lui avait été commandé, et de la poupe du navire il cria, la face tournée vers la terre : « Le grand Pan est mort! » A ce cri succédèrent de ce côté les gémissements les plus étranges, un mélange de sanglots et de cris d'étonnement, comme s'ils étaient proférés par plusieurs personnes ensemble. Les témoins oculaires de cet événement le racontèrent à Rome, où l'accueillirent les opinions les plus singulières. Tibère fit examiner cette affaire plus en détail, et ne douta pas de sa vérité.

Helgoland, le 29 juillet 1850.

Je suis revenu à l'Ancien Testament. Quel grand livre! Plus remarquable que son contenu est pour moi sa forme, ce langage qui est, pour ainsi dire, un produit de la nature, comme un arbre, comme une fleur, comme la mer, comme les étoiles, comme l'homme lui-même. Tout y jaillit, coule, étincelle, sourit; l'on ne sait pourquoi ni comment on trouve tout parfaitement naturel. C'est vraiment la parole de Dieu, tandis que les autres livres ne témoignent que du génie raffiné de l'homme. Dans Homère, cet autre grand livre, la manière de présenter les choses est un produit artistique, et quoique la matière, comme dans la Bible, soit toujours prise dans la réalité, elle se coordonne pourtant et forme une création poétique refondue, pour ainsi dire, dans le creuset de l'esprit humain, et épurée par ce procédé intellectuel que nous appelons art. Aussi dans la Bible ne trouvons-nous aucune trace d'art. C'est le style d'un agenda, où l'intelligence absolue, ou si vous voulez le Saint-Esprit, écrit avec la même fidélité, la même simplicité qu'une bonne ménagère met à marquer les dépenses du jour. Ce style se refuse à toute critique; nous pouvons tout au plus constater son action sur notre âme. Qu'on s'imagine donc l'embarras qu'éprouvèrent les grammairiens grecs lorsqu'ils essayèrent de définir certaines beautés de la Bible d'après les règles d'art déjà existantes. Lon-

gin y voit du sublime, les esthétiques modernes de la naïveté; mais, je l'ai déjà dit, toute règle de critique est ici impuissante... La Bible est la parole de Dieu.

Il est pourtant un auteur qui me rappelle ce style primitif de la Bible. Je veux parler de Shakspeare. Chez lui aussi le mot se présente parfois dans une sainte nudité qui fait frissonner. Dans les œuvres de Shakspeare nous voyons souvent apparaître la vérité elle-même, dépouillée de tout vêtement d'emprunt. Mais ce n'est que par moments, alors que le génie de l'art, sentant peut-être son impuissance, cède la place à la nature pour la reprendre ensuite avec d'autant plus de jalousie dans les créations plastiques et dans l'habile enchaînement du drame. Shakspeare est à la fois Juif et Grec, ou plutôt ces deux éléments contraires, le spiritualisme et l'art, se sont fondus en lui pour former un tout d'un ordre supérieur.

Une pareille harmonie, un pareil mélange ne serait-il pas la tâche de toute la civilisation européenne? Ce résultat est encore bien loin de nous. Dans les derniers temps, Wolfgang Goëthe, l'Hellène, et avec lui tous ses coreligionnaires poétiques, ont manifesté leur antipathie contre Jérusalem d'une manière qui tient de la passion. La partie adverse, qui n'a pas de grands noms à sa tête, mais seulement quelques criards comme le juif Menzel, le juif Pustkuchen, le juif Hengstenberg, n'en élève que plus aigrement ses clameurs pharisiennes contre Athènes et le grand païen.

Mon voisin, conseiller de Kœnigsberg, qui prend ici les bains de mer, me croit piétiste, parce que toutes les fois qu'il vient me voir il me trouve la Bible à la main. Aussi son bonheur est-il de chercher à m'agacer sur ce chapitre, et, quand il peut parler religion avec moi, ce sourire caustique qui n'appartient qu'aux Prussiens de l'Est rayonne sur son maigre visage de vieux célibataire. Hier nous discutions sur la Trinité. Pour le Père, cela ne faisait aucune difficulté; n'est-il pas le créateur du monde, et toute chose ne doit-elle pas avoir sa cause? Quant au Fils, cela n'allait plus si bien. Le brave homme aurait bien voulu s'en passer; mais avec une bonhomie presque ironique il finit par l'accepter. Mais la troisième personne trouva en lui l'opposition la plus opiniâtre. Il lui était tout à fait impossible de comprendre ce que c'était que le Saint-Esprit, et, partant d'un éclat de rire, il s'écria : « Au bout du compte, il se peut bien qu'il en soit du Saint-Esprit comme du troisième cheval quand on voyage en poste; on le paie toujours, ce troisième cheval, mais on ne le voit jamais. »

Mon autre voisin, qui reste au-dessous de moi, n'est ni piétiste ni rationaliste. Il est Hollandais. Rien ne peut l'émouvoir, c'est bien là l'image de la plus parfaite quiétude; et même lorsqu'il cause avec mon hôtesse sur son thème favori, la salaison des poissons, sa voix ne s'élève jamais au-dessus du diapason de la plus plate monotonie. Grâce au peu d'épaisseur du plancher, je suis souvent condamné à entendre de pareilles conversations;

et tandis que je parlais sur la Trinité avec le Prussien, au-dessous de moi le Hollandais expliquait comment on distingue le kablejan, le laberdan et le stockfisch, quoiqu'au fond tout cela soit le même poisson, et qu'on n'exprime par là que les trois phases de la salaison.

Mon hôte est un superbe marin, fameux dans l'île entière pour son intrépidité dans les temps d'orages et de détresse, et avec cela affable et doux comme un enfant. Il ne fait que revenir d'une longue traversée, et, avec un sérieux comique, il nous parla d'un phénomène qu'il prétendit avoir observé dans la haute mer, avant-hier, le 29 juillet. Le conte est singulier. A l'entendre, toute la mer répandait une odeur de gâteaux de fête si appétissante que l'eau lui en venait à la bouche. Vois-tu, c'est un pendant à cette illusion moqueuse qui, dans les déserts d'Arabie, montre une eau claire et rafraîchissante au voyageur épuisé de soif : une *fata morgana* de gâteaux.

Helgoland, le 1er août 1830.

Tu ne saurais te faire idée combien je trouve ici de charmes au *dolce far niente*. Je n'ai pas apporté un seul livre qui traitât des intérêts du jour, et toute ma bibliothèque se compose de l'histoire des Lombards par Paul Varnefried, de la Bible, d'Homère et de quelques bouquins sur la sorcellerie. Je serais assez tenté d'écrire un

petit livre sur ce dernier sujet. Je suis sûr qu'il intéresserait. Dans ce but, je m'occupais l'autre jour à rechercher les dernières traces que le paganisme a laissées dans notre époque chrétienne. Il est fort curieux de voir pendant quel long espace de temps et sous quelle variété de déguisements les belles créations de la mythologie grecque se sont conservées en Europe. Pour nous autres poëtes, elles ont toujours vécu, et vivent encore aujourd'hui. Depuis la victoire de l'église chrétienne, nous avons formé une sorte de communauté mystérieuse, où le culte des antiques idoles, avec ses joies et ses allégresses, s'est transmis de génération en génération par les traditions rhythmiques ou rimées. Mais, hélas! cette *ecclesia pressa*, qui honore Homère comme son prophète, est de jour en jour persécutée avec plus de rage, et le zèle des noirs familiers de la secte nazaréenne est excité chaque jour d'une manière plus inquiétante. Sommes-nous menacés d'une nouvelle persécution iconoclaste? La crainte et l'espérance se balancent dans mon cœur...

Je me suis réconcilié avec la mer (tu sais que nous étions en délicatesse), et le soir, assis l'un près de l'autre, nous avons ensemble mainte causerie mystérieuse. Décidément je veux mettre de côté la politique et la philosophie, et me plonger de nouveau dans l'art et la contemplation de la nature. A quoi bon tant de tourments? j'aurais beau me sacrifier pour le salut général, quel avantage en résulterait-il pour le monde?

La terre ne reste pas immobile; elle tourne dans un cercle éternel, mais sans avancer. Autrefois, quand j'étais jeune et sans expérience, je croyais que dans le combat pour la délivrance de l'humanité, quand même les combattants succomberaient, la grande cause n'en sortirait pas moins victorieuse, et je savourais avec délices ces beaux vers de Byron : « Les ondes se succèdent, elles se brisent une à une sur la plage et s'envolent en poussière; mais la mer marche toujours. » Hélas! lorsqu'on reste plus longtemps témoin de ce phénomène, on peut observer que la mer, après avoir dépassé ses limites naturelles, retourne quelque temps après dans son ancien lit, puis s'échappe de nouveau, cherche avec la même violence à regagner le terrain perdu; enfin, manquant de courage, elle prend honteusement la fuite; elle recommence encore, mais elle n'avance jamais. L'humanité se meut aussi d'après les lois du flux et du reflux; et peut-être la lune exerce-t-elle aussi sur le monde spirituel son influence sidérale.

C'est aujourd'hui nouvelle lune, et malgré le scepticisme mélancolique auquel mon âme est en proie, je me sens pénétré d'étranges pressentiments. A cette heure il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le monde. La mer a une odeur de gâteaux de fête, et la nuit dernière les moines blancs que je voyais dans les nuages paraissaient si mornes...

C'était à la chute du jour; je me promenais solitaire sur le rivage. Quel calme solennel! le ciel avec sa voûte

immense ressemblait à la coupole d'une église gothique. Les astres y étaient suspendus comme des lampes innombrables, mais ils jetaient une lueur sombre et tremblante. Les vagues mugissaient comme les tuyaux d'un orgue. C'était comme des mélodies orageuses, plaintives, désespérées, mais quelquefois aussi triomphantes. Sur ma tête flottaient des groupes aériens de blanches nuées qui ressemblaient à des moines. La tête baissée, le regard soucieux, ils défilaient devant moi — triste procession !... on eût dit qu'ils suivaient un convoi mortuaire... Qui est-ce que l'on enterre? qui est-ce qui est mort? me disais-je à moi-même. Serait-ce le grand Pan ?

Helgoland, le 6 août 1850.

Pendant que son armée combattait avec les Lombards, le roi des Hérules était assis tranquillement dans sa tente et jouait aux échecs. Il avait menacé de mort quiconque lui apporterait la nouvelle d'une défaite. Son guetteur, monté sur un arbre, regardait le combat et criait toujours : « Nous sommes vainqueurs ! » Jusqu'à ce qu'en soupirant il laissât échapper ces paroles : « Malheureux roi ! malheureux Hérules ! » Alors seulement le roi s'aperçut que la bataille était perdue — mais il était trop tard ! A l'instant même les Lombards pénétrèrent dans sa tente et le percèrent de coups...

Je lisais précisément ce passage dans Paul Varnefried, lorsque arriva un gros paquet de journaux du continent. Mes yeux y rencontrèrent des rayons de soleil dont ils furent éblouis et qui allumèrent dans mon âme un enthousiasme sauvage, une joie délirante. Je sais maintenant pourquoi la mer avait cette odeur de gâteaux. La Seine avait avec ses eaux porté cette bonne nouvelle à la mer, et dans leur palais de cristal les belles ondines, de tout temps amies de l'héroïsme, s'étaient empressées de donner un thé dansant. Je courus par toute la maison comme un fou, j'embrassai d'abord la grosse hôtesse et son bon loup marin, j'embrassai aussi le conseiller prussien, sur les lèvres duquel errait toujours le froid sourire de l'incrédulité; et même le Hollandais, je le pressai sur mon cœur..... Mais cette large face insignifiante resta tranquille et froide, et je crois que si le soleil de juillet en personne était venu l'embrasser, *mynheer* en aurait tout au plus ressenti une légère sueur, mais il n'en aurait pas été enflammé. Cette quiétude, au milieu de l'enthousiasme général, n'est-elle pas révoltante? Les Spartiates préservaient leurs enfants de l'ivrognerie, en leur montrant un ilote ivre. Nous devrions à leur exemple nourrir un Hollandais dans nos maisons d'éducation, pour inspirer à nos enfants l'horreur de cette sobriété morale, de cette impassibilité néerlandaise qui vraiment est plus hideuse que l'ivresse d'un ilote. J'étais tenté de battre *mynheer*.

Mais non! Pas d'excès! Les Parisiens nous ont donné

un si bel exemple de modération. Oui, vous méritez d'être libres, Français; car c'est dans votre cœur que vous portez la liberté. C'est par là que vous vous distinguez de vos malheureux pères qui, tout en brisant les chaînes d'une antique servitude, souillèrent leurs exploits de forfaits exécrables, durant lesquels le génie de l'humanité se voila la face. Mais cette fois la main du peuple n'est devenue sanglante que pour la juste défense de ses droits, et non pas après la victoire. Le peuple pansa lui-même les blessures de ses ennemis, et la grande œuvre finie, il s'en retourna à son occupation journalière, sans demander même un pour-boire après cet immense labeur.

Ne tremblez pas devant l'homme libre,
Tremblez devant l'esclave qui brise ses fers!

Tu vois combien je suis enivré, hors de moi... Je cite le vers le plus banal de Schiller.

Et ce vieil enfant, dont l'incorrigible folie a coûté le sang de tant de citoyens, les Parisiens l'ont traité avec une modération qui m'a profondément touché. Il jouait réellement aux échecs, comme le roi des Hérules lorsque les vainqueurs pénétrèrent dans sa tente. D'une main tremblante il signa l'acte d'abdication. Il avait fermé ses oreilles à la vérité, et il ne voulait entendre que les mensonges des courtisans qui criaient toujours : « Nous sommes vainqueurs ! » L'aveuglement de ce fou royal est vraiment inconcevable ! Plein de surprise il

leva les yeux, alors seulement que le *Journal des Débats* comme le guetteur après la bataille des Lombards, s'écria tout à coup : « Malheureux roi ! malheureuse France ! »

Avec Charles X finit le royaume de Charlemagne, comme le royaume de Romulus finit par Romulus Augustulus. Là commence une nouvelle Rome, ici commence une nouvelle France.

Tout cela est encore comme un rêve pour moi; surtout le nom de Lafayette résonne à mes oreilles comme une tradition de ma première enfance. Il serait donc vrai que le voilà de nouveau à cheval, commandant la garde nationale? Je crains presque que ce ne soit un mensonge; car enfin, c'est imprimé. Je veux aller moi-même à Paris pour m'en convaincre de mes propres yeux... Que cela doit être beau de voir chevaucher à travers les rues le citoyen des Deux Mondes, le noble vieillard !... De son regard accoutumé il salue les petits-fils dont les pères combattaient jadis avec lui pour la liberté et l'égalité. Voilà déjà soixante ans que, revenu de l'Amérique, il a rapporté la déclaration des droits de l'homme, ces dix commandements de la nouvelle religion, qui s'y étaient révélés à lui au milieu des éclairs et du tonnerre des canons... Sur les tours de Paris flotte de nouveau l'étendard tricolore... Partout retentit la Marseillaise !...

Lafayette... le drapeau tricolore... la Marseillaise... Je suis comme enivré. Des espérances audacieuses sur-

gissent dans mon cœur, pareilles à ces arbres merveilleux, dont les branches sauvages se perdent dans les nues... Mais les nues dans leur course rapide déracinent ces arbres gigantesques, et s'envolent avec eux... J'entends des sons de violons, et moi aussi je commence à m'apercevoir que la mer apporte une odeur de gâteaux. Là-haut, dans ces joyeuses régions, c'est une musique continuelle, et les ondes de la mer bruissent comme une causerie de jeunes filles. Mais sous mes pieds la terre craque et s'entr'ouvre, et les vieilles divinités sortent leurs têtes séculaires, et pleines d'étonnement elles s'écrient : « Pourquoi donc cette allégresse qui pénètre jusqu'aux entrailles du globe? Qu'y a-t-il de nouveau? Pourrons-nous revenir sur la terre? » — Non, vous resterez dans votre demeure ténébreuse, où bientôt la mort vous amènera un nouveau compagnon. — Quel est son nom? — Vous le connaissez bien, vous que jadis il précipita dans la nuit éternelle...

Pan est mort!

Helgoland, le 10 août 1830.

... Lafayette, le drapeau tricolore, la Marseillaise... C'en est fait, je n'aspire plus au repos... Maintenant, je sais de nouveau ce que je veux, ce que je dois faire... Moi aussi, je suis fils de la révolution, et de nouveau je

tends les mains vers les armes sacrées, sur lesquelles ma mère a prononcé les paroles magiques de sa bénédiction... « Des fleurs, des fleurs ! je veux en couronner ma tête pour le combat. La lyre aussi, donnez-moi la lyre, pour que j'entonne un chant de guerre... Des paroles comme des étoiles flamboyantes, qui en tombant incendient les palais et éclairent les cabanes... Des paroles comme des dards brillants, qui pénètrent jusqu'au septième ciel, et frappent l'imposture qui s'est glissée dans le sanctuaire des sanctuaires... Je suis tout joie, tout enthousiasme, je suis l'épée, je suis la flamme !...

Peut-être aussi je suis fou... C'est qu'un de ces rayons de soleil que m'apportèrent les journaux de ce matin, a frappé mon cerveau, et toutes mes pensées en sont embrasées. En vain je plonge ma tête dans la mer; nulle onde ne peut éteindre ce feu grégeois. Les autres baigneurs éprouvent la même influence. Ce coup de soleil parisien les a tous frappés — surtout les Berlinois, qui, cette saison, se trouvent ici en grand nombre. Même les pauvres pêcheurs de Helgoland poussent des cris de joie, bien qu'ils ne comprennent que par instinct les événements qui se passent. Le batelier qui m'a conduit hier à la petite île de Sable où l'on prend les bains, m'a dit en souriant : « Oui, les pauvres gens sont vainqueurs! Avec son instinct, le peuple comprend peut-être mieux les événements que vous avec votre science. » Un jour M. de Varnhagen m'a raconté que lorsqu'on ne connaissait pas encore l'issue de la bataille de Leipzig, sa ser-

vante était subitement entrée dans la chambre avec ce cri d'effroi : « La noblesse a vaincu. »

Cette fois les pauvres gens sont vainqueurs. « Mais à quoi bon, s'ils ne l'emportent pas sur le droit de succession ? » Ces paroles furent prononcées par le conseiller prussien d'un ton qui m'a beaucoup frappé. Sans les comprendre, je ne sais pourquoi elles se sont gravées dans ma mémoire et m'inquiètent sans cesse. Qu'entend-il par là, cet homme sec et froid ?

Ce matin encore nous avons reçu un paquet de journaux. Je les dévore comme la manne. Enfant que je suis, je m'occupe des détails touchants bien plus encore que de l'ensemble du drame parisien. Si je pouvais seulement voir le chien Médor ! Celui-là m'intéresse bien autrement que les autres qui ont fait des bonds énormes pour apporter la couronne à Philippe d'Orléans. Médor apporta à son maître un fusil et des cartouches, et lorsque celui-ci tomba et fut enterré comme ses compagnons de gloire, dans la cour du Louvre, le pauvre chien resta jour et nuit sur la tombe, immobile comme une statue de la Fidélité.

Je ne puis plus dormir, et pendant la nuit les visions les plus bizarres tourmentent mon esprit; rêves de malade, qui se chassent les uns les autres, et dans lesquels les images qui passent devant moi, se mêlent étrangement; et comme dans les ombres chinoises, tantôt elles se raccourcissent comme des nains, et tantôt elles grandissent comme des géants; c'est à en devenir fou. Dans

cet état, il me semble quelquefois que mes membres s'allongent comme ceux d'un colosse, et que tour à tour je passe de France en Allemagne et d'Allemagne en France. Je me rappelle même, que la nuit dernière, je parcourais ainsi tous les pays allemands, frappant à la porte de mes amis, et réveillant tout le monde. Ils fixèrent sur moi des yeux si hagards que j'en fus effrayé, et que dans le premier moment j'oubliais pourquoi j'étais venu les éveiller. Je poussai assez rudement plus d'un gros bourgeois qui ronflait par trop; tout en bâillant, ils me demandèrent : « Quelle heure est-il donc? » — « A Paris, mes amis, le coq a chanté; c'est tout ce que je sais. » Derrière Augsbourg, sur la route de Munich, je vis une foule de dômes gothiques qui semblaient fuir et chancelaient sur leur base d'une manière effrayante. Moi-même, las de cette course vagabonde, je me mis à voler et je m'élançai d'une étoile à l'autre. Mais ce ne sont pas des mondes peuplés, comme le rêvent bien d'autres; ce sont de brillants globes de marbre, déserts et stériles, et qui ne s'avisent pas de tomber, parce qu'ils seraient fort embarrassés de savoir sur quoi tomber. J'entrai dans le ciel, les portes en étaient ouvertes tout au large. C'était une longue suite de salles hautes et sonores, ornées de dorures surannées. Tout eût été désert sans quelques vieux domestiques poudrés, qui vêtus d'une livrée rouge fanée sommeillaient doucement dans des fauteuils de velours râpé. Dans plusieurs salons les portes étaient enlevées de leurs gonds; dans d'autres, de larges scellés rouges

étaient apposés aux portes, ainsi que cela se voit dans les maisons où vient d'arriver une banqueroute ou un décès. J'entrai enfin dans une chambre où était assis à un secrétaire un vieillard sec et maigre qui feuilletait des liasses de papier. Il était vêtu en noir, avait des cheveux blancs et un visage ridé d'homme d'affaires. D'une voix très-basse il me demanda ce que je voulais; le prenant, dans ma naïveté, pour le bon Dieu, je lui dis hardiment: « Ah, mon bon Dieu, je voudrais bien savoir tonner, je sais déjà lancer des éclairs; ah, je vous en prie, apprenez-moi à tonner. »—« Ne parlez pas si haut! reprit brusquement le sec vieillard, » et me tournant le dos, il retourna à ses affaires. — « C'est monsieur le registrateur, » me dit un des laquais rouges en se levant de son fauteuil, et en se frottant les yeux avec force baillements.

Pan est mort!

Cuxhaven, le 9 août 1850.

J'ai fait une traversée fort désagréable, au milieu du vent et de l'orage, dans une barque de pêcheur. Comme il m'arrive toujours en pareil cas, je fus pris du mal de mer. Elle aussi, la mer, comme bien d'autres personnes, ne répond à mon amour que par des peines et des tourments. D'abord tout va bien, et je me plais à me laisser

balancer mollement; mais peu à peu les vertiges me saisissent, et je suis assiégé de toutes sortes de visions chimériques. Du fond des abîmes de la mer sortent de vieux démons, hideusement nus jusqu'aux hanches. Je les entends hurler des vers faux et inintelligibles, et je les vois me lancer à la figure la blanche écume des vagues. Les nues grincent plus affreusement encore; descendues si bas qu'elles touchent jusqu'à ma tête, elles me chantent à l'oreille, d'une voix douce et flûtée, les folies les plus amères. Ce mal de mer, sans être dangereux, vous jette dans des sensations tellement insupportables que l'on touche au délire. A la fin il me semblait que j'avais avalé la Bible, l'Ancien Testament avec le Nouveau, et voilà que les saints personnages se mirent à s'agiter et à gesticuler en moi, de sorte que tout se tournait pêle-mêle dans mon ventre. Le roi David jouait de la harpe, mais hélas! les cordes de l'instrument, c'étaient mes propres entrailles. Toute la ménagerie de l'Apocalypse hurlait, et les prophètes chantaient, les quatre grands d'une voix de basse-taille et les douze petits d'une voix de fausset. Tout cela grognait et roucoulait confusément, mais ce chœur de voix était dominé par celle du prophète Jonas, qui criait : O Ninive, Ninive, tu périras! Des mendiants avec leur vermine s'établiront dans tes palais, et les cuirassiers de Babylone nourriront leurs cavales dans tes temples. Mais vous, prêtres de Baal, et vous, Nemrods assyriens, nobles chasseurs et *gentlemen-riders*, et vous aussi, bourgeois grossiers,

vous recevrez des coups de bâton, des coups de verges, des coups de pied, et même des soufflets ; je puis vous le prédire, car d'abord je ferai mon possible pour que vous ne les évitiez pas, et puis je suis le prophète Jonas, le prophète Jonas, fils d'Amithaï. O Ninive, Ninive, tu périras !

C'est à peu près ainsi que prêchait le prophète, lorsque je fus subitement soulagé et que j'entendis à côté de moi la voix du conseiller prussien, qui me dit : A la bonne heure ! Bien vous prend d'avoir enfin rendu toute cette folle lecture que vous aviez dévorée à Helgoland avec ce gros homard, — nous touchons maintenant au port, et une tasse de thé nous rétablira tout à fait. Je suivis son conseil et me trouvai parfaitement bien de la tasse de thé que je me fis donner aussitôt après notre arrivée dans l'hôtel de Cuxhaven.

Les Hambourgeois et leurs épouses légitimes fourmillent ici, de même que des capitaines de vaisseau de tous les pays, qui attendent un vent favorable. On les voit partout, et quand ils ne sont pas à se promener sur les hautes falaises, ils sont attablés dans les cabarets où ils boivent du grog passablement fort, en poussant des cris d'allégresse à l'occasion des trois journées de Juillet. Dans tous les idiomes on porte des toasts aux Français. Les Anglais laconiques leur donnent des louanges avec autant de loquacité que ce Portugais bavard qui regrettait devant moi de ne pouvoir conduire directement à Paris sa cargaison d'oranges, pour rafraîchir le

peuple qui avait dû souffrir de la chaleur pendant le combat. Même à Hambourg, où la haine des Français a poussé de si profondes racines, il règne maintenant un indicible enthousiasme pour la France. On a tout oublié : Davoust, la banque volée, les bourgeois fusillés, le costume germanique, les mauvais vers patriotiques, le père Blucher, toutes les niaiseries de 1814—tout est oublié. Partout flotte le drapeau tricolore, partout résonne la Marseillaise, et même les dames paraissent au théâtre avec des rubans tricolores sur la poitrine. Les riches banquiers eux-mêmes, qui à la suite du mouvement révolutionnaire perdent beaucoup d'argent dans les spéculations de la bourse, partagent généreusement la joie générale, et toutes les fois que le courtier vient leur annoncer que la baisse ne fait qu'augmenter, ils n'en paraissent que plus satisfaits et se contentent de dire : C'est bien, c'est bien ! cela ne fait rien du tout.

Oui, dans tous les pays, les hommes comprendront facilement l'importance des trois jours de Juillet, et les célébreront en y voyant le triomphe de leurs propres intérêts. La grande œuvre des Français parle si clairement à tous les peuples et à toutes les intelligences, au plus fort comme au plus faible, que dans les steppes des Baskires les âmes en seront aussi profondément remuées que dans les montagnes de l'Andalousie. Je vois déjà le macaroni s'arrêter dans la bouche du Napolitain, comme la pomme de terre dans celle de l'Irlandais, quand cette bonne nouvelle leur parviendra.

Polichinelle est capable de s'armer d'un glaive, et Paddy fera peut-être un *bull* qui n'amusera guère les Anglais.

Et l'Allemagne que fera-t-elle ? Je ne sais. Commencerons-nous enfin à utiliser nos forêts de chênes, c'est-à-dire à en faire des barricades pour la délivrance du monde ? Commencerons-nous enfin, nous à qui la nature a départi tant d'intelligence, tant de force et tant de courage, commencerons-nous à profiter de ces dons de Dieu et à comprendre, à proclamer et à exécuter les préceptes du grand maître, la doctrine des droits de l'homme ?

Il y a maintenant six ans qu'en parcourant à pied la patrie allemande, j'arrivai à Wartbourg. J'y visitai la cellule qu'avait occupée Luther, brave homme s'il en fut, et dont je ne permettrai à personne de médire. Il a accompli une œuvre gigantesque, pour laquelle notre gratitude lui est acquise à jamais. Ne lui en veuillons pas d'avoir brusqué un peu nos amis, lorsque dans l'exégèse de la parole divine, ils voulurent le dépasser en proposant d'établir ici-bas même l'égalité des hommes. Il est vrai qu'une pareille proposition était alors quelque peu prématurée, et maître Hemling qui fit tomber ta tête, pauvre Thomas Munzer, était à plusieurs égards autorisé à une pareille action; car il avait le glaive en main, et son bras était fort.

A Wartbourg, je visitai aussi l'arsenal, où sont suspendues les cuirasses, les morions, les rondaches, les hallebardes, les flamberges, toute cette garde-robe de

fer du moyen âge. Je me promenais tout pensif dans la salle, accompagné d'un jeune noble, un de mes camarades d'université, et dont le père était dans notre province un des principicules les plus puissants, qui faisait trembler le petit coin de terre soumis à sa domination. Ses ancêtres aussi furent de puissants barons, et le jeune homme plongeait avec délices dans ses souvenirs héraldiques à l'aspect de quelques-unes de ces armes et de ces cuirasses qui, comme le disait l'étiquette, avaient appartenu à un guerrier de sa race. Il détacha du mur la longue épée de son aïeul, et, ayant par curiosité essayé de la manier, il se vit forcé d'avouer qu'elle était un peu trop lourde, après quoi il laissa tomber son bras. Le brave petit-fils était trop faible pour agiter l'épée de ses pères. Je le vis, et je me pris à penser au fond de mon cœur : L'Allemagne aussi pourrait être libre.

SEPTIÈME PARTIE

— TRADITIONS POPULAIRES —

J'ai fait tout mon possible pour ne pas faire dériver de sources purement blâmables la tendance moyen âge de nos romantiques : j'ai produit leur meilleur moyen de justification dans la troisième partie, où j'ai remarqué que la manie du moyen âge n'était peut-être à la fin qu'un amour secret pour le panthéisme de l'ancienne Germanie, les restes de cette antique religion s'étant conservés dans les croyances populaires de cette époque postérieure. J'ai déjà dit précédemment comment ces restes s'étaient conservés, souillés et mutilés à la vérité, dans la magie et dans la sorcellerie. Oui, il se sont conservés dans la mémoire du peuple, dans ses usages, dans sa langue..... Dans chaque pain que cuit le boulanger allemand, il empreint l'antique pied

de druide, et le pain de tous les jours porte encore le signe de la religion germanique. Quel profond contraste offre ce pain véritable avec ce pain simulé, sec et dépourvu de sucs nourriciers, dont nous repaît le culte spiritualiste !

Non ! les souvenirs des antiques croyances germaniques ne sont pas encore entièrement éteints. Il existe en Westphalie des vieillards qui savent encore où sont enfouies les vieilles idoles. A leur lit de mort, ils le disent à leur dernier petit-fils, et celui-ci porte ce secret sacré dans son cœur, comme un trésor. En Westphalie, la Saxonie des anciens, n'est pas mort tout ce qui est enterré. Quand on y parcourt les vieux bois de chênes, on entend encore des voix des anciens siècles, encore les profondes paroles magiques dans lesquelles coule plus de vie que dans toute la littérature de la Marche de Brandebourg. Un sentiment indéfinissable me fit tressaillir alors que j'errai sous les ombrages de sa vieille forêt. Quand je passai devant le Siegbourg, mon guide me dit : C'est ici qu'habitait le roi Wittekind ! et il soupira profondément. C'était un simple bûcheron, et il portait une grande hache.

Je suis convaincu que cet homme se bat encore aujourd'hui, s'il le faut, pour le roi Wittekind..... Et malheur au crâne sur lequel tombera sa hache saxonne !

Ce fut un jour malheureux pour l'Allemagne que celui ou le roi Wittekind fut battu à Engter par l'empereur Carl. Dans sa fuite il se retira sur Ellerrbuch. Quand

toute la troupe fut arrivée avec les femmes et les enfants près de la traversée, où tout se pressait, une vieille femme ne put aller plus loin. Mais, comme elle ne voulait pas tomber entre les mains des ennemis, les Saxons l'enterrèrent vivante dans un monticule de sable, près Belmanscamp, en lui disant : « Cache-toi, cache-toi ; le « monde te va mal, tu ne peux plus suivre la débâcle. »

On dit que la vieille femme vit encore.

Les frères Grimm racontent cette histoire dans leurs traditions allemandes. J'aurai encore souvent à citer les recherches zélées et consciencieuses de ces dignes savants. Les services qu'ils ont rendus à la langue et aux antiquités allemandes sont inappréciables. Ces hommes ont plus fait que toute votre Académie française, depuis Richelieu. Jacques Grimm est sans égal dans son genre. Son érudition est colossale comme une montagne et son esprit est frais comme la source qui en jaillit.

Paracelse est une des minières principales pour la recherche des croyances populaires de l'ancienne Germanie. J'ai déjà fait mention de lui plusieurs fois. Ses ouvrages sont traduits en latin, non pas mal, mais d'une manière incomplète. La version originale est difficile à lire ; le style en est abstrus, mais çà et là apparaissent de grandes pensées exprimées grandement. C'est un philosophe de la nature dans le sens actuel du mot. Il ne faut pas toujours prendre sa terminologie dans la signification traditionnelle. Dans sa doctrine des esprits élémentaires, il emploie les mots : nymphes, ondines,

sylvains, salamandres, seulement parce que ces mots sont connus du public, et non parce qu'ils désignent exactement ce dont il veut parler. Au lieu de créer arbitrairement des mots nouveaux, il a préféré chercher pour ses idées de vieilles expressions qui désignaient jusqu'alors quelque chose d'analogue. Aussi a-t-il été mal compris sous plus d'un rapport, et beaucoup l'ont accusé ou d'ironie ou d'incrédulité. Les uns s'imaginèrent qu'il voulait, par pure plaisanterie, réunir en système les vieux contes de nourrice; les autres le blâmaient de ce que, ne partant pas du point de vue chrétien, il ne voulait pas déclarer pour autant de diables tous ces esprits élémentaires. Nous n'avons, dit-il quelque part, aucun motif d'admettre que ces êtres appartiennent au diable; et ce qu'est le diable lui-même, ajoute-t-il ironiquement, nous ne le savons pas davantage. Il prétend que les esprits élémentaires seraient, aussi bien que nous autres, de véritables créatures de Dieu, mais non pas de la race d'Adam, et que Dieu leur aurait assigné pour séjour les quatre éléments. Leur constitution organique serait en rapport avec l'élément auquel ils appartiennent. Alors Paracelse classe, d'après les quatre éléments, les différentes sortes d'esprits, et c'est là qu'il produit un système décidé.

Quant à réduire en système les croyances elles-mêmes du peuple, c'est une chose aussi impossible que d'arrêter dans un cadre les nuages du ciel. On peut tout au plus réunir, sous certaines rubriques déterminées, les

choses qui se ressemblent. C'est ce que nous essaierons au sujet des esprits élémentaires.

Nous avons déjà parlé des kobolds dans la première partie. Ce sont les revenants mi-partis d'hommes morts ou de diables; on doit les distinguer soigneusement des véritables esprits de la terre. Ceux-ci habitent presque toujours les montagnes, et on les nomme wichtelmænner, gnomes, metallarii, petits hommes, nains. La tradition des nains est analogue à celle des géants, et elle s'appuie sur l'existence de deux races différentes qui ont jadis vécu plus ou moins en paix dans le même pays, et ont disparu depuis. Les géants ont quitté l'Allemagne pour toujours. Mais on rencontre encore quelquefois les nains dans les galeries des montagnes où ils travaillent, habillés comme de petits mineurs, à extraire les métaux et les pierres précieuses. De tout temps, les nains ont possédé l'or, l'argent et les diamants en abondance, car ils pouvaient se glisser partout et sans être vus; aucun trou n'était trop petit pour qu'ils pussent y passer, pourvu qu'il conduisît à de riches filons. Mais les géants au contraire demeurèrent toujours pauvres; et si on leur avait, par aventure, prêté quelque chose, ils auraient laissé des dettes gigantesques. Et puis les géants ne voulurent jamais se convertir au christianisme. Je tire cette conclusion d'une vieille ballade danoise où les géants finissent par se rassembler et célèbrent une noce. La fiancée engloutit seulement à déjeuner quatre tonnes de bouillie, seize entrecôtes de bœuf et dix-huit poitrines

de cochon, et elle but en outre sept tonnes de bière. A la vérité le fiancé dit : Je n'ai pas encore vu de jeune fille qui eût un si bon appétit. Au nombre des convives était le petit Mimmering, dont la petitesse contrastait avec ces géants. Et la chanson finit par ces mots : « Le petit Mimmering était le seul chrétien au milieu de toute cette compagnie païenne. »

Quant aux noces de la petite race, ainsi qu'on nomme quelquefois les nains en Allemagne, on en a conservé les traditions les plus gentilles ; celle-ci par exemple :

La petite race voulut un jour célébrer une noce au château d'Eilenbourg en Saxe, et, pendant la nuit, ils entrèrent, par le trou de la serrure et par les fentes des fenêtres, dans la salle, et ils sautèrent tous sur le plancher poli, comme des pois sur l'aire d'une grange. Sur quoi, s'éveilla le vieux comte qui dormait sous le ciel de son lit élevé dans cette salle, et il s'émerveilla beaucoup à la vue de cette foule de petites gens. Alors l'un d'eux, richement vêtu comme un héraut, s'avança vers lui, et l'invita poliment et en termes convenables à prendre part à la fête. « Mais, ajouta-t-il, nous vous prions d'une chose : vous devez être seul ici présent ; personne de votre maison ne doit se permettre de contempler la fête en même temps que vous, ne fût-ce que d'un seul regard. » Le vieux comte répondit amicalement : « Puisque vous avez dérangé mon sommeil, je veux bien être des vôtres. » Alors on lui amena une petite femme ; de petits porteurs de flambeaux se placèrent, et une petite

musique mystérieuse commença. Le comte eut beaucoup de peine à ne pas perdre dans la danse la petite femme qui lui échappait si facilement au milieu de ses bonds, et qui finit par tourbillonner tellement qu'il pouvait à peine respirer. Soudain, tout s'arrêta au plus fort de cette danse animée; la musique cessa, et toute la foule courut aux fentes des portes, aux trous de souris et partout où se trouvait un petit passage. Mais les mariés, les hérauts et les danseurs levèrent les yeux vers une ouverture du plafond de la salle, et y découvrirent le visage de la vieille comtesse qui regardait indiscrètement la troupe joyeuse. Alors ils s'inclinèrent devant le comte, et celui qui l'avait invité s'avança de nouveau en le remerciant de son hospitalité. « Mais, ajouta-t-il, comme notre joie et notre noce ont été ainsi troublées, parce qu'un autre œil humain les a vus, votre race ne comptera à l'avenir jamais plus de sept Eilenbourg à la fois. » Après quoi, ils s'enfuirent à la hâte; tout rentra dans le silence, et le vieux comte se retrouva seul dans la salle redevenue obscure. La malédiction s'est accomplie jusqu'aujourd'hui, et toujours un des six chevaliers d'Eilenbourg qui étaient vivants est mort quand le septième était né.

Les habitations des nains étaient, comme je l'ai déjà dit, dans les montagnes. Les petites ouvertures qu'on trouve dans les rochers sont aujourd'hui encore nommées par le peuple les trous des nains. J'en ai vu beaucoup dans le Harz, et particulièrement dans la vallée de

la Bode. Les stalactites qu'on trouve quelquefois dans les grottes des montagnes, ainsi que beaucoup de figures qui paraissent représenter les rochers, reçoivent encore du peuple le nom de noce des nains. Je puis, à ce propos, rapporter encore une de ces histoires de noces :

Il existe, en Bohême, non loin d'Elnbogen, dans une vallée sauvage, mais belle, au fond de laquelle l'Egger serpente par maint détour jusqu'aux environs de Carlsbad, une célèbre grotte des nains. Les habitants des villes et villages environnants racontent ce qui suit : Ces rochers furent, dans les anciens temps, habités par de petits nains des montagnes qui y menaient une existence tranquille. Ils ne faisaient de mal à personne, et aidaient, au contraire, leurs voisins dans les cas de nécessité et d'embarras. Ils furent pendant longtemps dominés par un puissant nécromant ; mais, un jour qu'ils voulaient célébrer une noce, et se rendaient, dans ce but, à leur petite église, il entra dans une violente colère et les changea en pierres, ou plutôt, comme c'étaient des esprits impérissables, il les y enferma. Cet assemblage de rochers s'appelle encore aujourd'hui *la noce des nains enchantés*, et on les voit, sous toutes sortes de formes, sur les pics de la montagne. On montre, au milieu d'un rocher, l'image d'un nain qui, lorsque les autres voulurent échapper à l'enchantement, demeura trop longtemps dans l'habitation, et fut pétrifié au moment où il regardait par la fenêtre pour chercher assistance.

Les nains portent de petits bonnets, au moyen desquels ils se rendent invisibles. On nomme ces bonnets chaperons de brouillard. Un paysan, battant un jour en grange, heurta par hasard avec son fléau, et fit tomber le chaperon d'un nain. Celui-ci devint visible, et se glissa bien vite dans une fente de terre. On peut, d'ailleurs, par des conjurations, rendre les nains visibles.

Il y eut à Nuremberg un homme du nom de Paul Creuz, qui employa une merveilleuse conjuration. Il plaça sur un certain plan une petite table toute neuve, un drap blanc dessus avec deux petits plats de lait, puis deux petits plats de miel, deux petites assiettes et neuf petits couteaux. Il prit ensuite une poule noire et l'égorgea sur un réchaud de cuisine, de façon à ce que le sang pénétrât le mets. Après quoi il en jeta un morceau au levant et l'autre au couchant et commença sa conjuration. Cela fait, il courut se mettre derrière un gros arbre, et vit que deux petits nains étaient sortis de terre, s'étaient mis à table et avaient mangé sur la cassolette précieuse qu'il y avait aussi placée. Alors il leur fit des questions auxquelles ils répondirent, et quand il eut souvent recommencé, ils devinrent si familiers avec lui, qu'ils vinrent comme ses hôtes dans sa maison. Quand il n'avait pas pris les soins convenables, ils ne paraissaient pas ou s'enfuyaient presque aussitôt. Il finit par faire venir aussi leur roi qui arriva seul, en petit manteau écarlate, sous lequel il avait un livre qu'il jeta sur la table, et il permit à son conjurateur d'y lire autant et aussi long-

temps qu'il voudrait. Aussi cet homme y prit-il une grande sagesse et des secrets particuliers.

Les nains eurent toujours beaucoup de prédilection pour les hommes, et ils étaient fort contents quand nous ne leur faisions pas de mal. Mais nous, méchants comme nous le sommes encore, nous leur jouions toute espèce de mauvais tours. On raconte dans l'Halistal l'histoire suivante :

Pendant l'été, des troupes de nains descendaient souvent des montagnes dans la vallée et se joignaient comme aides, ou simplement comme spectateurs, aux hommes qui travaillaient, mais surtout aux jeunes filles qui faisaient le foin. Ils trouvaient grand plaisir à se mettre à l'ombre sur une grande et grosse branche d'érable. Mais une fois, de méchantes gens vinrent pendant la nuit et scièrent la branche de manière à ce qu'elle ne tînt plus que faiblement au tronc, et quand les confiantes créatures s'y posèrent le lendemain matin, la branche se rompit, les nains tombèrent et furent bafoués. Ils se mirent dans une grande colère et s'écrièrent :

Oh! comme le ciel est haut
Et la malice grande!
Nous partons pour ne revenir jamais.

Ils tinrent parole et ne se firent plus revoir dans le pays.

Je doute que les nains regardassent les hommes comme de bons esprits; il est certain qu'ils ne pouvaient

à nos actions reconnaître notre divine origine. Des êtres d'une autre nature que la nôtre ne sauraient avoir bonne opinion de nous, et le diable nous tient pour les plus mauvaises de toutes les créatures. J'ai vu une fois représenter dans une grange de village la comédie du docteur Faust. Faust conjure le diable, et, se confiant dans son intrépidité, demande que le diable lui apparaisse dans la plus épouvantable forme, sous les traits de la plus horrible des créatures... et le diable obéissant paraît sous la figure de l'homme.

On ne sait pas bien pourquoi les nains finirent par nous abandonner tout à fait. Les frères Grimm rapportent à ce sujet encore deux histoires. Toutes deux témoignent de notre malice et de notre méchanceté. Voici la première :

Les nains qui habitaient dans les grottes et dans les crevasses autour des demeures des hommes, se montraient toujours fort bienveillants pour ceux-ci; et la nuit, pendant que les hommes dormaient, ils les soulageaient de leur travail le plus pénible. Quand les gens de la campagne sortaient le matin avec les charrettes et les ustensiles, et s'émerveillaient de trouver tout achevé, les nains se cachaient dans les buissons et riaient aux éclats. Plus d'une fois, les paysans se mirent en colère, en trouvant leur moisson coupée avant parfaite maturité, mais quand, bientôt après, survenaient l'orage et la grêle, et qu'ils voyaient bien que pas un brin de paille peut-être n'eût pu être sauvé, ils remerciaient du fond

du cœur la petite race prévoyante. Pourtant, à la fin, les hommes s'aliénèrent par leurs mauvais traits la bienveillance et la faveur des nains. Ceux-ci s'enfuirent et jamais aucun œil ne les revit depuis. En voici la cause : Un berger avait sur la montagne un magnifique cerisier. Un été, quand les fruits furent mûrs, il arriva que, pendant trois nuits de suite, l'arbre fut dépouillé et tout le fruit porté sur les planches et sur les claies qui servaient ordinairement au berger à conserver ses cerises. Les gens du village dirent : « Cela ne peut être fait que par les braves nains qui trottent la nuit en longs manteaux, les pieds enveloppés, légers comme des oiseaux, et font avec empressement l'ouvrage des hommes. On les a déjà guettés bien des fois, mais on ne les trouble pas; on les laisse venir et partir. » Ces discours rendirent le berger curieux, et il aurait bien voulu savoir pourquoi les nains cachaient leurs pieds, et si ces pieds étaient faits comme ceux des hommes. L'an d'après, au retour de l'été, quand vint le moment où les nains cueillirent les cerises et les portèrent dans le fruitier, le berger prit un plein sac de cendre et le répandit tout autour de l'arbre. Le lendemain, à la pointe du jour, il courut à l'arbre qu'il trouva entièrement cueilli, et vit les traces de beaucoup de pattes d'oie sur la cendre répandue au-dessous. Le berger se mit à rire et plaisanta de ce que les nains avaient des pieds d'oie, de ce que leur secret était découvert. Bientôt après, ceux-ci dévastèrent et démolirent leurs maisons, se sauvèrent dans le fond de

la montagne en gardant rancune à la race humaine et en lui refusant leur secours. Le berger qui les avait trahis devint infirme et imbécile pour le reste de sa vie.

L'autre tradition est encore plus dure.

Jadis les nains eurent deux royaumes entre Walkenried et Neuhof, dans le comté de Hohenstein. Un habitant de ce pays remarqua une fois que les fruits de ses champs étaient dérobés pendant la nuit, sans qu'il pût découvrir le voleur. Enfin, il s'en alla d'après le conseil d'une femme expérimentée, à la nuit tombante, dans son champ de pois, et se borna à y battre l'air avec une baguette. Il n'attendit pas longtemps sans reconnaître que quelques nains apparaissaient devant lui. Sa baguette leur avait fait tomber les bonnets qui les rendaient invisibles. Les nains tremblants se jetèrent à ses pieds et confessèrent que c'était leur race qui pillait les champs des gens de la campagne, et qu'ils y étaient forcés par un extrême besoin. La nouvelle de la capture des nains mit en mouvement tout le pays. A la fin, le peuple des nains envoya des députés et offrit rançon pour ses frères prisonniers, manifestant en outre l'intention de quitter pour toujours le pays. Cependant de nouvelles difficultés s'élevèrent sur les conditions de leur retraite. Les gens du pays ne voulaient point laisser partir les nains avec leurs trésors amoncelés et cachés, et la petite race ne voulait pas être vue au moment de son départ. Enfin l'on convint que les nains partiraient par un pont étroit à Neuhof, et que chacun d'eux déposerait en guise de

péage, dans un tonneau placé auprès, une partie déterminée de son avoir, sans qu'aucun homme fût présent. Cela se fit ainsi. Pourtant quelques curieux s'étaient placés sous le pont, au moins pour entendre le départ des nains, et ils entendirent pendant beaucoup d'heures le piétinement des petits hommes, ce qui leur fit l'effet d'un grand troupeau de moutons qui passerait sur le pont.

Il faut soigneusement distinguer des nains, qui sont les esprits de la terre, les elfes ou sylphes, esprits aériens qui sont aussi plus connus en France, et sont principalement célébrés dans les poésies anglaises. Si les elfes n'étaient pas immortels par leur nature, ils le seraient devenus par Shakspeare. Ils vivent éternellement dans les songes des nuits d'été de la poésie. On n'oubliera non plus jamais la reine des elfes de Spencer, au moins tant que l'on comprendra l'anglais.

La croyance aux elfes est, à mon avis, d'origine plutôt celtique que scandinave. C'est pourquoi il existe plus de traditions d'elfes à l'ouest du nord que dans la partie orientale. En Allemagne, on sait très-peu de chose sur les elfes, et il n'existe là qu'un écho amorti des traditions bretonnes. Mais elles sont pleines de vie et florissantes en Irlande, en Écosse, en Angleterre et dans le nord de la France. En résonnant jusque sur les côtes de Provence, elles s'y sont mêlées avec la croyance des fées de l'Orient. C'est d'une pareille union que naissent les beaux lais du comte Lanval que la belle fée distingua

particulièrement, à la condition qu'il cacherait son bonheur. Mais le roi Arthus ayant proclamé, dans un grand banquet solennel à Kardual, sa reine Genièvre pour la plus belle femme du monde, il fut impossible au comte Lanval de se taire plus longtemps. Il parla, et son bonheur cessa, au moins sur cette terre. Le chevalier Gruëland ne fut guère plus discret. Il ne peut non plus cacher sa bonne fortune, la fée adorée disparaît, et il part sur son cheval Gedefar pour errer longtemps à sa recherche. Mais les amoureux infortunés retrouvent leurs maîtresses dans Avalun, le pays des fées. Le comte Lanval et le chevalier Gruëland peuvent bavarder là aussi longtemps qu'ils veulent. Là aussi, Ogier le Danois peut se reposer de ses hauts faits, dans les bras de sa chère Morgane. Vous autres Français, connaissez toutes ces histoires. Vous connaissez Avalun, mais le Persan le connaît aussi et le nomme Gingistan : c'est le pays de la poésie.

Il n'y a que deux traditions sur les elfes qui soient indigènes dans le nord oriental, et comme elles sont des plus courtes et des mieux exprimées dans les chants danois, je veux les rapporter sous cette forme. Voici la première :

Je reposai ma tête sur la colline des elfes, mes yeux commencèrent à dormir.

Alors vinrent deux jeunes femmes qui voulurent bien parler avec moi.

Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

L'un caressa ma joue blanche, l'autre me murmura à l'oreille :
« Lève-toi, beau jeune garçon, si tu veux te préparer à la danse. »
Depuis, etc.

« Éveille-toi, beau jeune garçon, si tu veux sauter à la danse;
« Mes jeunes filles chanteront les choses les plus agréables, qui te plairont à entendre. »
Depuis, etc.

Et bientôt, au-dessus de toutes les femmes, j'entendis commencer une chanson.
Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler.
Depuis, etc.

Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler;
Tous les petits poissons jouaient en nageant dans ses flots.
Depuis, etc.

Ils jouaient avec leurs petites queues, tous les petits poissons ensemble dans le courant;
Tous les petits oiseaux, qui étaient dans l'air, commencèrent à chanter dans la vallée.
Depuis, etc.

« Écoute, beau jeune garçon, veux-tu demeurer avec nous?
« Nous t'apprendrons à tailler les runes, puis à y lire et à écrire. »
Depuis, etc.

« Je veux t'apprendre à lier l'ours et le sanglier au tronc du chêne;
« Le dragon, qui est couché sur un monceau d'or, doit s'enfuir du pays devant toi. »
Depuis, etc.

Elles dansèrent bien haut, elles dansèrent bas, dans la ronde des elfes.

Moi, beau jeune garçon, j'étais là fermement appuyé sur mon glaive.

Depuis, etc.

« Écoute, beau jeune garçon, si tu ne veux pas parler avec nous,

« Nous te donnerons un repos complet avec un couteau tranchant. »

Depuis, etc.

Si Dieu n'avait pas si bien conduit mon étoile, que le coq secouât alors son aile,

Je serais certainement resté sur la colline des elfes avec ces jeunes femmes.

Depuis, etc.

Et je dirai à tout bon garçon qui chevauche pour aller à la cour,

Qu'il ne chevauche point vers la colline des elfes, et ne s'y mette pas à dormir.

Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

La seconde chanson traite presque le même thème, seulement l'apparition des elfes n'a pas lieu cette fois en songe, mais bien en réalité, et le chevalier qui ne veut pas danser avec eux, emporte cette fois très-réellement une blessure mortelle.

Le seigneur Oluf chevauche bien loin
Pour inviter les gens de la noce.
Mais la danse va si vite par la forêt.

Et ils dansent là par quatre et par cinq,
Et la fille du roi des elfes étend la main vers lui.
Mais la, etc.

« Bien venu, seigneur Oluf, laisse aller ton désir,

« Arrête-toi un peu et danse avec moi. »
Mais la, etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement,
Car c'est demain mon jour de noces.
Mais la, etc.

« Écoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
« Je te donnerai deux bottes de peau de bélier. »
Mais la, etc.

« Deux bottes de peau de bélier vont si bien à la jambe
« Les éperons dorés s'y attachent bien joliment. »
Mais la, etc.

« Écoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
« Je te donnerai une chemise de soie. »
Mais la, etc.

« Une chemise de soie, si blanche et si fine,
« Ma mère l'a blanchie avec du clair de lune. »
Mais la, etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement,
Car c'est demain mon jour de noces.
Mais la, etc.

« Écoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi :
« Je te donnerai une écharpe d'or. »
Mais la, etc.

Une écharpe d'or, je la prendrais volontiers,
Mais je ne dois point danser avec toi.
Mais la, etc.

« Et si tu ne veux pas danser avec moi,
« La maladie et la peste te suivront désormais. »
Mais la, etc.

Et elle lui donna au milieu du cœur un coup

Comme il n'en avait jamais ressenti.
Mais la, etc.

Elle l'éleva sur son cheval rouge,
« Maintenant, chevauche vers ta fiancée, »
Mais la, etc.

Et quand il arriva à la porte du château,
Sa mère y était, elle y était appuyée.
Mais la, etc.

« Écoute donc, seigneur Oluf, mon fils chéri,
« Pourquoi ta joue est-elle si pâle ? »
Mais la, etc.

« Et je puis bien avoir la joue aussi pâle,
« J'ai été à la danse du roi des elfes. »
Mais la, etc.

« Écoute, mon fils, toi qui es bien prudent :
« Ta jeune fiancée, que vais-je lui dire ? »
Mais la, etc.

« Dis-lui que je suis dans le bois à cette heure
« Pour essayer mon cheval et mes chiens. »
Mais la, etc.

Le lendemain, quand il fut jour,
La fiancée vint avec le cortége des noces.
Mais la, etc.

Ils versèrent de l'hydromèl, ils versèrent du vin :
« Où est le seigneur Oluf, mon fiancé ? »
Mais la, etc.

« Le seigneur Oluf vient de chevaucher dans le bois, à cette heure,
« Pour essayer son cheval et ses chiens. »
Mais la, etc.

La fiancée leva le drap écarlate,

Le seigneur Oluf était étendu et mort.
Mais la, etc.

Le lendemain de grand matin, au petit jour,
Trois cadavres étaient emportés hors du château.
Mais la danse va si vite par la forêt.

Il existe dans une partie de l'Autriche une tradition qui a beaucoup de rapport avec celle-ci, quoiqu'elle soit d'origine slave : c'est la tradition de la danseuse nocturne, qui est connue, dans les pays slaves, sous le nom de *Wili*. Les wilis sont des fiancées qui sont mortes avant le jour des noces. Les pauvres jeunes créatures ne peuvent demeurer tranquilles dans leur tombeau. Dans leurs cœurs éteints, dans leurs pieds morts est resté cet amour de la danse qu'elles n'ont pu satisfaire durant leur vie; et, à minuit, elles se lèvent, se rassemblent en troupes sur la grande route, et malheur au jeune homme qui les rencontre ! Il faut qu'il danse avec elles; elles l'enlacent avec un désir effréné, et il danse avec elles jusqu'à ce qu'il tombe mort. Parées de leurs habits de noces, des couronnes de fleurs sur la tête, des anneaux étincelants à leurs doigts, les wilis dansent au clair de lune comme les elfes. Leur figure, quoique d'un blanc de neige, est belle de jeunesse; elles rient avec une joie si effroyable, elles vous appellent avec tant de séduction; leur air a de si douces promesses ! Ces bacchantes mortes sont irrésistibles.

Le peuple, en voyant mourir des fiancées pleines de jeunesse, ne pouvait se persuader que tant d'éclat et de

beauté dussent tomber sans retour dans l'anéantissement, et de là naquit la croyance que la fiancée recherche encore après sa mort les joies dont elle a été privée.

Cela nous rappelle un des plus beaux poëmes de Goëthe, *la Fiancée de Corinthe*, avec lequel le public français a fait depuis longtemps connaissance par le livre de madame de Staël. Le sujet de ce poëme est des plus anciens, et se perd dans la nuit antique des fables thessaliennes. Ælien le raconte, et Philostrate rapporte un fait semblable dans la vie d'Apollonius de Thiane; c'est la triste histoire nuptiale, où la fiancée est une lamie.

Il est remarquable que les catastrophes les plus effrayantes dans les traditions populaires arrivent ordinairement aux fêtes de noces, et l'effroi qui domine tout d'un coup contraste d'autant plus durement avec la gaieté de l'entourage, avec les joyeux préparatifs, avec la musique entraînante. Tant que nos lèvres n'ont pas encore touché le bord de la coupe, la précieuse liqueur peut être renversée. Un sombre convive peut entrer qui n'a été invité par personne, et que pourtant personne n'a le courage de renvoyer. Il dit à la fiancée un mot à l'oreille, et la fiancée pâlit. Il fait un signe au fiancé, et celui-ci le suit hors de la salle, marche bien loin avec lui dans la nuit orageuse, et ne revient jamais. C'est ordinairement une promesse d'amour antérieur, qui fait qu'une froide main de spectre vient séparer ainsi le fiancé et la fiancée. Quand le seigneur Peter de Staufenberg

s'assit au banquet de noces, il regarda par hasard en l'air, et vit un petit pied blanc qui sortait par le plafond de la salle. Il reconnut le pied de cette ondine, avec laquelle il avait eu précédemment la liaison la plus tendre, et il comprit bien à ce signe qu'après son manque de foi, c'en était fait de sa vie. Il se fait, en conséquence, apporter le viatique, et se prépare à la mort. On parle encore beaucoup de cette histoire, et on la chante dans les pays allemands. On ajoute que la nixe, comme nous appelons les ondines, a invisiblement embrassé le chevalier infidèle, et l'a étranglé dans cet embrassement. Les femmes sont profondément émues par cette tragique histoire. J'ai vu plus d'un œil bleu pleurer à cette occasion, mais aussi plus d'une lèvre sourire ironiquement, et cette lèvre était celle de quelque jeune esprit fort qui ne pouvait se résoudre à croire que les nixes sont si cruelles. Il se repentira plus tard de son incrédulité.

Les nixes ont la plus grande ressemblance avec les elfes. Elles ont les mêmes charmes, le même pouvoir de séduction, et aiment aussi la danse. Les elfes dansent la nuit sur les prairies, sur les marécages, sous des chênes antiques, dans les clairières, et laissent sur le sol des traces qu'on nomme cercles des elfes. Les nixes dansent près des étangs et des rivières. On les a vues aussi danser sur l'eau la veille du jour où quelqu'un devait se noyer. Souvent aussi elles viennent aux réunions des hommes et dansent tout à fait comme nous autres. On reconnaît la jeune nixe à l'ourlet de sa robe qui est

toujours mouillé. Le nix mâle est reconnaissable à ses dents qui sont vertes. D'ailleurs, il porte ordinairement un chapeau vert. Malheur à la jeune fille qui danse trop longtemps avec lui. On raconte l'histoire suivante :

A Laybach, habitait dans la rivière qui porte le même nom, un esprit ondin qu'on appelait Nix ou l'homme des eaux. Il s'était montré pendant la nuit aux pêcheurs et aux bateliers, et, pendant le jour, à d'autres personnes ; si bien, que chacun pouvait raconter comment il était sorti des eaux, et s'était fait voir sous forme humaine. Dans l'année 1547, le premier dimanche de juillet, tout le voisinage se rassembla, selon l'ancienne coutume, à Laybach, sur le vieux marché, près de la fontaine qui était bien gaiement ombragée par un beau tilleul. Ils mangèrent, avec l'amitié de bons voisins, leur dîner au son de la musique, puis se mirent à danser. Au bout de quelque temps arriva un jeune homme bien taillé et bien vêtu, qui paraissait vouloir prendre part à la danse. Il salua poliment toute la réunion et présenta amicalement à chacun sa main qui était toute molle et froide comme la glace, et produisait au toucher un singulier sentiment de frisson ; puis il invita à danser une jeune fille, belle et bien parée, qui était fraîche, hardie et d'un commerce facile et s'appelait Ursula Schœferin ; elle sut parfaitement s'accommoder à sa manière, et se mettre de moitié dans ses farces amusantes. Quand elle eut ainsi dansé quelque temps avec ardeur, ils tourbillonnèrent hors de la place qu'enfermait ordinairement

le cercle de la danse, et toujours plus loin, d'abord depuis le tilleul jusqu'à Sitticherhof, puis, plus loin encore jusqu'à la Laybach où il plongea avec elle, en présence de beaucoup de bateliers, et tous deux disparurent.

Le tilleul resta debout jusqu'en l'année 1638 où on l'abattit à cause de sa vieillesse.

Cette même tradition existe avec toutes sortes de variations. La plus belle est celle du Danemark, dans le cycle de chansons qui célèbre la ruine du régicide Marsk-Stig et de toute sa maison. Le nix parle ainsi à sa mère :

« Ma chérie, donnez-moi un conseil tout de suite,
« Pour que je puisse mettre en mon pouvoir la fille de Marsk-Stig. »
Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Elle lui fit un cheval d'eau bien pure;
La bride et la selle étaient du sable le plus fin.
Il me, etc.

Elle le changea bien joliment en chevalier;
Alors il s'en alla vers le dôme de Sainte-Marie.
Il me, etc.

Il attacha son cheval au portail de l'église,
Et fit trois fois le tour de l'église.
Il me, etc.

L'homme de la mer entra dans l'église.
Alors toutes les figures des saints se retournèrent un peu.
Il me, etc.

Le prêtre devant l'autel dit :
« Quel bon chevalier peut être celui-ci ? »
Il me, etc.

La jeune fille de Marsk-Stig dit sous son voile :
« Plût au ciel que ce chevalier fût le mien ! »
Il me, etc.

Il passa sur un banc, puis sur deux :
« O fille de Marsk-Stig donnez-moi votre foi ! »
« Il me, etc.

Il passa sur quatre et sur cinq :
« O fille de Marsk-Stig, suis-moi dans ma maison. »
Il me, etc..

La fille de Marsk-Stig tendit sa main vers lui :
« Je te donne ma foi et je te suis. »
Il me, etc.

Alors un cortége nuptial sortit de l'église,
Et ils dansèrent joyeusement sans aucun danger.
Il me, etc.

Ils s'éloignèrent en dansant jusqu'au rivage.
A la fin personne n'était plus auprès d'eux.
Il me, etc.

« O fille de Marsk-Stig ! tiens mon cheval,
« Pour que je te bâtisse un joli petit vaisseau. »
Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent sur le sable blanc
Tous les petits vaisseaux se tournèrent vers la grève.
Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent au milieu du Sund,
La fille de Marsk-Stig tomba dans la mer.
Il me, etc.

Ils entendirent sur le rivage, pendant longtemps,
Comme la fille de Marsk-Stig cria dans l'eau.
Il me, etc.

Je conseille à toutes les jeunes filles
De ne pas se livrer si ardemment à la danse.
Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Nous aussi, nous donnons à certaines jeunes filles le sage conseil de ne pas danser avec le premier venu. Mais les jeunes personnes craignent toujours de ne pas avoir assez de danseurs, et plutôt que de s'exposer au danger de faire tapisserie, elles se jetteront volontiers dans les bras de l'homme des eaux.

Mais quelquefois aussi, les nixes ont payé bien cher le plaisir qu'elles trouvaient à fréquenter les hommes. Je trouve là-dessus une histoire qui m'a rempli d'une singulière pitié.

A Epfenbach, près de Sinzheim, on voyait, depuis bien longtemps, chaque soir, trois belles jeunes filles, habillées de blanc, venir à l'assemblée des fileuses du village. Elles apportaient toujours de nouvelles chansons et de nouveaux airs, savaient des contes et des jeux fort jolis, et puis, leurs fuseaux et leurs quenouilles avaient quelque chose de particulier, et aucune fileuse ne pouvait filer aussi fin et aussi vite qu'elles. Mais quand onze heures sonnaient, elles se levaient, emportaient leurs quenouilles, et aucune prière ne pouvait les retenir un instant de plus. On ne savait d'où elles venaient ni où elles allaient : on ne les nommait que les blanches filles du lac, ou les sœurs du lac. Les jeunes garçons avaient grand plaisir à les voir et en devenaient amoureux; mais le plus épris, fut le fils du maître

d'école. Il ne pouvait se rassasier de les entendre et de parler avec elles, et rien ne le chagrinait plus que de les voir partir de si bonne heure chaque soir. Il lui vint un jour dans l'idée de retarder d'une heure l'horloge du village, et pendant les entretiens et les amusements du soir, personne ne s'aperçut que l'heure arrivât plus lentement. Quand la cloche sonna onze fois, quoiqu'il fût réellement minuit, les trois jeunes filles se levèrent, empaquetèrent leurs quenouilles et s'en furent. Le lendemain matin, quelques gens passant près du lac, entendirent des gémissements et virent sur l'eau trois places sanglantes. Depuis ce jour, les trois sœurs ne revinrent plus à la veillée. Le fils du maître d'école fut atteint de consomption et mourut bientôt après.

Il y a un charme indéfinissable dans l'existence des nixes. L'homme peut se figurer sous cette nappe d'eau des mystères si doux et de si horribles. Les poissons, qui seuls en peuvent savoir quelque chose, sont muets. Ou bien se tairaient-ils par prudence? Ne sont-ils pas effrayés par quelque menace cruelle, en cas qu'ils trahissent les secrets du silencieux royaume des ondes? Un tel empire aquatique avec ses mystères voluptueux et ses terreurs secrètes rappelle Venise. Peut-être Venise elle-même était une de ces républiques ondines surgissant du fond de l'Adriatique, à la lumière du jour, avec ses palais de marbre, ses sirènes aux voiles noirs, ses inquisiteurs d'État, son pont des soupirs, ses masques riants. Quand les enchantements de Venise seront re-

tombés au fond des lagunes, son histoire paraîtra un conte de fées, et la nourrice fera aux enfants de grands récits sur l'empire des nixes dont la race, à force de persévérance et de ruse, était parvenue à régner même sur la terre ferme ; mais qui fut à la fin déchirée par un aigle à deux têtes.

Le mystère est le caractère des nixes, de même que le rêve aérien est celui des elfes. Les deux races ne furent peut-être pas très-distinctes dans la tradition primitive, et ce ne fut que plus tard qu'on les sépara. Les noms même ne sont pas des données positives à cet égard. En Scandinavie, tous les esprits sont des elfes, *alfes*, et la seule différence est celle des alfes blancs et des alfes noirs. Ceux-ci sont véritablement les kobolds. En Danemark, comme je l'ai déjà remarqué, on donne le nom de nix aux kobolds domestiques qu'on nomme même nissen.

Puis, il existe des anomalies ; des nixes qui n'ont de forme humaine que jusqu'aux hanches et qui se terminent en queue de poisson, ou dont la partie supérieure est une belle femme et l'inférieure un serpent, comme votre Mélusine la bien-aimée du comte Raimond de Poitiers.

Heureux Raimond dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié !

Il arrive encore souvent que les nixes, quand ils ont avec les hommes un commerce amoureux, ne demandent pas seulement le secret, mais qu'ils prient en outre

qu'on veuille bien ne jamais faire de question sur leur origine, leur domicile et leur parenté. Ils ne disent pas non plus leur nom véritable; mais ils se donnent vis-à-vis des hommes un nom de guerre. L'époux de la princesse de Clèves se nommait Hélias. Était-il nix ou elfe? Le cygne qui l'amena sur le rivage, me fait penser à la tradition de ces êtres qu'on appelle les femmes cygnes. Voici le récit relatif à cet Héliâs, comme il se trouve dans nos contes populaires.

En l'année 711, vivait Béatrix, fille unique du duc de Clèves. Son père était mort, et elle était dame de Clèves. et de beaucoup d'autres pays. Un jour la jeune châtelaine était assise dans le château de Nimvègue; il faisait beau, le temps était clair et elle regardait dans le Rhin. Elle y vit une singulière chose. Un cygne blanc descendait le fleuve, et il portait au cou une chaîne d'or. A la chaîne était attaché un petit vaisseau que tirait ce cygne; dans le vaisseau était assis un bel homme; il tenait un glaive d'or dans la main, un cor de chasse pendait à son côté, et il avait au doigt un anneau précieux. Ce jeune homme mit pied à terre, et il eut beaucoup de paroles avec la demoiselle : il lui dit qu'il protégerait ses domaines et chasserait ses ennemis. Ce jeune homme lui plut si bien, qu'elle s'en fit aimer et le prit pour époux. Mais il lui dit : « Ne me questionnez jamais sur ma race ni sur mon origine, car du jour où vous me le demanderez, je serai séparé de vous, et vous ne me reverrez jamais. » Et il lui dit encore qu'il s'appelait Hélias. Il

était grand de corps, tout comme un géant. Ils eurent depuis ensemble plusieurs enfants. Mais au bout de quelques années, une nuit que cet Hélias était dans le lit à côté de sa femme, la princesse lui dit, sans prendre garde : « Seigneur, ne voudrez-vous pas dire à vos enfants d'où vous sortez? » A ces mots, Hélias quitta la dame, sauta dans son vaisseau de cygne et ne fut plus revu depuis. La femme se chagrina et mourut de repentir dans la même année. Il paraît pourtant qu'il laissa à ses trois enfants ses trois joyaux, le glaive, le cor et l'anneau. Ses descendants existent encore, et dans le château de Clèves s'élève une haute tour au sommet de laquelle tourne un cygne : on l'appelle Tour du Cygne, en mémoire de l'événement.

Que de fois en descendant le Rhin et passant devant la Tour-du-Cygne, à Clèves, ai-je pensé au mystérieux chevalier qui ne voulut pas dire qui il était; qu'une question à ce sujet suffit même pour l'arracher des bras de sa bien-aimée. Il est vrai que les femmes qui interrogent trop sont fort ennuyeuses. Belles, employez vos lèvres aux baisers, et non aux questions, je vous en prie.

Les elfes et les nixes peuvent faire des enchantements et prendre la forme qui leur plaît; mais eux-mêmes sont quelquefois aussi changés, par des esprits ou par des nécromanciens puissants, et toutes sortes d'êtres monstrueux; mais ils sont délivrés par l'amour, comme dans *la Belle et la Bête*. Il faut ordinairement que la créature

informe soit embrassée trois fois, et elle se métamorphose en jeune prince ou en fée. Aussitôt que vous surmontez votre répugnance pour le laid, et que même vous arrivez à l'aimer, le laid se change en beauté : aucun enchantement ne résiste à l'amour. L'amour est lui-même le plus énergique sortilége. Tous les autres enchantements doivent lui céder : il n'est impuissant que contre un seul pouvoir. Lequel? Ce ne sont ni le feu, ni l'eau, ni l'air, ni la terre avec tous ses métaux; c'est le temps.

J'ai extrait de la compilation des frères Grimm quelques-unes des traditions que j'ai rapportées; mais mon meilleur guide est le bon vieux Johannes Prætorius, dont l'*Anthropodemus plutonicus*, ou *nouvelle Description universelle de toutes sortes d'hommes merveilleux*, parut, en 1666, à Magdebourg. Cette année est remarquable; c'est l'année pour laquelle on avait prédit la fin du monde. Le contenu du livre est un ramas de sottises, de superstitions empilées et de citations savantes. Le livre fait le même effet qu'une boutique de curiosités sur le quai Malaquais ou sur le quai Voltaire. Reliques de toutes les religions disparues, ustensiles de pays fabuleux, entremêlés de crucifix et de madones éteintes : vrai bric-à-brac. Les sujets sont classés par ordre alphabétique, et les noms de cet alphabet sont choisis avec un curieux arbitraire. La division est aussi fort amusante. Ainsi, quand l'auteur parle des revenants, il traite d'abord des revenants réels, puis des revenants sup-

posés, c'est-à-dire des imposteurs qui se déguisent en spectres. Mais il est plein d'instruction, et dans ce livre se sont conservées des traditions fort importantes pour la connaissance de la religion des anciens Germains, ou tout au moins intéressantes comme curiosités. Par exemple, vous ne savez pas tous, vous autres, qu'il existe des évêques de mer. Je crois que la *Gazette de France* elle-même ne le sait pas. Et cependant ce serait un grand point pour beaucoup de gens de savoir que le christianisme a, dans l'Océan, des adhérents, et certainement en très-grand nombre. Peut-être la majorité des créatures sous-marines sont-elles chrétiennes, au moins aussi bonnes chrétiennes que la majorité des Français. J'avais bien quelque envie de le taire pour ne pas faire cette joie au parti ultramontain. Mais, puisque je parle ici des hommes aquatiques, la conscience allemande exige que je parle aussi des évêques de mer.

Prætorius dit textuellement ce qui suit :

« On lit dans les chroniques hollandaises que Cornelius d'Amsterdam avait écrit à un médecin, nommé Gelbert, à Rome, qu'on avait pris, en 1531, dans la mer du Nord, tout près d'Elpach, un homme océanique, qui avait tout l'air d'un évêque de l'église romaine, et qu'on l'avait envoyé au roi de Pologne. Mais, comme il n'avait voulu absolument rien manger de ce qu'on lui avait offert, il était mort le troisième jour. Il n'avait pas parlé, mais poussé seulement de gros soupirs. »

Une page plus loin, Prætorius donne un autre exemple.

« En l'an 1433, on trouva, dans la Baltique, vers les côtes de Pologne, un homme océanique tout à fait semblable à un évêque. Il avait sur la tête une mitre épiscopale, une crosse à la main, et portait un vêtement sacerdotal. Il se laissa toucher particulièrement par les évêques du pays, et leur fit des honneurs, mais sans parler. Le roi voulut le faire garder dans une tour, mais il s'y opposa par gestes, et les évêques prièrent qu'on le laissât rentrer dans son élément, ce qu'on fit. Et il fut accompagné par deux évêques, et il se montra de bonne humeur. Aussitôt qu'il entra dans l'eau, il fit le signe de la croix, et plongea. Depuis ce temps, on ne l'a plus revu. On peut lire cette histoire dans les chroniques de Flandre, dans l'Histoire ecclésiastique de Spondanus, comme aussi dans les *Memorabilia* de Volfius. »

J'ai rapporté textuellement ces deux histoires en indiquant mes sources pour qu'on ne s'imaginât pas que j'avais inventé les évêques de mer. Je me garderai bien d'inventer un plus grand nombre de prêtres. J'ai déjà bien assez de ceux que nous voyons. J'en connais même que je voudrais voir rendre visite à leurs collègues de l'Océan, et réjouir de leur présence la chrétienté sous-marine. L'incrédulité n'est pas encore tombée dans les profondeurs de l'Océan; on n'y a pas encore imprimé de Voltaire à cinq sous; les évêques de mer y nagent encore paisiblement au milieu de leurs troupeaux de fidèles.

Quelques Anglais s'entretenaient hier avec moi sur la

réforme de l'église anglicane épiscopale : je leur ai donné le conseil de faire de leurs évêques de terre autant d'évêques de mer.

J'ai à parler encore subsidiairement des femmes-cygnes dont j'ai déjà fait mention en passant. Sont-ce des esprits aquatiques? des esprits aériens? des magiciennes? La tradition ne les caractérise pas exactement. Elles descendent souvent des hauteurs de l'air sur leurs ailes de cygne, déposent leur enveloppe empennée comme une robe, paraissent alors comme de belles jeunes filles, et se baignent dans les parties retirées des rivières. Sont-elles surprises alors par quelque gaillard curieux, elles s'élancent promptement, reprennent leur peau emplumée, et sous la forme de cygne remontent dans les airs. Nous lisons dans les contes populaires de Musæus, la belle histoire d'un jeune chevalier qui réussit à dérober un de ces vêtements de plumes; quand les jeunes filles sortirent du bain, rentrèrent dans leur enveloppe et s'enfuirent dans les airs, il en resta en arrière une qui chercha en vain son plumage. Elle ne peut plus s'envoler, verse des larmes abondantes, elle est admirablement belle, et le rusé chevalier l'épouse. Ils vivent heureux pendant sept ans; mais un jour, en l'absence de son mari, la femme trouve sa robe emplumée dans une armoire cachée; elle s'y glisse et s'envole.

Il est souvent question d'un pareil vêtement de plumes dans les vieilles chansons danoises, mais d'une

manière obscure et très-étrange. Là nous trouvons des traces de l'art magique le plus ancien, des retentissements du paganisme du Nord, qui nous reviennent soudain en mémoire comme un songe à demi oublié. Je ne puis me dispenser de rapporter une vieille chanson où il est non-seulement question de la peau plumifère, mais aussi des hommes-corbeaux qui font peut-être le pendant des filles-cygnes. Cette chanson est effrayante, terrible, sombre comme le Nord lui-même, et cependant, l'amour le plus doux s'y épanouit. Le refrain est toujours : c'est ainsi qu'il vole sur la mer. C'est une chanson de magie, et son charme agit toujours... Écoutez ! écoutez !

Le roi et la jeune reine sont assis là-bas à une large table,
Et ils parlent beaucoup d'un voyage sur la mer salée.
C'est ainsi qu'il vole sur la mer !

Le roi et la jeune reine s'embarquent sur la mer salée;
Tous deux vinrent à regretter que la reine ne fût pas restée à la maison.
C'est ainsi, etc.

Leur vaisseau commença à s'arrêter, quoiqu'il fût près de terre;
Alors vint en volant un corbeau féroce qui voulait le précipiter dans l'abîme.
C'est ainsi, etc.

« Quelqu'un est-il donc caché sous les vagues; qui retient le petit vaisseau?
« Je donne de l'argent et de l'or, si le vent peut nous pousser. »
C'est ainsi, etc.

« Écoute cela, cruel corbeau, ne nous précipite pas dans l'abîme.

« Tu auras de l'or et de l'argent, vingt livres bien pesées. »
C'est ainsi, etc.

— « De l'or et de l'argent, je ne m'en soucie guère, je demande un autre don;
« Je veux avoir de toi ce que tu as sous ta ceinture.
C'est ainsi, etc.

« De l'or et de l'argent, j'en ai moi-même, cela ne me sert à rien;
« Ce qui est si beau sous ta ceinture, c'est là ce qui me fait envie. »
C'est ainsi, etc.

— « Je n'ai rien sous ma ceinture que ma clef qui est petite:
« Je pourrai m'en faire forger beaucoup d'autres, si Dieu me renvoie vivante chez moi. »
C'est ainsi, etc.

Elle tira sa petite clef et la jeta par-dessus le bord:
Le farouche corbeau s'enfuit au loin en emportant joyeusement sa parole.
C'est ainsi, etc.

La reine se promena sur la plage blanche: son malaise était grand:
Elle sentit alors que Germann, le joyeux héros, était vivant sous son sein.
C'est ainsi, etc.

Il ne se passa guère plus de cinq lunes depuis ce temps;
La reine arrive avec hâte dans la salle élevée, elle accouche d'un fils très-beau.
C'est ainsi, etc.

Il naquit le soir et fut baptisé dans la même nuit.
Ils le nommèrent Germann le joyeux héros, parce qu'ils pensaient le sauver ainsi.
C'est ainsi, etc.

Ils l'élevèrent pendant un hiver et pendant neuf hivers.

Il devint le garçon le plus résolu que les yeux pussent voir.
C'est ainsi, etc.

Le garçon se fortifia, il grandit si bien qu'il pouvait bien monter son coursier :
Chaque fois que sa mère le voyait, elle était pleine d'inquiétude et de soucis.
C'est ainsi, etc.

« Oh ! dites-moi, mère chérie, oh ! faites-le-moi savoir :
« Pourquoi vous chagrinez-vous si lamentablement quand je passe ? »
C'est ainsi, etc.

— « Écoute, Germann, héros joyeux, je puis bien me plaindre pour toi,
« J'ai dû, quand tu étais encore bien petit, te promettre à un monstre. »
C'est ainsi, etc.

— « Écoutez, ma mère chérie, laissez votre chagrin.
« Le sort qui m'est destiné, personne ne m'en peut préserver. »
C'est ainsi, etc.

C'était un jeudi matin, dans l'automne, alors que le jour commence,
La chambre des femmes était ouverte, il arriva un bruit sauvage.
C'est ainsi, etc.

L'affreux corbeau entra, se plaça devant la reine :
« Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis, très-gracieuse reine. »
C'est ainsi, etc.

Mais elle jura par Dieu, elle jura par les saints,
Qu'elle ne connaissait ni fille, ni fils, qu'elle eût sur cette terre.
C'est ainsi, etc.

L'affreux oiseau s'envola ; combien son cri était effroyable !

« Où trouverai-je Germann, le joyeux héros, qu'elle m'a donné, cela est vrai. »
C'est ainsi, etc.

Germann désirait alors épouser une jeune fille, car il avait quinze années révolues.
C'était la fille du roi d'Angleterre, qui était la plus belle damoiselle.
C'est ainsi, etc.

Et son cœur désirait tant être auprès de sa fiancée promise!
« Comment arriverai-je par-dessus la mer à l'île entourée de flots ? »
C'est ainsi, etc.

Ce fut Germann, le joyeux héros, qui mit son habit écarlate,
Il entra dans la grande salle et vint devant sa mère chérie.
C'est ainsi, etc.

Germann, le joyeux héros, entra avec son habit écarlate.
« Ma mère, prêtez-moi votre peau de plumes pour passer la mer salée. »
C'est ainsi, etc.

— « Ma peau de plumes est suspendue en haut dans un coin : les plumes tombent toutes à terre.
« Si tu vas dans un pays étranger, je ne te reverrai jamais.
C'est ainsi, etc.

« Les ailes ne sont plus assez larges, elles plongent si profondément sous les nuages.
« Et si je vis jusqu'à l'été, je les ferai remettre à neuf. »
C'est ainsi, etc.

Il s'enveloppa dans la peau de plumes, et vola bien loin sur la mer.
Alors il rencontra le farouche corbeau qui repose là-bas sur l'île.
C'est ainsi, etc.

Il volait çà et là, il volait si content vers l'île;
Quand il arriva au milieu du Sund, il entendit une voix affreuse.
C'est ainsi, etc.

« Sois le bienvenu, Germann, le héros joyeux : où es-tu resté si longtemps ?
« Ta mère t'a donné à moi, quand tu étais encore tout petit et tendre. »
C'est ainsi, etc.

— « Laisse-moi passer, laisse-moi voler, que je parle avec ma bien-aimée ;
« Nous nous retrouverons tous deux ici, quand je reviendrai de chez elle. »
C'est ainsi, etc.

— « Alors je veux te marquer, puisque tu voles outre.
« Quand tu viendras au milieu des chevaliers et des écuyers, tu n'oublieras pas ta parole. »
C'est ainsi, etc.

Il lui arracha l'œil droit, but la moitié du sang de son cœur :
Le chevalier s'en fut vers sa fiancée : son désir était si grand !
C'est ainsi, etc.

Il s'assit dans la chambre de la damoiselle, tout sanglant et tout pâle;
Toutes les jeunes filles, dans la chambre, quittèrent aussitôt le jeu et le rire.
C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restaient assises et tranquilles;
Mais la fière damoiselle Adelutz jeta loin d'elle la couture et les ciseaux.
C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restèrent immobiles et quittèrent le jeu et le rire;

Mais la fière damoiselle Adelutz joignit ses deux mains.
C'est ainsi, etc.

« Soyez le bienvenu, Germann, le joyeux héros; à quel jeu avez-vous été?
« Comment v s habits sont-ils si sanglants, et vos joues si pâles?»
C'est ainsi, etc.

— « Adieu, chère damoiselle Adelutz, il faut que mes ailes m'emportent :
« Celui qui m'a arraché l'œil, veut aussi avoir mon jeune corps. »
C'est ainsi, etc.

Elle tire un peigne d'argent; elle-même lui peigne ses cheveux.
A chaque cheveu qu'elle peigne, elle verse des larmes pesantes.
C'est ainsi, etc.

A chaque boucle qu'elle lui roule, elle verse des larmes pesantes.
Elle maudit sa mère qui lui a fait un sort si cruel.
C'est ainsi, etc.

C'était la fière Adelutz qui l'attira dans ses deux bras :
« Maudite soit ta méchante mère qui nous a jetés dans de telles souffrances! »
C'est ainsi, etc.

— « Écoutez, chère damoiselle Adelutz, ne maudissez pas ma mère :
« Elle n'a pu faire comme elle voulait, chacun est sous la volonté de son destin. »
C'est ainsi, etc.

Il se mit dans la peau de plumes, et vola bien haut sous le ciel.
Elle se mit dans une autre peau, et vola toujours près de lui.
C'est ainsi, etc.

« Retournez, chère damoiselle Adelutz, oh! retournez chez vous.
« La porte de votre salle est ouverte, vos clefs sont restées sur la pierre. »
C'est ainsi, etc.

— « La porte de ma salle peut rester ouverte, mes clefs peuvent être sur la pierre.

« Je vous suivrai partout aussi loin que là où vous avez reçu vos blessures. »

C'est ainsi, etc.

Tous les oiseaux qu'elle vit ou rencontra, elle les coupa en morceaux.

Il n'y eut que l'horrible corbeau féroce qu'elle ne réussit pas à trouver.

C'est ainsi, etc.

C'était la fière damoiselle Adelutz, qui abattit son vol sur la plage;

Elle ne trouva pas Germann, le héros joyeux, mais sa main droite mutilée.

C'est ainsi, etc.

Alors courroucée, elle éleva son vol sous les nuages pour rencontrer le féroce corbeau.

Elle vola vers l'Occident, elle vola vers l'Orient : il fallait qu'il reçût la mort de sa main, à elle.

C'est ainsi, etc.

Tous les oiseaux qui vinrent devant ses ciseaux, elle les coupa en trois.

Puis, elle rencontra le féroce corbeau et le coupa en deux.

C'est ainsi, etc.

Et elle vola longtemps sur la bruyère sauvage, jusqu'à ce qu'elle fût morte de douleur;

Ce fut pour Germann, le héros joyeux, qu'elle souffrit tant de chagrin et de désespoir.

C'est ainsi qu'il vole sur la mer!

On prétend que les susdites filles-cygnes sont les walkyries des Scandinaves. Celles-ci sont en effet des

femmes qui fendent l'air avec des ailes blanches, ordinairement la veille d'un combat dont elles fixent le sort par leurs secrètes décisions. Elles ont aussi l'habitude de s'offrir aux yeux des héros, dans les chemins solitaires des forêts, et de leur prédire la victoire ou la défaite. On lit dans Prætorius :

« Il est arrivé que le roi Hother, en Danemark et en Suède, emporté à la chasse par son cheval dans un brouillard, loin des siens, se soit trouvé devant des jeunes filles, qui l'ont connu, l'ont salué de son nom et lui ont parlé. Et quand il demanda qui elles étaient, elles lui ont répondu qu'elles étaient celles qui tenaient dans leurs mains la victoire sur les ennemis à la guerre; qu'elles étaient toujours à la guerre et qu'elles aidaient à combattre, quoiqu'on ne les vît pas avec les yeux; que celui à qui elles donnaient la victoire battait et subjuguait ses ennemis, et restait maître de la victoire et du champ de bataille, et que l'ennemi ne pouvait pas lui nuire.

« Quand elles lui eurent ainsi parlé, elles disparurent bientôt à ses yeux avec leur entourage, et le roi resta seul en pleine campagne et en plein air. »

Le moment principal de cette histoire nous rappelle l'apparition des trois sorcières aux yeux de Macbeth. La croyance aux walkyries s'était fondue ici dans la croyance aux sorcières. C'est ainsi que nous trouvons dans les traditions allemandes les trois nornes; mais sous la figure de vieilles magiciennes ou de fileuses grotesques, dont l'une tord le chanvre, la seconde humecte

le fil, et la troisième tourne le rouet. Ces parques septentrionales apparaissent le plus souvent dans les contes d'enfants, dont voici le plus gracieux, que je tire du livre de Grimm :

Il était une fille paresseuse et qui ne voulait pas filer. Sa mère avait beau dire tout ce qu'elle voulait, elle ne pouvait pas l'y décider. Enfin la colère et l'impatience emportèrent un jour la mère, au point qu'elle lui donna des coups, ce qui fit pleurer beaucoup la fille. La reine passait justement par-là, et quand elle entendit pleurer, elle fit arrêter et demanda à la mère pourquoi elle battait sa fille, tant, qu'on l'entendait dehors qui pleurait. La mère eut honte de révéler la paresse de sa fille et dit : « Je ne puis la détacher du rouet ; elle veut filer toujours et éternellement ; mais je suis pauvre, et ne peux me procurer le chanvre nécessaire. — Vraiment, dit la reine, je n'entends rien avec plus de plaisir que filer, et ne suis jamais plus ravie que lorsque les rouets tournent ; donnez-moi votre fille. Dans le château, j'ai assez de chanvre ; elle pourra filer là tant qu'elle aura envie. » La mère fut bien contente du fond du cœur, et la reine prit la fille avec elle. Quand elles furent arrivées au château, la reine conduisit la jeune fille dans trois chambres qui étaient pleines, du haut jusqu'en bas, du plus beau chanvre. « File-moi ce chanvre, dit-elle, et quand tu auras fini, tu auras pour époux mon fils aîné. Quoique tu sois pauvre, je n'y fais pas attention ; ton zèle infatigable est une dot suffisante. » La jeune fille s'effraya

intérieurement, car elle ne pouvait filer le chanvre, quand même elle eût vécu trois cents ans et qu'elle eût travaillé, chaque jour, du matin jusqu'au soir. Quand elle fut seule elle commença à pleurer, et demeura trois jours assise, sans remuer la main. Au troisième jour, la reine vint, et quand elle vit que rien n'était encore filé, elle s'étonna; mais la jeune fille se justifia, en disant que le chagrin causé par l'éloignement de la maison maternelle l'avait empêchée de commencer. La reine le trouva bon, mais dit en se retirant : « Tu commenceras donc demain à travailler. »

Quand la jeune fille fut de nouveau seule, elle ne sut plus que décider et que faire, et, dans son chagrin, elle vint devant la fenêtre. Elle vit alors venir trois vieilles femmes dont l'une avait un pied plat, la seconde une lèvre inférieure qui tombait sur le menton, et la troisième un large pouce. Quand elles furent devant la fenêtre, elles s'arrêtèrent, regardèrent en haut et offrirent leur aide à la jeune fille en disant : « Si tu veux nous inviter à ta noce, ne pas avoir honte de nous et nous appeler tes cousines, nous te filerons ton chanvre et en peu de temps. — Ah ! de tout mon cœur, répondit-elle, entrez et commencez tout de suite le travail. » Alors elle fit entrer ces trois femmes singulières, et fit dans la première chambre un creux où elles s'établirent et commencèrent à filer. L'une tirait le fil et tournait la roue, l'autre mouillait le fil, la troisième le tordait et frappait du doigt sur la table, et toutes les fois qu'elle

frappait, un écheveau du fil le plus fin tombait à terre. Elle cacha à la reine les trois fileuses et lui montra, quand elle vint, l'immense quantité de fil, ce que celle-ci ne pouvait assez louer. Quand la première chambre fut vide, ce fut le tour de la seconde, puis de la troisième, et celle-ci fut bientôt terminée. Alors les trois femmes prirent congé de la jeune fille en lui disant : « N'oublie pas ce que tu nous a promis, ce sera ton bonheur. »

Quand la jeune fille montra à la reine les chambres vides et le tas de fil, celle-ci arrangea la noce, et le fiancé se félicita d'avoir une femme si laborieuse et la loua beaucoup. « J'ai trois cousines, dit la jeune fille; comme elles m'ont fait beaucoup de bien, je ne voudrais pas les oublier dans mon bonheur; qu'elles s'asseoient avec nous à table. » La reine et le fiancé donnèrent leur consentement. Quand la fête commença, les trois femmes entrèrent en costumes merveilleux, et la fiancée dit : « Soyez les bienvenues, chères cousines! — Ah! dit le fiancé, pourquoi as-tu de si vilaines amitiés? » Et, s'adressant à la première au pied plat, il lui demanda d'où lui venait un pied aussi plat. « De frapper le rouet, répondit-elle, de frapper le rouet. » Il s'en alla à la seconde et dit : « D'où vous vient cette lèvre pendante? — De lécher le chanvre, répondit-elle, de lécher le chanvre. » Puis il demanda à la troisième : « D'où avez-vous un pouce si large? — De tordre le fil, répondit-elle, de tordre le fil! » Alors le fils du roi s'effraya et s'écria : « S'il est ainsi, ma belle fiancée ne touchera plus jamais

son rouet. » De cette façon elle fut délivrée de ce maudit filage du chanvre.

Et la morale? Les Français auxquels j'ai redit ce conte m'en ont toujours demandé la morale. C'est justement, mes amis, la différence qui existe entre vous et nous. Nous ne demandons la morale que dans la vie réelle, mais nullement dans les fictions de la poésie. Vous pouvez, dans tous les cas, apprendre par ce récit, qu'on peut faire filer son chanvre par d'autres et pourtant devenir princesse. C'est généreux de la part de la nourrice d'avouer de bonne heure aux enfants qu'il y a encore quelque chose de plus efficace que le travail, et que c'est d'avoir du bonheur. On répète chez nous la tradition d'enfants qui sont nés dans une peau de bonheur et auxquels tout réussit plus tard dans le monde. La croyance au bonheur, comme quelque chose d'inné ou d'accordé fortuitement, est d'origine païenne, et contraste d'une manière charmante avec les idées chrétiennes où les souffrances et les privations sont considérées comme les plus hautes faveurs du ciel.

Le problème, le but du paganisme, était la conquête du bonheur. Le héros grec le nomme la toison d'or, et le héros germain, le trésor des Nibelungen. La tâche du christianisme fut au contraire l'abnégation, et ses héros souffrirent les tortures du martyre: ils se chargèrent eux-mêmes de la croix, et leur plus grande lutte ne leur valut jamais que la conquête d'un tombeau.

On se rappelle, il est vrai, que la toison d'or et le

trésor des Nibelungen ont préparé de grands maux à leurs possesseurs. Mais ce fut justement l'erreur de ces héros, qu'ils prirent l'or pour le bonheur. Au fond, ils avaient toujours raison. L'homme doit chercher à acquérir le bonheur sur cette terre, le doux bonheur et non la croix.... Hélas ! il peut attendre jusqu'à ce qu'il arrive au cimetière ; on la mettra alors sur sa fosse, cette croix.

L'apparition de trois femmes mystérieuses, tantôt vieilles, tantôt jeunes, et qui arrivent ou pour secourir ou pour narguer quelque pauvre garçon dans des lieux inconnus, me rappelle la charmante tradition du *Wisperthal*, vallée située près de Lorch aux bords du Rhin. J'ai bien souvent réfléchi sur les trois drôlesses qui sont les héroïnes de cette légende, et je ne saurais dire de quelle mythologie elles se sont échappées. Sont-elles d'origine scandinave ou romaine ? Quel est leur véritable âge ? Elles sont aussi équivoques que rieuses, et je crois que je n'ai rien de mieux à faire que d'insérer dans ces folles tablettes la merveilleuse histoire que j'ai tant de fois entendu raconter aux vieilles femmes de mon pays. La version que je donne ici, différera sans doute de celle dont nous a régalé l'auteur du manuel pour les voyageurs aux bords du Rhin, l'insipide et prosaïque M. Aloïs Schreiber. Voici cette légende du *Wisperthal :*

Le Wisperthal est situé dans le voisinage de Lorch, et cette vallée (car *wispern* signifie parler à voix basse) tire son nom des chuchottements et murmures qui, en la parcourant, vous frôlent l'oreille à tout instant, et qui

ressemblent beaucoup à ces pst! pst! mystérieux, qu'on entend à certaines heures du soir dans les rues écartées d'une capitale. Un jour trois jeunes compagnons cheminaient par ce Wisperthal en très-belle humeur, mais ils étaient fort intrigués de ces pst! pst! continuels, dont ils entendaient le murmure sans voir un seul visage. «Bah! dit de sa voix la plus forte le plus âgé et le plus avisé de ces compagnons, armurier de son état, bah! ce sont des voix de femmes si laides sans doute qu'elles n'osent se montrer.» A peine eut-il jeté ce défi rusé, qu'il vit apparaître devant lui trois aimables jeunes femmes qui l'invitèrent avec les manières les plus engageantes, lui et ses camarades, à se reposer dans leur château des fatigues de leur voyage. Ce château se trouvait tout près de là; mais les trois jeunes compagnons ne l'avaient pas remarqué auparavant, peut-être parce qu'il n'était point bâti en rase campagne, mais taillé dans le roc, si bien qu'on n'apercevait du dehors que les petites ogives pointues des fenêtres et une grande porte. Quand ils pénétrèrent dans ce château, ils ne s'émerveillèrent pas médiocrement de la magnificence qui de toutes parts y éblouit leurs yeux. Les trois jeunes femmes qui paraissaient en être les seules habitantes, leur donnèrent un repas exquis, pendant lequel elles se chargèrent elles-mêmes de remplir leurs hanaps d'un vin délicieux. Les jeunes compagnons, dont le cœur s'épanouissait de plus en plus, n'avaient jamais vu des créatures aussi éclatantes de beauté que ces trois femmes merveilleuses, et

ils se fiancèrent à elles avec des baisers nombreux et brûlants. Le troisième jour, les jeunes femmes leur dirent : « Si votre bon plaisir est de passer avec nous le reste de vos jours, aimables fiancés, il faut avant cela qu'une fois encore vous retourniez dans la forêt, et que vous y recueilliez des enseignements sur les chants et les dires des oiseaux. Lorsque vous aurez saisi et bien compris les couplets du passereau, de la pie et du hibou, vous n'aurez plus qu'à revenir pour toujours dans nos bras. »

Là-dessus, les trois jeunes compagnons se rendirent dans la forêt, et après s'être fait un chemin à travers les broussailles et les ronces, se trébuchant maintes fois sur des racines, et laissant accrochés aux épines des lambeaux sanglants de leur peau, ils arivèrent à un arbre où perchait un passereau qui gazouillait les couplets suivants :

Il y avait une fois trois imbéciles qui parcoururent le pays de Cocagne. Les oies rôties vinrent leur voler tout droit devant le bec.

Mais ils dirent : « Que tout est mal arrangé dans ce pauvre pays de Cocagne ! Il faudrait que ces oies fussent beaucoup plus petites, pour qu'elles pussent nous entrer dans la bouche. »

« Oui, oui ! s'écria l'armurier, l'observation est juste. Lors même que les oies arriveraient toutes rôties à la bouche d'un imbécile, il n'en serait pas plus avancé. Sa bouche étant trop petite, et les oies trop grosses, il n'y verrait pas de remède ! »

Les trois compagnons s'étaient remis en marche :

après s'être fait un chemin à travers les broussailles et les ronces, se trébuchant maintes fois sur des racines et laissant accrochés aux épines des lambeaux sanglants de leur peau, ils arrivèrent à un arbre, sur les branches duquel sautillait une pie qui caquetait le couplet suivant :

Ma mère était une pie, mon aïeule était aussi une pie, ma bisaïeule était encore une pie, ma trisaïeule était pie, et si ma trisaïeule n'était pas morte, elle vivrait encore.

« Oui, oui, dit l'armurier, je comprends cela ! C'est bien là l'histoire universelle. Voilà le résultat final de nos recherches, et les hommes n'en sauront jamais davantage en ce monde. »

Et les trois compagnons s'étaient remis en marche; et après s'être fait un chemin à travers les broussailles et les ronces, se trébuchant maintes fois sur des racines et laissant accrochés aux épines des lambeaux sanglants de leur peau, ils arrivèrent à un arbre, dans le creux duquel s'était tapi un hibou qui grommelait en lui-même le couplet suivant :

Celui qui s'entretient avec une femme, est trompé par une femme; qui s'entretient avec deux femmes, est trompé par deux femmes; et qui s'entretient avec trois femmes, est trompé par trois femmes.

« Holà ! s'écria l'armurier en colère, vilain et misérable oiseau, avec ta vilaine et misérable science qu'on pourrait acheter, au prix d'un liard, du premier men-

diant saugrenu qu'on rencontre ! C'est là un vieux dicton passé de mode. Tu jugerais mieux les femmes, si tu étais gentil et joyeux, comme nous le sommes, ou seulement si tu connaissais nos fiancées au cœur d'or et belles comme le soleil. »

Sur quoi les trois compagnons rebroussèrent chemin, en fredonnant et en sifflant tout joyeusement ; et après avoir marché pendant quelques heures, ils se retrouvèrent en face du château des rochers. Ils se mirent à chanter avec un jovial abandon ce refrain gaillard :

Verrous fermés, verrous ouverts !
Gentille bien-aimée, que fais-tu ?
Dors-tu ou veilles-tu ?
Veux-tu pleurer ou veux-tu rire ?

Et pendant que l'allégresse des jeunes compagnons faisait telle explosion devant la porte du château, trois petites fenêtres s'ouvrirent au-dessus de cette porte, et de chaque fenêtre s'avança la tête grise d'une vieille au long nez et à l'œil chassieux. Ces trois vieilles agitèrent de plaisir leurs chefs grisonnants, et elles ouvrirent leurs bouches édentées, en criaillant d'une voix chevrotante : « Ah ! voici qu'arrivent nos beaux fiancés. Attendez un peu, nos beaux fiancés ! Nous allons vous ouvrir la porte et vous accueillir avec de tendres baisers ; désormais vous goûterez le suprême bonheur dans les bras de l'amour. »

Les jeunes compagnons, consternés au dernier point, n'attendirent pas que les portes du château et les bras

de leurs gentilles fiancées s'ouvrissent pour eux, mais s'enfuyant à toutes jambes, ils coururent si bien qu'ils arrivèrent le jour même à Lorch. Assis le soir au cabaret devant un broc de vin du Rhin, il leur en fallut vider plus d'une pinte, avant d'être entièrement remis de leur effroi. Quant à l'armurier, il protesta maintenant à voix haute et solennelle que le hibou était l'oiseau le plus sensé du monde, et qu'on le regardait, à bon droit, comme un symbole de la sagesse.

J'ai rattaché cette histoire à celle des trois fileuses. Selon l'opinion de quelques érudits hellénistes, celles-ci sont les trois Parques; mais nos antiquaires patriotes, qui ne sont pas trop portés pour ce qui sent les études classiques, revendiquent ces trois femmes pour la mythologie scandinave, en soutenant que ce sont les trois nornes. Ces deux hypothèses pourraient également s'appliquer aux trois femmes du *Wisperthal*. Il est difficile de bien définir ce que c'est que les nornes scandinaves. On peut les assimiler aux walkyres dont j'ai déjà parlé. Les *sagas* des poëtes islandais nous racontent de ces walkyres les choses les plus merveilleuses; tantôt elles chevauchent dans les airs, au fort des batailles, dont elles décident le sort; tantôt ce sont des amazones nommées filles aux boucliers et combattant pour leurs amants; tantôt elles apparaissent sous la forme de ces femmes-cygnes dont j'ai rapporté plus haut quelques traits. Il règne dans ces traditions une confusion brumeuse comme le ciel du Nord. Une walkyre de cette

espèce était la vaillante Sigrune ; dans la *saga* qui parle d'elle, il y a un touchant épisode qui rappelle la Lénore de Burger. Mais celle-ci paraît bien faible en comparaison de l'héroïne du poëme scandinave. Voici un extrait de cette *saga :*

« Le roi Siegmund, fils de Volsung, avait pour épouse Borghild de Bralund, et ils donnèrent à leur fils le nom d'Helgi, selon Helgi, fils de Sorward. Siegmund et ceux de sa race s'appelaient Volsungen. — Hunding était le roi d'un riche pays, nommé d'après lui Hundland ; c'était un grand guerrier et le père de nombreux fils, qui étaient allés combattre. Ce roi Hunding et le roi Siegmund vivaient ensemble en inimitié et en guerre, et ils se tuaient mutuellement leurs amis. — Granmar était le nom d'un roi puissant qui résidait sur une hauteur appelée Svarinshoch ; il avait beaucoup de fils, dont l'un fut nommé Hodbrod, l'autre Gudmund et le troisième Starkodder. Hodbrod se trouva dans l'assemblée des rois, et il fut fiancé à Sigrune, fille d'Hogen ; mais lorsque celle-ci en apprit la nouvelle, elle monta à cheval avec les walkyres, et traversa les airs et la mer, pour chercher Helgi. Helgi se trouvait alors à Logafiœll ; il avait combattu contre les fils d'Hunding, avait tué Alf, Eyiolf, Hiorward et Hervart, et fatigué de la bataille il se reposait sous la Roche-des-Aigles. C'est là que Sigrune le trouva ; elle se jeta à son cou, l'embrassa (sous son casque) et lui dit : Mon père m'a fiancée au méchant fils de Granmar, mais je l'ai nommé brave comme le fils

d'un chat. Dans peu de nuits le prince viendra, si tu ne l'entraînes sur le champ de bataille, et que tu n'enlèves la fille du roi. « Alors le héros se sentit pris d'amour pour la jeune femme ; mais Sigrune avait déjà aimé ardemment le fils de Siegmund, avant de l'avoir vu. La fille d'Hogen parlait donc selon son cœur, en disant qu'il lui fallait l'amour d'Helgi. » Mais, continua Sigrune, je pressens, ô prince, la colère des amis de notre maison, parce que j'ai rompu le désir le plus cher de mon père. » Helgi répondit : « Ne te soucie pas de la colère d'Hogen, ni de la fureur de ta race ; tu vivras chez moi, jeune fille ; tu es d'une noble origine, comme je viens de le voir. » Helgi rassembla un grand nombre de guerriers et les embarqua dans des vaisseaux, avec lesquels il se rendit à Frecastein ; sur mer ils furent assaillis d'une violente tempête qui menaça leur vie ; les éclairs sillonnèrent tout le ciel, la foudre éclata et frappa leurs vaisseaux. Alors ils aperçurent neuf walkyres chevauchant dans les airs, et ils reconnurent Sigrune ; bientôt l'orage s'apaisa, et ils atteignirent sains et saufs le rivage. Les fils de Granmar étaient campés sur une montagne, lorsque les vaisseaux abordèrent. Gudmund se jeta sur son cheval et descendit à la mer, pour reconnaître les arrivants. Alors les Volsungen hissèrent leurs voiles, et Gudmund dit : « Quel est le roi qui règne sur cette flotte, et qui amène en notre pays cette armée terrible ? » Le fils de Siegmund lui répondit fièrement en lui lançant son défi, et Gundmund s'en retourna chez lui avec des

nouvelles de guerre. Aussitôt les fils de Granmar rassemblèrent une armée, où se trouvèrent bien des rois, conjointement avec Hogen, le père de Sigrune, et ses fils Bragi et Dag. Et il se fit une grande bataille, dans laquelle tombèrent tous les fils de Granmar et tous les chefs de leur armée, excepté Dag, le fils d'Hogen qui obtint la paix et jura fidélité aux Volsungen. Sigrune alla sur le champ de bataille, et trouva Hodbrod qui était près de mourir. Elle dit : « Jamais, ô roi Hodbrod, Sigrune de Sevafiœll ne reposera dans tes bras ; ta vie est perdue. Bientôt la griffe du loup déchirera les fils de Granmar. » Puis elle alla rejoindre Helgi, et fut transportée de joie ; le jeune guerrier lui dit : « Malheureusement, ô Alvitr, (celle qui sait tout, un des noms qu'on donnait aux walkyres), malheureusement tout ne s'est pas passé selon tes désirs, mais les nornes conduisent nos destinées ; Bragi et Hogen sont tombés ce matin près de Frecastein — c'est moi qui fus leur meurtrier. Et Starkodder tomba à Styrkleif, et à Hlebiorg succombèrent les fils d'Hrollang ; l'un d'eux fut le héros le plus furieux que j'aie vu : après que sa tête fut tranchée, son corps combattait encore. Presque toute ta race gît par terre maintenant, mutilée et privée de vie ; tu n'as pas gagné en cette bataille ; tu fus prédestinée à n'atteindre que par les combats l'accomplissement de tes souhaits. Alors Sigrune versa des larmes, et Helgi dit : « Console-toi, Sigrune, tu étais notre Hildur (déesse guerrière, qui excitait à combattre) ; les rois même n'évitent pas leur

destin! » Elle dit : « Oh! si je pouvais rappeler à la vie ceux qui sont morts, mais en même temps reposer dans tes bras! »

Helgi prit Sigrune pour femme, et elle lui donna des fils. Helgi ne vécut pas longtemps. Dag, le fils d'Hogen, immola des victimes à Odin, en lui demandant du secours pour venger son père, et Odin lui prêta sa terrible lance. Dag trouva son beau-frère dans la contrée appelée Fioturland, et il le perça de la lance d'Odin. Ainsi tomba Helgi; mais Dag se rendit aussitôt à cheval à Sevafiœll, et apporta à Sigrune la nouvelle de la mort de son héros bien-aimé. « Ma sœur, je dois t'annoncer une triste nouvelle. La nécessité me force de te faire verser des larmes : un roi est tombé ce matin à Fioturland, un roi qui fut le meilleur de tous en ce monde, et dont la tête s'élevait haut au-dessus de celle des plus vaillants guerriers. » Sigrune s'écria : « Puisse ton cœur être transpercé de tous les serments que tu as jurés à Helgi par le flot lumineux du Leiptur (le fleuve de l'enfer), et par la pierre glaciale baignée de ses eaux! Que jamais vaisseau ne marche sous toi, quelque vent favorable qui le pousse; que jamais coursier ne veuille plus t'emporter, fusses-tu même poursuivi par tes plus cruels ennemis! Que l'épée que tu tires, perde son tranchant, à moins qu'elle ne siffle autour de ta propre tête! Ah, pour voir la mort d'Helgi vengée sur toi, puisses-tu être changé en loup et vivre dans la forêt, privé de tout bien, de toute joie et de toute nourriture, à moins que tu ne

bondisses autour des cadavres ! » Dag dit : « Tu es enragée ma sœur ! et c'est de la démence, de maudire ton frère. Odin seul fut cause de tous ces malheurs ; il jeta des ruhnes de discordes parmi les proches parents. Ton frère te présente maintenant les anneaux rouges de la conciliation, il t'offre les contrées entières de Vlandilsve et de Vigdali : prends, ô femme ornée d'anneaux, prends pour toi et ton fils la moitié du royaume, en compensation de ta douleur ! » Sigrune dit : « Jamais je ne résiderai heureuse à Sevafiœll, ni ne me réjouirai de la vie ni la nuit ni le jour, si l'éclat de mon héros n'apparaît à la porte de la tombe, et que le coursier de mon roi, Vigblœr aux rênes d'or, ne s'élance sous lui, pour que je puisse le saisir et le serrer dans mes bras. Aussi effrayés devant Helgi s'enfuyaient tous ses ennemis et leurs amis, que devant le loup se sauvent consternées les chèvres de la montagne. Aussi haut s'élevait Helgi parmi les héros, que le noble frêne s'élève parmi les ronces, ou que le daim humecté de rosée surpasse tous les autres animaux, et élève vers le ciel ses cornes brillantes ! »

Un tertre fut élevé sur Helgi ; et lorsqu'il arriva à Valhall, Odin lui offrit de partager avec lui son règne sur l'univers. Et Helgi dit, en apercevant Hunding : « Toi, Hunding, tu prépareras à chaque homme son bain de pieds, tu allumeras les feux, tu attacheras les chiens, tu soigneras les chevaux et tu donneras la pâture aux cochons, chaque jour, avant de te mettre au lit ! »

La servante de Sigrune alla le soir près du tertre

d'Helgi, et voilà qu'elle aperçut Helgi à cheval montant la colline avec un cortége nombreux de guerriers. La servante dit : « Ne sont-ce que des fantômes, qui apparaissent à mes yeux, ou est-ce la fin du monde? Des hommes morts arrivent à cheval; avec des éperons vous piquez vos coursiers? Est-ce que le retour est accordé aux héros? » Helgi dit : « Ce ne sont pas des fantômes qui apparaissent à tes yeux, et ce n'est pas non plus la fin du monde, quoique tu nous voies, et que nous piquions nos coursiers avec nos éperons; mais le retour est accordé aux héros. « La servante revint en hâte à la maison, et dit à Sigrune : « Va sur la colline, Sigrune de Sevafiœll, si tu désires trouver le prince des peuples; le tertre est ouvert, Helgi est venu, ses blessures saignent; il te convie de les étancher et de les guérir. » Sigrune courut à la colline, y entra auprès d'Helgi et dit : « Que je suis joyeuse de te retrouver! aussi joyeuse que les autours voraces d'Odin, quand ils sentent l'odeur des cadavres, ou que mouillés de rosée ils voient poindre l'aube du matin. D'abord je veux t'embrasser, toi, roi mort, avant que tu ne déposes ta cuirasse sanglante. O Helgi, ta chevelure est blanchie par le frimas, tu es partout couvert de la rosée des morts (le sang), et tes mains sont froides comme la glace. Comment pourrai-je, ô roi, obtenir la réparation de tes maux? » Helgi dit : « Toi seule, Sigrune de Sevafiœll, es cause qu'Helgi soit mouillé de la rosée du malheur : toujours le soir, avant de t'endormir, ô reine parée d'or et de pierreries, tu verses longtemps des larmes amères.

Chacune de ces larmes est tombée sanglante sur ma poitrine, ma poitrine glaciale et écrasée de douleur! — Mais nous boirons encore ensemble la liqueur des délices quoique nous ayons perdu toute joie et tout bien; oui, que nul n'entonne un chant de deuil, quoiqu'il voie sur ma poitrine des blessures béantes! Des femmes sont maintenant cachées chez nous, des femmes de roi chez nous, les morts! » Sigrune prépara un lit dans la colline: « Voici un lit de repos et exempt de soucis, que j'ai préparé pour toi, ô Helgi, fils de Volsung! Je veux dormir dans tes bras, ô roi, comme je l'ai fait de ton vivant! » Helgi dit: « A présent je soutiens que rien n'est incroyable, ni tôt ni tard dans Sevafiœll, depuis que toi, superbe fille d'Hogen, de race royale, reposes dans mes bras inanimés, toi qui es pourtant vivante! — Mais il est temps de reprendre mon chemin lumineux, et de faire marcher mon pâle coursier dans son sentier aérien, que l'aurore commence déjà à rougir; car il faut que je sois à l'ouest du pont de Vindhialm (l'arc-en-ciel), avant que Salgofuir (le coq), réveille le peuple des vainqueurs. » — Helgi et son escorte partirent sur leurs coursiers, et les femmes retournèrent à leur demeure. Le lendemain, vers le soir, Sigrune fit faire à sa servante la garde près du tertre. Mais au coucher du soleil, quand Sigrune vint à la colline, elle dit: « A cette heure le fils de Siegmund serait venu des salles d'Odin, s'il pensait venir aujourd'hui. Mon espoir s'éteint de voir encore paraître le héros, car les aigles se perchent déjà sur les

branches du frêne, et tout le monde se hâte d'entrer dans l'assemblée des songes. » La servante dit : « Ne sois pas si téméraire, ô fille des Skioldund, de te rendre seule aux habitations des esprits; dans la nuit les morts sont beaucoup plus puissants qu'à la clarté du jour. » — Sigrune ne vécut pas longtemps dans la souffrance et le chagrin.

La légende finit là, mais le narrateur ajoute ces mots pour son propre compte :

C'était une croyance dans les anciens temps que les hommes renaissaient; mais de nos jours cela s'appelle un conte de vieilles femmes. On rapporte d'Helgi et de Sigrune qu'ils vécurent une seconde fois; lui s'appela alors Helgi, héros d'Haddiugia, et Sigrune s'appela Kara, fille de Halfdan; et c'était une walkyre.

Je donne encore le commencement d'une autre tradition scandinave, appelée le chant de Vœlundur, parce qu'il semble en résulter une preuve assez distincte de l'affinité ou même de l'identité des Walkyres, des trois fileuses et des femmes cygnes dont j'ai parlé précédemment. Il y est dit :

Nidhudur fut le nom d'un roi en Svithiod (la Suède); il était père de deux fils et d'une fille nommée Baudvildur. — Et il y eut en Finlande trois frères, fils du roi de ce pays, dont l'aîné s'appelait Slagfidr, le second Égil et le troisième Vœlundur; ils s'en allèrent pour faire paître leurs troupeaux, et ils vinrent dans Ulfdalir (la vallée des loups), où ils se bâtirent des maisons. Là il y

a un lac appelé Ulffiar (le lac des loups), et au bord de cette eau les fils du roi trouvèrent un matin, de très-bonne heure, trois femmes assises à filer du chanvre, et ayant leurs chemises de cygne posées à terre à côté d'elles. C'étaient des walkyres, et deux d'entre elles étaient filles du roi Laudver : elles s'appelaient l'une Hladgur Svanhvit (blanche comme le cygne), et l'autre Hervoer Alvitr (celle qui sait tout); mais la troisième était Aulrun, fille de Kiar, de Valland. Les trois frères les ramenèrent chez eux, et Égill prit pour femme Aulrun, Slagfidur Svanhvit et Vœlundur Alvitr. Ils demeurèrent ensemble pendant sept hivers, mais dans la huitième année, les femmes s'envolèrent, pour se trouver aux combats, et elles ne revinrent point. Égill partit à la recherche d'Aulrun, et Slagfidur chercha sa Svanhvit, mais Voelundur resta dans Ulfdalir. Il était, au dire d'anciennes traditions, l'homme le plus habile dans son art. Il enchâssait dans de l'or rouge des perles précieuses, et il enfilait toutes ses bagues sur une corde d'écorce. C'est ainsi qu'il attendait le retour de sa femme brillante. — Lorsque Nidhudur, le roi de Svithiod, apprit que Voelundur était seul dans Ulfdalir, il partit nuitamment avec ses hommes; leurs armures étaient solidement rivées, et leurs boucliers reluisaient au clair de lune. Arrivés à la demeure de Voelundur, ils surprirent le fils du roi et le garrottèrent pendant son sommeil; et Nidhudur l'emmena avec lui. Etc., etc.

Je n'ai fait, dans ces pages, que toucher légèrement

un sujet qui pourrait fournir des volumes entiers de recherches les plus intéressantes. Je veux dire les moyens que le christianisme employa, pour anéantir ou pour absorber en lui la vieille religion germanique, et comment les traces de cette même religion se sont conservées d'une manière sensible dans les croyances populaires. On sait comment fut faite cette guerre d'extermination. Là où les prêtres chrétiens ne purent supplanter par d'habiles miracles les prêtres du paganisme, le glaive des laïques vint complaisamment à leur secours. Le plus grand nombre des conversions fut opéré par des princesses chrétiennes, qui épousaient le chef païen, et il y a des siècles où l'histoire entière de l'Église n'est que chronique de mariages. Quand le peuple, accoutumé à l'ancien culte de la nature, conservait, même après sa conversion, sa vénération séculaire pour certaines localités, on cherchait, soit à utiliser au profit du christianisme cette sympathie, soit à la décrier comme inspiration des mauvais esprits. Près des fontaines que le paganisme révérait comme divines, le prêtre adroit bâtissait une chapelle, et lui-même bénissait l'eau. Ce sont encore aujourd'hui les saintes et chères fontaines de l'antiquité qui attirent le peuple en pèlerinage, et où il boit la santé. Les chênes sacrés qui résistèrent à la hache du christianisme furent calomniés. Sous ces arbres, disait-on, le diable faisait ses apparitions nocturnes; c'est là que les sorcières exerçaient leur métier infernal. Mais le chêne n'en demeura pas

moins l'arbre favori du peuple allemand; le chêne est encore aujourd'hui le symbole de la nationalité allemande: c'est l'arbre le plus grand et le plus vigoureux de la forêt, ses racines percent les profondeurs de la terre, sa cime, comme une flamme verdoyante, flotte fièrement dans les nuages du ciel, les elfes de la poésie habitent dans son tronc, le gui de la science mystique s'enlace à son branchage; ses fruits seuls sont mesquins, indigestes, au moins pour l'homme.

Les anciennes lois des Germains, principalement celles des *Allemannen*, sont pleines de dispositions qui défendent de pratiquer un culte près des cours d'eau, des arbres et des pierres, par suite de la croyance païenne qu'un dieu y habitait. Charlemagne fut obligé de prohiber expressément, dans ses Capitulaires, les sacrifices aux arbres, aux torrents et aux pierres.

Ces trois choses, les pierres, les arbres et les cours d'eau, apparaissent comme les objets principaux du vieux culte germanique, auxquels se rattache naturellement la croyance à des êtres qui habitent les pierres, comme les nains, les arbres, comme les elfes, et les eaux, comme les nixes.

Quand on veut systématiser, cette voie paraît plus naturelle que le système des éléments divers, tel que l'établit Paracelse, qui fut obligé, pour compléter cette théorie, d'admettre encore pour le feu une quatrième classe d'esprits élémentaires, celle des salamandres. Mais le peuple, qui est toujours sans système, n'a jamais

entendu parler de ces esprits du feu, et je suis convaincu que la croyance à ces êtres n'a dû sa naissance qu'à Paracelse lui-même. Il court seulement dans le peuple une tradition sur un animal qui vit dans le feu, et s'appelle salamandre. Tous les petits garçons sont nés naturalistes, et quand j'étais tout jeune, j'eus fort à cœur de reconnaître par moi-même si la salamandre pouvait vivre dans le feu. Un de mes camarades d'école, étant parvenu un jour à prendre un de ces animaux, je n'eus rien de plus pressé à faire que de le jeter dans le poêle, où il lança d'abord dans le feu une bave blanche, puis siffla d'une manière toujours décroissante, et finit par rendre l'esprit. Cet animal a toute l'apparence d'un lézard, mais il est d'un jaune de safran tacheté de noir, et la bave blanche qu'il rend dans le feu et qui a peut-être éteint quelquefois la flamme, a pu faire croire qu'il pouvait vivre dans le feu.

Comme je l'ai dit, le peuple ne connaît vraiment pas d'esprits du feu. Les hommes de feu qui errent pendant la nuit ne sont pas des esprits de la nature, mais des revenants, des spectres d'usuriers, de magistrats impitoyables, et de scélérats qui ont déplacé les pierres, bornes des champs. Les feux errants, que vous nommez ardents ou follets, ne sont pas non plus des esprits. On ne sait pas au juste ce qu'ils sont; ils attirent les voyageurs dans les tourbières et dans les terrains marécageux. Les Anglais les appellent : *Will with a Wisp*, ou bien encore *Jack with a Lanthorn*.

Quant à de véritables esprits de feu, c'est-à-dire qui y puissent vivre, il n'y en a peut-être que deux, qui sont: Dieu et le Diable.

Comme dans notre pays de France, on sait peu de chose sur ces deux antagonistes, ou qu'on n'en a que des souvenirs obscurs, vous seriez peut-être curieux d'apprendre ce qu'en disent les croyances populaires de l'Allemagne.

Que Dieu soit un esprit de feu, c'est ce que soutiennent déjà les anciens philosophes, par exemple Porphyre, selon qui notre âme n'est qu'une émanation de l'âme ignée de Dieu. Les anciens mages ont adoré le feu comme la Divinité même. Moïse vit Jéhovah en buisson ardent..... S'il n'était pas esprit de feu comment eût-il pu s'y maintenir? La plus importante autorité est celle de la petite fille à qui la mère de Dieu avait permis de se promener dans le ciel. Après que la petite fille eut vu douze appartements dans chacun desquels était établi un apôtre, elle arriva enfin à une petite chambre où la mère de Dieu lui avait bien défendu d'entrer. Mais elle ne peut résister à sa curiosité, ouvre la porte, et que voit-elle? la très-Sainte-Trinité au milieu d'un bon feu rouge flamboyant.

Il faut que le diable soit un esprit de feu : autrement, comment pourrait-il durer dans l'enfer? Mais pendant que le bon Dieu supporte le feu, parce que lui-même est un esprit igné, le diable l'endure fort bien parce qu'il est d'une nature si froide qu'il ne se sent à son aise

que dans le feu. En effet, toutes les pauvres femmes qui ont eu avec le diable des relations intimes, se sont plaintes de ce tempérament glacé du diable. Il existe à cet égard une unanimité des plus curieuses dans les révélations des sorcières, telles que vous les pouvez trouver dans les procès de sorcellerie de tous les pays et principalement dans les ouvrages du criminaliste Carpzow. Ces dames qui avaient avoué leurs liaisons charnelles avec le diable, parlent toujours de la froideur de ses embrassements; mais elles se plaignent surtout de son impotence glaciale. Il leur apparaissait ordinairement sous les habits d'un courtisan avec une plume rouge sur la tête.

Le diable est froid, même comme amoureux, mais il n'est pas laid, car il peut prendre telle forme qu'il lui plaît. Il n'est même pas rare qu'il ait pris une figure féminine pour détourner quelque pauvre moine de ses exercices de pénitence, ou pour le faire succomber à la tendresse sensuelle. A ceux qu'il ne voulait qu'effrayer, il apparaissait sous forme d'une bête, ainsi que ses compagnons infernaux. C'est surtout dans ses moments de belle humeur, quand il a bien bu et bien crapulé qu'il aime à devenir très-animal. Il y avait une fois en Saxe un gentilhomme qui avait invité ses amis à un festin. La table servie et l'heure du souper arrivée, manquèrent les convives, qui envoyèrent tous des excuses. Alors le seigneur, furieux, laissa échapper ces mots : « Puisque aucun homme ne veut venir, que le diable et tout

l'enfer vienne souper avec moi. » Et il quitta la maison pour se distraire de sa mauvaise humeur. Pendant ce temps, arrivent dans la cour des cavaliers grands et noirs qui ordonnèrent à l'écuyer du gentilhomme de chercher son maître pour lui dire que les convives invités les derniers étaient arrivés. L'écuyer, après de longues recherches, trouve enfin son maître, et revient avec lui. Mais ni l'un ni l'autre n'ont le courage d'entrer dans la maison, car ils entendent du dehors les cris et les chants de l'orgie qui s'élèvent de plus en plus furieux, et ils voient à la fin les diables ivres, sous la figure d'ours, de chats, de boucs, de loups et de renards, paraissant aux fenêtres, tenant dans leurs pattes les coupes pleines ou les assiettes fumantes, et saluant avec leurs museaux et des dents riantes.

Le diable préside, sous la figure d'un bouc noir, l'assemblée des sorcières : c'est un fait connu de tout le monde. Quel rôle il joue ainsi travesti, c'est ce que j'aurai à dire plus tard quand je parlerai des sorcières et de la magie. Dans le livre où le très-savant Georgius Godelmanus a fait sur ce sujet un rapport véridique et très-conséquent, je trouve aussi que le diable apparaît encore fréquemment sous la figure d'un prêtre. Il en raconte l'exemple suivant :

« A l'époque où j'étudiais le droit à Wittemberg, j'entendis plusieurs fois dire par mes professeurs, qu'il était venu à la porte de Luther un moine qui y avait frappé violemment, et quand le serviteur lui eut ouvert et de-

mandé ce qu'il voulait, le moine demanda si Luther y était. Quand Luther apprit la chose, il le fit entrer, parce qu'il y avait déjà bien du temps qu'il n'avait pas vu de moine. Quand celui-ci entra, il dit qu'il avait quelques erreurs papistes, c'est pourquoi il voulait s'entretenir avec lui, et il lui proposa quelques syllogismes et problèmes; et comme Luther les eut résolus sans difficulté, il lui en présenta d'autres qui n'étaient pas si faciles à résoudre. C'est pourquoi Luther, un peu impatienté, laissa échapper ces mots : « Tu me donnes beaucoup d'occupation, et dans un moment où j'ai d'autres choses à faire. » Et il se leva, et lui montra, dans la Bible, l'explication de la question que le moine lui posait; et ayant remarqué dans la suite de l'entretien que les mains du moine ressemblaient assez à des griffes d'oiseau, il lui dit : « N'es-tu pas celui-là ? Alors, écoute, voici le jugement qui a été porté contre toi. » Et il lui montra aussitôt la sentence de la Genèse, dans le premier livre de Moïse : « La semence de la femme écrasera la tête du serpent. » Le diable, étant vaincu par cette sentence, se fâcha et s'en fut en grondant; il jeta l'écritoire derrière le poêle, et répandit une odeur qui sentit mauvais dans la chambre pendant plusieurs jours. »

Beaucoup prétendent que le diable a toujours la forme d'un animal, et que c'est pure illusion quand nous le voyons sous une autre face. Le diable a toujours quelque chose de cynique, et c'est ce que personne ne

mieux exprimé que notre poëte Wolfgang Goëthe. Un autre poëte allemand, qui est aussi grand par ses qualités que par ses défauts, mais qui, dans ses qualités, ne le cède pas à Goëthe, M. Crabbe, a peint le diable sous ce rapport avec un égal succès. Il a aussi judicieusement compris le glacial de la nature du diable. Dans un drame de ce poëte, le diable paraît sur la terre, parce que sa mère frotte à l'eau dans l'enfer. C'est chez nous une manière ordinaire de nettoyer la chambre, ce qui se fait en versant sur le plancher de l'eau bouillante, et en frottant avec un torchon grossier. Il s'ensuit un grincement et une vapeur tiède qui empêchent absolument tout homme raisonnable de rester pendant ce temps à la maison. C'est là ce qui fait déserter, par le diable, l'enfer bien chauffé pour notre monde refroidi; et chez nous, le pauvre diable quoiqu'il arrive par une brûlante journée de juillet, éprouve cependant un si grand froid qu'il en est presque gelé, et n'est arraché à son engourdissement que par les secours de l'art médical.

Nous venons de voir que le diable a une mère : beaucoup de gens prétendent qu'il n'a réellement que sa grand'mère. Celle-ci vient quelquefois aussi dans le monde supérieur, et c'est peut-être à cause d'elle qu'a été fait ce proverbe : là où le diable lui-même ne peut rien, il envoie une vieille femme. Mais d'ordinaire elle reste dans l'enfer s'occupant de la cuisine, ou bien demeure assise dans son fauteuil rouge; et quand le diable, fatigué des affaires de la journée, vient le soir au logis,

il avale à la hâte ce que sa mère lui a préparé, puis il repose sa tête sur ses genoux, lui fait chercher sa vermine, et s'endort. La vieille a coutume aussi de lui marmotter une chanson qui commence par ces mots :

Dans le dôme, dans le dôme,
Il y a une rose,
Rose rouge comme le sang.
Dans le dôme, dans le dôme, etc.

Plusieurs affirment que lorsque le pauvre enfant ne peut s'endormir, la bonne vieille prend ordinairement le parti de lui lire la *Gazette ecclésiastique évangélique* de Berlin.

Le ménage du diable dans l'enfer vivant en garçon avec sa mère, forme le pendant le plus complet du ménage du Seigneur dans le ciel. Celui-ci vit là-haut également avec sa sainte mère, la reine des cieux, et les anges sont ses familiers, comme les diables sont ceux de l'autre. Le diable et ses serviteurs sont noirs ; le Christ et ses anges sont blancs. Dans les chansons populaires du Nord, il est toujours question du Christ blanc. Notre habitude est de nommer le diable, le noir, le prince des ténèbres. A ces deux personnages, le Christ et le diable, le même peuple a encore adjoint deux autres figures aussi immortelles, aussi indestructibles : la mort et le Juif errant. Le moyen âge a laissé à l'art moderne ces quatre types comme personnifications colossales du bien, du mal, de la destruction et de l'humanité.

Le Juif errant, symbole mélancolique de l'humanité, c'est ce que personne n'a compris aussi profondément qu'Edgar Quinet, l'un des plus grands poëtes de France. Nous autres Allemands qui avons récemment traduit son *Ahasverus*, n'avons pas été peu surpris de trouver chez un Français une conception aussi gigantesque.

Peut-être aussi les Français sont-ils appelés à expliquer avec le plus de justesse les symboles du moyen âge. Les Français sont sortis depuis longtemps du moyen âge, ils le contemplent avec calme, et peuvent apprécier ses beautés avec une impartialité philosophique ou artistique. Nous autres Allemands, y sommes encore enfoncés, dans ce moyen âge : nous combattons encore ses caducs représentants; nous ne saurions donc pas l'admirer avec trop d'engouement. Il nous faut au contraire nous échauffer d'une haine partiale pour que notre force destructrice ne soit point paralysée.

Vous pouvez, vous autres Français, admirer et aimer la chevalerie. Il ne vous en est rien resté que de jolies chroniques et des armures de fer. Vous ne risquez rien à amuser ainsi votre imagination, à satisfaire votre curiosité. Mais chez nous, Allemands, la chronique du moyen âge n'est pas encore close; les pages les plus récentes sont encore humides du sang de nos parents et de nos amis, et ces harnais étincelants protégent encore les corps vivants de nos bourreaux. Rien ne vous empêche, Français, de priser les vieilles formes gothiques. Pour vous, les grandes cathédrales, comme Notre-Dame

de Paris, ne sont autre chose que de l'architecture et du romantisme ; pour nous, ce sont les plus terribles forteresses de nos ennemis. Pour vous, Satan et ses compagnons infernaux ne sont que de la poésie : chez nous, il existe des fripons et des sots qui cherchent à réhabiliter philosophiquement la foi au diable, et aux crimes infernaux des sorcières. Que cela se passe à Munich, c'est dans l'ordre ; mais que dans le Wurtemberg éclairé, on tente une justification des vieilles procédures contre les sorcières, qu'un auteur distingué, M. Justinus Kerner, y ait entrepris de raviver la croyance aux possédés, cela est aussi douloureux que repoussant.

O noirs fripons ! et vous imbéciles de toutes couleurs ! accomplissez votre œuvre, enflammez la cervelle du peuple par les vieilles superstitions, précipitez-le dans la voie du fanatisme ; vous-mêmes un jour deviendrez ses victimes ; vous n'échapperez pas à la destinée des conjurateurs maladroits qui ne purent à la fin maîtriser les esprits qu'ils avaient évoqués, et qui furent mis en pièces par eux.

Peut-être le génie de la Révolution ne peut-il remuer par la raison le peuple allemand ; peut-être est-ce la tâche de la folie d'accomplir ce grand labeur ? Quand le sang lui montera une fois, en bouillonnant, à la tête, quand il sentira de nouveau battre son cœur, le peuple n'écoutera plus le pieux ramage des cafards bavarois, ni le murmure mystique des radoteurs souabes ; son oreille ne pourra plus entendre que la grande voix de l'homme.

Quel est cet homme?

C'est l'homme qu'attend le peuple allemand, l'homme qui lui rendra enfin la vie et le bonheur, le bonheur et la vie après lesquels il a si longtemps aspiré dans ses songes. Combien tardes-tu, toi que les vieillards ont annoncé avec un si brûlant désir, toi que la jeunesse attend avec tant d'impatience, toi qui portes le sceptre divinatoire de la liberté, et la couronne impériale sans croix?

— Après tout, ce n'est pas ici le lieu de faire des appels, d'autant plus que je m'éloignerais de mon thème. Je n'ai à parler que de traditions innocentes; de ce qui se dit et se chante derrière les poêles allemands. Je m'aperçois que je n'ai parlé que fort maigrement des esprits qui habitent les montagnes, par exemple, que je n'ai rien dit du Kyffhæuser où demeure l'empereur Frédéric. Celui-ci n'est pas, il est vrai, un esprit élémentaire, et je n'ai à traiter que de ceux-ci dans cette partie. Mais la tradition est trop douce et trop ravissante; toutes les fois que j'y ai pensé, mon âme frissonnait d'un saint désir et d'une mystérieuse espérance. Il y a certainement mieux qu'un conte dans la croyance que l'empereur Frédéric, le vieux Barberousse n'est pas mort; mais que lorsque la prêtraille l'incommoda trop, il s'enfuit dans une montagne qu'on nomme le Kyffhæuser. On dit qu'il y reste caché avec toute sa cour jusqu'au temps où il reparaîtra dans le monde pour faire le bonheur du peuple allemand. Cette montagne est en Thuringe, non loi de Nordhausen. J'ai passé devant

bien des fois, et par une belle nuit d'hiver, j'y suis resté plus d'une heure en criant à plusieurs reprises : « Viens Barberousse, viens; » et le cœur me brûlait comme du feu dans la poitrine, et des larmes ruisselaient de mes joues. Mais il ne vint pas, le cher empereur Frédéric, et je ne pus embrasser que le rocher qu'il habite.

Un jeune pâtre du voisinage a été plus heureux. Il faisait paître ses brebis près du Kyffhæuser, et commença à jouer de la musette, et quand il pensa avoir mérité une bonne récompense, il s'écria tout haut : « Empereur Frédéric, c'est pour toi que j'ai donné cette sérénade! » On dit qu'alors l'empereur sortit de la montagne, se montra au berger et lui dit : « Que Dieu te salue, jeune garçon; en l'honneur de qui as-tu joué? — Pour l'empereur Frédéric. — S'il en est ainsi, viens avec moi, il t'en récompensera. — Je ne dois point m'éloigner de mes brebis. — Suis-moi, il n'arrivera aucun dommage à tes brebis. »

Le berger suivit l'empereur qui le conduisit par la main à une ouverture dans la montagne. Ils arrivèrent à une porte de fer qui s'ouvrit, et l'on vit alors une grande et belle salle où étaient beaucoup de seigneurs et de braves serviteurs qui lui firent un accueil honorable. Puis, l'empereur se montra très-bienveillant pour lui, et lui demanda quelle récompense il voulait. Le berger répondit : Aucune. L'empereur lui dit alors : « Va-t'en et prends pour ta récompense un des pieds de mon aiguière d'or. » Le berger fit ce qui lui était commandé, et voulut

partir; mais l'empereur lui montra encore beaucoup d'armes curieuses, des harnais, des glaives, et des arquebuses, et lui commanda de rapporter aux gens qu'il voulait avec ces armes conquérir le Saint-Sépulcre.

Le berger l'aura sans doute mal compris. Barberousse a en vue bien d'autres conquêtes que celle du Saint-Sépulcre. Ou bien encore le berger, craignant d'être incarcéré comme démagogue, aura un peu fardé la vérité. Ce n'est pas un tombeau, la froide couche d'un mort, mais une brillante demeure pour les vivants que veut conquérir le vieux Barberousse, un chaud royaume de lumière et de plaisir où il puisse régner joyeusement, tenant dans sa main le sceptre divinatoire de la liberté, et portant sur sa tête la couronne impériale sans croix.

Quant au berger dont il est question, la fin de l'histoire rapporte qu'il sortit sain et joyeux du sein de la montagne et qu'il porta le lendemain à un orfévre le pied de l'aiguière qui lui avait été donné. L'orfévre le reconnut pour être d'or excellent, et lui acheta ce cadeau impérial trois cents bons ducats.

On raconte aussi d'un autre paysan du village de Reblingen, qu'il vit l'empereur dans le Kyffhæuser, et en reçut un joli présent. Tout ce que je sais, c'est que si mon étoile me conduit dans cette montagne, je ne demanderai à Barberousse ni vase d'or ni joyaux semblables; mais s'il veut me donner quelque chose, je lui demanderai son livre *de Tribus impostoribus*. J'ai cherché inutilement ce livre dans les bibliothèques, et je crois

bien que l'auteur, la vieille Barbe rousse, en conserve certainement quelque exemplaire dans le Kyffhæuser.

Plusieurs assurent que l'empereur, dans sa montagne, est assis devant une table de pierre et dort, ou songe au moyen de reconquérir l'empire. Il balance constamment la tête et cligne des yeux. Sa barbe descend maintenant jusqu'à terre. Quelquefois, comme dans un songe, il étend la main, et semble vouloir encore saisir son glaive et son bouclier. On dit que lorsque l'empereur reviendra dans le monde, il suspendra ce bouclier à un arbre desséché, et que l'arbre commencera alors à bourgeonner et à verdir, et qu'un meilleur temps recommencera en Allemagne. Quant à son glaive, on dit qu'un paysan en blouse le portera devant lui, et ce glaive effraiera tous ceux qui seront encore assez sots pour se croire de meilleur sang qu'un paysan. Mais les vieux conteurs ajoutent que personne ne sait au juste quand et comment cela arrivera.

On rapporte encore qu'un berger ayant été introduit une fois par un nain dans le Kyffhæuser, l'empereur se leva et lui demanda si les corbeaux volaient encore autour de la montagne. Et, sur la réponse affirmative du berger, il s'écria en soupirant : « Il faut donc que je dorme encore pendant cent ans. »

Certainement, hélas ! les corbeaux volent toujours autour de la montagne, ces corbeaux que nous connaissons si bien, et dont nous entendons toujours le pieux croassement. Mais l'âge les a affaiblis, et il y a de bons

tireurs qui les abattent au vol. Quand l'empereur rentrera un jour dans le monde, il pourra bien trouver sur son chemin plus d'un corbeau percé de flèches. Et le vieux seigneur remarquera en riant, que l'archer qui les a frappés portait une bonne arbalète.

HUITIÈME PARTIE

— LA LÉGENDE DE FAUST —

M. Lumley, directeur du Théâtre de la Reine, à Londres, m'avait prié d'écrire un ballet pour la scène qu'il dirige; c'est pour me conformer à son désir que j'ai composé le poëme que voici, qui n'a pas été représenté, — d'abord parce que, la saison pour laquelle on l'avait annoncé ayant été remplie par le fabuleux succès du rossignol suédois, toute autre exhibition à ce théâtre devenait superflue, — et puis parce que le maître de ballets, par esprit de corps de ballet sans doute, fit naître avec toute la malveillance imaginable des obstacles et des retards sans fin. Lorsque j'eus le plaisir de remettre à M. Lumley le manuscrit de mon poëme, nous causâmes, tout en prenant le thé, de l'esprit de la légende de Faust et de la manière dont je l'avais conçue; le spirituel *im-*

presario m'engagea alors à rédiger les principaux détails de notre conversation, afin d'en enrichir plus tard le libretto qu'il voulait offrir au public le soir de la représentation. C'est encore pour obéir à cette invitation que j'ai écrit la lettre (qu'on lira plus loin) à M. Lumley sur le Faust historique comme sur le Faust mythique; je n'ai donné dans cette lettre que des indications insuffisantes, et je ne puis me dispenser de résumer d'abord en peu de mots le résultat de mes recherches pour tout ce qui concerne l'origine et le développement de la légende, de la fable de Faust.

Ce n'est pas, à proprement parler, la légende de Théophile, sénéchal de l'évêque d'Adama en Sicile, mais un vieux drame anglo-saxon sur cette légende, qui doit être considéré comme le fondement de la fable de Faust. Dans le poëme de Théophile, poëme en bas allemand que nous possédons encore, on remarque des archaïsmes saxons ou anglo-saxons, espèces de mots pétrifiés, de locutions fossiles, preuve certaine que ce poëme n'est que l'imitation d'un original plus ancien perdu dans le cours des âges. Cet original doit avoir encore existé quelque temps après la conquête de l'Angleterre par les Normands, car il a été manifestement imité par le poëte français Rutebeuf, et il a paru au théâtre sous la forme d'un mystère dont M. Charles Magnin a parlé avec détail, il y a sept ans environ, dans le *Journal des Savants*. Quand le poëte anglais Marlowe écrivit son *Faust*, ce mystère du troubadour Rutebeuf ne lui fut pas inutile;

Marlowe emprunta la légende analogue du sorcier allemand à une vieille histoire de Faust déjà traduite en anglais, et il la revêtit de cette forme dramatique dont l'idée lui était suggérée par le mystère français, connu aussi en Angleterre. Le mystère de Théophile et le vieux livre populaire de Faust sont donc les deux éléments d'où est sorti le drame de Marlowe. Le héros de ce drame n'est plus, comme dans le mystère de Théophile, un personnage hardiment révolté contre les cieux, lequel, séduit par un magicien et pour s'assurer la jouissance des biens de la terre, vend son âme au diable, et doit enfin son salut à la grâce de la mère de Dieu, qui va chercher le pacte fatal au fond de l'enfer. Le héros de la pièce est lui-même un magicien; en lui comme dans le nécromant du livre de Faust se résument les traditions de tous les sorciers qui le précèdent, de tous ces sorciers dont il déploie la science devant les plus illustres compagnies; et comme tout cela se passe sur un sol protestant, où ne peut marcher la mère de Dieu, la libératrice, — le diable, à la fin du drame, emporte impitoyablement le magicien. Les théâtres de marionnettes qui florissaient à Londres au temps de Shakspeare, et qui s'emparaient aussitôt de toute pièce applaudie sur les grands théâtres, ont dû certainement donner un Faust d'après le modèle de Marlowe, soit en parodiant le drame original d'une manière plus ou moins sérieuse, soit en le façonnant selon leurs besoins, soit même, ce qui est arrivé maintes fois, en le faisant retravailler par l'auteur en personne au point

de vue de leur public. C'est ce Faust de marionnettes qui passa d'Angleterre sur le continent, traversa les Pays-Bas, visita en Allemagne les baraques de la foire, et là, traduit en un grossier patois et lesté de bouffonneries du cru, fit les délices des classes inférieures du peuple. Si différentes que soient ces versions, formées dans le cours des siècles par des improvisateurs, ce qu'il y avait d'essentiel pourtant ne subit pas d'altération notable; et c'est à une de ces comédies de marionnettes, jouée à Strasbourg dans quelque coin de rue en présence de Goëthe, que le grand poëte a emprunté la forme et le fond de son chef-d'œuvre. Cela est surtout visible dans la première édition, dans l'édition fragmentaire du *Faust* de Goëthe; on n'y trouve ni l'introduction, prise à *Sacontala*, ni le prologue, composé plus tard à l'imitation du livre de Job; la simplicité des pièces de marionnettes y est à peine déguisée, et il n'y a aucune raison sérieuse de croire que l'auteur ait connu les vieux livres originaux de Spiess et de Widman.

Tel est le développement de la fable de Faust depuis le mystère de Théophile jusqu'à Goëthe, à qui elle doit sa popularité actuelle. Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, et Jacob engendra Juda, dans les mains duquel le sceptre restera éternellement. — Dans les lettres comme dans la vie, chaque fils a un père, mais ce père, on ne le connaît pas toujours; et souvent même, tout en le connaissant, on le renie.

ACTE PREMIER.

Cabinet d'étude, vaste, voûté, mal éclairé. Style gothique. Le long des murs, des armoires garnies de vieux bouquins, d'instruments astrologiques et alchimiques, tels que globes terrestre et céleste, configurations planétaires, fourneaux, cornues, tuyaux en verre; préparations anatomiques, squelettes d'hommes et de bêtes; — et autre attirail hermétique.

Minuit sonne. Près d'une table couverte de livres et d'ustensiles de nécromancie, dans un fauteuil à haut dossier est assis le docteur Faust. Il est absorbé dans ses méditations. Son costume est celui des docteurs allemands du XVIe siècle. Au bout de quelques instants, il se lève et se dirige d'un pas incertain vers une armoire où se trouve fixé par une chaîne un gros in-folio; il ouvre la serrure, et dépose sur la table le lourd grimoire qu'il porte avec peine. Ce livre c'est *la Clé des Enfers*. L'allure et les mouvements du savant dénotent un singulier mélange de raideur et de courage, de gaucherie et d'orgueil doctoral. Après avoir allumé quelques flambeaux et tracé des cercles magiques sur le parquet, il ouvre le redoutable volume, et ses gestes expriment le frisson involontaire que lui cause la conjuration infernale. Le cabinet s'obscurcit, des éclairs le sillonnent, le tonnerre gronde, et, du plancher qui s'ouvre avec fracas, se dresse, flamboyant, un tigre rouge. Faust, à cet aspect, ne trahit

pas le moindre effroi; il va droit au monstre enflammé, et d'un regard de mépris semble lui donner l'ordre de disparaître. Aussitôt, en effet, l'apparition rentre sous terre. Évocation nouvelle, éclairs et tonnerre épouvantable; du parquet béant s'élance un serpent monstrueux qui se roule, s'agite, se plie et se replie avec rage, vomissant feu et flammes. Faust marche à lui avec dédain, il hausse les épaules, il rit, il raille l'esprit de l'enfer impuissant à se présenter sous une forme plus redoutable, et le serpent, à son tour, disparaît sous le sol. Le docteur accomplit de nouveau l'évocation avec un redoublement d'ardeur; mais cette fois les ténèbres se dissipent tout à coup: des lumières sans nombre éclairent la salle, au lieu des grondements du tonnerre, c'est la plus joyeuse musique de danse qui se fait entendre, et de la terre entr'ouverte, comme d'une corbeille de fleurs, sort une danseuse en costume de ballet, une danseuse vêtue de gaze et de tricot, qui voltige çà et là en maintes pirouettes banales.

Faust paraît surpris d'abord que Méphistophélès, l'esprit évoqué, n'ait pu trouver une forme plus infernale que celle d'une danseuse; il finit cependant par prendre goût à cette riante et gracieuse apparition, et, d'un air compassé, il lui fait une solennelle révérence. Méphistophélès ou, pour mieux dire, Méphistophéla, — c'est ainsi dorénavant que nous désignerons le malin devenu femme, — lui rend, en la parodiant, sa révérence *empruntée*, et se met à voltiger coquettement autour du

grave docteur. Elle tient à la main une baguette magique, et tout ce que touche cette baguette se métamorphose aussitôt de la façon la plus divertissante, de telle sorte pourtant que la forme primitive ne disparaisse pas entièrement : les constellations planétaires se colorent d'une lumière intérieure, les avortons contenus dans les bocaux deviennent des oiseaux au plumage bariolé, les hiboux portent au bec des girandoles étincelantes ; on voit briller subitement sur les murailles maints objets splendides, des miroirs vénitiens, des bas-reliefs antiques, les œuvres d'art les plus variées, vrai chaos fantastique où éclate toutefois une magnificence inouïe ; — c'est une immense, une prodigieuse arabesque. La belle Méphistophéla semble contracter un pacte d'alliance avec Faust ; cependant le docteur hésite, il se refuse encore à signer le parchemin qu'elle lui présente, l'engagement redoutable auquel il ne manque plus que son nom. Il exige qu'elle lui fasse voir les hauts dignitaires de l'empire infernal, et bientôt on voit sortir de terre les princes des ténèbres. Ce sont des monstres à têtes d'animaux, natures hybrides et fabuleuses, à la fois grotesques et terribles, la plupart avec la couronne sur la tête et le sceptre aux griffes. Faust leur est présenté par Méphistophéla, présentation à laquelle préside la plus rigoureuse étiquette. Les majestés infernales, d'un pas cérémonieux, commencent leur danse lourde et grossière ; mais Méphistophéla les frappe de sa baguette, les hideuses enveloppes tombent, et les monstres deviennent autant de gentilles danseuses,

qui s'élancent en agitant des guirlandes de fleurs. Faust s'amuse de cette métamorphose, bien qu'il ne semble pas trouver parmi ces jolis diablotins de quoi satisfaire complétement son goût. Méphistophéla, qui devine sa pensée, fait jouer sa baguette, et, dans un miroir qui vient de paraître au mur, on aperçoit le portrait charmant d'une femme portant costume de cour et couronne ducale. A cette vue, transports d'admiration de la part de Faust. Il s'approche de la douce image avec l'expression de la tendresse la plus vive et du plus ardent désir. L'image, qui se meut et semble respirer, le repousse avec dédain; il s'agenouille humblement devant elle; vaine prière! elle le repousse de nouveau, et ses gestes lui témoignent d'une manière plus significative encore un humiliant mépris.

Le pauvre docteur se tourne alors avec des regards suppliants vers Méphistophéla, qui ne répond que par un haussement d'épaules moqueur. Elle agite sa baguette, la terre s'ouvre, et on en voit sortir jusqu'aux hanches un vilain singe, lequel cependant, sur un signe d'impatience de Méphistophéla, disparaît aussitôt pour reparaître un instant après sous la forme d'un beau et svelte danseur, qui s'élance d'un seul bond et se met à exécuter des entrechats vulgaires. Le danseur s'approche de la vivante image, et aux compliments amoureux qu'il lui adresse avec une fade suffisance, la belle dame répond par le sourire le plus charmant; elle lui tend les bras avec l'expression d'un langoureux désir, et s'épuise en

démonstrations de tendresse. Faust, à cet aspect, est en proie à un désespoir mêlé de rage. Méphistophéla prend pitié de lui, et de sa baguette elle frappe l'heureux danseur, qui soudain, redevenu singe, rentre dans l'abîme, en laissant glisser à terre toute sa brillante défroque. A ce moment, Méphistophéla présente de nouveau son parchemin à Faust; celui-ci, sans plus de résistance, s'ouvre une veine au bras, et signe de son sang le pacte fatal par lequel il renonce aux béatitudes éternelles de la vie céleste pour s'assurer les temporaires jouissances de ce monde. Il jette loin de lui le grave et honnête habit doctoral, et se pare des oripeaux maléfiques abandonnés par le danseur. Dans ce changement de costume, dont il s'acquitte avec une maladresse bouffonne, le corps de ballet de l'enfer lui vient gracieusement en aide.

Méphistophéla donne à Faust des leçons de danse, et lui enseigne toutes les ruses du métier. La gaucherie, la raideur du savant qui s'efforce d'imiter les pas élégants et légers de la danseuse, produisent maints contrastes d'un effet burlesque. Les *diables-danseuses* se mettent de la partie, et s'évertuent, chacune de son côté, à lui démontrer la règle par l'exemple; elles se le jettent dans les bras l'une de l'autre, se l'arrachent, tournoient avec lui, le tiraillent, le harcèlent; il tient bon néanmoins, et, grâce à la puissance de l'amour, grâce à la baguette enchantée qui lui assouplit les membres, le disciple en chorégraphie finit par passer maître. Il danse avec Méphistophéla un brillant pas de deux, et, à la grande joie

de ses compagnes, il se lance avec elles dans les figures les plus ingénieusement embrouillées. Devenu désormais un virtuose, il ose enfin paraître en danseur devant la belle image du miroir magique, et celle-ci répond à sa flamme pirouettante par des gestes qui expriment au le plus brûlant amour. Faust continue de danser avec une ivresse croissante; mais tout à coup Méphistophéla l'arrache aux enchantements du miroir qu'elle fait disparaître d'un coup de baguette, et la haute école de chorégraphie classique recommence de plus belle.

ACTE DEUXIÈME

Vaste place devant un château qu'on aperçoit à droite. Sur la rampe, entourés d'officiers de la cour, de chevaliers et de dames, le duc et la duchesse sont assis sur deux trônes. Le duc est vieux et chétif; la duchesse est une jeune femme dans tout l'éclat de sa luxuriante beauté. C'est tout à fait le portrait représenté par le miroir magique au premier acte. On remarque qu'elle porte au pied gauche un soulier d'or.

Fête de cour. Grand luxe de décors. Représentation d'une pastorale dans le style du plus ancien rococo; affèterie gracieuse et innocence galante. Cette douceâtreuse *dansoterie* arcadienne est interrompue par l'arrivée de Faust et de Méphistophéla, qui entrent en scène dans leur costume de danse, triomphalement escortés du corps de ballet infernal et au milieu de

ruyantes fanfares. Tous deux, avec maintes pirouettes, font leur révérence au couple souverain. Surprise de Faust et de la duchesse; l'un et l'autre, en s'examinant, semblent émus d'un tendre et mystérieux souvenir. Ils se reconnaissent et échangent des regards d'intelligence amoureuse. Le duc, de son côté, paraît agréer avec condescendance les séduisants hommages de Méphistophéla. Un impétueux pas de deux dansé par elle et par Faust s'adresse surtout aux époux couronnés, et, tandis que le cortége des danseuses infernales prend leur place, Méphistophéla vient cajoler le duc, et Faust conte fleurette à la duchesse. L'ardente passion de ces derniers a comme sa parodie dans la réserve affectée que Méphistophéla oppose ironiquement aux raides et anguleuses galanteries de son altesse sérénissime.

Enfin le duc s'adressant au nécromancien baladin, lui demande un échantillon de son art magique; il désire voir David, roi de Juda et d'Israël, dansant devant l'arche sainte. Docile à cette volonté auguste, Faust saisit la baguette des mains de Méphistophéla, l'agite dans les airs en signe d'incantation évocatrice, et de la terre qui s'ouvre on voit sortir le groupe demandé. Sur un char traîné par les lévites apparaît l'arche sainte; devant l'arche, le monarque hébreu dansant avec une gaieté folle et bouffonne, et grotesquement accoutré comme un roi de cartes; derrière, les gardes royaux armés de lances et costumés en Juifs polonais : amples et longs cafetans de soie noire, têtes branlantes à

barbes pointues, hauts bonnets de fourrure. Ces caricatures font le tour de la scène et disparaissent aux applaudissements des spectateurs.

Encore un brillant pas de deux de Faust et de Méphistophéla. L'un et l'autre, redoublant d'agaceries, amorcent si bien le duc et la duchesse, que les deux époux, n'y résistant plus, quittent leurs trônes et prennent part à la danse du joyeux couple. Quadrille dramatique dans lequel Faust déploie toute son adresse pour enlacer la duchesse dans ses filets. A certain signe occulte qu'il découvre à son cou, il reconnaît en elle une sorcière; il lui demande un rendez-vous au prochain sabbat. Effrayée, elle veut nier; mais Faust désigne du doigt le soulier d'or, marque certaine qui révèle la *domina*, la fiancée en titre de Satan. D'un air pudibond, elle accorde enfin le rendez-vous. De leur côté, le duc et Méphistophéla font la contre-partie comique de cette scène, et bientôt les danseuses infernales viennent prendre la place de ces quatre personnages, qui se retirent en tête-à-tête.

Sur la demande du duc, Faust s'apprête à lui donner une nouvelle preuve de sa science magique. Il saisit la baguette et en frappe les danseuses. A l'instant même, elles redeviennent les monstres hideux qu'on a vus au premier acte, et de leurs évolutions gracieuses retombant avec douleur dans un balancement aussi grossier que baroque, les diables s'abîment sous la terre au milieu de flammes qui jaillissent. Applaudissements frénétiques.

Faust et Méphistophéla remercient par des saluts les très-hauts et très-puissants seigneurs, ainsi que le très-honorable public.

Chacun des tours magiques fait éclater de plus belle la folle joie; les quatre principaux personnages se précipitent encore dans l'arène, et la passion, pendant ce nouveau quadrille, prend des allures toujours plus hardies. Faust se jette aux pieds de la duchesse, qui répond à ses démonstrations amoureuses par une pantomime non moins compromettante, tandis que le duc est aux genoux de Méphistophéla. Tout à coup le duc, se retournant, aperçoit Faust agenouillé devant la duchesse : il se redresse, tire l'épée, et se précipite sur l'insolent magicien; mais celui-ci s'arme rapidement de sa baguette, le frappe et lui fait jaillir du front un énorme bois de cerf, par les bouts duquel la duchesse le retient. Consternation des courtisans, qui se jettent en désordre et l'épée à la main sur Faust et Méphistophéla. Le magicien brandit sa baguette; des trompettes guerrières retentissent, et du fond de la scène s'avancent des rangées de chevaliers armés de pied en cap. Tandis que les courtisans effrayés se retournent pour faire face à l'ennemi, Faust et Méphistophéla s'envolent dans les airs sur deux coursiers noirs sortis du sein de la terre. Au même instant, les escadrons de chevaliers évoqués s'évanouissent comme une fantasmagorie.

ACTE TROISIÈME.

Rendez-vous nocturne du sabbat des sorcières. Un plateau spacieux. De chaque côté des rangées d'arbres; dans les branches, des lampions qui éclairent la scène d'une lueur lugubre. Au milieu, en guise d'autel, une espèce de piédestal sur lequel repose un gros bouc noir, à face humaine également noire, avec un cierge allumé entre les cornes. Dans le fond, sommets de montagnes, cimes disposées en gradins et formant amphithéâtre. Sur les gradins gigantesques sont accroupies, assistant au spectacle, les notabilités infernales; ce sont les démons qu'on a vus dans les actes précédents et qui prennent ici des proportions plus colossales encore. On aperçoit, juchés sur les arbres, des musiciens à figures d'oiseaux, munis d'instruments à vent et à cordes, des formes les plus bizarres.

Déjà la scène est animée par des groupes de danseurs dont les costumes rappellent des époques et des pays étonnés de se trouver confondus, si bien que toute la réunion ressemble à un bal masqué. Plusieurs de ces personnages portent en effet des masques. Quelle que soit l'étrangeté baroque de la scène, aucune de ces figures ne doit blesser le sentiment du beau; la répugnance que pourrait inspirer l'excès du grotesque est tempérée ici ou effacée par l'effet d'une magnificence féerique, par des terreurs réelles. De temps en temps,

on voit un couple amoureux, homme et femme, un cierge noir à la main, s'approcher de l'autel, se prosterner devant le bouc, et l'adorer selon le rite consacré. De tous côtés accourent des convives, sorciers et sorcières, traversant les airs sur des manches à balai, sur des fourches, sur des cuillers à pot, voire sur des loups et sur des chats. Ces nouveaux venus trouvent ici leurs poursuivants ou poursuivantes, et, la bienvenue donnée, se mêlent aux groupes qui gambadent. Son altesse sérénissime madame la duchesse n'est pas femme à manquer au rendez-vous : la voici qui vient sur une énorme chauve-souris. Elle est décolletée autant que possible, et son pied droit est chaussé du soulier d'or. Elle semble chercher quelqu'un avec impatience, elle l'aperçoit enfin : c'est Faust qui arrive avec Méphistophéla sur son coursier noir. Il porte un brillant costume de chevalier, et sa compagne est vêtue de l'amazone étroite et serrée d'une châtelaine allemande.

Faust et la duchesse se précipitent dans les bras l'un de l'autre, et leur folle ardeur amoureuse les entraîne dans une danse effrénée. Méphistophéla trouve aussi le bien-aimé qu'elle attendait, un gentilhomme grêle et sec, portant manteau noir, béret et plume de coq couleur de sang. Tandis que la danse du premier couple parcourt la gamme entière d'une passion vraie, quoique désordonnée, celle de Méphistophéla avec son partner, — singulier contraste, — n'est que l'expression lascive de la galanterie, du tendre mensonge, de la convoitise

qui se persifle elle-même. Tous les quatre enfin, saisissant des flambeaux noirs, vont, selon la forme consacrée, présenter au bouc leur hommage respectueux, puis se réunissent au galop qui tourbillonne autour de l'autel. Une particularité de ce galop consiste dans la position que prennent les danseurs vis-à-vis les uns des autres : ils font leurs évolutions dos à dos, le visage tourné en dehors de la ronde.

Faust et la duchesse, en proie à leur ardeur frénétique, s'échappent de cette ronde infernale et se perdent derrière les arbres à droite de la scène. La ronde tire à sa fin ; de nouveaux convives, s'approchant de l'autel, célèbrent l'adoration du bouc ; il y a parmi eux des têtes couronnées et même de hauts dignitaires de l'Église en habits pontificaux.

Pendant ce temps arrivent sur l'avant-scène nonnes et moines en grande foule. Leurs polkas extravagantes divertissent singulièrement les démons spectateurs perchés sur les cimes des montagnes, qui allongent leurs pattes crochues pour applaudir avec frénésie.

Faust reparaît avec la duchesse : ses traits sont bouleversés ; il se détourne avec dégoût de sa belle amie, qui, les cheveux en désordre, le poursuit de ses voluptueuses caresses. Il lui exprime, par des gestes faciles à comprendre, la satiété, l'aversion même qui a succédé à son amour. C'est en vain qu'elle se précipite à ses genoux, il la repousse avec horreur. En ce moment paraissent trois nègres vêtus en hérauts d'armes et bla-

sonnés de boucs noirs : ils apportent à la duchesse l'ordre de se rendre immédiatement près de Satan, son seigneur et maître, et, comme elle hésite, ils l'entraînent de force. On voit alors, au fond du théâtre, le bouc descendre de son piédestal, et, après quelques bizarres démonstrations de courtoisie, exécuter un menuet avec la duchesse. Pas grave, mesuré, cérémonieux. Les traits du bouc expriment la tristesse d'un ange déchu et le profond ennui d'un prince blasé ; ceux de la duchesse, un violent désespoir. La danse terminée, le bouc reprend place sur son piédestal. Les dames qui ont assisté à ce spectacle s'approchent de la duchesse avec force génuflexions et révérences, puis l'entraînent avec elles. Faust est resté sur l'avant-scène, et, pendant qu'il regarde le menuet, Méphistophéla revient prendre place à ses côtés. Il signale la duchesse à sa compagne avec un mouvement de répugnance, et semble lui faire au sujet de cette femme quelque confidence horrible. Il manifeste son profond dégoût pour tout ce monde absurde qui grimace autour de lui, pour ce fatras gothique où il ne reconnaît qu'une immonde et brutale parodie de l'ascétisme spiritualiste, — parodie qui n'a pas même le mérite d'être plus amusante que l'original. Il se sent le besoin d'une autre atmosphère, d'un air plus serein, plus pur ; il aspire à la beauté harmonieuse de l'ancienne Grèce, aux nobles et généreux types du monde homérique, cette printanière adolescence du genre humain. Méphistophéla comprend son désir, et, touchant la terre

de sa baguette, en fait surgir l'image de la fameuse Hélène de Sparte, belle vision aérienne aussitôt évanouie qu'apparue. Le docteur Faust, qui, en véritable érudit allemand, avait toujours idolâtré l'idéal antique, vient d'entrevoir la plus belle héroïne de ses rêves savants. Un noble enthousiasme brille dans ses yeux, l'impatience le saisit. Sur un signe de Méphistophéla, les coursiers magiques se présentent et les enlèvent tous deux. En ce moment, la duchesse rentre en scène; à la vue de son bien-aimé qui vient de s'enfuir, elle devient folle de désespoir et tombe évanouie. Des monstres goguenards la ramassent et la promènent triomphalement avec maintes facéties grossières.

Nouvelle ronde infernale interrompue tout à coup par les sons perçants d'une petite cloche et le choral des orgues, sacrilége parodie de la musique religieuse. Rassemblement général autour de l'autel; les flammes en jaillissent; consumé par le feu, le bouc éclate et disparaît avec fracas. Quelque temps encore après la chute du rideau, on entend retentir les chants impies, les chants à la fois grotesques et terribles de la messe de Satan.

ACTE QUATRIÈME.

Une île de l'Archipel. A gauche, un golfe dont l'émeraude étincelante harmonise avec le bleu de turquoise de la voûte céleste. Paysage idéal baigné dans une atmosphère lumineuse. Végétation et architecture aussi

grecques, aussi belles que les rêvait jadis le chantre de l'Odyssée. Cyprès, buissons de lauriers, à l'ombre desquels reposent de blanches statues. Plantes fabuleuses dans de grands vases de marbre; arbres ornés de guirlandes; cascades cristallines; à droite, un temple de Vénus Aphrodite, dont la statue brille derrière les colonnades, et tout cela animé par une verte et fleurissante race d'hommes, adolescents en blancs habits de fête, jeunes filles en tuniques de nymphes, la tête couronnée de roses ou de myrtes. Tout ici respire la sérénité du génie grec, la paix et l'ambroisie des dieux, le calme antique. Rien ne rappelle ce nébuleux supernaturalisme, cette mystique exaltation voluptueuse ou maladive, cette extase de l'esprit qui veut se délivrer des liens du corps et cherche un monde au delà de cette terre; partout une félicité réelle, plastique, sans le moindre mélange de regrets rétrospectifs ou de prétentieuses et vides aspirations.

La reine de cette île, c'est Hélène, la fille de Sparte, la plus noble beauté qu'ait glorifiée la poésie. A la tête des femmes de sa cour, elle conduit la danse exécutée dans le temple de Vénus. Danse et attitudes, tout est mesuré, chaste, solennel, tout est en harmonie avec la beauté des lieux. C'est au sein de ce monde idéal que Faust et Méphistophéla, fendant les airs avec leurs noirs coursiers, font une subite irruption. Tous deux semblent délivrés d'un lourd cauchemar, d'un absurde malaise, d'une folie pitoyable, tous deux se récréent à la vue du

beau et de la dignité vraie du monde primitif. La reine, dansant avec ses compagnes, s'avance hospitalièrement à leur rencontre; elle leur offre des aliments dans des vases d'une riche ciselure, et les invite à demeurer avec elle en cette île fortunée. Faust et Méphistophéla, par des pas de danse pleins de gaieté, répondent à ce gracieux accueil, et tous, formant une marche de fête, se rendent au temple de Vénus, où les deux étrangers dépouillent leur romantique accoutrement moyen âge, pour revêtir un costume grec à la fois simple et splendide. Revenus ensuite sur l'avant-scène, ils y exécutent à trois une pantomime mythologique.

Faust et Hélène prennent place sur un trône à droite de la scène, tandis que Méphistophéla, le thyrse et le tambourin à la main, se livre, comme une bacchante, à des évolutions fougueuses. Les suivantes d'Hélène, entraînées par l'exemple, arrachent de leurs fronts les couronnes de roses et de myrtes; elles entrelacent des feuilles de vigne dans leurs nattes, qui se dénouent, et, agitant le thyrse sacré, la chevelure flottante, elles s'abandonnent aux mêmes transports. Alors les adolescents, armés de boucliers et de lances, fondent sur ces filles prises de divine folie, les poursuivent, et dans un combat simulé exécutent une de ces danses guerrières si complaisamment décrites par les auteurs anciens.

Une scène d'*humour* païen doit trouver place dans cette pastorale héroïque : des amours chevauchant sur des cygnes accourent, armés de lances et de flèches, ils

s'élancent de leurs montures, et leurs danses simulent aussi des combats. Brusque interruption de ce gracieux spectacle par l'arrivée de la duchesse magicienne, qui s'abat à travers les airs sur son énorme chauve-souris. Effroi des petits cavaliers, qui se précipitent sur leurs cygnes et s'envolent. La duchesse s'élance comme une furie devant le trône où sont tranquillement assis Faust et Hélène. Elle semble adresser à l'infidèle sorcier de sanglants reproches, et d'atroces menaces à la reine. Méphistophéla, qui observe cette scène avec une maligne satisfaction, reprend sa danse de bacchante, à laquelle se joignent les suivantes de la reine, et leur joie frénétique forme un insolent contraste avec la colère de la duchesse. Furieuse alors, et cédant aux emportements de sa rage, celle-ci brandit la baguette magique qu'elle tient à la main, et l'on devine qu'elle accompagne ce mouvement de malédictions horribles. Le ciel s'obscurcit, des éclairs brillent, le tonnerre gronde, l'ouragan siffle, la mer soulevée par la tempête bondit en vagues écumeuses, et l'île entière, avec tout ce qu'elle renferme, subit d'effroyables métamorphoses. Tout semble frappé de mort : les arbres sont desséchés et sans feuilles ; le temple n'est plus qu'une ruine ; les statues jonchent le sol de leurs débris ; semblable à un squelette décharné, la belle Hélène, enveloppée d'un linceul, est assise à côté de Faust. Les danseuses aussi sont transformées en spectres osseux ; couvertes de capuchons de toile blanche qui retombent jusqu'à mi-

corps et laissent à nu les cuisses hideusement amaigries; elles sont telles qu'on représente les Lémures. Ainsi défigurées, elles n'en continuent pas moins leur danse joyeuse, sans paraître se douter du maléfice qui vient de les frapper. Faust, irrité de voir tout son bonheur anéanti par la vengeance d'une sorcière jalouse, s'élance du trône l'épée nue et la plonge dans le sein de la duchesse.

Méphistophéla, qui a évoqué ses coursiers noirs, semble agitée d'une pensée inquiète; elle presse Faust de se remettre en route et disparaît avec lui dans les airs. Insensiblement la mer a monté; elle dévore tout, choses et hommes. Seules, les Lémures ne remarquent rien de ce qui se passe, et leur danse continue au son du joyeux tambourin jusqu'à ce que les flots atteignent leurs têtes, et que l'île entière soit submergée. Au-dessus des vagues fouettées par la tempête, là haut, au sein de l'espace, on aperçoit Faust et Méphistophéla chevauchant sur leurs noires montures.

ACTE CINQUIÈME.

Vaste place devant une cathédrale, dont on aperçoit le portail gothique au fond de la scène. Des deux côtés de la place, bordure de tilleuls proprement taillés. Sous les arbres de gauche, groupes de bourgeois attablés faisant bonne chère et vidant leurs chopines. Costumes des Pays-Bas au xve siècle. Plus loin, des arbalétriers

tirant à l'oiseau sur un papegai fixé au haut d'une longue perche. Partout, réjouissances et divertissements d'une kermesse : boutiques, baraques, marionnettes, ménétriers, arlequins et groupes en goguettes. Au milieu de la scène, une pelouse où dansent les notables de l'endroit.

L'oiseau est abattu, et l'heureux tireur, roi de la fête, fait sa tournée triomphale. C'est un gros brasseur, la tête couverte d'une énorme couronne garnie de grelots, la poitrine et le dos chamarrés de plaques d'argent; ainsi accoutré, il se prélasse avec une vanité béate, et, à chaque pas, à chaque mouvement, fait résonner le cliquetis de sa royale parure. Des tambours et des fifres conduisent le cortége; après eux marche le porte-bannière, espèce de magot aux jambes courtes, qui agite de la façon la plus drôle un drapeau gigantesque; puis vient sa majesté, suivie cérémonieusement de tout le corps des arbalétriers. L'épais bourgmestre et sa non moins volumineuse moitié, attablés sous les tilleuls avec leur fille, reçoivent le respectueux salut de la bannière et du cortége qui défile; la jeune fille, vierge aux tresses blondes de l'école flamande, effleurant de ses lèvres la coupe d'honneur, la présente au roi de la fête.

Des trompettes retentissent. Sur un haut chariot orné de feuillage et attelé de deux chevaux noirs, entre le savantissime docteur Faust, revêtu d'un habit écarlate à broderies dorées. L'attelage est conduit par Méphistophéla, qui porte aussi un brillant costume charlatanesque :

rubans, plumage, oripaux de toutes sortes. Elle s'avance, la trompette à la main; de temps en temps elle sonne une fanfare, ou bien elle allèche la foule en dansant une réclame. Du haut de son chariot, autour duquel s'empressent les curieux, le prodigieux docteur débite, argent comptant, poudres et liqueurs de toute nature. Faust opère, à vue d'œil, des cures merveilleuses sur de misérables estropiés, qui le quittent en parfait état et se mettent à gambader de joie. Il finit par descendre de son véhicule, et distribue à la foule des fioles contenant un miraculeux élixir : il suffit d'en prendre quelques gouttes pour être aussitôt guéri de tout mal et ressentir une folle ardeur de danse. Le roi des arbalétriers, après avoir avalé tout le contenu de sa fiole, subit la magique influence; il s'empare de Méphistophéla et danse avec elle un pas de deux. Le bourgmestre et sa femme, également excités par la vertu motrice du breuvage enchanté, exécutent, clopin clopant, la vieille danse de leurs grands-pères.

Tandis que le public entier cède au vertige qui l'a saisi, au tourbillon qui l'emporte, Faust s'est approché de la fille du bourgmestre. Touché de sa candeur, de sa chaste beauté, il lui déclare son amour; ses gestes sont pleins d'une douceur mélancolique et presque craintive; il indique l'église voisine et demande la main de la jeune fille; il s'adresse aussi aux parents, qui viennent de se rasseoir tout essoufflés, et réitère sa demande; il est accueilli avec bienveillance, et la naïve

nfant, d'un air timide, finit par accorder elle-même on consentement. Parés de bouquets de fleurs, les fiancés dansent avec retenue leurs hyménées bourgeoises. e docteur va trouver enfin dans les joies modestes d'une le retirée la félicité domestique, qui seule satisfait l'âme. oin de lui les doutes philosophiques et les amères voptés de l'orgueil! Il rayonne de bonheur, il reluit omme un coq doré sur le clocher d'une église.

La procession nuptiale se forme avec pompe, et le ortége va se diriger vers la cathédrale, quand tout à oup Méphistophéla s'avance vers Faust, et par ses estes, par son rire moqueur, l'arrache à ses rêves l'églogue. Elle semble lui ordonner de la suivre sans etard; il s'y refuse et lui oppose sa colère. Consternaion générale. L'épouvante s'accroît lorsque, sur un igne cabalistique de Méphistophéla, les ténèbres de la uit remplacent le jour, et un orage effroyable éclate. Tout fuit, tout va chercher un asile dans l'église, où ommencent à retentir le bruit des cloches et les harmonies des orgues, voix suaves et religieuses, dramaique contraste avec le spectacle infernal qui remplit la cène de tonnerre et d'éclairs. Faust a voulu chercher ussi un refuge dans la cathédrale, dans le giron de l'église; mais une affreuse main noire, sortie des entrailles de la terre, l'a retenu, tandis que Méphistophéla, triomphante et avec une insultante joie, tire de son corset le parchemin fatal que le docteur a signé de son sang. Elle lui montre que le temps fixé par le contrat

s'est écoulé, et que désormais corps et âme il appartient à l'enfer. Vaines objections de la part du malheureux! vaines doléances! supplications inutiles! la femme-satan danse autour de lui avec d'outrageantes grimaces. La terre s'entr'ouvre, et de l'abîme sortent les princes de l'enfer, les monstres portant sceptre et couronne; ils dansent autour de Faust leur ronde infernale et accablent le damné de leurs ricanements hideux. Enfin Méphistophéla, transformée en un serpent horrible, l'enlace et l'étouffe dans ses féroces étreintes. Tandis que le groupe entier s'abîme au milieu des flammes et disparaît sous terre, on entend retentir du fond de la cathédrale le son des cloches et le chant des orgues, — grave avertissement, pieuse et chrétienne exhortation à la prière.

A LUMLEY, ESQUIRE, DIRECTEUR DU THÉATRE DE LA REINE, A LONDRES.

DEAR SIR!

J'ai éprouvé plus d'une fois une hésitation facile à comprendre au moment de traiter sous la forme du ballet un sujet qui a inspiré au grand Wolfgang Goëthe le plus important de ses chefs-d'œuvre. C'est déjà une témérité assez effrayante qu'une joute contre un tel poëte, fût-ce avec des moyens de même nature: combien plus périlleuse est l'entreprise, si les armes sont inégales! Il avait, le glorieux maître, pour équiper ses pensées, tout l'arsenal des arts de la parole; il avait

sous la main tous les trésors de la langue maternelle, de cette langue si riche en sons intimes, profonds, en harmonies primitives et sorties du sein même de l'âme; il possédait cette symphonie magique dont les notes, brisées à travers le cours des âges, rendent comme un écho dans sa poésie, et tiennent merveilleusement éveillée l'imagination du lecteur. Et moi, pauvre que je suis, quelles sont mes ressources? Ce que je pense et ce que je sens, par quels moyens d'expression puis-je le mettre en lumière? Je n'ai qu'un maigre *libretto* où j'indique le plus sommairement possible la pantomime des danseurs, des danseuses, avec la musique et les décors tels à peu près que mon esprit se les représente. Et pourtant, sous cette forme incomplète du ballet, j'ai osé composer un poëme de Faust; j'ai osé, souffrant et malade, lutter avec le grand Wolfgang Goëthe, avec un maître qui déjà m'avait ravi d'avance la fraîche primeur du sujet, et qui avait pu consacrer à son œuvre toute une longue et brillante existence, semblable à celle des dieux de l'Olympe!

Il m'a fallu, bien à regret sans doute, respecter les exigences de mon cadre; dans ces limites toutefois j'ai fait ce que homme de bonne volonté pouvait faire; j'ai aspiré à un genre de mérite dont Goëthe ne saurait se prévaloir. On regrette de ne pas trouver dans son *Faust* ce fidèle souci de la tradition réelle, ce respect religieux de l'esprit de la légende, en un mot cette piété d'artiste que l'illustre sceptique du XVIIIe siècle (Goëthe l'a été

jusqu'à la fin de sa vie) ne pouvait ni sentir ni comprendre. Aussi s'est-il rendu coupable de certains remaniements arbitraires, aussi blâmables au point de vue de l'art qu'au point de vue historique, et dont le poëte, finalement, a dû lui-même porter la peine. Oui, c'est ce manque de respect envers la tradition qui est la source des défauts de son poëme ; c'est pour s'être écarté de la pieuse ordonnance de la légende, telle qu'elle était sortie des profondeurs de la conscience populaire, qu'il lui a été impossible de mener à bonne fin son ouvrage, d'après un plan nouveau dont l'incrédulité est la base. Voilà pourquoi le *Faust* n'a jamais été terminé, à moins qu'on ne veuille considérer le second *Faust*, cette œuvre caduque, née quarante ans après, comme le couronnement d'un tel poëme. Dans cette deuxième partie, Goëthe délivre le nécromant des griffes du diable ; au lieu de le précipiter dans les enfers, il le fait triomphalement monter au ciel entouré d'une ronde de petits anges, de petits amours catholiques, et le terrible pacte infernal qui tant de fois avait fait dresser les cheveux de nos ancêtres finit comme une farce frivole, — j'allais dire, hélas ! comme un ballet.

Mon ballet, à moi, contient tout ce qu'il y a d'essentiel dans la vieille histoire de Faust : tout en réunissant dans un faisceau dramatique les éléments de la légende, j'ai religieusement suivi la tradition jusqu'en ses moindres détails, je l'ai suivie telle que je l'ai trouvée dans ces livres populaires qui se débitent à nos foires, telle

que je l'ai vue représentée, tout enfant, par les marionnettes ambulantes.

Ces livres populaires dont je viens de parler ne sont pas tous parfaitement d'accord : ce sont, pour la plupart, des compilations extraites de deux ouvrages fort anciens sur la vie de Faust, lesquels, avec les grimoires intitulés *Clé des Enfers*, forment les principales sources de notre sujet. Le plus ancien de ces deux ouvrages a paru à Francfort, en 1587, chez l'imprimeur Jean Spiess, qui pourrait bien aussi en être l'auteur, bien que, dans une dédicace à ses patrons, il affirme en avoir reçu le manuscrit d'un sien ami, résidant à Spire. Il y a dans ce *Faust* de Francfort une conception bien plus poétique, bien plus profonde, une bien autre intelligence du symbole que dans le second *Faust* publié à Hambourg, en 1599, par George-Rodolphe Widman. C'est ce dernier cependant qui s'est le plus répandu, peut-être parce qu'il est assaisonné d'admonitions homélitiques, et qu'il fait parade d'une pédantesque érudition. De ces deux livres, celui qui valait le mieux a succombé et est presque tombé dans l'oubli. Tous deux ont, du reste, une même tendance pieuse, tous deux sont composés dans les intentions les plus sages et pour détourner les chrétiens de toute alliance avec le diable. Quant à ces *Clefs des Enfers*, troisième source que j'ai indiquée, ce sont des formules pour l'évocation des esprits, rédigées les unes en latin, les autres en allemand, et attribuées au docteur Faust lui-même. Elles

offrent des variétés bizarres et sont répandues sous différents titres. La plus fameuse de ces *Clefs* s'appelle *l'Esprit de la Mer;* on ne prononçait qu'en frémissant ce titre redoutable, et le manuscrit était attaché avec une chaîne de fer dans les bibliothèques des cloîtres. Toutefois, par suite d'une téméraire indiscrétion, le livre fut publié, en 1692, à Amsterdam, chez Holbek, rue du Pont-aux-Choux (*Kohlsteg*).

Les livres populaires issus des sources que nous venons de rappeler mettaient aussi à contribution un autre ouvrage non moins merveilleux sur le *famulus* du docteur Faust, Christophe Wagner, dont les aventures et les facéties ont été plus d'une fois attribuées à son illustre maître. L'auteur, qui publia son livre en 1594, et d'après un original espagnol, à ce qu'il prétend, se nomme Tholeth Schotus. Si cet ouvrage est réellement traduit de l'espagnol, ce dont je doute, ce serait un indice qui pourrait expliquer l'étrange conformité de la légende de Faust avec celle de don Juan.

Faust a-t-il réellement existé? Comme maint autre faiseur de miracles, Faust a été réduit à l'état de simple mythe. Il lui est arrivé pis encore : les Polonais, les infortunés Polonais l'ont réclamé comme leur compatriote, et ils soutiennent qu'aujourd'hui encore il est connu chez eux sous le nom de Twardowski. Il est vrai, les recherches les plus récentes le prouvent, que Faust a étudié la magie à l'université de Cracovie, où cette science, chose singulière, était librement et publique-

ment enseignée; il est vrai aussi que les Polonais de ce temps-là étaient de grands sorciers, ce qu'ils ne sont plus aujourd'hui; mais notre docteur *Johannes Faustus* est une nature si consciencieuse, si vraie, si profonde, si naïve, si altérée de l'essence des choses et même si érudite jusque dans la sensualité, que ce ne peut être qu'une fable ou un Allemand. Cependant il n'y a pas à douter de son existence, les personnes les plus dignes de foi nous donnent des renseignements sur lui : par exemple, *Johannes Wierus*, l'auteur du fameux livre sur les sorciers; puis Philippe Mélanchton, le frère d'armes de Luther; enfin l'abbé Trithein, un grand savant qui s'occupait aussi de pratiques occultes, et qui, par pure jalousie peut-être, soit dit en passant, a cherché à décrier Faust en faisant du docteur un charlatan vulgaire. D'après ces témoignages de Wierus et de Mélanchton, Faust était né à Kundlingen, petite ville de la Souabe. Je dois faire observer ici que les livres fondamentaux dont je parlais tout à l'heure ne sont pas d'accord sur ce point. A en croire le vieil ouvrage publié à Francfort, Faust serait né à Rod, près de Weimar, d'une famille de paysans. Dans la version de Hambourg par Widman, il est dit au contraire : « Faust est originaire du comté d'Anhalt, et ses parents, qui étaient de pieux paysans, habitaient la marche de Soltwedel. »

C'est une erreur très-répandue dans le peuple que celle qui identifie Faust le magicien et Faust l'inventeur

de l'imprimerie, erreur bien expressive et qui renferme un sens profond; le peuple a identifié ces deux personnages, parce qu'il sentait confusément que la direction intellectuelle, dont les magiciens étaient le symbole, avait trouvé dans l'imprimerie son plus terrible instrument de propagande. Cette direction intellectuelle n'est autre chose que la pensée même dans son opposition à l'aveugle *credo* du moyen âge, à cette foi qui tremblait devant toutes les autorités du ciel et de la terre, à cette foi qui comptait sur les dédommagements de là-haut en échange des privations d'ici-bas, à cette foi du charbonnier enfin, telle que la commandait l'Église. Faust commence à penser; sa raison impie se révolte contre la sainte croyance de ses pères; il se refuse à errer plus longtemps dans les ténèbres et à croupir dans l'indigence; il aspire à la science, aux pompes terrestres, aux voluptés mondaines : il veut savoir, pouvoir, jouir; — pour nous servir enfin des termes symboliques du moyen âge, sa chute s'accomplit. Rebelle à Dieu, il renonce à la béatitude éternelle; il sacrifie à Satan et à ses pompes terrestres. Cette révolte et la doctrine qui en est l'âme, l'imprimerie a si miraculeusement servi à les propager dans le monde, qu'elles se sont emparées peu à peu non-seulement des esprits d'élite, mais de toute la masse des populations. C'est pour cela peut-être que cette légende de Faust a un attrait si mystérieux pour nos contemporains; c'est parce qu'ils y voient représentée, et avec la clarté la plus naïve, la lutte dans laquelle

ils sont engagés eux-mêmes : cette lutte des temps modernes où se trouvent face à face la religion et la science, l'autorité et la discussion, la foi et la raison humaine, l'humble résignation à toutes les souffrances et la soif effrénée des joies de ce monde; lutte à mort, au bout de laquelle nous finirons par tomber dans les griffes du diable, à l'instar de ce pauvre docteur Faust, natif du comté d'Anhalt ou de Kundlingen, en Souabe,

Oui, notre magicien est souvent confondu avec l'imprimeur; cela se voit surtout dans les jeux de marionnettes, qui placent toujours le héros à Mayence, tandis que les livres populaires lui assignent pour domicile la ville de Wittenberg. Et une chose bien remarquable encore, c'est qu'ici la demeure de Faust, Wittenberg, se trouve être en même temps le berceau et le laboratoire du protestantisme.

Ces jeux de marionnettes dont je parle n'avaient jamais été imprimés; il y a très-peu de temps seulement qu'un ouvrage de cette nature, rédigé sur les copies manuscrites, vient d'être publié par un de mes amis, M. Charles Simrock. Cet ami, avec lequel j'ai suivi, à l'université de Bonn, les cours d'archéologie et de prosodie allemandes de Guillaume Schlegel, tout en vidant mainte chope de bon vin du Rhin, se perfectionna de la sorte dans les sciences subsidiaires, qui plus tard, pour la publication de l'ancien jeu de marionnettes, lui furent d'une si notable utilité. La manière dont il a complété les lacunes et choisi les variantes témoigne d'une grande

connaissance des traditions et en fait un travail méritoire; quant au parti qu'il a su tirer du personnage bouffon, cela prouve qu'il a fait, et probablement aussi en suivant ce même cours de Guillaume Schlegel, d'excellentes études sur les polichinelles allemands. Comme la pièce s'ouvre bien! quel excellent monologue que celui de Faust, lorsque, relégué dans la solitude de son cabinet d'études et entouré de ses bouquins, il s'écrie:

« Voilà donc ce que j'ai gagné par ma science! En tout lieu, on se moque de moi. J'ai fouillé tous les livres d'un bout à l'autre, sans pouvoir y découvrir la pierre philosophale. Jurisprudence, médecine, études vaines! Il ne me reste de salut que dans l'art de la nécromancie. A quoi m'a servi la théologie? Qui me donnera le prix de mes veilles? Je n'ai plus sur le corps que des haillons, et tant de dettes avec cela, que je ne sais plus à quel saint me vouer. Il faut que j'aie recours à l'enfer pour plonger dans les profondeurs cachées de la nature; mais, pour évoquer les esprits, apprenons d'abord la magie. »

La scène qui suit contient les motifs les plus poétiques et les plus émouvants, des motifs dignes de la haute tragédie, et qui certainement sont empruntés à d'anciens poëmes dramatiques. Au premier rang, parmi ces poëmes, nous citerons le *Faust* de Marlow, œuvre de génie, qui a servi de modèle aux jeux de marionnettes, tant pour le sujet que pour la forme. Ce *Faust* aura été imité par d'autres auteurs contemporains, et

des fragments de ces pièces auront passé ainsi dans les théâtres de marionnettes. Il est à présumer aussi que ces comédies anglaises ont été traduites en allemand et représentées par les troupes ambulantes qui jouaient aussi les plus beaux drames de Shakspeare. Il reste à peine quelques vestiges du répertoire de ces troupes; si les versions allemandes, qui ne furent jamais imprimées, n'ont pas entièrement disparu, elles ne se sont conservées que sur les petits théâtres ou dans le bagage des troupes foraines du dernier rang.

C'est ainsi que je me rappelle avoir vu deux fois la vie de Faust représentée par quelques-uns de ces artistes vagabonds, non pas d'après des ouvrages modernes, mais probablement d'après des fragments d'anciens drames disparus depuis longtemps. Je vis jouer la première de ces pièces, il y a vingt-cinq ans, sur les tréteaux d'un petit théâtre du *Hamburger-Berg*, faubourg qui sépare Hambourg d'Altona. Les démons y apparaissaient tous enveloppés de longs draps gris. A la question de Faust : Êtes-vous mâles ou femelles? Ils répondaient : Nous n'avons point de sexe. Faust demande à voir leur forme cachée sous ce linceul gris; ils répondent : « Nous n'avons point de forme à nous; nous empruntons à ton gré la figure sous laquelle tu désires nous voir; nous aurons constamment la forme de ta pensée. » Le pacte réglé, convention qui lui assure la science et la jouissance de toutes choses, Faust s'enquiert d'abord de la nature du ciel et de l'enfer, et de la

description qui lui en est faite il conclut qu'il doit faire trop froid au ciel, trop chaud en enfer, et que la température de notre bonne terre d'ici-bas est certainement la meilleure. Il s'élance à la recherche du bonheur; il triomphe des plus belles femmes par la vertu de son anneau magique, qui fait de son possesseur une fleur de jeunesse, de beauté et de grâce, enfin le plus brillant des chevaliers. Après bien des années passées au sein de la débauche et de l'orgie, il est engagé dans une intrigue amoureuse avec la signora Lucrezia, la plus fameuse courtisane de Venise; mais bientôt il abandonne traîtreusement sa belle et s'embarque pour Athènes, où la fille du duc s'éprend de lui et veut l'épouser. Dans son désespoir, la pauvre Lucrèce demande secours aux puissances infernales pour se venger de l'infidèle. Le diable lui confie un secret : tout l'éclat dont Faust est entouré disparaîtra avec l'anneau qu'il porte à l'index. Lucrèce, déguisée en pèlerin, s'embarque pour Athènes et arrive à la cour au moment même où Faust, paré d'un costume magnifique, va présenter la main à la princesse pour la conduire à l'autel; mais le pèlerin, la femme jalouse et altérée de vengeance, arrache subitement l'anneau magique, et soudain le jeune et brillant chevalier n'est plus qu'un affreux vieillard, visage ridé, bouche sans dents; à la place de sa belle chevelure dorée, on ne voit plus qu'un pauvre crâne où brillent quelques rares cheveux blancs. Le brillant costume tombe comme un feuillage desséché, et

l'on aperçoit un corps courbé par l'âge, que recouvrent de misérables haillons. Cependant le magicien, dépouillé de son talisman, ne se doute pas du changement qui vient de s'opérer, ou plutôt il ne sait pas que son corps et ses vêtements révèlent désormais le ravage qu'ont exercé sur lui vingt ans de débauche, ravage horrible qu'un prestige infernal a su dérober longtemps aux yeux des hommes sous une magnificence trompeuse. L'infortuné ne sait pas pourquoi les courtisans s'éloignent avec dégoût, pourquoi la princesse s'écrie : Otez de ma vue ce vieux mendiant ! Mais Lucrèce, toujours déguisée, lui présente avec une joie maligne un miroir dans lequel, à sa grande confusion, il reconnaît le personnage qu'il joue. Il est chassé à coups de pied comme un animal immonde, et jeté à la porte par les valets.

C'est dans un petit endroit du Hanovre, à l'époque d'un marché aux chevaux, que je vis représenter l'autre drame de ce genre. Un petit théâtre en charpente avait été élevé sur une pelouse, et, bien que l'on jouât en plein jour, la scène de l'évocation n'en fut pas moins d'un effet saisissant. Le démon ne s'y nommait pas Méphistophélès, mais Astaroth, nom qui, dans l'origine, était peut-être le même que celui d'Astarté, quoique les livres occultes sur la magie donnent ce nom d'Astarté à la femme d'Astaroth. Cette Astarté, dans les livres dont je parle, est représentée la tête armée de deux cornes disposées en croissant. Déjà les Phéniciens lui vouaient

un culte comme déesse de la lune, et c'est pour cela que les anciens Hébreux, qui prenaient pour des démons toutes les divinités de leurs voisins, la considérèrent comme une puissance diabolique. Salomon cependant, le sage roi Salomon, lui rendait un culte en secret, et lord Byron l'a célébrée dans son Faust, qu'il a intitulé *Manfred*. Dans la comédie de marionnettes publiée par Simrock, le livre qui induit Faust en maléfice est désigné sous ce titre : *Clavis Astarti de magicâ*. Pour en revenir à cette comédie que j'ai vu jouer dans le Hanovre, le docteur Faust, avant de recourir à l'évocation infernale, se plaint de l'état déplorable où l'a réduit la misère ; il est condamné à courir toujours à pied, et la vachère même lui refuserait un baiser. Aussi veut-il se donner au diable pour avoir un cheval et une belle princesse. Le diable évoqué apparaît successivement sous la forme de divers animaux, tels que le cochon, le bœuf, le singe, et Faust le congédie à chaque fois. « Il faut, dit-il, que tu sois plus terrible que cela pour m'inspirer de l'épouvante. » Le diable alors se présente sous la forme d'un lion qui rugit, *quærens quem devoret*. Ce n'est pas encore assez de terreur pour l'intrépide nécromancien. L'animal, serrant la queue, rentre dans les coulisses. Il en sort bientôt un serpent colossal ; mais Faust ne bronche pas. « Tu n'es ni assez hideux ni assez terrible, » lui dit-il. Le démon se retire encore tout confus, et bientôt on le voit reparaître sous forme humaine et rayonnant de beauté ; un manteau rouge le

couvre. Faust, étonné, lui exprime sa surprise, sur quoi le manteau rouge lui répond : « Il n'est rien d'aussi hideux, rien d'aussi effroyable que l'homme ; en lui grognent, sifflent, rugissent les féroces instincts de tous les animaux ; sale comme le porc, brutal comme le bœuf, ridicule comme le singe, furieux comme le lion, venimeux comme le serpent, l'homme est le résumé de la race animale tout entière. »

J'ai été vivement frappé de l'analogie de cette vieille tirade de comédie avec un des principes fondamentaux de la moderne philosophie de la nature, telle surtout qu'elle a été développée par Oken. — Le pacte conclu, Astaroth propose à Faust plusieurs femmes dont il lui vante la beauté : Judith, par exemple. « Je ne veux pas de coupeuse de tête, répond Faust. — Veux-tu Cléopâtre ? lui demande l'esprit. — Pas plus que l'autre, dit Faust ; elle est trop prodigue, trop dissipatrice, puisqu'elle a pu ruiner jusqu'au riche Marc-Antoine ; elle dévore des perles. — Eh bien ! reprend en souriant le malin esprit, je te recommande la belle Hélène de Sparte ; avec elle, ajoute-t-il d'un ton ironique, tu pourras converser en grec. »

Le savant docteur est ravi de la proposition ; il réclame ensuite du démon des charmes corporels et des vêtements magnifiques qui lui permettent de lutter victorieusement avec le chevalier Pâris ; de plus, il lui faut un cheval pour aller sur l'heure à Troie. Son vœu s'accomplit ; ils sortent alors tous les deux, et reparaissent

en dehors des tréteaux montés sur de brillants coursiers. Ils se dépouillent de leurs manteaux, et on les voit l'un et l'autre, vêtus du costume bigarré des écuyers-baladins, étincelants d'oripeaux et de paillettes, exécuter sur leurs chevaux les plus étonnants tours de force. Les faces rubicondes des maquignons hanovriens en étaient tout ébahies; ces braves gens applaudissaient à coups redoublés sur leurs culottes de peau jaune, claque foudroyante, et telle qu'à aucun théâtre je n'en ai depuis lors entendu de pareille. C'est qu'Astaroth était vraiment ravissante sur son cheval; c'était une svelte et jolie fille avec les plus grands yeux noirs qui soient sortis de l'enfer. Faust aussi avait bonne mine dans son brillant costume, et c'était un cavalier bien supérieur, veuillez le croire, à tous les docteurs que j'aie jamais vus chevaucher en Allemagne. Tous deux, partant au grand galop, firent le tour de la scène, où l'on apercevait dès lors la ville de Troie, et, au sommet de ses remparts, la fameuse Hélène de Sparte.

L'apparition de la belle Hélène dans la légende de Faust a une signification importante. Elle caractérise l'époque de la légende, et nous en révèle la pensée la plus intime. Cet idéal éternel de la beauté et des grâces, cette Hélène grecque, que nous voyons un beau matin s'installer en maîtresse dans la maison du docteur Faust à Wittenberg, n'est autre que l'antique Grèce elle-même, l'*hélénisme* conjuré par des incantations magiques et surgissant soudain au cœur de l'Allemagne.

Le prodigieux livre qui contenait les plus puissantes de ces formules évocatrices, c'était Homère; Homère, la vraie, la grande *clef des enfers*, qui séduisit, qui ensorcela et Faust et un si grand nombre de ses contemporains. Faust, le Faust historique, aussi bien que celui de la légende, fut un de ces humanistes dont l'enthousiasme propagea en Allemagne la science et l'art des Grecs. Le siége de cette propagande alors était Rome, Rome où les prélats les plus éminents relevaient les autels des anciennes divinités, Rome où le pape lui-même leur vouait un culte particulier, cumulant, à l'instar de Constantin, son prédécesseur, l'office de grand pontife du paganisme et la dignité de chef suprême de l'église chrétienne. C'était l'époque de la résurrection du monde antique; disons mieux, en nous servant du terme usité, c'était l'époque de la *renaissance*. Cette renaissance put fleurir et régner en Italie bien plus facilement qu'en Allemagne; chez nous, en effet, elle rencontra en face d'elle la résurrection de l'esprit juif, la renaissance évangélique, qui, produite vers le même temps par Luther et sa traduction des Écritures, déployait avec ardeur son fanatisme iconoclaste. Chose singulière, les deux grands livres de l'humanité qu'on avait vus, il y a une douzaine de siècles, s'acharner au combat, puis, comme exténués d'efforts, disparaître de l'arène pendant tout le moyen âge, Homère et la Bible, on les voit, au début du XVIe siècle, se reprendre corps à corps dans une lutte nouvelle! Si

j'ai dit plus haut que la révolte du réalisme, du sensualisme, c'est-à-dire du besoin des jouissances de la vie terrestre contre l'ascétisme spiritualiste de la religion chrétienne, constitue l'essence même et l'idée de la légende de Faust, je ferai observer ici que cette tendance sensualiste et réaliste des penseurs de l'époque a dû se manifester subitement à l'aspect des monuments de l'art antique, à l'étude d'Homère, et notamment des œuvres originales de Platon et d'Aristote. Faust, — c'est la tradition qui le rapporte expressément, — s'était si bien identifié avec ces deux derniers philosophes, que si un jour, disait-il, ils venaient à se perdre, il se faisait fort de les rétablir de mémoire, comme Esdras refit la loi du Seigneur. Faust, toujours selon la tradition, s'était si bien épris d'Homère, qu'il faisait apparaître en personne aux yeux des étudiants qui suivaient son cours sur ce poëte les héros de la guerre de Troie. Une autre fois, il évoqua, pour l'amusement de ses convives, cette belle Hélène, que plus tard il exigea du diable pour lui-même, et qu'il garda, — la plus ancienne histoire de Faust nous l'apprend, — jusqu'à sa malheureuse fin. Widman omet ces diverses circonstances, et s'exprime ainsi :

« Je ne cacherai point au lecteur chrétien que j'ai trouvé en cet endroit telles aventures de la vie *de Faust* que *des considérations de piété chrétienne* m'empêchent de relater dans toute leur étendue, comme quoi le diable, pour le détourner du mariage, l'enlaça dans son

infernal et abominable réseau de paillardise, et lui adjoignit pour concubine la fameuse Hélène, sortie des enfers, laquelle, en premier lieu, lui mit au monde un effroyable monstre, puis un fils du nom de Juste. »

Voici maintenant, dans la plus ancienne des histoires de Faust, les deux passages qui se rapportent à la belle Hélène :

« A la Quasimodo, lesdits étudiants reparurent inopinément dans la demeure de Faust pour y souper avec lui, apportant avec eux manger et boire, lesquels étudiants étaient d'aimables convives. Venant le vin à faire le tour de la table, la conversation tomba sur la beauté des femmes, de telle sorte que l'un d'entre eux se prit à dire que, de toutes les femmes, il n'en était aucune qu'il eût si grand désir de voir comme la belle Hélène de Grèce, à cause de laquelle avait péri la magnifique ville de Troie, devant être une fleur de beauté celle qui tant de fois fut enlevée, et à l'intention de laquelle si redoutable levée de boucliers avait eu lieu. — Puisque tant êtes avide de ce spectacle, dit Faust, et que vous voulez absolument voir cette reine Hélène, épouse de Ménélas, fille de Tyndare et de Léda, sœur de Castor et de Pollux, laquelle est dite avoir été la plus belle femme de toute la Grèce, je veux bien vous la présenter, afin que son esprit en personne vous donne une image de la forme et figure qu'elle avait de son vivant, ainsi que j'ai fait déjà de l'empereur Alexandre le Grand et de sa femme, à la requête de l'empereur Charles Quint. — Sur ce, le docteur

Faust leur défendit à tous de parler, de se lever de table et d'embrasser celle qu'il allait amener, et disparut par la porte. Bientôt on le vit rentrer, et derrière lui la reine Hélène, tellement belle que les étudiants ne savaient plus s'ils étaient en leur bon sens, et en perdaient la tête, tant ils étaient pris de confusion et de violente ardeur. Cette Hélène leur apparut dans une précieuse robe de pourpre noire; ses cheveux étaient dénoués, si splendides qu'ils brillaient comme de l'or, et si longs qu'ils pendaient jusqu'à ses jarrets; ses beaux yeux étaient noirs comme le charbon; elle avait une physionomie charmante, une petite tête ronde, les lèvres semblables à des cerises, la bouche mignonne, le cou blanc comme celui d'un cygne, des joues de rose, par-dessus tout le visage beau et luisant; enfin, elle était grande, droite et admirablement svelte. En somme, pas le moindre petit défaut à trouver sur elle. Ses regards hardis et malins furetaient par toute la chambre, de telle sorte que les étudiants se sentirent pris pour elle d'un violent amour. L'envie toutefois leur en passa bientôt, car ils la considéraient comme un esprit, et Hélène sortit de la salle avec le docteur Faust. Après avoir vu ce que je viens de relater, les étudiants prièrent le docteur d'acquiescer à leur demande et de faire revenir le lendemain cette apparition, voulant amener avec eux un peintre qui pût prendre sa ressemblance, ce que Faust leur refusa, disant qu'il ne pouvait à tous temps évoquer cet esprit. Il leur promit cependant de leur en donner une image

qu'ils pourraient faire copier, ce qui eut lieu effectivement, et les peintres l'envoyèrent plus tard dans toutes les contrées, car c'était une admirable image de femme. Quant à cette image que possédait Faust, on n'a jamais su qui la lui avait faite.

« Pour les étudiants, s'étant couchés dans leurs lits, ils ne purent, à cause de cette figure et de ces formes qu'ils avaient vues, fermer l'œil de toute la nuit. Par où l'on voit que le diable fascine souvent les hommes et les brûle de concupiscence, afin de les induire en paillardise, dont ensuite ils ne peuvent plus sortir. »

Et plus loin encore, dans ce même livre, on rencontre ces paroles :

« Afin donc de pouvoir donner libre cours à ses désirs charnels, le misérable Faust, se réveillant à minuit, se ressouvint de la belle Hélène de Grèce, laquelle jadis il avait fait voir aux étudiants un dimanche de la Quasimodo, et requit de son esprit, le lendemain matin, de la lui amener pour concubine, ce qui advint; et cette Hélène était de forme accomplie et d'une grande beauté et aménité de figure, semblable à celle qu'il avait fait voir aux étudiants. A cette vue il se sentit le cœur si violemment épris, qu'il la courtisa, la prit à lui et la garda toujours dans sa couche; et il ressentait pour elle si grand attachement, qu'il ne pouvait la quitter un seul instant; elle devint grosse dans la dernière année, et mit au monde un fils à la grande satisfaction de Faust, qui le nomma Juste Faust. Cet enfant lui révéla beaucoup

de choses futures, qui devaient s'accomplir dans tous les pays du monde; mais, à la mort de Faust, la mère et l'enfant disparurent avec lui. »

La plupart des livres populaires sur Faust ayant été tirés de l'ouvrage de Widman, l'épisode de la belle Hélène y est peu développé, et le sens profond qu'il renferme a pu facilement échapper. Goëthe lui-même, dans son premier Faust, n'avait pas remarqué cette féconde indication, en admettant qu'à cette époque il ait déjà connu les livres populaires, et que les jeux de marionnettes n'aient pas été la source unique à laquelle il ait puisé. Ce fut seulement quarante années plus tard, dans la seconde partie de son drame, qu'il mit en scène l'épisode de la belle Hélène, et il faut avouer qu'il le traita *con amore*. C'est certainement ce qu'il y a de mieux, ou, à vrai dire, c'est la seule chose qui soit bonne dans cette seconde partie du Faust, forêt d'allégories, labyrinthe obscur qui, s'éclaircissant soudain, découvre à nos yeux, sur un piédestal de bas-reliefs mythologiques, ce sublime marbre grec, cette statue divinement païenne, dont l'aspect subit inonde l'âme de joie et de lumière. C'est la plus précieuse sculpture qui soit jamais sortie de l'atelier du maître, et on a peine à croire que la main d'un vieillard ait pu ciseler un morceau si parfait. Du reste, c'est l'œuvre d'un talent calme et réfléchi bien plutôt que le produit spontané de l'imagination, chez Goëthe, car l'imagination n'éclate jamais trop hardiment, et c'est une ressemblance de plus qui

le rapproche de ses maîtres, de ses parents, j'allais dire de ses compatriotes, les Grecs. Les Grecs aussi étaient doués du sens exquis des formes et de l'harmonie, bien plus que de la plénitude débordante de l'imagination créatrice ; tranchons le mot, prononçons la grande hérésie : ils étaient plus artistes que poëtes.

Après ces indications, vous comprendrez facilement que j'aie consacré à la belle Hélène un acte entier de mon ballet. L'île que je lui ai assignée pour résidence n'est pas, du reste, de mon invention. Depuis longtemps elle a été découverte par les Grecs, et, au dire des auteurs de l'antiquité, selon Pausanias et Pline notamment, elle était située dans le Pont-Euxin, à peu près à l'embouchure du Danube ; le temple d'Achille qui s'y trouvait lui avait valu le nom d'Achillée. C'est là que, sortis du tombeau, résidaient le vaillant Pélide et les autres illustrations de la guerre de Troie, dont la belle Hélène était la plus brillante. L'héroïsme et la beauté, il est vrai, périssent prématurément ici-bas, à la grande joie de la vile multitude et de la médiocrité : c'est leur sort ; mais des poëtes généreux les arrachent à la tombe et les transportent dans quelque île fortunée, séjour d'un printemps éternel, où ni les roses ni les cœurs ne se flétrissent.

J'ai cédé peut-être à un mouvement d'humeur en parlant, comme je l'ai fait, de la seconde partie de *Faust ;* en revanche, je n'ai pas de termes pour rendre ce que j'éprouve devant l'admirable conception de la belle Hé-

lène. Ici le poëte est resté fidèle à cette tradition dont il s'est écarté si souvent, — je ne cesserai de lui en faire le reproche. C'est ce pauvre diable de Méphistophélès qui a surtout à se plaindre. Le Méphistophélès de Goëthe n'a absolument rien de commun avec le vrai *Méphistophélès*, comme l'appellent les vieux livres populaires. Ceci confirme l'opinion que j'ai déjà émise; Goëthe ne connaissait pas ces livres populaires quand il écrivit son premier *Faust*. S'il les eût connus, il n'eût pas affublé l'esprit malin d'un masque si sale et si bouffon. Méphistophélès n'est pas un misérable va-nu-pieds de l'enfer, c'est un *esprit subtil*, comme il le dit lui-même, un démon de haut parage, un noble démon très-haut placé dans la hiérarchie souterraine; en un mot, c'est un homme d'État du gouvernement infernal et un de ces hommes d'État dont on fait les chanceliers de l'Empire. Aussi ai-je cru devoir lui prêter une forme qui répondît à sa dignité. De tous temps, ce fut sous la figure d'une jolie femme que le diable aima à se présenter aux hommes, et nous voyons dans le premier livre sur Faust, publié à Leipzig, que ce fut aussi sous cette forme que Méphistophélès venait allécher le pauvre docteur, lorsque le malheureux se laissait aller à de pieux scrupules. Voici les naïves paroles du vieux livre : « Quand Faust était seul et voulait se livrer à la méditation des saintes Écritures, le diable se parait de la forme d'une belle femme, allait à lui, l'embrassait, et il n'était sorte d'agaceries qu'il ne lui fît, de telle manière que le savant

docteur oubliait incontinent et jetait au vent la parole de Dieu, continuant ainsi d'aller à mal. »

En faisant paraître le diable et ses compagnons sous la forme de danseurs, je suis plus fidèle que vous ne pensez à la tradition légendaire. Qu'il y ait eu déjà, du temps du docteur Faust, des corps de ballet composés de démons, ce n'est point, veuillez le croire, une fiction de votre très-dévoué ami; c'est un fait attesté par des passages de la *Vie de Christophe Wagner*, qui fut le serviteur et le disciple de Faust. Au seizième chapitre de ce vieux livre, il est rapporté que ce grand pécheur donna à Vienne un somptueux festin qu'embellissaient les diables déguisés en femmes et pourvus d'instruments à cordes, avec lesquels ils exécutaient une musique délicieuse, tandis que d'autres se livraient à toutes sortes de danses bizarres et impudiques. En cette occasion, ils dansèrent également sous la forme de singes. « Bientôt, est-il dit, arrivèrent douze singes, lesquels formèrent une ronde et se mirent à danser des ballets français, tels qu'on a coutume de les danser présentement en Italie, en France et en Allemagne, et ils sautèrent et pirouettèrent fort agréablement, ce dont les spectateurs furent grandement ébahis. » Le démon *Auerhahn* (coq des bruyères), esprit familier de Wagner, ne se présentait guère sous une autre forme que celle d'un singe. A proprement parler, on le voit débuter par le rôle de singe dansant. « Lorsque Wagner l'évoqua, raconte le biographe, Auerhahn prit la figure d'un singe, et se mit

à sautiller en haut et en bas, dansant la *gaillarde* et autres danses lubriques; puis il frappait du tympanon, jouait de la flûte traversière, et donnait de la trompe comme s'il y eût eu une centaine de musiciens avec lui. »

Ici, je ne puis résister à la tentation de vous expliquer le sens qu'attachait à ces mots « danser la gaillarde » le biographe du nécromancien. Dans un ouvrage de Jean Prétorius, publié à Lepzig en 1668, on trouve, outre des renseignements sur le Blocksberg, une singulière remarque sur la gaillarde, qui est présentée comme une invention du diable. Voici les graves expressions dont se sert l'auteur :

« La nouvelle *volte gaillarde* a été apportée d'Italie en France par les magiciens; outre que ce tourbillonnement est plein de gestes malhonnêtes, abominables et de mouvements impudiques, on peut affirmer qu'elle est la source de beaucoup de malheurs, de meurtres et d'avortements; ce qu'une police bien instituée devrait prendre en considération et défendre avec sévérité. Et vu que la ville de Genève, par-dessus toutes autres villes, a en horreur la danse, il est advenu que Satan, s'étant emparé d'une jeune fille de l'endroit, la dressa à faire jouer certaine baguette de fer, si bien que tous ceux qu'elle touchait se mettaient aussitôt en branle et dansaient la gaillarde. Et cette fille honnissait les juges et les défiait de pouvoir la mettre à mort, et oncques n'a eu repentance de son damnable maléfice. »

Cette citation montre d'abord ce que c'est que la gaillarde, et prouve ensuite que le diable favorise l'art de la danse en vue de donner scandale aux dévots. Aller jusqu'à forcer au moyen d'une baguette magique la pieuse ville de Genève, cette Jérusalem moderne, à se mettre en branle, c'est bien là, il faut l'avouer, le comble de l'abomination! Imaginez-vous, en effet, tous ces petits saints genevois, ces béats horlogers, ces élus du Seigneur, ces vertueuses institutrices, ces raides prédicants et maîtres d'école, se lançant soudain dans le tourbillon de la gaillarde. Le fait paraît certain, car je me souviens de l'avoir trouvé aussi constaté dans *la Démonomanie* de Bodin, et il me prend souvent l'envie d'en composer un ballet sous ce titre : *le Bal de Genève*.

Le diable, comme vous voyez, est un maître danseur, et il ne faut pas s'étonner de le voir se présenter au très-honorable public sous la forme séduisante d'une danseuse. Une autre métamorphose, moins naturelle, mais qui renferme un sens plus profond, est encore indiquée dans cette ancienne histoire de Faust : c'est la transformation de Méphistophélès en cheval ailé, transportant Faust au gré de ses désirs en tous lieux et en tous pays. Ici, l'esprit malin représente non-seulement la rapidité de la pensée de l'homme, mais encore la puissance de la poésie, vrai Pégase qui, dans le plus court délai, met en la possession de celui qui le monte toutes les magnificences et toutes les jouissances de la terre. En un clin d'œil, il transporte Faust à Constanti-

nople, et cela en droite ligne au beau milieu du sérail du Grand-Turc, où l'heureux mortel, pris par les odalisques étonnées pour le dieu Mahomet, se divertit divinement. Plus tard, Faust entre à Rome; il va droit au Vatican, où, invisible qu'il est, il se joue du Saint-Père, et d'un tour de main escamote à son nez, afin de les savourer lui-même, les mets succulents et les boissons exquises qu'on sert à sa sainteté. Parfois il part d'un éclat de rire, et le pape, qui se croit seul, est saisi de frayeur. Ici, comme partout d'ailleurs dans la légende de Faust, on voit percer une vive animosité contre la papauté et l'église catholique. Sous ce rapport, nous trouvons significatif l'ordre formel donné par Faust à Méphistophélès, après les premières évocations, de ne plus lui apparaître dorénavant, quand il l'appellerait, que sous le froc d'un franciscain. C'est dans cet habit monacal que nous le montrent les vieux livres populaires (et non les marionnettes), alors surtout que Méphistophélès discute avec Faust sur les mystères de la religion chrétienne. On sent que le souffle de l'époque, l'esprit de la réformation, a passé par là.

Méphistophélès, non-seulement n'a point de forme réelle, mais il n'est pas devenu populaire non plus sous une forme déterminée, comme d'autres héros des livres populaires, tels que Till Eulenspiegel, par exemple, ce rire personnifié dans la figure carrée d'un compagnon-ouvrier, ou bien comme le Juif errant à longue barbe séculaire, dont les poils blanchis par le temps semblent

trahir par leur pointe noire une nouvelle séve rajeunissante. Il n'a pas non plus de forme déterminée dans les livres de magie, qui cependant en donnent une à d'autres esprits. Aziabel, par exemple, y est constamment représenté comme un petit enfant, et le démon Marbuel, selon les termes exprès de ces livres, sous la figure d'un enfant de dix ans.

J'abandonne, soit dit en passant, à la décision des machinistes le choix du véhicule qui transportera dans les airs Faust et son compagnon infernal; ils choisiront à leur gré ou les deux chevaux ou le grand manteau magique : ce dernier est plus populaire; mais, pour les sorcières qui se rendent au sabbat, il faudra bien les faire chevaucher à califourchon, soit sur un monstre, soit sur quelque ustensile de ménage.

La monture ordinaire d'une sorcière allemande est un manche à balai, recouvert du même onguent merveilleux dont elle s'est enduit tout le corps auparavant. Quand son galant infernal vient la prendre, il se place devant, et elle derrière, pour l'ascension aérienne. La sorcière française profère, pendant l'acte de l'onction, les paroles suivantes : *Emen Hétan! Emen Hétan!* La sorcière allemande, qui s'échappe de la cheminée chevauchant sur son manche à balai, se sert de la formule sacramentelle : *Du bas en haut, sans toucher!* Elles savent s'arranger de manière à rencontrer bonne compagnie dans les airs, et on les voit ainsi arriver au sabbat par pelotons plus ou moins fournis. Comme les

sorcières, ainsi que les fées, ont une profonde horreur pour le son des cloches chrétiennes, il leur arrive assez souvent, en passant près d'un clocher d'église, d'en enlever la cloche et de la précipiter avec un rire effrayant dans quelque marais qui se trouve sur leur route. Ce méfait constitue un chef d'accusation dans les procès criminels intentés aux sorcières, et c'est à bon droit que le dicton français conseille la fuite immédiate à quiconque se verrait « accusé d'avoir volé les cloches de Notre-Dame. »

Quant au lieu où les sorciers et sorcières se réunissent pour célébrer leur sabbat, qu'ils nomment leur *convention* ou leur *diète*, les croyances populaires présentent des versions très-différentes. Toutefois, d'après les déclarations concordantes d'un grand nombre de sorcières, déclarations provoquées par la torture et dès lors dignes de foi, ainsi que sur le témoignage des Remigius, des Godelmanus, des Wierus, des Bodin et même des De Lancre, je me suis déterminé pour une cime de montagne entourée d'arbres, telle qu'elle se trouve décrite au troisième acte de mon ballet. En Allemagne, c'est le Blocksberg, point central du Hartz, qui passe pour être l'endroit où s'assemblaient jadis et où s'assemblent encore les sorcières. Cependant ce ne sont pas seulement les sorcières de l'Allemagne qui y accourent, il y vient aussi des sorcières d'autres pays, et non-seulement des sorcières vivantes, mais d'anciennes pécheresses mortes depuis longtemps, lesquelles, semblables aux willis, ne

jouissent point du repos de la tombe, tourmentées qu'elles sont du besoin de danser. C'est ce qui explique la grande diversité de costumes de tous les pays et de tous les temps, qui se fait remarquer au sabbat. Les dames de haut parage, pour s'y trouver moins gênées, paraissent presque toujours masquées. Les sorciers, qui s'y rencontrent en si grand nombre, sont assez souvent des personnages qui dans la vie ordinaire affectent avec un certain succès la conduite la plus conforme aux règles de la morale et aux lois de la religion. Pour ce qui concerne les démons, qui remplissent auprès des sorcières les fonctions d'amoureux, ils appartiennent à tous les degrés de la société infernale, de sorte qu'une vieille cuisinière ou vachère devra se contenter d'un pauvre diable de basse condition et mal léché, tandis que les riches bourgeoises, les grandes dames, auront à leur disposition les plus magnifiques hobereaux de l'enfer, des démons à queues fines et à manières courtoises, enfin des diables comme il faut. Le costume de ces gentilshommes infernaux est le plus souvent l'ancien costume de cour espagnol, ou tout noir ou d'un blanc vif et cru; à leur béret se balance l'indispensable plume de coq, rouge comme le sang; mais, si bien prise que semble leur taille, si élégant que paraisse leur costume au premier coup d'œil, il leur manque toujours, chose bizarre, un certain *finished*, et ils trahissent bientôt par leur allure un défaut d'harmonie qui blesse la vue et l'ouïe. Ils ont, par exemple, trop ou trop peu d'embon-

point ; ils ont la face ou trop pâle ou trop rubiconde ; ils ont le nez un peu trop court ou un peu trop long, et parfois on voit inopinément surgir des doigts en griffes d'oiseaux, voire un pied de cheval. Ils n'ont point cependant cette odeur de soufre que répand autour d'elle la canaille des diablotins de bas étage, les ramoneurs, fumistes et chauffeurs de l'enfer, et autre menu fretin affecté aux pauvres femmes du peuple ; mais une infirmité fâcheuse, commune à tous les diables, dont se plaignent les sorcières de tous rangs et de toutes conditions, comme on le voit par les procès-verbaux de leur interrogatoire judiciaire, cette infirmité désespérante des démons, c'est le froid glacial de leurs étreintes amoureuses.

Lucifer, par la disgrâce de Dieu roi des ténèbres, préside la diète des sorcières sous la forme d'un bouc noir, à face humaine de même couleur, avec un flambeau entre ses deux cornes. Sa majesté se trouve placée au centre de l'assemblée, sur un haut piédestal ou une table en pierre ; sa mine est sérieuse et mélancolique, et trahit le plus profond ennui. Les sorciers et sorcières réunis, ces vassaux de l'enfer, et les autres diables rendent hommage à leur suzerain en s'agenouillant devant lui par couples, des flambeaux à la main, et en déposant sur son postérieur le baiser nommé *hommagium* ; mais cette manifestation révérencieuse semble ne l'émouvoir que médiocrement : il demeure mélancolique et taciturne pendant la folle ronde qu'engage autour de

lui cette société si mélangée. Cette ronde est la fameuse danse des sorciers que les danseurs exécutent dos à dos, et dans laquelle, ayant tous la face en dehors, ils ne se voient pas les uns les autres. C'était vraisemblablement par un motif de prudence qu'ils en agissaient ainsi; on ne voulait pas que les sorciers, si quelques-uns d'entre eux étaient l'objet d'une poursuite judiciaire, pussent être amenés par la torture à dénoncer leurs compagnons. C'est cette crainte des dénonciations qui décide les femmes de haute condition à paraître masquées au rendez-vous. Beaucoup de sorcières dansent en chemise, d'autres même se dispensent de ce vêtement; il y en a qui dansent les bras arrondis en cerceau ou bien un bras en l'air, d'autres encore brandissent leur balai, poussant en signe d'allégresse les cris de : *Har ! har ! har ! Sabbat ! sabbat !* Une chute pendant la danse est de mauvais augure; la sorcière vient-elle à perdre un soulier dans le tumulte de ces ébats, c'est un signe certain qu'elle goûtera du bûcher avant l'expiration de l'année courante.

L'orchestre qui fait mouvoir cette société bruyante se compose ou d'esprits infernaux de forme grotesque, ou de ménétriers vagabonds pris au hasard sur les grands chemins. On choisit de préférence les racleurs de violon et les jours de flûte aveugles pour éviter le trouble que causerait leur effroi à la vue des horreurs du sabbat. Une scène affreuse surtout est l'affiliation des novices à la société maudite, cérémonie par laquelle les

affiliées sont initiées aux mystères les plus épouvantables. La novice y consomme pour ainsi dire les épousailles avec l'enfer, et le diable, le sombre époux, lui assignant un nom particulier, un nom d'amour, applique, en gage d'alliance, à la nouvelle mariée un signe secret, souvenir indélébile de sa tendresse. Cette marque est tellement cachée, que, dans les procès intentés aux sorcières, les juges d'instruction ne la découvraient souvent qu'après les recherches les plus minutieuses. Le prince des enfers possède parmi les sorcières du sabbat une élue de son choix, favorite officielle qui porte le titre d'*archisposa* ou archifiancée. Son costume de bal est des plus simples et ne consiste qu'en un soulier d'or, ce qui lui a valu le nom de « la dame au soulier d'or. » C'est une grande et belle femme, presque colossale, car le diable n'est pas seulement connaisseur en belles formes comme un véritable artiste qu'il est, mais il est surtout grand amateur de matière charnelle, et plus il y a de chair, pense-t-il, plus le péché est gros. Dans son raffinement de turpitude et pour doubler la valeur du crime, il se garde de prendre pour archifiancée une jeune personne qui n'a pas encore contracté des devoirs conjugaux : c'est toujours une femme mariée qu'il choisit, joignant ainsi à la simple fornication le délit plus grave de l'adultère. L'archifiancée en outre doit être excellente danseuse, et il est arrivé qu'on a vu à des sabbats d'une solennité extraordinaire l'auguste bouc descendre de son piédestal pour exécuter en personne,

avec sa favorite officielle, une danse des plus singulières, mais que, « par un scrupule de conscience tout chrétien, » comme dirait le vieux Widman, je me garderai bien de décrire. Je me contenterai de dire ici que c'est une antique danse nationale de Gomorrhe, dont les traditions, échappées avec les filles de Loth à la destruction de cette ville maudite, se sont conservées jusqu'à nos jours telles que moi-même, grâce à mes recherches savantes, j'ai pu les découvrir dans quelques bals publics de Paris.

A en croire certains auteurs, le grand bouc aurait coutume aussi de présider avec son archifiancée au banquet solennel qui clôt les jeux du sabbat. Les mets et la vaisselle, tout ce qu'on sert à ce festin est ce qu'il y a de plus précieux ; mais il serait inutile d'en rien soustraire, car le lendemain, en y regardant de près, au lieu de la timbale d'or, on ne trouverait plus qu'un méchant pot de terre, et, au lieu du gâteau, de la fiente de vache. Un trait caractéristique de ce singulier festin, c'est que le sel y manque complétement. Les chants dont se divertissent les convives ne sont que d'ignobles invectives contre le ciel, beuglées, piaillées par des voix glapissantes, sur les mélodies des cantiques chrétiens. Les cérémonies les plus vénérables de la religion, les choses saintes, y sont singées avec force bouffonneries. Le sacrilége est complet. Ainsi du baptême, où des crapauds, des hérissons et des rats sont tenus sur les fonts selon les rites de l'Église, tandis que parrains et marraines gri-

macent des mines dévotes et cafardes; en guise d'eau baptismale, on s'y sert d'un affreux liquide, à savoir de l'urine du diable. Le signe de croix n'y est pas épargné : les sorcières se signent en sens contraire et de la main gauche, celles de langue romane accompagnant le signe de ces mots : *In nomine Patrica Aragueaco, Petrica, agora, agora, Valentia, jouando goure gaits goustia!* c'est-à-dire : « Au nom de Patrice, de Petrice d'Aragon, à cette heure, à cette heure, Valence, toute notre misère a fini! » Le précepte divin de l'amour et du pardon y est conspué par le bouc infernal, lequel, en dernier lieu, se lève, et, d'une voix de tonnerre, s'écrie : « Vengez-vous! vengez-vous! sinon vous mourrez! » C'est la formule sacramentelle de la clôture, le *Ite missa est* de la diète des sorcières, qui finit, comme un feu d'artifice, par un terrible bouquet de blasphèmes, c'est-à-dire par une parodie de l'acte le plus sublime de la passion de notre divin Rédempteur. L'antechrist alors se pose en victime et va se sacrifier, lui aussi, non pour le salut de l'humanité, mais en vue de sa perdition. Le sacrifice impie se consomme au milieu des flammes qui sifflent; le bouc est consumé, et les sorcières s'empressent de recueillir une poignée de ses cendres, qui leur serviront à la fabrication de nouveaux maléfices. Cette cérémonie termine la fête; le chant du coq a résonné, et la fraîcheur du matin commence à se faire sentir à ces dames, qui s'en retournent chez elles comme elles sont venues, mais plus vite. Mainte d'entre elles vient reprendre sa place

lans le lit de son époux ronflant, qui ne s'est nullement perçu de l'équipée de sa chère moitié, dont un simuacre en bois peint était couché à ses côtés pendant la lurée du sabbat.

Et moi aussi, cher ami, je vais me coucher, car j'ai lû passer une partie de la nuit à coordonner toutes ces olles notes dont vous désirez l'envoi. En le faisant j'ai ensé moins au directeur de théâtre, qui se propose de roduire mon ballet sur la scène, qu'au gentleman intruit et distingué, qui s'intéresse à tout ce qui est du lomaine de l'art et de la pensée. Oui, mon ami, vous omprenez l'indication la plus fugitive du poëte, et je ne uis m'expliquer comment vous, l'homme positif et prouvé dans les affaires, pouvez être en même temps loué d'un sens si exquis pour le beau. Je m'étonne encore davantage de voir que vous avez su, au milieu des ribulations de votre vie active, conserver tant d'amour t d'enthousiasme pour la poésie.

NEUVIÈME PARTIE

— LES DIEUX EN EXIL —

Nous nous en allons tous, hommes et dieux, croyances et traditions... C'est peut-être une œuvre pieuse que de préserver ces dernières d'un oubli complet en les embaumant, non selon le hideux procédé Gannal, mais par l'emploi d'arcanes qui ne se trouvent que dans la pharmacie du poëte. Oui, les croyances, et avec elles les traditions, s'en vont. Elles s'éteignent, non-seulement dans nos pays civilisés, mais jusque dans les contrées du monde les plus septentrionales, où naguère florissaient encore les superstitions les plus colorées. Les missionnaires qui parcourent ces froides régions se plaignent de l'incrédulité de leurs habitants. Dans le récit d'un voyage au nord du Groënland fait par un ministre danois, celui-ci nous raconte qu'il a interrogé un vieil-

lard sur les croyances actuelles du peuple groënlandais. Le bonhomme lui répondit : Autrefois on croyait encore à la lune, mais aujourd'hui l'on n'y croit plus.

(Paris, 19 mars 1833.)

Singulier métier que celui d'écrivain ! L'un a de la chance dans cette profession, l'autre n'en a pas ; mais le plus infortuné des auteurs est sans contredit mon pauvre Henri Kitzler, bachelier ès-lettres à Goettingue. Personne dans cette ville n'est aussi savant, aussi riche en idées, aussi laborieux que lui, et pourtant pas le moindre opuscule de lui n'a encore paru à la foire littéraire de Leipzig. Le vieux bibliothécaire Stiefel ne pouvait s'empêcher de rire toutes les fois que Henri Kitzler venait lui demander un livre dont, disait-il, il avait grand besoin pour achever un ouvrage qu'il avait « sous la plume. » — « Il restera bien longtemps encore *sous ta plume* », murmurait alors le vieux Stiefel en montant l'échelle classique qui conduisait aux plus hauts rayons de la bibliothèque.

M. Kitzler passait généralement pour un niais, et à vrai dire ce n'était qu'un honnête homme. Tout le monde ignorait le véritable motif pour lequel il ne paraissait aucun livre de lui, et je ne le découvris que par hasard un soir que j'allais allumer ma bougie à la sienne, — car il habitait la chambre voisine de celle

que j'occupais. — Il venait d'achever son grand ouvrage sur la *magnificence du christianisme;* mais, loin de paraître satisfait de son œuvre, il regardait son manuscrit avec mélancolie.

— Ton nom, m'écriai-je, va donc enfin figurer sur le catalogue des livres qui ont paru à la foire de Leipzig ?

— Oh ! non, me répondit-il en poussant un profond soupir; je vais me voir forcé de jeter au feu cet ouvrage comme les autres...

Puis il me confia son terrible secret : chaque fois qu'il écrivait un livre, il était frappé du plus grand malheur. Quand il avait épuisé toutes les preuves en faveur de sa thèse, il se croyait obligé de développer également toutes les objections que pourrait faire valoir un adversaire. Il recherchait alors les arguments les plus subtils sous un point de vue contraire, et comme ceux-ci prenaient à son insu racine dans son esprit, il advenait que, son ouvrage achevé, ses idées s'étaient peu à peu modifiées, et à tel point qu'elles formaient un ensemble de convictions diamétralement opposées à ses opinions antérieures; mais alors aussi il était assez honnête homme pour brûler le laurier de la gloire littéraire sur l'autel de la vérité, c'est-à-dire pour jeter bravement son manuscrit au feu. — Voilà pourquoi il soupira du plus profond de son cœur en songeant au livre où il avait démontré la magnificence du christianisme. — J'ai, dit-il, fait des extraits des pères de l'église à en remplir vingt paniers. J'ai passé des nuits entières accoudé sur une table à lire

les Actes des apôtres, tandis que dans ta chambre on buvait du punch et qu'on chantait le *Gaudeamus igitur*. J'ai payé à la librairie Vanderhoek et Ruprecht, au prix de 38 écus durement gagnés, des brochures théologiques dont j'avais besoin pour mon ouvrage, quand avec cet argent j'aurais pu acheter la plus belle pipe d'écume de mer. J'ai travaillé péniblement pendant deux années, deux précieuses années de ma vie, et tout cela pour me rendre ridicule et baisser les yeux comme un menteur pris sur le fait, lorsque madame la conseillère aulique Blank me demandera : « Quand donc doit paraître votre *Magnificence du christianisme?* » Hélas! ce livre est terminé, poursuivit le pauvre homme, et sans doute mon ouvrage plairait au public, car j'y ai glorifié le triomphe du christianisme sur le paganisme et démontré que par ce fait la vérité et la raison l'ont emporté sur le mensonge et l'erreur; mais, infortuné mortel que je suis, je sais au fond de mon âme que le contraire a eu lieu, que le mensonge et l'erreur...

— Silence! — m'écriai-je, justement alarmé de ce qu'il allait dire, — silence! Oses-tu bien, aveugle que tu es, rabaisser ce qu'il y a de plus sublime et noircir la lumière? Alors même que tu nierais les miracles de l'Évangile, tu ne pourrais nier que le triomphe de l'Évangile fut en lui-même un miracle. Un petit troupeau d'hommes simples pénétra victorieusement, en dépit des sbires et des sages, dans le monde romain, munis de la seule arme de la parole... Mais quelle parole aussi!...

Le paganisme vermoulu craqua de toutes parts à la voix de ces étrangers, hommes et femmes, qui annonçaient un nouveau royaume céleste au monde ancien, et qui ne craignaient ni les griffes des animaux féroces, ni les couteaux de bourreaux plus féroces encore, ni le glaive, ni la flamme... car ils étaient à la fois glaive et flamme, le glaive et la flamme de Dieu! — Ce glaive a abattu le feuillage flétri et les branches desséchées de l'arbre de la vie, et l'a sauvé ainsi de la putréfaction. La flamme a réchauffé son tronc glacé, et un vert feuillage et des fleurs odoriférantes ont poussé sur ses branches renouvelées! Dans tous les spectacles offerts par l'histoire, il n'y a rien d'aussi grandiose, d'aussi saisissant que ce début du christianisme, ses luttes et son complet triomphe!

Je prononçais ces paroles d'autant plus solennellement, qu'ayant bu ce soir-là beaucoup de bière d'Eimbeck, ma voix avait acquis plus de sonorité.

Henri Kitzler ne fut nullement touché de ce discours. — Frère, me répondit-il avec un douloureux et ironique sourire, ne te donne pas tant de peine : ce que tu me dis là a été plus mûrement approfondi et mieux exposé par moi-même que tu ne saurais le faire. J'ai dépeint dans ce manuscrit, et avec les plus vives couleurs, l'époque corrompue et abjecte du paganisme. Je puis même me flatter d'égaler par l'audace de mes coups de pinceau les meilleurs ouvrages des Pères de l'Église. J'ai montré comment les Grecs et les Romains étaient tombés

dans la débauche, séduits par l'exemple de leurs divinités, qui, si l'on doit les juger sur les vices dont on les accuse, auraient à peine été dignes de passer pour des hommes. J'ai irrévocablement prononcé que le premier des dieux, Jupiter en personne, aurait, d'après le texte du code pénal de Hanovre, mérité mille fois les galères, sinon le gibet. Pour faire contraste, j'ai ensuite paraphrasé la doctrine et les maximes de l'Évangile, et prouvé comme quoi les premiers chrétiens, suivant l'exemple de leur divin maître, n'ont jamais pratiqué ni enseigné que la morale la plus pure et la plus sainte, malgré le mépris et les persécutions auxquels ils étaient en butte. La plus belle partie de mon œuvre est celle où, plein d'un noble zèle, je représente le christianisme entrant en lice avec le paganisme, et, semblable à un nouveau David, renversant cet autre Goliath... Mais hélas! ce duel se présente maintenant à mon esprit sous un aspect étrange... Tout mon amour, tout mon enthousiasme pour cette apologie s'est éteint, dès l'instant où j'ai réfléchi sur les causes auxquelles les adversaires de l'Évangile attribuent son triomphe. Il arriva par malheur que quelques écrivains modernes, Édouard Gibbon entre autres, me tombèrent sous la main. Peu favorables aux victoires évangéliques, ils sont encore moins édifiés de la vertu de ces chrétiens vainqueurs qui, plus tard, à défaut du glaive et de la flamme spirituels, ont eu recours au glaive et à la flamme temporels... L'avouerai-je? j'ai fini par éprouver, moi aussi, je ne sais quelle

sympathie profane pour ces restes du paganisme, pour ces beaux temples et ces belles statues qui bien avant la naissance du Christ n'appartinrent plus à une religion morte, mais à l'art qui vit éternellement. Un jour que je furetais à la bibliothèque, les larmes me vinrent aux yeux en lisant la défense des temples grecs par Libanius. Le vieil Hellène conjurait les dévots barbares, dans les termes les plus touchants, d'épargner ces chefs-d'œuvre précieux dont l'esprit plastique des Grecs avait orné le monde. — Inutile prière ! — Les fleurs du printemps de l'humanité, ces monuments d'une période qui ne refleurira plus, périrent à jamais sous les efforts d'un zèle destructeur... — Non, s'écria mon savant ami en continuant son oraison, je ne m'associerai jamais, par la publication de cet ouvrage, à un semblable méfait ; non, je dois le brûler, comme j'ai brûlé les autres. O vous ! statues de la beauté, statues brisées, et vous, mânes des dieux morts, ombres bien-aimées qui peuplez les cieux de la poésie, c'est vous que j'invoque ! Acceptez cette offrande expiatoire, c'est à vous que je sacrifie ce livre !

Et Henri Kitzler jeta son manuscrit au feu qui pétillait dans la cheminée, et de la *Magnificence du christianisme* il ne resta bientôt qu'un tas de cendres.

Ceci se passa à Goettingue, dans l'hiver de 1820, quelques jours avant cette fatale nuit du premier jour de l'an où l'huissier académique, Doris, reçut une si terrible volée de coups, et où quatre-vingt-cinq cartels furent lancés entre les deux partis opposés de la *Burschenschaft*

et de la *Landsmannschaft*. Ce furent de vaillants coups de bâton que ceux qui tombèrent, comme la grêle, sur les larges épaules du pauvre Doris; mais il s'en consola en bon chrétien, convaincu qu'un jour, dans le royaume céleste, nous serons dédommagés des coups que nous avons reçus ici-bas.

Je reviens au triomphe du christianisme sur le paganisme. Je ne suis nullement de l'avis de mon ami Kitzler, qui blâmait avec tant d'amertume le zèle iconoclaste des premiers chrétiens. Je pense au contraire que ceux-ci ne devaient et ne pouvaient épargner les vieux temples et les antiques statues, car dans ces monuments vivaient encore cette ancienne sérénité grecque et ces mœurs joyeuses qui, aux yeux des fidèles, relèvent du domaine de Satan. Dans les statues et dans les temples, le chrétien ne voyait pas seulement l'objet d'un culte vide et d'une vaine erreur; non, il regardait ces temples comme les forteresses de Satan, et les dieux que ces statues représentaient, il les croyait animés d'une existence réelle: selon lui, c'étaient autant de démons. Aussi les premiers chrétiens refusèrent-ils toujours de sacrifier aux dieux et de s'agenouiller devant leurs simulacres, et quand, pour ce fait, ils furent accusés et traînés devant les tribunaux, ils répondirent toujours qu'ils ne devaient pas adorer les démons. Ils aimèrent mieux souffrir le martyre que de montrer la moindre vénération pour ce diable de Jupiter, cette diablesse de Diane et cette archidiablesse de Vénus.

Pauvres philosophes grecs, qui n'avez jamais pu comprendre ce refus bizarre, vous n'avez pas compris non plus que, dans votre polémique avec les chrétiens, vous n'aviez pas à défendre une doctrine morte, mais de ivantes réalités ! Il n'importait pas en effet de donner ar des subtilités néo-platoniciennes une signification lus profonde à la mythologie, d'infuser aux dieux déunts une nouvelle vie, un nouveau sang symbolique, le se tuer à réfuter la polémique grossière et matérielle e ces premiers pères de l'église, qui attaquaient, par es plaisanteries presque voltairiennes, la moralité des ieux ! — Il importait plutôt de défendre l'essence de hellénisme, la manière de penser et de sentir, toute la ie de la société hellénique, et de s'opposer avec force la propagation des idées et des sentiments sociaux imortés de la Judée. La véritable question était de savoir le monde devait appartenir dorénavant à ce judaïsme iritualiste que prêchaient ces Nazaréens mélancoliques ui bannirent de la vie toutes les joies humaines pour s reléguer dans les espaces célestes, — ou si le monde evait demeurer sous la joyeuse puissance de l'esprit rec, qui avait érigé le culte du beau et fait épanouir outes les magnificences de la terre ! — Peu importait 'existence des dieux : personne ne croyait plus à ces abitants de l'Olympe parfumé d'ambroisie ; mais en evanche quels amusements divins on trouvait dans leurs temples aux jours des fêtes et des mystères ! On y dansait somptueusement, le front ceint de fleurs ; on s'éten-

dait sur des couches de pourpre pour savourer les plaisirs du repos sacré, et quelquefois aussi pour goûter de plus douces jouissances... Ces joies, ces rires bruyants se sont depuis longtemps évanouis. Dans les ruines des temples vivent bien encore les anciennes divinités, mais dans la croyance populaire elles ont perdu toute puissance par le triomphe du Christ : ce ne sont plus que de méchants démons qui, se tenant cachés durant le jour, sortent, la nuit venue, de leurs demeures, et revêtent une forme gracieuse pour égarer les pauvres voyageurs et pour tendre des piéges aux téméraires !

A cette croyance populaire se rattachent les traditions les plus merveilleuses. C'est à sa source que les poëtes allemands ont puisé les sujets de leurs plus belles inspirations. L'Italie est ordinairement la scène choisie par eux, et le héros de l'aventure est quelque chevalier allemand qui, autant à cause des charmes de sa jeunesse qu'à cause de son inexpérience, est attiré par de beaux démons et enlacé dans leurs filets trompeurs. Un beau jour d'automne, le chevalier se promène seul, loin de toute habitation, rêvant aux forêts de son pays et à la blonde jeune fille qu'il a laissée sur la terre natale, le jeune freluquet ! Tout à coup il rencontre une statue et s'arrête comme ébahi. Ne serait-ce pas la déesse de la beauté ? Il est face à face avec elle, et son jeune cœur est sous l'attrait du charme antique. En croira-t-il ses yeux ? Jamais il n'a vu des formes aussi gracieuses. Il presse sous ce marbre une vie plus ardente que celle qui

coule sous les joues empourprées des jeunes filles de son pays. Ces yeux blancs lui dardent des regards à la fois si voluptueux et si langoureusement tristes, que sa poitrine se gonfle d'amour et de pitié, de pitié et d'amour. Dès lors il erre souvent à travers les ruines, et l'on s'étonne de ne plus le voir assister ni aux orgies des buveurs ni aux jeux des chevaliers. Ses promenades deviennent bientôt le sujet de bruits étranges. Un matin, le jeune fou rentre précipitamment dans son hôtellerie, le visage pâle et décomposé ; il solde ce qu'il doit, fait sa valise et se hâte de repasser les Alpes.

Que lui est-il donc advenu?

Un jour, dit-on, il s'achemina plus tard que de coutume vers les ruines qu'il chérissait tant. Le soleil était couché, et les ombres de la nuit lui voilaient les lieux où chaque jour il contemplait pendant des heures entières la statue de sa belle déesse. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il se trouva en face d'une villa qu'il n'avait jamais aperçue dans cette contrée. Quel fut son étonnement, lorsqu'il en vit sortir des valets qui vinrent, flambeaux en main, l'inviter à y passer la nuit ! Cet étonnement redoubla, lorsqu'au milieu d'une salle vaste et éclairée, il aperçut, se promenant seule, une femme qui, dans sa taille et ses traits, offrait la plus intime ressemblance avec la belle statue de ses amours. Elle lui ressemblait d'autant plus, qu'elle était revêtue d'une mousseline éclatante de blancheur, et que son visage était extrêmement pâle. Le chevalier l'ayant saluée avec

courtoisie, elle le regarda longtemps avec une gravité silencieuse, puis elle lui demanda s'il avait faim. Bien que le chevalier sentît battre fortement son cœur, il avait néanmoins un estomac germanique. Après une course aussi longue, il sentait le désir de se sustenter quelque peu, et il ne refusa pas les offres de la belle dame. Celle-ci lui prit donc amicalement la main, et il la suivit à travers les salles vastes et sonores, qui, malgré toute leur splendeur, laissaient apercevoir je ne sais quelle désolation effrayante. Les girandoles jetaient un jour blafard sur les murs, le long desquels des fresques bariolées représentaient toutes sortes d'histoires païennes, comme les amours de Pâris et d'Hélène, de Diane et d'Endymion, de Calypso et d'Ulysse. De grandes fleurs fantastiques balançaient leurs tiges dans des vases de marbre rangés devant les fenêtres, et elles exhalaient une odeur cadavérique et vertigineuse. Le vent gémissait dans les cheminées comme le râle d'un mourant. Une fois arrivés dans la salle à manger, la belle dame se plaça vis-à-vis du chevalier, se fit son échanson, et lui présenta en souriant les mets les plus exquis. Que de choses durent paraître étranges à notre naïf Allemand ! Quand il vint à demander le sel, qui manquait sur la table, un tressaillement presque hideux contracta la blanche face de son hôtesse, et ce ne fut que sur les instances réitérées du chevalier que, visiblement contrariée, elle ordonna à ses domestiques d'apporter la salière. Ceux-ci la placèrent en tremblant sur la table, et la renversèrent

presque à moitié. Cependant le vin généreux qui glissait comme du feu dans le gosier tudesque de notre jeune homme apaisa les secrètes terreurs dont parfois il se sentait saisi. Bientôt il devint confiant, son humeur prit une teinte joviale, et, lorsque la belle dame lui demanda s'il savait ce que c'était qu'aimer, il lui répondit par des baisers de flamme. Pris d'amour et peut-être de vin aussi, il s'endormit bientôt sur le sein de sa belle. Des rêves confus, semblables à ces visions qui nous apparaissent dans le délire d'une fièvre chaude, ne tardèrent pas à se croiser dans son esprit. Tantôt c'était sa vieille grand'mère, assise dans un vaste fauteuil, marmottant précipitamment une prière de nuit. Tantôt c'étaient les rires moqueurs d'énormes chauves-souris qui, tenant des flambeaux dans leurs griffes, voltigeaient autour de lui, et dans lesquelles, en les regardant de plus près, il croyait reconnaître les domestiques qui l'avaient servi à table. Enfin il rêva que sa belle hôtesse s'était transformée en un monstre ignoble, et que lui-même, en proie aux vives angoisses de la mort, il lui tranchait la tête. Ce ne fut que le lendemain, bien avant dans la matinée, que le chevalier sortit de son sommeil léthargique; mais à la place de cette superbe villa où il croyait avoir passé la nuit, il ne trouva que les ruines qu'il avait hantées chaque jour, et il s'aperçut avec effroi que la statue de marbre qu'il aimait tant était tombée du haut de son piédestal, et que sa tête détachée du tronc gisait à ses pieds.

Le récit qui va suivre présente à peu près le même caractère. — Un jeune chevalier qui, en compagnie de quelques amis, jouait à la paume dans une villa près de Rome, ôta son anneau qui le gênait, et le plaça au doigt d'une statue, afin qu'il ne se perdît pas. Le jeu ayant cessé, le jeune homme revint à la statue, qui représentait une déesse païenne; mais, quel ne fut pas son effroi! le doigt de cette femme de marbre s'était recourbé, et il ne pouvait retirer son anneau qu'en lui brisant la main, ce qu'une pitié secrète l'empêcha de faire. Il courut conter cette merveille à ses compagnons, les invitant à venir juger de l'événement par leurs propres yeux; mais, à peine revenu avec eux près de la statue, il s'aperçut que le doigt de celle-ci s'était redressé, et que l'anneau avait disparu. Quelque temps après, notre chevalier se décida à recevoir le sacrement du mariage, et ses noces furent célébrées; mais la nuit même du mariage, au moment où il allait se coucher, une femme qui, par sa taille et par ses traits, ressemblait parfaitement à la statue dont nous venons de parler s'avança vers lui et lui dit que l'anneau placé à son doigt les avait fiancés, et qu'il lui appartenait désormais comme époux légitime. En vain le chevalier se défendit contre cette singulière assertion: la femme païenne se plaça entre lui et celle qu'il avait épousée, toutes les fois qu'il voulut approcher de cette dernière, en sorte qu'il dut cette nuit-là renoncer à toutes les joies nuptiales. Il en fut de même pour la seconde et la troisième nuit. Le chevalier devint

profondément soucieux. Personne ne put lui venir en aide, et les plus dévots eux-mêmes hochèrent la tête; enfin il entendit parler d'un prêtre nommé Palumnus, qui avait maintes fois déjà rendu de bons services contre les maléfices des démons. Il alla donc le trouver; mais le prêtre se fit prier longtemps avant de lui promettre assistance, parce que, prétendait-il, il exposerait sa propre personne aux plus grands dangers. Il finit cependant par tracer quelques caractères inconnus sur un petit morceau de parchemin, et par donner les instructions nécessaires à notre ensorcelé. D'après celles-ci, le chevalier devait se placer à minuit dans un certain carrefour, aux environs de Rome, où il verrait passer les plus bizarres apparitions; mais il devait rester impassible et ne pas se laisser effrayer de ce qu'il pourrait voir ou entendre. Seulement, au moment où il apercevrait la femme au doigt de laquelle il avait placé son anneau, il aurait à s'avancer vers elle et à lui présenter le morceau de parchemin. Le chevalier se soumit à ces ordres. Son cœur battait avec force, lorsqu'à minuit sonnant il se trouva au carrefour désigné, et qu'il vit défiler l'étrange cortége. C'étaient des hommes et des femmes pâles, magnifiquement vêtus d'habits de fête de l'époque païenne; les uns portaient des couronnes d'or, les autres des couronnes de laurier sur un front tristement incliné vers la poitrine; on en voyait aussi marchant avec inquiétude, chargés de toutes sortes de vases d'argent et d'autres ustensiles qui appartenaient aux sacrifices dans

les anciens temples. Au milieu de cette foule se dressaient d'énormes taureaux aux cornes d'or, ornés de guirlandes de fleurs, et puis, sur un magnifique char triomphal, chamarrée de pourpre et couronnée de roses, s'avançait une déesse haute de stature et éblouissante de beauté. Le chevalier s'approcha d'elle, et lui présenta le parchemin du prêtre Palumnus, car il venait de la reconnaître pour celle qui possédait son anneau. La déesse eut à peine entrevu les caractères tracés sur le parchemin, que, levant les mains au ciel, elle poussa un cri lamentable. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle s'écria avec désespoir : « Cruel prêtre Palumnus! tu n'es donc pas encore satisfait des maux que tu nous as précédemment infligés ! Mais tes persécutions auront bientôt un terme, cruel prêtre Palumnus ! » Et elle rendit l'anneau au chevalier, qui, la nuit suivante, ne rencontra plus d'obstacles à son union nuptiale. Quant au prêtre Palumnus, il mourut trois jours après cet événement.

J'ai lu cette histoire pour la première fois dans le *Mons Veneris* de Kornmann. Il y a peu de temps, je l'ai retrouvée citée dans un livre absurde sur la sorcellerie, par Delrio, qui l'a extraite d'un ouvrage espagnol; elle est probablement d'origine ibérique. L'ouvrage de Kornmann est la source la plus importante à consulter pour le sujet que je traite. Il y a bien longtemps qu'il ne m'est tombé sous la main, et je n'en peux parler que par souvenir; mais cet opuscule d'à peu près deux cents à deux cent cinquante pages, avec ses vieux et charmants carac-

tères gothiques, est toujours présent à mon esprit. Il peut avoir été imprimé vers le milieu du XVIIe siècle. Le chapitre des *Esprits élémentaires* y est traité de la manière la plus approfondie, et l'auteur y a rattaché des récits merveilleux sur la montagne de Vénus. A l'exemple de Kornmann, j'ai dû, au sujet des esprits élémentaires, parler également de la transformation des anciennes divinités. Non, ces dernières ne sont point de simples spectres! car, comme je l'ai proclamé plus d'une fois, ces dieux ne sont pas morts; ce sont des êtres incréés, immortels, qui, après le triomphe du Christ, ont été forcés de se retirer dans les ténèbres souterraines. La tradition allemande relative à Vénus, comme déesse de la beauté et de l'amour, présente un caractère tout particulier; c'est du romanesque classique. Suivant les légendes germaniques, Vénus, après la destruction de ses temples, se serait réfugiée au fond d'une montagne mystérieuse, où elle mène joyeuse vie en compagnie des sylvains et des sylphides les plus lestes, des dryades et des hamadryades les plus avenantes, et de maints héros célèbres qui ont disparu de la scène du monde d'une manière mystérieuse. D'aussi loin que vous approchez de ce séjour de Vénus, vous entendez des rires bruyants et des sons de guitare qui, semblables à des filets invisibles, enlacent votre cœur et vous attirent vers la montagne enchantée. Par bonheur pour vous, un vieux chevalier, nommé le fidèle Eckart, fait bonne faction à l'entrée de la montagne. Immobile comme une

statue, il est appuyé sur son grand sabre de bataille; mais sa tête blanche comme la neige tremblote toujours, et vous avertit tristement des dangers voluptueux qui vous attendent. Il y en a qui s'en effraient à temps; d'autres n'écoutent point la voix chevrotante du fidèle Eckart, et se précipitent éperdument dans l'abîme des joies damnées. Pendant quelque temps, tout marche à souhait; mais l'homme n'aime pas toujours à rire : parfois il devient silencieux et grave, et pense au temps passé, car le passé est la patrie de son âme. Il se prend à regretter cette patrie, il voudrait de nouveau éprouver les sentiments d'autrefois, ne fût-ce que des sentiments de douleur. Voilà ce qui arriva au Tannhæuser, au rapport d'une chanson qui est un des monuments linguistiques les plus curieux que la tradition ait conservés dans la bouche du peuple allemand. J'ai lu cette chanson pour la première fois dans l'ouvrage de Kornmann. Prétorius la lui a empruntée presque littéralement, et c'est d'après lui que les compilateurs du *Wunderhorn* l'ont réimprimée. Il est difficile de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle remonte la tradition du Tannhæuser. On la retrouve déjà sur des pages volantes des plus anciennement imprimées. Il en existe une version moderne, qui n'a de commun avec le poëme original qu'une certaine vérité de sentiment. Comme j'en possède sans nul doute le seul exemplaire, je vais publier ici ce *Tannhæuser* modernisé :

« Bons chrétiens, ne vous laissez pas envelopper dans les filets de Satan; c'est pour édifier votre âme que j'entonne la chanson du Tannhæuser.

« Le noble Tannhæuser, ce brave chevalier, voulait goûter amours et plaisirs, et il se rendit à la montagne de Vénus, où il resta sept ans durant.

« O Vénus, ma belle dame, je te fais mes adieux. Ma gracieuse mie, je ne veux plus demeurer avec toi; tu vas me laisser partir.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne m'as pas embrassée aujourd'hui. Allons, viens vite m'embrasser, et dis-moi ce dont tu as à te plaindre.

« N'ai-je pas versé chaque jour dans ta coupe les vins les plus exquis, et n'ai-je pas chaque jour couronné ta tête de roses?

« — O Vénus, ma belle dame, les vins exquis et les tendres baisers ont rassasié mon cœur; j'ai soif de souffrances.

« Nous avons trop plaisanté, trop ri ensemble; les larmes me font envie maintenant, et c'est d'épines et non de roses que je voudrais voir couronner ma tête.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu me cherches noise; tu m'as pourtant juré plus de mille fois de ne jamais me quitter.

« Viens, passons dans ma chambrette; là nous nous livrerons à d'amoureux ébats. Mon beau corps blanc comme le lis égaiera ta tristesse.

« — O Vénus, ma belle dame, tes charmes resteront éternellement jeunes; il brûlera autant de cœurs pour toi qu'il en a déjà brûlé.

« Mais lorsque je songe à tous ces dieux et à tous ces héros que tes appas ont charmés, alors ton beau corps blanc comme le lis commence à me répugner.

« Ton beau corps blanc comme le lis m'inspire presque du dégoût, quand je songe combien d'autres s'en réjouiront encore.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne devrais pas me parler de la sorte; j'aimerais mieux te voir me battre, comme tu l'as fait maintes fois.

« Oui, j'aimerais mieux te voir me battre, chrétien froid et ingrat,

que de m'entendre jeter à la face des insultes qui humilient mon orgueil et me brisent le cœur.

« C'est pour t'avoir trop aimé que tu me tiens sans doute de tels propos. Adieu, pars donc, je te le permets; je vais moi-même t'ouvrir la porte. »

« A Rome, à Rome, dans la sainte ville, l'on chante et l'on sonne les cloches; la procession s'avance solennellement, et le pape marche au milieu.

« C'est Urbain, le pieux pontife; il porte la tiare, et la queue de son manteau de pourpre est portée par de fiers barons.

« — O saint-père! pape Urbain, tu ne quitteras pas cette place sans avoir entendu ma confession et m'avoir sauvé de l'enfer.

« La foule élargit son cercle; les chants religieux cessent. Quel est ce pèlerin pâle et effaré, agenouillé devant le pape?

« — O saint-père! pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourments de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin.

« Je me nomme le noble Tannhæuser. Je voulais goûter amours et plaisirs, et je me rendis à la montagne de Vénus, où je restai sept ans durant.

« Dame Vénus est une belle femme, pleine de grâces et de charmes; sa voix est suave comme le parfum des fleurs.

« Ainsi qu'un papillon qui voltige autour d'une fleur pour en aspirer les doux parfums, mon âme voltigeait autour de ses lèvres roses.

« Les boucles de ses cheveux noirs et sauvages tombaient sur sa douce figure; et lorsque ses grands yeux me regardaient, ma respiration s'arrêtait.

« Lorsque ses grands yeux me regardaient, je restais comme enchaîné, et c'est à grand'peine que je me suis échappé de la montagne.

« Je me suis échappé de la montagne; mais les regards de la belle dame me poursuivent partout; ils me disent: Reviens, reviens!

« Le jour, je suis semblable à un pauvre spectre; la nuit, ma vie se réveille, mon rêve me ramène auprès de ma belle dame; elle est assise près de moi, et elle rit.

« Elle rit, si heureuse et si folle, et avec des dents si blanches! Oh! quand je songe à ce rire, mes larmes coulent aussitôt.

« Je l'aime d'un amour sans bornes. Il n'est pas de frein à cet amour; c'est comme la chute d'un torrent dont on ne peut arrêter les flots.

« Il tombe de roche en roche, mugissant et écumant, et il se romprait mille fois le cou plutôt que de ralentir sa course.

« Si je possédais le ciel entier, je le donnerais à ma dame Vénus; je lui donnerais le soleil, je lui donnerais la lune, je lui donnerais toutes les étoiles.

« Mon amour me consume, et ses flammes sont effrénées. Seraient-ce là déjà le feu de l'enfer et les peines brûlantes des damnés?

« O saint-père! pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourments de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin! »

« Le pape lève les mains aux ciel et dit en soupirant: — Infortuné Tannhæuser, le charme dont tu es possédé ne peut être rompu.

« Le diable qui a nom Vénus est le pire de tous les diables, et je ne pourrai jamais t'arracher à ses griffes séduisantes.

« C'est avec ton âme qu'il faut racheter maintenant les plaisirs de la chair. Tu es réprouvé désormais et condamné aux tourments éternels. »

« Le noble chevalier Tannhæuser marche vite, si vite qu'il en a les pieds écorchés, et il rentre à la montagne de Vénus vers minuit:

« Dame Vénus se réveille en sursaut, sort promptement de sa couche, et bientôt enlace dans ses bras son bien-aimé.

« Le sang sort de ses narines, ses yeux versent des larmes, et elle couvre de sang et de larmes le visage de son bien-aimé.

« Le chevalier se met au lit sans mot dire, et dame Vénus se rend à la cuisine pour lui faire la soupe.

« Elle lui sert la soupe, elle lui sert le pain, elle lave ses pieds blessés, elle peigne ses cheveux hérissés, et se met doucement à rire.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu es resté longtemps absent. Dis-moi quels sont les pays que tu as parcourus?

« — Dame Vénus, ma belle mie, j'ai visité l'Italie; j'avais des

affaires à Rome, j'y suis allé, et puis je suis revenu en hâte auprès de toi.

« Rome est bâtie sur sept collines; il y coule un fleuve qui s'appelle le Tibre. A Rome, je vis le pape; le pape te fait dire bien des choses.

« Pour revenir de Rome, j'ai passé par Florence; j'ai traversé Milan et escaladé hardiment les Alpes.

« Pendant que je traversai les Alpes, la neige tombait, les lacs bleus me souriaient, les aigles croassaient.

« Du haut du Saint-Gothard j'entendis ronfler la bonne Allemagne; elle dormait là-bas du sommeil du juste, et sous la sainte et digne garde de ses chers roitelets.

« J'avais hâte de revenir auprès de toi, dame Vénus, ma mie. On est bien ici, et je ne quitterai plus jamais ta montagne. »

Je ne veux en imposer au public ni en vers ni en prose, et j'avoue franchement que le poëme qu'on vient de lire est de mon propre cru, et qu'il n'appartient pas à quelque *Minnesinger* du moyen âge. Cependant je suis tenté de faire suivre ici le poëme primitif dans lequel le vieux poëte a traité le même sujet. Ce rapprochement sera très-intéressant et très-instructif pour le critique qui voudrait voir de quelle manière différente deux poëtes de deux époques tout à fait opposées ont traité la même légende, tout en conservant la même facture, le même rhythme et presque le même cadre. L'esprit des deux époques doit distinctement ressortir d'un pareil rapprochement, et ce serait pour ainsi dire de l'anatomie comparée en littérature. En effet, en lisant en même temps ces deux versions, on voit combien chez l'ancien poëte prédomine la foi antique, tandis

que chez le poëte moderne, né au commencement du XIXe siècle, se révèle le scepticisme de son époque; l'on voit combien ce dernier, qui n'est dompté par aucune autorité, donne un libre essor à sa fantaisie, et n'a en chantant aucun autre but que de bien exprimer dans ses vers des sentiments purement humains. Le vieux poëte, au contraire, reste sous le joug de l'autorité cléricale; il a un but didactique, il veut illustrer un dogme religieux, il prêche la vertu de la charité, et le dernier mot de son poëme, c'est de démontrer l'efficacité du repentir pour la rémission de tout péché; le pape lui-même est blâmé pour avoir oublié cette haute vérité chrétienne, et par le bâton desséché qui reverdit entre ses mains, il reconnaît, mais trop tard, l'incommensurable profondeur de la miséricorde divine. Voici les paroles du vieux poëte :

« Mais à présent je veux commencer; nous voulons chanter le Tannhæuser et ce qui lui est arrivé de merveilleux avec la dame Vénus.

« Le Tannhæuser était un bon chevalier; il voulait voir de grandes merveilles; alors il alla dans la montagne de Vénus, où il y avait de belles femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, je vous aime, vous ne devez pas l'oublier; vous m'avez juré de ne jamais me quitter.

« — Vénus, ma belle dame, je ne l'ai pas fait, il faut que j'y contredise; car personne que vous ne le dit, aussi vrai que Dieu me soit en aide.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, qu'est-ce que vous me dites? Vous devez rester avec nous; je vous donnerai une de mes compagnes pour votre épouse.

« — Si je prends une autre femme que celle que je porte dans mon cœur, il me faudra brûler éternellement dans le feu de l'enfer.

« — Tu me parles beaucoup du feu de l'enfer, cependant tu ne l'as pas éprouvé. Pense à ma bouche rose qui rit à toute heure.

« — De quel avantage peut m'être ta bouche rose? elle m'est très-dangereuse. Donne-moi donc congé, ô Vénus, ma tendre dame! Je t'en conjure par l'honneur de toutes les femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, si vous voulez avoir congé, je ne veux pas vous le donner. Oh! restez, noble et doux chevalier, et rafraîchissez votre âme.

« — Mon âme est devenue malade. Je ne veux pas rester plus longtemps. Donnez-moi congé, ô tendre dame! donnez-moi congé de votre corps superbe.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, ne parlez pas ainsi, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Allons dans ma chambrette nous adonner aux jeux intimes de l'amour.

« — Votre amour m'est devenu pénible. J'ai dans l'idée, ô Vénus, ma noble et tendre damoiselle, que vous êtes une diablesse.

« — Tannhæuser, ah! pourquoi parlez-vous ainsi? tenez-vous à m'injurier? Si vous devez rester plus longtemps avec nous, vous aurez à payer cette parole.

« Tannhæuser, si vous voulez avoir votre congé, prenez congé de mes chevaliers, et partout où vous irez dans le pays, vous devez célébrer ma louange.

« Le Tannhæuser sortit de la montagne plein de chagrin et de repentir : — Je veux aller à Rome, la ville pieuse, et me confier entièrement dans le pape.

« Je me mets joyeusement en route, à la garde de Dieu, pour aller trouver un pape qui s'appelle Urbain, et pour voir s'il voudra me prendre sous sa sainte protection.

« O saint pape Urbain, mon père spirituel, je m'accuse envers vous des péchés que j'ai commis, comme je vais vous l'énoncer.

« J'ai été pendant une année entière chez Vénus, la belle dame; maintenant je veux me confesser et faire pénitence, pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le pape avait un bâton blanc fait d'une branche sèche : —

Quand ce bâton portera des feuilles, tes péchés te seront pardonnés.

« — Si je ne devais plus vivre qu'un an, un an sur cette terre, je voudrais me repentir et faire pénitence pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le chevalier repartit de la ville plein de chagrin et de souffrances : — Marie, ô sainte mère, vierge immaculée, s'il faut me séparer de toi,

« Je vais rentrer dans la montagne, à tout jamais et sans fin, auprès de Vénus, ma tendre dame, où Dieu m'envoie.

« — Soyez le bienvenu, mon bon Tannhæuser; je vous ai regretté bien longtemps; soyez le bienvenu, mon bien-aimé chevalier, mon héros qui m'êtes si fidèlement revenu.

« Bientôt après, au troisième jour, le bâton du pape commença à reverdir; alors on envoya des messagers dans tous les pays où le Tannhæuser était venu.

« Il était rentré dans la montagne, où il doit rester maintenant jusqu'au jugement dernier, quand Dieu l'appellera.

« C'est ce que jamais prêtre ne doit faire, — plonger un homme dans la désolation; quand il veut se repentir et faire pénitence, ses péchés doivent lui être pardonnés. »

Comme cela est magnifique ! Déjà au début du poëme nous trouvons un effet merveilleux. Le poëte nous donne la réponse de la dame Vénus, sans avoir rapporté auparavant la demande du Tannhæuser, laquelle provoque cette réponse. Par cette ellipse, notre imagination gagne un champ plus libre, et nous suggère tout ce que Tannhæuser aurait pu dire, et ce qui était peut-être très-difficile à résumer en quelques mots. Malgré sa candeur et sa piété du moyen âge, l'ancien poëte a su peindre les séductions fatales et les allures dévergondées de la dame Vénus. Un auteur moderne et perverti n'aurait pas mieux dessiné la physionomie de cette

femme-démon ; de cette diablesse de femme qui, avec toute sa morgue olympienne et la magnificence de sa passion, n'en trahit pas moins la femme galante ; c'est une courtisane céleste et parfumée d'ambroisie, c'est une divinité aux camélias, et pour ainsi dire une déesse entretenue. Si je fouille dans mes souvemirs, je dois l'avoir rencontrée un jour en passant par la place Bréda, qu'elle traversait d'un pas délicieusement leste ; elle portait une petite capote grise d'une simplicité raffinée, et elle était enveloppée du menton jusqu'aux talons dans un magnifique châle des Indes, dont la pointe frisait le pavé. « Donnez-moi la définition de cette femme, dis-je à M. de Balzac, qui m'accompagnait. — C'est une femme entretenue, répondit le romancier. — Moi j'étais plutôt d'avis que c'était une duchesse. » D'après les renseignements d'un commun ami qui arriva, nous reconnûmes que nous avions raison tous les deux.

Aussi bien que le caractère de la dame Vénus, le vieux poëte a su rendre celui du Tannhæuser, de ce bon chevalier qui est le chevalier Des Grieux du moyen âge. Quel beau trait est-ce encore quand, dans le milieu du poëme, Tannhæuser tout à coup commence à parler au public en son propre nom, et qu'il nous raconte ce que plutôt le poëte devrait raconter, c'est-à-dire comme il parcourt le monde en désespéré ! Cela a pour nous l'air de la gaucherie d'un poëte inculte, mais de pareils accents produisent dans leur naïveté des effets merveilleux.

Le poëme du *Tannhæuser* a été écrit, selon toute ap-

parence, peu de temps avant la réformation; la légende qui en fait le sujet ne remonte pas beaucoup plus haut, et ne lui est peut-être antérieure que d'un siècle à peine. Ainsi la dame Vénus n'apparaît que très-tard dans les traditions populaires de l'Allemagne, tandis que d'autres divinités, par exemple Diane, sont connues dès le commencement du moyen âge. Au VIe et au VIIe siècle, Diane figure déjà comme un génie malfaisant dans les décrets des évêques. Depuis lors, on la représente d'ordinaire à cheval, elle qui autrefois, gracieusement chaussée et légère comme la biche qu'elle poursuivait, parcourait à pied les forêts de l'ancienne Grèce. Pendant quinze cents ans, on fait prendre successivement à cette divinité les figures les plus diverses, et en même temps son caractère subit le changement le plus complet. — Ici se présente à mon esprit une observation dont le développement offrirait une matière suffisante pour les plus intéressantes recherches. Toutefois je me bornerai à l'indiquer et à ouvrir la voie à des érudits sans travail; ouvriers de la pensée en grève. Je me contenterai de faire remarquer en peu de mots que, lors de la victoire définitive du christianisme, c'est-à-dire au IIIe et au IVe siècle, les anciens dieux païens se virent aux prises avec les embarras et les nécessités qu'ils avaient déjà éprouvés dans les temps primitifs, c'est-à-dire à cette époque révolutionnaire où les Titans, forçant les portes du Tartare, entassèrent Pélion sur Ossa et escaladèrent l'Olympe. Ils furent contraints de fuir ignominieusement,

ces pauvres dieux et déesses, avec toute leur cour, et ils vinrent se cacher parmi nous sur la terre, sous toutes sortes de déguisements. La plupart d'entre eux se réfugièrent en Égypte, où, pour plus de sûreté, ils revêtirent la forme d'animaux, comme Hérodote nous l'apprend. C'est tout à fait de la même manière que les divinités du paganisme durent prendre la fuite et chercher leur salut sous des travestissements de toute espèce et dans les cachettes les plus obscures, lorsque le vrai Dieu parut avec la croix, et que les iconoclastes fanatiques, la bande noire des moines, brisèrent les temples et lancèrent l'anathème contre les dieux proscrits. Un grand nombre de ces émigrés olympiens, qui n'avaient plus ni asile ni ambroisie, durent avoir recours à un honnête métier terrestre pour gagner au moins de quoi vivre. Quelques-uns d'entre eux, dont on avait confisqué les biens et les bois sacrés, furent même forcés de travailler comme simples journaliers chez nous, en Allemagne, et de boire de la bière au lieu de nectar. Dans cette extrémité, Apollon paraît s'être résigné à entrer au service d'éleveurs de bestiaux ; de même qu'autrefois il avait gardé les vaches du roi Admète, il vécut comme berger dans la Basse-Autriche, mais ses chants harmonieux éveillèrent les soupçons d'une moine savant, qui reconnut en lui un ancien dieu païen et le livra aux tribunaux ecclésiastiques. Soumis à la torture, il avoua qu'il était le dieu Apollon. Il demanda la permission de jouer de la lyre et de chanter une dernière fois avant d'être conduit au sup-

plice. Or il joua d'une manière si attendrissante, il y avait dans son chant un charme si puissant, et de plus, il était si beau de taille et de visage, que toutes les femmes pleurèrent, il y en eut même qui tombèrent malades à la suite de cette émotion. Au bout d'un certain temps, on voulut retirer le corps de la tombe pour lui enfoncer un pieu dans le ventre : on croyait qu'il avait dû être un vampire, et que les femmes malades se guériraient par l'emploi de ce remède domestique, d'une efficacité généralement reconnue ; mais lorsqu'on ouvrit le tombeau, il était vide.

Quant à Mars, l'ancien dieu de la guerre, je serais assez disposé à croire qu'au temps de la féodalité il aura poursuivi ses anciennes habitudes en qualité de chevalier-brigand. Le long Westphalein Schimme penning, neveu du bourreau de Munster, le rencontra à Bologne comme maître des hautes œuvres. Quelque temps après, Mars servit sous les ordres du général Frondsberg comme lansquenet, et il assista à la prise de Rome. A coup sûr il dut y ressentir de cruels chagrins en voyant détruire si ignominieusement sa ville chérie et les temples où il avait été adoré lui-même, ainsi que les temples des dieux ses cousins.

Le sort de Bacchus, le beau Dionysos, après la grande déconfiture, a été plus heureux que celui de Mars et d'Apollon. Voici ce que raconte à ce sujet la légende du moyen âge : — Dans le Tyrol, il y a des lacs très-étendus, environnés de forêts dont les arbres s'élèvent

jusqu'au ciel et se reflètent avec magnificence dans les flots azurés. Des bruits si mystérieux sortent des eaux et des bois, qu'on est étrangement ému lorsqu'on se promène seul dans ces lieux. Sur le bord d'un de ces lacs se trouvait la cabane d'un jeune homme qui vivait du produit de la pêche et qui exerçait en outre le métier de batelier, lorsqu'un voyageur voulait traverser le lac. Il avait une grande barque amarrée à un vieux tronc d'arbre, non loin de sa demeure. Un jour, au temps de l'équinoxe d'automne, il entendit, vers minuit, frapper à sa fenêtre. Quand il eut franchi le seuil de sa porte, il aperçut trois moines qui avaient le capuchon rabattu sur la tête et qui paraissaient être très-pressés. L'un d'eux le pria en toute hâte de leur prêter sa barque, et lui promit de la lui ramener au bout de quelques heures au même endroit. Les moines étaient à trois; le pêcheur, qui, en de telles circonstances, ne pouvait guère hésiter, démarra sa barque, et lorsque les trois voyageurs qui y étaient montés voguèrent sur le lac, il rentra dans sa cabane, où il se recoucha. Jeune comme il était, il ne tarda pas à se rendormir; mais quelques heures après il fut réveillé par les moines, qui étaient de retour. Quand il les eut rejoints, l'un d'eux lui mit dans la main une pièce d'argent pour lui payer la traversée, ensuite tous les trois s'éloignèrent en toute hâte. Le pêcheur alla visiter sa barque, qu'il trouva solidement amarrée, et il se secoua fortement, comme on fait en hiver pour se réchauffer les membres engourdis, car il se sentait pris

d'un frisson, mais ce n'était pas par l'influence de l'air frais de la nuit. Une étrange sensation de froid lui avait couru par tout le corps et lui avait presque transi le cœur au moment où le moine lui avait touché la main en lui remettant la pièce de monnaie : les doigts du moine étaient froids comme la glace. Pendant longtemps, le pêcheur se rappela cette circonstance; mais la jeunesse finit toujours par se débarrasser des souvenirs sinistres, et le pêcheur ne pensait plus à cet événement, lorsque l'année suivante, au même jour de l'équinoxe, on heurta de nouveau vers minuit à la fenêtre de sa cabane. C'étaient les moines de l'année dernière, et qui étaient tout aussi pressés qu'alors. Ils requirent de nouveau la barque, et le jeune homme la leur confia cette fois avec avec moins d'hésitation. Lorsqu'au bout de quelques heures les voyageurs furent de retour et que l'un d'eux, pour payer le péage au pêcheur, lui mit dans la main une pièce d'argent, celui-ci sentit de nouveau avec effroi les doigts glacés du moine, et le même événement se renouvela tous les ans au même équinoxe.

La septième année, aux approches de cette époque, le jeune pêcheur éprouva le plus vif désir de pénétrer le mystère qui se cachait sous les trois frocs, et il voulut à tout prix satisfaire sa curiosité. Il déposa au fond de la barque un amas de filets pour s'en faire une cachette où il pût se glisser pendant que les moines monteraient à bord. Les trois mystérieux voyageurs arrivèrent en effet à l'heure où ils étaient attendus, et notre pêcheur

réussit à se cacher lestement sous les filets et à prendre part à la traversée. A son grand étonnement, celle-ci dura fort peu de temps, tandis que d'ordinaire il lui fallait plus d'une heure pour arriver au rivage opposé du lac. Son étonnement redoubla lorsque, dans cette contrée qui lui était parfaitement connue, il aperçut une clairière qu'il n'avait jamais vue auparavant, et qui était entourée d'arbres dont l'espèce paraissait appartenir à une végétation étrangère. Des lampes innombrables étaient suspendues aux branches de ces arbres : sur des socles élevés étaient placés des vases où flamboyait la résine des bois; de plus, la lune jetait une clarté si vive, que le jeune homme put voir aussi distinctement qu'en plein jour la foule qui s'était réunie en ces lieux. Il y avait là quelques centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes, tous d'une beauté remarquable, quoique leurs visages eussent la blancheur du marbre. Cette circonstance, jointe au choix des vêtements, — c'étaient des tuniques blanches relevées très-haut, avec une bordure de pourpre, — leur donnait l'aspect de statues ambulantes. Les femmes avaient orné leur tête de pampre naturel ou fabriqué avec du fil d'argent; leurs cheveux, tressés en forme de couronne, laissaient retomber un flot de boucles ondoyant sur leurs épaules. Les jeunes gens avaient également le front ceint de pampre. Des hommes et des femmes, agitant des bâtons dorés, autour desquels s'enroulaient des ceps de vigne, accoururent pour donner la bienvenue aux nouveaux arrivés. Un de

ceux-ci rejeta son capuchon et son froc, et l'on vit paraître un personnage grotesque, dont la face hideusement lubrique et lascive grimaçait entre deux oreilles pointues, semblables à celles d'un bouc, tandis que son corps montrait une exagération de virilité aussi risible que repoussante. Le second moine se dépouilla également de son habit monacal, et l'on vit un gros homme dont l'obésité énorme excita l'hilarité des femmes, qui posèrent en riant une couronne de roses sur sa tête chauve. Les figures des deux moines étaient d'un blanc de marbre, comme celles des autres assistants, et l'on remarqua la même blancheur sur le visage du troisième moine, lorsqu'il souleva son capuchon d'un air goguenard. Quand il eut dénoué la vilaine corde qui lui servait de ceinture, et qu'il eut jeté loin de lui, avec un mouvement de dégoût, son pieux et sale vêtement de capucin, ainsi que le rosaire et le crucifix qui y étaient attachés, alors on vit paraître, à demi couvert d'une tunique étincelante de diamants, un beau jeune homme aux plus belles formes : seulement ses hanches arrondies et sa taille trop grêle avaient quelque chose de féminin. Des lèvres légèrement bombées et des traits d'une mollesse indécise donnaient aussi au jeune homme une expression féminine ; mais en même temps son visage portait l'empreinte d'une intrépidité hautaine, d'une âme mâle et héroïque. Dans la frénésie de leur enthousiasme, les femmes lui prodiguèrent des caresses, lui posèrent sur la tête une couronne de lierre, et lui jetèrent

sur les épaules une magnifique peau de léopard. Au même instant arriva un char de triomphe en or, à deux roues et attelé de deux lions; le jeune homme y monta avec la majesté d'un roi, mais toujours le regard serein et insouciant. Il conduisait le féroce attelage avec des rênes d'or. A la droite du char marchait l'un de ses compagnons défroqués, celui à la face lubrique et lascive avec des oreilles de bouc, tandis qu'à gauche chevauchait le gros ventru à tête chauve, que les femmes, dans leur verve moqueuse, avaient placé sur un âne; il tenait à la main une coupe d'or qu'on lui remplissait constamment de vin. Le char s'avançait lentement; derrière tourbillonnaient les chœurs des hommes et des femmes, couronnés de pampre et se livrant au délire de la danse. Le char du triomphateur était précédé de sa chapelle : on y voyait un beau jouvenceau aux joues rebondies, soufflant dans la double flûte; une jeune fille vêtue d'une tunique hardiment relevée jusqu'au-dessus des genoux, et frappant la peau du tambourin avec le revers de sa main; une autre, tout aussi gracieuse, tout aussi décolletée, qui faisait résonner le triangle; puis les trompettes, joyeux gaillards aux pieds fourchus, d'une figure avenante, mais impudique, sonnant leurs fanfares sur de bizarres cornes de bêtes ou sur des conques marines; ensuite les joueurs de luth...

Mais, cher lecteur, j'oublie que vous avez fait vos classes et que vous êtes parfaitement instruit; vous avez donc compris dès les premières lignes qu'il est question

ici d'une bacchanale, d'une fête de Dionysos. Sur des bas-reliefs ou dans des gravures d'ouvrages archéologiques, vous avez vu assez souvent le pompeux cortége qui suit ce dieu païen. Versé comme vous l'êtes dans l'antiquité classique, vous ne seriez pas trop effrayé, si à minuit, au milieu de la solitude d'une forêt, la magnifique et fantasque apparition d'une marche triomphale de Bacchus se présentait tout à coup à vos regards, et que vous entendissiez le vacarme de cette cohue de spectres en goguettes. Tout au plus éprouveriez-vous une espèce de saisissement voluptueux, un frisson esthétique, à l'aspect de ces gracieux fantômes sortis de leurs sarcophages séculaires et de dessous les ruines de leurs temples pour célébrer encore une fois les saints mystères du culte des plaisirs ! Oui, c'est une orgie posthume : ces revenants gaillards, encore une fois, veulent fêter par des jeux et des chants la bienheureuse venue du fils de Sémélé, le rédempteur de la joie ; encore une fois, ils veulent danser les danses des anciens temps, la polka du paganisme, le cancan de l'antiquité, ces danses riantes qu'on dansait sans jupon hypocrite, sans le contrôle d'un sergent de ville de la vertu publique, et où l'on s'abandonnait à l'ivresse divine, à toute la fougue échevelée, désespérée, frénétique : *Evoe Bacche!* Comme je l'ai dit, mon cher lecteur, vous êtes un homme instruit et éclairé qu'une apparition nocturne de ce genre ne saurait épouvanter, pas plus que si c'était une fantasmagorie de l'Académie impériale de musique,

évoquée par le génie poétique de M. Eugène Scribe, en collaboration avec le génie musical du célèbre *maestro* Giacomo Meyerbeer. Mais, hélas! notre pauvre batelier du Tyrol ne savait pas un mot de mythologie, il n'avait point fait la moindre étude classique; aussi fut-il saisi d'effroi et de terreur quand il eut aperçu le beau triomphateur sur son char doré avec ses singuliers acolytes: il frémit à la vue des gestes indécents, des bonds dévergondés des bacchantes, des faunes et des satyres, à qui le pied fourchu et les cornes donnaient particulièrement un air diabolique. Toute la blafarde assemblée ne lui parut qu'un congrès de vampires et de démons dont les maléfices tramaient la perte des chrétiens. Sa stupeur s'accrut quand il vit les ménades dans leurs postures impossibles et qui tiennent de la sorcellerie, lorsque, les cheveux épars, elles rejettent la tête en arrière, ne se maintenant en équilibre qu'à l'aide du thyrse. Le pauvre pêcheur fut pris d'un vertige quand il vit l'extase sinistre des corybantes qui se blessaient eux-mêmes avec leurs petites épées, cherchant la volupté dans la douleur de la chair. L'effroi du jeune homme devint de la stupéfaction lorsqu'il aperçut une bande de sylvains, de faunes et de satyres avinés, à la tête desquels s'avança une jeune femme débraillée et brillante de luxure qui portait sur une haute perche le fameux symbole égyptien que vous savez; ce symbole ou plutôt cette hyperbole était couronnée de fleurs, et la belle dévergondée l'agitait avec des gestes impudiques, en psalmodiant à tue-tête un

infâme cantique, auquel faisaient chorus ses compagnons velus avec leur gros rire et leurs gambades burlesques. En même temps les accords de la musique de la procession triomphale, accords mollement tendres et désespérés à la fois, pénétrèrent dans le cœur du pauvre jeune homme comme autant de brandons enflammés; — il se crut déjà embrasé du feu infernal, et il courut à toutes jambes vers sa barque, où il se blottit sous les filets. Ses dents claquaient, et il tremblait de tous ses membres, comme si Satan le tenait déjà par une jambe. Peu de temps après, les trois moines vinrent rejoindre la nacelle et poussèrent au large. Quand, arrivés à la rive opposée, ils descendirent à terre, le pêcheur sut se glisser avec tant d'agilité hors de sa cachette, que les moines s'imaginèrent qu'il les avait attendus derrière les saules; l'un d'eux, de ses doigts glacés, lui mit comme d'habitude une pièce d'argent dans la main, et tous les trois partirent en toute hâte.

Par le soin de son propre salut qu'il croyait compromis, aussi bien que par sa sollicitude pour tous les bons chrétiens qu'il voulait préserver du danger, notre pêcheur se crut obligé de dénoncer cette mystérieuse histoire aux tribunaux ecclésiastiques. Le prieur d'un couvent de franciscains, dans le voisinage, jouissait d'une grande considération comme président d'un de ces tribunaux, et surtout comme savant exorciste. Le pêcheur prit la résolution de se rendre immédiatement auprès de ce digne homme. De grand matin, le soleil le vit en

route pour le couvent, et bientôt, les yeux humblement baissés, il se trouva devant sa révérence le prieur, qui, revêtu du froc et le capuchon baissé sur le visage, était assis dans son grand fauteuil de bois sculpté. Le juge ecclésiastique resta dans son attitude méditative pendant que le batelier lui fit le récit de sa terrible histoire; quand il eut fini, il releva la tête; par ce brusque mouvement, son capuchon tomba en arrière, et le pêcheur vit avec stupéfaction que sa révérence était l'un des trois moines qui traversaient tous les ans le lac. Il reconnut précisément celui qu'il avait vu la veille, sous la forme d'un démon païen, sur le char de victoire attelé de deux lions; c'était le même visage pâle, les mêmes traits d'une beauté régulière, les mêmes lèvres tendrement arrondies. Un bienveillant sourire se jouait autour de cette bouche, et bientôt en coulèrent avec l'accent le plus mélodieux ces paroles d'onction : « Très-cher fils en Jésus-Christ, nous sommes tout disposé à croire que vous avez passé la nuit dernière en société avec le dieu Bacchus; votre fantastique vision en est une preuve suffisante. Nous nous garderons bien de dire du mal de ce dieu, bien des fois il nous fait oublier nos soucis, et il réjouit le cœur de l'homme; mais les dons que la bonté divine accorde aux humains sont différents : beaucoup sont appelés, et peu sont élus. Il y a des hommes qu'une douzaine de bouteilles ne sauraient abattre. En toute humilité chrétienne, j'avoue que je suis un de ces êtres d'élite, et j'en rends grâces au Seigneur. Il y a aussi des

natures incomplètes et faibles qu'une seule chopine peut renverser, et il paraît, mon cher fils en Jésus-Christ, que vous êtes de ce nombre. Nous vous conseillons donc de n'absorber qu'avec mesure le jus doré de la treille, et de ne plus venir importuner les autorités ecclésiastiques avec les hallucinations d'un apprenti ivrogne. Nous vous conseillons en outre de ne point ébruiter l'histoire de votre dernière équipée, de bien tenir votre langue; au cas contraire, le saint office vous fera administrer par le bras séculier vingt-cinq coups de fouet bien comptés. Pour l'instant, mon très-cher fils en Jésus-Christ, allez à la cuisine du couvent, où le frère cellérier et le frère cuisinier vous feront servir la collation du matin. » Là-dessus, sa révérence donna sa bénédiction au pêcheur, qui se dirigea tout abasourdi vers la cuisine. A la vue du frère cellérier et du frère cuisinier, il faillit tomber à la renverse : en effet c'étaient les deux compagnons nocturnes du prieur, les deux moines qui avaient traversé le lac avec lui; le pêcheur reconnut la bedaine et la tête pelée de l'un, ainsi que la figure de l'autre, aux traits lascifs et lubriques, aux oreilles de bouc. Toutefois il ne souffla mot, et ce ne fut que longtemps après, quand ses cheveux avaient blanchi, qu'il raconta cette histoire à sa progéniture, groupée autour de lui au coin du feu.

De vieilles chroniques, qui racontent une légende analogue, placent le lieu de la scène à Spire, sur le Rhin. On y reconnaît des réminiscences païennes touchant la

traversée des morts, qui s'opérait là aussi dans une barque funèbre. C'est dans une tradition répandue sur les côtes de la Frise orientale que les idées anciennes relatives au passage des trépassés dans le royaume des ombres sont le plus nettement accusées. Nulle part, à la vérité, on ne parle d'un nautonier nommé Caron. En général, cette étrange figure a disparu de la tradition populaire, et ne s'est conservée qu'aux théâtres de marionnettes; mais la tradition de la Frise nous fait reconnaître un personnage mythologique bien autrement important dans le négociant hollandais qui se charge du soin de faire passer les morts au lieu de leur destination posthume, et qui paie le droit de péage ordinaire au batelier ou pêcheur qui a remplacé Caron. A travers son déguisement baroque, nous ne tarderons pas à découvrir le véritable nom de ce personnage; je vais donc rapporter la tradition même aussi fidèlement que possible.

Dans la Frise orientale, sur les côtes de la mer du Nord, il y a des baies qui forment des espèces de ports peu étendus et qu'on nomme des *Siehl*. Sur un des points les plus avancés de ces anses s'élève la maison solitaire d'un pêcheur qui vit là, avec sa famille, content et heureux. La nature est triste dans ces contrées; nul oiseau n'y chante, on n'y entend que les mouettes qui de temps à autre s'élancent de leurs nids cachés dans le sable, et annoncent la tempête par leurs cris aigus et plaintifs. Parfois aussi on voit un goëland, oiseau de

mauvais augure qui voltige sur la mer en déployant ses blanches ailes de spectre. Le clapotement monotone des vagues qui se brisent sur la plage ou contre les dunes s'accorde très-bien avec les sombres files de nuages qui traversent le ciel. Les hommes n'y chantent pas non plus. Sur cette côte mélancolique ne retentit jamais le refrain d'une chanson populaire. Les habitants de la Frise sont graves, probes, raisonnables plutôt que religieux, et bien qu'ils aient perdu leurs institutions démocratiques d'autrefois, ils n'en ont pas moins gardé un esprit d'indépendance, héritage de leurs intrépides aïeux, qui avaient combattu avec héroïsme contre les envahissements de l'océan et des princes du Nord. De pareilles gens ne s'abandonnent point aux rêveries mystiques, et ne sont guère troublés non plus par la tourmente de la pensée. Pour le pêcheur qui habite le *Siehl* solitaire, l'essentiel c'est la pêche, et de temps à autre le péage que lui paient les voyageurs qui se font transporter dans une des îles voisines.

A une certaine époque de l'année, dit-on, précisément à l'heure de midi, au moment où le pêcheur est à table et dîne avec sa famille dans la grande chambre, un étranger arrive et prie le maître de la maison de lui accorder quelques moments pour parler d'affaires. Le pêcheur, après avoir vainement invité l'étranger à partager son modeste repas, finit par accéder à sa demande, et tous deux vont s'attabler, à l'écart de la famille, dans la niche d'une fenêtre. Je ne décrirai point l'extérieur du

voyageur avec des détails oiseux, à l'instar de nos romanciers du jour. Pour la tâche que je me suis imposée, il suffira de donner son signalement. Le voici en peu de mots. L'étranger est un petit homme déjà avancé en âge, mais encore vert, en un mot un vieillard juvénile, ayant de l'embonpoint sans être obèse, de petites joues potelées et rouges comme des pommes d'api, des yeux scrutateurs clignotant avec vivacité de côté et d'autre, et une petite tête poudrée et coiffée d'un petit chapeau à trois cornes. Sous une houppelande d'un jaune clair, garnie d'une infinité de petits collets, notre homme porte le costume suranné que nous voyons sur les vieux portraits de négociants hollandais, et qui dénote une certaine aisance : un habit en soie vert-pomme, un gilet brodé de fleurs, des culottes de satin noir, des bas rayés et des souliers à boucles d'acier. Sa chaussure est si propre et luisante, qu'on ne comprend pas comment il a fait pour traverser à pied les chemins marécageux du *Siehl* sans se crotter. Sa voix asthmatique a un filet aigu et devient par moments glapissante; toutefois le petit bonhomme affecte un langage et des mouvements graves et mesurés tels qu'ils conviennent à un négociant hollandais. Sa qualité de négociant se révèle non-seulement par son costume, mais aussi par l'exactitude et la circonspection mercantile avec lesquelles il cherche à conclure l'affaire de la manière la plus avantageuse pour son commettant. Il s'annonce en effet comme un commissionnaire-expéditeur qu'on a chargé de trouver sur

la côte orientale de la Frise un batelier qui voulût bien transporter à l'île Blanche une certaine quantité d'âmes, c'est-à-dire autant que pourrait en contenir sa barque. Or, à cette fin, poursuit le Hollandais, il voudrait savoir si le pêcheur serait disposé à transporter cette nuit ladite cargaison d'âmes à ladite île; dans ce cas, il serait prêt à lui payer d'avance la traversée, tout convaincu qu'en honnête chrétien le batelier lui ferait le plus bas prix possible. Le négociant hollandais, — ce qui est un pléonasme, vu que tout Hollandais est négociant, — fait cette proposition avec un nonchalante tranquillité, tout comme s'il s'agissait d'une cargaison de fromages et non pas d'âmes de morts. Ce mot *âmes* fait au premier moment une certaine impression sur l'esprit du pêcheur; il sent un frisson lui courir dans le dos, car il comprend tout d'abord qu'il est question d'âmes de trépassés, et qu'il a devant lui le fabuleux Hollandais dont ses collègues marins lui avaient souvent parlé, ce vieillard qui avait quelquefois frété leur barque pour transporter à l'île Blanche les âmes des morts, et qui les avait toujours très-bien payés. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, les habitants de ces côtes sont courageux, sains de corps, raisonnables, sans imagination, et partant peu accessibles aux terreurs vagues que nous inspire le monde des esprits. Aussi la secrète frayeur, le tressaillement subit du pêcheur frison, ne durent que quelques moments; il ne tarde pas à se remettre, et d'un air de complète indifférence il ne songe plus qu'à obtenir le

plus haut prix possible pour la traversée. Après avoir marchandé quelque temps, les deux parties tombent d'accord; le marché est conclu, et l'on se donne la poignée de main usitée. Le Hollandais tire aussitôt de sa poche une bourse en cuir toute graisseuse, remplie de petites pièces d'argent, les plus petites qui aient jamais été frappées en Hollande, et il paie le montant du prix de la traversée tout entier en cette monnaie lilliputienne. Après avoir enjoint au pêcheur de se trouver vers minuit, à l'heure où la pleine lune paraît, avec sa barque à certain endroit de la côte pour recevoir sa cargaison d'âmes, le Hollandais prend congé de toute la famille, qui l'a derechef vainement invité à dîner avec elle; puis il s'éloigne d'un pas leste et sautillant qui contraste singulièrement avec l'air de gravité et de componction néerlandaise qu'il avait cherché à se donner.

A l'heure dite; le batelier se trouve au rendez-vous avec sa barque. Celle-ci est d'abord ballottée par les vagues; mais, aussitôt que la pleine lune s'épanouit, le batelier remarque que son embarcation se meut moins facilement et s'enfonce par degrés, si bien qu'à la fin elle ne sort plus des eaux que de la largeur d'une main. Cette circonstance lui fait comprendre que ses passagers, c'est-à-dire les âmes, doivent se trouver à bord, et il s'empresse de mettre à la voile. Il a beau se fatiguer les yeux à regarder, il n'aperçoit dans sa barque que quelques flocons de brouillard qui se meuvent et s'entremêlent sans pouvoir prendre une forme déterminée. C'est

en vain qu'il écoute de toutes ses oreilles, il n'entend qu'un grésillement et un petillement presque imperceptibles. Seulement, par intervalles, une mouette passe au-dessus de sa tête en poussant ses cris lugubres, ou bien à ses côtés un poisson sort sa tête des flots et fixe sur lui ses gros yeux craintifs. La nuit bâille, et la bise devient froide. Partout est la mer, le clair de lune et le silence. Muet comme tout ce qui l'entoure, le batelier finit par atteindre l'île Blanche, où il arrête sa barque. Sur la côte, il n'aperçoit personne, mais il entend une voix haletante, aux glapissements asthmatiques, dans laquelle il reconnaît celle du Hollandais. Ce personnage invisible paraît lire une liste de noms propres, avec le débit monotone d'un contrôleur qui fait un appel nominal. Plusieurs de ces noms sont connus du pêcheur comme appartenant à des personnes décédées dans le courant de l'année. Pendant la lecture de cette liste de noms propres, la barque s'allége peu à peu. Tout à l'heure elle était engravée dans les sables de la plage, et la voilà qui remonte à mesure que la nomenclature est épuisée. C'est un avertissement pour le batelier que sa cargaison est arrivée à bon port, et il s'en retourne paisiblement auprès de sa femme et de ses enfants, dans sa chère maisonnette sur le *Siehl*.

C'est de la même manière que s'effectue chaque fois le passage des âmes dans l'île Blanche. Une circonstance particulière frappa un jour un batelier qui faisait ce trajet. Le personnage invisible qui sur le rivage donnait

lecture de la liste de noms propres s'interrompit tout à coup et s'écria : « Où donc est Pitter Jansen ? Ce n'est pas là Pitter Jansen ! » A quoi une petite voix flûtée répondit : « Je suis la femme de Pitter Jansen, et je me suis fait inscrire sous le nom de mon mari. »

Tout à l'heure je me suis fait fort de démêler, à travers les ruses de son déguisement, l'important personnage mythologique qui figure dans cette légende. Ce n'est autre que le dieu Mercure, jadis le conducteur des âmes, et qu'on nomma, à cause de cette spécialité, Hermès *Psychopompos*. Oui, sous cette humble houppelande, sous cette piètre figure d'épicier, se cache un des plus superbes et des plus brillants dieux païens, le noble fils de Maïa. A ce petit tricorne ne flotte pas le moindre plumet qui puisse rappeler les ailes de la divine coiffure, et dans ces souliers à boucles d'acier on ne trouve pas la moindre trace de sandales ailées. Ce plomb néerlandais diffère complétement du mobile vif-argent, auquel le dieu a donné son propre nom ; mais le contraste même décèle l'intention du dieu rusé : il choisit ce masque pour être d'autant plus sûr de ne pas être reconnu. Et ce ne fut point au hasard, ni par caprice, qu'il fit choix de ce travestissement. Mercure était, comme vous savez, le dieu des voleurs et des marchands, et il exerçait ces deux industries avec succès. Il était donc tout naturel que, dans le choix du déguisement sous lequel il cherchait à se cacher et de l'état qui devait le faire vivre, il tînt compte de ses antécédents et de ses talents. Il n'avait

qu'à calculer lequel de ces métiers, qui ne diffèrent que par des nuances, lui offrait le plus de chances de réussite. Il se disait que le vol, par des préjugés séculaires, était flétri dans l'opinion publique, que les philosophes n'avaient pas encore réussi à le réhabiliter en l'assimilant à la propriété, qu'il était mal vu de la police et des gendarmes, et que, pour prix de tout son déploiement de courage et d'habileté, le voleur était quelquefois envoyé aux galères, sinon à la potence; qu'au contraire le négoce jouissait de la plus grande impunité, qu'il était honoré du public et protégé par les lois, que les négociants étaient décorés, qu'ils allaient à la cour, et qu'on en faisait même des présidents du conseil. Par conséquent, le plus rusé des dieux se décida pour l'état le plus lucratif et le moins dangereux, le commerce, et, pour être négociant par excellence, il se fit négociant hollandais. Nous le voyons donc, dans cette qualité, s'adonner à l'expédition des âmes pour l'empire de Pluton, et il était particulièrement apte à cette partie, lui, l'ancien Hermès Psychopompos.

L'île Blanche est aussi appelée quelquefois *Bréa* ou *Britinia*. Son nom ferait-il allusion à la blanche Albion, aux roches calcaires de la côte anglaise? Ce serait vraiment une idée spleenique que de faire de l'Angleterre le pays des morts, l'empire de Pluton, l'enfer. Il est bien possible, en effet, que la Grande-Bretagne se présente sous cet aspect à plus d'un étranger.

Dans mon étude sur la légende de Faust, j'ai parlé tout

au long de l'empire de Pluton et des croyances populaires qui s'y rattachent : j'y ai montré comment le royaume des ombres est devenu un enfer complétement organisé, et comment on a tout à fait assimilé à Satan le vieux monarque des ténèbres ; mais ce n'est que le style officiel de l'Église qui gratifie les anciennes divinités de noms si effrayants. Malgré cet anathème, la position de Pluton resta la même dans le fond. Pluton, le dieu du monde souterrain, et son frère Neptune, le dieu des mers, n'ont pas émigré comme leurs parents, les autres dieux : même après la victoire du Christ, ils restèrent tous les deux dans leur domaine, dans leur élément. Sur terre, on avait beau débiter les fables les plus absurdes sur son compte : le vieux Pluton était chaudement assis, là-bas, auprès de sa belle Proserpine. Neptune est le dieu qui eut à supporter le moins d'avanies : ni les sons des cloches, ni les accords de l'orgue ne pouvaient offenser son oreille au fond de son océan, où il résidait en paix auprès d'Amphitrite, sa bonne femme, et entouré de blanches néréides et de joufflus tritons. De temps à autre seulement, lorsque quelque jeune marin passait la ligne pour la première fois, le dieu sortait du sein des flots, le trident à la main, la tête couronnée de roseaux et sa longue barbe descendant en flots argentés jusqu'à son nombril. Alors il donnait au néophyte le terrible baptême de l'eau de mer ; en même temps il prononçait un long discours rempli de plaisanteries de marin, et dont il crachait plutôt qu'il ne prononçait les paroles, saucées

du jus âcre et jaune de la *chique*, à la grande joie de ses auditeurs goudronnés. Un de mes amis, qui m'a raconté comment on célèbre à bord des navires ce mystère océanique, m'a assuré que les maletots, qui riaient avec la plus grande hilarité à l'aspect de cette burlesque figure de carnaval représentant Neptune, n'avaient au fond du cœur pas le moindre doute sur l'existence de ce dieu, dont ils invoquaient même parfois l'assistance dans les grands dangers.

Neptune resta donc le souverain de l'empire des mers, de même que Pluton, malgré sa métamorphose diabolique, conserva le trône du Tartare. Ils furent tous deux plus heureux que leur frère Jupiter, qui dut souffrir tout particulièrement des viscissitudes du sort. Ce troisième fils de Saturne, qui, après la chute de son père, s'était arrogé la souveraineté des cieux. trôna pendant une longue suite de siècles au sommet de l'Olympe, entouré d'une cour riante de hauts et de très-hauts dieux et demi-dieux, ainsi que de hautes et de très-hautes déesses et de nymphes, leurs célestes dames d'atour et filles d'honneur, qui tous menaient joyeuse vie, repus d'ambroisie et de nectar, méprisant les manants attachés ici-bas à la glèbe, et n'ayant aucun souci du lendemain. Hélas! quand fut proclamé le règne de la croix, de la souffrance, le grand Chronide émigra et disparut au milieu du tumulte des peuples barbares qui envahirent le monde romain. On perdit les traces de l'ex-dieu, et c'est en vain que j'ai interrogé les vieilles chroniques et les

vieilles femmes : personne n'a pu me fournir des renseignements sur sa destinée. J'ai fouillé dans beaucoup de bibliothèques, où je me fis montrer les *codex* les plus magnifiques, enrichis d'or et de pierreries, véritables odalisques dans le harem de la science, et selon l'usage je fais ici mes remerciements publics aux eunuques érudits qui, sans trop grogner et parfois même avec affabilité, m'ont rendu accessibles ces lumineux trésors confiés à leur garde. Je me suis persuadé que le moyen âge ne nous a point légué de traditions sur le sort de Jupiter depuis la chute du paganisme. Tout ce que j'ai pu déterrer ayant quelque rapport à ce sujet, c'est l'histoire que me raconta jadis mon ami Niels Andersen.

Je viens de nommer Niels Andersen, et cette bonne figure, si drôle et si aimable à la fois, surgit toute riante dans ma mémoire. Je veux lui consacrer ici quelques lignes. J'aime d'ailleurs à indiquer mes sources et à montrer leurs bonnes ou mauvaises qualités, afin que le lecteur soit en état de juger par lui-même jusqu'à quel point ces sources méritent sa confiance.

Niels Andersen, né à Drontheim en Norvége, était un des plus habiles et des plus intrépides baleiniers que j'aie connus. C'est à lui que je dois mes connaissances concernant la pêche de la baleine. Il me mit dans la confidence de toutes les ruses du métier, il me fit connaître tous les stratagèmes, toutes les feintes que l'intelligent animal emploie pour déjouer ces ruses et pour échapper au chasseur. C'est Niels Andersen qui m'enseigna le ma-

niement du harpon; il me montra comment avec le genou de la jambe droite il faut s'appuyer au bord de la barque au moment où on lance le harpon, et comment de la jambe gauche on lance un bon coup de pied à l'imbécile matelot qui ne fait pas filer assez prestement la corde attachée au harpon. Je lui dois tout, et si je ne suis point devenu un célèbre baleinier, la faute n'en est ni à Niels Andersen ni à moi, mais à ma mauvaise étoile, qui ne m'a pas permis de rencontrer, dans les courses de ma vie, une baleine quelconque avec laquelle j'eusse pu dignement soutenir une lutte. Je n'ai rencontré que des *stockfischs* vulgaires et de misérables harengs. A quoi sert le meilleur harpon quand on a affaire à un hareng? Aujourd'hui que mes jambes sont paralysées, je dois renoncer pour tout jamais à la chasse de la baleine. Lorsqu'à Ritzebuttel, près de Cuxhaven, je fis la connaissance de Niels Andersen, il n'était guère plus ingambe lui-même, car, sur la côte du Sénégal, un jeune requin qui avait sans doute pris sa jambe droite pour un bâton de sucre d'orge la lui avait coupée d'un coup de dents: depuis lors, le pauvre Niels Andersen marchait clopin clopant sur une jambe artificielle fabriquée d'un sapin de son pays, et qu'il vantait comme un chef-d'œuvre de la charpenterie norvégienne. Son plus grand plaisir à cette époque, c'était de se percher au haut d'un gros tonneau vide, sur le ventre duquel il tambourinait avec sa jambe de bois. Je l'aidais souvent à grimper sur la tonne; mais parfois, quand il voulait en descendre,

je ne lui accordais mon assistance qu'à la condition de me raconter une de ses curieuses traditions de la mer du Nord.

De même que Mahomet-Ebn-Mansour commence toutes ses poésies par un éloge du cheval, de même Niels Andersen faisait précéder tous ses récits d'une énumération louangeuse des qualités de la baleine. Il commença également par un tel panégyrique la légende que nous rapportons ici.

— La baleine, disait-il, n'était pas seulement le plus grand, mais aussi le plus magnifique des animaux; les deux jets d'eau jaillissant de ses narines placées au sommet de sa tête lui donnaient l'air d'une fontaine et produisaient un effet magique, surtout la nuit, au clair de lune. En outre cette bête était sympathique, elle avait un bon caractère et beaucoup de goût pour la vie conjugale. — C'est un spectacle touchant, ajoutait-il, de voir une famille de baleines groupée autour de son vénérable chef et couchée sur un énorme glaçon pour se chauffer au soleil. Quelquefois la jeune progéniture se met à jouer et à folâtrer, et à la fin toutes se jettent à la mer pour jouer à cache-cache au milieu des immenses blocs de glace. La pureté de mœurs et la chasteté des baleines doivent être attribuées moins à des principes de morale qu'à l'eau glacée où elles frétillent continuellement. On ne peut pas malheureusement nier non plus, continua Niels Andersen, qu'elles n'ont aucun sentiment pieux, qu'elles sont totalement dépourvues de religion...

— Je crois que ceci est une erreur, m'écriai-je en interrompant mon ami. J'ai lu dernièrement le rapport d'un missionnaire hollandais dans lequel il décrit la magnificence de la création, qui, selon lui, se manifeste même dans les régions polaires à l'heure où le soleil vient de se lever, et quand les rayons du jour, éclairant les gigantesques rochers de glace, les font ressembler à ces châteaux de diamants que nous trouvons dans les contes de fées. Toute cette beauté de la création est, au dire du bon *domine*, une preuve de la puissance de Dieu qui agit sur tout être animé, de sorte que non-seulement l'homme, mais aussi une grosse brute de poisson, ravie par ce spectacle, adore le Créateur et lui adresse ses prières. Le *domine* assure qu'il a vu de ses propres yeux une baleine qui se tenait debout contre la paroi d'un bloc de glace, et balançait la partie supérieure de son corps à la façon des hommes qui prient.

Niels Andersen convenait qu'il avait vu lui-même des baleines qui, se dressant contre un rocher de glace, se livraient à des mouvements assez semblables à ceux que nous remarquons dans les oratoires des différentes sectes religieuses; mais il soutenait que la dévotion n'y était pour rien. Il expliqua la chose par des raisons physiologiques : il me fit remarquer que la baleine, ce Chimborazo des animaux, avait sous sa peau des gisements de graisse d'une profondeur si prodigieuse, qu'une seule baleine fournissait souvent cent à cent cinquante barils de suif et d'huile. Ces couches de graisse ont une telle

épaisseur, que pendant que le colosse dort, étendu tout de son long sur un glaçon, des centaines de rats d'eau peuvent venir s'y nicher. Ces convives, infiniment plus gros et plus voraces que les rats du continent, mènent joyeuse vie sous la peau de la baleine, où jour et nuit ils se gorgent de la graisse la plus exquise, sans même avoir besoin de quitter leur nid. Ces ripailles de vermine finissent par importuner leur hôte involontaire, et elles lui causent même des douleurs excessives. N'ayant pas de mains comme l'homme, qui, Dieu merci, peut se gratter quand il se sent des démangeaisons, la baleine cherche à soulager ses souffrances en se plaçant contre les angles saillants et tranchants d'un rocher de glace, et en s'y frottant le dos avec une vraie ferveur et avec force mouvements ascendants et descendants, comme nous en voyons faire aux chiens, qui s'écorchent la peau contre un bois de lit quand les puces les rongent par trop. Or dans ces balancements, le bon *domine* avait cru voir l'acte édifiant de la prière, et il attribuait à la dévotion les soubresauts qu'occasionnaient les orgies des rats. Quelque énorme que soit la quantité d'huile que contient la baleine, elle n'a pas le moindre sentiment religieux. Ce n'est que parmi les animaux de stature médiocre qu'on trouve de la religion ; les tout grands, ces créatures gigantesques comme la baleine, ne sont pas doués de cette qualité. Quelle en est la raison? Est-ce qu'ils ne trouvent pas d'église assez spacieuse pour qu'ils puissent entrer dans son giron? Les baleines n'ont pas non

plus de goût pour les prophètes, et celle qui avait avalé Jonas n'a pas pu digérer ce grand prédicateur; prise de nausées, elle le vomit après trois jours. A coup sûr, cela prouve l'absence de tout sentiment religieux dans ces monstres. Ce ne sera donc pas la baleine qui choisira un glaçon pour prie-Dieu, et fera en se balançant des simagrées de dévotion. Elle adore aussi peu le vrai Dieu qui réside là-haut dans le ciel que le faux dieu païen qui demeure près du pôle arctique, dans l'île des Lapins, où la chère bête va quelquefois lui rendre visite.

— Qu'est-ce que l'*île des Lapins?* demandai-je à Niels Andersen. Celui-ci, en tambourinant sur la tonne avec sa jambe de bois, me répondit : « C'est précisément dans cette île que se passe l'histoire que je dois vous raconter. Je ne puis vous indiquer exactement sa position géographique. Depuis qu'elle a été découverte, personne n'a pu y retourner; les énormes montagnes de glace qui sont entassées autour de l'île en défendent les abords. Seulement l'équipage d'un baleinier russe, que la tempête avait jeté dans ces parages septentrionaux, a pu la visiter, et plus de cent ans se sont écoulés depuis. Lorsque ces marins y abordèrent avec leur barque, ils trouvèrent le pays désert et inculte. De chétives tiges de genêts se balançaient tristement sur les sables mouvants; çà et là étaient disséminés quelques arbustes nains et des sapins rabougris rampant sur un sol stérile. Des lapins couraient de tous côtés en grand nombre; c'est pourquoi les voyageurs donnèrent à cet îlot le nom

d'*île des Lapins*. Une cabane, la seule qui s'y trouvât, annonçait la présence d'un être humain. Quand les marins furent entrés dans cette hutte, ils virent un vieillard arrivé à la plus haute décrépitude et misérablement affublé de peaux de lapin; il était assis sur un siége de pierre, et chauffait ses mains amaigries, ses genoux tremblotants devant le foyer où flambaient quelques broussailles. A sa droite se tenait un oiseau d'une grandeur démesurée, et qui avait l'air d'un aigle, mais que la mue du temps avait si cruellement dépouillé, qu'il n'avait conservé que les grandes plumes raides de ses ailes, ce qui donnait à cet animal nu un aspect risible et horriblement laid en même temps. A gauche du vieillard était couchée par terre une vieille chèvre au poil ras, mais d'un air bonasse, et qui, malgré son grand âge, avait conservé des pis tout gonflés de lait, avec des tétines fraîches et roses.

Parmi les marins qui avaient abordé à l'île des Lapins, il y avait quelques Grecs; l'un de ceux-ci, croyant que le maître de la cabane ne comprenait pas son idiome, dit à ses camarades en langue grecque : « Ce vieux drôle doit être un revenant ou un méchant démon. » A ces paroles, le vieillard tressaillit, se leva brusquement de son siége, et les marins virent, à leur grand étonnement, une haute et imposante figure qui, avec une dignité impérieuse et même majestueuse, se tenait droite malgré le poids des années, de sorte que la tête atteignait aux poutres du plafond. Ses traits,

quoique ravagés et délabrés, conservaient des traces d'une ancienne beauté; ils étaient nobles et d'une régularité parfaite. De rares mèches de cheveux argentés retombaient sur un front ridé par l'orgueil et par l'âge; ses yeux, quoique fixes et ternes, lançaient des regards acérés, et sa bouche fortement arquée prononça en langue grecque, mêlée de beaucoup d'archaïsmes, ces mots sonores et harmonieux : — « Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis ni un fantôme ni un malin esprit; je suis un infortuné qui a vu de meilleurs jours. Mais vous, qui êtes-vous? »

A cette demande, les marins mirent leur hôte au fait du sinistre qui les avait écartés de leur route, et ils le prièrent de leur donner des renseignements sur tout ce qui concernait l'île; mais le vieillard ne put guère satisfaire à leurs désirs. Il leur dit que de temps immémorial il habitait cette île, dont les remparts de glace lui offraient un asile sûr contre ses implacables ennemis, qui avaient usurpé ses droits légitimes; qu'il vivait principalement du produit de la chasse aux lapins dont l'île regorgeait; que tous les ans, à l'époque où les glaces flottantes formaient une masse compacte, arrivaient chez lui en traîneaux des troupes de sauvages auxquels il vendait ses peaux de lapin, et qui lui donnaient en échange toutes sortes d'objets de première nécessité. Les baleines, disait-il, qui de temps en temps se dirigeaient vers son île, étaient sa société de prédilection. Cependant il ajouta qu'il prenait beaucoup de plaisir en ce moment

à parler sa langue natale, étant Grec de naissance. Il pria ses compatriotes de lui donner quelques nouvelles sur l'état actuel de la Grèce. Il apprit avec une joie maligne mal dissimulée que l'on avait brisé la croix qui surmontait les tours des villes helléniques; il éprouva moins de satisfaction quand on lui dit que ce symbole chrétien avait été remplacé par le croissant. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'aucun des marins ne connaissait les noms des villes dont il s'informait auprès d'eux, et qui, à ce qu'il disait, avaient été florissantes de son temps. Par contre, les noms sous lesquels les matelots désignaient les villes et les bourgades de la Grèce d'aujourd'hui lui étaient complétement étrangers; aussi le vieillard secouait-il souvent la tête d'un air d'accablement, et les marins se regardaient avec surprise; ils voyaient bien que le vieux connaissait parfaitement les localités du pays, même dans leurs détails les plus minimes, car il décrivait d'une manière nette et exacte les golfes, les langues de terre, les caps, souvent même les plus petites collines et quelques groupes isolés de rochers: son ignorance à l'égard des noms topographiques les plus communs ne les en laissait que plus ébahis.

Le vieillard s'enquit avec le plus vif intérêt et même avec une certaine anxiété d'un ancien temple qui, disait-il, avait été jadis le plus beau de toute la Grèce. Aucun de ses auditeurs n'en connaissait le nom, qu'il prononçait avec une tendre émotion; enfin, lorsqu'il eut minutieusement décrit l'endroit où se devait trouver ce monu-

ment, un jeune matelot reconnut tout à coup le lieu en question. — Le village où je suis né, s'écria-t-il, est situé précisément à cet endroit; pendant mon enfance, j'y ai gardé longtemps les cochons de mon père. Sur cet emplacement se trouvent en effet des débris de constructions fort anciennes, qui témoignent d'une magnificence inouïe; çà et là, on voit encore quelques colonnes qui sont restées debout; elles sont isolées ou liées entre elles par des fragments de toiture, d'où pendent des banderoles de chèvrefeuille et de lianes rouges. D'autres colonnes, dont quelques-unes en marbre rose, gisent fracturées dans l'herbe. Le lierre a envahi leurs superbes chapiteaux, formés de fleurs et de feuillages délicatement ciselés. Deux grandes dalles de marbre, des fragments de mur carrés et des débris de toiture à forme triangulaire y sont répandus, à moitié enfoncés dans le sol. J'ai passé, continua le jeune homme, souvent bien des heures à examiner les combats et les jeux, les danses et les processions, les belles et bouffonnes figures qui y sont sculptées; malheureusement ces sculptures sont fortement endommagées par le temps et recouvertes de mousse et de plantes grimpantes. Mon père, à qui je demandai un jour ce que signifiaient ces ruines, me répondit que c'étaient les restes d'un ancien temple où avait résidé jadis un dieu païen, qui non-seulement s'était livré aux débauches les plus crapuleuses, mais qui de plus s'était souillé par l'inceste et des vices infâmes; que dans leur aveuglement les idolâtres n'en avaient pas

moins immolé des bœufs, souvent par centaines, au pied de son autel. Mon père m'assurait qu'on y voyait encore la cuve de marbre où l'on avait recueilli le sang des victimes, et que c'était précisément l'auge où je faisais boire souvent à mes cochons l'eau de pluie qui s'y était amassée, et où je conservais aussi les épluchures que mes animaux dévoraient avec tant d'appétit.

Quand le jeune marin eut parlé ainsi, le vieillard poussa un profond soupir qui trahissait la plus poignante douleur; il s'affaissa et retomba sur son siége de pierre, et, se cachant le visage dans ses deux mains, il se mit à pleurer comme un enfant. L'oiseau à son côté poussa des cris terribles, déploya ses ailes énormes, et menaça les étrangers de ses serres et de son bec. La vieille chèvre fit entendre des gémissements et lécha les mains de son maître, dont elle semblait vouloir apaiser les chagrins par ses humbles caresses. A cet aspect, un singulier serrement de cœur s'empara des marins; ils quittèrent la cabane en toute hâte, et ne se sentirent à l'aise que lorsqu'ils n'entendirent plus les sanglots du vieillard, les croassements du vilain oiseau et les bêlements de la vieille chèvre. Quand ils furent de retour à bord de leur vaisseau, ils y racontèrent leur aventure. Parmi l'équipage se trouvait un savant qui déclara que c'était là un événement de la plus haute importance. Posant d'un air sagace l'index de sa main droite à l'une de ses narines, il assura les marins que le vieillard de l'île des Lapins était, sans aucun doute, l'ancien dieu Jupiter, fils de

Saturne et de Rhéa, autrefois souverain maître des dieux; que l'oiseau qu'ils avaient vu à ses côtés était évidemment le fameux aigle qui avait porté la foudre dans ses serres, et que, selon toute apparence, la chèvre était la vieille nourrice Amalthée qui avait autrefois allaité le dieu dans l'île de Crète, et qui maintenant continuait à le nourrir de son lait dans l'île des Lapins.

Tel fut le récit de Niels Andersen, et j'en eus le cœur navré. Je ne m'en cache pas; déjà ses révélations au sujet des secrètes souffrances de la baleine m'avaient attristé de la manière la plus profonde. Pauvre animal! contre cette canaille de rats, qui vient se nicher dans ton corps et te ronge incessamment, il n'y a point de remède, et tu les traînes avec toi jusqu'à la fin de tes jours; tu as beau t'élancer du nord au sud et te frotter contre les glaçons des deux pôles: tu ne peux te débarrasser de ces vilains rats! Mais quelque peiné que je fusse de l'avanie des pauvres baleines, mon âme fut bien autrement émue par le sort tragique de ce vieillard qui, selon l'hypothèse mythologique du savant russe, était le ci-devant roi des dieux, Jupiter le *Chronide*. Oui, lui aussi, fut soumis à la fatalité du destin, à laquelle les immortels même ne purent échapper, et le spectacle de pareilles calamités nous effraie, en nous remplissant de pitié et d'amertume. Soyez donc Jupiter, soyez le souverain maître du monde, qui en fronçant son sourcil faisait trembler l'univers, soyez chanté par Homère et sculpté par Phidias, en or et en ivoire; soyez adoré par

cent peuples pendant de longs siècles, soyez l'amant de Sémélé, de Danaë, d'Europe, d'Alcmène, de Léto, de Io, de Léda, de Calisto ! — de tout cela il ne restera à la fin qu'un vieillard décrépit, qui, pour gagner sa misérable vie, se voit obligé de se faire marchand de peaux de lapin, comme un pauvre Savoyard. Un pareil spectacle fera sans doute plaisir à la vile multitude, qui insulte le lendemain ce qu'elle a adoré la veille. Peut-être parmi ces bonnes gens se trouvent les descendants de ces malheureux bœufs qui furent jadis immolés en hécatombes sur l'autel de Jupiter : qu'ils se réjouissent de sa chute, qu'ils le bafouent à leur aise pour venger le sang de leurs ancêtres, victimes de l'idolâtrie ; quant à moi, mon âme est singulièrement émue, et je suis saisi d'une douloureuse commisération à la vue de cette auguste infortune.

Cet attendrissement m'a peut-être empêché d'atteindre, dans mon récit, à cette sérénité sérieuse qui sied si bien à l'historien, et à cette gravité austère qu'on n'acquiert qu'en France. Aussi j'avoue avec modestie toute mon infériorité vis-à-vis des grands maîtres de ce genre, et en recommandant mon œuvre à l'indulgence du bénévole lecteur, pour lequel j'ai toujours professé le plus grand respect, je termine ici la première partie de mon histoire des *Dieux en exil.*

DIXIÈME PARTIE

— AVEUX DE L'AUTEUR —

Un Français spirituel, — ces mots auraient, il y a quelques années, formé un pléonasme; — un spirituel Français me nomma un jour un romantique défroqué. J'ai un faible pour tout ce qui est esprit, et quelque malicieuse qu'ait été cette dénomination, elle m'a beaucoup amusé. Elle est juste. Malgré mes campagnes exterminatrices contre le romantisme, je restai moi-même toujours un poëte romantique, et je l'étais à un plus haut degré que je ne m'en doutais moi-même. Après avoir porté à l'engouement pour la poésie romantique en Allemagne les coups les plus mortels, un désir rétrospectif s'empara de mon âme et je me pris à soupirer de nouveau après la mystérieuse fleur bleue dans le pays des rêves du romantisme; je saisis alors la

vieille lyre enchantée, et dans un poëme tragi-comique je m'abandonnai à toutes les merveilleuses exagérations, à toute l'ivresse du clair de lune, à toute la magie bouffonne de cette folle muse que j'avais tant aimée autrefois. Je sais que ce fut là le dernier chant du véritable vieux romantisme et que je suis son dernier poëte. L'ancienne école lyrique allemande a pris fin avec moi, tandis que j'inaugurai en même temps la nouvelle école, la poésie lyrique moderne de l'Allemagne. Cette double mission de destructeur initiateur m'est attribuée par les historiens de notre littérature. Il ne me sied pas de parler là-dessus avec développement, mais je puis du moins dire à bon droit que j'ai joué un rôle important dans l'histoire du romantisme allemand, et c'est pour cette raison que mon livre *de l'Allemagne*, où j'ai voulu présenter aussi complétement que possible l'histoire de l'école romantique d'outre-Rhin, ne devrait pas manquer de renseignements sur l'auteur lui-même.

J'ai donné dans ce livre une suite de monographies sur les principaux poëtes romantiques de mon pays, et j'aurais dû y ajouter mon propre portrait. En ne le faisant pas, j'y ai laissé une lacune à laquelle je ne saurais remédier aisément. Me *portraire* moi-même serait un travail non-seulement scabreux, mais impossible. Je serais un fat si j'étalais amplement le bien que je pourrais dire de moi, et je serais un grand sot si j'exposais aux yeux de tout le monde les défauts que je me connais peut-être aussi parfaitement, puis, avec la meilleure

volonté d'être sincère, personne ne peut dire la vérité sur son propre compte. Jusqu'à présent nul n'y a réussi, ni saint Augustin, le pieux évêque d'Hippone, ni le Genevois Jean-Jacques Rousseau; surtout ce dernier qui, tout en s'appelant l'homme de la vérité et de la nature, n'était au fond pas moins mensonger et dénaturé que les autres. Il est trop fier pour s'attribuer faussement de bonnes qualités ou de belles actions; il invente plutôt les choses les plus affreuses pour sa propre diffamation. Est-ce qu'il se calomnie peut-être lui-même pour pouvoir, avec une plus grande apparence de véracité, calomnier à leur tour ses amis, par exemple mon pauvre compatriote Grimm? ou fait-il des aveux controuvés pour cacher de véritables fautes? car, comme tout le monde sait, les histoires scandaleuses qui ont cours sur notre compte ne nous sont pénibles que dans le cas où elles reposent sur la vérité, tandis que notre cœur en est moins douloureusement affecté, si elles ne sont que de vaines inventions. Par exemple je suis bien convaincu que Jean-Jacques n'a pas volé ce ruban qui fit perdre à une femme de chambre injustement accusée son honneur et sa place; il n'avait d'ailleurs pas le talent de voler, il était pour cela bien trop timide et trop gauche, trop lourdaud, lui, le futur ours de l'ermitage d'Ermenonville. Il s'est peut-être rendu coupable d'un autre délit, mais certes il ne commit pas de vol. Il n'a pas non plus envoyé ses enfants à l'hospice des enfants trouvés, il n'y a envoyé que les enfants de mademoiselle

Thérèse Levasseur. Déjà il y a trente ans, à Berlin, un des plus grands psychologues allemands appela mon attention sur un passage des *Confessions*, d'où il résultait clairement que Rousseau ne pouvait être le père de ces enfants; ce misanthrope grognard aimait mieux, par vanité, paraître un père barbare que d'être soupçonné d'avoir été incapable de toute paternité. Mais lui qui, dans sa propre personne, calomniait la nature humaine, restait cependant fidèle à cette nature sous le rapport de notre faiblesse héréditaire qui consiste en ce que nous voulons toujours paraître aux yeux du monde autres que nous ne sommes en réalité. Le portrait qu'il a fait de lui-même est un mensonge, exécuté d'une manière admirable, mais un brillant mensonge. En fait de sincérité, Rousseau est bien inférieur à ce roi nègre, souverain absolu des Ashantees, dont j'ai appris dernièrement bien des choses divertissantes par une relation de voyage de M. Bowditch. Dans une des paroles ingénues de ce prince africain se résume d'une manière si plaisante la faiblesse humaine dont je viens de parler, que je suis tenté de citer ce mot naïf selon la relation du major Bowditch. Lorsque cet officier fut envoyé par le gouverneur anglais du cap de Bonne-Espérance, en qualité de ministre résident auprès du roi des Ashantees, le monarque le plus puissant de l'Afrique méridionale, il voulut gagner la faveur des courtisans noirs du roi et des dames d'atour de la reine, dont plusieurs, malgré leur teint d'ébène, étaient d'une beauté extraordinaire. Pour les

amuser, le major fit leurs portraits, et le roi, qui admira la ressemblance frappante, demanda à être peint à son tour. Il avait déjà consacré au peintre plusieurs séances pendant lesquelles il s'était souvent levé pour regarder les progrès du tableau, lorsque M. Bowditch crut remarquer dans la figure du roi une certaine inquiétude et l'embarras grimaçant d'un homme qui désire quelque chose, mais qui ne saurait trouver les mots pour faire deviner sa pensée. — Le peintre insistant auprès de sa majesté pour qu'elle daignât lui faire connaître son auguste désir, le pauvre roi nègre mit fin à ses hésitations, et lui demanda s'il n'y avait pas moyen de le peindre en blanc.

C'est cela. Le roi nègre veut être peint en blanc. Mais ne riez pas du pauvre Africain, — tout homme est un roi nègre, et chacun de nous voudrait paraître devant le public sous une autre couleur que celle dont la fatalité l'a barbouillé. Je sais cela, Dieu merci! et je me garderai bien de compléter dans ce livre la collection de portraits d'auteurs romantiques en y ajoutant le mien. Mais j'aurai soin de combler en quelque sorte cette lacune par les pages suivantes, où je ne manquerai pas d'occasions de faire ressortir ma propre personne avec une franchise nonchalante que la prudence n'approuverait guère. C'est que je me suis imposé la tâche d'écrire aujourd'hui la formation de ce livre de l'*Allemagne*, ainsi que les variations philosophiques et religieuses qui sont survenues depuis sa publication dans la pensée de l'auteur.

N'ayez pas peur, je ne me peindrai pas trop en blanc, et je ne noircirai pas trop mes prochains. J'indiquerai toujours sincèrement ma couleur, afin qu'on sache jusqu'à quel point on peut se fier à mon jugement quand je parle de personnes d'une couleur différente.

J'ai donné à mon livre le même titre sous lequel madame de Staël a fait paraître son célèbre ouvrage traitant le même sujet, et je l'ai fait dans une intention polémique. Que j'aie été guidé par une intention pareille, c'est ce que je ne nie aucunement; mais en déclarant d'avance avoir donné un écrit de parti, je rends peut-être un meilleur service à l'ami de la vérité, que si je feignais une certaine impartialité tiède, qui est toujours un mensonge, et qui est plus nuisible à l'auteur attaqué que ne saurait l'être l'inimitié la plus prononcée. Comme madame de Staël est un écrivain de génie, qui a même émis un jour l'opinion que le génie n'avait pas de sexe, je puis aussi à son égard me dispenser de ces ménagements galants dont nous usons ordinairement vis-à-vis des dames auteurs, et qui ne sont au fond qu'un certificat compatissant de leur faiblesse.

Est-elle vraie, l'anecdote banale qu'on raconte à propos de ce mot de madame de Staël que je viens de mentionner et que j'appris déjà dans mon enfance, parmi d'autres bons mots de l'Empire? D'après ce qu'on dit, madame de Staël se serait un jour rendue à l'habitation de Napoléon Bonaparte pour lui faire visite, du temps qu'il fut encore premier consul. Mais quoique

l'huissier de service l'eût assurée ne pouvoir introduire personne, d'après un ordre exprès reçu à ce sujet, madame de Staël aurait insisté, d'une manière inébranlable, pour être annoncée immédiatement au glorieux maître de la maison. Ce dernier ayant fait exprimer ses regrets d'être hors d'état de recevoir l'honorable dame, attendu qu'il se trouvait justement dans le bain, madame de Staël lui aurait fait dire cette fameuse réponse : « Ce n'est pas là un obstacle, car le génie n'a pas de sexe. »

Je ne garantis pas la vérité de cette histoire; ne fût-elle même pas vraie, elle serait du moins bien inventée. Elle peint l'importunité avec laquelle l'ardent auteur de *Corinne* poursuivait l'empereur. Il n'était nulle part à l'abri de son adulation. Madame de Staël s'était mis dans la tête que le plus grand homme de son siècle devait nécessairement former une alliance plus ou moins idéale avec la plus grande femme contemporaine; mais lorsqu'un jour elle demanda à Napoléon « quelle femme il regardait comme la plus grande de son temps? » celui-ci répondit : « Celle qui a mis au monde le plus grand nombre d'enfants. » Ce n'était pas une réponse galante; et il faut reconnaître que l'empereur ne prodiguait pas aux femmes ces prévenances et ces attentions délicates qui plaisent tant aux Françaises. Mais aussi celles-ci ne s'attireront jamais des propos désagréables par un manque de tact ou par une maladresse quelconque, comme l'avait fait la célèbre Genevoise, qui prouva à cette occasion qu'en dépit de sa vivacité

physique elle possédait encore une certaine gaucherie ou raideur qui était bien de son pays et de son culte.

Quand la belle dame s'aperçut qu'avec ses importunités elle en était pour ses frais, elle fit ce que font les femmes en pareil cas : elle se jeta corps et âme dans l'opposition, déclama contre l'empereur, contre sa domination brutale et peu galante, et pérora tant et si haut que la police finit par lui envoyer ses passe-ports. Elle se réfugia alors chez nous en Allemagne, où elle se mit à rassembler des matériaux pour ce livre fameux qui devait célébrer le spiritualisme allemand comme l'idéal de toute magnificence, par opposition au matérialisme français, qui se résumait dans le chef de l'Empire. Chez nous, en Allemagne, elle fit d'abord une grande trouvaille : elle rencontra un savant du nom d'Auguste-Guillaume Schlegel. C'était là le génie sans sèxe. Celui-ci devint son fidèle cicérone, et il l'accompagna, pendant son voyage, dans toutes les mansardes de la littérature allemande. Elle s'était affublée d'un énorme turban, et cette coiffure devait l'annoncer comme la sultane de la pensée. Elle passa nos savants pour ainsi dire en revue, parodiant ainsi le grand sultan de la matière ; et comme celui-ci abordait les gens avec ces questions brèves et soudaines : « quel âge avez-vous ? êtes-vous marié ? combien d'enfants avez-vous ? combien d'années de service ? etc., » de même madame de Staël demandait brusquement à nos savants : « quel âge avez-vous ? êtes-vous kantien ou fichtéen ? qu'est-ce que vous pensez des monades de

Leibnitz?» et autres choses pareilles, sans même attendre les réponses, tandis que son fidèle mameluk, son Rustan, Auguste Guillaume Schlegel, les notait à la hâte dans ses tablettes. De même que Napoléon avait désigné comme la plus grande des femmes celle qui avait mis au monde le plus d'enfants, de même madame de Staël désignait comme le plus grand des hommes celui qui avait écrit le plus de livres. On ne se fait pas une idée du vacarme que cette illustre touriste excita chez nous en Allemagne; les écrits d'alors et même quelques-uns qui n'ont paru que dans ces derniers temps, comme les mémoires de Caroline Pichler, les lettres de Rahel de Varnhagen, de Schiller, d'Eckermann et de Bettina Arnim, dépeignent d'une façon plaisante l'embarras que nous donna la sultane de la pensée, à une époque où le sultan de la matière nous causait déjà assez de tribulations. Ce bas-bleu était un fléau pire que ceux de la guerre. Elle poursuivait nos savants jusque dans le sanctuaire de leur méditation, et plus d'un qui aurait tenu tête à Napoléon, prit la fuite devant la terrible voyageuse. Il y avait des hommes de lettres, qui lui plurent particulièrement, tant par le tour de leur esprit que par la coupe de leur nez ou la couleur de leurs yeux, et à ceux-ci elle exprimait son haut contentement, tandis que le mameluk Auguste-Guillaume Schlegel inscrivit leurs noms dans la liste des élus qui seraient décorés de quelque citation louangeuse, pour ainsi dire d'une croix d'honneur littéraire dans le livre *de l'Allemagne*. Dans

ce livre, qui fait toujours sur moi une impression aussi comique que fâcheuse, je vois la femme passionnée s'agiter avec toute sa fougue impétueuse, je vois cette tempête en jupons tourbillonner à travers notre tranquille Allemagne, en s'écriant partout avec ravissement : ô, quelle douce paix je respire ici ! — Elle s'était échauffée en France, et elle vint chez nous pour se rafraichir. Le chaste souffle de nos poëtes fit tant de bien à son cœur bouillant et embrasé ! Elle regardait nos philosophes comme autant de sortes de glaces, elle humait Kant en sorbet à la vanille, et Fichte en pistache ! — Oh, quelle charmante fraîcheur règne dans vos bois ! — s'écriait-elle constamment; — quelle ravissante odeur de violettes ! comme les serins gazouillent paisiblement dans leurs petits nids allemands ! Vous êtes un bon et vertueux peuple, et vous n'avez pas encore d'idée de la corruption de mœurs qui règne chez nous en France, dans la rue du Bac !

Madame de Staël ne voyait au delà du Rhin que ce qu'elle voulait voir : un nébuleux pays d'esprits, où des hommes sans corps et tout vertu se promènent sur des champs de neige, ne s'entretenant que de morale et de métaphysique ! Elle ne voyait chez nous que ce qu'elle désirait voir, et elle n'entendait que ce qu'elle désirait entendre, pour le raconter à son retour ; — et avec cela elle n'entendait que peu de chose, et jamais le vrai, d'abord parce qu'elle parlait sans cesse elle-même, et ensuite parce que ses questions et ses transitions brusques trou-

blaient et étourdissaient nos modestes savants, quand elle discutait avec eux. — « Qu'est ce que l'esprit? » demanda-t-elle au timide professeur Bouterweck à Goettingue, en posant sa jambe charnue sur les cuisses minces et tremblantes du pauvre professeur. « Ah! écrivit-elle alors: que ce Bouterweck est intéressant! Avec quelle modestie cet homme baisse les yeux! Cela ne m'est jamais arrivé avec mes interlocuteurs à Paris, dans la rue du Bac! » — C'est Schiller qui plus que tout autre eut à souffrir par les conversations dont l'honorait madame de Staël. Lui qui était si nerveux, il ne pouvait supporter la vue agaçante de cette petite tige ou de ce cornet de papier que Corinne roulait continuellement entre ses doigts; quand il parlait avec elle, le pauvre homme en eut quelquefois le vertige; il regardait alors d'un air effaré la belle main de son interlocutrice, dont la vanité féminine se méprit sur le trouble du poëte. Aussi était-elle enchantée de Schiller, dont elle sut apprécier le cœur chaleureux, tandis que la froideur de Goëthe lui déplut. De la même manière, tous les jugements que portait sur nous madame de Staël, avaient leur source dans ses impressions personnelles, quand ils n'étaient pas dictés par un parti pris, par l'esprit d'opposition. Comme je l'ai dit, elle ne voyait en Allemagne que ce qu'il lui convenait de voir dans un but polémique. Partout elle y voit du spiritualisme et encore du spiritualisme, elle vante notre honnêteté, notre probité, notre moralité, notre culture d'esprit et de cœur — elle ne voit pas nos mai-

sons de correction, nos bouges de prostitution, nos casernes, etc. — En lisant son livre, on croirait que chaque Allemand mérite le prix Monthyon — et tout cela dans la seule intention de vexer l'empereur, dont nous étions à cette époque les ennemis.

La haine contre l'empereur est l'âme de ce livre *de l'Allemagne*, et quoique Napoléon n'y soit nulle part nommé expressément, on voit pourtant qu'à chaque ligne qu'elle écrit, madame de Staël jette un regard furtif vers les Tuileries. Je ne doute pas que ce livre n'ait contrarié l'empereur bien plus fortement que n'aurait pu le faire l'attaque la plus directe ; car rien ne nous blesse autant que ces petites piqûres d'épingle de la main d'une femme qui a assez étudié l'anatomie de l'homme pour connaître nos endroits vulnérables.

Oh les femmes ! Nous devons leur pardonner beaucoup, car elles ont beaucoup aimé. Leur haine n'est au fond qu'un amour qui a tourné casaque. Parfois aussi elles cherchent à nous faire du mal, parce qu'elles croient par-là faire du bien à un autre. Quand elles écrivent, elles ont toujours un œil dirigé sur le papier, et l'autre sur un homme quelconque ; et ceci s'applique à toutes les femmes auteurs, à l'exception de la comtesse Hahn-Hahn, qui n'a qu'un seul œil. Nous autres hommes auteurs, nous avons également nos prédilections, nos sympathies préconçues, et nous écrivons pour ou contre une cause, pour ou contre une idée, pour ou contre un parti ; mais les femmes écrivent toujours pour ou contre un

seul homme, ou, pour mieux dire, à cause d'un seul homme. Ce qui les caractérise, c'est un certain cancan, qu'elles transportent aussi dans la littérature, et qui m'est plus insupportable que les plus grossières calomnies des écrivains de mon sexe. Nous autres hommes, nous mentons quelquefois, et nos mensonges sont peu délicats. Les femmes, comme toutes les natures passives, savent rarement inventer; mais elles ont le talent de défigurer les faits existants d'une manière si perfide, que ces falsifications raffinées sont plus nuisibles que les inventions grossières des hommes. Je crois que feu mon ami Balzac avait véritablement raison, quand il me dit un jour d'un ton très-affligé : La femme est un être dangereux.

Oui, les femmes sont dangereuses; je dois pourtant ajouter que les jolies femmes ne sont pas aussi dangereuses que celles dont les qualités reposent plutôt dans leur esprit que dans leur physique. Car ces dernières sont moins indolentes, elles vont au-devant de l'amour-propre masculin, et s'attachent un plus grand nombre de courtisans par la glu de la flatterie. Je suis loin de vouloir donner à entendre par là que madame de Staël ait été laide, — nulle femme n'est laide; — mais je suis en droit d'avancer que, si la belle Hélène de Sparte avait eu sa mine, toute la fameuse guerre de Troie n'aurait pas éclaté, la fière cité de Priam ne serait pas devenue la proie des flammes, et Homère n'aurait jamais chanté la colère d'Achille, fils de Pélée et de Thétis aux pieds d'argent.

Madame de Staël, comme je l'ai dit tout à l'heure, s'était déclarée contre l'empereur, et elle lui faisait la guerre. Mais elle ne se bornait pas à écrire des livres contre lui, elle cherchait encore à le combattre autrement que par les armes littéraires : elle fut pendant quelque temps l'âme de toutes ces intrigues oligarchiques et jésuitiques, qui précédèrent la collision des rois et roitelets d'Europe contre Napoléon. Comme une vraie sorcière elle était accroupie près de la fatale chaudière, dans laquelle tous les empoisonneurs diplomatiques, surtout ses amis Talleyrand, Metternich, Pozzo di Borgo, Castlereagh, etc., cuisaient les maléfices qui devaient faire périr l'empereur. La malheureuse femme, aveuglée par une haine personnelle, mettait sa plus grande activité à remuer dans cette fatale chaudière, où ne bouillonnait pas seulement la ruine de l'empereur, mais aussi celle du monde entier, le malheur de tout le genre humain. Quand l'empereur succomba, madame de Staël entra triomphante dans Paris, avec son livre *de l'Allemagne*, et accompagnée de quelques cent mille Allemands, qu'elle amenait pour ainsi dire comme une vivante illustration de son livre. Cette illustration vivante, mangeante, buvante, jurante et fumante, avec toutes ses odeurs exotiques, devait naturellement rehausser beaucoup l'authenticité de l'ouvrage, car le public français pouvait à présent se convaincre par ses propres yeux de la fidélité parfaite avec laquelle l'auteur nous avait dépeints, nous autres Allemands, nous et nos vertus

germaniques. Quel précieux frontispice ne fut pas ce vieux Blücher, ce pilier des tripots, qui avait toujours les cartes à la main et la pipe à la bouche, et dont la verve ordurière se plaisait à parodier les paroles sublimes des harangues napoléoniennes! Dans un de ses ordres du jour, cet animal se fit fort, pour le cas où l'empereur tomberait vivant entre ses mains, de lui faire donner le fouet ou des coups de bâton. — *Aushauen lassen* est le mot dont il se servit, et pour l'honneur de mon pays, je dois présumer que notre père Blücher était ivre lorsqu'il publia cet infâme ordre du jour.

Au nombre des figures curieuses qui formèrent l'illustration du livre *de l'Allemagne*, se trouvait également, comme il va sans dire, le savantissime Auguste Guillaume de Schlegel, ce chevalier pédant, qui se posait lui aussi en pourfendeur de géants, et qui voulait infliger la férule à Molière et à Racine. Madame de Staël le prônait comme un prototype de force héroïque et de naïveté allemande. Il y avait encore son ami Zacharie Werner, ce modèle de propreté slavo-prussienne, que poursuivirent en riant les beautés décolletées du Palais-Royal. Paris se réjouissait alors aussi de l'arrivée de Joseph Goerres, de Maurice Arndt et de l'ignoble Jahn, les plus fameux gallophobes d'alors, espèce de bouledogues toute particulière, à laquelle le défunt Boerne avait donné le nom de mangeurs de Français, dans son livre intitulé *Menzel der Franzosenfresser*. M. Menzel, pauvre chien oublié depuis, était le plus vorace de ces man-

geurs de Français, et à l'époque de ses dénonciations contre la jeune Allemagne, il croquait tous les jours au moins une demi-douzaine de Français et finissait ce repas en mangeant un juif pour se faire la bonne bouche. Il y a longtemps qu'il n'aboie plus; édenté et pelé, il se traîne maintenant dans le coin obscur de quelque boutique de libraire à Stuttgard. Parmi les Allemands qui arrivèrent alors à Paris, se trouvait aussi Frédéric Schlegel, avec sa bien-aimée Dorothée, fille du célèbre Moïse Mendelsohn, cette Hélène de la laideur, que le gros Pâris tudesque venait d'enlever au pauvre docteur Veit; ce mari trompé se montrait plus indulgent que le roi Ménélas, dont Homère ne nous rapporte pas qu'il ait payé une pension viagère à son épouse échappée. Je ne dois pas passer sous silence une autre illustration de ce genre, un ami et disciple de Frédéric Schlegel, qui vint à Paris à la même époque, et qui y est resté jusque aujourd'hui. C'était un baron allemand qui avait la prétention de représenter la science de mon pays. Il était originaire d'Altona, et il appartenait à une des familles israélites les plus considérées de cette ville située à quelques pas de Hambourg sur l'Elbe. Sa généalogie, qui remontait jusqu'à Abraham, aïeul de David, roi de Juda et d'Israël, lui donnait bien le droit de se dire gentilhomme; comme il avait renié la synagogue et plus tard déserté la foi protestante pour embrasser le catholicisme, il avait aussi le droit de se nommer gentilhomme catholique. Dans cette qualité, pour soutenir les intérêts

féodaux et cléricaux, il fonda à Paris un journal nommé *le Catholique*. Son érudition était très-équivoque; mais il était très-ennuyeux, ce qui éblouit toujours les Français. Non-seulement dans son journal, mais aussi dans les salons de quelques douairières dévotes du noble faubourg, le savant gentilhomme parlait sans cesse de *Bouddha*, et d'un ton sacerdotal et quelque peu synagogical, il prouvait aux Français qu'il y avait eu deux *Bouddha*, ce que ceux-ci croyaient volontiers; il démontrait que le dogme de la Trinité était déjà dans la *trimurtis* indienne; il citait le *Ramayana*, le *Mahabaratha*, les *Eddas* scandinaves et bien des fossiles antédiluviens non encore découverts; et comme il revenait continuellement à *Bouddha* et encore à *Bouddha*, ces frivoles Français finirent par l'appeler le baron *Bouddha*. C'est sous ce nom que je le retrouvai en 1831 à Paris, et quand je lui entendais débiter avec gravité et componction sa kyrielle savante, il me rappelait un amusant personnage du *Vicar of Wakefield* de Goldsmidt, cet excellent chevalier d'industrie M. Jenkinson, qui cite sans cesse *Manétho*, *Sanchuniathon* et *Bérose*; le sanscrit n'était pas encore inventé alors.

Un baron allemand d'une espèce plus idéale que ce baron Bouddha, fut mon pauvre ami Frédéric de La Motte-Fouqué, qui appartenait également à la collection de madame de Staël, et qui entra alors à Paris sur sa maigre rossinante; c'était un don Quichotte de pied

en cap; chaque fois qu'on lisait ses ouvrages, on admirait — Cervantes.

Mais parmi les paladins français de madame de Staël se trouvait maint don Quichotte gaulois qui ne le cédait en rien, pour la folie, à nos chevaliers germaniques; comme, par exemple, son illustre ami, le vicomte de Chateaubriand, ce fou lugubre qui, à l'époque de la victoire du romantisme littéraire et politique, revenait de son pieux pèlerinage à Jérusalem. Il rapporta à Paris une immense cruche d'eau du Jourdain, et puisque ses compatriotes en France étaient redevenus païens dans le cours de la révolution, il les baptisa de nouveau avec l'eau lustrale de la terre sainte. Arrosés ainsi, les Français redevinrent de vrais chrétiens; ils renoncèrent à Satan et à ses pompes, et ils reçurent dans l'empire du ciel des compensations pour les conquêtes qu'ils perdirent sur terre, par exemple les provinces rhénanes, et à cette occasion je devins Prussien.

Je ne sais si l'on a raison de soutenir que madame de Staël, pendant les Cent-Jours, a fait l'offre à l'empereur de lui prêter le concours de sa plume, à la condition qu'il lui paierait deux millions pour lesquels la France serait restée débitrice envers son père. L'empereur qui connaissait bien les Français, et qui pour cette raison était toujours plus économe de leur argent que de leur sang, n'entra pas dans ce marché, et la fille des Alpes ne démentit pas le dicton: Point d'argent, point de

Suisses. D'ailleurs l'assistance de ce grand talent aurait alors été peu utile à l'empereur, car bientôt après arriva la bataille de Waterloo.

J'ai mentionné tout à l'heure à quelle triste occasion je suis devenu Prussien. Je naquis dans la dernière année du siècle passé, à Dusseldorf, capitale du duché de Berg qui appartenait alors aux princes-électeurs du Palatinat. Lorsque le Palatinat échut à la maison de Bavière, et que le prince bavarois Maximilien-Joseph fut élevé par l'empereur Napoléon à la dignité de roi de Bavière, les États de ce dernier furent agrandis par une partie du Tyrol et d'autres pays adjacents. En échange, le roi de Bavière renonça au duché de Berg, en faveur de Joachim Murat, beau-frère de l'empereur, et Napoléon nomma celui-ci grand-duc de Berg, en ajoutant au duché plusieurs provinces limitrophes. Dans ces temps-là l'avancement était très-rapide, et bientôt après l'empereur nomma son beau-frère Murat roi de Naples; celui-ci céda alors la souveraineté du grand-duché de Berg au prince Napoléon-Louis, neveu de l'empereur et fils aîné du roi de Hollande et de la belle reine Hortense. Ce prince n'ayant jamais abdiqué, et sa principauté, qui fut occupée par les Prussiens, étant échue de droit, après sa mort, au fils cadet du roi de Hollande, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, ce dernier, qui est à présent aussi empereur des Français, se trouve être mon légitime souverain.

A un autre endroit je raconterai d'une manière plus

circonstanciée que je ne pourrais le faire ici, comment, après la révolution de Juillet, je rompis mon ban et allai m'établir à Paris, où je vis depuis, tranquille et content, en Prussien libéré. Ce que j'ai fait et souffert pendant la Restauration, je le dirai aussi dans une publication qui paraîtra à une époque où les intentions désintéressées de pareilles communications ne pourront plus faire l'objet d'un doute ou d'une mauvaise interprétation. J'avais beaucoup fait et beaucoup souffert, et lorsque le soleil de juillet se leva sur la France, j'étais devenu à la longue très-fatigué, et j'avais grand besoin de quelque délassement. L'air natal aussi devint de jour en jour plus malsain pour moi, et je dus songer sérieusement à un changement de climat. J'avais des visions; je regardais les nuages qui m'effrayaient en me faisant dans leur cours aérien toutes sortes de grimaces. Il me semblait parfois que le soleil était une cocarde prussienne; la nuit je rêvais d'un affreux vautour noir qui déchirait ma poitrine et dévorait mon foie; j'étais très-triste. Ma mélancolie s'accrut encore par mes entretiens avec une nouvelle connaissance que je fis alors; c'était un vieux conseiller de justice de Berlin qui avait vécu longtemps, en qualité de prisonnier d'État, dans la forteresse de Spandau, et qui me racontait combien c'était désagréable de porter des fers en hiver. Je trouvai en effet très-peu charitable qu'on ne chauffât pas un peu les fers de ces pauvres gens. Quand on chauffe nos chaînes elles ne causent pas un frisson si désagréable; aussi ai-je vu

dans d'autres pays que même les natures les plus frileuses supportaient au mieux les fers quand on avait eu soin préalablement de les chauffer un peu. Il ne serait même pas mal de les parfumer encore avec de l'essence de rose ou de laurier. Je demandai à mon conseiller de justice s'il avait souvent eu à manger des huîtres à Spandau? Il me dit que non, attendu que Spandau était trop éloigné de la mer. Le ci-devant pensionnaire de Spandau se plaignait même de ce qu'il n'y avait pas toujours de la viande; seulement, disait-il, une mouche tombait quelquefois dans notre soupe, et on nous disait que c'était de la volaille. En même temps je fis la connaissance d'un Français, commis voyageur en vins, qui ne sut pas assez me répéter combien on s'amusait maintenant à Paris; il me racontait qu'on y vivait comme au pays de Cocagne, qu'on y chantait du matin au soir *la Marseillaise* et « En avant, marchons! » et « Lafayette aux cheveux blancs! » et que sur tous les coins de rue on voyait écrit en grandes lettres: Liberté, égalité, fraternité! Il exaltait aussi le champagne de sa maison, dont il me donna un grand nombre de cartes d'adresse, et il me pourvut aussi de lettres de recommandation pour les meilleurs restaurants de Paris, en cas que je voulusse visiter la capitale de l'univers pour me procurer une distraction. Comme j'avais réellement besoin de m'égayer un peu, et que Spandau est trop éloigné de la mer pour y manger des huîtres, qu'en outre les chaînes prussiennes sont très-froides en hiver, et que je ne vou-

lais pas goûter de la volaille de S. M. le roi de Prusse, je me décidai à faire un voyage à Paris, dans la patrie du champagne et de *la Marseillaise*, afin d'y boire ce premier et d'entendre chanter cette dernière avec : « En avant, marchons ! » et « Lafayette aux cheveux blancs ! »

Le 1er mai 1831 je passai le Rhin. Je ne vis pas le vieux dieu, le père *Rhénus*, et je me bornai à lui jeter ma carte de visite dans le fleuve. D'après ce qu'on me dit, il était assis au fond de l'eau, occupé à étudier de nouveau la grammaire française de Meidinger ; pendant la domination prussienne il n'avait guère fait de progrès en français, et il voulait un peu rafraîchir ses connaissances en cette langue pour ne pas être pris au dépourvu en certains cas. Je crus l'entendre conjuguer dans les flots : j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons.— Mais qu'est-ce qu'il aime ? A coup sûr, pas les Prussiens. Je n'aperçus que de loin la cathédrale de Strasbourg ; elle hochait la tête, comme le vieux et fidèle chevalier Eckart, quand il voit un jeune freluquet se rendre dans la montagne de Vénus.

A Saint-Denis je m'éveillai d'un doux somme matinal, et j'entendis pour la première fois le cri des conducteurs de coucou : Paris ! Paris ! accompagné du son des clochettes d'un marchand de coco. Dans cette bourgade l'on respire déjà l'air de la capitale qu'on voit poindre à l'horizon. Lorsque je descendis de voiture, un vieillard sec et râpé s'empara de moi, et voulut m'engager à

visiter les tombeaux des rois; mais je n'étais pas venu en France pour voir des rois morts, et je me bornai à me faire raconter par mon vieux drôle de cicerone la légende du glorieux saint Denis que le méchant roi des païens avait fait décapiter, ce qui ne l'empêcha pas de courir, avec sa tête dans sa main, de Paris à Saint-Denis, pour s'y faire enterrer et donner son nom à cet endroit. « Si l'on réfléchit à la distance, dit mon narrateur, il faut s'étonner du miracle que quelqu'un ait pu aller si loin à pied sans tête; — mais, ajouta-t-il avec un singulier sourire, dans des cas pareils il n'y a que le premier pas qui coûte. » Ce vieux bon mot valait bien les deux francs que je lui donnai pour l'amour de Voltaire dont je rencontrai déjà ici le ricanement. En vingt minutes je fus à Paris, et j'y entrai par la porte monumentale du boulevard Saint-Denis, arc de triomphe érigé primitivement en l'honneur de Louis XIV, mais qui dut servir ce jour-là à glorifier la joyeuse entrée d'un poëte allemand dans Paris. Je fus vraiment surpris de la foule de gens parés qui se pressaient dans les rues, tous habillés avec tant de goût qu'ils ressemblaient aux figures d'un journal de modes. Ce qui m'imposait encore plus, c'est que tout le monde parlait français, cette langue qui est chez nous la marque distinctive des gens de qualité; ici le peuple entier est donc d'aussi bonne compagnie que chez nous la noblesse. L'urbanité et la bienveillance se lisaient sur tous les visages. Que ces hommes étaient polis, que ces jolies femmes étaient souriantes! Si quelqu'un me

bousculait par inadvertance sans me demander pardon aussitôt, je pouvais parier que c'était un de mes compatriotes; et si quelque belle montrait une mine rechignée et aigrelette, j'étais sûr qu'elle avait bu du vinaigre ou qu'elle savait lire Klopstock en original. Je trouvais tout on ne peut plus amusant. Le ciel était si bleu, l'air si doux, si généreux! et avec cela brillaient encore par ci par là les feux du soleil du juillet. Les joues de la magnifique et voluptueuse Lutèce étaient encore rouges des baisers de flamme de ce soleil, et sur la poitrine de marbre de la belle cité le bouquet de fiancée n'était pas encore tout à fait flétri. Il est vrai que çà et là, sur les coins de rue, la devise nuptiale : Liberté, égalité, fraternité était déjà effacée. Les jours de noces passent si vite!

Je me hâtai de visiter les restaurants auxquels j'étais recommandé; ces messieurs m'assurèrent que même sans lettres de recommandation ils m'auraient fait bon accueil, et qu'on me recevrait bien partout, à cause de ma mine honnête et distinguée. Jamais gargotier allemand ne m'avait dit pareille chose, tout en pensant peut-être de même; un tel rustre s'imagine devoir se taire sur les choses agréables, et en revanche il se croit obligé de nous dire en face tout ce qui est déplaisant, afin de montrer sa franchise allemande. Dans les mœurs des Français, autant que dans leur langue, abonde cette flatterie délicieuse qui leur coûte si peu et qu'on savoure pourtant avec tant de plaisir. Dieu nous a donné la

langue pour que nous puissions dire des choses charmantes à nos amis et de dures vérités à nos ennemis. J'avais d'abord assez de difficulté pour m'exprimer en langue française; mais après une demi-heure d'entretien avec une petite bouquetière au passage des Panoramas, mon français, qui s'était un peu rouillé depuis la bataille de Waterloo, redevint coulant, je retrouvai peu à peu les conjugaisons des verbes les plus galants, et j'expliquai assez intelligiblement à la petite bouquetière le système de Linné qui fait classer les fleurs selon leurs étamines; la petite suivait une autre méthode, et comme elle me le disait, elle rangeait les fleurs en deux classes, celles qui sentent bon et celles qui puent. Je crois qu'elle observait la même classification chez les hommes, et c'est toujours plus raisonnable que de les ranger selon les étamines, comme Linné. Elle fut étonnée que, malgré ma jeunesse, je fusse si savant, et elle célébra et trompeta ma grande érudition dans tout le passage des Panoramas. Je humais avec délices l'encens de ces compliments aussi odoriférants que les fleurs de la petite flatteuse; je me sentais de plus en plus ravi de Paris et des Parisiens.

Je me promenais au milieu des enchantements les plus surprenants, et maint pigeon rôti vint voler dans ma bouche béante. Que de choses divertissantes ne vis-je pas ici dès mon arrivée! je vis toutes les sommités du plaisir public et toutes les caricatures notables de la capitale. Les Français sérieux et graves étaient les plus

amusants. Je vis Arnal, Bouffé, Déjazet, Debureau, mademoiselle Georges, la marmite colossale au palais des Invalides, l'exposition des morts à la Morgue et l'Académie Française. Celle-ci, c'est-à-dire l'Académie, est une crèche pour de vieux littérateurs retombés en enfance, établissement vraiment philanthropique, et dont l'idée se trouve aussi chez les Hindous qui fondent des hôpitaux pour des singes âgés et décrépits; la toiture de l'édifice qui abrite les vénérables têtes des membres de l'établissement, — je parle de l'Académie Française et non pas d'un hospice indien, — est une vaste coupole qui ressemble à une énorme perruque de marbre. Je ne pus regarder cette pauvre vieille perruque sans penser aux épigrammes de tant d'hommes d'esprit qui se sont fait des gorges chaudes aux dépens de cette Académie qui n'a pour cela discontinué de vivre. On dit à tort que le ridicule tue en France. Il va sans dire que je visitai aussi la nécropole du Luxembourg où se trouvait une collection complète de toutes les momies du parjure, si bien embaumées qu'on voyait encore sur leurs figures les faux serments qu'elles ont prêtés à toutes les dynasties des Pharaons de France. Au Jardin des Plantes, je vis le palais des véritables singes, le bouc aux trois pattes et la girafe qui m'amusèrent tout particulièrement. Je m'abstins de voir le grand Opéra, parce que j'étais venu à Paris pour m'amuser. Je visitai la Bibliothèque royale, et j'y pus voir le conservateur des médailles qui venaient d'être volées; j'y remarquai en-

core, relégué dans un corridor désert, le zodiaque de Dendérah qui avait fait autrefois tant de bruit. Le même jour je vis aussi madame Récamier, la beauté la plus célèbre du temps des Mérovingiens, ainsi que M. Ballanche, que cette ultra-vestale traînait partout à sa suite comme pièce justificative de sa vertu : le bon et excellent Ballanche que tout le monde loue et que personne ne lit, était venu au monde avec un visage où manquait la joue droite, et plus tard il perdit la joue gauche par une amputation. A mon grand regret je ne vis pas M. de Chateaubriand, qui m'aurait certainement amusé. Je ne vis pas non plus M. Villemain; sa femme de ménage me dit qu'il n'était pas visible, parce que c'était un jeudi, le jour où il se lave. En descendant l'escalier, je vis en bas un écriteau avec l'inscription : « Parlez au concierge, » et je m'empressai d'adresser quelques paroles obligeantes à ce brave homme; je lui fis mon compliment sur la propreté de son illustre locataire qui se lave tous les jeudis. « Voyez-vous, lui dis-je, la propreté est une chose très-rare chez les savants, et, par exemple, le célèbre Casaubonus ne se lavait qu'une fois par an, le mardi gras, peut-être pour se déguiser. » Le Pipelet me fit une profonde révérence, et d'une voix soupirante il me répondit : « Vous êtes très-honnête, monsieur, je dois vous détromper. L'illustre individu que je m'honore de compter parmi mes locataires ne fait pas une trop grande consommation d'eau de Seine, il n'enrichit pas les Auvergnats, et, sous le rapport de la

propreté, il est un peu Casaubonus. » A ces mots il se mit à rire, et moi je m'en allai en riant également sans savoir pourquoi. Pour me donner des allures françaises je me dandinais et je fredonnais l'air : « Où allez-vous, monsieur l'abbé ? vous allez vous casser le nez, » lorsque sur mon chemin je vis surgir un grand édifice que l'on me dit être le Panthéon. Il y avait là également une inscription, mais en marbre, et au lieu d'un « Parlez au portier, » on y lisait : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » En entrant je ne vis qu'un énorme édifice plein de vide, une espèce de ballon en pierre, dans le milieu duquel se promenait tout seul un long et sec Anglais, ayant son *Guide de Paris* dans la bouche et les pouces de ses mains accrochés aux échancrures de son gilet. Je m'approchai de lui très-poliment et lui dis : « *A very fine exhibition !* » j'ajoutai même « *very fine indeed !* » car j'espérais qu'en me répondant il laisserait son *Guide* tomber de sa bouche, comme dans la fable le corbeau laissa tomber de son bec le fromage. Mais le *Guide* dont je voulais m'emparer pour y chercher quelques renseignements ne tomba pas ; le corbeau anglais tint ses dents serrées, et, sans faire la moindre attention à moi, il sortit. J'en fis de même, le suivant de près jusqu'au portique. Là, devant le péristyle, je remarquai la figure joufflue d'une grosse commère, d'une femme aux grandes mamelles, comme on représentait alors la déesse de la liberté. C'était probablement la portière du Panthéon. Il me sembla que la vue du fils

d'Albion l'avait mise en très-bonne humeur. En me faisant un signe d'intelligence, avec ses petits yeux qui petillaient dans sa grosse face comme des vers luisants, elle se gaussa du pauvre Anglais, et j'entendis pour la première fois ce gros rire gaulois qu'on ne connaît pas chez nous, et qui est très-bonasse et très-moqueur à la fois, comme le vin généreux de France ou un chapitre de Rabelais. Rien n'est plus contagieux qu'une pareille hilarité, et moi-même je me mis à rire de bon cœur, comme je n'avais jamais ri dans mon pays. Pour entamer une conversation avec cette gaillarde et amusante personne, il me vint l'idée de lui demander où étaient les grands hommes dont parlait l'inscription de cet hôtel de la reconnaissance nationale. A cette question la bonne rieuse éclata d'un rire encore plus étourdissant, les larmes lui vinrent aux yeux, elle dut se tenir le ventre pour ne pas étouffer, et prenant haleine à chaque mot, elle répondit: « Ah! vous venez ici dans un mauvais moment. A l'heure qu'il est les grands hommes sont très-rares chez nous : ils n'ont pas donné à la dernière récolte; mais nous espérons que la prochaine sera bien meilleure; nos grands hommes en herbe poussent d'une manière prodigieuse et promettent beaucoup. Si vous voulez voir ces grands hommes futurs, qui sont encore infiniment petits dans ce moment, vous n'avez qu'à vous rendre à un établissement situé tout près d'ici, sur le boulevard Mont-Parnasse, et qu'on nomme la Grande-Chaumière. Là est la pépinière dansante de ces

petits grands hommes, de ces marmousets de la gloire qui seront un jour l'orgueil de la France et la joie du genre humain; vous tombez bien, car c'est aujourd'hui un jeudi... » La folle rieuse n'en pouvait plus, et lorsque je pris congé d'elle pour m'acheminer vers l'endroit indiqué, j'entendis encore longtemps l'écho de sa gaieté.

En quelques minutes j'arrivai à ce Panthéon provisoire des futurs grands hommes de France, qu'on appelle la Grande-Chaumière. C'est un nom auquel la pensée républicaine attache probablement une signification occulte, car le chaume est l'emblème de la vie frugale et laborieuse, et il devient le symbole de ces prolétaires qui démoliront les superbes palais de l'orgueil et du vice aristocratiques, pour élever à leur place le foyer des bonnes mœurs et de la vertu, la *Grande-Chaumière du peuple*. J'entrai dans le sanctuaire de l'établissement qui porte le nom symbolique, et je ne regrette guère les dix sous payés à l'entrée. J'y vis en effet les grands hommes futurs de la France, ces petits grands hommes dont le front reflétait déjà l'aurore de leur gloire, je vis ces héros de l'avenir dont la vie et les hauts faits plus ou moins mirobolants seront décrits par un Plutarque qui est encore à naître, ou qui suce dans ce moment à la mamelle de sa mère, s'il n'est par hasard nourri au biberon. Tous ces personnages appartenaient à la cause républicaine, et portaient le costume d'une forte conviction, c'est-à-dire un énorme feutre et un gilet à la Robes-

pierre avec des revers d'une largeur démesurée et aussi blanc que la conscience de l'Incorruptible! Chacun y était avec sa chacune, et les jeunes Jacobins dansaient avec leurs jeunes Jacobines. Il y avait des Catons en droit et des Brutus en médecine; il y avait des Sempronia exerçant la couture et des Portia giletières ou culottières, enfin la fine fleur du quartier des écoles. Ces grisettes citoyennes étaient très-jolies et aussi vertueuses que permet de l'être le climat du pays latin; toutes sans exception étaient des républicaines enragées: on dit qu'elles changent souvent leurs amants, mais jamais leurs opinions. J'étais bien tombé, car ce jour-là le père La Hire, le directeur de l'établissement, pour ainsi dire le garde champêtre de cette grande Chaumière, était b..... colère, comme on disait au temps du père Duchêne. Cet individu d'une force athlétique, et rageur par nature, m'amusa beaucoup par la brutalité naïve avec laquelle il surveillait la décence de son public. Une pauvre petite, dont le fichu s'était un peu dérangé dans la ferveur d'une contredanse, se sauva toute tremblante, à son seul regard menaçant. Il chassa honteusement une autre petite citoyenne, qu'il trouvait également trop décolletée. Ce monstre ignorait qu'à Sparte les jeunes filles dansaient nues avec les jeunes gars lacédémoniens, sans que jamais la chasteté ait couru grand risque dans la ville de Lycurgue. C'est que la pudeur d'une femme est un rempart pour sa vertu, plus sûr que toutes les robes du monde, quelque peu échancrées qu'elles soient au-dessus

de la gorge. Le père La Hire est la terreur en personne pour les danseurs qui outre-passent les bornes d'un cancan honnête. Il empoigna deux néo-Robespierre par leurs collets, et tenant avec ses longues mains chacun d'eux suspendu au-dessus du sol, comme jadis Hercule fit avec Antée, il les porta ainsi jusqu'au delà de la porte; il jeta après eux un petit Saint-Just, qui avait marronné à la vue de cet acte de tyrannie. Celui-ci se releva, décrotta sa redingote, redressa sa haute cravate, et protesta contre cette violation des droits de l'homme, en nommant le père La Hire un Polignac. L'orchestre jouait dans ce moment la Marseillaise.

Je dus à cet incident la connaissance d'une jeune personne qui se trouvait à côté de moi, et que je protégeais contre la foule curieuse. Elle était très-mignonne, sa bouche était en cœur, ses yeux noirs étaient presque trop grands, et il y avait quelque chose de mutin dans la coupe de son nez retroussé, dont les narines finement ciselées se gonflaient de plaisir à chaque fanfare de la musique. On l'appelait mademoiselle Joséphine, ou Joséphine et même Fifine tout court. Lorsqu'elle apprit que j'étais Allemand, elle fut très-contente, et me pria de lui faire cadeau d'une peau d'ours, car depuis des années, disait-elle, elle désirait posséder une peau d'ours pour en faire une descente de lit; que c'était son rêve! Elle me croyait plus septentrional que je ne l'étais, et probablement ces dames s'imaginent que dans mon pays on n'a qu'à étendre la main pour saisir un ours au collet et

faire bonne prise de sa peau. Elle était si insouciante, son sourire était si caressant, son petit parler était si doux, son gazouillement résonnait si délicieusement dans mon cœur, que j'aurais très-volontiers, quelque bon patriote que je sois, sacrifié les peaux de tous les ours d'Allemagne pour plaire à cette enchanteresse française. Je notai tout de suite sa demande sur mon carnet, et en prenant son adresse je lui promis qu'elle me verrait bientôt arriver chez elle avec ma peau d'ours allemande. En attendant je la priai de me faire l'honneur d'accepter de moi un fruit plus méridional, c'est-à-dire une orange. Elle accepta sans cérémonie, en disant qu'après les pieds de cochon à la sainte Ménéhould, ce qu'elle aimait le plus, c'étaient les oranges. «Mais pour ceux-là, les pieds de cochon, ajouta-t-elle, je les adore, je les idolâtre, et pour ce plat je ferais des bassesses.» Pendant que mademoiselle Joséphine mangeait et savourait son orange, ou pour employer sa propre locution, pendant qu'elle s'identifiait avec elle, je tâchai de l'entretenir d'une manière aussi agréable qu'instructive. A propos des peaux d'ours je lui parlai zoologie, j'abordai même la question la plus scabreuse de l'anatomie comparée, la question de la queue, à savoir si l'homme primitif a été doué d'une queue comme les singes, et si la race humaine a plus tard perdu cet ornement antédiluvien par quelque maladie plus ou moins honorable? mademoiselle Joséphine fut émerveillée de ma grande érudition, et à plusieurs reprises elle me dit: «Monsieur, vous irez loin!» Je ne

doute pas qu'elle ne m'ait donné un bon coup d'épaule, en faisant la propagande de mes talents dans tout le faubourg Saint-Jacques et les rues adjacentes. C'est par les femmes que les réputations se font à Paris.

Quelque grande que soit ma gratitude envers elle, je suis pourtant forcé d'avouer avec franchise que dans mon entretien avec mademoiselle Joséphine je m'aperçus que la pauvre fille était très-ignorante, et qu'elle ne connaissait même pas les notions ethnographiques les plus élémentaires. Elle ignorait, par exemple, que la ville de Hambourg est une république comme autrefois Athènes, et qu'elle est située près d'Altona, où se trouve le tombeau de Klopstock. Elle ne savait guère non plus quelle différence il y a entre les Prussiens et les Russes, entre la schlague et le knout. Elle s'imaginait que l'astronomie était une invention de M. Arago, et quand je lui appris que la terre, le globe que nous habitons, tourne continuellement autour du soleil, elle s'écria : « Quelle horreur ! la seule idée d'un tel tournoiement me donne le vertige ! » Son corps grêle et délicat frémit comme un tremble, et elle reprit : « Qui vous a donc dit que la terre tourne autour du soleil ? » Quand je répondis que c'était un Polonais nommé Kopernic, elle haussa les épaules et s'écria : « Un Polonais ? alors je n'en crois pas un mot. Il faut toujours se méfier de ce que disent les Polonais ; ils n'ont pas inventé la vérité. Vous autres Allemands, avec votre profond savoir, vous êtes trop crédules. Est-ce que chez vous les femmes aussi croient

à ces billevesées d'un tournoiement de la terre qui font en même temps tourner le cœur? alors elles sont probablement moins nerveuses que nous, Françaises, et elles peuvent aussi, pour cette raison, supporter des études plus fortes; on m'a dit que les Allemandes sont mille fois plus instruites que nous, et qu'elles savent par cœur toutes les momies d'Égypte. En vérité, nous autres jeunes personnes en France sommes mal éduquées, nous n'apprenons rien du tout, et moi qui vous parle, voyez-vous, je n'ai reçu aucune instruction : tout ce que je sais de l'histoire naturelle je l'ai appris de moi-même. »

En flatteur galant je taxai d'exagération ces aveux d'ignorance nationale, et j'allai même jusqu'à rabaisser un peu outre mesure l'instruction des demoiselles allemandes. Je soutins qu'elle n'était pas aussi parfaite qu'on se le figure à l'étranger, qu'elle était même très-défectueuse, et que, par exemple, j'avais vu dans ma patrie des jeunes filles soi-disant bien élevées qui ne savaient pas chanter les chansons grivoises de Béranger! « C'est impossible! » s'écria mademoiselle Joséphine.

Je me souviens aujourd'hui, à propos de cette excellente personne, des paroles de Méphistophélès qui, en faisant boire à Faust de la coupe enchantée, lui dit : « Avec ce breuvage dans le ventre, tu prendras chaque cotillon pour une Hélène. » La nouveauté du genre est le philtre qui opère le même charme sur tout Allemand

nouveau débarqué à Paris. Il raffole du minois de la première grisette venue, comme il est ravi de la cuisine du plus mauvais gargotier du Palais-Royal où l'on dîne à 2 francs par tête. Mais ce sont pour lui de nouveaux mets avec des sauces étrangères. Plus tard on a des nausées en se rappelant d'avoir avalé cette ratatouille équivoque et ultra-épicée; car nous avons dîné depuis dans des restaurants de bonne compagnie, avec des dames de bonne compagnie, et nous y avons appris à apprécier ces plats à la fois piquants et simples qui sont cuits à point, arrangés avec art, parfois un peu faisandés, mais toujours d'un goût exquis.

Le soir du même jour que j'avais visité la Grande-Chaumière, où je vis les grands hommes de France encore dans l'état embryonique, un de mes compatriotes qui était déjà répandu dans le monde, m'introduisit dans un local qui avait quelque analogie avec celui dont je viens de parler. Le sexe féminin y était en majorité. C'est là que je fis la connaissance d'un grand homme qui alors était arrivé à l'apogée de sa grandeur. Depuis, sa célébrité a baissé, mais en France rien n'est stable, et les grands hommes s'éclipsent bien vite; ils arrivent pour disparaître. Le grand homme dont je parle était le fameux Chicard, corroyeur-chorégraphe, d'une carrure fortement sculptée, et dont la face rubiconde contrastait à merveille avec sa cravate d'une blancheur éblouissante; dans sa grave componction il ressemblait à un adjoint de mairie qui s'apprête à cou-

ronner une rosière. J'admirai beaucoup sa danse, et lorsque j'eus l'honneur de lui présenter mes hommages, je lui fis remarquer que sa manière de danser ressemblait au plus haut degré à l'antique danse appelée le *Sélénos*, danse qu'on exécutait aux fêtes Dionysiades de la Grèce, et qui avait reçu son nom de Sélène, le digne nourricier de Bacchus. M. Chicard me fit de grands compliments sur mon érudition, et me présenta à quelques dames de sa connaissance qui, à leur tour, ne manquèrent pas de me dire des choses agréables et de prôner en tous lieux mon profond savoir, de sorte que ma réputation se répandit bientôt dans tout Paris, et que des directeurs de journaux vinrent me trouver pour obtenir ma collaboration.

Parmi ceux-ci, se trouvait aussi M. Victor Bohain, et je me souviens avec un véritable plaisir de cette figure joviale et spirituelle, qui, par d'aimables incitations, contribua beaucoup à dérider le front du rêveur allemand. Il venait de fonder *l'Europe littéraire*, et en sa qualité de directeur en chef, il vint me trouver pour m'inviter à écrire pour son journal quelques articles sur l'Allemagne, dans le genre du livre de madame de Staël, comme il disait. Je lui promis de fournir ces articles, mais je lui fis observer expressément que je les écrirais dans un genre tout à fait différent de celui qu'il me désignait. « Cela m'est égal, répondit-il en riant, j'admets « comme Voltaire tous les genres, excepté le genre en« nuyeux. » Par précaution, afin que le pauvre littéra-

teur allemand ne fût pas exposé à tomber dans le genre ennuyeux, l'ami Bohain m'invitait souvent à dîner et arrosait mon esprit de vin de Champagne. Personne ne savait mieux que lui ordonner un dîner où l'on ne goûtait pas seulement les merveilles de l'art culinaire, mais aussi la conversation la plus délicieuse; personne ne savait mieux que lui faire les honneurs d'une maison, personne ne savait mieux représenter que Victor Bohain — aussi est-ce indubitablement à juste titre qu'il a compté aux actionnaires de son *Europe littéraire* à peu près 100,000 francs de frais de représentation. Sa femme était très-jolie, et elle possédait une gentille levrette, qu'on appelait Ji-Ji, en l'honneur de son précédent maître, le spirituel critique du *Journal des Débats*. Ce qui contribuait parfois à donner à notre excellent hôte l'air le plus enjoué qu'on puisse s'imaginer, c'était sa jambe de bois; et quand il versait le champagne à ses convives, il clochait autour de la table, d'une façon si charmante qu'il rappelait Vulcain au banquet de l'Olympe, lorsque le fils boiteux de Junon usurpait les fonctions d'Hébé et produisait cette grande hilarité des Dieux, dont le fou rire était inextinguible, comme le dit Homère. Qu'est-il devenu, l'ingénieux Bohain? Il y a longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Je le vis pour la dernière fois, il y a dix ans, dans l'hôtel de la Couronne à Granville. Il s'était établi alors à Londres, pour étudier la dette nationale anglaise, dont il admirait les proportions colossales; peut-être aussi oubliait-il

dans cette occupation les ennuis de petites dettes privées. C'est d'Angleterre que pour humer l'air français il était venu passer un jour dans ce petit port de la Basse-Normandie, nommé Granville. Je l'y trouvai attablé à côté d'une bouteille de champagne et d'un bon bourgeois au gros ventre, au front déprimé et à la bouche béante, à qui il expliquait le projet d'une affaire dans laquelle on pouvait compter sur un million de bénéfice, comme le prouvaient les chiffres les plus positifs. Victor Bohain avait toujours un grand talent pour les spéculations, non pas métaphysiques mais industrielles, et quand il imaginait une affaire, il y avait toujours à gagner un million, jamais moins d'un million. Ses amis l'appelaient pour cette raison *Messer Millione*, comme fut nommé autrefois Marco Paulo à Venise, lorsque après son retour de l'Orient il racontait, sous les arcades de Saint-Marc, à ses compatriotes ébahis, combien de cent millions et encore de cent millions d'habitants il avait rencontrés dans les pays lointains où il avait voyagé, en Chine, dans la Mongolie, dans l'Inde, etc., etc. La géographie la plus moderne a réhabilité la mémoire de l'illustre Vénitien qu'on avait regardé pendant longtemps comme un charlatan; et nous pouvons soutenir également au sujet de notre *Messer Millione* de Paris, que ses projets industriels étaient toujours conçus et combinés d'une manière ingénieuse, et que ce n'est que par d'incalculables vicissitudes du hasard qu'ils ont parfois mal réussi; plus d'un de ces projets a rapporté des bénéfices consi-

dérables, après être tombé entre les mains d'hommes d'affaires d'une capacité moins grandiose, mais qui avaient l'avantage de ne pas savoir aussi bien faire les honneurs d'une entreprise, ni représenter aussi magnifiquement que Victor Bohain. *L'Europe littéraire* aussi était une conception parfaite, le succès en semblait assuré, et je n'en ai jamais pu comprendre la chute. Encore la veille même du jour où commença la stagnation, Victor Bohain donna dans les salles de rédaction de son journal un bal splendide, où il dansa avec ses trois cents actionnaires, aussi courageusement que jadis, à la veille du jour de la bataille des Thermopyles, Léonidas dansa avec ses trois cents Spartiates. Toutes les fois que je vois dans la galerie du Louvre le tableau de David, qui représente cette scène héroïque, je songe à la dernière danse de Victor Bohain; il se tenait sur une jambe, absolument de même que le roi de Lacédémone sur la toile classique de David. — Voyageur! quand tu descends à Paris la Chaussée d'Antin pour prendre les boulevards, et qu'à la fin tu arrives près d'un défilé boueux, appelé la rue Basse-du-Rempart, sache que tu te trouves ici auprès des Thermopyles de *l'Europe littéraire*, où Victor Bohain tomba héroïquement avec ses trois cents actionnaires!

Les articles que j'eus à écrire pour ce journal éphémère, et que j'y fis imprimer, me donnèrent l'idée de parler plus amplement sur l'Allemagne, et j'accueillis avec plaisir la demande que me fit le directeur de la

Revue des Deux Mondes, d'écrire pour sa revue une série d'articles sur le développement intellectuel de mon pays. Ce directeur n'était rien moins qu'un joyeux compagnon comme *Messer Millione*, il péchait plutôt par un excès de sérieux. Depuis, par un labeur consciencieux et honnête, il a réussi à faire de son journal une véritable revue des deux mondes, c'est-à-dire une revue répandue dans tous les pays civilisés, où elle représente le génie et la grandeur de la littérature française. C'est donc dans cette revue que je publiai mes nouvelles élucubrations sur l'histoire intellectuelle et sociale de ma patrie; mademoiselle Joséphine avait bien raison de prédire que j'irais loin. Le grand retentissement qu'eurent ces travaux me donna le courage de les rassembler, de les compléter, et c'est ainsi, cher lecteur, que se forma le livre *de l'Allemagne* que tu tiens dans tes mains.

J'ai voulu révéler ici non-seulement le but de ce livre, sa tendance et ses intentions polémiques, mais aussi de quelle manière il prit naissance, j'ai voulu donner toute sa genèse, afin que le lecteur pût apprécier le degré de foi et de confiance qu'il peut accorder à mes jugements. Je n'ai pas écrit dans le genre de madame de Staël, et bien que je me sois efforcé d'être aussi peu ennuyeux que possible, j'ai cependant renoncé d'avance à tous ces effets de style et de phrase, qu'on rencontre chez madame de Staël, cet écrivain le plus grand de France pendant l'empire. Oui, l'auteur de *Corinne* surpasse, à mon sens, tous ses contemporains français, et je ne puis

assez admirer le brillant feu d'artifice de sa diction; mais ces fusées spirituelles laissent malheureusement derrière elles une obscurité très-nauséabonde. Nous sommes aussi forcé d'avouer que son génie, loin d'être sans sexe, comme il aurait dû l'être selon sa propre définition, est essentiellement féminin. Hélas! son génie est femme, il en possède toutes les infirmités et tous les caprices, et je ne saurais assez répéter que c'était bien mon devoir de contredire le magnifique commérage du génie cotillon de madame de Staël. C'était d'autant plus nécessaire, que les objets traités par elle dans le livre *de l'Allemagne* étaient inconnus aux Français et possédaient pour eux le charme dangereux de la nouveauté, comme par exemple tout ce qui a rapport à la philosophie allemande et à notre école romantique. Je crois avoir donné dans mon livre, sur ces deux sujets, les éclaircissements les plus sincères, et le temps a confirmé ce qui, à l'époque où je l'avançais, paraissait inouï et impossible.

Oui, pour ce qui regarde la philosophie allemande, j'avais divulgué sans retenue le secret de l'école; enveloppé dans des formules scolastiques, il n'était connu qu'aux initiés de première classe. Mes révélations excitèrent en France le plus grand étonnement, et je me rappelle que d'éminents penseurs de ce pays m'ont avoué avec naïveté qu'ils avaient toujours pris la philosophie allemande pour un certain brouillard mystique, dans lequel la divinité était cachée comme dans un sanctuaire de nuages, et que les philosophes allemands leur

avaient toujours paru être des visionnaires extasiés, qui ne respiraient que la piété et la crainte de Dieu. Ce n'est pas de ma faute s'il n'en a jamais été ainsi, mais que la philosophie allemande est justement le contraire de ce qu'on avait l'habitude de nommer jusqu'à présent piété et crainte de Dieu. Le plus conséquent de ces enfants terribles de la philosophie, notre moderne Porphyrius qui porte réellement le nom de *Fleuve-de-feu* (Feuerbach), proclama, de concert avec ses amis, le plus radical athéisme comme le dernier mot de notre métaphysique. Avec une frénésie de bacchantes, ces zélateurs impies arrachèrent le voile bleu du ciel allemand, en s'écriant : Voyez, toutes les divinités se sont enfuies, et là-haut ne réside plus qu'une vieille femme aux mains de fer et au cœur désolé : la Nécessité.

Ah! ce qui semblait naguère si étrange, se prêche maintenant sur tous les toits au delà du Rhin, et l'ardeur fanatique de beaucoup de ces prédicants est épouvantable! Nous avons maintenant des moines de l'impiété, des Torquemada de l'athéisme qui feraient brûler M. Arouet de Voltaire, parce qu'au fond du cœur le seigneur de Ferney n'était qu'un déiste endurci. Tant que de semblables doctrines étaient restées le privilége secret d'une aristocratie de gens lettrés ou d'hommes d'esprit, et qu'elles se discutaient en un langage de coterie savante, que n'entendaient pas les domestiques placés derrière nous pour nous servir, pendant que nous blasphémions dans nos petits soupers philosophiques;

tant qu'il en était ainsi, j'appartenais, moi aussi, à ces frivoles esprits forts dont la plupart ressemblaient aux grands seigneurs libéraux qui, avant la révolution, cherchaient à désennuyer leur monotone vie de cour par le charme des nouvelles idées subversives. Mais quand je m'aperçus que le populaire se prenait également à discuter les mêmes thèmes dans ses symposions crapuleux où la chandelle ou le quinquet remplaçait les bougies ou les girandoles; quand je vis l'existence de Dieu niée par de sales savetiers et des garçons tailleurs décousus, quand l'athéisme commença à sentir le suif, l'eau-de-vie de *schnaps* et le tabac, — alors mes yeux se dessillèrent, je compris par les nausées du dégoût ce que je n'avais pu comprendre par la raison, et je fis mes adieux à l'athéisme.

A vrai dire ce n'était pas seulement le degoût qui me fit reculer et me poussa à déserter les opinions irréligieuses. La peur y était pour quelque chose, car j'avais vu l'athéisme former une alliance plus ou moins occulte avec le socialisme le plus avancé, ou, pour laisser de côté toute hypocrisie de dénomination, avec le communisme. Cette peur n'était pas celle d'un richard qui tremble pour ses capitaux, mais bien la terreur secrète de l'artiste et du savant qui voit menacée toute notre civilisation humaniste, ce fruit d'un labeur de trois siècles et le véritable élément de notre vie moderne. Or, cette civilisation sera détruite un jour par les communistes, et quoiqu'en théorie un généreux entraînement

puisse me porter à sacrifier les intérêts de l'artiste et du savant aux besoins des masses souffrantes, déshéritées et exploitées, néanmoins, dans le domaine des faits, j'ai horreur de tout ce qui se fait par la multitude, et je n'en peux pas supporter le moindre attouchement. J'aime le peuple, mais je l'aime à distance; j'ai toujours combattu pour l'émancipation du peuple, c'était la grande affaire de ma vie; cependant, dans les plus chaleureux moments de mes luttes, j'évitais le moindre contact avec les masses. Je ne leur ai jamais prodigué des poignées de main. Un démocrate enragé de mon pays me dit un jour qu'il tiendrait sa main sur le feu pour la purifier, s'il avait eu le malheur de toucher celle d'un roi; moi je répondis que si sa majesté le peuple, le souverain en qui réside tout pouvoir légitime, avait serré ma main, je la laverais. Le peuple, ce pauvre roi en haillons, a trouvé des flagorneurs, des courtisans plus effrontés que en furent jamais ceux de Byzance ou de Versailles. Ils le flattent continuellement en s'extasiant sur ses perfections et ses vertus. Ils s'écrient : « Ah! que le peuple est beau! que le peuple est bon! et qu'il est intelligent, ce beau et bon peuple! » Non, le peuple n'est pas beau, au contraire il est laid; mais sa laideur vient de la saleté, et elle disparaîtra aussitôt qu'on aura institué des étuves publiques où sa majesté le peuple pourra se baigner gratuitement. Le peuple n'est pas bon non plus, il est plutôt très-méchant, mais il mord parce qu'il a faim; il faut lui donner à manger, et alors le vilain grand mar-

mot sera très-gentil et gracieux, et il sourira comme font tous les rois quand ils ont bien dîné. Le peuple n'est pas non plus intelligent, il est aussi stupide qu'il est permis de l'être à un monarque; il est parfois aussi brute que ces Brutus dont il fait ses mandataires quand il s'empare pour un moment du pouvoir absolu; — il se fie seulement aux ambitieux qui parlent le jargon de ses passions, et il déteste l'homme de bien qui s'évertue à l'éclairer sur ses véritables intérêts. Permettez au peuple de choisir entre le juste des justes et le plus fieffé brigand, il s'écriera toujours: « Nous voulons Barrabas! vive Barrabas! » A Paris comme à Jérusalem, toujours le même cri! Pour faire cesser cette ignorance populaire, il faut, après avoir donné à manger au peuple (car la mangeaille est la chose principale), il faut, dis-je, établir des écoles gratuites où le peuple soit instruit, où il reçoive aussi la nourriture de l'esprit, et alors vous verrez comme ces animaux féroces s'humaniseront, comme ils deviendront intelligents, peut-être même aussi spirituels que nous autres le sommes. Vous en verrez surgir plus d'un qui fera des vers comme le perruquier savant Jasmin, ou des livres en prose comme mon compatriote le garçon tailleur Weitling.

Je ne puis penser à ce fameux tailleur Weitling sans me rappeler la singulière impression qu'il fit sur moi lors de notre rencontre dans la boutique du libraire Campé à Hambourg. Le bon Dieu au haut du ciel doit avoir bien ri de la mine que je fis soudain quand cet

illustre tailleur vint à ma rencontre et se présenta à moi comme un collègue professant les mêmes doctrines de destruction sociale et d'athéisme. J'aurais bien désiré dans ce moment-là qu'il n'existât pas de Dieu, afin qu'il ne fût pas témoin de la confusion et de la honte que j'éprouvais d'appartenir à un tel compagnonnage! Le bon Dieu qui est la bonté même, comme dit la chanson, me pardonnera volontiers mes anciens torts en me tenant compte de l'humiliation que m'a value mon entrevue avec Weitling. Ce qui blessa surtout mon orgueil, ce fut le peu de déférence que le drôle me témoigna en me parlant. La casquette sur sa tête, il était assis sur un escabeau, se frottant avec la main au-dessus de la cheville de sa jambe droite, qu'il tenait élevée en l'air, de façon que son genou lui touchait au menton. J'attribuais cette singulière position aux habitudes de métier du tailleur, sans pouvoir toutefois m'expliquer pourquoi il se frottait continuellement la jambe. Lorsque je lui en demandai la cause, il me dit d'un ton tout à fait insouciant, comme si c'était la chose la plus simple du monde, que pendant sa résidence dans les différents cachots de la confédération germanique on lui avait souvent mis les fers aux pieds, et que sa jambe se ressentait toujours de la douleur que lui avait causée la pression de quelques anneaux trop étroits. — A cet aveu naïf, je dois avoir fait la même grimace que celle du loup dans la fable, au moment qu'il s'aperçut du poil ras au cou de son camarade le chien, et que celui-ci lui

expliqua cette circonstance en disant : « Dans la nuit on m'attache à la chaîne. » Je crois que j'ai reculé de plusieurs pas quand, avec le geste familier d'un bohémien s'adressant à un gueux initié dans les habitudes extralégales de la confrérie vagabonde, Weitling me révéla cet incident qu'il portait quelquefois des chaînes, non des chaînes métaphoriques comme tout le monde en porte de nos jours, mais de véritables chaînes forgées de fer et rivées au cou ou à la jambe.—Vraiment cela n'est guère comme il faut, et un homme de bonne compagnie ne doit pas s'encanailler avec des individus ferrés de cette espèce. Ce qui me fit reculer, ce ne fut cependant pas la crainte de partager le sort de pareils compagnons, mais bien la contrariété d'avoir à subir leur affreuse société. — Singulières contradictions dans les sentiments du cœur humain ! Moi qui avais un jour, à Munster, baisé avec des lèvres brûlantes les reliques du tailleur Jean de Leyde, ainsi que les chaînes qu'il avait portées, et les tenailles avec lesquelles on l'avait torturé, et qui sont conservées dans une niche devant l'hôtel de ville de Munster, — moi qui avait voué un culte fervent au tailleur mort, je sentis une invincible aversion à l'approche du tailleur vivant, de cet homme qui était pourtant l'apôtre et le martyr de la même cause pour laquelle avait souffert Jean de Leyde, le roi de Sion de glorieuse mémoire. Je ne peux pas expliquer ce phénomène, cet égarement de l'esprit humain, et je me borne à le constater ici, quelque défavorables et dures

que puissent être les interprétations qu'un tel aveu pourra rencontrer.

Du reste, ce Weitling était un homme de talent, il n'était pas dépourvu d'idées, et son petit livre intitulé *les Garanties de la Société* fut alors le catéchisme des communistes allemands. Le nombre de ceux-ci s'est accru depuis d'une manière formidable, et leur parti est sans contredit à cette heure le plus fort de tous au delà du Rhin. Les ouvriers allemands forment le noyau d'une armée de prolétaires très-bien endoctrinée sinon disciplinée. Ces ouvriers allemands professent presque tous l'athéisme, et pour dire la vérité ils ne peuvent se dispenser de cette négation complète des idées religieuses du passé sans se trouver en contradiction avec leur principe, et dès lors sans tomber dans l'impuissance. Ces cohortes de la destruction, ces démolisseurs effroyables, qui menacent toute notre vieille société décrépite, sont de beaucoup supérieurs aux chartistes d'Angleterre et aux niveleurs et égalitaires des autres pays. Les chartistes anglais sont seulement poussés par la faim et non pas par une idée, et aussitôt qu'ils se seront rassasiés de *rostbeaf* et de *plumpudding* et désaltérés de bonne *ale*, ils ne seront plus dangereux: affamés, ils sont forts; repus, ils tomberont à terre comme les sangsues. Les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes les plus capables et les carac-

tères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir. Tous les autres partis et leurs représentants tudesques sont morts, archimorts et bien enterrés sous la voûte de l'église de Saint-Paul à Francfort. Je n'exprime pas ici des vœux ni des regrets; je relate des faits et je dis la vérité.

On ne doit pas attribuer à un trop grand don prophétique le mérite que j'ai d'avoir annoncé depuis longtemps dans mon livre *de l'Allemagne* les terribles symptômes des événements qui ne se sont accomplis que plus tard. Moi qui avais vu couver les œufs d'où sortirent les nouveaux oiseaux, j'ai pu facilement prédire quelles chansons nouvelles on fredonnerait et sifflerait et gazouillerait plus tard en Allemagne. J'avais vu Hegel assis avec sa triste mine de poule couveuse sur les œufs funestes, et j'avais entendu son gloussement. Pour dire la vérité, j'ai rarement compris ce pauvre Hegel, et ce n'est que par des réflexions arrivées après coup que je parvins à saisir le sens de ses paroles. Je crois même qu'il ne voulait pas être compris du tout, et que c'est pour cela qu'il avait adopté un langage si morose et si entortillé; la même cause nous explique peut-être aussi sa prédilection pour des personnes dont il était sûr qu'elles ne le comprenaient point, et qu'il pouvait donc avec toute sécurité honorer de son intimité. Leur médiocrité était une garantie de discrétion. C'est ainsi que nous ne pou-

vions comprendre la grande amitié qui existait entre le profond philosophe Hegel et l'idiot Henri Beer, frère défunt de M. Giacomo Meyerbeer, le grand homme que vous savez; ils étaient inséparables, et le spirituel Félix Mendelsohn expliquait ce phénomène par la malicieuse remarque que Hegel ne comprenait pas ce M. Henri Beer. Mais je pense maintenant que la vraie cause de cette intimité était chez Hegel la conviction parfaite de n'être compris par Henri Beer en rien de ce qu'il disait, et de pouvoir donc sans gêne se livrer en sa présence à tous ses épanchements du moment. D'ailleurs la conversation de Hegel n'était jamais autre chose qu'une espèce de monologue. Il semblait toujours se parler à lui-même avec le ton sépulcral de sa voix sans timbre qui allait très-bien à sa pensée. Parfois je fus frappé de la vulgarité baroque de ses images dont beaucoup me sont restées daguerréotypées dans la mémoire. Un soir, dans sa maison, prenant le café après le dîner, je me trouvais à côté de lui dans l'embrasure d'une fenêtre, et moi, jeune homme de vingt ans, je regardais avec extase le ciel étoilé, et j'appelais les astres le séjour des bienheureux. Mais le maître grommela en lui-même : « Les étoiles, hum! hum! les étoiles ne sont qu'une lèpre luisante sur la face du ciel. » — « Au nom de Dieu! m'écriai-je, il n'y a donc pas là haut un local de béatitude pour récompenser la vertu après la mort? » Mais Hegel, me regardant fixement de ses yeux blêmes, me dit d'un ton sec : « Vous réclamez donc à la fin encore

un bon pourboire pour avoir soigné madame votre mère pendant sa maladie ou pour n'avoir pas empoisonné monsieur votre frère? » A ces mots il se retourna tout craintif, mais parut aussitôt rassuré en voyant que ses paroles n'avaient été entendues par personne autre que Henri Beer, qui s'était approché de lui pour l'inviter à une partie de whist.

Combien il est difficile de comprendre les écrits de Hegel, combien on s'y trompe facilement en croyant comprendre tout en n'ayant appris qu'à construire des formules dialectiques, c'est ce dont je ne m'aperçus que bien des années plus tard, ici à Paris, quand je me mis à dépouiller les idées hégéliennes de leur idiome abstrait et diffus, et à les traduire dans la langue maternelle du bon sens et de l'intelligibilité universelle, c'est-à-dire en français. Dans la langue française il faut savoir exactement ce qu'on a à dire, et l'idée la plus bégueule est forcée de laisser tomber ses jupes mystiques et de se montrer dans toute sa nudité. C'est que j'avais l'intention d'écrire une exposition de la philosophie de Hegel à la portée de tout le monde, et je voulais la joindre à une nouvelle édition *de l'Allemagne* comme un complément de mon livre. Je me suis occupé de ce travail pendant deux ans, et j'avais réussi, à force de peine et d'efforts, à maîtriser cette matière rebelle et à formuler aussi claires que possible les pensées même les plus embrouillées de cette philosophie. Mais quand mon ouvrage fut enfin terminé, je fus saisi à son aspect

d'un frisson singulier, et il me sembla que le manuscrit me regardait d'un œil étranger, moqueur et même méprisant. J'étais tombé dans une singulière perplexité. L'auteur et son œuvre ne concordaient plus ensemble. C'est qu'à cette époque l'aversion pour l'athéisme, dont j'ai parlé tout à l'heure, s'était déjà emparée de mon âme, et comme je fus forcé de m'avouer que cette impiété avait trouvé son initiative et son principal soutien dans la philosophie de Hegel, celle-ci commença à me peser.

C'est ici l'endroit de faire un aveu qui expliquera mes embarras d'alors.

Je n'avais jamais senti un trop grand engouement pour la philosophie de Hegel, et, quant à une conviction de la vérité véritable de cette philosophie, je n'en pouvais pas avoir du tout. Je ne fus jamais un grand métaphysicien, et j'avais accepté sans examen la synthèse de la philosophie hégélienne dont les conséquences chatouillaient ma vanité. J'étais jeune et superbe, et mon orgueil ne fut pas médiocrement flatté par l'idée que j'étais un dieu. Je n'avais jamais voulu croire que Dieu était devenu homme, je taxais de superstition ce dogme sublime, et plus tard j'en crus Hegel sur parole quand je lui entendis dire que l'homme était Dieu. Une telle idée me sourit, je la pris au sérieux, et je soutins mon rôle divin aussi honorablement que possible. Cet absurde orgueil, loin de détériorer mes sentiments, les exalta jusqu'à l'héroïsme, et mes actions devinrent plus

rillantes et plus généreuses que celles de ces pauvres ères vertueux qui agissent seulement pour satisfaire ux commandements du devoir et de la morale. J'étais ioi-même la loi vivante de la morale, j'étais impecable, j'étais la pureté incarnée; les Madeleines les plus ompromises furent purifiées par les flammes de mes rdeurs, et redevinrent vierges dans mes bras. Ces resurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, puiser mes saintes forces. J'étais tout amour et tout xempt de haine. Je ne me vengeais plus de mes ennenis; car je n'admettais pas d'ennemis vis-à-vis de ma ivine personne, mais seulement des mécréants; et le tort u'ils me faisaient était un sacrilége, comme les injures u'ils me disaient étaient autant de blasphèmes. Il fallait ien de temps en temps punir de telles impiétés, mais 'était un châtiment divin qui frappait le pécheur, et on une vengeance par rancune humaine. Je ne reconaissais pas non plus à mon égard des amis, mais bien es fidèles, des croyants, et je leur faisais beaucoup de ien. Les frais de représentation d'un dieu qui ne sauait être chiche, et qui ne ménage ni sa bourse ni son orps, sont énormes; pour faire ce métier superbe, il aut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de eaucoup de santé. Or, un beau matin, — c'était à la in du mois de février 1848, — ces deux choses me firent léfaut, et ma divinité en fut tellement ébranlée qu'elle 'écroula misérablement. Les événements de ces folles ournées de Février, où l'on vit la sagesse humaine aux

abois et les élus du crétinisme portés en triomphe, furent si inouïs, si fabuleux, qu'ils renversèrent les choses et les idées : si j'avais été un homme sensé, mon intelligence aurait succombé, mais fou comme j'étais, le contraire eut lieu, et, chose curieuse ! ce fut précisément à une époque de démence générale que moi je revins à la raison. Comme beaucoup d'autres dieux déconfits par la révolution de Février, je dus abdiquer ma divinité, et je redescendis à l'état de simple mortel. C'était en effet ce que j'avais de mieux à faire. Je rentrai dans le bercail de la foi, et je reconnus volontiers la toute-puissance de l'Être suprême qui règle seul les destinées du monde, et à qui depuis j'ai confié aussi l'administration de mes propres affaires, fort embrouillées alors que je les gérais moi-même. J'ai à présent moins de soucis en me reposant sur la providence de mon intendant céleste, et l'existence d'un Dieu est pour moi un grand bonheur; je puise dans cette croyance les plus grandes consolations, et elle m'est en même temps aussi commode qu'économique. Je ne m'occupe plus de fastidieuses comptabilités; en vrai dévot je n'empiète plus sur les attributions du bon Dieu, et je ne donne plus rien aux pauvres gens à qui j'ai autrefois distribué des secours. J'ai pieusement annoncé à ces infortunés que je ne suis plus pour rien dans le gouvernement du monde, et qu'ils doivent dorénavant réclamer l'aide du Seigneur qui réside dans les cieux, et dont le budget est aussi infini que sa miséricorde, tandis que moi, pour suffire

jadis à mes penchants divins, j'étais parfois obligé de tirer le diable par la queue, chose bien dure pour un Dieu. Ce n'est pas moi qui ferai désormais la propagande de l'athéisme; outre ma décadence financière, je ne jouis plus non plus d'une santé brillante, je suis même affecté d'une indisposition, à la vérité très-légère au dire de mes médecins, mais qui me retient déjà depuis plus de six ans au lit. Dans une telle position, c'est pour moi un grand soulagement d'avoir quelqu'un dans le ciel, à qui je puisse adresser mes gémissements et mes lamentations pendant la nuit, après que ma femme s'est couchée. Quelle terrible chose que d'être malade et seul, sans personne qu'on puisse importuner de la kyrielle de ses doléances! Qu'ils sont donc sots et cruels ces philosophes athées, ces dialecticiens froids et bien portants, qui s'évertuent à enlever aux hommes souffrants leur consolation divine, le seul calmant qui leur reste. On a dit que l'humanité est malade, que le monde est un grand hôpital. Ce sera encore plus effroyable quand on devra dire que le monde est un grand Hôtel-Dieu sans Dieu.

Les aveux qui précèdent feront comprendre au lecteur bénévole pourquoi je sentis de l'éloignement, et bientôt même une aversion complète pour mon travail sur la philosophie de Hegel. J'avais reconnu que l'impression d'un tel écrit ne pouvait être salutaire ni au public ni à son auteur. — Et un jour que le feu petillait bien gaiement dans mon foyer, je jetai mon manuscrit

dans les flammes, comme avait fait jadis mon ami Kitzler en pareille occasion; et quand ces feuilles, fruit de tant de labeur, s'envolèrent en fumée, j'entendis dans la cheminée un sifflement ricaneur comme le rire d'un démon.

Ah ! si je pouvais anéantir de la même manière tout ce que j'ai jamais fait imprimer sur la philosophie allemande ! mais cela est impossible, et comme je ne puis pas même empêcher la réimpression d'ouvrages déjà écoulés, il ne me reste qu'à confesser publiquement les variations qui se sont opérées depuis dans ma pensée, et à rectifier les erreurs que contient mon exposition des systèmes de philosophie allemande développés dans les trois premières parties de mon livre *de l'Allemagne*. J'avais fait imprimer à part ces trois parties, en version allemande, pour le public de mon pays; comme la dernière édition de cet ouvrage était épuisée il y a un an, et que mon libraire avait le droit d'en publier une nouvelle, j'ai accompagné cette réimpression d'une préface explicative dont je communique ici un passage pour me dispenser de la triste besogne de répéter les mêmes avertissements :

« Pour l'avouer avec sincérité, j'aimerais à pouvoir me dispenser tout à fait de réimprimer ce livre. C'est que, depuis sa publication, mes idées sur bien des choses, et principalement sur les choses divines, ont subi une grande transformation, et plus d'une des opinions que j'émis alors a fait place dans mon esprit à

des convictions contraires que je crois meilleures. Mais la flèche n'appartient plus à l'archer, dès qu'elle est partie de la corde de l'arc, et la parole ne nous appartient plus dès qu'elle a quitté nos lèvres et qu'elle a même été multipliée par la presse. En outre, des droits d'éditeur élèveraient contre moi des objections irrécusables si je voulais ne plus réimprimer ce livre et le retirer de la collection complète de mes ouvrages. Il est vrai que je pourrais employer la ressource usitée en pareil cas, d'adoucir mes expressions et de voiler leur effrayante nudité par des phrases, par des feuilles de vigne hypocrites; mais je hais du fond de mon âme toute duplicité de langage, toute parole équivoque, tous les expédients de la lâcheté littéraire. Cependant il reste à l'honnête homme, dans toutes les circonstances, le droit imprescriptible d'avouer franchement ses erreurs, et c'est de ce droit que j'userai ici sans crainte ni jactance. Je confesse donc ouvertement et franchement que tout ce qui a rapport dans ce livre à la grande question divine est aussi faux qu'irréfléchi. Aussi irréfléchi que faux est le jugement que j'avais répété, d'après mes maîtres des différentes écoles philosophiques, que le déisme, détruit en théorie par la logique, ne subsiste plus que piteusement dans le domaine d'une foi agonisante. Non, il n'est pas vrai que la critique de la raison par Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu, telles que nous les connaissions depuis Anselme de Cantorbury, ait anéanti en même temps l'idée même

de l'existence de Dieu. Le déisme vit, il vit de sa vie la plus véritable, la plus éternelle; il n'a pas expiré, et il n'a pas été le moins du monde frappé à mort par la nouvelle philosophie allemande. Dans les toiles d'araignée de la dialectique berlinoise, une mouche même ne trouverait pas la mort, et d'autant moins un Dieu. J'ai éprouvé en ma propre personne combien cette dialectique de mes amis de Berlin est peu dangereuse; elle tue toujours, mais les gens n'en restent pas moins en vie. Le portier de l'École de Hegel, le formidable Ruge, prétendit un jour avec l'aplomb le plus sérieux et le plus pesant qu'il m'avait assommé avec son bâton de concierge dans les *Annales de Halle*, et cependant à la même époque je me promenais sur les boulevards de Paris, frais et dispos, et plus immortel que jamais. Le brave et bon Ruge! plus tard il ne put s'empêcher lui-même de rire à pleins poumons, quand ici à Paris je lui fis l'aveu que je n'avais même jamais vu ces terribles feuilles assommantes qui devaient me tuer. Mes joues pleines et rubicondes, autant que le bon appétit avec lequel je mangeais les huîtres dont il me régalait, le convainquirent combien peu je méritais la qualification de mort. En effet, j'étais à cette époque encore gros et gras, je me trouvais à l'apogée de mon embonpoint, et j'étais aussi présomptueux que le roi Nabuchodonosor avant sa chute.

« Hélas! quelques années plus tard s'accomplit en moi un changement et corporel et intellectuel. Combien de

fois depuis je pense à l'histoire de ce roi babylonien, qui s'imaginait être lui-même le bon Dieu, mais qui fut misérablement précipité de la hauteur de son orgueil, et rampa sur le sol comme une bête des champs, en mangeant de l'herbe (c'était sans doute de la salade). C'est dans le livre magnifique et grandiose du prophète Daniel que se trouve cette légende de Nabuchodonosor que je recommande, comme un sujet de méditation édifiante, non-seulement au bon Ruge, mais aussi à mon ami Marx, qui est encore plus endurci que lui, et de même aux sires Feuerbach, Daumer, Bruno Bauer, Stirner, Hengstenberg, etc. Il y a dans les saintes Écritures encore beaucoup de narrations aussi belles que remarquables, qui mériteraient également l'attention de ces dieux bipèdes, que je viens de nommer; il y a, par exemple, tout au début de la Genèse, l'histoire du Paradis avec l'arbre défendu et le serpent, ce docteur subtil, qui déjà six mille ans avant la naissance de Hegel, fit un cours complet sur la doctrine hégélienne. En effet, le métaphysicien tentateur du jardin d'Eden y développa avec beaucoup de finesse que l'absolu consiste dans l'identité d'être et de savoir, que l'homme devient dieu par la science, ou, ce qui est la même chose, que Dieu arrive dans l'homme à la conscience de lui-même. — Cette formule de la philosophie hégélienne n'est pas aussi naïve que les paroles rapportées par la Bible : Quand vous aurez mangé du fruit de l'arbre de la science, vous serez comme Dieu ! Madame

Ève ne comprit de toute cette démonstration qu'une seule chose, que le fruit était défendu, et parce qu'il était défendu elle en mangea, la bonne femme. Mais à peine eut-elle mangé de la pomme prohibée, qu'elle perdit son innocence, son ingénuité naturelle : elle trouva qu'elle était bien trop nue pour une personne de son rang, elle, la future aïeule de tant d'illustres rois et empereurs, et elle demanda une robe. Il est vrai qu'elle se contenta d'une robe de feuilles de figuier, mais alors il n'y avait pas d'étoffes de soie, les fabricants de Lyon n'étaient pas encore créés, et il n'existait pas de marchandes de modes ni de couturières dans le paradis — Ah ! que ce paradis doit avoir été beau ! C'est toujours une chose curieuse à constater qu'aussitôt que la femme arrive à la conscience d'elle-même, que son intelligence se réveille, sa première pensée est une robe.

« Ce passage de la Bible ne me sort pas de l'esprit, et j'aurais bien envie d'écrire les paroles du serpent, en guise d'épigraphe, sur le titre de ce livre, comme un avertissement au public, semblable à celui qu'on voit parfois sur des écriteaux suspendus aux grilles d'un parc seigneurial : « Ici se trouvent des chausse-trapes et des piéges à loup. » —

Les pages que je viens de citer sont suivies d'aveux qui expliquent l'influence que la lecture de la Bible a exercée sur l'évolution ultérieure de ma pensée ; c'est à ce saint livre que je dois la résurrection de mes sentiments religieux, et il devint dès lors pour moi une

source de salut aussi bien qu'une merveille digne de ma plus haute admiration. Chose curieuse! après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastringues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit et avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes possibles, sans y trouver ma satisfaction, pas plus que Messaline dans une de ces nuits de débauche, d'où elle sortait « fatiguée mais non assouvie! » — après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bon homme noir devant la Bible. — Quelle humiliation! avec toute ma science je ne suis pas arrivé à un meilleur résultat que le pauvre esclave ignorant qui avait à peine appris à épeler les mots des saintes Écritures! L'oncle Tom paraît à la vérité voir dans la Bible encore bien d'autres choses que moi, pour qui surtout la dernière partie de ce livre n'est pas encore tout à fait claire. Tom la comprend peut-être mieux, parce qu'il y a plus de coups de fouet, choses peu esthétiques qui ont répugné parfois à mon bon goût, quand je lisais les Évangiles et les Actes des apôtres. Un malheureux noir comme l'oncle Tom lit en même temps avec son dos, et c'est pourquoi il comprend souvent bien mieux que nous. En revanche, je crois pouvoir me flatter d'avoir saisi mieux que lui le caractère de Moïse dans la première partie du saint livre. Cette grande figure de Moïse

ne m'a pas peu imposé. Quel personnage gigantesque! Je ne puis me figurer qu'Og, roi de Basan, ait été plus grand. Comme le Sinaï semble petit, quand Moïse se tient sur son sommet! Ce mont Sinaï n'est que le piédestal où posent les pieds du grand homme, tandis que sa tête atteint le ciel où il parle avec Dieu. — Que le bon Dieu me pardonne ce péché, mais souvent il m'a paru lui-même n'être que le reflet rayonnant de Moïse à qui il ressemble à s'y méprendre, autant dans sa colère que dans son amour. Ce serait sans doute un grand péché, ce serait de l'anthropomorphisme païen de vouloir admettre une pareille identité du Dieu avec son prophète; — mais leur ressemblance est vraiment frappante.

Je n'avais auparavant pas beaucoup aimé Moïse, probablement à cause de l'esprit hellénique qui prédominait en moi, et parce que je ne pardonnais pas au législateur des Juifs sa haine contre tout ce qui est image, contre toute représentation plastique, enfin contre l'art. Je ne voyais pas que Moïse, malgré son inimitié iconoclaste contre l'art, était pourtant lui-même un grand artiste et possédait le vrai génie artistique. Seulement le génie artistique de Moïse, comme celui de ses compatriotes les Égyptiens, était dirigé de préférence vers le colossal et l'indestructible. Mais ce génie de Moïse différait du génie égyptien en ce qu'il ne formait pas ses œuvres d'art de tuiles et de granit; non, s'il construisait, lui aussi, des pyramides, c'étaient des pyramides

d'hommes, il ciselait des obélisques humains, il prit une pauvre tribu de bergers, la pétrit entre ses mains et en forma un peuple capable de braver également les siècles, un peuple grand et saint et éternel, un peuple de Dieu propre à servir de modèle à tous les autres peuples et à devenir même le prototype de l'humanité entière : il créa Israël ! A bien plus juste titre que le poëte romain, cet artiste, fils d'Amram et de la sage-femme Iochevit, peut se vanter d'avoir élevé un monument fait pour survivre à toutes les créations d'airain !

De même que le maître, son œuvre aussi, le peuple hébreu, n'a jamais été traité par moi avec assez de vénération, et cela sans doute encore à cause de ma nature gréco-païenne, je dirais la partialité de mon esprit athénien qui abhorrait l'ascétisme de la Judée. Ma prédilection pour le monde hellénique a diminué depuis. Je vois à présent que les Grecs n'ont été que de beaux adolescents, tandis que les Juifs ont toujours été hommes, et des hommes puissants et indomptables, non-seulement jadis, dans l'antiquité, mais encore jusqu'à nos jours, malgré dix-huit siècles de persécution et de misère. J'ai appris depuis à mieux les apprécier, et si tout orgueil de naissance n'était pas une contradiction saugrenue dans la bouche du champion des principes démocratiques de la Révolution, l'auteur de ce livre pourrait se glorifier d'avoir eu des ancêtres appartenant à la noble maison d'Israël, d'être un descendant de ces martyrs qui ont donné au monde un Dieu, qui

ont promulgué le code éternel de la morale, et qui ont vaillamment combattu sur tous les champs de bataille de la pensée.

L'histoire du moyen âge et même celle des temps modernes ont rarement noté dans leurs annales les noms de ces chevaliers de Dieu, car ceux-ci combattaient d'ordinaire la visière baissée. Pas plus que les hauts faits des Juifs, leur véritable caractère n'est connu du monde. On croit les connaître, parce qu'on a vu leurs barbes, mais jamais on n'en a aperçu davantage, et, comme au moyen âge, ils sont encore aux temps modernes un mystère ambulant. Ce mystère sera dévoilé le jour où il n'y aura plus, selon la prédiction du prophète, qu'un seul berger et un seul troupeau, et où le Juste qui a souffert pour le salut de l'humanité recevra sa palme glorieuse.

On le voit, moi qui avais autrefois l'habitude de citer Homère, je cite maintenant la Bible, comme l'oncle Tom. En effet, je dois beaucoup à ce saint livre. Il a réveillé en moi, comme je l'ai dit plus haut, le sentiment religieux. Cette renaissance du sentiment religieux put suffire au poëte qui est peut-être plus que d'autres mortels en état de se passer de dogmes positifs : car lui, le poëte, possède la grâce, et devant son esprit se dévoilent tous les symboles et s'ouvrent toutes les portes du ciel. Pour y entrer, je me plais à le dire, il n'a besoin ni de la clef de saint Pierre ni de celle d'aucun autre concierge des différentes églises. Je ne saurais proclamer assez

haut devant le public, que mes prétentions à ce privilége de poëte sont restées toujours les mêmes, quoique sous ce rapport dans les derniers temps les bruits les plus contradictoires aient couru sur mon compte. Je dois faire mention ici de ces bruits contradictoires, dont je me serais peu préoccupé à une autre époque, où le sourire de l'indifférence se jouait encore sur mes lèvres. Oui, des hommes très-charitables, mais non pas très-sagaces, de l'Allemagne protestante, m'ont demandé avec instance si la religion évangélique luthérienne, que j'avais professée jusqu'alors avec une tiédeur peu édifiante, avait trouvé en moi une sympathie plus grande maintenant que j'étais devenu malade et pieux? Non, mes chers amis, à cet égard aucun changement ne s'est opéré en moi, et si je continue d'appartenir pour ainsi dire officiellement à la croyance protestante et évangélique, c'est parce qu'elle ne me gêne pas du tout, comme elle ne me gênait pas trop non plus autrefois. Il est vrai, et je le confesse sincèrement, lorsque je me trouvai en Prusse et surtout à Berlin, j'aurais volontiers renoncé définitivement, comme beaucoup de mes amis, à tout lien d'église quel qu'il fût, et si je ne l'ai pas fait, c'est uniquement parce que les autorités du pays défendaient le séjour de la Prusse, et surtout celui de Berlin, à quiconque n'était pas membre d'une des religions positives reconnues et privilégiées par l'État. Comme Henri IV, de goguenarde mémoire, avait dit jadis : Paris vaut bien une messe! je pouvais bien dire à mon

tour : Berlin vaut bien un prêche! et je pouvais comme auparavant subir gaiement ce christianisme éclairé, filtré et épuré de toute superstition, qu'on débitait alors dans les églises de Berlin, et où la divinité du Christ n'était pas même de rigueur, de sorte qu'on pouvait s'en passer comme on peut se passer de tortue dans une soupe à la tortue; c'était simple affaire de goût. A cette époque j'étais encore moi-même un Dieu, et aucune des religions positives n'avait pour moi plus de prix que les autres; je pouvais par courtoisie porter l'uniforme de telle ou telle religion, de même que par exemple l'empereur de Russie se travestit en officier de la garde prussienne, quand il fait au roi de Prusse l'honneur d'assister à une revue de grande parade à Postdam.

Maintenant que par le réveil de mes sentiments religieux, ainsi que par mes souffrances corporelles, bien des changements se sont opérés en moi, — est-ce que maintenant l'uniforme de courtoisie que j'endossais dans les parades de l'église protestante répond en quelque sorte à ma pensée intime? Est-ce que ma croyance officielle est devenue pour moi plus ou moins une vérité? C'est une question mal posée, à laquelle je ne saurais répondre ici d'une manière complète; cependant elle me fournira l'occasion de faire remarquer jusqu'à quel point, selon ma conviction d'aujourd'hui, le protestantisme a bien mérité du salut du monde, et l'on comprendra alors facilement quel est le degré de sympathie qui lui est désormais acquis de ma part. Autrefois, où je portais un

intérêt prépondérant à la philosophie, je ne savais apprécier le protestantisme que pour les services qu'il a rendus à l'affranchissement spirituel de l'homme, à la conquête de la liberté de penser; car c'est sur le sol de cette conquête que purent s'avancer plus tard Leibnitz, Kant et Hegel, — Luther, ce puissant sapeur à la hache formidable, dut précéder ces champions de la pensée et leur frayer le chemin. Sous ce rapport aussi j'avais représenté la réforme comme le point de départ de la philosophie allemande, et j'avais justifié ainsi le parti guerroyant que je pris pour les intérêts du protestantisme. A présent, dans mes années avancées, où le sentiment religieux longtemps comprimé déborde de nouveau en moi, et où le métaphysicien naufragé s'accroche à la Bible : à présent j'apprécie le protestantisme tout particulièrement à cause de ses mérites pour la découverte et la propagation de l'Écriture sainte. Je dis la découverte, car les Juifs qui avaient sauvé la Bible lors du grand incendie du second temple, et qui, pourchassés d'un pays à l'autre durant tout le moyen âge, l'avaient transportée avec eux dans toutes les pérégrinations de l'exil, pour ainsi dire comme une patrie portative, — ils tenaient ce trésor soigneusement caché dans leur *ghetto*, où les savants allemands, précurseurs de la réforme, se glissaient furtivement pour apprendre l'hébreu qui était la clef du bahut renfermant les véritables richesses d'Israël. Un de ces savants, et le plus illustre, était le docteur Reuchlinus, et ses ennemis, la clique des Hochstraaten à Cologne,

qu'on faisait passer pour d'imbéciles *obscuri viri*, n'étaient nullement des idiots, mais au contraire des inquisiteurs pleins de perspicacité, qui prévoyaient très-bien le malheur qu'apporteraient à l'Église la connaissance et la vulgarisation des saintes Écritures : c'est de là que vint leur rage de persécution contre tous les livres hébreux, qu'ils conseillaient de brûler sans exception, tandis qu'ils cherchaient à faire exterminer par une populace fanatisée les recéleurs de ces livres, les drogmans de la langue sacrée, les Juifs. Maintenant que les causes de ces conflits ont été mises à jour par l'histoire, on voit combien chacun avait raison au fond. Les *obscuri viri* croyaient que le salut du monde était en péril, et tous les moyens, le mensonge et le meurtre, leur semblaient permis, surtout à l'endroit des Juifs. C'était chose facile que de lâcher contre eux le pauvre peuple, ces enfants d'une misère héréditaire, qui haïssaient déjà suffisamment les Juifs à cause de leurs richesses amassées ; car, remarquez-le bien, ce qui est appelé aujourd'hui la haine des prolétaires contre les riches, s'appelait autrefois la haine contre les Juifs. En effet, ces derniers étant exclus de toute possession territoriale et de tous les métiers et corporations industriels, et n'ayant par conséquent que la ressource du commerce et des affaires d'argent, que l'Église réprouvait et interdisait à ses fidèles, les Juifs étaient légalement condamnés à devenir riches, haïs et assassinés. Ces assassinats, il est vrai, étaient dans ces temps naïfs encore couverts d'un manteau re-

ligieux, et l'on disait qu'il fallait exterminer ceux qui avaient jadis crucifié Notre Seigneur. Chose étrange! justement le peuple qui avait donné un Dieu au monde, et dont toute la vie ne respirait que la crainte de Dieu, fut décrié comme déicide! Nous vîmes la parodie sanglante d'une telle démence, alors qu'éclata la révolution de Saint-Domingue, où une bande de nègres qui saccagea les plantations et massacra les créoles, avait à sa tête un fanatique noir, qui portait un immense crucifix et hurlait comme un forcené : Les blancs ont tué le Christ, allons tuer tous les blancs!

Oui, c'est à ces mêmes Juifs, auxquels le monde doit son Dieu, qu'il est aussi redevable de la parole divine, de la Bible: de même qu'ils la sauvèrent du sac de Jérusalem, ils surent la sauver aussi plus tard, lorsque éclata la grande débâcle, je dirais la banqueroute de l'empire romain, et que les peuples du Nord, se ruant sur l'ancien monde païen, le détruisirent et fondèrent sur ses ruines un nouveau monde, aussi barbare qu'eux-mêmes. Durant toute cette période tumultueuse, que nous nommons celle de la migration des peuples, et pendant tout le moyen âge, siècles de superstitions et de rapine, les Juifs, quoique harcelés sans relâche et vivant dans la tourmente d'une fuite continuelle, conservèrent pourtant intact leur précieux dépôt, les saints livres, jusqu'au jour où le protestantisme parut et vint les chercher chez eux, pour les traduire dans les langues de tous les pays et pour les répandre par tout l'univers. Cette

propagation a porté les fruits les plus bienfaisants, et elle dure encore jusqu'à ce jour, où la propagande de la Société Biblique remplit une mission vraiment providentielle. Cette mission est plus importante qu'on ne pense, et elle aura en tout cas des conséquences bien différentes de celles que se figurent les pieux patrons de cette Société d'exportation de christianisme britannique. Ces *gentlemen* croient établir la domination d'un étroit et mesquin dogmatisme anglais, propre à leur procurer le monopole du ciel, qui deviendrait un domaine de l'église anglicane, comme l'océan est déjà inféodé à leur puissance maritime — Mais au lieu de faire de bonnes affaires dans une telle spéculation, les commissionnaires et expéditeurs des saintes Écritures avancent à leur insu la ruine de toutes les sectes protestantes, qui sans exception vivent de la vie de la Bible, mais qui sans exception aussi seront absorbées par elle, et s'engloutiront dans une autocratie biblique, je pourrais dire dans l'empire absolu et universel de la Bible. Cet empire, que l'aveugle dévotion anglaise ou anglomane avance à son insu, est précisément la grande démocratie future où tout homme doit être évêque et roi dans sa propre maison, qui sera à la fois son église et son château — Oui, en répandant la Bible sur tout le globe, en la glissant pour ainsi dire dans les mains de l'humanité entière, par toutes sortes de ruses mercantiles, par la contrebande et le troc, et en la livrant ainsi à l'exégèse de la raison individuelle, ces propagateurs malavisés fon-

dent le règne du pur sentiment religieux, de l'amour du prochain, de la vraie moralité enfin, qui ne peut être enseignée par des formules scolastico-dogmatiques, mais seulement par des images et des exemples, tels qu'il s'en trouve dans ce saint et beau livre d'éducation, écrit pour des enfants de tout âge, et que nous appelons la Bible.

C'est un spectacle merveilleux, que de regarder les pays où la Bible a déjà exercé, depuis la réformation, son influence salutaire sur les habitants, en imprimant à leurs mœurs, à leur manière de penser et à leurs sentiments, ce cachet de la vie de Palestine qui se manifeste dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Au nord de l'Europe et de l'Amérique, notamment dans les pays scandinaves et anglo-saxons, en général chez les peuples d'origine germanique, et en quelque sorte aussi chez les descendants des anciens Celtes, cette renaissance de la vie de Palestine est tellement prononcée, que dans ces contrées on se croirait transporté au milieu de véritables Juifs. Par exemple, les Écossais protestants, ne sont-ce pas des Hébreux dont les noms mêmes sont partout bibliques, et dont le jargon onctueusement parabolique et le *cant* peu charitable rappellent parfois la Jérusalem des Pharisiens? On pourrait dire que la religion de cette Écosse dévote n'est qu'un judaïsme qui mange du porc. Il en est de même dans plusieurs provinces de l'Allemagne septentrionale, dans le Danemark et dans la Suède; sans parler de bien des nouvelles communes

néo-hébraïques des États-Unis, où l'on singe d'une façon pédantesque les mœurs patriarcales de l'Ancien Testamment. La vie de Palestine y paraît comme daguerréotypée, les contours en sont scrupuleusement justes, mais le tout a une teinte gris terne, et il y manque le coloris chaud et brillant de la Terre promise. Mais la caricature disparaîtra un jour, et ce qui est vrai et impérissable, les bonnes mœurs, la vie chaste et probe de l'ancien judaïsme, s'épanouira et fleurira dans ces pays d'une manière aussi saintement belle que jadis aux bords bénis du Jourdain et sur les hauteurs sacrées du Liban. On n'a pas besoin de palmiers et de chameaux pour être honnête et bon.

Peut-être ce n'est pas seulement la perfectibilité des peuples que je viens de mentionner, qui leur a fait adopter si facilement la vie judaïque dans leurs mœurs et dans leur façon de penser. La raison de ce phénomène se trouve peut-être aussi dans le caractère du peuple juif, qui a toujours eu une très-grande affinité avec le caractère de la race germanique et plus ou moins aussi avec le génie des Celtes. La Judée m'est toujours apparue comme un fragment de l'Occident perdu au milieu de l'Orient. En effet, avec sa croyance spiritualiste, avec ses mœurs austères et parfois ascétiques, avec sa vie sérieuse, contemplative et presque abstraite, ce pays et ses habitants formèrent toujours le contraste le plus singulier avec les pays et les peuples qui les environnaient et qui, voués au culte le plus ardent, le plus co-

loré et le plus luxuriant de la nature idolâtrée, passaient leur existence dans la joyeuse ivresse des sens. Israël était assis pieusement sous son figuier, chantant la louange du Dieu invisible, et vivant de la vertueuse vie des justes, tandis qu'alentour les temples de Babylone, de Ninive, de Sidon et de Tyrus retentissaient du bruit des tambours et des cymbales dans ces fêtes monstrueuses et infâmes, dans ces orgies sanglantes et lubriques, dont la description nous fait encore aujourd'hui dresser les cheveux d'épouvante. — Si l'on considère cet entourage impie, on ne peut pas assez admirer la grandeur précoce du peuple juif. Quant à l'amour de la liberté qui régnait au sein de ce peuple, tandis que non-seulement dans son voisinage, mais chez toutes les nations de l'antiquité et même chez les Grecs philosophes, l'esclavage était justifié et florissant, — je ne veux pas parler ici de cet amour de la liberté chez les Juifs pour ne pas compromettre l'Ancien et le Nouveau Testament auprès des puissants du jour. Jamais, non jamais il n'y a eu de socialiste plus audacieux que notre maître et Seigneur Jésus-Christ, et déjà Moïse donnait, lui aussi, dans le communisme, quoiqu'en homme pratique et sensé il ait seulement cherché à transformer les usages existants par rapport à la propriété. Oui, au lieu de lutter avec l'impossible, au lieu de décréter par un coup de tête l'abolition de la propriété, il ne s'efforça que de la moraliser, il chercha à mettre la propriété en harmonie avec l'équité et le véritable droit de la raison, à la mo-

dîfier selon les vrais besoins de l'humanité; et c'est ce qu'il opéra par l'établissement du *jubilé*, où tout héritage aliéné, qui chez un peuple agricole consiste toujours en terres, retombait en la possession du propriétaire primitif, de quelque manière qu'il fût sorti de ses mains. Cette institution du jubilé forme le contraste le plus tranché avec la *prescription* chez les Romains, où après l'écoulement d'un certain laps de temps, celui qui était de fait possesseur d'un bien, ne pouvait plus être forcé à le restituer au propriétaire légitime, si celui-ci n'était pas à même de prouver que pendant ce temps déterminé il en avait exigé la restitution en due forme. Cette dernière condition laissait libre jeu à la chicane, surtout dans un État où fleurissaient le despotisme et la jurisprudence, et où l'usurpateur riche avait à sa disposition tous les moyens d'intimidation, principalement vis-à-vis du pauvre, qui ne pouvait pas acheter de témoins et faire face aux exigences de la procédure. Le Romain était à la fois soldat et jurisconsulte, et il savait légaliser par sa faconde et les ruses du barreau le butin qu'il avait conquis par la force brutale de l'épée. Il n'y avait qu'un peuple de brigands et d'avocats casuistes qui fût capable d'inventer la prescription et de la consacrer dans le code civil du droit romain, dans ce livre inique, cruel et infernal, qu'on serait tenté d'appeler la Bible de Satan.

J'ai parlé tout à l'heure de la parenté morale, de l'affinité élective qui existe entre les Juifs et les Germains, et sous ce rapport je note ici, comme un trait remar-

quable, la juste répugnance avec laquelle le vieux droit germanique stigmatise la prescription ; dans la bouche du paysan bas-saxon vit encore de nos jours ce bel et touchant dicton : « Cent ans d'usurpation ne font pas un an de droit. » (*Hundert Jahr Unrecht machen nicht ein Jahr Recht*). La législation de Moïse protesta d'une manière encore plus décidée contre cette abominable loi de la prescription, en instituant le jubilé. Moïse ne voulait pas abolir la propriété, il voulait plutôt que chacun en possédât, afin que personne ne devînt par la pauvreté un valet, un serf, avec des sentiments serviles. La liberté fut toujours la pensée fondamentale de ce généreux libérateur, et c'est cette pensée qui respire et brûle dans toutes ses lois concernant le paupérisme. Il haïssait l'esclavage presque avec fureur, mais il ne pouvait pas anéantir complétement cette monstruosité par trop enracinée dans la vie domestique d'un âge primitif, et il devait borner ses efforts à adoucir légalement le sort des esclaves, à leur faciliter le rachat et à restreindre la durée du service. Mais lorsqu'un esclave, que la loi affranchissait enfin, ne voulait absolument pas quitter la maison de son maître, alors, d'après la loi de Moïse, ce gueux d'un servilisme incorrigible était cloué par l'oreille à la porte de l'habitation du maître, et après cette exposition ignominieuse, l'esclave était légalement condamné à servir tout le reste de sa vie. O Moïse, grand émancipateur, vaillant rabbin de la liberté, adversaire terrible de toute servitude ! tends-moi ton marteau et tes

clous, afin que j'applique ta loi à cette valetaille sentimentale, à ces laquais à la livrée noire, rouge et or, et qui chantent les délices de l'esclavage — C'est par leurs longues oreilles que je les attacherai au portail du château de leur maître, S. M. le roi de Prusse !

Je quitte l'océan des considérations générales sur la religion, la morale et l'histoire, pour ramener modestement l'esquif de mes pensées dans ces eaux douces et paisibles, où l'auteur pourra, avec une indolence rêveuse, faire se refléter sa propre image.

J'ai déjà dit un mot de la naïve supposition émise d'une façon assez indiscrète par plusieurs de mes compatriotes qui semblaient s'imaginer qu'avec le réveil de mes sentiments religieux mon intérêt pour l'Église se serait sans doute accru en même temps. Je ne crois avoir laissé nulle part entrevoir dans mes écrits une prédilection pour une des différentes religions positives, et l'on a pu facilement s'apercevoir que je ne fus jamais extraordinairement épris ni d'aucun dogme ni d'aucun culte; or, pour ne pas laisser de doute à ce sujet, je dois avouer que je n'ai pas changé sous ce rapport, et que je suis resté complétement le même. En m'empressant aujourd'hui de formuler cet aveu aussi nettement que possible, j'ai en même temps en vue quelques membres trop zélés de l'église catholico-romaine que je voudrais faire sortir d'une erreur dans laquelle ils sont pareillement tombés à mon égard. Chose étrange ! à la même époque où le protestantisme en Allemagne me fit l'hon-

neur non mérité de se figurer que j'étais devenu un des croyants les plus illuminés, un des élus les plus fervents de l'église évangélique, moi qui étais auparavant un de ses membres les plus tièdes, il se répandit aussi le bruit que j'avais embrassé la foi catholique; bien des bonnes âmes assuraient même que cette conversion avait déjà eu lieu il y a de longues années, et elles appuyaient leur dire par l'indication des détails les plus circonstanciés : elles précisaient la date et désignaient par son nom l'église où j'aurais abjuré l'hérésie du protestantisme et où je serais entré dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine. Il ne manquait à leurs récits que l'indication du grand nombre de coups de cloche dont le sacristain m'aurait gratifié à cette solennité. Combien ce conte édifiant avait gagné de consistance, c'est ce que je vois par des journaux et des lettres qui me parviennent de mon pays, et je ne saurais exprimer l'embarras tragi-comique où je me trouve parfois en voyant quelle affectueuse et béate joie, quelle touchante charité la prétendue bonne nouvelle fait éclater dans plus d'une des missives qu'on m'adresse. Plusieurs voyageurs m'ont raconté que ma conversion miraculeuse fournit même en quelques endroits matière à l'éloquence de la chaire. Des séminaristes de talent désirent mettre sous mon patronage leurs premiers essais d'homélies, leurs poésies sacrées et leurs élucubrations sur l'histoire ecclésiastique. On voit en moi une future lumière de l'Église. Je ne saurais me moquer de

cette pieuse illusion, car l'intention qui l'accompagne est on ne peut plus honnête, — et quelque blâme qu'on puisse déverser sur les zélateurs du catholicisme, une chose au moins est certaine : c'est qu'ils ne sont pas des égoïstes, ils s'occupent de leur prochain; malheureusement parfois un peu trop.

Ces faux bruits ne peuvent être attribués à aucune malignité; je n'y reconnais qu'une erreur, et c'est sans doute le hasard qui a défiguré en cette occurrence les faits les plus innocents. Oui, c'est sur des faits réels que repose l'indication de temps et de lieu dont je viens de parler; j'ai été en effet, au jour désigné, dans l'église désignée, qui était même autrefois une église de jésuites et qui s'appelle Saint-Sulpice; je m'y suis aussi soumis à un acte religieux, — seulement cet acte n'était pas une odieuse abjuration, mais un serment de fidélité conjugale très-bourgeoisement édifiant; — j'y ai fait bénir par l'Église, après le mariage civil, mon union avec ma bien-aimée épouse, parce que celle-ci, issue d'une famille catholique très-orthodoxe, ne se serait pas crue assez mariée sans une telle cérémonie. En la supprimant j'aurais pu jeter le trouble dans une âme pieuse, qui devait pour son bonheur rester fidèle aux traditions religieuses de ses ancêtres. D'ailleurs il est bon pour bien des raisons qu'une femme soit attachée à une religion positive. Trouve-t-on chez les femmes de la confession protestante plus de fidélité que chez celles de la croyance catholique? C'est un point trop scabreux à

discuter. En tout cas, le catholicisme d'une épouse est une chose très-salutaire pour le mari. Quand les femmes catholiques ont commis une faute, elles n'en gardent pas longtemps les regrets; aussitôt qu'elles ont reçu l'absolution par leur confesseur, elles en ont la conscience nette et se prennent de nouveau à gazouiller et à rire, et elles ne gâtent pas à leurs maris la bonne humeur ou la soupe, par le marasme que donnent aux femmes les tristes réflexions sur le passé. La pauvre épouse protestante au contraire, quand elle a commis un péché véniel, dont aucun prêtre ne soulage sa conscience, y pense toujours et se croit obligée de l'expier jusqu'à la fin de sa vie par une pruderie acariâtre et morose, par une vertu rébarbative et hargneuse qui gronde sans relâche. Sous un autre rapport encore, la confession est très-utile, et c'est un véritable bienfait pour l'époux que la pécheresse catholique n'ait pas la mémoire longtemps chargée du terrible secret de son délit; car, puisque les femmes sont forcées par leur nature de tout dire à la fin, il vaut mieux qu'elles n'avouent certaines choses qu'à leur confesseur au lieu de courir le risque d'être subitement entraînées par les angoisses d'un remords ou par accès malencontreux de tendresse, ou enfin par un débordement de leur babil intarissable, à faire au pauvre mari leur fatal aveu!

Oui, l'impiété est en tout cas très-dangereuse dans l'union conjugale, et quelque vertement que je me sois montré moi-même esprit fort dans mes écrits, je n'ai

jamais permis qu'on prononçât dans ma maison un seul mot peu canonique. Aussi j'ai vécu comme un honnête épicier dans mon intérieur, au milieu de Paris, la Babylone moderne, et c'est pourquoi, lorsque je pris femme, je voulus ne pas me priver de la bénédiction de l'Église, quoique dans ce pays éclairé de France le mariage civil, institué par les lois, soit suffisamment sanctionné par la société. Mes amis du parti radical, autant que ceux du parti protestant, m'en ont voulu beaucoup et m'ont reproché d'avoir fait de trop grandes concessions à la *prétraille*. Leurs sarcasmes sur ma faiblesse auraient été bien plus méchants encore, s'ils avaient su quelles autres et plus grandes concessions j'ai faites alors au clergé qu'ils abhorrent et qu'ils appellent l'ogre de Rome. En ma qualité de protestant qui voulais épouser une catholique, j'avais besoin, pour faire bénir cette union par un prêtre de son culte, j'avais besoin, dis-je, d'une dispense spéciale de l'archevêque; mais ce dernier ne donne cette dispense qu'à la condition expresse que le futur époux s'engage par écrit à faire élever dans la religion de leur mère les enfants qu'il pourrait procréer. Cette promesse est consignée dans un acte formel, et quels que soient les cris qu'on élève dans le monde protestant sur une pareille contrainte, il me semble que le clergé catholique est ici parfaitement dans son droit, car celui qui requiert de l'Église la garantie de sa bénédiction, doit se conformer aux conditions qu'elle met à la donner. Je m'y suis donc conformé tout à fait de bonne foi, et j'aurais cer-

tainement rempli mes obligations s'il y avait eu lieu. Mais, soit dit entre nous, comme je ne me connaissais pas une vocation trop prononcée pour la paternité, j'ai pu souscrire d'autant plus consciencieusement à l'engagement en question; et lorsque je déposai ma plume après la signature, j'entendis ricaner dans ma mémoire les paroles de la belle Ninon : Oh, le beau billet qu'à Lachastre!

Pour compléter mes aveux, j'ajoute qu'à cette époque, pour obtenir la dispense de l'archevêque, j'aurais été capable de donner à l'église catholique non-seulement mes enfants, mais encore moi-même par-dessus le marché, tant j'y mettais peu d'importance alors. Toutefois, l'*Ogre de Rome* qui, pareil au monstre dans les contes de fées, se réserve les naissances futures pour prix de ses services, ce pauvre ogre ne pensa pas à me dévorer moi, mais se contenta de cette progéniture qui a toujours tardé à venir, et c'est ainsi que je suis resté protestant, tel que je l'étais, et en ma qualité de protestant je proteste contre des bruits qui, sans être injurieux, peuvent cependant être exploités au préjudice de ma réputation.

En effet, moi qui laissai toujours passer sans m'en soucier les propos même les plus absurdes sur mon compte, je me suis cru obligé de faire cette rectification pour ne pas offrir au parti mal léché des Atta-Troll allemands l'occasion de grommeler sur ma légèreté et mon inconstance en toute chose, et de faire ressortir en

même temps leur chaste et pieuse invariabilité, cousue dans une peau d'ours des plus imperméables. Cette réclamation est donc dirigée contre de véritables bêtes et non pas contre l'*ogre de Rome*. J'ai déjà, il y a longtemps, renoncé complétement à faire la guerre au catholicisme romain, et je laisse depuis des années reposer dans le fourreau le glaive que j'avais tiré jadis au service d'une idée, et non d'une passion personnelle. En effet, je n'étais dans ce combat pour ainsi dire qu'un officier de fortune qui se bat bravement, mais qui, après la bataille ou l'escarmourche, ne garde aucune goutte de fiel dans son cœur, ni pour la chose combattue, ni pour ceux qui la défendent. Une inimitié fanatique contre la papauté romaine ne pouvait exister en moi, parce que je manque de cet esprit borné qui est nécessaire pour une telle animosité. Je connais trop bien ma taille intellectuelle pour ne pas savoir que je n'aurais guère, même par les plus furieux assauts, pu faire la moindre brèche à un colosse tel que l'église de Saint-Pierre; je pouvais tout au plus être un modeste manœuvre dans sa lente démolition qui pourra durer encore bien des siècles. J'étais trop versé dans l'histoire pour n'avoir pas reconnu les proportions gigantesques de cet édifice merveilleux; — nommez-le toujours la bastille de l'esprit, soutenez toujours que cette forteresse n'est plus défendue aujourd'hui que par des invalides : il n'en est pas moins vrai que cette bastille ne serait pas non plus facile à enlever, et certes ! plus d'un

jeune assaillant va encore se rompre le cou contre ses créneaux. Comme penseur je n'ai jamais pu refuser mon admiration à l'enchaînement ingénieux et conséquent de tout ce système religieux et moral qu'on nomme l'Église catholique, apostolique et romaine; aussi puis-je me vanter de n'avoir jamais, par la raillerie et le persiflage, attaqué ni son dogme ni son culte, et l'on m'a fait à la fois trop d'honneur et trop de déshonneur en m'appelant un parent de Voltaire par l'esprit. Je fus toujours poëte, poëte véritable, et c'est pourquoi la poésie qui fleurit et brille dans les symboles du dogme et du culte catholiques a dû se révéler à moi bien plus profondément qu'à d'autres. De la sorte j'étais souvent, moi aussi, dans ma jeunesse, enivré par la douceur intime et infinie de la poésie spiritualiste du catholicisme, et la délirante joie sépulcrale, la volupté de la mort, qui y domine, me faisait souvent frissonner d'ineffables délices. Moi aussi, je m'exaltais alors pour la sainte Vierge, la reine des anges, la Vénus immaculée des cieux, je mettais en vers coquets les légendes de sa grâce divine et de sa miséricorde sans bornes; et mon premier recueil de poésies contient de cette belle époque maintes traces enthousiastes de mon adoration pour la madone que j'ai effacées toujours avec un soin mesquin dans les recueils suivants.

Les années de la vanité sont passées, et je permets à chacun de sourire de ces aveux.

Je n'ai sans doute pas besoin de dire expressément

que, de même qu'il ne régnait en moi aucune haine aveugle contre l'église romaine, de même aucune petite rancune contre ses prêtres ne pouvait nicher dans mon âme : ceux qui connaissent mes dons satiriques et les besoins de mon *humour*, qui m'entraînaient souvent irrésistiblement vers la caricature, me donneront à coup sûr le témoignage d'avoir toujours ménagé les faiblesses humaines du clergé. Et pourtant je fus bien des fois, à une certaine époque, excité à d'amères représailles par ces rats cagots et venimeux qui s'agitent dans les sacristies de la Bavière et de l'Autriche, et qui, s'ils ne font pas grand mal par leurs morsures, en font d'autant plus par les nausées que vous donne leur puanteur. Cependant, même dans mon dégoût le plus violent, je gardai toujours ma vénération pour les véritables représentants du sacerdoce, parce qu'en reportant mes regards dans le passé, je me souvenais à quel point des prêtres catholiques avaient autrefois bien mérité de moi. C'étaient en effet des prêtres catholiques à qui j'avais dû, dans mon enfance, ma première instruction ; c'étaient eux qui avaient guidé les premiers pas de mon esprit dans leur école primaire. A l'école secondaire, que je visitais plus tard à Dusseldorf, et qui, sous le gouvernement français, s'appelait lycée, les professeurs étaient encore presque tous des prêtres catholiques, et ils s'occupèrent avec un zèle bien charitable de la culture de mon intelligence. Depuis l'invasion prussienne, où cette école reçut le nom gréco-prussien de *gymnase*, ces ecclésias-

tiques furent peu à peu remplacés par des professeurs laïques. Avec eux on écarta aussi leurs livres de classe, ces manuels et ces chrestomathies de peu de volume et écrits en latin, qui dataient encore des écoles de jésuites. Ces vieux livres furent également remplacés par des grammaires nouvelles et des chrestomathies plus volumineuses, écrites en un idiome allemand ou plutôt prussien, pédantesque jargon fort scientifique, fort abstrait et bien moins intelligible pour les jeunes têtes que ne l'avait été le latin des jésuites, cette langue facile, saine et naturelle. De quelque façon qu'on juge les jésuites, on est forcé de convenir qu'ils ont toujours fait preuve de beaucoup de sens pratique dans l'enseignement. Si, guidés par le système que vous savez, ils ont souvent mutilé dans leurs leçons les idées et la pensée de l'antiquité, du moins ils ont beaucoup répandu parmi des auditeurs de toute condition cette connaissance mutilée de l'antiquité, ils ont vulgarisé cette connaissance, ils l'ont pour ainsi dire démocratisée en la faisant entrer dans le peuple. Tout au contraire, avec la méthode prussienne d'aujourd'hui, le savant isolé, l'aristocrate de l'esprit, apprend mieux à connaître l'antiquité et les anciens; mais la grande masse de la population allemande ne garde plus que fort rarement dans sa mémoire quelque bribe classique, quelque lambeau d'Hérodote, quelque fable d'Ésope ou un vers d'Horace, comme cela avait lieu autrefois, où les pauvres gens avaient encore pour le reste de leurs jours à grignoter

après les anciennes croûtes des tartines quotidiennes de l'école. « Combien un petit bout de latin orne tout l'homme ! » me dit un jour un vieux cordonnier qui avait retenu, du temps où il allait avec son petit manteau noir au collége des jésuites, plus d'un beau passage cicéronien des discours contre Catilina, morceaux qu'il citait avec plaisir et avec bonheur contre les démagogues du jour. L'éducation, la pédagogie, étaient la spécialité des jésuites; et quoiqu'ils aient voulu la faire dans l'intérêt de leur ordre, il arrivait souvent que la passion pour la pédagogie en elle-même, l'unique passion humaine qui leur fût restée, gagnait le dessus, de sorte qu'ils oubliaient leur but, la suppression de la raison en faveur de la foi, et qu'au lieu de transformer les hommes en enfants, selon les devoirs de leur ordre, ils transformaient plutôt par l'instruction les enfants en hommes. Les plus formidables héros de la révolution sont sortis des écoles de jésuites, et sans la discipline de ces dernières, le grand mouvement des esprits n'aurait peut-être éclaté qu'un siècle plus tard.

Pauvres pères de la compagnie de Jésus ! vous êtes devenus l'épouvantail et le bouc émissaire du parti libéral, mais on a compris seulement ce qu'il y avait de dangereux en vous, et l'on ne vous a pas tenu compte de vos mérites. Quant à moi, je n'ai jamais voulu mêler ma voix aux cris d'alarme de mes confrères qui se prenaient toujours de fureur au seul nom de Loyola, comme des taureaux à qui l'on présente un chiffon de

drap rouge! et puis, tout en combattant sans relâche pour les véritables intérêts de mon parti, je n'ai parfois, dans le calme de mon âme, pu m'empêcher d'avouer à moi-même, combien il a dépendu souvent des plus petites circonstances du hasard que nous ayons suivi tel parti au lieu de tel autre, et que nous ne nous trouvions pas maintenant dans un camp tout à fait opposé à celui où nous sommes engagés. Sous ce rapport, il me vient souvent à la mémoire une conversation que j'eus avec ma mère, il y a huit ans, lorsque je visitai à Hambourg la bonne et vénérable vieille femme qui était à cette époque déjà octogénaire. Je fus frappé d'une parole qui lui échappa, quand nous nous entretînmes des écoles où j'avais passé mon enfance, et de mes premiers maîtres qui avaient été presque tous des prêtres catholiques, et parmi lesquels, comme ma mère me l'apprit alors, s'était trouvé plus d'un ancien membre de la compagnie de Jésus. Nous parlâmes beaucoup de notre bon vieux recteur du nom de Schallmeyer, à qui l'on avait confié, pendant l'époque française, la direction du lycée, et qui faisait en même temps un cours de philosophie pour les élèves de la première classe. Dans ce cours il exposait franchement les systèmes grecs même les plus libres et les plus hasardés, dont le scepticisme était effroyablement opposé aux dogmes orthodoxes de la religion catholique. Et il était pourtant le prêtre de cette religion, et il fonctionnait parfois en cette qualité devant l'autel de l'église, revêtu de l'étole

sacerdotale. Je constate ce fait, car je pense qu'un jour, devant les assises du jugement dernier dans la vallée de Josaphat, il se pourrait bien qu'on me comptât comme une circonstance atténuante, d'avoir été admis déjà dans mon âge le plus tendre aux leçons philosophiques dont je viens de parler. Je jouissais de cette faveur pernicieuse à cause des liens d'amitié qui existaient entre le recteur Schallmeyer et notre famille; il s'intéressait particulièrement à moi par le souvenir d'un de mes oncles qui avait été son Pylade, du temps qu'ils étudiaient ensemble à l'université de Bonn. Le brave homme n'oubliait pas non plus que mon grand-père, le fameux docteur Gottschalk de Geldern, l'avait sauvé autrefois d'une maladie mortelle; et il venait souvent chez nous pour conférer avec ma mère sur mon éducation et ma carrière future. C'est dans une de ces conférences, comme ma mère me l'a raconté plus tard à Hambourg, qu'il lui donna le conseil de me destiner à l'Église et de m'envoyer à Rome pour étudier la théologie catholique dans un séminaire de cette ville. Par l'influence des amis que le recteur Schallmeyer possédait parmi les prélats du plus haut rang à Rome, il affirmait être en état de me faire parvenir à une place ecclésiastique des plus importantes. Quand ma mère me raconta cette circonstance, elle exprima ses vifs regrets de n'avoir pas suivi le conseil de ce vieil ami plein de sagacité, qui avait pénétré de bonne heure les penchants de mon caractère, et qui avait bien compris

quelle température spirituelle et physique était la mieux adaptée et la plus salutaire à ma nature. Ma vieille mère s'était souvent reproché depuis d'avoir décliné une proposition aussi raisonnable; mais à cette époque elle avait rêvé pour moi des dignités mondaines des plus superbes et des plus brillantes. Ensuite elle avait été dès sa première jeunesse une élève de l'école de Rousseau, dont le déisme rationnel allait bien à son caractère rigide et presque puritain; et encore pour d'autres raisons elle ne pouvait se faire à l'idée que son fils aîné endosserait cette soutane disgracieuse et mal cousue dont elle voyait affublés les ecclésiastiques de mon pays. Elle ne savait pas qu'un *abbate* romain porte ce vêtement tout autrement que les prêtres de l'Allemagne, braves gens sans doute, mais pour la plupart quelque peu mal léchés et d'une propreté équivoque, qui prouve bien qu'ils ne veulent plaire qu'au bon Dieu. Ma mère n'avait jamais vu un *signore abbate* se draper d'une façon coquette et séduisante dans son petit manteau noir, qui est l'uniforme sacré du muscadin tonsuré et du bel esprit à l'eau bénite dans cette ville de Rome, capitale éternelle de la beauté et de la galanterie. Un *abbate* romain ne sert pas seulement l'Église du Christ, mais aussi Apollon et les Muses. Il est leur mignon, et les Grâces lui tiennent l'écritoire quand il compose ses sonnets qu'il récite avec des intonations harmonieuses à l'académie des Arcadiens. Il est connaisseur des arts, et il n'a besoin que de tâter le cou d'une jeune cantatrice

pour pouvoir prédire avec assurance si elle sera un jour une *diva*, une *celeberrima cantatrice*, une de ces *prima donna* qui remuent l'univers. Il se connaît aussi en antiquités, et le torse déterré d'une bacchante grecque lui fournit la matière d'un traité savant, qu'il écrit, en langue latine avec des tournures et des cadences cicéroniennes des plus élégantes, et qu'il dédie respectueusement au chef suprême de la chrétienté, au *pontifex maximus*, comme il s'évertue de l'appeler pour ne pas sortir du style classique. Et surtout quel amateur de tableaux est le *signore abbate*, qui visite les peintres dans leurs ateliers, et qui leur communique sur leurs modèles féminins les plus fines observations anatomiques! L'auteur de ces aveux aurait été précisément du bois dont on peut tailler de tels *abbate*. J'aurais flâné avec le plus ravissant *dolce far niente* à travers les bibliothèques, les galeries, les basiliques et les ruines de la ville éternelle, étudiant au milieu des jouissances et jouissant au milieu des études, et j'aurais lu la messe devant l'auditoire le plus distingué; je serais aussi monté en chaire, pendant le carême, pour prêcher la sévérité des mœurs, sans cependant devenir jamais fastidieux par des paroles trop austères, et sans blesser jamais les oreilles et les consciences délicates — j'aurais surtout édifié les dames romaines, et grâce à leur patronage et à mes mérites, je serais peut-être parvenu aux plus hauts grades dans la hiérarchie de l'Église, je serais peut-être devenu un *monsignore*, un bas-violet, même le chapeau rouge eût

pu me tomber sur la tête — et comme, d'après le proverbe, « il n'est pas de tout petit prêtrillon qui ne voudrait devenir un tout petit pape, » je serais à la fin peut-être arrivé au faîte même du pouvoir souverain du Vatican — car, bien que je ne sois pas ambitieux de mon naturel, je n'aurais cependant pu refuser d'accepter le pontificat, si le choix du conclave était tombé sur moi. La dignité papale est en tout cas un emploi très-honorable et en même temps très-lucratif, et je suis sûr qu'élu par le sacré collége, j'aurais assez bien su m'acquitter des fonctions de mon nouveau rôle. Je me serais nonchalamment assis sur le siége de Saint-Pierre, tendant ma jambe pour le baise-pied à tous les pieux chrétiens, autant clercs que laïques. Je me serais également, avec le plus parfait sang-froid, fait porter en triomphe à travers les arcades de la grande basilique, et seulement dans le cas le plus chancelant je me serais tant soit peu cramponné aux bras du fauteuil d'or, que six camériers vigoureux portent sur leurs épaules; à mes deux côtés auraient marché des capucins avec des cierges allumés, et des laquais galonnés tenant en l'air d'énormes plumeaux de paon pour éventer ma tête couronnée de la tiare — tout à fait comme cela se voit dans le fameux tableau de la Procession papale d'Horace Vernet. Avec la même componction sacerdotale, avec le même sérieux absolu — car je puis être très-sérieux, quand c'est absolument nécessaire — j'aurais aussi donné du haut du Latran la bénédiction annuelle à toute la chrétienté.

Revêtu de tous les ornements pontificaux, la triple couronne sur le front et entouré d'un état-major de chapeaux rouges et de mitres d'évêque, de chasubles étincelantes d'or et de pierreries, et de frocs de moines de toutes les couleurs, ma Sainteté, debout sur un balcon richement orné de tapis de Perse, se serait montrée à la foule innombrable prosternée à genoux, la tête baissée, bien en bas sous mes pieds, et fourmillant au loin, à perte de vue — et j'aurais tranquillement étendu mes deux mains et donné la bénédiction à la cité de Rome et au globe entier, *Urbi et orbi.*

Mais, comme tu le sais bien, cher lecteur, je ne suis pas devenu pape ni cardinal non plus, pas même un tout petit chanoine, et de même que dans la hiérarchie du monde je n'ai gagné dans celle de l'Église ni places ni dignités. Je ne suis, comme disent les gens, arrivé à rien sur cette belle terre; je ne suis devenu rien, rien qu'un poëte. Mais non, je ne veux pas m'abandonner à une humilité hypocrite et déprécier ce beau nom de poëte. On est beaucoup quand on est poëte, et surtout quand on est un grand poëte lyrique en Allemagne, parmi ce peuple qui en deux choses, la philosophie et la poésie lyrique, a surpassé toutes les autres nations. Je ne veux pas, avec la fausse modestie inventée par les gueux, renier ma gloire. Aucun de mes collègues n'a conquis le laurier de poëte à un âge aussi jeune que moi, et si mon compatriote Wolfgang Goëthe chante avec complaisance, « que le Chinois, d'une main tremblante, peint

sur verre Werther et Charlotte, » je puis de mon côté, pour continuer sur la même gamme ethnographique, opposer à cette réputation chinoise une plus fabuleuse encore, c'est-à-dire une réputation japonaise. Lorsqu'il y a douze ans je me trouvais un jour ici à Paris, à l'hôtel des Princes, auprès de mon ami Henri Woehrmann de Riga, celui-ci me présenta un Hollandais qui revenait justement du Japon après y avoir passé trente ans dans la ville de Nangasaki, et qui désirait vivement de faire ma connaissance. C'était le docteur Burger, qui publie maintenant à Leyden, avec le savant Seybold, le grand ouvrage sur le Japon. Ce Hollandais me raconta qu'il avait appris l'allemand à un jeune Japonais qui, plus tard, avait fait imprimer mes poésies en traduction japonaise, et que ç'avait été le premier livre européen qui eût paru dans la langue du Japon. — Le brave Néerlandais ajoutait que je trouverais du reste sur cette curieuse traduction un long article dans la Revue anglaise de Calcutta. J'envoyai aussitôt dans plusieurs cabinets de lecture, mais aucune des savantes directrices de ces établissements ne put me procurer la Revue de Calcutta, et je me suis aussi adressé vainement dans ce but à M. Julien et à M. Paultier, ces antagonistes érudits qui ont enrichi la science de deux grandes découvertes : M. Julien le fameux sinologue a découvert que M. Paultier ne sait pas le chinois, tandis que M. Paultier le grand indianiste a découvert que M. Julien ne sait pas le sanscrit; ils ont publié beaucoup de

livres sur ce sujet à la fois très-important et très-intéressant pour le public.

Depuis lors, je n'ai pas fait d'autres recherches sur ma gloire japonaise. Dans ce moment elle m'est aussi indifférente que, par exemple, la gloire que je possède dans les îles de Finlande. Hélas! la gloire, cette manne sucrée, douce comme l'ananas et la flatterie, elle s'est changée en amertume pour moi depuis bien longtemps, et elle me semble maintenant amère comme l'absinthe. Je puis dire comme Roméo : « Je suis le fou de la Fortune. » Je me trouve à présent devant la grande marmite, mais je manque de cuillère. A quoi cela me sert-il qu'on boive à ma santé au milieu des festins, dans des coupes d'or et avec les vins les plus exquis, si pendant ces ovations, loin et isolé de tous les plaisirs du monde, je ne puis humecter mes lèvres qu'avec une fade tisane! A quoi cela me sert-il que toutes les roses de Schiras s'épanouissent et brûlent pour moi, éclatantes de tendresse — hélas! Schiras est situé à deux mille lieues de cette triste chambre de malade que j'occupe depuis si longtemps, et où je ne sens d'autres parfums que par hasard ceux de serviettes chauffées. Hélas! la moquerie de Dieu pèse sur moi. Le grand auteur de l'univers, l'Aristophane du ciel, a voulu faire sentir vivement au petit auteur terrestre, au soi-disant Aristophane allemand, à quel point ses sarcasmes les plus spirituels n'ont été au fond que de pitoyables piqûres d'épingle, en comparaison des coups de foudre de la satire, que

l'*humour* divin sait lancer sur les chétifs mortels. —

Oui, l'amer flot de railleries, que le grand maître déverse sur moi, est terrible, et ses épigrammes sont cruelles à faire frémir. Je reconnais humblement sa supériorité, et je me prosterne devant lui dans la poussière. Cependant, quelque faible que soit ma verve créatrice, en la comparant à celle du grand créateur, il n'en brille pas moins dans ma tête la raison éternelle, et j'ai le droit de citer devant le tribunal de cette raison et de soumettre à sa critique respectueuse la plaisanterie de Dieu, mon Seigneur et maître. C'est ainsi que tout humblement j'ose faire observer d'abord que la plaisanterie atroce qu'il m'inflige, me semble se prolonger un peu trop; voilà plus de six ans qu'elle dure, ce qui finit par devenir ennuyeux. Puis je voudrais aussi faire remarquer en toute humilité que cette plaisanterie n'est pas neuve, que le grand Aristophane du ciel s'en est déjà servi à mainte autre occasion, et qu'il a commis ainsi un plagiat sur ses propres œuvres. A l'appui de ce que je viens d'avancer, je citerai un passage de la *Chronique de Limbourg*. C'est un livre très-intéressant pour ceux qui veulent s'instruire sur les mœurs et les coutumes de l'Allemagne du moyen âge. Cette chronique décrit, comme un journal de modes, les costumes et d'hommes et de femmes qui étaient en vogue à chaque période; elle donne aussi des renseignements sur les airs nouveaux qu'on chantait chaque année, et elle reproduit quelquefois le commencement de la chanson. Par

exemple, elle rapporte de l'année 1480 qu'on tambourinait et chantonnait alors dans toute l'Allemagne des chansons plus douces et plus charmantes que toutes celles dont on avait eu connaissance auparavant dans les pays germaniques, et que jeunes et vieux, surtout les femmes, en raffolaient jusqu'au délire, de sorte que du matin au soir on les entendait résonner. Mais ces chansons, ajoute la chronique, avaient été composées par un jeune clerc atteint de la lèpre et vivant à l'écart de tout le monde, dans quelque endroit désert. Tu n'ignores pas, cher lecteur, quelle maladie affreuse c'était que la lèpre au moyen âge, et que les pauvres gens affligés de ce mal incurable étaient repoussés de toute société et devaient se tenir à distance de tout être humain. Des morts vivants, enveloppés jusqu'aux pieds d'un froc gris et le capuchon rabattu sur le visage, se promenaient portant à la main une énorme cliquette, appelée cliquette de saint Lazare, avec laquelle ils annonçaient leur approche, afin que chacun pût à temps les éviter. Le pauvre clerc, dont la susdite *Chronique de Limbourg* rapporte la gloire qu'il s'était acquise comme chansonnier, était donc un tel lépreux, et il se morfondait dans les tristes solitudes de sa misère, tandis que, joyeuse et chantante, toute l'Allemagne applaudissait à ses poésies. Oh! cette gloire aussi était la moquerie de Dieu, la cruelle moquerie qui, au fond, est toujours la même, quoiqu'elle ait paru alors sous le costume plus romantique du moyen âge. Le roi blasé d'Israël et de Juda

disait avec raison : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » — Peut-être ce soleil lui-même n'est-il qu'une vieille plaisanterie réchauffée, une redite brillante qui, rapiécée de nouveaux rayons, étincelle maintenant là-haut d'une façon si éblouissante !

Parfois, dans mes sombres visions nocturnes, je crois voir devant moi le pauvre clerc lépreux de la *Chronique de Limbourg*, mon frère en Apollon, et à travers le capuchon gris ses yeux souffrants me regardent d'un air fixe et étrange ; mais au même moment il disparaît, et j'entends se perdre au loin, comme l'écho d'un rêve, le craquement sourd de la cliquette de saint Lazare.

FIN.

TABLE DU TOME DEUXIÈME

SIXIÈME PARTIE.

Pages.

Réveil de la vie politique. 1

SEPTIÈME PARTIE.

Traditions populaires. 41

HUITIÈME PARTIE.

La légende de Faust. 119

NEUVIÈME PARTIE.

Les dieux en exil. 181

DIXIÈME PARTIE.

Aveux de l'auteur. 243

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410